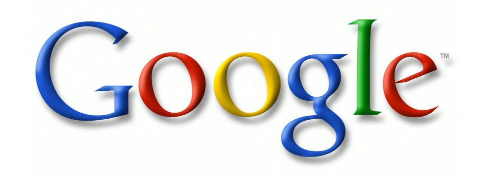




DOMINVS
ILLVMINATIO
MEA
SIR M·MONIER-WILLIAMS KCIE
EX LIBRIS
EBR. 97.



~~44 D 28~~

43

43

16 D 84

3

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE HINDOUIE

ET HINDOUSTANIE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON
8, RUE GARANCIÈRE

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE HINDOUIE

ET HINDOUSTANIE

PAR

M. GARCIN DE TASSY

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG
DES ACADÉMIES ROYALES DE MUNICH, DE LISBONNE, DE TURIN, DE MADRID
DE NORVÉGE, D'UPSAL ET DE COPENHAGUE
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE CALCUTTA, DE MADRAS
DE BOMBAY, ORIENTALES ALLEMANDE ET AMÉRICAINE
LITTÉRAIRES DE LAHORE, D'ALIGARH, DE LAKHNAU
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'ÉTOILE POLAIRE DE SUÈDE, ETC.

The Hindi dialects have a literature of their own and one of very great interest.
H. H. WILSON, *Introd. to Mack. Collect.*

SECONDE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TOME TROISIÈME

ET DERNIER



PARIS
ADOLPHE LABITTE
4, RUE DE LILLE

M DCCC LXXI

AVERTISSEMENT.

De retour à Paris, après en avoir été absent pendant les deux siéges, comprenant le règne des violents oppresseurs qui remplacèrent par le drapeau rouge le drapeau blanc de nos Rois, conservé dans le tricolore, où il est entouré des deux autres couleurs, destinées, il semble, à faire ressortir la première, et qui, non contents d'avoir détruit ou mutilé des monuments dont s'enorgueillissait la France, et nombre de propriétés particulières, ont poussé la scélératesse jusqu'à massacrer d'innocentes et respectables victimes, notamment notre éminent archevêque Darboy, l'éloquent abbé Deguerry, le savant président Bonjean, tous les trois attachés comme moi à notre vieille Église de France, si injustement décriée par la nouvelle école ; de retour, dis-je, à Paris, je me suis empressé de reprendre l'impression, forcément suspendue pendant dix mois, du troisième et dernier volume de cet ouvrage, qui offre en grande partie l'histoire littéraire de la nation indienne moderne, sixième de la race humaine.

L'impression de la Table des auteurs était déjà achevée lorsque j'ai reçu la seconde partie du *Nuskha-i dilkuschâ,* anthologie biographique dont j'ai analysé la première partie, page 353 et suivantes de ce volume. Le bâbû Rajendra Lâl Mitr, connu par de savants travaux, entre

autres par des recherches sur les cérémonies funèbres des Indiens, par l'explication d'anciennes inscriptions de Mathurâ, par les notices des manuscrits sanscrits des bibliothèques du Bengale, etc., a bien voulu m'envoyer cette partie manuscrite, le décès de son père, auteur du livre, en ayant arrêté l'impression, qu'il n'entre pas dans les vues du bâbû de continuer. Cette partie contient des notions sur trois cent treize auteurs, qui complètent les sept cents, dont vingt-trois poétesses, annoncés dans la préface de l'ouvrage imprimé.

Voici la liste, dans l'ordre alphabétique persan, de ceux qui n'ont pas été mentionnés dans cette Histoire :

Kamtarîn (Schâh), de Farrukhâbâd.

Kunwar (le râjah Aparvâ Krischna Bahâdur), fils du râjah Krischna Bahâdur, auteur d'un Dîwân et d'un Schâh-nâma des rois musulmans de l'Inde [1].

Khansî (Mîr).

Gulschan (Mirzâ), de 'Azîmâbâd, auteur de poëmes dans le genre nommé *khamsa* et de satires (*hajo*).

Lafa.

Mahir (Gulâm Nabî).

Mayil (Mirzâ Muhammad-yâr Beg).

Mayil (Mirzâ Câdir Beg), de Bareilly.

Majnun (Muhammad Huçaïn), d'Étâwa.

Mujîb (Gulâm Haïdar), de Lakhnau, habitant de Calcutta.

Muhabbat (Mîr Curaïsch), de Dehli.

Mukhrim (Khwâja Muhammad Mukhrim Khân), de Dehli, habitant de Murschidâbâd.

[1] Voir t. Ier, p. 217.

MAHZUN (le maulawî Zuhûr unnabî), de Râmpûr, habitant de Calcutta.

MIHNAT (Munauwar 'Alî), de Lakhnau, gendre de Jurat et son élève.

MAHWÎ (Mîr Bâcit 'Alî), d'Allahâbâd.

MURUWAT (Câcim 'Alî), de Lakhnau, autre gendre de Jurat.

MAST (le munschî 'Alim 'Alî Khân), de Cawnpûr.

MUSLIM (Mîr Farzand 'Alî), de Calcutta.

MAÇARRAT (le schaïkh Rahmat 'Alî), de Bénarès.

MASRUR (Mirzâ Habîb 'Alî Beg).

MASRUR (Kischan Râo).

MASTUR (nom inconnu).

MUSCHFIC (le râjah Jâdab Kischan Bahâdur), fils du râjah Râj Krischn.

MUZTARIB (le maulawî Khalîl), fils de Nazîr Ahmad, de Râmpûr.

MATLAB (nom inconnu).

MALANG (Schâh).

MUMTAZ (Hâfiz Fazl 'Alî), élève de Saudâ.

MUNAUWAR (Munauwar Khân), de Râmpûr.

MUNÎR (Mîr Amîr Khân), de 'Azîmâbâd.

MUNÎR (Wahîd uddîn).

MAUZUN (le nabâb Khwâjam Culî Khân Zû'lficâr uddaula), du Décan.

MAULAWI (nom inconnu).

MAHJUR (le maulawî 'Abd ulgafûr), frère du maulawî 'Abd ullatîf Sâhib.

MIHNDÎ (le nabâb saïyid Muhammad Mihndi 'Alî Khân), de Murschidâbâd, habitant de Calcutta.

MIHRBAN (nom inconnu).

MÎR (Madad ullah, fils de Mîr Hamza 'Alî Açar), vi-

vait pendant le règne de Muhammad Schâh, et était habile en musique.

MÎZAN (Mîr Mizân), connu sous le nom de *Nawâzisch Khân*.

NIÇAR (Muhammad Amân), d'une famille d'architectes d'Agra, petit-fils de celui qui construisit la grande mosquée de Dehli. Il fut élève d'Hâtim, et il est auteur d'un volumineux Dîwân[1].

NUZHAT (Rafî' uddarajât), de Râmpûr, fils de 'Ibrat.

NAKHAT (Miyân Niyâz 'Alî Beg), de Dehli.

NAWA (le schaïkh Zuhûr), fils de Dalîl ullah, élève de Miyân Bacâ ullah, poëte distingué, auteur entre autres de cacîdas.

NAWA (le nabâb Zuhûr ullah Khân), de Badâûn, auteur d'un Dîwân urdû, a aussi écrit en persan[2].

NAWAB (Nacîr ullah Khân), de Râmpûr.

NUR (le maulawî 'Abd ullah), de Pânîpat.

NIYAZ ('Abd urraçûl), de Jahânguîrnagar.

WAHID (Wâhid 'Alî).

WALA (Mazhar 'Alî Khân), connu sous le nom de *Mirzâ Lutf 'Alî Khân*, fils de Sulaïmân 'Alî Khân, de Dehli, habitant de Calcutta, auteur d'un Dîwân.

WALAH (Mubârak 'Alî), fils d'Arschad Schâh Cudrat, de Murschidâbâd.

WAHSCHAT (le maulawî Raschîd unnabî), de Râmpûr, magistrat à Hougly.

WAZÎRÎ (le khwâja Wazîr), de Lakhnau.

WASL (le maulawî Muhammad Mazhar), fils du câzî

[1] Ces détails complètent et rectifient l'article NIÇAR du t. II, p. 467, ligne 1re.

[2] Ces deux articles dédoublent celui du t. II, p. 451 et 452.

Subhân, de Calcutta, a pris aussi le takhallus d'*Aubâsch*.

WALÎ (Mirzâ Muhammad Walî), connu sous le nom d'*Agâh Schâh*[1].

HADÎ (Mîr Muhammad Jauwâd), de Sandêlî[2].

YAR (Mîr Ahmad)[3].

YAK-RU (Miyân Yak-rû), est distingué par Armân d'YAK-RU mentionné au tome III, page 305.

POÉTESSES.

ABADÎ. Armân se borne à en citer des vers.

AFTAB (Aftâb Bégam), de Lakhnau.

ACHPAL (Haguîn).

ULFAT, de Pânîpat.

BÉGAM (Târâ Bégam).

JAN, qu'il ne faut pas confondre avec JANA BÉGAM dont il est question au tome II, page 83.

JANÎ (Bégam Jân), fille du nabâb Camar uddîn.

JÎNA BÉGAM, fille de Mirzâ Babar Bahâdur, et membre du sérail privé de Schâh Bahâdur[4].

HIJAB (Nabî Jân), d'Hâpûr, habitante de Bénarès.

HUR (Bîbî Hûr, c'est-à-dire « houri »), bayadère de Lakhnau.

ZÎNAT (Bîbî), bayadère de Dehli, élève d'Ibrâhîm Zauc.

[1] Le même du t. III, p. 281, ligne 4 et suiv.
[2] Le même du t. Ier, p. 544.
[3] Le même du t. III, p. 312, ligne 3 et suiv.
[4] Addition et rectification au premier alinéa de la p. 84 du t. II.

SCHARM ou SCHARAM (Chotî Sâhib), bayadère de Calcutta.

SAHIB, élève de Mumin (et non *Mun'im*) Khân [1].

CAMAR, d'Allahâbâd.

MAH (Roschnî Jân), de Lakhnau [2].

MAHTAB, de Bareilly.

NURAN (Nûr Jahân), de Farrukhâbâd.

Je terminerai par la traduction de quelques vers de l'invocation du *Bâg-i bahâr* de Schamla [3], de Pûna, que l'auteur appelle aussi *Façâna sahar* « l'Aurore de la fiction » :

« Le monde n'existe que par Dieu; l'éternité n'appartient qu'à lui.

» Il est hors de tout et en tout; il est manifeste et caché, comme l'odeur dans la rose.

» Tout œil ne peut apprécier sa beauté; et tout esprit n'y est pas propre.

» Il n'est pas donné accès à tout le monde auprès de cet être mystérieux, et il ne favorise pas de son amitié tout le monde.........

» D'un seul grain il produit mille grains : il crée le bouton et la rose, le rameau, la feuille et le fruit.....

» Personne n'est privé de ses bienfaits : les anges et les hommes, les jinns et les paris.

» Toutefois l'un supporte la douleur du cœur, l'autre en pâlit et devient semblable à la rouille du miroir d'acier.

[1] Voir t. III, p. 26, ligne 12.

[2] La même probablement que celle du t. II, p. 254.

[3] Sur cet écrivain et sur son poëme, voyez p. 108 de ce volume. A cette rédaction de l'« Histoire des Quatre Derviches », et aux autres rédactions que j'ai mentionnées dans cet ouvrage, je dois ajouter celle du pandit Lachman Nârâyan, en caractères nagaris, bien qu'écrite en urdû, publiée à Dehli en 1870, in-8° de 258 p.

» L'un possède la fortune et une position élevée; l'autre gémit dans la peine.

» Celui-ci ne cesse de pleurer; celui-là est continuellement dans une agitation inquiète.....

» Ici la rouge tulipe et le jasmin; là le tamarin et l'acacia.

» Ici la droiture, là l'astuce; ici le cyprès élancé, là le lierre tortueux.

» Ici la blancheur, là la noirceur; ici la mendicité, là la royauté.....

» C'est toujours la même lumière qui jette partout son éclat: au ciel, c'est le soleil, sur la terre, c'est la flamme du Sinaï....

» Dieu est le commencement et la fin. Il est demeuré et il demeurera.....

» La pensée humaine ne peut parvenir jusqu'à lui, ni pénétrer le secret divin.....

» Si de chaque poil du corps humain surgissaient cent langues, elles ne pourraient même développer la puissance de Dieu.

» Pourrais-tu donc, toi Schamla, décrire convenablement cette admirable puissance?

» Comment ta faible pensée pourrait-elle parvenir à en donner une idée dans ces pages?

. . . .

» O échanson des deux mondes, verse-moi à boire tout de suite avec ton aimable bienveillance.

» Je veux de ce vin qui a quelque ressemblance avec l'eau merveilleuse du Kauçar[1], afin qu'il soit pour moi un remède contre la fièvre qui m'agite.

» Ce vin que tu me donneras dans une coupe brillante me fera trouver les idées profondes que je cherche.

» Je rappellerai à mon souvenir les accents du désir de mon cœur, je transcrirai des prières de la manière la plus expressive.

» O mon créateur, dirai-je, toi qui, du faîte de l'élévation que tu habites, fais parvenir la nourriture quotidienne aux grands et aux petits!

» Je te reconnais pour l'auteur de toutes choses; je sais que

[1] Nom de la rivière du paradis de Mahomet.

tu aimes à pardonner, que tu es la miséricorde même, et que tu couvres nos fautes, toi qui maintiens le monde depuis son commencement.

» Toi seul peux calmer les anxiétés du pécheur, car tu agrées les excuses et lui pardonnes.

» Tu es l'asile de tous les cœurs blessés, le refuge des esprits désolés.

» O mon Dieu! je suis malheureux par l'effet des circonstances; je suis piqué par l'aiguillon du scorpion du temps.

» J'ai éprouvé l'injustice et le malheur, des injures et des peines.

» Le ciel a été défavorable au *nard*[1] de mon cœur : il a dérangé tous mes plans.

» Je suis désolé, égaré, blessé, misérable; le lien qui m'attache est pour moi un sujet d'angoisse.

» L'état fâcheux où je suis est gros de malheurs. Je suis dans l'agitation de la tête aux pieds, et on dirait que chacun de mes cheveux se ressent de ma position pénible.

» Brisé quant à mon attente, je suis désespéré; le jour et la nuit sont pareillement noirs pour moi.

» Ma fortune est sens dessus dessous; mon horoscope est renversé, mais le bon augure de l'espérance semble apparaître de la nuit.

» Oui, j'espère qu'aujourd'hui ou demain, ô Dieu bienfaisant, omniscient, je verrai la fin de mes maux. »

[1] Jeu oriental qui ressemble au jeu de dames.

Paris, 15 octobre 1871.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE HINDOUIE

ET HINDOUSTANIE

BIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE ET EXTRAITS

(SUITE)

S

SA'ADAT[1] (MIYAN ou MÎR SA'ADAT 'ALÎ) était un saïyid d'Amroha qui fut élève de Schâh Wilâyat ullah. Il était fils de Mîr Gulâm 'Alî 'Ischrat, dont il a été parlé. Il est nommé par Abû'lhaçan *Sa'âdat ullah*. Il mourut à l'âge de quarante ans[2], à Bareilly, où il habitait.

S'il faut en croire Sarwar, Sa'âdat, fils de 'Ischrat, n'est pas le même Sa'âdat, puisque ce biographe consacre à celui-ci un article particulier.

Il a composé un masnawî intitulé *Séli Sanjîwan*[3], du

[1] A. « Bonheur ». Selon Fath 'Alî Huçaïnî, il se nommait *Sa'âdat ullah* « bonheur de Dieu ».

[2] D'après Câïm, cité par Sprenger.

[3] Ces deux mots sont peu lisibles dans mes deux manuscrits du *Gulzâr-i Ibrâhîm*, où se trouve cette indication. Toutefois je crois qu'il y a les mots que je donne ici.

nom de deux amants qui vivaient à Dehli sous le nabâb Camar uddîn Khân Wazîr. Sa'âdat a écrit pendant le règne du sultan Muhammad Schâh, époque où les poëtes hindoustanis aimaient les expressions vagues et obscures; aussi ses vers sont-ils pleins d'allégories souvent peu intelligibles, mais neuves et hardies et dont le style est élégant et recherché; ils eurent une grande réputation dans le temps où ils furent composés, et ils l'ont conservée en partie. Sa'âdat a aussi écrit plusieurs *manâquib*[1]. Mîr, qui était lié avec lui, dit qu'il était doux, modeste, religieux, et qu'il parlait peu. Mannû Lâl rapporte, dans son *Guldasta-i nischât*, un seul de ses vers, qui n'offre rien de remarquable.

SA'ADAT 'ALI[2] (le munschî et saïyid), d'Agra, est auteur du *Guldasta-i nasr* « Bouquet de prose », gracieux roman érotique, imprimé à Agra en 1270 (1853-1854), in-8° de 64 p.

SA'ADAT KHAN, *thanâdâr* (colonel) du zila' de Cawnpûr, fils de Jahân Khân, né à A'zamgarh et habitant de Kâcîpûr (Bénarès), est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

SA'ADAT-YAR[3] KHAN est auteur d'un traité sur les qualités des chevaux (« On the qualities of horses »), in-8° de 22 p. publié à Lakhnau en 1260 (1844)[4].

SAA'DI[5] (le schaïkh MUSLIH UDDÎN), Schîrâzî, c'est-à-dire de Schîrâz, est placé, par plusieurs biographes

[1] A la lettre, « louanges », pluriel du substantif arabe *mancabat*, poëme généralement à la louange des imâms. Voyez l'Introduction, t. Ier, p. 32.

[2] A. « Le bonheur de 'Alî ».

[3] A. P. « Ami du bonheur ».

[4] « Bibliotheca Sprengeriana », n° 1927.

[5] A. P. « Heureux ».

originaux, parmi les poëtes hindoustanis. En effet, selon la tradition des musulmans de l'Inde, ce poëte persan, dont le nom est populaire même en Europe, alla visiter à Dehli le poëte Khusrau; et comme ce dernier avait écrit des poésies dans la langue vulgaire du nord de l'Inde, on peut croire, si le fait de cette visite est authentique, que Sa'adî, pour convaincre Khusrau de sa facilité naturelle, rédigea aussi quelques vers en hindoustanî. Toutefois il résulte de ce que dit à ce sujet Kamâl, d'après Câïm, que Sa'adî, pendant ses voyages, alla dans le Guzarate pour visiter Somnat[1], ainsi qu'il le dit dans son *Bostân*. Là il se familiarisa avec l'idiome du pays, et il eut la fantaisie d'écrire quelques vers en cette langue, vers que les natifs ont précieusement conservés. Ce sont, disent ces biographes originaux, les premiers vers composés en vrai dialecte *rekhta*. Khusrau n'aurait écrit les siens que postérieurement, mais, à la vérité, en plus grand nombre. Les autres poëtes musulmans qui ont écrit en hindoustanî leur sont postérieurs, si ce n'est Mas'ûd ben Salman, qui a rédigé un Dîwân hindouî au commencement du douzième siècle, ou même dès la fin du onzième, ainsi que nous l'a appris N. Bland[2].

Kamâl, toujours d'après Câïm, cite seulement deux vers attribués à Sa'adî, lesquels paraissent être le premier et le dernier d'un gazal dont d'autres biographes nous donnent les deux vers du milieu, qu'ils attribuent à la vérité à un Sa'adî du Décan. En voici la traduction :

[1] Sur ce lieu célèbre de pèlerinage, voyez la savante Notice de H. H. Wilson dans l'« Asiatic Journal », mai 1843.

[2] Journal Asiatique, 1853, dans l'article sur *Mas'ûd*. Voyez à l'article Khusrau, t. II, p. 205, la mention du voyage de Sa'adî dans l'Inde.

O hommes, combien sont mauvais les usages que vous suivez dans cette ville! Quoi! personne ne se met en peine des étrangers qu'on assassine?

Je vous ai donné mon cœur, vous l'avez pris, et en échange vous m'avez donné du chagrin. Ainsi vous avez agi, ainsi j'ai agi moi-même. Votre façon de faire est-elle bonne?

J'ai rempli de mes larmes ma sébile de faquîr, par suite de l'abandon que j'ai fait de mon cœur. Je placerai cette sébile devant le chien de ta rue pour qu'il s'y désaltère. Tel est mon amour.

Sa'adî vous donne ses vers, ayant mêlé le miel avec le sucre. Ayant enfilé des perles en rekhta, il a fait des vers et des chansons[1].

I. SABA[2] (Lala Kan Jî Mal Anjahanî), Hindou de la tribu des kâyaths, est compté parmi les poëtes urdus. La patrie de ses ancêtres était Firozâbâd; mais il fut élevé à Lakhnau. A l'époque où Mashafî vint dans cette ville, il passa quelque temps auprès de lui. Précisément dans le même temps, Sabâ, qui ressentait en lui le feu du génie poétique, se mit à faire des vers hindoustanis sur lesquels il consulta Mashafî, en qui il avait beaucoup de confiance, en sorte qu'en peu de temps il mit au jour un Dîwân de poésies choisies d'un très-bon goût. Malheureusement la mort l'arrêta dans ses travaux littéraires : il mourut à la fleur de l'âge, c'est-à-dire dans sa vingt-cinquième année. Mashafî cite deux pages de ses vers. Schefta nous apprend que ce poëte est auteur d'un petit Dîwân, et il le distingue d'un autre écrivain hindoustanî de Patna du même surnom, élève de Mîr Ziyâ, cité aussi par Câcim.

[1] Voyez la Notice spéciale que j'ai publiée à ce sujet et la lettre de feu Newbold qui y fait suite dans le Journal Asiatique de 1843. Voyez aussi l'article du Dr Sprenger sur cette question dans le « Journal Asiatic Society » ; Calcutta, 1852, p. 513 et suiv.

[2] A. « Le zéphyr du matin ».

II. SABA (Mirza Raja Schankar-nath), jeune fils de Mirzâ Râjâ Râm-nâth Zarrah, et élève de Mîr Taquî Mîr, est un habile poëte urdû qui tenait chez lui des réunions littéraires. Il est mentionné par Sarwar et par Zukâ, qui était lié avec lui.

III. SABA (Mîr Wazîr 'Alî), de Lakhnau, fils de Banda 'Alî, lequel était fils adoptif, neveu (fils de sœur) de Mîr Aschraf 'Alî, et élève du khwâja très-distingué Haïdar 'Alî Atasch, poëte urdû contemporain, auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des gazals, était âgé de quarante ans en 1847. Il a résidé à Lakhnau et à Cawnpûr, et il a assisté aux réunions littéraires de ces villes. Il occupait un poste honorable et lucratif, selon ce que nous apprend Karîm.

SABACAT[1] ou SABCAT (Mirza Mugal), fils de Mirzâ 'Alî Akbar, était Persan d'origine, mais né à Dehli. En effet, ses ancêtres, depuis quelques générations, habitaient Dehli. Après la ruine de cette dernière ville, ils vinrent à Lakhnau et s'y fixèrent ; ce fut là que Sabacat fut élevé. C'était, dit Mashafî, un jeune homme plein de bonnes qualités, très-poli et fort aimable. Comme il se sentit du goût pour la poésie, il se mit à écrire des vers hindoustanis, conformément à l'usage de son temps, et les soumit à Calandar-bakhsch Jurat. Il paraît qu'il a laissé un grand nombre de poésies. Mashafî en donne deux pages, et Sarwar de nombreux extraits. Il était habile en arabe.

SABAYI[2] est un poëte hindoustanî natif d'Ahmadâbâd, ancienne capitale du Guzarate. Mîr, le seul biographe qui en parle, cite de lui un vers dont voici la traduction :

[1] A. « Excellence ».

[2] A. Adjectif relatif dérivé du substantif *sabâ* « zéphyr matinal ».

Avec l'or, on se procure des amis, des frères. Sans or, rien dans le monde; avec l'or, tout.

I. SABIC[1] (Mîr Hajî), élève de Mîr Hidâyat 'Alî Kaïfî, est un poëte hindoustanî cité par Schefta.

II. SABIC (Muhammad Haschim), élève de Mîr 'Izzat ullah 'Ischc, est un autre poëte mentionné par Schefta. Serait-il le même que l'éditeur du *Kâr-nâma-i Hind*[2]?

III. SABIC (Muhammad Nadir uddîn), schaïkh de Bareilly, fils de Schâh Gulâm-i Muhî uddîn Rûmî, est un autre poëte mentionné aussi par Schefta, qui cite de plus le suivant :

IV. SABIC (Pîr Muhammad), élève de Hâschimî et de Jurat.

I. SABIR[3] (Schah), derviche du siècle de Muhammad Schâh, élève, selon Zukâ, mais plutôt maître de Fidwî, d'après le *Gulschan bé-khizân,* est un poëte hindoustanî mentionné par ces deux biographes.

II. SABIR (Mirza Cadir-bakhsch), prince royal de Dehli, fils de Mirzâ Muhammad-bakhsch et élève du maulawî Imâm-bakhsch Sahbâyî, est né dans le palais impérial (*quila'-i mubârak*) de Dehli, et il y habitait avant l'insurrection de 1857. Sâbir est auteur d'un Dîwân hindoustanî dont Muhcin donne des extraits. Il est en outre auteur d'un Tazkira des poëtes urdus intitulé *Gulistân-i sukhan* « le Jardin de l'éloquence ». Ce Tazkira forme 544 p. de 13 lignes[4]; il y en avait, à la bibliothèque du palais impérial de Dehli, un exemplaire qui a été acheté

[1] A. « Antérieur », celui qui prend les devants.
[2] Voyez mon Discours de 1866, p. 3.
[3] A. « Patient ».
[4] Cet ouvrage est annoncé comme étant imprimé, dans l'*Akhbâr-i 'âlam, Mîrath,* 22 août 1867.

par le gouvernement anglais après la prise de cette capitale en 1857. (N° 1087 du Catalogue.)

III. SABIR (Ahmad Mirza), de Lakhnau, fils et élève de Muhammad Mirzâ Uns, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne des vers dans son Tazkira.

I. SABIT [1] (Içalat Khan [2]) était un poëte hindoustanî Afgân de nation, mais qui habitait depuis longtemps Patna à l'époque où 'Alî Ibrâhîm écrivait (1780-1782), et qui s'y occupait avec succès de poésie hindoustanie, sous la direction de Mirzâ Muhammad 'Alî Fidwî, dont il est par conséquent élève. Sâbit fut très-célèbre dans son temps, et il est, selon Sarwar, un des poëtes hindoustanis les plus distingués. Il est mort à Patna, où il avait demeuré longtemps, en 1210 (1795-1796), selon ce que nous apprend 'Ischquî.

II. SABIT (Schuja'at ullah Khan), originaire de Panîpat, naquit à Lakhnau, selon Sarwar, mais, dans tous les cas, il y résida. Ce poëte fut élève de Mirzâ Ja'far 'Alî Hasrat; il était petit-fils du nabâb Dilîr Khân. On ne cite de lui qu'un vers dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm*.

III. SABIT (Mirza Mu'izz uddîn Bahadur), frère de Mirzâ Ahsan-bakht Bahâdur, fut élève du hâfiz 'Abd urrahmân Ibsân dans l'art des vers. On lui doit des productions estimées dont Câcim cite de nombreux extraits. Il était encore vivant quand Zukâ écrivait.

IV. SABIT, de Haïderâbâd du Décan, est un autre poëte dont Sarwar cite un rubâ'î sur le nabâb Aristû Jâh (dignité d'Aristote).

Serait-il le même que le khwâja Haçan Sâbit, dont un

1 A. « Ferme, constant ».
2 Selon Schefta, *Ijâbat Khân*, et selon Bâtin, *Ijâbat 'Alî Khân*.

chronogramme de Nâcikh fixe la mort à 1236 (1820-1821)?

I. SABR[1] (Mirza Gulam-i Huçaïn Khan), natif de Dehli, mais originaire de Cachemire, est fils du hakîm Bû 'Alî Khân et élève de Mîr 'Izzat ullah Khân 'Ischc. Câcim et Sarwar en parlent comme d'un poëte remarquable qui s'occupait aussi des sciences naturelles[2].

II. SABR (Mîr Muhammad 'Alî), de Faïzâbâd, est un célèbre auteur de marciyas. Les biographes originaux citent de lui un petit nombre de vers.

III. SABR (Mîr Açad), fils de Mîr Mahdî, natif de Lakhnau et élève de Nâcikh, est un poëte urdû auteur d'un Dîwân.

SABZWARI[3] (Mîr Abu'lcacîm) est auteur d'un roman en prose urdue intitulé *Husn-i ikhtilât* « l'Excellence des relations d'amour » ou « d'amitié », ouvrage dont on trouve à la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta un exemplaire qui provient de la bibliothèque du Collége de Fort-William.

SACCAF[4] ('Abd urrahman) est l'éditeur du journal urdû de Madras intitulé *Akhbâr-i subh-i sâdic* « les Nouvelles de la véritable aurore », journal in-folio à deux colonnes qui paraît tous les mardis.

SA'D ULLAH[5] (le maulawî muftî Muhammad) est auteur :

1° D'un traité écrit en urdû sur l'excellence de la doc-

[1] A. « Patience ».

[2] Plus loin, Sarwar répète à peu près le même article et nomme cette fois ce poëte *Sâbir*, adjectif signifiant « patient », et dérivé de la même racine arabe que le substantif *sabr*.

[3] P. Adjectif dérivé de *Sabzwâr*, nom de lieu.

[4] A. « Le couvreur ».

[5] A. « Félicité de Dieu ».

trine d'Abû Hanîfa, chef de l'école des Hanéfites, intitulé *Fiqh akbar dar Wacîyat nâma* » Grand ouvrage de droit sur le *Wacîyat-nâma* « Traité des successions », lithographié à Lakhnau en 1260 (1844), in-8°;

2° Du *Sirâj ulcârî* « la Lampe du lecteur (du Coran) »; Dehli, 1868, in-8° de 24 p.

SADA SUKH[1] LAL (le munschî), d'Agra, est un intelligent Indien habile en urdû et en anglais, et qui est à la tête d'une imprimerie.

Il est auteur :

1° Du *Miftâh ulcawâ'ïd* « la Clef des règles », grammaire anglaise en trois parties, d'après celle de Croseley (« Comprehensive Primer »)[2], ouvrage urdû adapté à l'usage des étudiants indiens, lequel a été reproduit en hindî sous le titre d'*Inglandiyâ vyâkaran,* par Bansidhar. Il a été aussi publié en urdû, à Dehli, 1263, sous celui de *Tarjuma inglisch Praïmer* », 32 p.; et Karîm uddîn en a donné une édition à Lahore.

Sada Sukh a publié lui-même une sorte d'abrégé de cette grammaire sous le titre de *Ca'ïda angrézî* « Règle anglaise » (An English Primer for the use of beginners)[3], et aussi : « Elementary Grammar of the english language ». Mr. H. S. Reid trouve ce travail excellent[4].

2° Du *Saïr-i Inglistân,* ou plutôt *Mukhtaçar saïr-i*[5]

1 I. « Tout bonheur ».

2 Première partie, Rurkî, 1858, 26 pages in-12; seconde partie, *ibid.,* 1859, 82 pages; troisième partie, *ibid.,* 1860, 68 pages.

3 Il y en a plusieurs éditions, une entre autres de Rurkî, 1858, petit in-12 de 38 pages.

4 « Report on indigenous education ». Agra, 1853, p. 49 et 50.

5 Il serait plus régulier de prononcer *siyar,* pluriel arabe de *sîrat,* mot qui signifie proprement « marche » et « démarche », et qui se prend au pluriel pour « faits et gestes », et par suite, « histoire », en parlant d'une personne et même d'un pays.

Inglistân « Abrégé de l'histoire d'Angleterre », en urdû, caractères persans, avec l'indication marginale des matières en caractères dévanagaris. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'Agra, 1859, est un très-petit in-4° de 64 p. C'est probablement le même ouvrage qui a été aussi publié sous le titre de *Tawârîkh Inglistân* « Chroniques d'Angleterre », et dont il a été donné une traduction hindie intitulée *Ingland's sankschep itihâs* « Histoire d'Angleterre abrégée » ; Lahore, 1863 ;

3° Du *Tazkirat ulmaschâhir* « Mémorial des hommes illustres », version urdue du « Readings in biography », biographie des personnages les plus éminents, dont j'ai six parties, imprimées à Agra, in-8° et in-12[1]. On y trouve intercalé dans la narration le récit des principaux événements qui se sont passés pendant la vie de ces personnages.

Il y a un autre ouvrage urdû portant le même titre et qui a été imprimé à Lahore en 1860-1861, en quatre parties : la première, Monarchies anciennes ; la seconde, Grèce ancienne ; la troisième, Rome ancienne ; la quatrième, Histoire moderne ; in-8° de 34, 102, 136, 152 p.

4° Du *Guldasta-i akhlâc* « le Bouquet des bons usages », en deux parties. Ce sont des avis moraux propres à servir de manuel de lecture pour les écoles, rédigés sous la direction de Mr. H. S. Reid. Cet ouvrage traite notamment des devoirs des enfants et contient nombre de renseignements intéressants. Il y en a plusieurs éditions, dont la troisième d'Agra, 1860, in-8° ; la première partie de 64 p., et la seconde de 104 p.

[1] Les quatre premières sont in-8° et les deux dernières in-12. J'en connais deux éditions. Dans celle de 1860, la première partie a 30 pages ; la seconde, 90 ; la troisième, 108 ; et la quatrième, 142.

Cet ouvrage a été traduit en hindî sous le titre de *Updes puschpâvali*, qui est la traduction du titre musulman, et imprimé aussi à Agra;

5° Du *Riçâla-i uçûl-i 'ilm-i naccâschî* « Éléments de dessin linéaire avec figures, traduit du « Madras Journal of arts », et publié en deux parties à l'usage des écoles des natifs des provinces nord-ouest; Allahâbâd, 1859, in-8°; première partie, 16 p.; seconde, 18 p.

6° Du *Tarîkh* ou *Tawârîkh-i Hind* « Histoire » ou « Chroniques de l'Inde », lithographié à Agra,' grand in-8° de 112 p., et qu'il ne faut pas confondre avec le « Compendium » du pandit Dévi-praçâd. Il y en a plusieurs éditions. J'ai un exemplaire de la quatrième, de 1859, qui a été tirée à 4,000 exemplaires. Cet ouvrage, ou un ouvrage du même titre, a été compilé par Marshman, l'éditeur du « Friend of India ». Il contient l'histoire des souverains hindous et musulmans jusqu'à l'arrivée des Portugais..

7° Sadâ Sukh a rédigé le *Jagrâfiya Hind* « Géographie de l'Inde », en deux parties; première partie, 1859, in-8° de 38 p.; seconde partie, 1860, in-8° de 140 p. avec carte;

8° Il est l'éditeur et le rédacteur d'un journal hebdomadaire imprimé dans les deux dialectes hindî et urdû, et qui paraît sous deux formes et deux titres différents. Ces journaux, intitulés *Budhi prakâsch* « la Lumière de l'intelligence », et *Nûr ulabsâr* « la Lumière des regards », sont encouragés par le gouvernement anglais. D'après l'invitation de Mr. H. S. Reid, inspecteur général des écoles indiennes, on donne dans ces journaux, outre les nouvelles courantes, de courts articles traduits de l'anglais sur l'histoire, la géographie, l'éducation, etc.

Il y a été donné entre autres des extraits de « Abercrombie's Intellectual powers ».

J'ignore si ce sont les mêmes journaux qui paraissent maintenant à Allahâbâd sous le titre de *Aïna-i 'ilm* « le Miroir de la science », journal mensuel rédigé en urdû, et *Vrittant darpan* « Miroir des connaissances », en hindî et aussi mensuel, lesquels sont annoncés dans le dernier rapport du 20 février de Mr. Kempson sur les publications des provinces nord-ouest, numéros 46 et 47.

9° Sadâ Sukh rédige en outre un journal urdû intitulé *Mu'allim ul 'amla* « l'Instructeur des agents du gouvernement », qui paraît par cahiers mensuels, ainsi que me l'a appris Mr. Hammond. Ce journal est publié sous la surveillance du directeur de l'instruction publique des provinces nord-ouest, dans l'intérêt des officiers natifs du gouvernement.

10° Il a traduit de l'anglais en urdû le « Ganges Canal », sous le titre de *Gangâ kî nahr kâ mukhtaçar bayân* « Explication abrégée de la rivière du Gange », in-4° de 24 p.; et, en hindî, sous le titre analogue de *Gangâ kî nahr kâ sankschep barnan,* ibid.

Il y en a une édition aussi in-4° en hindî, urdû et anglais, avec figures, publiée à Rurkî [1] sous le titre anglais de « Brief account of the Ganges Canal ».

SADAL MISR [2] (le pandit) est auteur d'une traduction en prose braj-bhâkhâ d'un conte sanscrit intitulé *Nâcikopâkhyânam* « Histoire de Nâcikâ » ou de *Chan-*

[1] Voyez à ce sujet une note insérée dans la « Revue de l'Orient », n° de juin 1855, p. 458.

[2] Ce mot, qu'il faudrait écrire régulièrement *Mischar*, est un titre donné à certains brahmanes et aussi aux médecins hindous.

drawati (Pareille à la lune), titre qu'il donna à sa traduction faite en 1860 du samwat (1804), sous les auspices de Gilchrist, et qui se compose de 118 p. de 13 lignes chacune. Le manuscrit que possédait de cet ouvrage la bibliothèque de Fort-William est le même que celui qu'on trouve dans la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta, à laquelle on sait que la première a été réunie.

I. SADIC [1] (Mîr Ja'far Khan), de Dehli, était fils de Mîr Muhammad Khân et petit-fils de Mîr Saïyid Muhammad Câdir, célèbre contemplatif dont le tombeau est situé dans les environs de Dehli. Sâdic fut élevé par son grand-père dans la droiture et la piété. A sa mort, il fut enterré dans le sépulcre de son aïeul.

Sâdic est auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé *Bahâristân-i Ja'fari* [2] « le *Bahâristân* (séjour du printemps) de Ja'far », dont j'ignore le sujet.

II. SADIC (Sadic 'Alî Schah), connu aussi sous le nom de *Haïdari*, est un calandar originaire du Panjâb et habitant de Farrukhâbâd. On lui doit différentes compositions poétiques que Câcim nomme *calanderiennes*, et qui sont des cantiques à l'usage des faquirs de l'ordre des calandars.

III. SADIC (Mirza Muhammad), de la maison royale de Dehli [3], est aussi auteur de poésies hindoustanies mentionnées par Sarwar.

IV. SADIC (Miyan Sadic 'Alî Khan), appelé familiè-

[1] A. « Véridique ».

[2] Le second mot fait allusion au nom de l'écrivain et du sixième imâm.

[3] Sprenger dit qu'il était gendre de Schâh 'Alam; « A Catalogue », p. 216.

rement *Macîta* [1], de Lakhnau, élève de Jurat, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira. Il est mort en 1235 (1819-1820).

V. SADIC (Sadic Huçaïn), de Lakhnau, fils de Niçâr 'Alî Khân, neveu (fils de sœur) de Tâj uddîn Huçaïn Khân Kamboh et élève de Raschk, est mentionné par Muhcin, qui en cite des vers dans son Tazkira.

VI. SADIC (le hakîm Saïyid Muhammad), natif de Lakhnau et habitant de Cawnpûr, appelé aussi *Sâdic Mirzâ,* fils du hakîm Saïyid Muhammad Haçan Khân, et petit-fils de Roschan 'Alî Khân, frère du nabâb Mu'tamad uddaula Bahâdur, élève de Hâdî 'Alî Békhud, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite aussi des vers.

VII. SADIC (Mîr Sadic 'Alî), de Dehli, fils du *faujdâr* [2] de Schâh 'Alam, et qui occupa les mêmes fonctions, c'est-à-dire celles de chef de l'escadron des éléphants, sous Sulaïmân Schikoh, est peut-être le même que Mîr Sâdic 'Alî Khân, que Câcim dit être natif de Patna et employé à la pharmacie impériale de Dehli. Toutefois Sprenger les distingue l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, Sâdic 'Alî Sâdic était employé auprès de Gâzî uddîn Haïdar, premier roi d'Aoude, en qualité de munschî; et comme il était bon calligraphe, il copia pour lui plusieurs volumes qui se trouvaient à la bibliothèque de Farah-bakhsch.

Sâdic a laissé entre autres un Dîwân composé de courts masnawîs, de cacîdas, de *fard* et de *quita'*, outre les gazals. Ce Dîwân, dont on trouvait l'autographe à la bibliothèque précitée, forme 300 p. de huit baïts chacune.

[1] Ou plutôt *Ghacîtâ*, mot hindî qui signifie « tiré, attiré ».

[2] Sprenger traduit cette expression par « conducteur d'éléphant ». Elle signifie proprement « chef militaire ».

La bibliothèque du *Motî Lâl* possédait une autre collection de poëmes du même auteur. Il y en a en hindoustanî-urdû ; il y a aussi des dohras en panjâbî, dialecte hindî particulier au Panjâb, et quelques traductions de vers arabes en vers persans [1].

SADIC KHAN est auteur de contes érotiques en vers urdus, qui ont été publiés avec ceux de Mîr Taquî à Cawnpûr en 1851 par Mustafâ Khân, à son imprimerie nommée *Matba' Mustafâî*, sous le titre de *Majmû'a masnawî* « Collection de masnawîs ».

SADID UDDIN [2] KHAN (le maulawî) était en 1844 professeur d'arabe au Collége des natifs de Dehli, et il coopéra, avec le maulawî Ja'far 'Alî et Muhammad Haçan 'Alî Khân, à la traduction du Choix des contes des « Mille et une Nuits », lithographiée à Dehli en 1844, en un grand in-8° de 595 p., sous le titre de *Intikhâb-i tarjuma hikâyât Alf laïla* « Selection from the *Alf leila* (One and thousand Nights), translated from the arabic by the moulwees of the Dehli College ». Cette traduction diffère de celle de Dayâ Sankara Nacîm, qui lui est antérieure, et de celle de Schams uddîn Ahmad, faite postérieurement. Les vers arabes y sont traduits en vers hindoustanis. Plusieurs récits contenus dans ce volume ne se trouvent pas dans les éditions arabes des « Mille et une Nuits ».

SADR [3] (MÎR SADR UDDÎN), de Lakhnau, fils de Mîr Badr uddîn, petit-fils par sa mère du khwâja Bâcit, et élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch, est auteur d'un

[1] Voyez Sprenger, « A Catalogue », p. 604.
[2] A. « Celui qui est bien solide en religion ».
[3] A. « Poitrine »; et, par suite, la principale place dans une assemblée.

Dîwân dont Muhcin cite un gazal dans son Anthologie.

I. SAFA[1] (Raé Mannu Lal), célèbre poëte hindoustanî de la sous-caste des kâyaths, natif de Lakhnau, fils de Râé Pûran-Chand, le journaliste, jeune frère de Râé Sâhib Râm, *dârogâ* des possessions du roi d'Aoude, est élève de Mîr Taquî et aussi de Mashafî[2], ainsi que nous l'apprend Sarwar. D'abord *tahcîldâr* (percepteur), puis rédacteur des nouvelles, Safâ a été attaché en 1855 au « Rurki College[3] » ; quelque temps auparavant il habitait Calcutta. Il est auteur :

1° D'une sorte de rhétorique pratique, collection considérable d'exemples variés des différentes espèces de descriptions et de tableaux poétiques. Ces fragments sont empruntés aux principaux poëtes de l'Inde, tant à ceux qui ont écrit en persan qu'à ceux qui ont écrit en hindoustanî; et quoique ces derniers y occupent la plus petite place, ils n'en forment pas la portion la moins intéressante ni la moins curieuse. Cet ouvrage a été imprimé à Calcutta, par l'ordre de lord Auckland et par les soins de Henry Toby Prinsep, en 1836, en un volume grand in-4° de 486 p., sous le titre de *Guldasta-i nischât*[4] « le Bouquet du plaisir ». Il m'a été utile pour mon travail; j'y ai trouvé en effet l'indication de plusieurs poëtes hindoustanis qui ne sont pas cités dans les biographies originales, écrivains dont plusieurs sont peut-être encore vivants. J'en dois un exemplaire à l'obli-

[1] A. « Pureté ».

[2] Toutefois ce biographe n'en cite qu'un *matla'*, qu'il avait, dit-il, entendu réciter.

[3] « Agra Government Gazette », n° de juin 1855.

[4] « The *Guldasta-i nischat,* or Nosegay of pleasure; a collection of poetical extracts in persian and hindustani, from more than hundred of the most celebrated authors, arranged according to the subject or sentiment, and well adapted for the student of these languages ».

geance de Mr. J. Prinsep, au frère de qui il est dédié.

Safâ est aussi auteur :

2° D'une traduction en urdû de l'ouvrage intitulé *Riçâla ta'mîr 'imârât* « Traité de la construction des édifices (Construction of buildings) », 210 p. ;

3° Des « Principes d'algèbre », ouvrage intitulé *Uçûl-i jabr o mucâbala,* et traduit de l'anglais ; in-8° de 284 p., imprimé à Rurkî en 1858 ;

4° Du *Riçâlé jo ki wâsté tulabâ-é madriça Rurkî ké taiyâr kiyé gayé haïn* « Papers prepared for the use of the Thomason College, Roorkee », en deux parties : n° 1, « Materials », Rurkî, 1858, in-8° de 74 p. ; n° 2, 68 p. ;

5° Du *Riçâla dar bâb-i Râjbahon ki* « Traité de l'irrigation au moyen des canaux », traduit de l'ouvrage anglais du capitaine W. E. Morton, intitulé « Memoranda on irrigation by Rajbuhas, etc. » ;

6° Du *Tet Sâhib kî jarr-i saquîl* « Tate's Exercises in mechanics » ; Rurkî, in-8°, etc. ;

7° D'un masnawî indiqué comme persan dans le catalogue des livres de la Société Asiatique de Calcutta, mais qui doit être hindoustanî, d'après son titre de *Gauhar-nâma-i Bhâï* « le Joyau littéraire de Bhâï[1] » ;

8° « Hughe's Principles of geography and construction of maps, with appendix on physical geography » ; Agra ;

9° Du « Weale's Algebra », l'Algèbre de Weale, traduite en hindoustanî et imprimée à Agra ;

10° De poésies urdues réunies en un Dîwân dont le râjâ Chandû Lâl, de Haïderâbâd, possédait un exem-

[1] Le mot *Bhâï* est en effet hindoustanî et non persan, et il signifie « frère » ; mais il doit être ici nom propre.

plaire, et dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Tazkira.

II. SAFA (Mirza Nanhî[1]), prince royal de Dehli, est mis par Karîm au nombre des poëtes hindoustanis contemporains.

SAFAR[2] SCHAH est un saïyid qui avait embrassé l'état de faquîr de la classe des calandars, qui sont à la fois *azâd* « indépendants » et *bénawâ* « destitués (de tout) ». Il vivait à Dehli entièrement retiré du monde, dans une petite maison que Dârâ Schikoh lui avait fait bâtir. Il est auteur de poésies religieuses remarquables, dont Sarwar donne un échantillon.

I. SAFDAR[3] (le saïyid et mîr Farzand 'Alî), de Farrukhâbâd, fils du saïyid et mîr Amîr Haïdar, est un poëte hindoustanî élève du saïyid Ismâ'il Huçaïn Munîr. On lui doit un Dîwân dont Muhcin donne plusieurs gazals dans son Tazkira.

II. SAFDAR (Mîr Safdar 'Alî), fils de 'Alî Akbar, saïyid de Jaïpûr[4], est un poëte distingué qui fut d'abord employé par les Anglais, mais qui plus tard fut obligé de quitter son poste à cause de la faiblesse de sa vue. Il est mort vers 1840, âgé d'environ cinquante ans. Il est mentionné par Câcim et par Schefta.

I. SAFDAR 'ALI, dont j'ignore le takhallus, est directeur de la typographie qui fut établie en novembre 1851 à Bhartpûr, province d'Agra, et appelée de son nom *Matba' Safdarî*. Il publie à cette imprimerie, depuis la même époque, un journal hindoustanî sous le titre de *Mazhar*

[1] Sprenger écrit *Naththan*, d'après le *Gulschan bé-khizân*.

[2] A. « Voyage ».

[3] A. P. « Brave »; à la lettre, « briseur des rangs (de l'armée ennemie) ».

[4] Schefta dit « de Sanîpat ».

ussurûr « la Manifestation de la joie », sur deux colonnes, comme le *Malwâ akhbâr,* l'une en urdû et l'autre en hindî. Safdar avait été employé auparavant pendant neuf ans par le gouvernement de Bhartpûr, et c'est sous le patronage du râjâ de ce pays qu'il a entrepris le journal dont il s'agit, ce qui en garantit le succès.

Le même râjâ avait ordonné en 1851 l'impression immédiate du *Sujân charitr* « l'Histoire du sage », c'est-à-dire l'histoire en vers hindis du mahârâja Surâj Mall, l'aïeul du râjâ actuel de Bhartpûr, et des combats livrés par lui à Salâbat Khân et autres chefs afgâns.

II. SAFDAR 'ALI (le maulawî et saïyid), de Jabalpûr, savant musulman converti au christianisme, et aujourd'hui inspecteur des écoles du district de Jabalpûr, est auteur :

1° De l'*Akscharâwalî* « Abécédaire », ou plutôt Petit traité de l'orthographe de l'hindî. Jabalpûr, 1868, in-8° de 38 p.;

2° Du *Gulzâr bé-khâr* « le Jardin sans épines », sentences morales et anecdotes, en deux parties appelées *chaman* « parterre », grand in-8° de 26 et de 28 p.; Jabalpûr, 1868;

3° Du *Niyâz-nâma* « Livre d'instance » ou « Appel affectueux » aux musulmans, pour justifier sa conversion, en réponse aux lettres de reproche de ses amis et connaissances des provinces nord-ouest, d'Aoude, du Panjâb et de l'Inde centrale, publié par la mission américaine d'Allahâbâd en deux éditions, l'une en caractères persans et l'autre en caractères romains; 1867, in-8° de 310 p. de 16 lignes, tiré à deux mille exemplaires. Cet ouvrage, qui traite de la religion chrétienne et du mahométisme, est considéré comme très-important et destiné

à produire beaucoup d'effet chez les musulmans. Il est divisé en quatre parties subdivisées en chapitres. La première traite de la prétendue falsification que, selon les musulmans, nos livres saints ont subie; la seconde, du témoignage du Coran et des hadîs en faveur des livres saints ; la troisième, de leur certitude, de leur intégrité et de leur authenticité ; la quatrième enfin prouve la fausseté de l'abrogation qui a atteint, selon les musulmans, les livres des juifs et des chrétiens.

I. SAFDARI[1] (Mîr Sadic 'Alî), fils de Mîr Camar uddîn Minnat, jeune frère et élève du célèbre poëte Mîr Nizâm uddîn Mamnûn, dont il a été parlé, périt malheureusement à la fleur de l'âge, tué par un infidèle, c'est-à-dire, apparemment, par un chrétien. Il a surtout écrit des poésies érotiques mentionnées par Sarwar.

II. SAFDARI, de Patna, est un poëte cité par Schorisch comme contemporain d'Açâf Jâh, mais qui s'est occupé de poésie persane plus que de poésie hindoustanie.

III. SAFDARI, de Haïderâbâd du Décan, est un poëte dit ancien, c'est-à-dire, peut-être, parce qu'il a écrit dans l'ancien style. Mashafî et Bénî Nârâyan en citent des pièces de vers.

Kamâl et 'Alî Ibrâhîm le mentionnent aussi et en citent un vers dont voici la traduction :

La légère étoffe verte et moirée dont cette belle personne a couvert son sein ne ressemble-t-elle pas au fanal de cristal dont on garantit la bougie de camphre[2]?

I. SAFI[3] (Lala Budh Sen), maître d'école et poëte,

[1] Substantif dérivé de l'adjectif composé précédent et signifiant ainsi « bravoure ».

[2] C'est-à-dire « blanche ».

[3] A. « Pur ».

mort récemment, dit Bâtin, est probablement le même que Budh Singh (le munschî), auteur du *Dastûrât ganj-i hiçâb* « Règles du trésor du compte », c'est-à-dire « Éléments d'arithmétique », publié à Bénarès en 1849.

II. SAFI (MÎR MAZHAR 'ALÎ), de Bihâr, élève de Mirzâ Muhammad Fâkhir Makîn, est un poëte hindoustanî mentionné par Schorisch.

III. SAFI (le saïyid MUMIN HUÇAÏN), d'Amroha, est un poëte contemporain, attaché actuellement (1865) à l'imprimerie de Nawal Kischor de Lakhnau, où est publié l'*Awadh akhbâr*. Dans le numéro du 24 janvier de ce journal, il y a de Safî un cacîda sur une foire (*méla*), et à la louange du mahârâja Man Singh, dans la maison duquel est établie l'imprimerie de Nawal Kischor. Saf îest auteur d'autres pièces de vers, et on trouve une appréciation du *Sarosch-i sukhan* « la Voix céleste de l'éloquence [1] », à la fin de ce roman, par ce même Safî.

SAFIR [2] (le khwâja PADSCHAH), de Lakhnau, fils aîné et élève du khwâja Wazîr, est un poëte hindoustanî auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne des gazals dans son Anthologie.

SAFIR [3] (JAN KHAN) est un autre poëte hindoustanî cité par A. Sprenger dans son « Catalogue of Oude Libraries »., p. 217.

SAGUIR [4] (le schaïkh HAÏDAR 'ALÎ), de Lakhnau, fils du schaïkh Dhûman et élève de Mîr 'Alî Auçat Raschk, est auteur d'un Dîwân, et il tenait chez lui des réunions poétiques. Muhcin en cite un gazal dont les vers se ter-

[1] Voyez l'article SUKHAN.

[2] A. Le nom de ce poëte est écrit par un *sîn* et signifie « ambassadeur ».

[3] A. Le nom de ce poëte est écrit par un *sâd*, et signifie « sifflement ».

[4] A. « Petit ».

minent par les mots *Ankhou men* « Dans les yeux », et qui fait ainsi partie du chapitre du *Sarâpâ sukhan* consacré à la description des yeux.

SAHAB[1] (MUHAMMAD ILAH YAR), natif de Khaïrâbâd et habitant de Lakhnau, fils d'un *riçâladâr* (officier de cavalerie), est un élève de Barc, auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne des vers dans son Tazkira.

SAHAR[2] (le schaïkh AMAN 'ALÎ), Lakhnawî, c'est-à-dire de Lakhnau, fils du schaïkh Muhammad Khân Barc, est auteur :

1° D'un Dîwân dont Muhcin donne plusieurs gazals dans son Tazkira;

2° De masnawîs érotiques, dont le *Chaschma-i 'ilm* du 1er janvier 1869 annonçait la publication à Patna sous le titre de *Masnûiyât-i Sahar* « les Masnawîs de Sahar ».

SAHBAYI[3] (le maulawî et munschî IMAM-BAKHSCH), écrivain hindoustanî contemporain, demeurait à Dehli avant l'insurrection de 1857, dans la rue des Écoliers (*chélon kâ kûcha*). « Il est vêtu à l'antique, nous dit Karîm ; il reste nu-tête et ses cheveux sont roux ; il est maigre, marqué de la petite vérole et velu. » Karîm ajoute qu'il est spirituel et savant, et que personne n'est plus habile que lui en persan parmi les savants indiens de notre temps. Il a lu tous les chefs-d'œuvre de la littérature persane et a étudié la grammaire, la rhétorique et la logique dans les auteurs arabes. Il connaît la médecine, la poétique, la science des énigmes. Il n'a écrit en urdû qu'en prose, à l'exception de quelques vers qu'il a intercalés dans ses ouvrages didactiques, et d'un petit

1 A. « Nuage ».
2 A. « L'aurore, le point du jour ».
3 A. « Vineux » (de *sahbâ* « vin »); écrit par *sâd*, *hé*, *bé* et *alif*.

nombre d'autres, tels qu'un gazal qu'il lut dans une réunion poétique en 1261 (1845) et que cite Karîm. Il avait environ quarante ans en 1847. C'est auprès de lui que s'est formé le savant persiste de Dehli, 'Abd ullah Khân, et le prince royal Câdir-bakhsch Sâbir, auteur d'un Tazkira.

Sahbâyî, qui était le protégé de feu mon ami Félix Boutros, s'était d'abord livré à l'enseignement, et il y avait acquis peu à peu une réputation très-étendue, au point qu'on le chargea de l'éducation de plusieurs enfants de la plus haute naissance. Lorsque le lieutenant gouverneur Thomason vint à Dehli organiser le Collége des natifs, il nomma Imâm-bakhsch au poste de professeur en titre de persan. Le président du tribunal (*sadr uddîn*) de Dehli, le muftî Muhammad Sadr uddîn Khân, lui avait présenté trois candidats, savoir : Mirzâ Noscha, Maulawî Imâm-bakhsch, et Hakîm Muhammad Mumin Khân. Le premier refusa, et le dernier demanda cent roupies par mois; mais Imâm-bakhsch accepta à raison de quarante roupies et commença ses leçons en 1840. Son traitement fut ensuite porté à cinquante roupies.

Sahbâyî est auteur :

1° D'une traduction urdue du célèbre traité persan de rhétorique intitulé *Hadâyic ulbalâgat* « les Jardins de l'éloquence [1] », par Schams uddîn Faquîr [2]. Ce travail, rédigé en 1842 sous les yeux du zélé F. Boutros, principal du collége de Dehli, est un des plus intéressants

[1] Voyez dans le Journal Asiatique de 1844-1848 mon travail sur la « Rhétorique des nations musulmanes », qui a cet ouvrage pour base.

[2] Voyez, t. Ier, p. 442, l'article que j'ai consacré à cet auteur considéré comme poëte hindoustanî.

en ce genre qu'on ait exécutés dans ces derniers temps. On l'a intitulé en anglais « A Treatise on Rhetoric ». Ce n'est pas une traduction proprement dite, car il n'en existe pas de véritable dans les langues orientales, l'imagination asiatique ne pouvant s'y astreindre. C'est une imitation du texte didactique persan adapté à la littérature hindoustanie. En effet, les citations des auteurs persans et arabes sont remplacées par des citations des auteurs hindoustanis, et il y a d'autres différences qui en font un ouvrage distinct et d'un intérêt spécial. Il a été imprimé à Dehli en 1843 par les soins de Saïyid 'Abd ulgafûr, et réimprimé en 1844 par les soins de Karîm uddîn [1].

2° On doit au même écrivain une excellente grammaire hindoustanie rédigée en hindoustanî et intitulée *Riçâla-i cawâ'id-i urdû* » Traité des règles de l'hindoustanî-urdû. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Dehli en 1261 (1845), et il forme un in-folio de 298 p., dont il y avait un exemplaire à la bibliothèque du dernier roi de Dehli. Le troisième chapitre contient une collection de mots, et le quatrième des proverbes et des idiotismes. Cet ouvrage porte le titre anglais de « A Grammar of the urdoo language in urdoo, by moulwee Imam-bux of the Dehli College », et il est indiqué sous ce titre dans le catalogue supplémentaire de la bibliothèque de l'East-India Office. La bibliothèque de l'Institut de France en possède aussi un exemplaire. Il paraît qu'il ne faut pas le confondre avec le *Câ'ida-i urdû, ya'nê alfabet* « la Règle de l'urdû, c'est-à-dire l'Alphabet », autre traité élémentaire.

[1] J'ai un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, lequel m'a été envoyé par feu Boutros; mais je n'ai pas vu les éditions dont il s'agit ici.

3° Sahbâyî a rédigé une Anthologie des poëtes hindoustanis sous le titre de *Intikhâb-i dîwânîn-i schu'arâ-é maschhûr zabân-i urdû kâ* « Morceaux choisis des Dîwâns des plus célèbres poëtes hindoustanis », c'est-à-dire de Walî, de Dard, de Saudâ, de Mîr, de Jurat, de Haçan, de Nacîr, de Mamnûn, de Nâcikh, de Mûl Chand, de Zauc et de Mumin. Ce dernier ouvrage a été aussi lithographié à Dehli en 1844, et il forme un petit in-4° de 272 p. de 20 lignes. Dans une préface de 23 pages, l'auteur s'occupe de la métrique arabe adaptée à l'hindoustanî et des principaux poëmes usités dans cette langue. Le tout est accompagné d'exemples bien choisis. Le reste du volume est rempli des extraits dont il a été parlé.

Je pense que c'est une nouvelle édition du même ouvrage qui est indiquée dans le catalogue de la bibliothèque de l'East-India Office sous le titre de *Intikhâb usch-schu'arâ-é Hind* « Choix des[1] poëtes de l'Inde » (Poems selected from celebrated hindustani poets, with a few popular songs and an introduction in different kinds of hindu verse); Dehli, 1850, in-8°.

4° On doit aussi à Sahbâyî un commentaire du *Sih nasr Zuhûrî,* par le saïyid Muhammad Khân, imprimé à Dehli en 1844[2]. Je pense que c'est le même ouvrage que Karîm uddîn a publié sous le titre de *Taschhîr Zuhûrî.*

5° Une explication du *Alfâz-i muschkila* « les Expressions difficiles », par Tek Chand ; imprimé en 1847 ;

[1] Ici « des » a le sens ablatif. L'emploi de la préposition « de » pour le génitif à la fois et pour l'ablatif est sujet à amphibologie, inconvénient qui n'existe pas en anglais.
[2] Voyez l'article Ibrahîm Schah.

6° Un traité de la solution des énigmes, intitulé *Riçâla mu'amma ké hall men;*

7° Un autre traité fort estimé sur l'art même des énigmes, *Fann-i mu'amma.*

I. SAHIB[1] (MÎR YAR 'ALÎ) est un poëte appelé ancien par Sarwar, à cause peut-être de son style, et qui est auteur d'un Dîwân publié en 1262 (1845-1846), petit in-folio de 85 pages, dont la marge est couverte de texte.

II. SAHIB (AMAT ULFATIMA[2] BÉGAM), plus connue sous le nom de *Jî Sâhib* ou *Sâhib Jî,* est une dame musulmane célèbre dans l'Inde parmi les écrivains urdus. Son maître fut Mun'im Khân, le même dont Schefta fut élève. De Lakhnau elle était allée à Dehli, puis elle était retournée à sa première résidence. On lui doit entre autres des gazals. Muzî' ullah Khân a écrit à son sujet un mâsnawî intitulé *Caul-i gamîn* « le Tendre discours ».

Jî Sâhib serait-elle l'auteur d'un ouvrage hindoustanî dont je possède un manuscrit et qui est intitulé *Kitâb-i Culzumî* « Livre de la mer Rouge » ?

L'auteur de ce dernier ouvrage se nomme aussi, dans tous les cas, Jî Sâhib.

SAHIB-QUIRAN[3] (le saïyid IMAM 'ALÎ KHAN RIZAWÎ[4]), nommé aussi *Schâ'ir fahsch-go* « Poëte licencieux »,

[1] A. « Maître ». Par suite, ce mot se prend dans l'Inde, comme « master » en anglais, pour titre d'honneur équivalent à « monsieur ». Seulement on le place dans ce cas après le nom, de même que « Esquire ».

[2] Le mot *amat,* qui est arabe, signifie « servante ». Ainsi, *Amat ulfâtima* signifie « servante de Fatime (fille de Mahomet) ».

[3] Ce nom signifie, à la lettre, « possesseur de la conjonction (des planètes heureuses) ». On le donne à Timûr et à tous les princes de sa maison, parce qu'on dit qu'à la naissance de ce prince il parut dans le ciel ce phénomène astronomique que les astrologues considèrent comme un signe de bonne fortune.

[4] C'est-à-dire, descendant de Mahomet par le neuvième imâm 'Alî Rizâ.

était un des amis de Sulaïmân Schikoh et contemporain du nabâb Sa'âdat 'Alî Khân. Il était natif de Balgrâm, habitait Lakhnau, et était fils de Malik Gulâm Huçaïn. Kamâl, qui l'avait connu à Lakhnau, nous fait savoir que Sâhib-Quirân est auteur d'un Dîwân [1] estimé, mais plein de choses licencieuses. Ce recueil est composé de gazals et de quelques rubâ'îs dont Kamâl a cité dans son Tazkira une trentaine de pages, et dont il y a à la bibliothèque de Farah-bakhsch de Lakhnau un manuscrit de 250 p. de 12 baïts chacune, et dans la Collection Sprenger (n° 1686) un de 200 p. copié en 1259 (1843-1844).

Ce qu'offrent de particulier les gazals les plus remarquables de ce poëte, c'est qu'il a consacré chacun d'eux à une différente courtisane de Lakhnau et qu'il a eu soin d'en introduire le nom dans le poëme. Malheureusement je ne peux faire connaître ces poésies à cause de leur obscénité.

Schefta et Karîm parlent aussi de ce poëte licencieux; mais, bien différents de Kamâl, très-licencieux lui-même, et qui cite avec complaisance les vers de Sâhib-Quirân, ils s'élèvent de toute leur force contre cet abus du talent, et ils déclarent qu'ils ne veulent pas souiller leurs pages par la transcription des productions ordurières de cet écrivain.

Selon Karîm, Sâhib-Quirân avait trente-cinq ans en 1847.

SAHIL [2] (Mirza Akbar 'Alî), de Dehli, est un poëte

[1] *Dîwân-i Sâhib-Quirân*, le même que j'avais attribué par erreur, t. Ier, p. 33 de la première édition, à Aftâb. C'est aussi au même Sâhib-Quirân que sont dus les *Hazliyât* dont je parle au même endroit.

[2] A. « Rivage ».

fils de Mirzâ Baquîr 'Alî. Il était parent du munschî Muhammad Huçaïn, ce qui l'engagea à venir habiter Lakhnau, où il fut élève de Mîr 'Alî Auçat Rasckh. Puis il habita Cawnpûr pendant quelques années. Sâhil a écrit dans le style de Schaukat Bukhârî, et Muhcin en cite des vers dans son Tazkira.

SAID [1], de Dehli, est un poëte contemporain mentionné par Karîm uddîn.

Cet écrivain est probablement le maulawî 'Abd ulbârî, *Saïd* de takhallus et frère de Nassâkh, à l'article duquel il est mentionné.

I. SA'ID [2] (le schaïkh MUHAMMAD SA'ÎD KHAN), autrement dit *Sa'îd Curaïschî*, était originaire de Multân. Dans sa jeunesse il fut un des officiers du sultan Murâdbakhsch et alla en cette qualité à Ahmadâbâd, capitale du Guzarate. En peu de temps il l'emporta sur les autres officiers dans les bonnes grâces du prince. Il fit à sa louange des cacîdas très-estimés, et il ne fut pas moins habile dans les autres genres de productions poétiques. Il se distinguait aussi par le charme de son esprit, qui séduisait tout le monde, et surtout par ses reparties vives et par ses bons mots. Il mourut à Multân, où il était retourné en 1087 (1676-1677). Il savait interpréter les songes et devinait le caractère par les traits de la physionomie, selon ce que nous apprend Karîm.

II. SA'ID (le câzî MUHAMMAD), habitant de Badâun, vint à Dehli en 1845 pour s'instruire dans les sciences et les lettres. Il n'avait alors que dix-huit ans. Deux ans plus tard, il se distinguait dans la poésie et soumettait ses productions au nabâb Zaïn ul'abidîn Khân 'Arif. Il

[1] A. « Chasse » (*sâd, yé, dâl*).
[2] A. « Heureux ».

assistait aux réunions de Karîm et y récitait ses vers.

III. SA'ID (SA'ÎD UDDÎN KHAN), natif de Kakorî, dans les environs de Lakhnau, est fils du câzî Najm uddîn Khân, qui occupait le poste de *câzî ulcuzât* « juge suprême » à Calcutta, et dont il est parlé à l'article NAJM. Il est profond dans les études classiques [1], et il est auteur de gracieux poëmes hindoustanis, entre autres d'un wâçokht publié dans le *Majmû'a-i wâçokht* « Collection de wâçokhts ».

Sa'îd visita Dehli en 1822. Schefta nous apprend qu'il perdit un œil par suite d'un accident. Il est aussi mentionné par Sarwar.

IV. SA'ID (MIRZA AGA NAJAF), de Lakhnau, fils de Mirzâ Amîr Beg et élève de Macbûl uddaula Mirzâ Mahdî Cabûl, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers.

SA'ID UDDIN [2] (MUHAMMAD), traducteur, apparemment du persan en urdû, du *Rafâh ulmuslimîn* « la Tranquillité des musulmans », traité sur la religion musulmane ; Dehli, 1868, in-8° de 118 p.

I. SAIF [3] (MIRZA SAÏF 'ALÎ), de Dehli, est un poëte contemporain, défunt, mentionné par Sarwar.

II. SAIF (MIRZA MUHAMMAD HAÇAN), fils de Mirzâ 'Alî Jân A'zam, écrivain persan et petit-fils de Mirzâ Muhammad Fâkhir Makîn, de Dehli, est un poëte hindoustanî mentionné par Muhcin. Il habitait Lakhnau et il est auteur d'un Dîwân.

III. SAIF (MIRZA MUGAL) est un autre poëte hindoustanî sur lequel je n'ai aucun renseignement.

[1] Serait-il l'auteur du *Lugât ussa'îd*, dictionnaire urdû imprimé à Dehli?

[2] A. « L'heureux de la religion ».

[3] A. « Épée ».

SAIFI[1] (le maulawî Mîr Waris 'Alî), fils de Mîr Baschârat 'Alî et élève de Nâcikh, est natif de Nawâbganj, des dépendances de Farrukhâbâd, et habitant de Cawnpûr. Il était calligraphe, et il est auteur de poésies hindoustanies dont Muhcin cite des passages dans son Anthologie.

On lui doit également un ouvrage en prose urdue sur les deux grands martyrs musulmans Haçan et Huçaïn, intitulé *Tacrîr uschschahâdataïn* « Récit des deux martyres », La publication de cet ouvrage à Madras est mentionnée dans le journal hindoustanî de cette ville intitulé *Akhbâr subh sâdic* « Nouvelles de la vraie aurore », numéro d'avril 1865.

SAIR[2] (Mirza Muhammad 'Abbas), fils de Mirzâ Banda Haçan, qui était un des intimes de Tajammul Haçan Khân, est un poëte hindoustanî natif de Lakhnau, élève de Mahdî Huçaïn Khân, dont Muhcin cite un gazal dans son Tazkira.

SAIYAD[3] (Mirza Gulam Haçan), élève de Mîr 'Izzat ullah 'Ischc, est un poëte hindoustanî mentionné par Zukâ.

SAIYAH[4] (Miyan Dad Khan), d'Aurangâbâd, du Décan, fils de 'Abd ullah Khân, prit d'abord le takhallus de *'Uschschâc* lorsqu'il était élève de Mirzâ Açad ullah Gâlib. Muhcin, qui nous donne ce détail, en cite un gazal.

I. SAIYID[5] (Mîr Yadgar 'Alî), natif, selon Câïm,

[1] A. Adjectif dérivé de *saïf* « épée ».
[2] A. « Promenade ».
[3] A. « Chasseur ».
[4] A. « Voyageur ».
[5] A. « Seigneur, titre spécialement donné aux descendants de Mahomet. On en a fait en Espagne *Cyd* (le Cyd), et en Algérie *Sî*.

de Bahâdurpûr, zila' de Méwat, était un militaire qui habitait Dehli et qui s'occupait de poésie rekhta sous Schâh 'Alam II.

II. SAIYID (Mîr Galib 'Alî Khan) est un poëte dont Câcim fait un grand éloge et cite nombre de vers. Il reçut officiellement du sultan de Dehli le titre de *Saïyid uschschu'arâ* « le Seigneur des poëtes », qui équivaut à celui de *Malik uschschu'arâ* « Roi des poëtes ». Ce fut à cause de ce titre qu'il quitta le takhallus de *Garîb,* qu'il avait d'abord pris.

Saïyid était le munschî en chef de l'empereur mogol Schâh 'Alam : il était encore plein de vie à l'époque où Kamâl résidait dans cette ville, mais il mourut vers 1827. Savant distingué, poëte gracieux, littérateur plein de goût, il était aussi très-habile dans l'art épistolaire (*inschâ*). Sarwar, très-lié avec lui, le signale comme un des écrivains les plus distingués de son temps : il en fait un grand éloge et cite quatre pages de ses vers.

III. SAIYID (Mîr ou Mirza Cutb uddîn 'Alî), plus connu sous le nom de *Cutb-i 'âlam* « Pivot du monde », était un médecin de Sikandarâbâd, ville située à vingt kos[1] de Dehli. Il s'est aussi occupé de poésie, et on trouve un tarkîh hindî de lui à la fin du Tazkira de Sarwar pour en fixer la date. Il avait pris d'abord le takhallus d'*Aschnâ,* ainsi que nous l'apprend Câcim.

IV. SAIYID (Mîr Gulam-i Raçul), schaïkh de Murâdâbâd, et, selon Câcim et Sarwar, pîr-zâda d'Agra, est compté au nombre des poëtes hindoustanis.

V. SAIYID (Imam uddîn), de Dehli, est un autre poëte

[1] Le mot employé dans le texte est *karoh,* qui dérive du sanscrit *karosch,* aussi bien que le mot plus usité *kos* (dont nous avons fait *cosse*), qui est à peu près notre lieue commune.

hindoustanî mentionné par 'Alî Ibrâhîm, qui donne un échantillon de ses vers.

VI. SAIYID (Mîr Imdad 'Alî), de Lakhnau, fils de Saïyid Huçaïn, des saïyids de Bâhra, et élève du nabâb Mansûr Khân Mahv, est mentionné par Muhcin, qui en cite des vers dans son Tazkira.

VII. SAIYID (le nabâb Nizam uddaula Saïyid 'Alî Khan Bahadur Dilawar Jang), second fils du nabâb Mu'tamad uddaula Bahâdur Zaïgam Jang, est né à Lakhnau et y habite. Il est élève de Mîr 'Alî Auçat Raschk, et on lui doit deux Dîwâns dont Muhcin cite des vers.

VIII. SAIYID (l'agâ), de Lakhnau, fils du maulawî Mîr Muhammad, est un poëte hindoustanî auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne un long gazal.

SAIYID AHMAD[1], né en 1782, est un célèbre réformateur musulman, qui fut le chef de la secte des *Saïyid-Ahmadi,* ainsi appelés d'après son nom, et qu'on désigne aussi sous celui de *wahâbî,* parce qu'ils professent à peu près les mêmes doctrines que ces derniers.

Il fut disciple spirituel de Schâh 'Abd ul'azîz, et il reçut son éducation intellectuelle de 'Abd ulcâdir[2], frère de celui-ci. Il appartenait par sa naissance à la secte orthodoxe des sunnites, et sa piété attira l'attention sur lui. Ce fut à la mosquée de Dehli appelée *Akbarâbâdî* (d'Agra) que commença sa réputation. Elle attira à lui un grand nombre de disciples, entre autres Ismâ'îl Hâjî et un de ses parents, 'Abd ulhaïyî, gendre de 'Abd ul'azîz. On

[1] J'emprunte la plupart des détails que je donne ici à la notice de Mîr Schahâmat 'Alî, Journal Royal Asiatic Society, t. XIII, p. 310 et suivantes.

[2] Voyez son article, t. Ier, p. 76.

trouve de curieux détails sur ces conversions dans l'ouvrage urdû intitulé *Açâr ussanâdîd* « Les Traces des potentats », imprimé à Dehli en 1854. La réputation de Saïyid Ahmad s'étendit bientôt, et il fit à Dehli un grand nombre de prosélytes. Alors le maulânâ Schâh 'Abd ul'azîz engagea son disciple à faire le pèlerinage de la Mecque avec ses partisans. Saïyid Ahmad suivit ce conseil, et en 1820, alors âgé de trente-huit ans, il se dirigea vers Calcutta, suivi de beaucoup de ses adhérents, et là leur nombre s'accrut de plusieurs milliers. Ce fut à Calcutta qu'il s'embarqua pour aller à la Mecque. Après avoir accompli les rites du pèlerinage, il alla à Constantinople, où il fut reçu avec distinction. Là aussi il augmenta le nombre de ses disciples, et il reçut en présent une somme évaluée à près de neuf lakhs de roupies (2,250,000 fr.). Il voyagea encore pendant près de six années en Turquie et en Arabie, puis il revint à Dehli.

A son retour dans l'Inde, il fut vivement impressionné par l'état de dégradation religieuse dans lequel gémissaient les musulmans, état si différent de celui où ils étaient dans les contrées qu'il venait de visiter. Cette considération excita le zèle religieux des pèlerins, et ils formèrent le dessein d'arracher leurs coreligionnaires à cette déplorable situation. Animés de ce désir, ils voyagèrent dans toute l'Inde et allèrent de ville en ville prêchant la réforme des abus dus au contact avec les Hindous, et aussi le *jihâd* « la guerre religieuse ». En moins de deux années, la majorité des musulmans respectables adoptèrent ces idées. Ce fut surtout le maulawî Ismâ'îl qui prêcha à Dehli, dans la mosquée Akbarâbâdî, où logeait Saïyid Ahmad. Depuis ce temps, les musulmans de l'Inde se sont séparés en deux camps, celui des partisans du

réformateur, appelés *wahâbî* par leurs adversaires, et ceux qui n'ayant pas voulu admettre les principes de la réforme, ont été nommés *muschrik*, c'est-à-dire « associants » par les saïyid-ahmadî, à cause du culte des saints, qu'ils joignent à celui de Dieu.

En 1828, le saïyid se dirigea, accompagné d'Ismâ'îl et de 'Abd ulhaïyî, à Peschâwar, par Jesalmir et le Sindh. Il y fut suivi, dit-on, par cent mille Indiens, et il reçut beaucoup de secours pécuniaires des chefs indigènes, spécialement de celui de Tonk, un des disciples du saïyid. Au commencement de l'année 1829, les *gâzî* (guerriers religieux) arrivèrent à la frontière de Peschâwar, déployèrent l'étendard de Mahomet et déclarèrent la guerre aux sikhs. Beaucoup d'Afgâns se rallièrent à cet étendard, entre autres Omar Khân, de Panjtor, et les réformés établirent leur autorité dans les montagnes des Yûçuf-zâî. Cependant Yâr Muhammad Khân, chef de Peschâwar, s'unit avec les sikhs contre les saïyid-ahmadî, et il essaya de se défaire du saïyid par le poison. Les réformés, furieux, allèrent alors attaquer Peschâwar. Dans l'engagement qui eut lieu, Yâr Muhammad fut mortellement blessé et ses troupes furent dispersées. Peschâwar fut délivrée pendant quelque temps par le général Ventura, qui se trouvait dans le voisinage; mais à son départ la ville fut occupée par les saïyid-ahmadî, et l'autorité du saïyid y fut reconnue. On y frappa la monnaie en son nom, et on le mentionna à la prière publique.

Cependant les innovations qu'il avait établies ne furent pas du goût des Afgâns, et son gouvernement fut bientôt renversé dans le pays des Yûçuf-zâî. Saïyid Ahmad et ses principaux officiers prirent la fuite, traversèrent l'In-

dus et se réfugièrent dans les montagnes de Pakhlî et de Dhamtor, où ils rencontrèrent un détachement de sikhs sous le commandement de Scher Singh en 1831. Cette rencontre amena un combat dans lequel Saïyid Ahmad fut tué. On dit que Ranjît Singh avait offert un jaguîr au saïyid et à son compagnon Ismâ'îl s'ils voulaient renoncer à leur expédition religieuse, mais qu'ils rejetèrent dédaigneusement cette offre.

Ces réformateurs sont restés, selon Schahâmat 'Alî, en vénération et en estime.

Au surplus, la secte de Saïyid Ahmad n'est pas éteinte. Ces wahâbis de l'Inde, comme on les nomme, ont même tenté dernièrement de renverser le gouvernement anglais ; mais leur conspiration paraît n'avoir pas eu d'importance.

Voici comment en parle Muhammad Huçaïn, musulman très-distingué, dans le journal hindoustanî qu'il publie à Dehli sous le titre de *Urdû akhbâr :* « Nous « sommes étonnés que de prétendus sages aient pu seu« lement concevoir la pensée de s'opposer à des maîtres « aussi judicieux et aussi puissants que ceux que nous « avons, maîtres que le Tout-Puissant a doués de l'art « de gouverner, et auxquels il a donné la sagesse et le « pouvoir. En vérité, s'opposer à de tels maîtres c'est « s'opposer à Dieu, c'est rechercher la mort[1]. »

Parmi les manuscrits hindoustanis indiqués dans le catalogue d'une riche bibliothèque de l'Inde, catalogue dont la Société Royale Asiatique possède une copie, se trouve mentionné un ouvrage intitulé *Pothî az hazrat Saïyid Ahmad Kalpûî,* c'est-à-dire « Livre (religieux) de

[1] « Allen's Indian Mail », 5 oct. 1852.

Sa Seigneurie le saïyid Ahmad de Kalpî[1] ». Or je pense qu'il s'agit du réformateur dont je parle, et que l'ouvrage indiqué est celui où il déposa ses doctrines. Peut-être aussi ce livre a-t-il été écrit seulement par un de ses disciples, ce que semble désigner dans le titre la préposition *az*. Quoi qu'il en soit, il doit contenir l'exposé de son système.

Pour ne pas répéter ce que j'ai dit ailleurs[2] sur le fondateur de la secte musulmane nommée *Tarîca-i Muhammadiya,* je me contenterai de rappeler que ce fut à son instigation, et même par son ordre, que le Coran arabe-hindoustanî et plusieurs autres traités religieux rédigés en hindoustanî ou en persan furent publiés à l'imprimerie qu'il avait établie lui-même. On trouve çà et là dans cet ouvrage l'indication des traités qu'on lui doit. Le principal est le *Tacwiyat ulîmân,* dont j'ai parlé à l'article Isma'îl. Parmi ces traités, je dois citer aussi 2° le *Targuîb-i jihâd,* c'est-à-dire « l'Excitation à la guerre religieuse », travail qui fut rédigé en hindoustanî par un maulawî de Kanoje[3], puis :

3° L'*Hidâyat ulmuminîn* « le Guide des croyants » ;

4° Le *Muzih ulkabâïr walbid'at* « Exposition des grands principes et des innovations » ;

5° Le *Nacîhat ulmuslimîn* « Avis aux musulmans » ;

6° Le *Tanbîh ulgâfilîn* « Avertissement aux négligents » ;

7° Le *Miyât ulmaçâil* « les Mille questions ». Ce dernier

[1] Ville de la province d'Agra.

[2] Dans le « Journal des Savants », 1836, et dans le « Journal Asiatique », n° d'avril 1838.

[3] Il en est parlé assez longuement dans l'intéressante notice sur les doctrines particulières des *saïyid-ahmadî,* insérée dans le « Journal de la Société Asiatique » de Calcutta, en 1832, n° de novembre.

ouvrage contient des réponses du schaïkh Muhammad Ishac, petit-fils de Schâh 'Abd ul'azîz, à des questions qui lui avaient été adressées par un membre de la famille royale de Dehli. J'ignore dans quelle langue sont rédigés ces cinq derniers ouvrages.

Parmi les ouvrages hindoustanis de la bibliothèque de la Société Asiatique du Bengale, je trouve l'indication d'un traité en prose urdue de Saïyid Ahmad auquel on donne le titre de *Câdirî,* c'est-à-dire de la lignée religieuse de 'Abd ulcâdir Guilânî. Ce traité est intitulé *Riçâla-i Saïyid Ahmad,* et plus spécialement *Hujjat ulcuwâ* [1] « la Raison des vertus ».

SAIYID AHMAD KHAN BAHADUR (le maulawî), de Muradâbâd, est un éminent contemporain qui était *munsif* [2] de première classe de la ville de Dehli en 1847, et qui en 1862 habitait Gâzîpûr, où il était le principal *sadr amîn* (juge indigène). Ses ancêtres étaient originaires de l'Arabie, mais ils habitèrent ensuite Hérat, et, sous le règne d'Akbar, ils vinrent dans l'Inde. Depuis ce temps ils occupèrent dans ce pays des fonctions honorables. Sous le règne de 'Alamguîr II, le grand-père d'Ahmad reçut le titre honorifique de *Jawâd uddaula* [3] *Jawâd 'Alî Khân Bahâdur,* et le commandement de mille fantassins et de cinq cents cavaliers. Le même titre et les mêmes fonctions furent conservés à Saïyid Muhammad Muttaquî Khân Bahâdur, père d'Ahmad, et enfin à

[1] Je pense qu'ici *cuwâ* est le pluriel de *cuwat* « force », pris dans le sens de « vertu (cardinale) ».

[2] On nomme ainsi le fonctionnaire qui a la charge du *munsifî* ou « arbitrage ». Voyez sur cette charge et sur l'administration de la justice l'« Asiatic Journal », n° de juillet 1843, p. 231, et le « Digest of Indian Law », par feu W. Morley.

[3] « Le libéral de l'empire ».

notre auteur. Le grand-père maternel d'Ahmad était de son vivant premier ministre du dernier roi de Dehli.

Saïyid Ahmad se trouvait à Bijnore lors de la grande insurrection de 1857, mais il fut fidèle au gouvernement anglais, et il a publié à ce sujet un écrit intitulé « An account of the loyal Mahomedans in India ».

On lui doit :

1° Le *Kitâb prakâr mutanâçaba* « Livre des méthodes convenables », imprimé à Dehli.

2° Une Histoire des anciens monuments de Dehli, intitulée *Açâr ussanâdîd* « les Traces des potentats », ouvrage dont j'ai donné la traduction dans le « Journal Asiatique » en 1860. Ce travail a été publié à Dehli, en 1847, in-8°. Il est accompagné de dessins lithographiés. Une seconde édition en deux volumes en a paru en 1854. Elle comprend trois chapitres et un épilogue. Le premier consiste en un récit abrégé des différents gouvernements qui se sont succédé à Dehli; le second contient l'histoire du château-fort de Dehli bâti par Schâh Jahân, des autres forteresses et des habitants de cette ville; le troisième donne des détails sur les différents édifices élevés par les rois et les grands personnages dans la même capitale. L'épilogue offre une histoire de l'origine et du développement de la langue urdue ou hindoustanie. L'appendice se compose d'un atlas de cent soixante-neuf dessins représentant les édifices, au nombre de cent vingt-deux, décrits dans le tome premier. L'ouvrage a été publié par les soins du schaïkh Zafar 'Alî, à l'imprimerie appelée *Matba' Ahmadî*. Dans un « Report of the Vernacular Translation Society », il est parlé d'une description historique de Dehli et de ses antiquités par le maulawî Saïyid Mu-

hammad, du collége de Dehli. C'est évidemment le même ouvrage et le même personnage[1].

3° La traduction en hindoustanî de l'*Ayeen Akbery*, dont, en 1857, il avait commencé à Dehli la publication[2], accompagnée de gravures lithographiées représentant les objets décrits dans le texte, tels que monnaies, armes, plantes, fruits, etc., exécutées, avec le plus grand soin, par les meilleurs artistes du pays. Quant aux figures humaines, elles n'étaient qu'ébauchées, par suite d'un scrupule religieux musulman. L'ouvrage devait former un volume in-folio d'une assez grosse écriture et coûter 40 roupies ou 4 £ (100 fr.).

4° Saïyid Ahmad a été codirecteur avec Wazîr Khân de la typographie d'Agra nommée *Matba' Cadirî*[3], et coéditeur du journal qui s'y imprime et qui avait été d'abord conduit par Muhammad Amîr. Ce journal, qui était alors simplement intitulé *Cutb ulakhbâr*, a ensuite porté le titre de *Cutb ulakhbâr o Tazkirat ulasch'âr o Ahkâm-i sarkâr o Tawârîkh* « le Pivot des nouvelles, le Mémorial des vers, les Ordonnances du gouvernement et les Chroniques des faits ». Ainsi, conformément à ce titre, ce journal contient : 1. les nouvelles du jour; 2. des pièces de poésie; 3. les actes et les ordonnances du gouvernement, et 4. des notices biographiques sur les prophètes, les martyrs et autres personnages éminents de l'islamisme.

5° et 6° Il est auteur d'un traité urdû « On the use of the sextor or sextant », imprimé à Dehli, et d'un

1 J'ignore si c'est le même auteur auquel on doit un masnawî imprimé à Calcutta en 1849 et formant 153 pages. « Biblioth. Spreng. », n° 1380.

2 L'insurrection l'a naturellement suspendue.

3 Imprimerie de Câdir.

traité de mécanique (A Treatise of mechanics), traduit de l'arabe en hindoustanî, et imprimé à Calcutta par le « Calcutta School Book Society ».

7° On lui doit aussi la traduction en urdû du *Tuzuk-i Jahânguîrî* « Instituts de l'empereur Jahânguîr »; 'Alîgarh, 1864, in-4° de 467 p., et une planche;

8° Le *Tafsîr uttaurat o ulinjîl 'âla millat ulislâm* « Commentary of the Holy Bible, in urdu »; Gâzîpûr, 1862; première partie, 466 p.; seconde partie, 1865, 368 p. sur deux colonnes[1]. Il paraît que l'ouvrage ne sera pas continué;

9° Un commentaire du Coran intitulé *Tabiyîn ulkalâm fî tafsîr ulcurân* « Explication du discours, ou Commentaire du Coran »;

10° Le *Riçâla-i haïza* « Traité sur le choléra »; Allahâbâd, 1868, 24 p. in-8°[2];

11° Son « Address to the natives of Hindustan[3] »;

12° Il a publié en dernier lieu un traité intitulé *Jawâz ta'âm ahl-i kitâb* (*Riçâla dar bâb*) « Sur la nourriture légale de ceux qui croient à la révélation ».

Il a annoncé l'intention de publier un ouvrage intitulé *Lugât-i zabân-i urdû* « Dictionnaire urdû », dont il a publié un spécimen, et une Biographie hindou-

[1] La première partie contient l'Introduction; et la seconde, la traduction de la *Genèse* en urdû, d'après l'hébreu. Voyez mes Discours de 1862, 1863 et 1868 au sujet de ce remarquable ouvrage.

[2] Il y a plusieurs autres traités tant en hindî qu'en urdû sur le choléra. Il y en a un qui a été publié à Allahâbâd en 1853 sous le titre de *Haïza kâ 'ilâj* « Traitement du choléra »; c'est une brochure in-12 de 10 pages; un autre en urdû et en hindî sous le titre de *Haïzé kâ gutka* « Pastilles pour le choléra », et un troisième en hindî, seulement de 8 pages; Allahâbâd, 1860, in-8°. Enfin le Traité de Sandeman sur le choléra a été aussi traduit en urdû (« Agra Government Gazette », juin 1855).

[3] Discours de 1864.

stanie[1]; et c'était lui qui publiait avant son départ de l'Inde les travaux de la Société scientifique de 'Alîgarh, dont il est le fondateur et dont il est resté secrétaire honoraire.

Je ne cite que pour mémoire l'édition qu'il a donnée, avec l'aide du major N. Lees, du *Tarikh-î Firoz Schâhî* de Zîn uddîn Barnî[2], et son « speech » en persan « On patriotism and necessity of promoting knowledge in India[3].

Dans ces derniers temps, il a soutenu avec distinction la cause de l'urdû contre les assertions rétrogrades des Hindous qui voudraient qu'on adoptât dans les cours de justice et comme langue officielle l'hindî en caractères dévanagaris. J'ai rendu compte avec quelque étendue, dans mes derniers Discours d'ouverture du Cours d'hindoustanî, de ces discussions, dignes des félibres et de leurs impartiaux contradicteurs.

En 1869, il est venu en Angleterre, et il s'est trouvé dans le même navire que Miss Carpenter, dont il a apprécié le zèle pour l'éducation des femmes indiennes, tout en blâmant la manière dont elle veut la faire donner[4]. A Londres, il a été présenté à Sa Majesté Britannique, et il en a reçu le *Star of India,* distinction si bien méritée par ses nombreux et utiles travaux.

SAIYID ALI est un écrivain hindoustanî à qui on doit :

1° Un ouvrage de morale intitulé *Gulschan-i akhlâc* « le Jardin des vertus », dont il existe un manuscrit

1 Discours de 1868 et de 1869.
2 Calcutta, 1860 (dans la « Bibliotheca Indica »).
3 Discours de 1864.
4 Voir mon Discours de 1869.

dans la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta;

2° Un volume de *ruba'yât* ou quatrains, dont il y avait une copie dans la bibliothèque du râjâ Chandû Lâl, de Haïderâbâd. On trouve un kabit de ce poëte dans un album hindoustanî-persan qui fait partie de la belle collection de l'East-India Office (n° 908).

SAIYID MUHAMMAD SAHIB (le munschî et maulawî), du collége de Dehli, est auteur :

1° D'une traduction urdue de l'*Inschâ Madho Râm*[1], dont le texte persan original a été lithographié à Cawnpûr en 1270 (1853-1854), gr. in-8° de 120 p. de 21 lignes, et notes marginales[2];

2° D'Éléments de logique (« Elements of logic »);

3° Des « Principles of mahomedan criminal law with the alterations made in the law by the regulations of the Governor general in council[3]. Cet ouvrage, écrit en excellent style, a été préparé par d'anciens élèves du collége de Dehli et revu par Muhammad Sâhib. C'est une bonne traduction, selon le jugement de V. Treguar (« Records »);

4° De l'« Abstract of the muhammadan Law of inheritance », ouvrage estimé[4];

5° Des « Principles of government : 1st. General prin-

[1] Il y en a plusieurs éditions : 1° une de Lakhnau, mentionnée par Zenker, « Bibliotheca orientalis », t. II, p. 15; 2° une d'Agra, pour les écoles des natifs des provinces nord-ouest; 3° une de Dehli, 1846, in-8°, qui porte le titre anglais de « Madho Ram's Letter forms, originally composed in persian, translated into urdu ».

[2] Ceci rectifie ou plutôt annule l'article MADHO RAM du t. II, p. 248.

[3] Catal. Allen, 1864, n° 770.

[4] Le même ouvrage sans doute qui est cité dans le « General Catalogue » sous le titre de « Mohamedan Law of inheritance, translated into urdu from Siraji by mowlvi Syed Mohammed ». Dehli, « Translat. Society ».

ciples of government; 2d. Principles of the East-India Company's government », traduction préparée aussi par deux anciens élèves du collége de Dehli et revue par notre auteur;

6° Le *Saïr-i islâm* « l'Histoire de l'islamisme » (The History of Mahomedanism), préparée par le munschî Nûr Muhammad pour le premier et le second livre, par le pandit Râm Kischan pour le quatrième et le septième, et par Pitambar pour le cinquième et le sixième. Ces deux derniers livres ont été revus par le maulawî Saïyid Muhammad, et l'ouvrage entier a été publié en 1845 à Dehli;

7° *Samsâm cadrî* « l'Épée du destin » (honorification de Mahomet), imprimé à Mirat en 1864;

8° *Najâçat-i maïyit* (*Riçâla*) « Traité sur l'impureté des corps morts », en urdû, et sur les cérémonies funèbres exécutées par les schiites, en urdû; Agra, 1868, in-8° de 10 p.

SAIYID UDDIN[1] est auteur d'une réplique à une brochure wâhâbie sur le deuil des schiites pendant le muharram, et intitulée *Tajliyat ul'aïn* « l'Éclaircissement de l'œil »; Ludiana, 1868, in-12 de 76 p.

I. SAJJAD[2] (MÎR MUHAMMAD), d'Akbarâbâd (Agra), est un poëte hindoustanî distingué. Ses ancêtres étaient originaires de l'Azarbaïjân, puis ils s'établirent à Dehli. Sajjâd était un des élèves de Schâh Najm uddîn Abrû; mais les connaisseurs donnent à ses écrits la préférence sur ceux de son maître, quoiqu'ils soient pleins de métaphores souvent plus obscures que celles qu'on trouve dans les vers d'Abrû. Mîr en fait un pompeux éloge: il

[1] A. « Le saïyid de la religion ».
[2] A. « Adorateur ».

nous apprend que Sajjâd réunissait chez lui les amis de la poésie hindoustanie, et qu'il assistait à ces réunions; mais qu'elles n'existaient plus à l'époque où il écrivait sa Biographie, et qu'en raison des circonstances, Sajjâd vivait dans la retraite.

Ses vers, qui sont fort éloquents, ont été réunis en Dîwân. Mîr, Lutf et Fath 'Alî Huçaïnî en donnent plusieurs gazals. Voici la traduction d'un vers de Sajjâd sur l'instabilité des choses humaines, vers que feu Shakespear a cité dans son Dictionnaire :

Le rossignol perché joyeusement sur un arbre jouissait de la tranquillité, lorsqu'une balle cruelle est venue le mettre en pièces.

On dit que l'aïeul de Sajjâd, Muhammad Akram Khân, était dans la chancellerie impériale l'auxiliaire du nabâb Yahyâ Khân, munschî en chef. C'était un homme grave et contemplatif. Quant à lui, il fut élevé à Dehli. Il paraît qu'il était jeune en 1168 (1754-1755). Câïm a vu environ huit cents de ses vers. Kamâl le classe parmi les poëtes qu'il nomme « anciens », lesquels s'expriment, dit-il, d'une manière obscure; il en fait néanmoins l'éloge, et il dit qu'il l'avait connu à Lakhnau, où il le laissa à son départ pour le Décan.

Son Dîwân, dont la bibliothèque de Farah-bakhsch de Lakhnau possédait un bel exemplaire, se compose de cacîdas à la louange d'Açaf uddaula, de gazals et de quita's occupant 322 p.

II. SAJJAD (le schaïkh Nawaz 'Alî) est un poëte contemporain qui résidait à Lakhnau avant l'annexion [1].

III. SAJJAD (Mîr 'Alî), archiviste du « Collectory »

[1] Sprenger, « A Catalogue », etc., p. 636 et ailleurs.

du zila' d'Allahâbâd, où il demeure à l'endroit nommé Kahça, du pargana de Mîh, fils de Mîr Haïdar 'Alî et élève de Mîr 'Alî Auçat Raschk, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

IV. SAJJAD (Mîr), d'Agra, fils de Mîr Muhammad A'zam, est aussi auteur d'un Dîwân dont le même Muhcin cite également des vers.

SAKHA [1] (le schaïkh Sakhawat 'Alî), du casba de Dabyâî, zila' de Bulandschahr, fils de Guil Muhammad [2] et élève du schaïkh Fidâ Huçaïn Fidâ et de Mustafâ Khân Schefta, est auteur entre autres :

1° D'un ouvrage de théologie musulmane intitulé *'Acâïd-nâma* « Livre des articles de foi », imprimé à Lakhnau, in-8° [3];

2° Du *Hazâr maçala* « les Mille questions », ouvrage de théologie musulmane, peut-être le même que celui que je viens de mentionner; Dehli, 1868, in-8° de 32 p.;

3° De poésies urdues dont Muhcin donne des échantillons.

SAKHNANI [4] (Muhammad 'Alî) est auteur d'une collection de proverbes hindis et urdus intitulée *Makhzan ulamsâl* « le Trésor des proverbes ». D. Forbes possédait de cet ouvrage un manuscrit de 146 p. in-8° en beaux caractères nasta'lics, qui porte le n° 214 dans son catalogue.

SALAH [5] (le schaïkh Muhammad) était fils de Mirzâ Kamâl uddîn Muhammad, et petit-fils de Hazrat Schâh

1 A. « Libéralité, générosité ».
2 « La terre (poussière) de Mahomet ».
3 « Catal. Williams and Norgate », juillet 1858, n° 335.
4 P. Substantif dérivé de *sakhnân* « chaud » et pouvant signifier « chaleur ».
5 A. « Paix, bon accord ».

Afzal Ilahâbâdî. Il naquit à Farrukhâbâd, y vécut habituellement et y mourut. Il est auteur de poésies hindoustanies mentionnées dans le *Maçarrat afzâ*.

SALAM[1] (Miyan Najm uddîn 'Alî Khan), d'Agra, selon les uns, et de Dehli, selon les autres, était fils de Scharaf uddîn 'Alî Khân Payâm. Il avait pris auprès de son père du goût pour la poésie urdue, et il participa à son talent. Mîr, qui était très-lié avec lui, fait l'éloge des qualités de son esprit et de son cœur. Ils se réunissaient quelquefois pour causer de littérature et s'exercer ensemble à improviser des vers. Le même biographe et Fath 'Alî Huçaïnî citent dans leurs Tazkiras quelques vers de Salâm.

I. SALAMAT[2] (le maulawî Schah Muhammad Salamat ullah) est un poëte cité par Abû'lhaçan dans son *Maçarrat afzâ*. On lui doit, du moins en partie, le *Maulûd Ibn Juzî muhaddas* « la Naissance selon les hadîs, d'après Ibn Juzî », c'est-à-dire Traité d'après les hadîs sur la généalogie, la naissance et l'éducation de Mahomet, avec les textes arabes, traduits en persan et en urdû. Ce traité paraît avoir été publié d'abord sous cette forme à Lakhnau, et plus tard à Calcutta, ainsi qu'on l'a vu à l'article 'Abd ullah (Hâjî Saïyid).

II. SALAMAT (le munschî Salamat 'Alî), de Gâzîpûr, attaché au service de la Compagnie des Indes, est mentionné par 'Ischquî parmi les poëtes hindoustanis.

III. SALAMAT (Mîr Salamat 'Alî), de Pûrniya, dans le pargana d'Arwal, province du Bihâr, est un autre poëte cité par Schorisch.

SALAMAT 'ALI est un *munsif* (juge) d'Allahâbâd à qui on doit un Traité des lois sur le revenu public

[1] A. « Salut, paix ».
[2] A. « Salut, action d'être sauvé ».

(A Treatise on the Revenue Laws), en hindouî, publié par le « Calcutta School Book Society », in-8° de 602 p.[1].

I. SALIH[2] (le schaïkh SALIH MUHAMMAD USMANÎ) vint dans le Décan (on ne dit pas d'où) en 1240 (1824-1825). Il se rendit à Bombay et fut attaché au service de la Compagnie des Indes. Là, d'après le vœu du colonel Kennedy et sous l'administration du gouverneur Elphinstone, il rédigea et publia l'ouvrage hindoustani intitulé *Saïr-i 'ischrat, jâmi' ulhikâyât* « la Récréation, collection de narrations[3] ». Les deux premiers mots de ce titre donnent le nombre 1240, qui est l'année musulmane de la publication de cet ouvrage. Ils font en même temps allusion au nombre de chapitres dont il se compose. Les deux derniers mots en indiquent le sujet, et ils donnent aussi le tarîkh de l'année de l'ère chrétienne 1825, qui correspond à celle de l'hégire qui vient d'être indiquée, en joignant l'addition de la valeur numérique des lettres qui composent ces mots à celle des premières.

C'est un ouvrage écrit à l'imitation du *Gulistân,* en prose entremêlée de vers. Il est divisé en dix parties. La première roule sur la justice ; la seconde, sur la pauvreté spirituelle ; la troisième, sur la conduite des souverains ; la quatrième, sur les mœurs des vizirs ; la cinquième, sur le discernement et la perspicacité ; la sixième, sur la retraite ; la septième, sur la société ; la huitième roule sur la modestie, l'ambition et la patience ; la neuvième, sur le gain, la fidélité (envers ceux de qui on dépend) et la mendicité ; la dixième, sur l'envie, l'avidité et la concupiscence.

[1] Zenker, « Bibliotheca orientalis ».
[2] A. « Vertueux ».
[3] Lithographie de 266 pages in-4°.

Il y en a une seconde édition, Bombay, 1838, qui se termine par un épilogue contenant le tarîkh, et une troisième de Bombay, 1846, dont l'East-India Library possède un exemplaire intitulé dans le Catalogue « A Collection of moral tales »; si ce n'est que par erreur, au lieu de nommer l'auteur Schaïkh Sâlih, on l'y nomme *Tegh Sâlih*.

Il y a un autre écrivain du même nom qui est auteur d'un poëme mystique intitulé *Mihr o mâh* « le Soleil et la lune », différent de celui de Akhî qui porte le même titre. Celui-ci a été écrit en 1133 (1720-1721), et il se compose de 1480 vers. Il y en avait un exemplaire à la bibliothèque du Top khâna de Lakhnau [1].

II. SALIH (le saïyid) est auteur de l'*Atâlîc ussibiyân* « le Pédagogue des enfants », lithographié dans l'Inde.

I. SALIK [2] est un poëte hindoustanî dont Mîr fait mention et dont il cite un vers écrit dans le dialecte du Décan, vers qui prouve par conséquent que cet écrivain est du midi de l'Inde. Voici la traduction du *baït* dont il s'agit :

Toi qui as charmé Sâlik, demande, ô ma bien-aimée, quelle est sa véritable situation, et tu sauras qu'il erre nu-pieds nuit et jour hors de lui à cause de toi.

II. SALIK (IRSCHAD 'ALÎ SCHAH), natif de Bhûpâl Jâl, fils de Muhammad 'Alî et disciple de Schâh Afzal Huçaïn 'Azîmâbâdî, était un spiritualiste qui menait une vie errante. Il vint à Lakhnau pour se distraire, et il y demeura pendant quelque temps. Il fréquenta particuliè-

[1] Sprenger, « A Catalogue », etc., p 604.
[2] A. « Marcheur (dans la voie spirituelle) ».

rement Mîr Hâdî 'Alî Békhud, et il prenait ses conseils sur les vers qu'il écrivait, et dont Muhcin nous fait connaître plusieurs fragments.

III. SALIK (Mirza Curban 'Alî Beg Khan) est un poëte contemporain dont on trouve dans l'*Awadh akhbâr* du 16 mars 1869 un tarîkh de dix-neuf vers sur le décès du célèbre poëte Gâlib.

SALIM[1] (Gulam Mustafa), ami de 'Ischqui et élève de Fidwî, était munschî d'un corps anglais de cavalerie, ce qui ne l'empêcha pas de s'occuper de poésie hindoustanie. Il mourut à Lakhnau.

SALIM[2] (Schah) est un poëte mentionné par Mannû Lâl dans son *Guldasta*. Voici la traduction d'un de ses vers, assez insignifiant :

Cette beauté au cœur de pierre m'a fait mourir en me montrant la couleur vermeille de son visage. On devra mettre à mon tombeau une pierre rouge en guise d'amulette.

I. SALIM[3] (Salîm ullah Khan), fils du feu schaïkh Faïz ullah Kâli Gâh, est un poëte urdû mentionné par Schorisch; il réside à Patna.

II. SALIM (Mîr Muhammad), saïyid de Patna, s'occupait de commerce, et comme il avait des dispositions naturelles pour la poésie, il les exerçait volontiers. Il a composé entre autres un masnawî sur un événement extraordinaire qui eut lieu près de Patna. 'Alî Ibrâhîm l'avait connu dans cette ville, où il mourut en 1195 (1780-1781) et où il fut enterré.

III. SALIM (Mîr 'Abbas), de Lakhnau, fils de Mîr

[1] A. « Sain et sauf ». Ce nom est écrit par *sîn, alif, lâm, mîm.*

[2] A. Écrit par *sâd, alif, lâm, mîm,* participe présent du verbe *salam* « radicitus excidit et mutilavit ».

[3] A. « Pacifique, doux », etc., (*salîm,* par un *sîn*).

'Alam 'Alî et élève d'Atasch, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des gazals.

IV. SALIM (MÎR SALAMAT 'ALÎ), de Bénarès, est un autre poëte qui a acquis de la célébrité dans sa ville natale et dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

V. SALIM (le schaïkh) est auteur de plusieurs petits écrits contre l'hindouïsme, qu'on a réunis en un volume sous le titre de *Kathâ Salwî* « Conte de Salwî », *Nacthat-nâma* « Livre de conseil », *Do munâjât* « Deux prières »; Mirat, 1868, in-16 de 16 p.

SALIM SINGH, neveu de Kumbho Rânâ, est, comme son oncle et sa tante Mirâ Bâï, compté au nombre des poëtes hindis les plus estimés[1].

SALIM ULLAH[2] (MUHAMMAD) est le rédacteur du *Naïyir-i Râjastân* « le Soleil du Râjasthan », journal urdû de Jaïpûr, publié par Hâfiz Ahmad Khân, directeur de l'imprimerie du *Khâwar nûr,* où est imprimé ce journal[3].

SAMACHARAN DATT a traduit avec Mr. G. G. Spistburg, sous le titre de *Hwa usschâfî* « Dieu est le (vrai) guérisseur », le « London Pharmacopœia », édition de 1836, publié d'abord en caractères nagaris, puis en caractères persans, avec des additions en appendice contenant un abrégé des effets, des usages et des doses de toutes les préparations contenues dans la « Pharmacopœia », par Fred. J. Mouat; Calcutta, 1845, in-8° de IV et 294 p.

SAMAD[4] (MIYAN 'ABD USSAMAD), de Haïderâbâd, élève

[1] Tod, « Asiatic Journal », octobre 1840, p. 128.
[2] A. « Le pacifique en Dieu ».
[3] Voyez l'article HAFIZ AHMAD.
[4] A. « Éternel », pour *'Abd ussamad* « serviteur de l'Éternel ».

de Faïz, est un des poëtes hindoustanis mentionnés par Bâtin dans son Tazkira.

SAMAN[1] (Mîr Nacîr), de Jaunpûr, un des élèves de Mirzâ Mazhar Jân Janân, est un poëte hindoustanî estimé, qui a aussi écrit en persan. Il mourut quelques années avant l'époque où Fath 'Alî Huçaïnî Gurdézî fit paraître son Tazkira. Schefta le nomme *Mîr Muhammad Nâcir Sâmân*. Il alla à Dehli sous le règne de Muhammad Schâh; aussi Schorisch l'appelle-t-il *Sâmân* de Dehli.

SAMAN[2] LAL est auteur du *Guiyân gascht* « Promenade scientifique », mémoire sur la caste des kâyaths, dédié à feu Sir H. Elliot, et qui se compose de 132 p. de 11 lignes[3].

I. SAMAR[4] (le saïyid Abu Turab), de Lakhnau, fils de Schâh Mirzâ Khân et élève du schaïkh Imâm 'Alî Sihr, est auteur de poésies hindoustanies dont Muhcin cite un échantillon.

II. SAMAR (Mirza 'Alî), de Lakhnau, fils de Mirzâ Ja'far 'Alî Beg et élève distingué de Gulâm Hamdânî Mashafî, est auteur d'un Dîwân rekhta dont Muhcin cite plusieurs gazals, et d'un Dîwân persan. Il était mort lors de la rédaction du *Sarâpâ sukhan*.

SAMARA SINGH[5] (le râjâ) est auteur d'une traduction hindie du *Mahimna stotra*[6], intitulée *Puschpadanta*[7].

1 P. « Préparatifs ».
2 I. « Égal, pareil » et égalité », etc.
3 « Journal of the Asiatic Society of Bengal », t. XXIII, p. 256.
4 A. « Fruit ». Il vaudrait mieux écrire pour l'Angleterre *Thamar*, en prononçant le *th* comme le *th* anglais dur, qui représente tout à fait la quatrième lettre de l'alphabet arabe, la première de ce mot.
5 I. « Le lion du combat ».
6 « Éloge de la grandeur (attribut de Siva) ».
7 C'est-à-dire, « dents de fleurs », titre indiqué par erreur, dans la première édition, t. Ier, p. 405, comme le nom d'un écrivain hindî.

4.

L'original sanscrit, qui est imprimé, est intitulé *Mahimna stava*[1]. Il roule sur les louanges de Siva, et il est du petit nombre des écrits de la secte des sivistes qui ont été reproduits dans la langue moderne des Indiens, car on sait qu'en général ce sont les waïschnavas qui ont écrit en hindî, tandis que les sivistes ou saïvas l'ont fait en sanscrit. Feu H. Fauche en a donné une traduction française dans sa « Tétrade » (t. Ier, p. 363 et suiv.). Il en a été publié une traduction en bengalî, langue dont les sivistes du Bengale préfèrent, dans tous les cas, les caractères, au point d'écrire l'hindî en caractères bengalis. La traduction bengalie est intitulée *Mahinna stab*. Il existe une traduction anglaise de cet ouvrage par le Rév. K. M. Banerjea, Hindou converti[2].

SAMBHU[3] est un auteur hindî de la secte de Siva. Je viens de faire observer qu'il y a fort peu de sivistes qui aient écrit en hindî ou hindouî. Ils se sont servis de préférence, d'après l'ancien usage, de la langue sacrée.

Il y a un écrivain contemporain nommé *Sambhû Chandar Makar Jî* qui a écrit un *Riçâla* sur la vie (*Hâlât-i zindagut*) de la Bégam Sikandra, reine de Bhopal, décédée récemment; Calcutta, 1869[4].

SAMSAM[5] (le nabâb AMÎR ULUMARA SAMSAM UDDAULA KHAN-I DAURAN), autrement dit *Khwâja Muhammad 'Azîm*

[1] Il y en a une édition sanscrite accompagnée de la traduction hindie sous le titre de *Satik Mahimna stab*. Calcutta, in-8° de 13 p. J. Long, « Descript. Catal. », p. 17, 1867.

[2] Dans le Journal de la Société Asiatique du Bengale, mais tiré à part, in-8° de 13 p. J. Long, « Descript. Catal. », 1867.

[3] I. « Père ».

[4] *Akhbâr* de 'Aligarh du 1er octobre 1868; voyez aussi mon Discours de 1868, p. 6.

[5] A. « Épée tranchante ».

et simplement *Samsâm*, qui est son surnom poétique, faisait partie des omras du sultan mogol Farrukh Siyar. Il fut vizir de Muhammad Schâh, et Schorisch nous apprend qu'il périt dans la guerre de ce dernier contre Nâdir Schâh. 'Alî Ibrâhîm dit que ses faits et gestes sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les exposer. Comme il n'en parle qu'en qualité d'écrivain, il se borne à dire qu'il se livrait à la culture de la poésie et qu'on a de lui des vers hindoustanis et persans.

I. SANA [1] (Mîr Schams uddîn), de 'Azîmâbâd, élève de Schâh Muschtâc Talab, est un poëte hindoustanî dont les productions sont peu nombreuses. Mashafî et Bénî Nârâyan ne rapportent de lui que deux vers.

Schefta et Kamâl disent qu'il était originaire de Cachemire.

II. SANA (le câzî Sana ullah Khan), de Farrukhâbâd, autre poëte hindoustanî, était *sirischtadâr* à la cour de justice de Coïl, où Bâtin le vit cinq ans avant la rédaction de son Tazkira. Il est auteur du *Hurmat ganâ* [2] « la Considération de la richesse », qui fait partie des ouvrages urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1857 (n° 1267 du catalogue qui en a été publié).

I. SAN'AT [3] (Mugal Khan [4]) était un parent [5] du nabâb Açaf Jâh Nizâm ulmulk. 'Alî Ibrâhîm et Fath 'Alî Huçaïnî ne disent rien de plus sur cet écrivain hindou-

[1] A. « Louange ». La première lettre de ce nom est la quatrième de l'alphabet arabe, souvent rendue par *th*.

[2] Le mot *ganâ*, écrit par un *gaïn*, est arabe. On pourrait lire *guinâ*, comme dans le titre d'un traité de Dard mentionné t. Ier, p. 411, et il faudrait alors traduire ce mot par « chant ».

[3] A. « Mystère ».

[4] Ou peut-être *Mugal Jân*, s'il faut en croire 'Ischqui.

[5] Selon Schorisch.

stanî, et ils se bornent à citer de lui quelques vers pour donner une idée de son talent.

II. SAN'AT (MIYAN KARÎM UDDÎN[1]), natif de Murâdâbâd, a visité plusieurs fois Dehli sans cependant que Schefta, qui nous le fait connaître, ait eu l'occasion de le voir. Il est orfévre de profession, mais il cultive avec succès la poésie urdue, et probablement ses poésies sont religieuses, car son biographe fait savoir qu'il est très-pieux.

SANI'[2] (NIZAM UDDÎN AHMAD), de Balgrâm, ami intime de 'Alî Ibrâhîm Khân et de Saudâ, a laissé un Dîwân de vers persans, et, bien qu'il ait moins écrit en hindoustanî, il est compté parmi les poëtes qui ont enrichi la littérature de la langue moderne de l'Hindoustan. Il faisait parfaitement les vers et avait beaucoup de perspicacité pour comprendre les plus obscurs. En 1783, il habitait alternativement Murschidâbâd et Calcutta. Il est mort peu de temps après cette époque.

SANIN[3] (le saïyid 'ABD USSATTAR) est l'éditeur du journal hindoustanî de Madras intitulé *Schams ulakhbâr* « le Soleil des nouvelles », qui paraît tous les dix jours par cahiers in-folio de 12 p. à deux colonnes, et qui est rédigé par Muhammad A'zam Ghatâla.

SANJAR[4] (MUHAMMAD YA'CUB 'ALÎ), de Gâzîpûr, fils du câzî Muhammad Siddîc et élève de Nâcikh, résida longtemps à Lakhnau et visita Dehli en 1260 (1844-1845). Bâtin lui a consacré un article dans son *Gulschan bé-*

[1] Et selon Bâtin, *Karîm ullah.*

[2] A. « Auteur, etc. » (écrit par un *sâd*, un *alif*, un *nûn* et un *'aïn*).

[3] P. I. « Baïonnette ».

[4] P. Nom d'un roi célèbre, et, par suite, « prince, empereur ».

khizân « le Jardin sans automne (des poëtes hindoustanis) ».

SANKAR-DAS ou SCHANKAR-DAS [1] est auteur d'une Histoire des Sikhs (« Origin of the Sikh power in the Penjab and political life of maharaja Runjeet Singh, with an account of the present condition, religion, laws and customs of the Sikhs ») qui a été revue par Râm Chand, du collége de Dehli.

SANKARA [2] ACHARYA voulut, au neuvième [3] siècle de notre ère, soutenir l'orthodoxie hindoue ou le sivisme contre les novateurs waïschnavas, et il fonda un monastère d'ascètes brahmanes. Mais je ne mentionne ici cet homme célèbre et écrivain sanscrit distingué que parce qu'il paraît avoir écrit aussi en hindî.

On sait qu'on lui doit entre autres l'*Amara sataka*, recueil célèbre de cent pièces de vers érotiques que feu de Chézy a publiées et traduites en français en partie, et que quelques commentateurs ont expliquées dans un sens mystique [4]. Son ouvrage intitulé *Tat anu sandan* « Secrets de l'élément et de l'atome », a été traduit en brâj-bhâkhâ [5], sous le titre de *Anand pyûshârâ*, et imprimé à Bulandschar en 1865 [6].

Voici l'article du *Bhakta mâl* qui le concerne :

[1] I. « Serviteur de Siva ».
[2] Ou *Schankar*, un des noms de Siva.
[3] Toutefois J. Long, « Descriptive Catalogue », p. 14, penche pour le douzième siècle seulement. Il y a différentes opinions sur l'âge dans lequel cet Hindou célèbre a vécu. La date la plus probable selon Colebroke, Wilson et Ram Mohan Roy, c'est le neuvième siècle de notre ère. Troyer, « Histoire du Kachemyre », t. Ier, p. 327, et « Hymne à Parvati », Journal Asiatique, 1841.
[4] « Asiatic Researches », t. X, p. 419.
[5] Discours d'ouverture de 1866.
[6] J. Long, « Descript. Catalogue de 1867 », p. 40.

CHHAPPAÏ.

Le héros Sankarâchârya, le gardien de la loi (*dharm*), s'est manifesté dans le Kali-yug.

Il extirpa les mécréants qui vivaient dans l'ignorance, privés de liens religieux, et qui méconnaissaient Dieu dans leur langage. Il extirpa tous les hérétiques quelconques.

Bref il punit ceux qui lui résistèrent, et il arriva à la voie élevée de la vérité. On célèbre la grande réputation qu'il obtint par sa bonne conduite.

Cette incarnation partielle de Siva fut l'habitation de la dignité *divine* incorporelle.

Le héros Sankarâchârya, le gardien de la loi, s'est manifesté dans le Kali-yug.

EXPLICATION.

Sankara, incarnation partielle de Siva, naquit de Sivaçarmâ, brahmane dravida[1]. Son père mourut lorsqu'il était encore enfant. Quand il eut cinq ans, il reçut l'investiture du cordon du sacrifice. A huit ans il commença à étudier, et devint bientôt aussi savant que son maître, le swâmî Govind. Lorsqu'il eut douze ans, il se mit en mouvement pour la conquête du monde. Il alla *d'abord* à Badrikâsram. Là il eut une entrevue avec Vyâça. Il avait fait un commentaire sur les écrits sacrés de ce munî, et il le lui montra. Vyâça en fut content, et lui dit : « Tu as actuellement l'âge de seize ans; eh bien, je te donne seize autres années. Tu resteras donc trente-deux ans sur la terre. »

Puis il alla de là chez Mandan Misr. Là il eut une discussion avec ce docteur. Or la femme de Mandan Misr, laquelle était une incarnation de Saraswatî, était arbitre de leur discussion. Elle mit au cou de chacun d'eux une couronne de fleurs, et leur dit : « Celui dont la guirlande se fanera la première sera reconnu vaincu. » Tout en discutant, la guirlande

[1] Les brahmanes se divisent en deux grandes branches : les Dravidas ou Draviras, et les Gauds ou Gaurs, et ces branches se subdivisent chacune en cinq tribus.

du cou de Mandan Misr se fana. Alors Sankarâchârya s'écria : « Vous êtes mon disciple. » La femme de Mandan Misr dit : « Celui-ci n'est qu'une moitié; je suis son autre moitié[1]. Il ne deviendra votre disciple que lorsque à mon tour je serai vaincue. » La discussion eut donc lieu avec la femme de Mandan Misr; mais elle l'amena sur le *Ras-schâstar*[2]. Or Sankara n'était encore qu'un enfant et un simple brahmâcharî, et il ne connaissait pas le *Ras-schâstar*. C'est pourquoi elle lui accorda un mois *pour se préparer à la discussion*. Alors Sankara se leva; il alla animer le corps d'un râjâ qui venait de mourir[3], et il recommanda à ses disciples de garder son propre corps[4]. Pendant un mois il étudia le *Ras-schâstar*, puis il rentra dans son corps naturel, et alla discuter avec la femme de Mandan Misr. Il en triompha, et fit de son mari son disciple.

Un jour que Sankarâchârya était sur un lieu élevé, un faquîr kapâlik[5] vint à lui, et lui parla en ces termes : « Seigneur, comme je m'étais livré à la méditation sur Siva, il m'apparut et me dit : « Demande-moi une faveur. » Je le priai alors de m'admettre à sa cour. Il me répondit : « Si tu m'apportes la tête d'un grand monarque, ou d'un joguî distingué par sa science dans les choses spirituelles, je me rendrai à tes désirs. » D'après cette réponse, j'ai beaucoup voyagé *pour remplir ces conditions*, mais en vain. Je désespère de rencontrer jamais une personne comme vous; ainsi livrez-moi votre tête. » Sankarâchârya lui dit : « Tu as raison; quel avantage retirerai-je de ma tête? *Ainsi je consens à te la livrer*. Mais si tu me la coupes en ce moment, mes disciples étant témoins de cet acte, te tueront; c'est pourquoi il faut me trancher la tête quand nous serons seuls. » Le kapâlik, content de ce discours, l'approuva. Alors Sankara alla à l'endroit où il avait promis de se rendre *pour cette exécution*, et absorbé dans l'extase il

[1] Nous disons aussi en français « sa moitié », pour « sa femme ».

[2] « Le Livre de l'amour »; le même, je pense, que le *Kok-schâstar*.

[3] On comprend assez que ce fut afin de pouvoir remplir les devoirs de mari auprès des princesses du harem, et pour étudier ainsi dans la pratique le *Ras-schâstar*.

[4] De crainte qu'on ne le brûlât, et qu'ainsi il ne pût le reprendre.

[5] C'est-à-dire, « se servant, pour boire, d'un crâne humain ».

s'assit. Le kapâlik se rendit là aussi pour lui trancher la tête. Le disciple de Sankara, nommé Sanandanâchârya, était assis en dehors. En apercevant la mauvaise disposition de cet étranger, il pria Narsingh. Le dieu se manifesta; il blessa le kapâlik au cœur[1], et fit ensuite un grand éclat de rire, ce qui fit cesser l'extase de Sankarâchârya. Témoin de l'action merveilleuse de Narsingh, Sankara célébra ses louanges. Alors Narsingh le bénit et disparut.

Sankara quitta ce lieu, et il alla trouver son grand-père, le gurû Gaurpâd, à qui il montra le livre qu'il avait composé. Ce dernier en ayant entendu la lecture, en fut content et lui donna son approbation.

Il alla de là au Cachemire. Les pandits de ce pays lui adressèrent des questions auxquelles il répondit. Puis il alla à l'endroit nommé *Saraswatîsthân* « la résidence de Saraswatî », et il voulut s'asseoir sur le trône. Mais il se fit entendre une voix du ciel, qui dit : « Vous n'êtes pas digne de vous y asseoir, parce que vous avez goûté des jouissances terrestres. » Il répondit : « Non, je n'ai pas goûté avec ce corps des jouissances terrestres[2]. » Saraswatî, contente de cette réponse, lui permit de s'asseoir sur le trône. Il s'y plaça en effet, du consentement de tous les assistants.

Il accomplit la conquête de la terre et il arriva à l'âge de trente-deux ans. Alors il se rendit à sa propre maison[3].

C'est à lui qu'on doit l'établissement des Sannyâcîs nommés Dâsnâmîs[4].

Il paraît qu'il y a un autre Sankara ou Schankar qui a écrit en hindoustanî. Voici la traduction d'un gazal de cet écrivain, faite d'après le texte écrit par Mîr Afzal 'Alî, *wakîl* du nabâb de Suttarah, sur un album de mon ami feu F. Falconer :

[1] Mot à mot, « il fit son cœur brisé », c'est-à-dire, je pense, « il lui donna la mort ».

[2] Parce qu'en effet ce fut seulement avec le corps du râjâ mort, qu'il vivifia, que Sankara eut des rapports avec les femmes du zanâna.

[3] C'est-à-dire, « à sa véritable habitation, la maison éternelle (le ciel) ».

[4] H. H. Wilson, « Asiatic Researches », t. XVII, p. 172 et suiv.

Toutes les voleuses de cœur que j'ai *trouvées* dans le monde, je les ai *trouvées* sans fidélité.

Les médecins n'ont découvert aucun remède pour le mal de l'amour, j'ai *trouvé* en effet que cette maladie est incurable.

On ne doit employer que la patience et la résignation, si on veut *trouver* un heureux dénoûment pour son amour.

La pitié est inconnue à cette idole au cœur dur; en vain je *trouve* d'énergiques tintements à la cloche de mon cœur.

J'ai parcouru la tente et le harem; mais ai-je pu, comme je l'aurais désiré, *trouver* la caaba du cœur?

O Schankar, peux-tu donc, sans consentir à ta honte, *trouver* du goût au jeu de l'amour?

I. SAQUI[1] (Mîr Huçaïn[2] 'Ali), de Dehli, élève de Mîr Schams uddîn Faquîr, est un poëte mentionné par Ibrâhîm. Il était fils du saïyid Karîm ullah et petit-fils du saïyid Mujîb ullah, et descendait d'une famille de charpentiers. Il habitait Haïderâbâd à l'époque où Kamâl s'y trouvait, et il y mourut avant la rédaction du Tazkira de ce dernier.

II. SAQUI (Mirza Muhammad Khan Beg) était originaire du Kapchak, mais il naquit à Cachemire; puis il vint habiter Dehli, où il fut disciple et élève du khwâja Mîr Dard, et maître à son tour de Sarwar. On dit qu'il écrivait mieux le persan que l'urdû et qu'il était habile dans le tarîkh. En ce genre il composa un cacîda à la louange de Khurram Khân, gouverneur du Cachemire. Ce poëme est fait de telle sorte que chaque hémistiche offre deux dates. Il s'occupa aussi de la composition d'un *Schâh-nâma* sur les événements du règne de Schâh 'Alam; mais la mort l'empêcha de terminer cet ou-

[1] A. « Échanson ».
[2] Ou selon Ḳamâl, *Gulâm-i Huçaïn*.

vrage, qu'il avait entrepris par l'ordre du sultan. Il paraît que les deux poëmes dont il vient d'être parlé sont en persan ; car, selon Schefta, ce ne fut que pour complaire à ses amis qu'il fit quelques gazals en rekhta.

Câcim nous fait savoir dans son Tazkira que le takhallus de ce poëte était *Sâmî*[1], ce qui tient sans doute à ce qu'il a pris deux surnoms poétiques différents, *Sâmî* probablement dans ses poésies persanes, et *Sâquî* dans ses poésies hindoustanies. Le même biographe nous apprend qu'il a écrit à la louange de Mîr Dard, son maître spirituel, des tarjî' band, des tarkîb-band, des rubâ'îs, etc.[2].

Dans deux vers de lui cités par Sarwar, Sâquî s'excuse de ne pas manier aussi facilement qu'il le voudrait l'hindoustanî, qui n'est pas sa langue maternelle :

Ma langue, dit-il, ne se délie pas librement avec l'hindoustanî; car je suis étranger et fils d'un Mogol.

Si donc je fais des fautes, qu'y a-t-il d'étonnant? d'ailleurs, je suis homme et créature de Dieu.

III. SAQUI, du Décan, cité par Zukâ, doit être aussi compté parmi les poëtes hindoustanis.

I. SAQUIB[3] (MIYAN SCHIHAB UDDÎN) était derviche de profession et vivait à Dehli sous Muhammad Schâh. Il est du nombre des poëtes hindoustanis appelés *anciens*. C'était un homme d'esprit; il fut élève de Miyân Schâh Mubârak Abrû, et il soumit aussi ses vers à Sirâj uddîn 'Alî Khân Arzû. Mîr l'avait beaucoup connu. A l'époque où il écrivait sa Biographie, Sâquib était retourné à Lobarah, son pays natal, qui est des dépendances de

1 A. « Élevé, sublime ».
2 Sur ces divers genres de poésie, voyez l'Introduction de cet ouvrage.
3 A. « Brillant, sublime ».

Bârah; il y pratiquait toutes les vertus et ne s'occupait en aucune façon des choses du monde. Càïm, qui l'avait vu en 1164 (1750-1751), dit qu'il habitait alors Séohâr. Voici la traduction de deux vers de lui cités dans les biographies originales :

La maîtresse cruelle qui a occasionné la mort de Sâquib, est venue auprès de son cercueil, et a osé demander qui était mort et quel était ce convoi.

II. SAQUIB (le saïyid SCHAMS UDDÎN), de Dehli, est un derviche élève d'Abrû, comme son homonyme dont la mention précède. Quoique Câcim et Sarwar considèrent ces deux poëtes comme distincts, ils ne représentent probablement que la même personne.

III. SAQUIB (MÎR GALIB UDDÎN) était contemporain de Walî. Ses poëmes sont écrits dans le style des anciens poëtes, selon ce que nous apprend le biographe Zukâ.

IV. SAQUIB (MIRZA MAHDÎ), de Lakhnau, fils de Mirzâ Anwar 'Alî Beg et élève de Nâcikh, a été précepteur du nabâb Muhcin uddaula Bahâdur. Il est auteur d'un Dîwân de poésies hindoustanies, et le biographe Muhcin en donne plusieurs gazals.

SARDAR [1] (MIRZA), de Lakhnau, fils du saïyid Muhammad Tab' Tabâî' et élève du khwâja Wazîr, est un poëte hindoustanî mentionné par Muhcin, qui en cite un long gazal sur la plante du pied.

SARFARAZ [2] (MUHAMMAD KHAN), de Dehli, est auteur :

1° Du *'Ajâïb o garâïb* « Choses merveilleuses et étonnantes (du monde) », c'est-à-dire Descriptions d'histoire

[1] P. « Chef ».
[2] « Tête haute », c'est-à-dire, « élevé en dignité ».

naturelle, en urdû, avec figures. Wajâhat 'Alî [1] fait un très-grand éloge de cet ouvrage, considéré cependant comme fabuleux en quelques points par des membres de l'*Anjuman* de Lahore, qui n'ont pas consenti à l'adopter comme classique. C'est un in-8° de 90 p. de 25 lignes, imprimé à Dehli en 1868. Il paraît qu'il y en a plusieurs éditions.

2° Du *Tawarîkh-i jahân* « les Chroniques du monde », exposé des opinions des différentes sectes sur la création du monde ; Dehli, 1868, 128 p. in-8° ;

3° Du *Tawârîkh-i anbiya* « Histoires des prophètes », in-8° de 458 p. ; Dehli, 1868.

I. SARMAD [2], de Dehli, est un poëte distinct, à ce qu'il paraît, de son homonyme dont la mention suit.

II. SARMAD (Muhammad), câzî de Séringapatam, est auteur d'un ouvrage intitulé *Khulâça-i sultânî* « Abrégé royal », exposition abrégée de la loi musulmane, compilé par l'ordre du sultan Tippû, en dialecte dakhnî. L'exemplaire de cet ouvrage qui était à la bibliothèque de Tippû a passé dans celle du Collége de Fort-William.

SARODHA-PRAÇAD [3] (le bâbû) est auteur du *Mâgh-mélâ* « Pèlerinage-foire du mois de janvier-février », traité des avantages et des inconvénients de cette réunion annuelle, qui se tient à Allahâbâd ; Allahâbâd, 1868, in-8° de 32 p.

SAR SABZ [4] (Mirza Zaïn ul'abidîn Khan), connu aussi sous le nom de *Mirzâ Mendû* [5], était un des fils du feu

[1] *Akhbâr-i 'âlam* du 3 octobre 1867.
[2] P. « Éternel ».
[3] I. « Don de Durgâ » ou « de Saraswatî ».
[4] P. « Tête verte », c'est-à-dire, « frais, florissant ».
[5] Ce mot est écrit par un *d* dit *cérébral* dans le Tazkira de Mashafî, et il est écrit *Bandhû*, par un *dé* dental aspiré, dans celui de Kamâl.

nabâb Salar Jang, gouverneur (*raïs*) de Lakhnau. Ses ancêtres vinrent dans l'Hindoustan sous le règne de Farrukh-Siyar et y occupèrent un rang distingué auprès du souverain. Mashafî dit que Sar Sabz était, à l'époque où il écrivait, un jeune homme modeste et plein d'intelligence qui était adonné à l'étude des livres de religion et des questions positives de la théologie. Il eut toutefois dès son enfance la plus tendre un goût prononcé pour la poésie hindoustanie. Parvenu à l'âge de dix-sept ans, il fit un Dîwân, et depuis ce temps il fréquenta pendant quatre ans Mashafî et se perfectionna sous lui dans l'art de la poésie. Ce dernier cite deux pages et demie des vers de Sar Sabz.

SARSCHAR[1] (LALA TILAK CHAND), kschatriya de Dehli, est compté parmi les poëtes hindoustanis par Câcim et par Sarwar. Mannû Lâl cite de lui, dans son *Guldasta*, un vers dont voici la traduction :

Cette voleuse de cœurs marche au milieu de ses belles compagnes, avec grâce et d'un air compassé. On croirait voir la lune lorsqu'elle fait lentement sa promenade nocturne au milieu des étoiles.

SARUP NARAYAN[2] (le pandit), ancien élève du collége de Dehli, est auteur :

1° Du *Jagrâfiya Hind* « Géographie de l'Inde[3] », en deux parties, préparée pour l'usage des écoles des natifs des provinces nord-ouest, en collaboration de Siva Nârâyan, d'après « Murray's Encyclopedia of geography », ouvrage utile écrit en bon urdû et imprimé à Dehli en

[1] P. « Ivre », etc.
[2] I. « Le beau Wischnu ».
[3] Elle est intitulée en anglais « An account of India ».

1848, in-8°. La seconde partie a été rédigée par le munschî Sadâ Sukh Lâl; Agra, 1860, in-8° de 129 p.;

2° De la traduction en urdû de la première partie de « J. Marshman's Brief survey of History », imprimée à Dehli, dont la seconde partie a été traduite par Schîv-praçâd avec la révision de Mr. Steward; Dehli, 1844, 1851, etc., in-8°; et à Agra par le « School Book Society »;

3° De la traduction également en urdû des « Illustrations and complement of natural philosophy, from Arnott's Physics »;

4° De la Vie d'Alexandre le Grand, « The Life of Alexander translated from Plutarch's Lives », traduction urdue imprimée à Dehli, in-8°, sous le titre de *Tazkira-i Iskandar a'zam* « Biographie d'Alexandre le Grand ».

I. SARWAR[1] (MÎR MUHAMMAD KHAN, A'ZAM UDDAULA), fils du nabâb Abû'lcâcim Muzaffar Khân Bahâdur et élève de Sâquî, autrement dit *Sâmî*, de Mauzûn et de Tajammul, est auteur :

1° D'un copieux Dìwàn rekhta;

2° D'une Biographie anthologique des poëtes hindoustanis écrite en persan et intitulée *'Umda-i muntakhaba* « le Pilier du choix ». Cet ouvrage, écrit probablement en 1221 (1806-1807)[2], contient, par ordre alphabétique, les biographies de douze cents poëtes, avec des extraits de leurs poésies. Il est écrit avec goût et élégance, et il a une grande célébrité à Dehli. Sarwar parle de lui-

[1] P. « Chef ». Ce mot se confondant dans l'écriture persane avec le mot *surûr*, qui est arabe et signifie « joie », Câcim a eu soin dans son Tazkira, pour éviter toute amphibologie, de dire que le takhallus de ce poëte est synonyme de *sardâr* « chef ».

[2] La dernière date indiquée dans le corps de l'ouvrage étant celle de 1219 (1804-1805).

même avec beaucoup de modestie, et il s'excuse de citer quelques pages de ses vers en disant « qu'il se trouve toujours des épines avec les roses ». Cet ouvrage, postérieur à celui de Câcim, est antérieur à celui de Schefta, qui l'a mis à contribution, comme Sarwar avait agi à l'égard du Tazkira de Câcim. Karîm le cite avec éloge.

Sarwar est mort en 1250 (1834-1835). Son fils Mahmûd Khân a marché sur ses traces, et Schefta le mentionne parmi les poëtes contemporains.

Mannû Lâl cite plusieurs vers de Sarwar dans son *Guldasta-i nischât*. Voici la traduction de deux de ces vers seulement, qui sont très-remarquables dans l'original :

Ne jette point sur ma tombe des fleurs odorantes de tulipe. Puisque ce sont tes yeux fendus en amande qui m'ont privé de la vie, jettes-y plutôt des fleurs d'amandier.

Mais que dis-je! si tu passes une seule fois auprès de la tombe de ton amant, tu vivifieras celui que tes charmes ont fait périr.

II. SARWAR et peut-être SURUR[1] (WILAYAT 'ALÎ) est un poëte hindoustanî dont j'ai trouvé quelque part la mention.

III. SARWAR (GULAM MURTAZA KHAN), de Lakhnau, mais originaire de Médine, fils de Nasr ullah Khân 'Arab Hâschimî et élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite dans son Tazkira des vers qui prouvent par leur mètre qu'il faut prononcer son nom *Sarwar* et non *Surûr*. Est-il le même que Gulâm Sarwar, grand-père de Tauquîr[2], auteur du *Câf-nâma?*

[1] Voyez la note 1 de la page 64.
[2] Voyez son article.

SARWAT[1] (le muftî GULAM-I MAKHDUM), de Phulwârî, fils du maulawî Jamâl uddîn et élève du maulawî Ayat ullah Jauharî, était un pauvre saïyid à tête exaltée qui trouva plaisant de prendre pour surnom un mot qui contrastait avec sa situation. Cette fantaisie parut lui porter bonheur, car il hérita de quarante mille roupies (100,000 fr.). Il était fort savant, et il résidait à Patna. Il était mort quand 'Ischquî écrivait son Tazkira. On lui doit des poésies hindoustanies dont Schefta donne un échantillon.

II. SARWAT (MIRZA MUHAMMAD SADIC), de Lakhnau, appelé familièrement *Agâ Sarwat,* était le précepteur du fils du râjâ Tékat Râé. Il est auteur de poésies érotiques et mélancoliques mentionnées par Sarwar.

III. SARWAT (DARWESCH 'ALÎ) est un sofî à qui on doit aussi des poésies urdues. Il se faisait remarquer, selon Karîm, par la singularité de son caractère.

SATTA[2], surnommé *Dom* « chanteur », est auteur de poésies religieuses qu'il chantait lui-même devant le gurû Arjûn et qui font partie de la quatrième section de l'*Adî granth.*

SATTAR[3] ('ABD USSATTAR), de Lakhnau, mentionné par Sarwar, est surtout auteur de marciyas et de salâms.

I. SAUDA[4] (MIRZA MUHAMMAD RAFÎ'), fils de Muham-

1 A. « Richesse ». Ce mot est écrit par un *sé* (quatrième lettre de l'alphabet arabe), un *ré*, un *waw* et un *té*.

2 I. « Pouvoir, force ».

3 A. Pour *'Abd ussattâr* « serviteur de celui qui couvre (les fautes) », c'est-à-dire « de Dieu ».

4 A. « Folie (d'amour) ». Au sujet de ce takhallus, quelques auteurs européens ont prétendu que notre poëte le prit parce que ses satires lui ayant attiré des ennemis, il contrefit l'insensé; mais je ne lis rien de cela dans les Biographies originales, et je suis porté à croire que c'est un conte imaginé pour rendre raison de ce singulier surnom de *folie*,

mad Schafî[1], du Caboul, est un des poëtes hindoustanis les plus célèbres. On lui donne même le nom de *Malik-i schuarâ-é hindî* « Prince des poëtes hindoustanis ». Il y a néanmoins des Indiens, selon Mashafî, qui trouvent dans les poésies de Saudâ des fautes évidentes et des plagiats réels. Il naquit à Dehli, où, selon l'expression des biographes originaux, il fut le maître du sultan et du vizir, et le compagnon des omras. 'Alî Ibrâhîm s'exprime ainsi sur son compte : « Quoique, dit-il, sa célé-« brité soit telle qu'elle n'a pas besoin d'être inscrite sur « les tables du palais de la gloire, cependant, par jus-« tice, je dois orner ces pages de la mention de ses qua-« lités. Ce grand personnage est un des plus rares génies « et des plus habiles écrivains de l'Hindoustan. Entre « ses contemporains, ajoute 'Alî Ibrâhîm en se servant « du style le plus métaphorique, il plaça la balle de « la prééminence sur la fenêtre de l'élévation, de telle « façon que la main de ses émules n'a pu y atteindre. « La sueur de la faiblesse atteint le feu lui-même, qui se « trouve surpassé dans sa chaleur par la langue brûlante « de Saudâ, dont les vives étincelles pénètrent jusqu'à « lui ; et l'eau, à cause de la jalousie qu'elle éprouve de « ses vers *coulants,* va se cacher sous terre. »

Les poésies de Saudâ sont remarquables par la hardiesse des métaphores, l'originalité des pensées et le charme de l'expression. Son Dîwân est étendu. Il a ex-

lequel n'est cependant pas plus ridicule que ceux de *brûlure* (Soz), *soupir* (Afsos), etc.

[1] Selon Kamâl, il était fils de Mirzâ Schafî', qui était marchand, et de la sœur de Ni'mat. Câïm prétend que c'est à cause de cette circonstance que le poëte prit le surnom de *Saudâ*, qui signifie « commerce » aussi bien que « folie ». Seulement ce mot est persan dans le premier sens, et arabe dans le second.

cellé dans tous les genres de poésie, notamment dans le cacîda, le gazal, et surtout la satire; il était aussi habile en musique. Le degré de supériorité de ce poëte hindoustanî n'est, dit-on, surpassé par aucun autre. Il occupe, selon les biographes originaux, le premier rang parmi les anciens et les modernes.

Les Anglais ont avec raison surnommé Saudâ le Juvénal de l'Inde, parce qu'il a écrit des satires où brille l'esprit de ce poëte romain, mais où se trouve aussi souvent le peu de retenue de ses expressions.

Mîr Taquî a consacré un article à cet écrivain dans sa Biographie. Il en parle comme d'un spirituel jeune homme, ami de la joie et du plaisir, qui excellait dans le gazal, le masnawî, le quita', le mukhammas, le rubâ'î, enfin dans tous les genres de poésie. Lutf trouve, au contraire, que ses cacîdas sont ce qu'il a écrit de plus parfait.

Mîr reconnaît aussi en lui le premier des poëtes hindoustanis, leur roi; et il emploie à son tour, pour le louer, ces paroles hyperboliques : « Chacun de ses « vers charmants qui ont été introduits dans le jardin « de l'éloquence indienne est un bouquet de fleurs des « pensées, et chacun de leurs hémistiches bien me- « surés est pareil au cyprès libre. » Lutf se sert, en le louant, d'expressions encore plus hyperboliques. Mîr fait surtout l'éloge de sa satire du Cheval, intitulée « Dérision du siècle », *Tazhîk-i rozgâr*[1]. Il dit que dans ce poëme Saudâ a dépassé les limites de l'art. Mashafî compare les vers de Saudâ à ceux du poëte persan Khâcânî. Il dit qu'il était reçu avec honneur partout où il allait.

Saudâ, qui était du reste militaire de profession,

[1] Ce titre n'existe pas dans les manuscrits des œuvres de Saudâ.

quitta Dehli après la dévastation de cette ville, à l'âge de soixante ans, et après avoir séjourné dans différents endroits, « il alla jeter à Lakhnau l'ancre de la résidence », comme s'expriment les biographes originaux. Le nabâb Açaf uddaula le combla d'honneurs et de dignités, et lui donna un jâguîr (terre féodale) du revenu de six mille roupies par an (15,000 fr.). C'est par reconnaissance qu'il a écrit plusieurs cacîdas à la louange de ce généreux souverain. Schujâ' uddaula, nabâb d'Aoude, le reçut aussi avec distinction à sa cour. Parvenu à l'âge de soixante et dix ans, selon Ibrâhîm et Lutf, d'autres disent de quatre-vingt-dix, « il se rendit à l'appel de Dieu ». Pour parler sans figure, il mourut à Lakhnau en 1195 de l'hégire (1780 de J. C.), et y fut enseveli dans l'imâmbârâ d'Acâ Baquîr. Chacun s'empressa d'écrire des tarîkhs en vers pour fixer dans la mémoire l'époque de la mort de ce grand poëte. Un des plus célèbres est celui que cite 'Alî Ibrâhîm : il est en persan, et on le doit à Mîr Camar uddîn Minnat. Mashafî en rapporte un, en hindoustanî, de Mîr Fakhr uddîn Mâhir, et un autre de lui-même, en persan. Il paraît que Lutf fit aussi sur cette date un quatrain hindoustanî qu'on grava sur la pierre du tombeau de Saudâ, tarîkh dont il donne le texte et dont voici la traduction :

Lorsque Saudâ partit pour l'éternité, les gens équitables, laissant toute prévention, confessèrent qu'il était mort un homme d'une incontestable habileté; bien plus, que le prince des poëtes de l'Inde avait quitté la terre.

Mashafî dit que le Dîwân de Saudâ a acquis une si grande célébrité que des exemplaires en sont parvenus en Perse et en Europe, et on peut ajouter qu'il a été apprécié par ceux qui ont pu le lire.

La collection complète des poésies de Saudâ porte le titre ordinaire de *Kulliyât;* j'en possède plusieurs manuscrits dans ma collection particulière ; un entre autres très-beau, que je dois à la généreuse obligeance de feu N. Bland, un de mes anciens auditeurs. La bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta en possède un exemplaire enrichi de dessins.

On a donné à Calcutta en 1810 un volume in-4° [1] de morceaux choisis de Saudâ, sous le titre de *Intikhâb-i kulliyât-i Saudâ* « Choix des œuvres complètes de Saudâ ». Cette publication, revue par Scher 'Alî Afsos, Kâzim 'Alî Jawân et Muhammad Aslam [2], n'est pas parfaitement correcte, parce que les éditeurs n'avaient à leur disposition qu'une seule copie très-fautive des œuvres de ce poëte.

Parmi les livres de la bibliothèque de Sirâj uddaula d'Haïderâbâd, il y a un volume intitulé *Marâcî-i Mirzâ Rafi'* « Élégies de Saudâ ». Or il est bon de faire savoir au lecteur que dans les collections de poésies de Saudâ que je possède il n'y a pas de pièce portant le titre de *marciya,* ce qui suppose que ces collections ne sont pas complètes. Il n'y a pas non plus de *salâm* [3], et cependant les biographes originaux nous apprennent qu'il en a composé.

Câcim parle d'un Tazkira de Saudâ dans son article sur ce poëte célèbre.

[1] Une édition complète des œuvres de Saudâ avait été annoncée comme étant sous presse, à Calcutta, en 1803; elle devait se composer de trois volumes in-4°. Voyez « Primitiæ Orientales », t. III, p. lij.

[2] *Aslam* est rendu dans le Dictionnaire de Meninski par « certior, tutior ».

[3] Sorte de poëme à la louange d'une personne, c'est-à-dire le contraire de la satire; j'en ai déjà parlé dans l'Introduction.

Gulâm Haïdar d'Hougly a donné à Calcutta, en 1847, une nouvelle édition du choix des œuvres de Saudà (*Intikhâb-i kulliyât-i Saudâ*), contenant quelques cacîdas et quelques gazals de plus que la première.

Il y en a eu d'autres éditions, et on a imprimé à Dehli en 1852 un commentaire de ses cacîdas (*Scharh-i caçâïd-i Saudâ*), le même ouvrage, je pense, que le volume intitulé *Intikhâb-i kulliyât, caçâïd o gaïra Mirzâ Rafî' Saudâ kâ*, par Nacîr Khân; Agra, 1860, gr. in-8°.

Le manuscrit des *Kulliyât* de Saudâ que possède la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta (n° 46), et qui a été écrit en 1212 (1797-1798), est plus complet que ceux que j'ai vus. Il contient, d'après Sprenger :

1° Des pièces d'éloge, spécialement des panégyriques en vers de Schujâ' uddaula; 230 p. de 13 vers;

2° Des gazals, des rubâ'is, etc.; 324 p.;

3° Des quita's, y compris quelques chronogrammes, 32 p.;

4° Des énigmes; 4 p.;

5° Des salâms et des marciyas; 424 p.;

6° Des masnawîs et d'autres poëmes dont les vers de quelques-uns sont accompagnés de remarques en prose persane; 400 p.

Voici la traduction de quelques-unes de ses poésies :

GAZALS.

I.

Quelle est la lumière que je vois dans l'habitation de mon cœur? Elle ne peut provenir que du feu que l'amour y a allumé.

Maintenant que je suis venu à ton banquet, ô échanson, permets-moi de goûter pendant quelques jours la saveur de la boisson de l'amour.

Je me suis retiré de ta maison; car il y a là bien des rivaux et des jaloux. C'est ainsi que dans le jardin qu'habite le rossignol, se trouve un nid de corneilles.

O ma bien-aimée, Saudâ peut-il espérer que tu te réuniras à lui? Voudrais-tu supporter la compagnie des gens sans cervelle *comme lui?*

II.

Si tu étais clairvoyant, tu saurais que la bonté de Dieu se manifeste depuis la rose jusqu'à l'épine.

La beauté de l'Ami se manifeste à ses amis dans chaque objet de la nature.

La grâce est liée au fil de la foi. S'il n'en était ainsi, le rosaire des musulmans et le cordon des brahmanes ne seraient d'aucune utilité.

O ma bien-aimée, tes injures excitent mon courage, de même que l'amère médecine donne le bien-être au malade.

Comme la clarté arrive du soleil à la lune, ainsi la grâce parvient de toi à la créature...

Purifie le miroir de ton cœur, et regarde-toi dans ce miroir. O mon ami, la vue de toi-même te sera utile à toi-même.

O Saudâ, tu as écrit tes compositions en hindoustani, et ainsi tu as fait lire tes vers à un monde *de gens.*

III.

O rossignol du jardin, dis-moi quels sont ces hommes ivres et tapageurs?

Tous les calices des fleurs sont tombés brisés comme des flacons de vin.

Les deux astres du soleil et de la lune, afin de faire le *niçâr* sur ton visage, sont tout pleins d'or et d'argent[1].

[1] Le poëte compare le soleil et la lune à deux plats, le premier plein d'or, et l'autre d'argent (et en effet ces deux astres désignent ces deux métaux), préparés pour la cérémonie du *niçâr,* laquelle consiste à jeter sur la nouvelle mariée, en signe d'honneur, des pièces d'or et d'argent, etc. Dans ce vers on peut remarquer la figure de rhétorique arabe nommée *laff o naschar*, « réunion et dispersion », figure sur laquelle on trouve des renseignements dans mon troisième Extrait du *Hadâyic ulbalâgat*, Journal Asiatique, 1846.

O chasseur, dis-moi quel est celui qui a fait languir la colombe, et occasionné l'agitation de son cœur?

Si toi, homme religieux, tu bois du vin [1] mêlé avec l'opium, nous enverrons chercher des sucreries à la rose, et nous te les donnerons.

Farhâd et Caïs (Majnûn) ont été traités comme moi. Tel est l'état de Saudâ. Oh! combien l'amour n'a-t-il pas causé de malheurs!

CACÎDA.

J'ai entendu dire qu'un jour Khosroès alla voir un derviche dans sa cellule. Tandis que le roi admirait le derviche, celui-ci regardait Khosroès.

Le derviche était assis le visage tourné vers le monde futur, et le dos à ce bas monde. Il avait retiré de ce monde *passager* la main du désir, et avait allongé le pied sur sa natte. Lorsque le roi l'eut salué, celui-ci mit avec insouciance la main à sa tête, et après avoir médité longtemps, il fit signe au roi de se retirer. Le roi voyant cette manière d'agir, se mit en colère, et fronçant le sourcil, il dit au derviche : « O insensé, tu n'as pas le moindre sentiment des convenances. Tu ne m'honores pas, moi Khosroès, à qui Alexandre lui-même paye un tribut. Qui sur la terre m'est aujourd'hui comparable parmi ceux qui sont assis sur des trônes ou qui portent des couronnes? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui me soit égal pour la puissance et les richesses? La robe de la fierté me convient, tandis qu'elle ne saurait orner un individu comme toi. Dis-moi, mets-tu ton orgueil dans ton bonnet et ta natte? »

Lorsque le derviche eut entendu le discours de Khosroès, il lui répondit : « O roi puissant, toi qui es brillant comme le soleil; toi à qui, selon l'opinion commune, l'atome ne saurait être comparé, sache que je n'ai ni royaume ni richesses que je craigne de me voir enlever. Je n'ai d'argent comptant que celui de ma vie, encore en fais-je aussi peu de cas que du plus petit poil de mon corps. Ta puissance ne produit aucun effet

[1] C'est-à-dire, « si tu te complais dans l'amour de Dieu ». Dans le style des sofis, le vin, c'est l'amour de Dieu.

sur mon imagination, et je ne fais aucune attention à ton or. Dieu m'a rendu content de mon état; il m'a défendu d'être envieux de personne. Si tu m'interroges au sujet de ton rang et de ta dignité, je te répondrai que tu t'es emparé de la puissance et de l'or que tu possèdes. Mille animaux errent autour de moi; mais il y a aussi du nom d'hommes bien des créatures qui en réalité sont au-dessous des animaux. Lorsque le roi et le mendiant devront quitter le monde, tu n'emporteras pas ta couronne, et tu laisseras ton trône. Ni moi non plus, je ne prendrai ni mon bonnet ni ma natte. Pourquoi donc te rendrais-je des honneurs? Quelle perfection, quelle excellence et quel mérite y a-t-il en toi *pour me décider à le faire?* Rends-toi justice dans ton propre cœur. Suis-je égaré, ou n'es-tu pas plutôt insensé toi-même? »

Ces paroles du derviche produisirent de l'effet sur l'esprit du roi; il jeta loin de sa tête la couronne de la royauté; il tomba aux pieds du mendiant. A la fin, ô Saudâ, Khosroès retira ses regards de ses richesses et de son empire; il abandonna le royaume du monde, et ceignit ses reins pour travailler sans relâche à gagner le royaume de l'autre vie.

RUBA'Î.

Le fidèle ne connaît pas ma ceinture de brahmane; on y trouve néanmoins le chemin qui conduit au chapelet de l'islamisme. Je suis à la fois schaïkh, sofî et prêtre de cette idole qu'on admire au point qu'en la voyant on s'écrie : « Dieu! Dieu! »

SATIRE SUR LE POETE FIDWÎ, DE LAHORE.

Il est venu à Ahmadnagar un homme recommandable; il est tout intelligence et tout discernement de la tête aux pieds. Il critique les vers de chacun. Il croit le brouillon de ses poésies préférable au Dîwân de Jâmî[1]. Il a même attaqué mes vers. Ayant entendu dire quelque part que dans mes vers je parle de la religion des schaïkhs et des brahmanes comme

[1] Célèbre poëte persan, à qui on doit entre autres le poëme de *Yûçuf o Zalîkhâ*, qui a été édité et traduit en allemand par Rosenzweig.

ayant du rapport entre elles, il dit vivement, expliquant ce passage selon son idée : « Le schaïkh n'a-t-il pas la vraie religion (*dîn*) et le brahmane la fausse (*dharm*)[1] ? » Voici, dans ma zélée conviction, ce que j'ai à dire sur son compte. Que tous mes amis ouvrent l'oreille de l'intelligence pour l'écouter.

Il a lu le Coran par mon entremise. Que quelqu'un de vous lui demande, ô mes amis : « Comment avez-vous rejeté les lois du Coran, de ce livre où on lit ces mots adressés aux infidèles : « Vous avez votre religion, *et nous la nôtre*[2]? » Donc, d'après le Coran, les brahmanes et les schaïkhs ont positivement une religion, qu'ils soient Hindous ou musulmans.

Peut-on donc penser que les schaïkhs soient les seuls à avoir une religion ? S'il n'y avait qu'une religion (*dîn*), ce mot n'aurait pas le pluriel (*adyân*).

Voyez combien est sensée la critique qu'on fait de lui, puisqu'il ignore les choses les plus connues[3]. Comme autorité de ses vers il prend la parole de Dieu, mais ses citations mettent au jour sa sottise.

O vous que je prends pour arbitres, écoutez les demandes, puis les réponses qu'il y fait, et vous jugerez facilement combien elles sont mauvaises. Apprenez la vérité dont Dieu est le témoin, et voyez si les torts sont de mon côté. Fallait-il que Fidwî vînt ici pour attaquer une personne aussi éminente (que Saudâ)? Il est même en querelle avec ses amis, aussi ne lui en reste-t-il qu'un fort petit nombre. Mais qu'une foule de gens aillent de maison en maison se moquer de ses vers, il ne se déconcerte pas, et se pose comme un grand poëte. Or celui-là est grand que Dieu a fait tel ; mais se dire grand soi-même, c'est montrer sa folie. Si, pour juger de son mérite, on apportait son poëme de *Zalîkhâ*, et qu'on le comparât aux

[1] Je traduis les premiers vers de cette satire selon la conception de mon jeune ami Ed. H. Palmer.

[2] Coran, CIX, 6.

[3] Jeu de mots intraduisible. Il y a à la lettre : « Puisque les mots « *ma'rûf* sont pour lui *majhûl* ». Ces deux expressions signifient, en effet, « connu et inconnu » ; mais elles s'appliquent au *wâw* et au *yé*, qui doivent se prononcer *û* et *î* quand ils sont *ma'rûf*, et *o* et *é* quand ils sont *majhûl*.

poëmes qui roulent sur le même sujet, le déploiement du tapis de ses propres pensées exciterait une discussion parmi les auteurs rivaux. Zalîkhâ est une femme bien connue; elle n'est pas de l'invention de Fidwî. Que ceux d'entre vous qui aiment *les compositions du* maulawî Jâmî s'informent de Fidwî, si Zalîkhâ est un homme ou une femme.

Dans son orgueil, Fidwî dit à chacun : « Demandez à tous, bons ou mauvais, qui connaît mieux que moi la langue persane. Seul d'entre les poëtes de l'Inde je suis allé dans l'Irân, et j'ai appris la langue de ce pays, étant parvenu jusqu'au Khoraçân. Qui est actuellement mon égal en persan? Qui s'exprime aussi bien que moi en vers hindoustanis? » Mais ceux à l'oreille de l'intelligence desquels ses discours sont parvenus, disent en riant : Dieu sait *ce qu'il faut penser de ces prétentions*. Si celui-ci est allé en Khoraçân, d'autres sont allés à la Mecque; et de même que les uns vont, les autres viennent. Par l'absurdité de son langage la poésie s'est altérée, et le malheureux écrivain est injustement l'objet du dédain *de la foule*. On veut écrire actuellement des vers sans suite et sans raison, parce qu'on désire de la célébrité parmi le vulgaire...

A ce sujet il me vient en mémoire une anecdote qui donnera l'amande[1] du discours à celui qui saura en comprendre le sens. Un soldat était le débiteur d'un banyân, et il était dans l'impossibilité de s'acquitter. Le banyân ne pouvait en avoir ni takâ ni païçâ[2]; il était embarrassé dans ses achats et ses ventes. Par hasard, un hibou tomba entre les mains du soldat; il pensa aussitôt qu'il pourrait tromper le banyân[3]. Il couvrit l'oiseau d'un vêtement, et le coiffa d'un bonnet; puis il le prit sur sa main, et alla se promener en poussant des cris d'admiration. Il fit en sorte de rencontrer le banyân, qui lui demanda en souriant quel était cet animal[4],

[1] C'est-à-dire, « le fruit, et non l'écorce »; l'essence, et non l'accessoire.

[2] C'est-à-dire, « ni sou ni denier ».

[3] Le soldat (*sipâhî*) est musulman, et le banyân Hindou. Saudâ, qui est musulman, tourne en ridicule la prétendue simplicité de l'Hindou.

[4] Saudâ, pour contrefaire le langage des banyâns, snlt ici et plus

et où il le portait. Le soldat, content de son stratagème, s'empressa de lui répondre : « Tout le monde nomme cet oiseau faucon; je le céderais volontiers à un prix avantageux. C'est avec cet oiseau que chassent les rois et les princes. Le taux de sa valeur varie depuis quelques centaines de roupies jusqu'à mille. — De quoi vit cet oiseau? dit encore le banyân. — De riz et de lait », répondit le soldat.

Le banyân voulant s'assurer si le soldat disait la vérité, alla de maison en maison s'informer de ce que coûtaient les faucons. Quand il sut qu'ils avaient en effet de la valeur, il pensa qu'il devait profiter de l'occasion qui se présentait, et acheter celui du soldat. Il consulta sa femme là-dessus. « Écoute, lui dit-il, et dis-moi ce que je dois faire. J'ai prêté mes païçâs à un soldat, et je n'ai pas l'espoir de les retirer argent comptant; mais j'ai vu entre ses mains un faucon, et je veux le lui acheter demain, si cela se peut, *pour me payer*. — Tu es bien stupide, lui répondit sa femme; le faucon ne se nourrit que de chair, et nous l'avons en horreur. — Tu te trompes, il ne mange que du riz et du lait. — S'il est ainsi, va le chercher demain matin sans faute. » En effet, suivant l'avis de sa femme, le banyân sortit dès le matin; et ayant, selon son usage, son carnet sous son bras et son calam à l'oreille, il alla chez le soldat et lui dit : « Tu me dois deux cents roupies : eh bien, je consens à prendre en payement le faucon; livre-le-moi, après en avoir fixé le véritable prix. — Bien, dit le soldat, ceci est comme de l'huile et du sel du même poids. J'ai acheté cet animal cinq cents roupies, je vous le laisse à trois cents pour en finir. » Le marché fut conclu, et le banyân emporta l'animal. Arrivé à son logis, il dit à sa femme : « Vois le faucon que j'ai le bonheur de posséder par la faveur de Râma. — Insensé! répondit celle-ci en apercevant l'animal, on s'est moqué de toi; cet oiseau est celui que les musulmans nomment *bûm* « hibou »; tes roupies sont désormais perdues. » Le banyân voulait aller aussitôt à la poursuite du soldat; mais il fit réflexion que puisque son stratagème avait réussi

loin, dans l'écriture arabe, la prononciation hindoue, qui diffère de la prononciation musulmane.

auprès de lui, il pourrait se rencontrer un autre fou qui se laisserait prendre. Il attacha donc le hibou à une perche, et se tenant assis à la porte de sa boutique, il demandait en vain aux passants s'ils voulaient acheter cet oiseau.

Fidwî est bien le hibou de cette histoire. Il voulait qu'on le crût un faucon, et que de pays en pays sa réputation s'étendît; et de même qu'on trompa le banyân en lui faisant prendre un hibou pour un faucon, ainsi Dieu a donné à Fidwî la folie des vers. Il ne pense qu'à cela, tout en vendant du sel et de la poix. En effet Fidwî a une boutique d'épiceries; mais il ne parle que poésie à tous ceux qui se présentent, pendant les quatre pahars du jour. Si on vient lui demander quelque médicament, il s'écrie : Voici Fidwî; voici Fidwî. Il ne peut être poëte, et toutefois il veut être célèbre; c'est le hibou du marchand. Il n'a pas même le bon sens de la femme du banyân, puisqu'il ne cesse pas de croire qu'un hibou est un faucon [1].

Par exemple, en entendant réciter un de mes vers, écrit dans l'esprit du peuple par la main de l'intelligence, ce vers lui plut, et il voulut l'imiter. Or ce vers était ainsi conçu : « Dans le jardin où vous avez déployé votre âme comme un vêtement serré, le zéphyr est venu ouvrir les oreilles des roses. » Mais Fidwî défigurant le sens, enleva les oreilles de la rose et y substitua les yeux [2] du narcisse. Puis il alla se vanter dans tous les cercles qu'il avait développé mon idée, et il récitait sa nouvelle version en ces termes : « Comme vous avez ouvert avec gentillesse les deux yeux de l'âme, le zéphyr l'ayant appris, a ouvert l'oreille du bouton du narcisse. »

Messieurs, voilà l'affaire, jugez par là de tout le reste. Outre le plagiat, il y a en lui un autre défaut, c'est de décrire la femme de la plus singulière façon... Il compare sans cesse

[1] Le tort le plus réel de Fidwî, c'est qu'il avait écrit lui-même une satire contre Saudâ, ainsi que Kamâl nous l'apprend. Cette circonstance explique l'animosité de Saudâ, qui appartenait à cette classe qu'Horace a nommée « genus irritabile vatum ».

[2] Saudâ dit ceci, parce que les poëtes orientaux comparent ordinairement les yeux au narcisse, et non les oreilles.

l'oreille à la rose, et jamais le narcisse à l'œil. Il veut répondre aux poëtes, et il se déshonore lui-même...

Maintenant, ô Saudâ, arrête-toi, tu as assez discouru; reste en silence. Il est inutile de parler aux gens sans intelligence. Si tu es ému par ce rimeur maladroit, tu as bien tort; car de son côté Fidwî ne s'émeut jamais.

SATIRE SUR L'AVARE 'UMDA.

Par hasard un de mes amis était allé à l'habitation de 'Umda. Lorsqu'il fut arrivé, de noirs nuages s'amoncelèrent dans le ciel de toutes parts. Le maître de la maison, fort inquiet [1], ne demanda pas seulement à mon ami de ses nouvelles, mais sans se lever il lui dit : « Regardez un peu l'atmosphère. N'avez-vous pas le manteau de laine pour la pluie? — Je ne croyais pas qu'il vînt à pleuvoir, répondit le visiteur, sans quoi je l'aurais apporté sans doute. » Ce dernier répondit ainsi sans comprendre le sens des paroles de 'Umda; mais voici ce que notre avare imagina de faire, lorsque les gouttes de pluie commencèrent à tomber. Il mit devant le visiteur un manteau pour la pluie, et lui dit : « Puisque le sort le veut ainsi, il convient que mon ami remette sa visite à quelque temps, car il commence à pleuvoir, et mon ami sera obligé de se mouiller pour retourner en sa maison. » Le malheureux visiteur était un homme simple; comment aurait-il pu comprendre les motifs qu'avait son hôte pour lui parler ainsi? Il répondit avec une grande naïveté : « Quelle nécessité y a-t-il que j'aille si loin tout mouillé? Si le ciel ne se découvre pas, eh bien, je passerai la nuit ici. » Lorsque ces mots fâcheux furent parvenus à l'oreille de notre avare, son âme fut sur le point de quitter son corps. Il fut tellement saisi, qu'il ne pensa plus aux devoirs de l'hospitalité. Tantôt il disait en soupirant : « Les nuages sont-ils donc accumulés au point qu'il faille parler de rester ici? » Tantôt il ajoutait : « Voyez donc là-haut, on aperçoit le ciel en un endroit. » Tantôt il s'écriait : « Ah! si le soleil se montrait, comme je cé-

[1] Dans la crainte d'être obligé de garder chez lui son hôte pendant le temps que durerait la pluie.

lébrerais le *'îd*[1] avec plaisir dans ma maison! — Je vois quelque chose *des rayons du soleil*, dit tout à coup quelqu'un, faites bien attention. — C'est vrai, mon ami, s'écria 'Umda; bénie soit ta langue. » Mais bientôt les ruisseaux s'enflèrent, et notre pauvre avare, agité, s'écria : « Malheureuse année[2]! Comment se fait-il qu'il pleuve tant? Tout jusqu'aux arbres des montagnes sera submergé. Actuellement il n'y a plus ni orient ni occident, car le monde entier est couvert d'eau... » La nuit se passa, et la pluie ne discontinua pas de tomber. À la fin notre avare, pensant que c'était une dure pierre qui était tombée sur lui, se mit à s'entretenir avec son hôte; mais la seule chose dont il eut soin de faire mention dans son discours, ce fut de citer le hadîs : « Fais de courtes visites, et acquiers ainsi l'amitié. » Lorsque l'heure du repas arriva, il sortit, prenant pour prétexte que son portier lui avait dit que quelqu'un le demandait, et il alla recommander de tenir l'aiguière pleine d'eau à l'endroit convenable. En se retirant il dit tout bas à son hôte : « Si vous désirez prendre quelque chose, vous n'avez qu'à faire appeler le cuisinier, et à le lui demander. » Mon ami, d'après l'autorisation qu'il en avait reçue, ne tarda pas d'avoir recours au cuisinier. Mais ce dernier n'arriva qu'après s'être fait beaucoup prier, et notre hôte lui ayant demandé s'il y avait quelque chose à manger, il répondit qu'il n'y avait absolument rien.... « Eh bien, s'il n'y a rien, répliqua mon ami, l'intendant vous donnera bien quelque chose à apprêter. Allez donc le lui demander, et faites-le cuire. — Cette démarche est fort inutile, reprit à son tour le cuisinier; tout ce que je pourrais obtenir de lui, serait de la poussière pour vous amuser à cribler... »

Notre avare, au lieu de mettre la nappe *pour traiter ses*

[1] *'Îd* signifie « fête »; mais avec l'article ce mot désigne la principale fête du culte musulman, c'est-à-dire « la fête des sacrifices » *'îd uzzuhâ.* Feu Quatremère a observé avec raison, à ce sujet, que dans le Nouveau Testament on entend aussi par « la fête », ἡ ἑορτή, la Pâque, principale fête des Juifs et des Chrétiens.

[2] Il y a dans le texte un jeu de mots intraduisible entre « pluie » et « année », qui l'un et l'autre sont exprimés par le mot *baras.*

hôtes, l'enlève quand elle est mise. Il aime qu'on ait le visage creux et le ventre vide... Sa salle à manger est pleine d'air... Son domestique, dont les fonctions consistent à servir à table, n'a rien à faire; aussi s'amuse-t-il à cueillir des roses. S'il exécute par hasard quelque travail extraordinaire, son maître lui donne, mais par testament, des confitures et des fruits au vinaigre...

Ici il faut renoncer à dîner, mais dormir *à la place* son plein ventre pendant la chaleur, tandis que le froid règne constamment dans la cuisine, au point de geler le nez des cuisiniers. Si jamais par hasard on voit s'élever la fumée de la cheminée, les porteurs d'eau accourent aussitôt avec leurs seaux de cuir pleins d'eau. Ceux qui ont de grands lits nommés *chapparkhats*, les laissent pour se sauver; ceux qui en ont de petits nommés *khatolâs*, les emportent sur leur tête. Quand on apprête dans cette cuisine, c'est en effet un événement si extraordinaire qu'il met tout le monde en émoi...

Habituellement les cuisiniers se plaignent qu'on ne leur commande rien. « Que ferons-nous pour vivre en sortant d'ici, disent-ils, quand nous aurons oublié notre métier?... » On peut bien célébrer le *'îd* partout sous le firmament, mais ici le ramazân ne cesse pas d'avoir lieu.

J'ai vraiment honte de continuer à développer le caractère de 'Umda. Ce hibou a un fils que tout le monde chérit, et qui est la lampe de la maison. Un jour il fit la folie d'inviter un ami. Ce ne fut pas un banquet splendide et somptueux qu'ils firent, un seul plat le composa. Mais notre réprouvé arriva bientôt grondant. Il était bien aise de trouver son fils en défaut *pour avoir le prétexte de le renvoyer de chez lui*, et il n'aurait pas même été fâché de se débarrasser de la mère de ce fils. Comme des personnes vinrent pour tâcher de lui faire entendre raison, il leur dit : « Plût à Dieu que cette femme m'eût donné une pierre *au lieu de cet enfant*, ou bien qu'il fût mort en naissant! Oui, mes amis, il vaudrait bien mieux que je n'eusse point de fils, tant le mien est désordonné. Quoique son grand-père aimât le plaisir, voici cependant la manière dont il agissait. Tous ceux qui servaient dans sa maison allaient dans la nuit, d'après l'ordre qu'ils en avaient

reçu, demander de maison en maison les restes des repas, et ils en portaient un sac plein à leur maître. Il choisissait pour lui-même les meilleurs morceaux, et les mangeait; quant aux mauvais, il les donnait à ses gens pour leur nourriture. Ce que mes ancêtres ont eu tant de peine à amasser, ce malheureux le jette au vent. Je connaissais bien sa prodigalité, mais je n'aurais jamais pu comprendre ce manque de sens. Il dépensera tous les païçâs que j'avais enfouis; il mangera, je crois, jusqu'aux briques de la maison... »

SATIRE SUR LE DOCTEUR GAUS.

Dans le grand bazar demeure un sot médecin, qui est la honte des docteurs et l'opprobre de la médecine. Il a l'apparence du diable, et il se nomme Gaus. Les ravages qu'il fait parmi les hommes sont pareils à ceux du conquérant Hulâkû. Il est natif de la Grèce, ce maudit qui a dans sa maison l'apparence d'un hibou. Depuis qu'il s'est mêlé de médecine, la désolation a régné de la Grèce à la Syrie *dans les pays où il est allé;* et actuellement il est plus connu dans l'Inde que l'ange de la mort. Que dirai-je du calam *qui lui sert à écrire ses ordonnances,* et qui est bien plus redoutable que l'épée du destin? Ce n'est point un roseau, mais un poignard aigu qui immole également Hindous et musulmans. Ce méchant naturel n'écrit pas une ordonnance sans envoyer son malade au ciel ou en enfer. Lorsqu'il donne une médecine à ses malades, la mort se hâte d'anéantir la guérison. Il n'a pas plutôt médicamenté la personne la plus charmante, qu'il devient dès lors l'ennemi de sa vie. En un mot, il s'occupe avec tant d'activité à tuer les hommes, que le destin et la mort, comparés à lui, sont calomniés gratuitement. Il meurt actuellement, par son intervention, une telle quantité d'hommes et de femmes, que les fossoyeurs n'hésitent pas d'emprunter en donnant hypothèque sur lui.

Je veux dire à son sujet quelque chose de curieux, qui fera rire ceux qui l'entendront. Lorsque cet effronté médecin est malade, comme il se traite lui-même, les laveurs de cadavres, les chantres des enterrements et les fabricants de bières vien-

nent tous entourer sa maison; et poussant des gémissements, ils lui disent et redisent ces mots, que chacun d'eux répète en particulier : « O imprudent, ne te traite pas toi-même; prends-nous en pitié, malheureux que nous sommes. Si tu persistes à te médicamenter toi-même, aie soin du moins de nous recommander auparavant à quelque autre docteur qui te ressemble, afin que notre esprit soit en repos à l'égard de notre pain quotidien. Par reconnaissance, nous ne manquerons pas d'envoyer à ta tombe des fleurs et des cierges. »

Parlerai-je de son diagnostic? Mais *je n'ose entrer en matière:* ma langue reste silencieuse dans ma bouche. Un jeune homme avait mal à la tête par l'effet d'un rhume, lorsque le hasard le conduisit dans la maison de notre médecin. Gaus examina son pouls avec beaucoup d'attention, et il ne crut pas que cette indisposition pût être autre chose qu'une fièvre de consomption; enfin il écrivit soigneusement une ordonnance, après y avoir réfléchi depuis le matin jusqu'au soir. Comme le jeune homme la présenta au pharmacien, ce dernier, après l'avoir lue, lui demanda s'il était malade. Celui-ci lui répondit, en poussant des soupirs et faisant des exclamations : « Monsieur, j'ignore ce que j'ai, mais un médecin m'a dit que j'étais phthisique. » Le pharmacien, en entendant ces mots, fut vivement affecté, et il lui dit en caressant sa barbe : « Quel est donc l'homme sans pudeur qui a écrit cette ordonnance? Il y est question d'une médecine de zédoaire. Écoute, mon ami, ajouta-t-il avec émotion, dépeins-moi, je t'en prie, la tournure de celui qui a commis une erreur aussi grossière. » L'adolescent répondit ingénument au pharmacien : « Excellent homme, comment l'indiquerai-je? A qui pourrai-je comparer sa figure? Il est plus laid que le cochon, et il a l'air plus vil que le chien. Sa bouche est puante; son visage a la couleur de la poix, ou pour mieux dire, de la lie d'une purge de jalap. » Le pharmacien ayant entendu parler de cette odeur et de ce teint, s'écria : « Nul doute, je reconnais mon homme. C'est ce malheureux boucher qui, depuis le matin qu'il se lève, se livre à un meurtre général *de ses malades.* »

Gaus n'est pas méchant, mais c'est une mauvaise organisation. Ne l'appelle pas médecin, c'est un nouvel Hulâkû. Ap-

prends qu'un jour que j'étais à ma boutique, il y vint un individu qui pour tout le monde avait l'apparence d'un mendiant. Cet homme m'offrit de me conduire auprès de Gaus. « Vous désirez, me dit-il, faire sa connaissance; Gaus de son côté désire faire la vôtre. Rien de mieux que de vous réunir. » Comme cette proposition me convenait, je l'acceptai avec empressement. Nous nous mîmes en marche ensemble, et la mort nous suivait à pas comptés. Lorsque nous fûmes arrivés, et que j'aperçus cette maison sauvage, je compris alors ce que c'est que le séjour de la mort. Je fus étonné de voir cette quantité de malades entassés dans une seule maison plus étroite que le tombeau. Quand ce méchant praticien arriva, tous ses malades l'entourèrent. Il examina le pouls d'une personne qui s'échappa *de la foule*, et il dit qu'elle avait un grand échauffement, mais qu'on devait en tirer profit *pour sa santé*. En conséquence il lui ordonna une médecine irritante[1], et lui conseilla de se nourrir de pain de vesces et de légumes secs[2]. Pour les douleurs d'entrailles[3], il indiqua le katol[4], et pour la dyssenterie, l'ispagol[5]. Au fou il ordonna du lait de chamelle, à l'hydropique la saignée... Il fit mettre du sel sur des plaies, et arrêter l'écoulement d'un abcès. Puis s'étant approché du palanquin d'une dame, il l'engagea à lui donner sa main pour qu'il tâtât son pouls. Quand il l'eut examiné, il dit sans discernement à la servante de cette bégam : « Écoute-moi, jeune fille : ta maîtresse a sans doute mal aux reins ou à la tête, et je crains que ce ne soit la goutte. » Il finit par se convaincre que son mal était l'épilepsie, et ordonna qu'on lui donnât du jus de citrouille. « Si elle éprouve le désir de manger, ajouta-t-il, ne lui donne pas autre chose, si ce n'est de l'eau d'orge. » La pauvre fille, en entendant ces prescriptions, s'écria : « Quel singulier traitement! Mais ce remède

[1] L'expression que je rends ainsi est le *safûf* des Juifs. On entend par là une médecine sèche, en poudre, par opposition à un électuaire.

[2] On voit que Saudâ critique le traitement par les semblables, traitement usité en homœopathie.

[3] Ténesme.

[4] *Dolichos pruriens.*

[5] Herbe aux puces.

sera un poison pour elle. Cette vieille dame est paralytique de la moitié du corps, et son visage même porte des traces de spasme. Vous voulez donc la tuer? — Laideron, répliqua notre docteur, esclave sans intelligence, qui n'as coûté qu'une roupie et demie, toi qui n'as jamais lu ni Sadîdî[1] ni le *Cânûn*, tu oses discuter avec les médecins ! »

A ce propos, un assistant, par taquinerie, dit à cette suivante : « Écoute-moi, le docteur n'a pas tort. Ta maîtresse est dans son palanquin, derrière son rideau, et celui-ci est en dehors : comment peut-il savoir si elle est paralytique, ou si elle a des crispations de nerfs? Réfléchis un peu, ce n'est pas une plaisanterie. — Sans doute, » ajouta Gaus. La jeune fille, en colère de cette observation, cracha sur la barbe du docteur, et lui dit : « Apporte donc Sadîdî et ouvre le *Cânûn*, ô insensé! Tu donnes du jus de citrouille aux gens affectés de spasme, de paralysie, d'épilepsie; mais donne-moi la preuve que ta prescription est exacte. Je veux voir où elle se trouve écrite. »... Le docteur lui donna un coup de pied, qu'il accompagna d'un coup d'écritoire[2]. Elle le tira par la barbe; il la saisit par les tresses de ses cheveux. Bref ils finirent par rouler ensemble dans la poussière; et à force de se frapper mutuellement, ils perdirent haleine. On accourut, et on les releva; on les sépara en les suppliant *de se calmer*. Les gens sensés maudirent le docteur, et louèrent la jeune fille.

Le profit qu'il faut tirer de cette anecdote, c'est de ne pas prendre les médecines ordonnées par un tel homme, si on ne veut pas creuser son propre tombeau.

II. SAUDA (le munschî JÎWAN LAL) est un poëte cachemirien dont on trouve un gazal dans l'*Awadh akhbâr* du 22 septembre 1868.

SAULAT[3] (le khwâja MUHAMMAD), de Lakhnau, fils

[1] Nom de l'écrivain arabe à qui on doit le *Mugnî*, commentaire sur l'ouvrage de médecine intitulé *Mûjaz ulcânûn*, par Ibn Nafîs, et imprimé à Calcutta en 1828, à l'« Education Press », in-4°.

[2] Les Orientaux se servent d'écritoires porte-*calam*, d'argent ou de cuivre, qui, placées à leur ceinture, ressemblent au manche d'un poignard.

[3] A. « Attaque furieuse ».

du maulawî 'Abd ulgafûr et élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch, est un poëte dont Muhcin cite des vers.

SAUWAB [1] (le schaïkh MUHAMMAD ASCHRAF), de Gâzîpûr, élève de Mucîb, d'Allahâbâd, est un poëte hindoustanî mort à la fleur de l'âge, en 1192 (1778-1779), et qui est mentionné par Abû'lhaçan.

SAYA [2] (SALÎM) est un poëte qui habitait Dehli; le gazal suivant est de lui :

Dans l'amour de cette infidèle, je n'acquerrai pas de renommée; hélas! je n'ai pas l'habileté nécessaire pour parvenir à m'en faire aimer.

Me plaindrai-je de la tyrannie du ciel? Je voudrais périr consumé par le feu, mais il n'y a nulle part le menu bois nécessaire à cette opération.

Comment les rossignols pourront-ils se sauver de leur cage, eux à qui personne ne rend justice?

Quoique j'aie déchiré mon cœur, je n'ai pu atteindre, comme l'ombre (*sâya*), jusqu'aux tresses de ma bien-aimée (malgré leur longueur).

I. SAYIL [3] (MIRZA MUHAMMAD YAR BEG) était de la nation des Uzbeks, mais il naquit à Dehli, et il était militaire de profession. Comme poëte, il fut d'abord élève de Hâtim, puis de Jurat, et il s'attacha ensuite à Mirzâ Rafî' Saudâ. Il a suivi les doctrines de l'ancienne école urdue, ainsi que le prouvent quelques-uns de ses vers cités par Mashafî dans son Tazkira.

Sâyil avait pris d'abord le takhallus de *Mun'im*. Il mourut quelques années avant la rédaction du Tazkira de Câcim.

Des biographes originaux, Mashafî par exemple, ont

[1] A. *Sauwâb* (écrit par un *sâd*) « droiture ».
[2] P. « Ombre ».
[3] A. « Mendiant ».

fait deux individus d'un seul et même personnage. En effet, ils donnent un article sur *Mirzâ Muhammad Yâr Beg Mâyil*[1], et un autre sur *Mirzâ Muhammad Yâr Beg Sâyil*. Sprenger les a aussi séparés, mais il faut certainement les réunir et considérer cette double lecture comme une erreur des copistes.

II. SAYIL (le saïyid AÇAD ULLAH), de Haïderâbâd, appelé familièrement *Schâh Samajh bûjh*[2], est un poëte hindoustanî qui habitait Patna et qui est mentionné par Schorisch.

III. SAYIL (le hakîm 'ABD ULHACC), de Pukhaya, dans le zila' de Monguìr, fils de Schâh Abû'lhaçan Câdirî, alla étudier à Lakhnau, où il fut élève de Khwâja Wazîr pour la poésie hindoustanie, qu'il cultiva avec succès.

I. SCHAD[3] (ILAH-YAR KAYAMÎ) est un poëte hindoustanî, Mogol de nation, élève de Mashafî. Câcim le nomme *Ilâhî Yâr*, et Kamâl *Rajab Beg Khân*. Ce dernier biographe dit qu'il était neveu (fils de frère) de Haïdar Beg Khân, ministre du nabâb Açaf uddaula. Il ajoute que Schâd était élève de Jurat, et il en cite deux gazals. De son côté, Bénî Nârâyan en cite aussi une pièce de vers.

II. SCHAD (le munschî RAM-PRAÇAD), de Sikandarâbâd, kâyath, selon Schefta, et brahmane, selon Zukâ, qui le nomme *Praçâdî Râm*[4], élève de Nacir et ami de Zindadil, est un poëte urdû contemporain.

III. SCHAD (MÎR AHMAD HUÇAÏN) est un poëte urdû, saïyid de naissance, et dont les ancêtres vinrent du Hejâz dans l'Inde sous le règne de Schams uddîn Al-

[1] A. « Enclin, appliqué à quelque chose ».
[2] I. « Le Roi intelligence, sagesse ».
[3] P. « Content ».
[4] Sprenger sépare en deux articles ces renseignements; mais il me semble évident qu'ils se rapportent à la même personne.

tamsch. Il habitait Schikohâbâd en 1827 et il y exerçait les fonctions de rapporteur du tribunal du zila' de Mirat. Sarwar le mentionne parmi les poëtes hindoustanis qu'il nous fait connaître, et il en cite des vers.

IV. SCHAD (le schaïkh MUHAMMAD JAN), de Lakhnau, fils du schaïkh Wâris 'Alî, fut élève de Mirzâ 'Alî Akbar de Schirâz pour le persan, et de Mîr Kallû Arsch pour l'hindî. Il est mentionné par Muhcin, qui en cite des vers.

V. SCHAD (le schaïkh FAZL-I 'ALÎ), élève de Mashafî, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite aussi des vers.

VI. SCHAD, de Budhâna, nous est indiqué par Sarwar, qui ignore cependant son nom. Il dit seulement qu'il se retira dans le Décan [1], et il en cite deux vers.

VII. SCHAD (le saïyid TAFAZZUL HUÇAÏN), de Jaunpûr, est auteur :

1° Du *Mu'âlajât schâfiyâh* « les Remèdes utiles », essai écrit en urdû contre l'infanticide pratiqué par les Râjpûts, en 2 vol. manuscrits, l'un de 236 et l'autre de 95 p. [2];

2° Du *Guncha-i sidc* « le Bouton de rose de la vérité » (The Rose-bud of truth), imité d'un traité anglais [3], avec addition de citations du Coran et des hadîs; petit in-4° de 66 p., illustré, lithographié à Calcutta en 1854.

Il a visité Dehli, où Bâtin le rencontra.

Ne serait-il pas le même que le précédent?

VIII. SCHAD (MÎR MUHAMMAD YAR KHAN), de Bareilly, qu'il ne faut pas confondre avec *Ilâh Yâr Khân* qui précède, est fils de Turra Yâr Khân, de la tribu afgâne des

[1] Zukâ dit au Bhopal.

[2] D'après Sir H. Elliot, « Journal of the Asiatic Society of Bengal », t. XXIII, 1854.

[3] Le colonel Lees a coopéré à cet ouvrage.

Gauris. Il est originaire du Candahar; mais depuis quatre-vingts ans ses ancêtres habitaient Mîrat où notre poëte naquit et reçut sa première éducation. On le mit ensuite au collége anglais, et il y resta depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de dix-huit. En sortant du collége il alla à Bareilly : d'abord il fut attaché comme employé indien à la poste de Radpûr, à vingt kos au nord de Bareilly, puis il fut munschî dans l'armée. En 1847 il n'avait que vingt-quatre ans. Il a écrit de fort jolis poëmes, dont Karîm donne quelques fragments. Ses poésies érotiques ont été publiées à Cawnpûr en 1851, avec d'autres poésies, sous le titre de *Nobe Bismal*[1] « Oordoo verses on love by Mahomet Yar Khan of Bareilly and others ». Il est très-spirituel et fort capable, et se distingue par d'excellentes manières, ainsi que nous l'apprend Karîm. Je pense que c'est à cet auteur qu'on doit l'ouvrage intitulé *'Acâïd-i hacc kâ* « les Règles de la vérité ; Calcutta, in-8°, 1859 (1276 de l'hégire). C'est un traité sur les devoirs religieux des musulmans, dont la bibliothèque de l'East-India Office possède un exemplaire.

IX. SCHAD (RAÉ DÉBI-PRAÇAD), de Haïderâbâd, est un autre poëte élève de Faïz, le même probablement que :

X. SCHAD (le râjâ DURGA-PRAÇAD), raïs de 'Azîm-âbâd (Patna), dont on trouve plusieurs gazals dans différents numéros de l'*Awadh akhbâr,* est sans doute le même écrivain qui, sous le nom de « pandit et munschî *Lâla Durgâ-praçâd Sâhib* », a traduit de l'anglais de R. Cust, en collaboration avec Mr. Scarlett :

[1] Peut-être *Nawâ-é Bismil* « Chants de Bismil ». Dans ce cas, les poésies de Schâd se trouveraient à la suite de celles de Bismil. Voyez cet article.

1° Le *Ganj-i sualât-i canûn dîwânî* « Trésor des questions juridiques », publié en 1858 à Lahore, in-8° de 49 p. Le titre anglais de cet ouvrage est « Questions on the subject treated in the Panjab civil Code as modified by the circulars of the judicial commissioner ». C'est probablement le même ouvrage simplement intitulé en hindoustanî *Ganj-i suâlât diwânî,* et en anglais « Questions on civil Code, by R. Cust » ; Lahore, 1862;

2° Le *Cawâ'ïd ijrâ-é dikrîs* (*Riçâla*) « Treatise on the execution of decrees » ; Lahore, 1861.

Il est l'éditeur 1° du *Pancha ratna* « les Cinq pierres précieuses », c'est-à-dire « les Cinq petits poëmes de Tulci-dâs », l'auteur du *Râmâyana* hindî; lithographié à Bénarès, 1864, 64 p. in-8°;

2° Du *Lâl chandrika,* commentaire sur le *Sat-saï* de Bihâri Lâl par Lâl Kavi ;

3° D'une rédaction en urdû des contes du *Singhâçan battîcî* illustrés, petit in-4° de 97 p.; Agra, 1862, dont l'édition a été soignée par le munschî Kischan Lâl. Il y en a, je crois, d'autres éditions.

SCHADAB[1] (Lala Khusch-wact Raé), kâyath, élève de Câïm, selon Sarwar, habitait la ville de Naddia, appelée aussi Chandpûr. Il excellait dans l'*inschâ,* et il a écrit des poésies hindoustanies dont Ibrâhîm cite quelques vers.

'Ischc lui donne le takhallus de *Schâd,* et Abû'lhaçan celui de *Schâdân.*

I. SCHADAN[2] (le râjâ ou râé Chandu Lal Anjahanî Maharaj Bahadur), natif de Râé Bareilly, des dépendances de Lakhnau, élève du schaïkh Hafîz uddîn, lieu-

[1] P. « Frais ».
[2] P. « Content ».

tenant du Nizâm de Haïderâbâd du Décan, était un personnage distingué par sa naissance et par son amour pour les lettres, qu'il cultivait avec succès. Dans les poésies hindoustanies (urdû) qu'il a mises au jour, il a pris le takhallus de *Schâdân*. Parmi les livres de sa bibliothèque, où il existe plusieurs manuscrits hindis précieux dont plusieurs sont peut-être uniques, se trouvent trois volumes de ses ouvrages : le premier est intitulé *Dîwân o caçâïd tasnîf mahârâj Bahâdur* « Dîwân et cacîdas de la composition du mahârâj Bahâdur » ; le second, *Dîwân-i Schâdân;* le troisième, qui est le recueil complet de ses œuvres poétiques, porte le titre de *Kulliyât-i mahârâj Bahâdur mutakhallas ba Schâdân* « Œuvres complètes du mahârâj Bahâdur, surnommé poétiquement *Schâdân* ». C'est au général J. Stewart, qui a été résident anglais à la cour de Son Altesse le Nîzâm, que je dois la liste des ouvrages hindoustanis qui font partie de la bibliothèque de Chandû Lal, collection que j'ai citée plusieurs fois dans le courant de cet ouvrage. En février 1839, ce poëte distingué, lieutenant ou premier ministre du Nizâm, portait l'empreinte des années : il marchait lentement et était très-maigre ; mais son extérieur annonçait toujours une grande intelligence[1].

Il est mort le 19 avril 1845. Ses restes furent conservés pendant trois jours, puis brûlés sur le bord de la Mossy, près du pont de Narwa, en présence d'un grand concours de peuple et au bruit d'une décharge d'artillerie. A cette occasion, le râjâ Bala-praçâd, son fils,

[1] Le « Times » de Bombay s'est exprimé ainsi en mentionnant une fête que Chandû Lal avait donnée au Râj-bâg (jardin royal), à Haïderâbâd, le 16 février 1839. « Asiatic Journal », n° de juin 1839.

distribua en aumônes un lâkh de roupies (250,000 fr.). On dit que le Nizâm fut vivement affecté de la perte de son ministre, dont la capacité était incontestable [1].

II. SCHADAN (Mîr Rajab 'Alî [2]) est un derviche poëte, élève de Bhorî Khân Aschufta. Sarwar s'était souvent trouvé avec lui dans les réunions littéraires de Mahdî 'Alî Khân 'Aschic.

III. SCHADAN (Cutb uddîn 'Alî Khan) est un autre poëte hindoustanî mentionné par Abû'lhaçan.

IV. SCHADAN (Lala Baçawan [3] Lal), de Patna, résidait à Dehli et y fréquentait les réunions poétiques. Càcim et Sarwar le citent comme habile non-seulement en poésie, mais aussi en *inschâ*.

I. SCHAFAC [4] (le nabâb Mirza Anwar uddaula Nawab Sa'îd ulmulk Muhammad Sa'îd uddîn Khan Bahadur Saulat-Jang), de Kandora, zila' de Kalpî, nommé familièrement *Manjhalé Sâhib* « Monsieur le cadet », fils du nabâb Ahmad-bakhsch Khân Bétab, nommé aussi *Mîr Mannû*, un des familiers du nabâb 'Imâd ou Amîr ulmulk, nabâb de Bâdanî, du zila' de Kalpî, qui était fils du nabâb Gâzî uddîn Khân et élève d'Amjad 'Alî Calac, est auteur :

1° D'un Dîwân dont Schefta et Muhcin citent des vers dans leurs Tazkiras ;

2° D'un masnawî intitulé *Schu'ala-i jân soz* « la Flamme qui brûle le cœur », lithographié à Cawnpûr

[1] « Indian Mail » du 20 juin 1845, d'après le « Madras united service Gazette ».

[2] Sarwar mentionne un autre poëte sous les noms de *Mîr Haçan 'Alî Schâdân*, sans aucune autre explication. Ne serait-ce pas le même que celui-ci?

[3] *Baçâwan*, selon Sarwar, et *Bâçaw* selon Càcim.

[4] A. « Crépuscule ».

en 1270 (1853-1854), à l'imprimerie de *Faquîr uzzamân*. Ce roman se compose de 44 p. de 17 vers.

II. SCHAFAC (Mirza 'Alî Jan), de Lakhnau, fils de Mirzâ Jân et élève distingué du schaïkh Imdâd 'Alî Bahr, est auteur d'un Diwân dont Muhcin donne des gazals.

I. SCHAFI' [1] (Mîr Muhammad) fut un des compagnons de Mirzâ Muhammad Rafi' Saudâ et de Muhammad Taquî Mîr. Il vivait à Lakhnau à l'époque où écrivait 'Alî Ibrâhîm, et y faisait profession d'indépendance spirituelle. On a de lui des vers hindoustanis estimés, dont 'Alî Ibrâhîm donne un échantillon.

II. SCHAFI' (Amîn uddîn), de Dehli, est un poëte urdû qui était dans la misère à Patna, en 1196 de l'hégire (1781-1782), époque où 'Alî Ibrâhîm écrivait sa Biographie. C'est une chose fort commune dans tous les pays que les gens de lettres malheureux. Pétrarque a dit quelque part :

Povera e nuda vai, filosofia.

'Alî Ibrâhîm rapporte un seul vers de ce poëte abandonné de la fortune. 'Ischquî nous apprend qu'il mourut en 1198 (1783-1784).

III. SCHAFI' (Mirza Muhammad) est le rédacteur du *Matla' khurschaïd* « le Lever du soleil », journal hebdomadaire urdû-persan de Karrachî [2], et directeur de la typographie dans laquelle ce journal est imprimé et qui est appelée *Mufarrih ulculûb* « Ce qui réjouit les cœurs », par allusion au titre de la version persane de l'*Hitopadéça,* reproduite en hindoustanî par Bahâdur 'Alî Huçaïnî.

[1] A. « Intercesseur » (*schafî'*).
[2] Voyez mon Discours de 1865, p. 11 et 12.

I. SCHAFIC [1] (MAZHAR 'ALÎ KHAN), appelé familièrement *Mirzâ Budhan,* est un poëte hindoustanî élève de Sanâ ullah Firâc, de 'Ischc et aussi de Câcim, qui en donne un grand nombre de vers. Mannû Lâl en cite un dont voici la traduction :

Écarte loin de ton visage ce voile importun, et serre-moi contre ton sein : tel est le désir de mon cœur.

II. SCHAFIC (le nabâb khwâja NUR UDDÎN KHAN, *alias* SANWLÎ SAHIB), de Kadora, dans le zila' de Kalpî, fils du nabâb Ahmad-bakhsch Khân Bahâdur Bétâb, et un des familiers du nabâb Amîr ulmulk, beau-frère du nabâb Muhammad Sa'd uddîn Khân Schafac, est un poëte hindoustanî élève, comme son frère, d'Amjad 'Alî Calac, et à qui on doit un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals.

I. SCHAGUIL [2], de Dehli, auteur de poésies urdues et persanes, fut élève de Bismil, qu'il surpassa, selon Câïm et Schorisch. Il consulta aussi quelquefois Mîr Taquî. Ce dernier et Fath 'Alî Huçaïnî citent de lui un vers dont je joins ici la traduction :

Le souvenir de ton visage et des noires boucles de tes cheveux ne s'éloignera jamais de Schâguil, puisque ta face et ta chevelure sont pour lui le jour et la nuit.

II. SCHAGUIL (ASCHRAF HUÇAÏN), natif de Lakhnau et habitant de Cawnpûr, fils et élève de Kâschif 'Alî Kâschif, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

I. SCHAGUIRD [3] (SCHAH SCHAGUIRD-I 'ALÎ), derviche,

[1] A. « Compatissant, affectionné, ami ».
[2] A. « Attentif, occupé ».
[3] P. « Élève, disciple ».

de Dehli, est mentionné comme poëte hindoustanî par Schefta.

II. SCHAGUIRD (MUHAMMAD) fut un des amis et des élèves de Muhammad 'Alî Hischmat, célèbre écrivain dont il a été parlé précédemment. Il a surtout fait des poëmes en stances de trois vers, ou plutôt de trois hémistiches, compositions qu'on nomme *salâçat*[1] « tercet ».

I. SCHAH[2] (MÎR SCHAH 'ALÎ KHAN), de Dehli, était un jeune poëte remarquable par sa beauté, mais d'abord dans une fâcheuse position de fortune. Il alla ensuite à Murschidâbâd, où il obtint un emploi lucratif; mais lors du renversement de la puissance de Sirâj uddaula, il quitta Murschidâbâd et alla à Lakhnau; puis il habita 'Azîmâbâd, sous le gouvernement du nabâb 'Alî Jâh Mîr Muhammad Câcim Khân, et il fut attaché à la cour de ce prince. Enfin il se rendit dans le Décan, où il mourut.

II. SCHAH (SA'D ULLAH), de Patna, nommé aussi *'Ischc 'Alî,* est un derviche disciple de Schâh Karîm ullah, successeur de Schâh Arzan, qui avait sa cellule (*takiya*) près de Bétiah en Sârun. Il était élève, pour la poésie hindoustanie, de Mîr Dard. Il a laissé des vers loués par Câïm et par Sarwar. Il mourut avant la rédaction du Tazkira de ce dernier.

III. SCHAH (AHMAD SCHATTARÎ) est auteur d'un tarîkh sur la traduction hindoustanie du *Bostân* de Sa'âdî par Maschschâc.

SCHAHAMAT[3] (SCHAH SCHAHAMAT 'ALÎ) est un der-

[1] Mot arabe qu'on écrit avec la lettre qui correspond au *th* anglais dur.

[2] P. « Roi ». Voyez, sur ce nom qu'on donne aux derviches, mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde », p. 46, et mon Discours du 2 décembre 1861, p. 7.

[3] A. « Bravoure, générosité ».

viche de la secte des sofis, auteur de vers mystiques, qui résidait dans le royaume d'Aoude, ainsi que nous l'apprend Sarwar.

I. SCHAHI[1] (SCHAH CULÎ KHAN), du Décan[2], vivait à Haïderâbâd, et il était du nombre des officiers de Tânâ Schâh[3]. Il a écrit surtout beaucoup de marciyas; on le cite parmi les poëtes anciens. Dans la bibliothèque d'Açaf uddaula, roi d'Aoude, se trouvait un manuscrit de ses cacîdas et de ses gazals, intitulé *Caçâïd o gazliyât-i Hazrat Schâhî dar zabân-i hindî*, c'est-à-dire « Poëmes de S. S. Schâhî, en hindî ».

II. SCHAHI (le schâh-zâda mirzâ MÎR UDDÎN BAHADUR), natif de Dehli et habitant de Lakhnau, fils de Mirzâ Kam-bakht, lequel était fils de Mirzâ Sulaïmân Schikoh, élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch et du nabâb 'Aschûr 'Alî Khân Bahâdur, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite un gazal dans son Tazkira.

I. SCHAHID[4] (le maulawî GULAM HUÇAÏN), de Gâzîpûr, fils de Schâh 'Abd ullah, est compté parmi les poëtes urdus. Il fut pendant quelque temps le compagnon du nabâb Fazl 'Alî Khân de Gâzîpûr, et il vécut alors dans les honneurs. 'Alî Ibrâhîm nous fait savoir que c'était un homme grave, qui s'exprimait avec facilité, et qui était très-habile en médecine. Il fut un des savants jurisconsultes désignés pour former le tribunal de Bénarès, à la tête duquel on mit 'Alî Ibrâhîm. Il vivait encore en 1196 (1782). Schahîd a écrit en vers l'ouvrage intitulé *Tuhfat ulmuminîn* « le Cadeau des croyants »,

[1] P. « Royal », adjectif dérivé de *schâh* « roi ».
[2] C'est-à-dire de Bâgnagar, selon Câïm.
[3] Voyez l'article consacré à ce personnage.
[4] A. « Témoin, martyr ».

ainsi que nous le fait savoir Abû'lhaçan. J'ignore si ce poëte est le même qui est mentionné par Câcim et par Sarwar sous son takhallus seul comme contemporain de Saudâ et de la catégorie des poëtes hindoustanis appelés « anciens ».

II. SCHAHID (GULAM IMAM) est auteur :

1° D'un ouvrage urdû sur la manière de dresser les actes officiels, intitulé *Tahrîr-i dastâwézât* « Description des écrits légaux »; Cawnpûr, 1858, in-8° de 24 p.;

2° D'un *inschâ* auquel il a donné le titre de *Bahâr bé-khizân* « le Printemps sans automne »; Lakhnau, 1866, grand in-8° de 98 p.

III. SCHAHID (le maulawî MUHAMMAD-BAKHSCH), natif du casba' de Sandîla, des dépendances de la ville d'Aoude, patrie de ses ancêtres, et habitant de Lakhnau, fils du schaïkh Khudâ-bakhsch, le calligraphe, qui descendait de Muhammad, fils d'Abû Bekr, élève distingué du schaïkh Imâm-bakhsch Nâcikh, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Anthologie.

IV. SCHAHID ou SCHAHIDI[1] (KARAMAT[2] 'ALÎ KHAN), natif de Lakhnau, mais habitant de Bareilly, fils de 'Abd urraçûl Khân (qui s'occupait d'enseignement, qui a écrit sur la poétique *'arûz*, et fut le maître de Tékat Râé), était habile dans la poésie, dans l'art poétique comme son père, et dans les mathématiques. Il fut munschî dès l'âge de dix-huit ans et suivit en cette qualité un Anglais à Dehli; mais il a surtout vécu dans le Panjâb et dans le Guzarate. A Dehli, il eut l'occasion de faire connaissance avec Schefta en 1250 (1834-1835)

[1] Schefta écrit *Schahîd*, et les autres biographes, *Schahîdî*.

[2] Ou *Karam*, selon Abu'lhaçan, dans le *Maçarrat afzâ*.

et de se lier d'amitié avec lui ; mais il est élève de Mashafi et de Miyân Nacîr de Dehli.

On lui doit un Dîwân qui a été imprimé à Bareilly en 1849 sous le titre de *Dîwân-i Schahîdi,* et dont Muhcin a cité plusieurs gazals dans son Tazkira. Il a écrit beaucoup de cacîdas publiés à Bareilly sous le titre de *Caçâïd-i Schahîdi,* dont un très-célèbre sur Mahomet [1]. On lui doit au surplus des poëmes de tout genre. Il est certainement un des écrivains hindoustanis modernes les plus fertiles à la fois et les plus distingués. Vers 1807 il fit le pèlerinage de la Mecque, après quoi il alla, selon l'usage, vénérer le tombeau de Mahomet à Médine, où il mourut du saisissement religieux qu'il éprouva, et conformément au désir qu'il avait exprimé. On le considère comme un saint, et on lui a même attribué des miracles. C'est ce que nous apprennent Schefta et Karîm.

I. SCHAIC [2] (Mîr Hajî), de Dehli, est un poëte urdû contemporain, élève de Mîr Hidâyat 'Alî Kaïfî, que Sarwar nous dit s'être occupé d'astrologie. Mannû Lâl cite de lui un vers dont je joins ici la traduction :

Je ne m'inquiète de rien dans le monde : la poussière du chagrin ne souille jamais le miroir de mon cœur.

II. SCHAIC (Miyan Pîr [3] Muhammad) est un poëte urdû distingué, qui fut d'abord élève de Miyân Hâschimî, puis de Calandar-bakhsch Jurat, écrivains dont il a été parlé. Bénî Nârâyan rapporte de lui un gazal érotique.

[1] Ce cacîda ne fait peut-être pas partie de la collection des autres cacîdas de l'auteur publiés à Bareilly ; mais on le trouve à la fin de l'édition du *Maulad-i scharîf* « la Noble naissance », de Gulâm Imâm de Lakhnau, 1281 (1864).

[2] A. « Désireux, amoureux ».

[3] Et selon Câcim, *Mîr Muhammad.*

Kamâl le nomme *Schaïkh Pîr-bakhsch Schâïc* et dit qu'il était natif de Haïderâbâd. Toutefois, il habitait probablement Lakhnau, car le même biographe ajoute qu'il était l'homme de confiance d'Açaf uddaula. Au surplus, Kamâl était très-lié avec lui, et il fait un grand éloge de ses qualités morales et intellectuelles.

III. SCHAIC (le maulawî NAZÎR UDDÎN HAÇAN CURAÏSCHÎ), de Bareilly, fils de Gulâm-i Muhî uddîn [1], nommé *Runî* par Sarwar, et *Uwâïcî* par 'Ischc, est auteur d'une grammaire persane rédigée en hindoustanî et intitulée *Masdar fuyûz* [2], titre qui sert en même temps de tarîkh à cet ouvrage. En effet, en additionnant la valeur numérique des lettres arabes qui forment ce titre, on a le nombre 1230. Or cette année de l'hégire correspond à 1815 de Jésus-Christ. L'auteur nous apprend dans sa préface que ce traité, destiné à ceux qui étudient le persan dans la ville de Bareïlly, son pays apparemment, a été écrit sous les auspices du nabâb Ahmad Yâr Khân, fils de Muhammad Zû'lficâr Khân. Je possède une copie manuscrite de cet ouvrage, que je dois à l'obligeance du savant mahârâj Kâlî Krischna Bahâdur. La transcription de cet exemplaire, faite à Calcutta pour cet Hindou distingué par le saïyid Muhammad 'Alî Sâkin, a été terminée le 28 açarh 1236 de l'ère du Bengale, qui correspond au mois de juillet 1829 de Jésus-Christ. Ce traité est une sorte de nomenclature grammaticale raisonnée ; il se compose d'une invocation en vers urdus,

[1] *Muhî uddîn* est le nom d'un saint célèbre dans l'Inde musulmane, sur lequel on peut consulter mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde », p. 46 et suiv.

[2] « La source abondante ». En employant le premier mot, l'auteur a voulu jouer sur son autre signification de « nom d'action », sorte d'infinitif.

d'une préface, de trois sections et d'un épilogue. C'est un petit in-4° de 224 pages très-bien peint. J'en possède en outre une édition lithographiée à Dehli en 1865, grand in-8° de 80 p. de 23 lignes. Il y en a une édition de Cawnpûr, 1851, et une de Lakhnau, publiée par Mustafâ Khân. Je pense que c'est le même ouvrage qui a été imprimé à Lahore en 1865, grand in-8° de 116 p., la prose entremêlée de vers, par les soins d'Ajodhya-praçâd.

On doit aussi à Schâïc un traité d'arithmétique.

Sarwar, qui mentionne cet écrivain, le dit spirituel et très-habile en poésie, et Karîm nous fait savoir qu'il est auteur d'un traité en vers sur la prosodie et la rime, rédigé de façon que le premier hémistiche de chaque vers traite de la prosodie et le second de la rime. Ce poëme, qui est intitulé *Yak baït* « Un vers », est probablement persan, car l'auteur a surtout écrit en cette langue.

IV. SCHAIC (le khwâja FAÏZ UDDÎN, *alias* HAÏDAR JAN), fils du khwâja Khalîl uddîn, natif de Dacca, vint à Dehli, où il fut élève d'Açad ullah Khân Gâlib. Il est auteur de poésies hindoustanies dont Muhcin donne un échantillon dans son Anthologie.

V. SCHAIC (LALA FATH CHAND), de la tribu des kâyaths, natif de Lakhnau, fils de Bastî Râm et élève distingué de Nâcikh, est auteur d'un Dîwân de poésies hindoustanies dont Muhcin cite des gazals.

VI. SCHAIC (RAÉ AMÎR SINGH) est un autre poëte mentionné dans le *Maçarrat afzâ*.

VII. SCHAIC (MUHAMMAD HASCHIM), élève pour la poésie de Mîr 'Izzat ullah 'Ischc, est simplement un tailleur à qui on doit des poésies hindoustanies qui ne sont

pas sans mérite. Il excelle surtout dans le marciya. Il vivait encore en 1250 (1834-1835). Câcim cite un grand nombre de ses vers.

VIII. SCHAIC (Mîr Camar 'Alî), de Patna, mentionné par Schorisch, est auteur de poésies hindoustanies.

I. SCHAIDA[1] (le maulawî Amanat ullah), Bangalî, c'est-à-dire du Bengale, habitait Calcutta en 1814, époque où Bénî Nârâyan écrivait son Anthologie. Il est auteur :

1° De la traduction en hindoustanî de l'Eucologe musulman ou « Musulman's common Prayer », à l'usage des musulmans sunnites, volume qu'il a intitulé *Hidâyat ulislâm* « Guide de l'islamisme », lequel a été imprimé à Calcutta en 1804 et a eu plusieurs autres éditions. J'ai traduit en français la première partie de cet ouvrage dans l'opuscule intitulé « Doctrine et devoirs de la religion musulmane, etc. » La seconde partie contient un catéchisme dans le genre de celui que j'ai traduit du turc sous le titre de « Exposition de la foi musulmane ». Ce volume devait être suivi d'un autre qui n'a jamais paru, et qui aurait contenu, je crois, une histoire des prophètes, extraite peut-être du *Quissa-i païgambarân*, dont il a été parlé à l'article Mîran.

2° Du *Sarf-i urdû* « Grammaire urdue », en vers hindoustanis. Ce poëme didactique a été imprimé à Calcutta en 1810[2], in-8°. J'en ai donné l'analyse dans le « Journal Asiatique[3] » en 1837 ; je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

[1] A. « Fou d'amour ».
[2] Il y en a une édition de 1848.
[3] Il en avait paru, dit-on, une traduction à Calcutta, dont je n'ai pas eu connaissance, dans l'« Oriental Magazine », n° de septembre 1823.

3° D'une version hindoustanie du Coran, intitulée *Tarjuma-i Curân-i scharîf* « Traduction du noble Coran ». Il paraît qu'il fut aidé dans ce travail par d'autres savants. On conserve cet ouvrage en manuscrit à la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta.

4° D'une traduction urdue de l'ouvrage persan intitulé *Akhlâc-i Jalâli* « les Caractères de Jalâl uddîn Jân-i Muhammad uddawânî [1] ». Cet ouvrage, qui est en prose, était sous presse à Calcutta en 1804 [2], époque de sa rédaction, mais je crois que cette édition n'a jamais paru. Dans le catalogue des manuscrits hindoustanis du Collége de Fort-William, il y a l'indication d'une traduction de l'*Akhlâc-i Jalâli,* intitulée *Jâmi' ulakhlâc* « Collection des caractères ». C'est le même ouvrage qui porte cette autre désignation : il est effectivement indiqué sous ce double titre dans le catalogue des ouvrages arabes, persans et hindoustanis de la bibliothèque de la Société Asiatique du Bengale. L'*Akhlâc-i Jalâli* est aussi intitulé *Lawâmi' ul'ischrâc fi makârim ulakhlâc* « les Rayons de l'éclat au sujet des bonnes manières ».

La traduction de Schaïda a été imprimée à Calcutta en 1848 par les soins du maulawî Gulâm Haïdar, archiviste du Collége de Fort-William. Elle forme un in-8° de 368 p. dont je possède un exemplaire.

Dans le Journal de la Société Asiatique de Calcutta [3], il est parlé d'une autre version en hindî de quelques

[1] Le titre de cet ouvrage ne dérive peut-être pas du surnom de l'auteur, comme je l'ai supposé, mais plutôt de celui du prince auquel il est dédié, savoir Jalâl uddîn, fils du sultan Haçan Beg Bahâdur.

[2] « *Ukhlaq-i Julalee*, or the Ethics of Julalee, translated from the Persian by Umanut ullah, under the superintendence of captain James Mouat, assistant professor of Hindoostanee language ». (« Primitiæ Orientales », t. III, p. xxxij.)

[3] Numéro d'octobre 1838.

chapitres de l'*Akhlâc-i Jalâli* par le lieutenant G. C. Hellerigs, probablement avec l'aide d'un munschî, et qui fut présentée par le traducteur à la savante Compagnie, en même temps qu'une version anglaise par le même.

Il a, du reste, paru une traduction complète de l'original persan de cet ouvrage en anglais, par W. F. Thomson, sous le titre de « Practical Philosophy of the muhammedan people, etc. ». Ce travail, qui est précédé d'une notice intéressante sur le livre dont il s'agit, a été imprimé aux frais du comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

D'après l'excellente notice de feu F. Falconer (dans l'« Asiatic Journal »), il semble que le *Kitâb uttahârat*, traduit en persan sous le titre de *Akhlâc-i Nâciri*, soit le même ouvrage que l'*Akhlâc-i Jalâlî*, qui a seulement une forme plus élaborée.

5° Schaïda est aussi auteur d'un ouvrage en vers hindoustanis intitulé en anglais « A short system of rules[1] », mais c'est probablement le même ouvrage que le *Sarf-i urdû ;*

6° De différentes pièces de vers. Voici une de ces pièces, citée par Bénî Nârâyan :

Je suis venu dans ta rue, puis je me suis *retiré* après avoir beaucoup pleuré, et maintenant je me suis *retiré* ayant lavé mes mains de ton union.

J'étais venu dans l'espoir de gagner quelque chose dans le bazar de l'amour, mais je me suis *retiré* après avoir perdu l'argent comptant de mon cœur.

Considérez un peu la promenade du jardin de l'existence; oui, je m'en suis *retiré* après y avoir planté le palmier de la folie.

[1] « General Catalogue ». Agra.

Que vous dirai-je, mes amis! je me suis *retiré* du jardin de l'union avec mon amie, après y être resté un matin comme la rosée.

Je me suis *retiré* en me plaignant, ô mon amie, de ta tyrannie envers Schaïdâ, et de ta fidélité envers mes rivaux, résultat de ton mauvais naturel.

II. SCHAIDA [1] (MÎR FATH 'ALÎ), de Schamsâbâd [2]. fils adoptif de Mîr Soz et élève de Saudâ, fut, selon 'Alî Ibrâhîm, un des poëtes distingués du siècle de Schâh 'Alam. Il avait à Lakhnau, auprès d'Açaf uddaula, un emploi de cinq cents roupies (1250 fr.) par mois.

Son Dîwân se compose de six mille vers.

Ce Mîr Fath 'Alî Schaïdâ ne serait-il pas l'auteur du poëme intitulé *Quissa-i bûm o baccâl* « Histoire du hibou et de l'épicier », mentionné à l'article FIDWÎ?

III. SCHAIDA (le khwâja HINGA), dont Mannû Lâl cite plusieurs vers dans son *Guldasta,* est probablement le même poëte urdû dont parlent Mashafî et Kamâl comme d'un jeune homme d'un caractère agréable, élève de Mîr Muhammadî Bédâr et passementier de profession. Il résidait à Schâhjahânâbâd, où il jouissait d'une certaine considération, et employait ses moments de loisir à écrire des vers. Il a laissé un Dîwân dont on trouvait des copies à Dehli. Mashafî en cite quelques passages.

Sarwar et Câcim nous apprennent de plus qu'il était originaire de Cachemire et qu'il était mort à la fleur de l'âge, quelque temps avant la rédaction du *'Umda-i muntakhaba*.

[1] Un manuscrit porte *Schaïd* « tromperie », probablement par erreur.

[2] Près d'Agra; 78° 10′ de longitude, 27° 2′ de latitude.

IV. SCHAIDA (le nabâb MU'ÎN UDDÎN KHAN), petit-fils du nabâb Gâzî uddîn Khân Nizâm, est un poëte urdû contemporain qui habitait Kalpî et qui allait quelquefois à Dehli. Il est mentionné dans le *Gulschan bé-khâr.*

V. SCHAIDA, de Murâdâbâd, est un autre poëte hindoustanî mentionné par Sarwar dans son Tazkira.

VI. SCHAIDA[1] (le nabâb MUHAMMAD HAÇAN KHAN), de Lakhnau, fils de Ramazân 'Alî Khân, qui était beau-frère du nabâb Sa'âdat 'Alî Khân, et élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son *Sarâpâ sukhan.* On lui doit aussi un wâçokht publié dans le *Majmû'â-i wâçokht* de Lakhnau et dans celui de Dehli.

VII. SCHAIDA (l'amîr fils d'amîr le nabâb MIRZA 'ALÎ JAH BAHADUR), connu familièrement sous le nom de *Manjhlé Sâhib* « Monsieur le cadet », fils du nabâb Diler uddaula Mirzâ Muhammad 'Alî Khân Bahâdur Firoz Jang, Nischâpûrî, dit Mirzâ Agâ Haïdar Bahâdur, dont le surnom poétique était *Haïdar*, est natif de Faïzâbâd et habitant de Lakhnau; mais ses ancêtres étaient de Nischâpûr, et c'est ainsi qu'on lui a donné le nom de *Nischâpûrî,* comme à son père. Il est élève de Mirzâ Sarfarâz 'Alî Câdir. On lui doit un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals. Ce même biographe nous fait savoir que Schaïdâ a fait le pèlerinage du tombeau de 'Alî, « le Roi des martyrs ».

VIII. SCHAIDA (le schâh-zâda MIRZA CAMAR UDDÎN, *alias* MIRZA GALLU ou KALLU), fils de Mirzâ Quiyâm uddîn, qui était fils de S. M. Schâh 'Alam, parent par consé-

[1] Des biographes originaux ont séparé en deux articles ce qui est dit ici de ce Schaïdâ, l'appelant une fois *Mirzâ 'Alî Khân* ou *Jân ;* mais comme ils lui donnent le même père, il me parait évident qu'il s'agit du même personnage.

quent du dernier roi de Dehli Abû Zafar (« le Père de la victoire ») Sirâj uddîn Muhammad Bahâdur Schâh, et élève d'Ibrâhîm Zauc, est mentionné par Muhcin dans son Tazkira comme poëte hindoustanî.

IX. SCHAIDA (Muhammad Irtiza Khan) est un poëte contemporain dont on trouve un cacîda urdû en l'honneur du mahârâja de Jûdhpûr, à l'occasion du *'îd* de cette année, dans l'*Awadh akhbâr* du 18 janvier 1870.

I. SCHA'IR[1] (Mîr Kamal uddîn Huçaïn), autrement dit *Mîr Kallû,* ou peut-être *Gulû,* et aussi *Mîr Nâcir-parast* « l'Émir honorant Nâcir », par allusion à son père Nâcir uddîn Ranj[2], qui était petit-fils de Mîr Dard, est auteur d'un Dîwân hindoustanî mentionné par Câcim. Il résidait à Dehli, où il se distingua par la justesse de son esprit parmi les poëtes du siècle de Schâh 'Alam II. Les biographes originaux citent des extraits de ses productions. Il était mort quand 'Ischquî écrivait son Tazkira.

II. SCHA'IR (Lala Mathura-das), appelé familièrement *Mathan Lâl,* était un kâyath habile en musique et en mécanique. Câcim le compte parmi les poëtes urdus[3].

III. SCHA'IR (Mîr Bism illah), de Lakhnau, fils de Mîr Nauroz 'Alî, élève de Karâmat 'Alî Khân Farrukh, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne plusieurs gazals dans son Tazkira.

SCHAKI[4] (le munschî Jawahir Singh), de Mirat, élève de Gulâm Muhî uddîn 'Ischc, est un poëte hindoustanî mentionné par Zukâ.

1 A. « Poëte ».
2 Un biographe dit au contraire qu'il était le père de Ranj.
3 Voyez l'article Namî (VI).
4 A. « Inquiet, se plaignant, censeur ».

SCHAKIR [1]. Karîm distingue Mîr ou Schâh Schâkir 'Alî, de Dehli, sofî et poëte, d'un autre Schâkir dont il ne donne pas les noms et qui est aussi de Dehli [2]. Ce dernier était *'attâr* « parfumeur », comme le célèbre poëte persan Farîd uddîn, surnommé conséquemment *'Attâr*.

Schâkir était élève de 'Abd urrahmân Khân. Il avait environ trente-cinq ans en 1847. Il assistait aux concours littéraires qui se tenaient chez Karîm, et y récitait des poésies dont il est donné quelques vers dans les *Tabacât*.

Il étudiait le masnawî de Jalâl uddîn Rûmî et d'autres ouvrages spiritualistes sous Schâh Muhammad 'Azîm, selon ce que nous apprend Câcim.

SCHAM LAL [3] est auteur d'une traduction en bhâkhâ (hindî) imprimée en caractères persans, et ressemblant ainsi à de l'urdû, d'un ouvrage sanscrit célèbre intitulé *Yoga vâcischta* ou *Yoga bahischta* « la Clairvoyance suprême [4] », et imprimé à Cawnpûr en 1868, in-8° de mille pages. Cet ouvrage, traduit d'abord en persan par ordre de Darah Schikoh, puis en bhâkhâ et en urdû, contient, par demandes et par réponses, l'exposition de la méthode à adopter pour atteindre à la contemplation et à la communion spirituelle avec la Divinité.

SCHAM SARUP [5] est l'éditeur du *Ganjîna ahkâm*

[1] A. « Reconnaissant ».

[2] Ce sont sans doute les deux *Schâguird* dont il a été question plus haut. En effet, Sarwar appelle *Schâkir* le poëte que j'ai nommé *Muhammad Schâguird*. Il était natif de A'zampûr, habile en astrologie, et pour la poésie élève de Câïm, qui le mentionne dans son Tazkira.

[3] I. « Krischna le chéri ».

[4] Rapport de Mr. Kempson du 20 février 1869.

[5] I. « Le beau Krischna ».

« Magasin ou Trésor des ordonnances », journal mensuel de jurisprudence, écrit en urdû et publié à Murâdâbâd, à l'imprimerie appelée *Khurschaïd Hind* « le Soleil de l'Inde ».

SCHAMBHU ou SAMBHU-DAS[1], surveillant du « Thomason College », a été le collaborateur du pandit Râm-praçâd[2] dans la rédaction du *Riçâla dar bâb-i isti'mâl,* etc. (« On the use of traverse tables, etc. »).

I. SCHAMIM[3] ('Abbas Mirza), de Lakhnau, autrement dit *Amrâo Mirzâ,* fils de Mirzâ Imdâd 'Alî et élève de Mîr Wazîr Sabâ, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

II. SCHAMIM (le saïyid Galib 'Alî), de Bénarès, fils du saïyid Haïdar-bakhsch et élève de Mirzâ Altâf Haçan, est un poëte hindoustanî mentionné par Muhcin, qui en cite des vers.

SCHAMLA[4] est le takhallus d'un écrivain hindoustanî contemporain qui a mis en vers la distrayante légende des Quatre derviches, plus connue sous le titre que lui a donné Amman, de Dehli, de *Bâg o bahâr* ou de *Bâg bahâr* « Jardin et printemps », titre conservé par Schamla. Cet ouvrage, lithographié à l'imprimerie de Nawal Kischor en 1273 (1856-1857), est un petit in-folio de 83 p. de 27 lignes de deux vers.

I. SCHAMS[5] (Mîr Schams uddîn 'Alî), saïyid, connu aussi sous le nom de *Mirzâ Jaman,* et petit-fils de Saïf

[1] I. « Serviteur de Sâmbhû », ville près d'Ajmîr, célèbre par un lac salé.

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] A. « Odeur ».

[4] A. « Frange de turban » ou « de ceinture ». Ce mot signifie aussi un châle étroit qui sert de ceinture.

[5] A. « Soleil ».

uddaula Saïyid Rizâ Khân, était fort jeune à l'époque où écrivait Sarwar, qui cite un échantillon de ses poésies.

II. SCHAMS (le schaïkh 'Alî Muhammad), de Bareilly, poëte défunt, est mentionné par Muhcin, qui donne un échantillon de ses vers.

III. SCHAMS (Mîr Aga Mahbub 'Alî), de Lakhnau, beau-frère de l'ex-roi d'Aoude, est un poëte urdû mentionné par Muhcin comme élève de Mirzâ Sâquib, et élève également de Nassâkh, qui en cite plusieurs tarîkhs sur son *Daftar bé-miçâl*. Il y a aussi un gazal de lui dans l'*Awadh akhbâr* du 1er septembre 1868.

Schams est probablement le même que le munschî *Agâ 'Alî*, dont on trouve un gazal et un tarîkh en urdû dans l'*Awadh akhbâr* du 6 juillet 1869, et qui a formé, entre autres élèves distingués, deux dames de Lakhnau qui ont acquis de la célébrité par leurs poésies urdues, savoir *Muschtarî* et *Zuhra* (Amrâo Jân), auxquelles j'ai consacré des articles dans cet ouvrage.

IV. SCHAMS (le maulawî 'Alî Khan), agent du tribunal suprême de Lakhnau, est un poëte contemporain dont on trouve un cacîda dans l'*Awadh akhbâr* du 21 septembre 1869.

SCHAMS UDDIN [1] est auteur du *Lath schariy'at* « le Gourdin de la loi », traité religieux musulman; Dehli, 1868, in-8° de 16 p.

SCHAMSCHAD [2] (Mîr Ahmad 'Alî), de Kandyaghât, petit-fils d'Icbâl uddaula par sa mère, et élève de Mirzâ 'Alî Huçaïn Auj, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

SCHAMSCHER [3] KHAN (le munschî) fut d'abord

[1] A. « Le soleil de la religion ».
[2] P. « Buis ».
[3] P. « Épée ».

attaché au service du célèbre orientaliste, diplomate et militaire John Malcolm. Plus tard, en 1825, il habitait Bangalore, en Maïçûr (Mysore), où il rédigea, avec James Edward Alexander, en hindoustanî du Décan, tel qu'on le parle à Madras, une traduction des « Voyages d'I'tiçâm uddîn », écrits en persan par ce dernier, et dont la Société Asiatique de Paris possède un exemplaire qui lui a été donné par lord Kingsborough. Cet ouvrage, intitulé *Schigarf-nâma-i Wilâyat* « le Livre étonnant d'Europe », c'est-à-dire les Merveilles de l'Europe, contient la relation d'un voyage fait dans cette contrée en 1765, intéressante année pour la Compagnie anglaise des Indes orientales; car c'est dans son cours que fut conclu le fameux traité d'Allahâbâd, par lequel lord Clive obtint du malheureux Schâh 'Alam le gouvernement des provinces du Bengale, du Bihâr et d'Orissa. I'tiçâm uddîn fut chargé d'une mission de Schâh 'Alam à ce sujet auprès de Sa Majesté Britannique, et ce fut le motif de son voyage, dont il crut devoir écrire une relation. J'en ai donné des extraits dans le « Manuel du cours d'hindoustanî », p. 30 et suiv.

SCHANKAR SARUP [1] est l'éditeur du journal hebdomadaire urdû de Fathgarh intitulé *Mufîd ulanâm* « Ce qui est utile aux hommes », publié à la typographie appelée *Dil kuschâ* « Ce qui dilate le cœur », et signalé dans le rapport du 19 février 1869 de Mr. Kempson, directeur de l'instruction publique des provinces nord-ouest.

I. SCHARAF [2] (MÎR MUHAMMAD ou MUHAMMADÎ), neveu du nabâb Khân-i Daurân, est un poëte mystique qui

[1] I. « Le beau Siva ».
[2] A. « Noblesse, excellence ».

était mort lorsque Câcim, qui le connaissait, écrivait son Tazkira.

II. SCHARAF (Mîr Mahdî), fils du saïyid Ja'far Khân, gouverneur de Murschidâbâd, est mentionné par Schefta et par Karîm.

III. SCHARAF (le schaïkh Scharaf uddîn Huçaïn[1]) prit pour surnom poétique le mot *Scharaf*, parce qu'il naquit près du lieu où se trouve le *dargâh* (châsse) du *Cadam-i scharîf*[2]. Il était *thânadâr* du zila' de Cawnpûr, et il habitait 'Alîgarh, près de Lakhnau. Il est auteur d'un Dîwân ; il se distingua spécialement dans le salâm, le marciya et le mancaba. Kamâl, qui l'avait connu à Lakhnau, cite de lui plusieurs pièces de vers et dit qu'il était élève de Saudâ. Toutefois Muhcin le dit élève de Raschk, et il cite plusieurs gazals de son Dîwân.

IV. SCHARAF (Mirza Scharaf uddîn Beg), de Lakhnau, est un poëte très-estimé mentionné par Sarwar. Le même biographe parle de deux autres poëtes de ce takhallus, mais dont il ne donne pas les noms. Ce sont :

V. SCHARAF, du Décan, c'est-à-dire de Haïderâbâd, dont on cite spécialement un gazal qui a acquis une grande popularité et qu'on chante habituellement dans les villes de l'Inde;

VI. Et un autre Scharaf qui vivait sous 'Alamguîr II et qui, selon Sarwar, était mort depuis longtemps à l'époque de la rédaction de son Tazkira.

VII. SCHARAF (le nabâb Sarfaraz uddaula Mirza Abu Talib Khan Bahadur), de Lakhnau, fils du nabâb

[1] Ou *Haçan*, selon Câcim.

[2] C'est ainsi qu'on nomme l'endroit près de Dehli où l'on conserve une pierre sur laquelle on croit apercevoir la trace des pieds de Mahomet. Voyez là-dessus mon « Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde », p. 14.

Munîr uddaula Mirzâ Abû'lhaçan Khân, petit-fils par sa mère de Muhammad 'Alî Schâh Pâdschâh (le Grand Mogol), est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

VIII. SCHARAF (le saïyid SIYADAT HUÇAÏN), connu familièrement sous le nom d'*Agâ Hâji*, fils du saïyid Muhammad, dit *Mîrân Sâhib*, originaire de Maschhad, la ville sainte, d'où étaient ses ancêtres, natif de Lakhnau et élève d'Atasch, est mentionné par Muhcin, qui en donne plusieurs gazals dans son Tazkira.

IX. SCHARAF ('ASCHRAF 'ALÎ), de Mustafâ-âbâd, village plus connu sous le nom de Kosmandî, des dépendances de Lakhnau, fils du schaïkh Mazhar'Alî et élève de Schaïda 'Alî Khân Nacîm de Dehli, est un calligraphe habile surtout pour les écritures appelées *khafî* « fine » et *jalî* « grosse ». Là ne se borne pas son seul mérite, car il est poëte et auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

SCHARAFAT[1] (le mirzâ et munschî ASCHRAF[2] 'ALÎ), de Lakhnau, petit-fils de Mîr Scharaf ou Muscharraf, *omra* célèbre, et élève de Mîr Nizâm uddîn Mamnûn, est compté par Schefta dans sa Biographie parmi les poëtes urdus. Il était un des professeurs du collége de Dehli, et Karîm uddîn fait l'éloge de sa capacité. Il est auteur d'une élégante traduction en urdû de l'« Histoire du Cachemire », écrite en persan par Muhammad A'zam. Cette traduction, intitulée *Tarîkh-i Kaschmîr*[3] « Histoire du Cachemire », est fort bonne et entremêlée de vers. Elle a eu

[1] A. « Noblesse, honneur ».
[2] Et *Scharaf*, selon Câcim.
[3] Muhammad Azam's History of Kashmeere, translated from the persian into urdu ».

plusieurs éditions à Dehli ; j'ai celle de 1846, petit in-8° de 357 p. Scharâfat a aussi aidé le bâbû Hardéo Singh à rédiger ses « Éléments d'arithmétique » *Riçâla uçûl-i hiçâb men.* Il était plein de vie en 1847.

I. SCHARAR [1] (MIRZA IBRAHÎM BEG), de Lakhnau, est un poëte hindoustanî distingué, élève, selon Schefta, de Huçaïn Khân Nawâzisch. Il a aussi écrit en persan; en sorte que Mashafî lui ayant consacré un article dans sa Biographie persane, se contente de mentionner son nom et de rapporter de lui quelques vers dans son Tazkira urdû. W. Price [2] a publié de Scharar deux gazals qui sont devenus dans l'Inde des chants populaires. Voici la traduction d'un de ces morceaux :

Mon cœur apprécie le goût de ce doux regard. Une boisson délicieuse semble en effet contenue dans ses yeux voluptueux.

Mille blessures sont ouvertes à cause d'elle comme des yeux; moi aussi je montrerai mon sein brûlé par l'amour.

Cette homicide beauté n'a aucune pudeur du meurtre qu'elle a commis en me privant de la vie; que dis-je? elle en a été fière.

La renommée du poil follet qui lui tient lieu de moustache est parvenue jusqu'en Syrie, et la blessure de mon cœur s'est ouverte de nouveau.

Le zéphyr printanier n'a pu épanouir mon cœur; il est resté, pour toujours, resserré comme le bouton...

Je suis venu dans la mer Rouge de l'amour, mais je n'ai pu y demeurer un seul instant sans y périr comme la bulle d'eau qui se forme à sa surface.

Conformément au discours de Mîr [3], Scharar a jeté loin de lui l'argent comptant de la vie. C'est ainsi, grâce au ciel, que la vérité de son amour a été constatée.

[1] A. « Étincelle ».

[2] « Hindee and Hindoostanee Selections », t. Ier, p. 414, première édition.

[3] C'est-à-dire, Mîr Taquî. Voyez son article.

II. SCHARAR (Mirza Sadic 'Alî), fils de Mirzâ Ja'far 'Alî Facîh, est un poëte dont Muhcin cite des vers. Schefta lui donne seulement le nom de *Mirzâ Sâdic,* et il dit qu'il était derviche ; puis il cite un autre poëte nommé :

III. SCHARAR (Mirza Ja'far), qui semblerait être le même, car l'imâm Ja'far avait le surnom de *Sâdic* « Véridique », et ainsi notre poëte doit se nommer *Ja'far Sâdic.* Il était le jeune frère de Mirzâ Muhammad 'Ischc et militaire de profession. Après avoir habité Dehli il se retira à Haïderâbâd, où il mourut ; mais, selon Sarwar, ce fut à Pûnah qu'il décéda.

IV. SCHARAR (Mirza Gaïyas uddîn) est mentionné par Karîm comme un prince grand amateur de poésie, de musique et de danse, et qui a écrit des poésies rekhtas. Il avait environ trente ans en 1847.

V. SCHARAR ('Abd ulgafur Khan), natif de Dehli, percepteur du district du Bandelkhand, fils de Mîr Muhammad Khân et petit-fils de Schâh Muhammad Khân Kâbûlî, est un poëte qui habitait Râmpûr et dont Muhcin cite des gazals dans son Tazkira.

VI. SCHARAR (Mirza Aga Haçan), natif de Faïzâbâd et habitant de Lakhnau, fils d'Agâ Muhammad et élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne aussi des gazals.

SCHARC [1] (mîr et saïyid Gulam 'Abbas), de Lakhnau, fils du saïyid Mîr Gulâm Rizâ, élève de Mîr Wazîr Sabâ, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Anthologie bibliographique.

I. SCHARIF [2] (Mirza Muhammad Beg), fils de Mirzâ

[1] A. « Orient ».
[2] A. « Noble, honorable », c'est-à-dire, « descendant de Mahomet ».

Faïz, célèbre sofî et commentateur du *Fuçûs ulhikam* « le Chaton des bons avis [1] », s'est occupé avec distinction de poésie hindoustanie. Il était élève de Muhibb ullah Muhibb, et il habitait Dehli, qu'il quitta quelques années avant le temps de la rédaction du Tazkira de Câcim, qui en fait un grand éloge et en cite plusieurs vers.

II. SCHARIF (MIRZA MUHAMMAD), Hindou kschatriya, brahmaniste dans l'origine, mais converti à l'islamisme, fils de Lâlâ Daulat Râm, est auteur de khiyâls et de marciyas. On l'appelait familièrement *Lâlâ Scharîf Beg*, selon ce que nous apprend Zukâ. Ce poëte est peut-être le même que le précédent, et le même, dans tous les cas, que Mirzâ Scharîf Beg, spirituel écrivain mentionné par Schefta.

III. SCHARIF (le maulawî) est auteur de l'*Ibtâl Tacwiyat ulîmân* « Réfutation » de l'ouvrage de Muhammad Ismâ'îl qui porte ce titre. Un exemplaire de cet ouvrage fait partie des livres urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1857 (n° 1088 du catalogue qui en a été publié).

SCHARIF HUÇAIN [2] (le saïyid) est auteur d'un ouvrage de controverse intitulé *Riçâla khams* « Cinq traités », sur les croyances des *schiy'a*, partisans de 'Alî et des imâms; Ludiana, 1863, 56 p.

SCHARIR [3] (AHMAD JAN), de Dehli, est mentionné par Karîm dans son *Guldasta*. On lui doit entre autres un mukhammas sur une pièce de vers de Nazîr intitulée

[1] Célèbre ouvrage de morale composé par le schaïkh Muhî uddîn, fils de 'Alî Ibn 'Arabî. Voyez « Hâjî Khalfa », édition Fluegel, t. IV, p. 424 et suivantes.

[2] A. « Le noble Huçaïn ».

[3] A. « Méchant ».

Banjâra-nâma[1], et un autre mukhammas intitulé *Joguin-nâma* « le Livre de la pénitente », sur le poëme du même Nazîr intitulé *Joguî-nâma* « le Livre du pénitent ». Ce dernier poëme a été lithographié à l'imprimerie Mustafâï de Lakhnau, en 1268 (1851-1852), en 8 p.

SCHARM[2] (JANAB SCHAMS UNNIÇA[3] BÉGAM SAHIBA), fille du Dr Camar uddîn, native de Bénarès et habitante de Lakhnau avant l'insurrection, est une élève distinguée du khwâja Wazîr, de Lakhnau. On lui doit un Dîwân hindoustanî dont on trouve des fragments dans le *Sarâpâ sukhan*.

Voici de cette autre Sapho un gazal qui a été publié dans le *Panjâbî akhbâr* de Lahore du 25 décembre 1868 :

Établissons bien d'abord les *deux* fautes que j'ai pu commettre dans ma sauvagerie, puis on mettra passionnément à mes pieds les *deux* chaînes dont on veut les charger.

Y a-t-il eu *deux* fautes le jour où cet être charmant m'a pris un baiser, en sorte qu'on mette *deux* chaînes à mes pieds?

Le *messager* m'a dit : « Je vous ai apporté aujourd'hui l'annonce de l'union, revêtez-moi d'une robe d'honneur, ou donnez-moi *deux* jâguîrs...

Comme dans ma sauvagerie tes *deux* moustaches me sont venues en idée, elles ont enserré mes pieds de leurs *deux* chaînes.

Mon ami viendra-t-il, ou irai-je le trouver? ces *deux* excuses pour hésiter suffisent au songe de l'union.

Ma bouche collée à la sienne, je confesse et je nie à la fois mon amour; mais mon époux, j'en suis sûre, considérera ces *deux* énonciations comme n'ayant qu'un seul sens.

[1] Voyez l'article NAZÎR.

[2] P. « Modestie ».

[3] Ces mots, qui sont arabes, signifient « Sa Seigneurie le soleil des femmes ».

Je t'admire et tu m'admires. Oh ! que Dieu a bien fait l'une pour l'autre nos *deux* faces sympathiques !

Aimable peintre, si tu représentes ensemble d'une manière heureuse nos *deux* figures, je te récompenserai généreusement.

L'affliction de mon cœur s'est passée, le feu qui dévorait mon sein s'est éloigné, ces *deux* effets sont produits par le sorbet de l'union.

Tue-moi si c'est ton bon plaisir, ô mon idole, mais ne me calomnie pas ; car on me dit que tu as ces *deux* choses en vue.

Je vois une épée à ta ceinture et une autre hors du fourreau dans ta main : contre qui, ô mon idole, as-tu pris ces *deux* épées?...

Ou je le ferai venir sous un prétexte quelconque, ou je lui écrirai ; ces *deux* moyens plaisent également à Scharm.

I. SCHAUC[1] (MIRZA HAFIZ GULAM-I RAÇUL), de Dehli, élève de Schâh Nâcir, dont il a imité le genre d'écrire, est un écrivain hindoustani dont on trouve un baït dans le *Guldâsta-i nischât*. Voici la traduction de cette sorte de distique :

Hier, en montrant ses beaux yeux, cette infidèle a, de ses regards, tué le monde ; car elle ne sort jamais qu'après avoir formé sur ses cils une ligne de surma pareille à celle de l'écriture.

Ce poëte contemporain, mentionné aussi par Câcim et par Schefta, sait le Coran par cœur. Il était imâm d'une mosquée avant l'insurrection de 1857, et il s'occupait de l'enseignement des jeunes princes de Dehli.

J'ignore s'il faut le distinguer de deux autres poëtes du même takhallus, mais de noms inconnus, également de Dehli. Le premier est indiqué comme élève de Mashafî et auteur d'un wâçokht publié dans le recueil intitulé *Majmû'a-i wâçokht ;* et le second, élève de Saudâ, est mentionné par Sarwar.

[1] A. « Désir ».

II. SCHAUC (MIYAN et MÎR HAÇAN 'ALÎ) naquit à Dehli. Il était Pathân de nation et militaire de profession. Il fut attaché à la cour du nabâb 'Imâd ulmulk Gâzî uddîn Khân. Son maître dans l'art de la poésie fut Sirâj uddîn 'Alî Khân Arzû, chez qui Mîr l'avait souvent rencontré. Celui-ci cite environ deux pages de ses vers remarquables par l'originalité des pensées et le coloris de l'expression. Schauc a laissé un Dîwân dont il y avait au *Motî Mahall* de Lakhnau un exemplaire qui se compose de 168 pages de gazals de 14 vers, de 12 pages de rubâ'îs, etc.

III. SCHAUC, de Dehli, doit être distingué de Gulâm-i Raçûl Schauc et de Haçan 'Alî Schauc, l'un et l'autre aussi de Dehli, et dont il vient d'être parlé. En effet, Schefta consacre à ces trois écrivains trois articles différents. Câcim et Kamâl, qui citent également celui-ci, s'accordent avec Schefta à lui donner Saudâ pour maître.

IV. SCHAUC (MIYAN SCHAÏKH MUHAMMAD-BAKHSCH), né à Kutâna, dans la banlieue de Dehli, était élève de Barakat ullah Khân Barakat et militaire de profession. Il se trouva à Haïderâbâd le collègue de Kamâl à la cour du nabâb[1]. Ce biographe, qui était très-lié avec lui, en fait un grand éloge et en cite plusieurs pièces de vers.

V. SCHAUC (JAUHAR BEG), de Lakhnau, élève de Mashafî, s'est distingué dans le logogriphe en vers[2]. Il alla en pèlerinage à Maschhad, ville célèbre par le tombeau de 'Alî. Il vivait encore, à ce qu'il paraît, lorsque

[1] Apparemment le Nizâm de Haïderâbâd, nommé par Kamâl « la lumière des amîrs ».

[2] *Lagz o mu'ammâ*. Je traite de cette branche de la rhétorique orientale dans mon cinquième Extrait du *Hadâyîc ulbalâgat*, Journal Asiatique, 1848.

Schefta, à qui nous devons nos renseignements sur cet écrivain moderne, écrivait son Tazkira. On trouve un éloquent wâçokht de ce poëte dans la Collection des poëmes de ce genre publiée à Dehli en 1849.

VI. SCHAUC (le schaïkh ILAHÎ-BAKHSCH), d'Agra, habitait Farrukhâbâd, où il était secrétaire de Muzaffar-bakht, fils de Mirzâ Jawân-bakht. Il est auteur d'un Dîwân rekhta et d'un Dîwân persan où il a fait entrer des vers de tous les mètres, et d'un ouvrage en prose intitulé *Cawânîn ussaltanat* « les Règles de l'empire [1] ». Il mourut en 1241 (1825-1826), selon ce que nous apprend Schefta.

VII. SCHAUC (le maulawî CUDRAT ULLAH), natif de Cawnpûr [2] et élève de Câïm de Chandpûr, est auteur de cent mille vers. On lui doit un Dîwân et un Tazkira intitulé simplement *Tazkira-i hindî* « Mémorial hindî », et plus spécialement *Tabacât uschschu'arâ* « les Rangées des poëtes », titre qui a été donné au Tazkira publié à Dehli d'après mon « Histoire de la littérature hindoustanie ». Il tenait chez lui des réunions littéraires et il vivait encore en 1807, lorsque Câcim écrivait sa Biographie. Sarwar le nomme *Scharaf uddîn Haçan*.

VIII. SCHAUC (ROSCHAN LAL), élève de Nacîr, habile en musique et en poésie rekhta, est mentionné par Câcim et par Schefta.

IX. SCHAUC (BHOGUÎ LAL) est un autre Hindou mentionné par Schefta parmi les poëtes hindoustanis.

[1] Il existe sur « l'art de gouverner » plusieurs autres ouvrages écrits en arabe, en persan, en turc, en hindoustanî. Voyez dans le « Journal Asiatique » (1824), la Notice que j'ai donnée sur un traité de ce genre.

[2] Ou de Raïpûr, selon Sarwar; et selon Muhcin, de l'endroit nommé Mûî, du zila' de Sanbhal, Murâdâbâd; ou de Râmpûr, selon Mashafî, Sarwar et Karîm.

X. SCHAUC (Faïz 'Alî) est auteur de poésies persanes et rekhtas. Sarwar, qui le mentionne, le distingue d'un autre Schauc sans autre désignation, lequel était contemporain de Saudâ et a formé plusieurs élèves. Mais Zukâ les considère comme identiques.

XI. SCHAUC (Tahmtan Jang Bahadur), amîr du Décan, est auteur de poésies hindoustanies. On lui doit entre autres une pièce de vers qu'il fit à l'occasion de la solennité du Ramazân, selon ce que nous apprend Sarwar.

XII. SCHAUC (Schîv Gopal), appelé familièrement *Kâkâ Jî*, de Patna, fils du mahâjan saudâgar Mâl, est un poëte hindoustanî mort jeune, qui est mentionné par 'Ischquî.

XIII. SCHAUC (Raé Daulat Raé), fils de Râé Schîv Singh, est un poëte hindoustanî qui habitait Lakhnau, dans le quartier appelé Aschrafâbâd. Il est élève du munschî Mendû Lâl Zâr et auteur de poésies dont Muhcin donne un échantillon.

XIV. SCHAUC (le saïyid Mîr 'Alî Zamin), de Lakhnau, fils d'Akbar et élève de Mîr 'Alî Aschraf Raschk, est auteur d'un Diwân qui offre cette particularité que le dernier vers de chaque gazal exprime une date; Muhcin en cite des vers nombreux dans son Tazkira.

XV. SCHAUC (le hakîm Taçadduc Huçaïn Khan), de Lakhnau, connu aussi sous le nom de *Nawâb Mîrzâ*, fils du hakîm 'Agâ 'Alî Khân et élève du khwâja Haïdar 'Alî 'Atasch, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Tazkira.

XVI. SCHAUC (Mirza Khuda-dad Beg), petit-fils de Mirzâ Gâlib, est un poëte hindoustanî contemporain mentionné dans l'*Awadh akhbâr* du 23 février 1869.

I. SCHAUKAT [1]. Jonathan Scott, connu par sa traduction des « Mille et une Nuits », s'était aussi occupé d'hindoustanî. Il nous a fait connaître quelques pièces de vers du poëte Schaukat, pièces d'où je tire les lignes suivantes :

Quel ange implorerai-je? Mon cœur est atteint d'égarement. La folie m'a été destinée; c'est un instrument de la Providence.

J'ai caché mes pensées, ô ma bien-aimée! toutefois le dard de tes sourcils a trouvé sa place dans mon cœur.

Je t'ai crue sans art, ô ma bien-aimée! mais par l'effet de la compagnie de mes rivaux, tu es devenue adroite et rusée.

Quiconque a visité la limite du néant, n'est jamais revenu. Retourner d'un lieu pareil, c'est chose difficile.

Ainsi personne, ô Schaukat, ne saurait te faire renoncer à ton amour, quand même le genre humain tout entier voudrait t'y forcer [2].

Ce Schaukat est sans doute Mirzâ 'Alî Schaukat, de Lakhnau, jeune frère de Mirzâ Mugal Sabcat, qui a écrit un petit Dîwân dont Sarwar donne un échantillon ; et le même aussi que Kamâl nous dit avoir eu l'occasion de voir à Rampûr et en avoir reçu un gazal qu'il a inséré dans son Tazkira.

II. SCHAUKAT (le maulawî BACIT 'ALÎ) habitait à Lakhnau le quartier de *Bhawânî ganj*. Il est élève d'Asgar 'Alî Khân Nacîm, et on lui doit des pièces de vers dont 'Alî Ibrâhîm donne plusieurs échantillons.

III. SCHAUKAT (MÎR HUÇAÏN 'ALÎ), de Dehli, est un autre poëte hindoustanî dont Muhcin donne de son côté des vers dans son Tazkira.

IV. SCHAUKAT (MUHAMMAD MUNÎF 'ALÎ), natif de

[1] A. « Puissance, dignité ».
[2] W. Ouseley, « Oriental collections », t. II, p. 396.

Bijnor, fils de Rustam 'Alî, écrivain distingué, apprit l'art des vers de Gulâm-i 'Alî Hasrat, de Bareilly, et s'y distingua à son tour. « On raconte, dit Schefta, qu'il se lia de grande amitié avec un Européen à Bénarès, et qu'à son instigation il quitta l'islamisme (Dieu nous préserve d'un pareil malheur!) pour se faire chrétien. Actuellement il habite la ville de Mirat, où il s'occupe de l'instruction des enfants, et il a changé son nom de *Munîf 'Alî* « Don de 'Alî » en celui de *Munîf-i Macîh* « Don du Christ ».

SCHAUQUI[1] (MUHAMMAD FACÎH), fils de 'Ischquî, n'avait que trente ans lorsque son père l'a mentionné dans son Tazkira parmi les poëtes hindoustanis.

SCHAWAT[2], fils de Schâh Ma'çûm Muhauwis, mentionné par Câcim, est auteur de poésies obscènes.

I. SCHAYAN[3] (le munschî TOTA RAM) est un poëte contemporain dont on trouve plusieurs poëmes dans différents numéros de l'*Awadh akhbâr*, mais qui s'est fait surtout connaître par une traduction des « Mille et une Nuits » en urdû, à laquelle il a donné le titre de *Hazâr dâstân*[4] « les Mille histoires », et qu'il a publiée à Lakhnau en 1867, en quatre grands volumes in-4° de 304, 320, 232 et 224 pages. Il est de plus auteur d'une autre traduction en vers urdus des « Mille et une Nuits »; Cawnpûr, 1868, in-8° de 837 p. Cette traduction est intitulée *Alf Laïla, nau manzûm* « les Mille et une Nuits nouvellement versifiées », et elle est mentionnée dans l'intéressant rapport de février 1868 de Mr. Kempson,

[1] A. P. « Désireux, amoureux ».
[2] A. « Désir, passion ».
[3] P. « Agréable, convenable ».
[4] C'est aussi le surnom qu'on donne en persan au rossignol.

directeur de l'instruction publique dans les provinces nord-ouest. L'*Awadh akhbâr* du 7 septembre 1869 en annonce une édition en quatre volumes, et nous fait savoir que les vers sont du mètre *bacît*, le même que celui du *Schâh-nâma*.

On doit aussi à cet auteur le *Dâstân Amîr Hamza* « Histoire d'Amîr Hamza », en vers urdus; et on a publié de lui à Lakhnau un wâçokht (*Wâçokht Schâyân*) qui est annoncé dans le catalogue des livres de Nawal Kischor de janvier 1869.

II. SCHAYAN (Kanha Lal) est un autre poëte contemporain dont on trouve un gazal dans l'*Awadh akhbâr* du 3 août 1869.

I. SCHEFTA[1] (le nabâb Hajî Muhammad Mustafa Khan Bahadur), de Dehli, personnage considérable, fils de 'Azîm uddaula Sarfarâz ulmulk nawâb Murtazâ Khân Muzaffar Jang Bahâdur, est un poëte urdû distingué, élève de Mumin, qui a pris, outre le takhallus de *Schefta*, celui de *Maçarrat*[2] dans ses productions persanes. Il est auteur :

1° D'un Tazkira ou Biographie anthologique des poëtes hindoustanis, écrite en persan, de 1248 à 1250 (1832-1834). Ce Tazkira, intitulé *Gulschan bé-khâr* « le Parterre sans épine », contient des notices sur six cents écrivains, dont un grand nombre vivants, avec beaucoup d'extraits de leurs ouvrages. Il est plus correct que la plupart des Tazkiras, même que celui de Câcim, qu'il paraît surtout avoir mis à contribution. J'en ai une copie manuscrite[3], et j'ai pu ainsi y puiser une grande

[1] P. « Fou, amoureux ».
[2] A. « Joie ».
[3] Je la dois à mon ami feu F. Boutros, alors à Dehli.

partie des nouveaux renseignements de cette seconde édition. Le manuscrit se termine, d'après l'usage oriental, par plusieurs tarîkhs, les uns dus à Schefta lui-même, les autres à Mumin, à Karam et à Khirad. L'auteur avait trente-six ans lorsqu'il termina son travail. Le *Gulschan bé-khâr* a été du reste imprimé à Dehli en 1845, à la typographie du maulawî Muhammad Bâquir, et il y en a même plusieurs éditions ;

2° On doit à Schefta un Dîwân, recueil de ses poésies hindoustanies ;

3° Il a publié à Lakhnau le *Maulûd-i Ibn Jûzî muhaddas* « la Naissance traditionnaire, d'après Ibn Jûzî », sur la généalogie, la naissance et l'éducation de Mahomet, d'après les *hadîs*. Dans cet ouvrage, préparé par le maulawî Schâh Muhammad Salâmat ullah, les paroles du prophète ont été données, tant dans l'original arabe que traduites en urdû pour l'intelligence des habitants de l'Inde [1].

Dans son propre Tazkira, Schefta parle de lui-même avec beaucoup de modestie, et il exprime le regret d'avoir perdu dans l'inaction un temps précieux. Il termine son article par dix pages de ses vers.

Schefta tint à Dehli des réunions littéraires jusqu'en 1847, époque où il quitta cette ville [2]. En 1866 il était encore vivant, et il fut l'objet des louanges de Dharm Nârâyan dans le *Quirân ussa'adaïn,* journal hindoustanî de Dehli.

II. SCHEFTA (le hafiz 'Abd ussamad) est un savant militaire, élève de Bhorî Aschufta pour la poésie, origi-

[1] Voir l'article Salamat.
[2] Le Dr Sprenger dit qu'il résidait encore à Dehli en 1854.

naire de Cachemire et natif de Dehli. Il est mentionné par Câcim comme poëte urdû.

III. SCHEFTA (AHMAD KHAN), de Dehli, élève d'Acir et ami de Bâtin, est peut-être le même que celui que Sarwar et les auteurs du *Majma' ulintikhâb* et du *Gulschan-i bé-khâr* mentionnent, mais dont ils ne donnent ni les noms ni non plus les titres honorifiques. Kamâl en cite plusieurs gazals, et il les tenait de l'auteur, qu'il avait connu dans une réunion littéraire à Râmpûr. Toutefois les biographes Sarwar et Schefta l'appellent « poëte ancien » ; mais il faut peut-être entendre par cette expression, comme nous l'avons vu plusieurs fois, « un poëte classique qui a écrit dans le style ancien », ou même un poëte âgé.

IV. SCHEFTA (le saïyid ILAH-BAKHSCH), de Dehli, résidait depuis quelques années à Patna lorsque Schorisch écrivait, et il composait surtout des marciyas.

V. SCHEFTA (MÎR MUHAMMADÎ) demeure à Dehli, dit Schorisch, qui le mentionne aussi parmi les poëtes hindoustanis, mais il n'est pas natif de cette ville.

SCHÉWAN[1] (MÎR HAÇAN), de Patna, poëte par goût et militaire de profession, était mort lorsque Schorisch, qui le mentionne, écrivait son Tazkira.

SCHI'AR[2] (AKHUND), de Râmpûr, père de Raûf Ahmad Raûf, est mentionné par Câcim parmi les poëtes hindoustanis.

SCHI'ARI[3], de Jwâlâpûr selon les uns, et de Chandpûr selon les autres, est classé parmi les poëtes urdus par Zukâ, Schorisch et Bâtin.

[1] P. « Lamentation ».
[2] A. « Vêtement de dessous », et, par suite, « coutume ».
[3] A. P. « Revêtu du vêtement de dessous », et, par suite, « coutumier ».

I. SCHIFA [1] (le hakîm Yar 'Alî), de Dehli, était contemporain de Walî et de Muhammad 'Alî Hischmat. Voilà tout ce que disent de ce poëte médecin 'Alî Ibrâhîm, et Muhcin, qui cite de lui un seul vers.

II. SCHIFA (le hakîm Muhammad Haçan Khan), de Dehli, était, lorsque Zukâ rédigeait son Tazkira, terminé en 1832, un jeune homme qui écrivait des poésies rekhtas, ce qui ne permet pas de le confondre avec le précédent.

III. SCHIFA (Mirza Karîm Beg), de Lakhnau, fils de Mirzâ Nûr 'Alî Beg et élève de Fath uddaula Mirzâ Muhammad Rizâ Barc [2], est auteur d'un Dîwân hindoustanî dont Muhcin cite des vers.

I. SCHIGUFTA [3] (Budh Singh) est compté parmi les poëtes hindoustanis. D'abord serrurier, puis militaire, Schigufta fut élève de Bhorî Khân Aschufta pour la poésie. Sarwar dit qu'il s'occupait aussi de théologie. Mannû Lâl rapporte de lui un vers dont voici la traduction ; il paraît extrait d'un *sâqui-nâma* :

Les buveurs ont brisé les verres, ils ont mis en pièces les bouteilles. Dis-moi donc, ô échanson, à qui est le jardin où sont de pareils ivrognes?

II. SCHIGUFTA (le nabâb Mirza Saïf 'Alî Khan Bahadur), de Lakhnau, était fils de Schujâ' uddaula, nabâb d'Aoude, qui régna sur ce pays de 1756 à 1775. Mashafî, dans sa Biographie, dit que c'était un jeune homme spirituel, doux et modeste, qui s'occupait de poésie. Il prit d'abord le takhallus de *Bayân*, et ensuite celui de

[1] A. « Guérison ». Allusion à la profession de médecin des deux premiers poëtes dont il s'agit ici.
[2] Voyez son article.
[3] P. « Épanoui ».

Schigufta. Il consultait sur ses productions Mirzâ Kâzim 'Alî Jawân. Ses vers sont écrits dans un style sublime et pur, ses cacîdas surtout. Mashafì avait vu à Lakhnau le Dîwân ou la collection des poésies de Schigufta, et il en cite quelques vers. De son côté, Mannû Lâl en cite aussi un bon nombre dans son *Guldasta-i nischât.*

III. SCHIGUFTA (MIRZA SCHIGUFTA-BAKHT ou BÉDAR-BAKHT), poëte qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, est souvent aussi désigné sous le nom de *Mirzâ Hâjî Sâhib,* parce qu'il avait satisfait en personne à l'obligation du pèlerinage. Il était fils du prince royal Jahândâr Schâh, avec qui il alla résider à Bénarès, où il fut accueilli avec empressement par les officiers du gouvernement anglais. Ce personnage distingué a cultivé avec succès la poésie hindoustanie, et on lui doit des poëmes estimés.

SCHIHAB UDDIN[1] (AHMAD BEN 'UMAR), surnommé *Hindî* « Indien », et plus spécialement *Daulatâbâdî,* c'est-à-dire de Daulatâbâd ou Aurangâbâd, est, je pense, le même écrivain qui est auteur d'un *Majmûa'* « Recueil » de différentes pièces de vers, et entre autres d'un *Kok schâstar* « Livre du kok », version ou imitation en vers de ce livre sanscrit sous le titre de *Bhog bal* « l'Énergie du plaisir », en vers dakhnis. La bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta en possède un exemplaire in-folio de 150 p. de 13 lignes, écrit en 1082 (1671-1672) à Haïderâbâd. Ce poëme, rédigé d'après la traduction persane de Barîd Schâh Mahmûd, est dédié à Amîr Schâh, roi de Golconde.

Schihâb uddîn est aussi auteur des ouvrages hindoustanis suivants :

[1] A. « L'étoile de la religion ».

1° D'un commentaire marginal sur le *Kâfiya* « la Suffisance », intitulé *Hâschiya-i hindî bar Kâfiya;*

2° D'un autre commentaire sur le *Misbâh* « la Lampe », intitulé *Hâschiya-i hindî bar Misbâh.*

Le *Kâfiya* et le *Misbâh* sont deux célèbres traités de jurisprudence musulmane.

SCHIKÉBA[1] (le schaïkh GULAM HUÇAÏN), de Dehli, élève de Muhammad Taquî Mîr, était un des officiers de Schâh 'Alam. Il a écrit un Dîwân dont Sarwar, qui était lié avec lui, a cité bon nombre de vers. Mannû Lâl en a cité aussi dans son *Guldâsta.*

I. SCHIKOH[2] (MIRZA MUHAMMAD RIZA[3]), de Lakhnau, élève et ami de Mirzâ Catîl, est, selon Mashafî, un poëte qui n'a pas beaucoup écrit, mais dont toutes les pièces de vers sont marquées au coin du véritable génie poétique. Kamâl en cite plusieurs vers, et Muhcin nous fait savoir qu'il était mort quand il rédigeait son Tazkira.

II. SCHIKOH (le saïyid et mîr SCHIKOH 'ALÎ), de Sarâwah, est un poëte hindoustanî mort vers 1819 ou 1820, et qui est mentionné par Sarwar et par Muhcin.

SCHINAWAR[4] (SAHIB MIRZA) est un poëte hindoustanî contemporain, natif de Faïzâbâd et habitant de Lakhnau, fils de Schâh Mîr Khân, petit-fils d'Agâ Nacîr, de Nischâpûr, et élève d'Atasch. Il est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Tazkira.

SCHIRIN[5] (BÉGA TAWAÏF[6]), de Lakhnau, est une

[1] P. « Patient ».

[2] P. « Dignité, grandeur », etc.

[3] C'est ainsi que Câcim, Sarwar et Kamâl écrivent son nom, et non *Rizâî.*

[4] P. « Nageur (dans les eaux du spiritualisme) ».

[5] P. « Douce ».

[6] C'est-à-dire, « Madame la bayadère ». *Bégam*, considéré comme féminin de *beg*, ne s'applique qu'aux dames de condition; mais il paraît

poétesse qui faisait partie d'une troupe de bayadères et qui est mentionnée dans les poésies de Surûr (Wilâyat 'Alî), notamment dans le gazal de ce poëte qui est cité dans le *Sarâpâ sukhan* parmi les vers sur la beauté des yeux.

Schirîn fut d'abord élève de Mîr Muhammad Sipahr, puis d'Imdâd 'Alî Bahr ; elle est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals.

SCHIV-BAKHSCH [1] SCHAKAL [2], pandit de 'Azîmgarh, a traduit en vers hindis les Proverbes de Salomon, le Sermon de la montagne et le treizième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu ; ces traductions ont été lithographiées dans l'Inde.

SCHIV CHANDAR-NATH (le bâbû) fut d'abord directeur à Mirat d'une imprimerie appelée *Jâm-i Jamsched* « la Coupe de Jamsched », ainsi que d'un journal urdû portant le même titre et imprimé à cette typographie, mais qui a cessé de paraître en 1853.

En 1849, ce bâbû établit à Agra une imprimerie du même nom, et il y a publié en 1851 plusieurs ouvrages à l'usage des écoles des natifs, préparés par Mr. H. S. Reid, alors visiteur général des écoles. Ce sont entre autres :

1° *Patr mâlikâ* « la Guirlande de feuilles », en hindî [3],

que *Bégâ*, qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires, s'applique aux dames d'une classe inférieure. Quant au mot *tawâïf*, il est proprement le pluriel du mot arabe *taïfa* (comme *cabâïl* dont on a fait les *Kabyles*, de *cabîla* « tribu » ; *zâwât*, dont on a fait *zouave*, de *zâwî*, participe présent de *zawa* « marcher »), signifiant « bande, troupe », et spécialement troupe de jeunes danseuses, et par suite « danseuse », le pluriel étant employé par politesse pour le singulier.

[1] I. P. « Don de Siva ».

[2] Ce mot serait-il pour *schakl*, substantif arabe signifiant « forme, figure » ? Dans ce cas, il offrirait le takhallus de cet écrivain.

[3] Voyez l'article SRÎ LAL.

probablement « Abécédaire », ou plutôt ce qu'on nomme en anglais « Primer » ;

2° *Mahâjani-sâr dîpikâ* « le Flambeau sur l'essence du commerce », en hindî, sorte d'abrégé du *Mahâjani-sâr* de Srî Lâl; Agra, 1856;

3° *Chhitr chandrikâ* « les Rayons lunaires de la peinture ». Cet ouvrage serait-il le même que celui de Râjâ (Balwân Singh) portant le même titre, sur la poétique hindie?

4° *Urdû adarsch* « Miroir urdû [1] ;

5° *Nacschjât-i azlâ'* « Cartes de districts » (« Districts maps ») ;

6° *Nacschjât-i maktab* « Cartes d'école » ;

7° Carte d'Asie (« Map of Asia ») ;

8° *Lîlâwatî*, en hindî (« *Leelawati*, hindee version [2] »).

SCHIV ou SIVA NARAYAN (le pandit), élève distingué du collége des natifs de Dehli et d'Agra, et premier professeur d'anglais à Mirat, est auteur :

1° D'une traduction en urdû d'une Vie de Démosthènes, sous le titre de *Tazkira Demosthenes kâ* « The life of Demosthenes from Plutarch's Lives »; Dehli, 1848, in-8°;

2° Il a rédigé avec le pandit Sarûp Nârâyan une Géographie de l'Hindoustan, sous le titre de *Jagrâfiya Hind* « Géographie de l'Inde » ;

3° Il a traduit en urdû, en collaboration du même Sarûp Nârâyan, le Traité de philosophie naturelle d'Arnott, sous le titre de *Riçâla-i 'ilm-i tab'iyî* [3] « Traité de

[1] Voyez l'article SRÎ LAL.

[2] Voyez aussi l'article SRÎ LAL.

[3] Cet ouvrage est mentionné dans le catalogue des livres de la Bibliothèque impériale de Dehli.

la science naturelle » (Illustrations of natural philosophy in a series of familiar dialogues), imprimé à Dehli ;

Ce même traité a été traduit en hindî sous le titre de *Padârtha vidyâ sâra,* et imprimé à Calcutta en 1846, in-12. Ne serâit-il pas le même que le *Ma'rifat-i tab'îyî* « Philosophie naturelle », imprimé à Dehli ?

4° Il a traduit aussi le « Marshman's Survey of history » ;

5° Il a aidé le munschî Wazîr 'Alî à traduire l'« Histoire de Grèce » ;

6° C'est lui aussi qui a publié en urdû, en 1859, en un in-8° de 78 pages, à l'imprimerie du *Mufîd khalâîc* d'Agra, le *Dâstân câcidân-i schâhî* « Histoire des messagers du roi », petit in-8° de 78 p., qui est une traduction libre du traité religieux anglais intitulé « The four messengers ». C'est un conte moral, mais dont le style allégorique est tout à fait dans le goût oriental. Il y en a une édition en caractères dévanagaris, 1861, ibid., 92 pages, petit in-8° ;

7° De l'*Akhbâr sar-rischta-i ta'lîm Awadh* « Nouvelles du département de l'instruction publique d'Aoude », publié le samedi à Lakhnau, sous les auspices de Mr. W. Handford, directeur de l'instruction publique en Aoude, par cahiers in-4° de 16 pages sur deux colonnes.

8° Il est aussi l'éditeur du *Mufîd khalâîc* « Ce qui est utile au peuple », journal urdû d'Agra, et de sa reproduction en hindî intitulée *Sarvupakârî* « l'Action pour tous ».

Schiv Nârâyan était en 1859 l'éditeur du journal hindî d'Ajmîr intitulé *Jag labh chintak* « Pensées pour l'avantage du monde ».

Il a édité le *Khat panchâschika* « les Cinquante-six

aphorismes », en sanscrit et en hindî; Agra, 1868, grand in-8° de 32 p.; le *Majmûa'-i dilbahlâo* « Collection de passe-temps (littéraires) », chansons et épigrammes en hindî, imprimé aussi à Agra en 1868, in-8° de 32 p.; et nombre d'autres ouvrages mentionnés à l'article de leurs auteurs.

SCHIV ou SIVA NARAYAN-DAS [1], fondateur de la secte éclectique des *Siva-Nârâyanâî*, était un Râjpût de la tribu nommée Nârâyanâ [2], natif de Sésana [3], village près de Gâzîpûr. Il vivait sous le règne de Muhammad Schâh, et un de ses ouvrages est daté de l'ère de samwat 1791 (1735 de J. C.). Il a laissé de nombreux écrits pour inculquer ses doctrines. On lui attribue onze livres différents en vers hindis, savoir :

1° *Lao* ou *Lava granth;* 2° *Santvilâs;* 3° *Wajan granth;* 4° *Sant sundara;* 5° *Gurû nyâs;* 6° *Sant achârî;* 7° *Sant updes;* 8° *Sabdâvalî;* 9° *Sant parwâna;* 10° *Sant mahîma;* 11° *Sant sâgar.*

J'ignore si c'est la collection de tous ces ouvrages qui porte l'intitulé de *Sant saran*. Quoi qu'il en soit, Wilson avait un exemplaire manuscrit de ce dernier ouvrage en trois volumes in-folio. Il se compose de poëmes et d'hymnes hindis des *Siva-Nârâyanâî;* il est écrit en caractères nagaris.

Il y en a un douzième, qui est le sceau de tous les autres; mais il n'a pas encore été divulgué; il reste à la charge exclusive du chef de la secte. Cette personne réside à Balsand, dans le district de Gâzîpûr, où il y a un collége et le principal établissement [4].

[1] I. « Serviteur de Wischnu et de Siva ».
[2] Telle est, je pense, l'orthographe de ce mot.
[3] « Asiatic Researches », t. XVII, p. 305.
[4] Selon Montg. Martin, « East. India », t. II, p. 137.

On trouve dans l'« Asiatic Journal[1] » le texte et la traduction d'un chant religieux de ce personnage, chant qui est devenu populaire parmi ses sectateurs, et que celui qui nous le fait connaître avait appris dans l'Inde d'un porteur de palanquin.

En voici quelques lignes :

Chantez, mes amis, les dons spirituels. Laissez sans retour toute fantaisie humaine, hâtez-vous, joignez la troupe sainte, attachez-vous au peuple élu; battez des mains et faites résonner le tambour et les cymbales en réjouissance...

Si tu désires t'amender, arme-toi de l'épée de la foi et combats la folie mondaine...

Tu ne tarderas pas de jouir des délices des saints, en marchant dans la voie sacrée que te montre Siva Nârâyan-dâs.

I. SCHOR[2] (Mirza Mahmud Beg) est aussi nommé *Aslû* (Athlû) ou *Malhû Beg*. Il était Persan d'origine, mais natif de Dehli, et militaire de profession. Il périt à la fleur de l'âge, sur le champ de bataille. Il était élève de Sa'âdat Yâr Khân Ranguîn et d'Inschâ ullâh Khân, et ami de Sarwar et de Câcim, qui lui ont consacré des articles dans leurs Tazkiras des poëtes hindoustanis. Muhcin en cite aussi des vers.

II. SCHOR (le khwâja 'Azîm Khan), originaire de Dehli, fils du khwâja Muhammad Khân et élève de Mirzâ Ghacîtâ, résida d'abord à Mothari dans le Bihâr, et vint s'établir ensuite au Bengale. Il resta quelque temps auprès du nabâb Sâdic 'Alî Khân et de Mîr Muhammad Câcim Khân; puis il obtint du râjâ Schitâb Râé, gouverneur de Patna, le jaguîr de Champaran. Abû'lhaçan,

[1] T. III, 3e série, p. 637; 1844.

[2] P. « Bruit, réputation ».

qui le mentionne parmi les poëtes hindoustanis, l'avait souvent vu à Patna et lui avait entendu réciter ses vers[1]. 'Ischquî le nomme *Schorisch,* et il nous apprend qu'il était mort lorsqu'il écrivait son Tazkira.

III. SCHOR (Bakhu), de Pânîpat, fils d'un boucher nommé Khaïrâtî, et boucher lui-même, est auteur de vers fort agréables, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire. Il avait environ quarante ans en 1847.

IV. SCHOR (Jarij Pesch), de Coïl, est un poëte hindoustanî, chrétien de religion et probablement Anglais, dont le nom était peut-être *Georges Bans*[2] *Shore.* Il avait adressé à Karîm, pour la lire dans une de ses réunions littéraires, une pièce de vers en urdû qui annonçait un talent peu commun. Il a aussi écrit en persan.

V. SCHOR (le schaïkh Muhammad Muhî uddîn Siddîquî), fils du câzî 'Izz uddîn, de Sahâranpûr, est un poëte du talent duquel Karîm fait un grand éloge, et dont il cite bon nombre de vers. Il nous apprend qu'il avait environ vingt-sept ans en 1847, et qu'il s'occupait à cette époque d'arranger le Dîwân de ses poésies.

SCHORI[3] est un poëte hindoustanî natif de Lakhnau, dont feu le général J. S. Harriot avait recueilli des vers qu'il prisait extrêmement.

I. SCHORISCH[4] (Mîr Gulam Huçaïn), de 'Azîmâbâd (Patna), plus connu sous le nom de *Mîr Bhatnâ,* qu'on lui donnait familièrement, était neveu (fils de sœur) du maulâ Mîr Wahîd et disciple de Mîr Bâkir

[1] Je dois ce renseignement à feu N. Bland, qui l'a trouvé dans le *Maçarrat afzâ.*

[2] Sprenger lit en effet *Bans* dans les Tazkiras originaux.

[3] P. « Renommé ».

[4] P. « Tumulte ».

Hazîn. Il était très-orgueilleux et fier de son mérite. Il a composé un Tazkira des poëtes hindoustanis. Cette biographie, que Sprenger a exploitée, d'après l'exemplaire de J. B. Elliot, de Patna[1], dans la liste qu'il a donnée (d'après les biographies originales qu'il a eues à sa disposition) des poëtes hindoustanis[2], contient trois cent quatorze courtes notices écrites en persan. Il a écrit aussi beaucoup de poésies hindoustanies qui ont été réunies en Dîwân, et en outre des cacîdas. Il mourut en 1195 (1781). 'Alî Ibrâhîm, qui le connaissait, cite plusieurs pages de ses vers, ainsi que Muhcin.

II. SCHORISCH (Gulam Ahmad), fils de Muhammad Akbar, qui exerçait la profession d'écrivain public, est, selon Schefta et Karîm, qui sont liés avec lui, un jeune homme vif et spirituel, élève de Mumin Khân, sous les auspices duquel il s'est exercé à la poésie hindoustanie. Ces biographes citent de lui quelques vers dans leurs Tazkiras.

III. SCHORISCH (Nacir[3] Huçaïn) est un élève de Mirzâ Sanâ uddîn Khân Firâc. Il savait le Coran par cœur et écrivait des vers fort agréables. Il avait pris d'abord, selon ce que nous apprend Câcim, le takhallus de *Muruwat*.

IV. SCHORISCH (Mîr Mahdî), de Patna, fils de Gulâm Huçaïn, est mentionné par 'Ischquî comme un jeune et habile poëte.

SCHRI-DAS[4] (le bâbû) est un Hindou contemporain converti au christianisme, et qui est auteur :

[1] In-4° de 500 pages de quinze lignes.
[2] « A Catalogue of the libraries of Lucknow », p. 182.
[3] Sarwar et Zukâ le nomment *Khalîfa Nâcir Huçaïn.*
[4] I. « Serviteur de la déesse Schrî ou Srî ».

1° D'un ouvrage écrit en urdû, intitulé *Sifât Rabb ul'âlamîn* « Attributs du Seigneur des mondes », imprimé à Agra;

2° De l'« Urdu Voyage to England and America », imprimé à Allahâbâd (« Mission Press »); brochure de 92 p. (Zenker, « Bibliotheca orientalis »);

3° D'un Essai contre les dépenses excessives que font les natifs à l'occasion des mariages, travail qui a reçu le prix décerné annuellement par le comité municipal de Bareilly. Je pense que c'est l'ouvrage intitulé *Imtinâ' isrâf-i schâdî* « Opposition à la prodigalité pour le mariage [1] ».

SCHRI ou SRI-PRAÇAD [2] (le munschî et pandit) est :

1° L'éditeur du *Sadr ulakhbâr o natâïj ulafkâr* « le Centre des nouvelles et les produits des pensées », journal urdû de Dehli.

2° Il est auteur d'un *Jabr o mucâbala* « Algèbre »; Mirat, 1866, grand in-8°;

3° Du *Jagrâfiya-i 'âlam* « la Géographie du monde », en urdû; Allahâbâd, in-8°, en deux parties, la première, de 67 p.; la seconde, de 54 p., 1866 et 1867. La première partie a été réimprimée en 1868;

4° Du *Jagat bhûgol* « le Globe du monde », géographie hindie et urdue, en deux parties, 48 et 64 pages; Mirat, 1865, in-8°, et Allahâbâd, 1868, in-8° de 42 p. (première partie).

SCHRI RAM SINGH [3] (le pandit) est auteur du *Râj samâj* « Société du pays », traité hindî écrit en caractères persans, avec une transcription interlinéaire en

[1] Voyez mes Discours de 1864, p. 7, et 1865, p. 24.
[2] I. « Faveur ou don de Schrî ou Lakschmî ».
[3] I. « Le divin Râma le héros (le lion) ».

caractères nagaris, sur les habitudes des Indiens, dédié à feu Sir Henry Elliot; 178 p. de 17 lignes, copié en 1851[1].

SCHRI ou ISCHRI SAHAI[2] (le pandit) est corédacteur avec Chaman Lâl du *Jâm-i jahân numâ* « la Coupe qui montre le monde », journal urdû de Mirat, dont le titre fait allusion à la célèbre coupe de Jamsched.

SCHU'A[3]. Tel est, à ce qu'il paraît, le surnom poétique du sultan Muhammad Akbar II[4], roi de Dehli, fils et successeur de Schâh 'Alam II, dont le takhallus était *Aftâb*. Le mot *aftâb* signifiant « soleil » et *schu'a* « rayon », on peut supposer que c'est par modestie que le sultan Akbar II prit ce surnom, se considérant comme un simple rayon du soleil (poétique) de son père. Câcim en fait un grand éloge et cite un échantillon de ses vers.

I. SCHUHRAT[5] (MIRZA MUHAMMAD 'ALÎ), de Dehli, était un des élèves de Yahyâ Mân Jurat[6]. Il se retira à Lakhnau, où il vivait encore en 1196 (1781-1782). 'Alî Ibrâhîm cite seulement deux vers de ce poëte urdû, et Mashafî quatre.

II. SCHUHRAT (le maulawî GULAM HUÇAÏN), de Gâzîpûr, passa quelque temps dans les honneurs avec le nabâb Fazl-i 'Alî Khân, de Gâzîpûr ; puis il fut attaché à Bénarès, au même tribunal dont 'Alî Ibrâhîm était président. On le compte parmi les écrivains hindoustanis, et on trouve dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm* un échantillon de ses poésies.

[1] « Journal Asiatic Society of Bengal », t. XXIII, p. 256.
[2] I. « Protection de Schrî ou Lakschmî ».
[3] A. « Rayon, éclat ».
[4] Voyez ce que j'ai dit de ce sultan, d'après Madame Mîr Haçan 'Alî, dans le Journal Asiatique, en 1853.
[5] A. « Célébrité ».
[6] Et selon Sarwar, de Calandar-baksch Jurat.

III. SCHUHRAT (Iftikhar uddîn 'Alî Khan), homme de lettres distingué, était frère du nabâb Wâcic 'Alî Khân. Il résidait à Calcutta en 1814, et Bénî Nârâyan le fréquentait. Ce dernier cite de lui cinq gazals, quatre dans le corps de son ouvrage et un dans l'appendice. Voici la traduction d'un de ces morceaux :

Elle a brûlé mon cœur au point que *ma vie s'en va*... Ah! regarde dans ce cœur avec ton charmant regard qui, hélas! y a fixé une flèche de telle sorte, que *ma vie s'en va.*

En la voyant boire du vin en compagnie d'un rival, j'en ai éprouvé un tel chagrin, à la nuit, que *ma vie s'en va.*

Mon cœur a ressenti une telle agitation, qu'il comprend que cette amie a tourmenté mon âme au point que *ma vie s'en va.*

Le souvenir de ta stature m'a fait lever et rester appuyé sur mon oreiller toute la nuit, au point que *ma vie s'en va.*

La plainte s'élève à chaque instant de mon cœur; en effet, mon amie m'a tellement obligé à rester dans ma demeure, que *ma vie s'en va.*

Dans la voie de mon amour pour toi, j'ai supporté la peine et le chagrin à tel point que, tout vivant que je suis, je sens que *ma vie s'en va.*

O Schaïkh ! ne m'interroge pas sur la religion; cette idole impie m'éblouit de telle façon que *ma vie s'en va.*

J'ai fondé sur ma vie ma célébrité (*schuhrat*); mais j'ai attaché mon cœur à une telle infidèle, que *ma vie s'en va.*

J'ignore si c'est de ce poëte ou de l'un des précédents, qui portent le même nom, qu'il existe un Dîwân manuscrit dans la bibliothèque du vizir du Nizâm, à Haïderâbâd.

IV. SCHUHRAT (Amîr-bakhsch Khan), de Dehli, et originaire de Cachemire, était fils de Içâ Khân, lieutenant de Schâh Nizâm uddîn, gouverneur de la province de Dehli, et il alla habiter Haïderâbâd par suite des

événements politiques. Il avait été d'abord attaché au nabâb Scharyâr uddaula, puis il le fut, à Haïderâbâd, au nabâb *Schams ulumarâ* [1] en qualité de poëte, et se trouva ainsi dans la compagnie du ministre Chandû Lâl, dont il a été parlé sous le nom de *Schâdân*, qui est son takhallus. Son père occupait aussi un emploi distingué auprès du nabâb Raf'at ulmulk. C'est ainsi qu'il a été nommé Schuhrat du Décan par Câcim et par Sarwar.

Schuhrat était très-lié avec Kamâl, qui fait l'éloge de ses qualités morales et intellectuelles, et qui cite de lui plusieurs pièces de vers. Schefta nous apprend qu'il fut élève de Sanâ ullah Khân Firâc, et qu'il mourut jeune.

V. SCHUHRAT (MIRZA HAJÎ BEG), élève du muftî Muhammad Sadr uddîn Khân, est un prince grand amateur de poésie. Il avait tenu d'abord chez lui la même assemblée littéraire qui se réunit ensuite chez Karîm. On lui doit des pièces de vers fort éloquentes et qui ont eu beaucoup de succès. Il avait environ trente ans en 1847, et il avait mis au jour un Dîwân.

VI. SCHUHRAT (le maulawî 'ABBAS 'ALÎ) est un poëte hindoustanî contemporain, dont on trouve un cacîda dans l'*Awadh akhbâr* du 28 septembre 1869.

SCHUJA' [2] (le nabâb SCHUJA' CULÎ KHAN), fils du nabâb Munîr uddaula Nâdir Jang, est un poëte hindoustanî qui résidait depuis quelques années à Mugalpûra de Patna [3] lorsque Schorisch rédigeait son Tazkira.

[1] « Le soleil des omras » ou « émirs ». C'est le titre d'honneur de ce nabâb, dont Kamâl ne donne pas le nom.

[2] A. « Brave ».

[3] Il paraît qu'il y a non-seulement à Dehli, mais à Lakhnau, à Patna et probablement ailleurs, un quartier nommé Mugalpûra « la ville des Mogols ».

SCHUJA'AT [1] (le schaïkh BAHADUR 'ALÎ), de Lakhnau, fils du schaïkh Fath 'Alî, *alias* Schaïkh Madârî, et élève de Nâcir, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

SCHUJA'AT 'ALI [2] (le maulawî), auteur de l'*Isbât ul'ijâz* « Confirmation des miracles (de Mahomet) », poëme urdû, imprimé à Dehli en 1850.

I. SCHUKR [3] (le pandit RADHA KISCHN), mentionné t. II, p. 566, sous le nom de *Râo Kischn,* est un kâyath de Muradâbâd, cité par Schefta parmi les poëtes hindoustanis. Il est élève du collége des natifs de Dehli, et en 1864 il habitait Lahore. On lui doit entre autres :

1° La traduction urdue, en collaboration avec Râm Chandr [4], professeur au collége de Dehli, de l'« Algebrical Geometry » de Wand, qu'il a publiée en 1853 au « Dehli oordoo Akhbar Press », sous le titre de *Hindsah bil jabr,* qui est la traduction du titre anglais;

2° Il a publié en 1851, à une autre imprimerie de Dehli, le *Matba' ul'ulûm,* un traité de mécanique intitulé *'Ilm-i adât* [5] « la Science des machines », traduction du « Young's Mechanics ». Il avait déjà paru antérieurement un ouvrage intitulé « Treatise on the mechanical powers », petit in-4° (native character). Cet ouvrage est mentionné dans le catalogue de Madden de 1847.

Il a aussi paru à Agra en 1844, in-8°, une traduction en urdû du « Mechanics series (Weale's) », de « Tate's

[1] A. « Force »; mot appartenant à la même racine arabe que le précédent.
[2] A. « La force de 'Alî ».
[3] A. « Action de grâces ».
[4] Voyez son article.
[5] « Friend of India », mars 1853.

Exercises on mechanics and natural philosophy », sous le titre anglais de « Treatise on mechanics [1] ».

3° Le *'Ajûbât* (ou *'Ajâïb*) *rozgâr* « Merveilles du temps » ;

4° Le *Tazkirat ulkâmilin* « Biographie des personnages éminents », laquelle paraît traduite de l'anglais.

Cette biographie est aussi attribuée à Râm Chand.

II. SCHUKR (MUHAMMAD MIRZA), de Haïderâbâd, fils de Haçan Mirzâ Casd, et élève de Faïz, est un poëte mentionné par Bâtin.

SCHU'LA [2] (le pandit AMAR-NATH), originaire du Cachemire et natif de Lakhnau, est cité par Sarwar parmi les poëtes hindoustanis signalés dans son Tazkira. En 1859, étant traducteur de la cour suprême de justice au Panjâb, il a reproduit en urdû des circulaires du gouvernement, publiées à Lahore sous le titre de *Sirkularât*.

I. SCHU'UR [3] (MIYAN SCHU'UR AHMAD), de Râmpûr, est le père de Miyân Raûf Ahmad Raf'at. Ils sont cités l'un et l'autre par Câcim comme des poëtes distingués.

II. SCHU'UR (le schaïkh 'ABD URRAUF), fils du schaïkh Haçan Rizâ, connu sous le nom de *Bastî Miyân*, natif de Balgram et habitant de Lakhnau, est un poëte contemporain aujourd'hui défunt, élève de Mashafî, et qui est auteur d'un Dîwân dont Sarwar et Muhcin donnent plusieurs extraits dans leurs Tazkiras.

SCHU'URI [4] est un poëte hindoustanî natif de Gwâlior [5], cité dans la Biographie de Sarwar, qui dit qu'il

[1] « Selections from the Records »; Agra, 1855, p. 437.
[2] A. « Flamme ».
[3] A. « Sentiment ».
[4] A. P. « Sage, intelligent », etc.
[5] *Jwâlâyûri*, c'est-à-dire, je pense, de *Jwâlior* ou *Gwâlior*. On pourrait lire aussi, avec Sarwar, *Jwâlâpûrî*, c'est-à-dire de Jwâlâpûr.

était de la catégorie des poëtes anciens, et dans celle de Mîr, qui donne de lui un vers dont voici la traduction :

Pendant la saison des pluies j'ai pu regarder fixement le soleil, et voir clairement, à la pâleur qui décolore sa face, qu'il est amoureux de toi.

SEN ou SÉNA[1], barbier de son métier et saint waïschnava, est auteur de poëmes hindis qui font partie de la quatrième section de l'*Adi granth*.

SÉNA PATI[2] est auteur du *Schat ritu barnan* « Description des six saisons de l'année », in-8° de 16 p. de 20 lignes, publié à Bénarès en 1868 par les soins du bâbû Gokul Chand.

SÉWA[3] est auteur d'un ouvrage intitulé *Rauzat uschschuhadâ* « le Jardin des martyrs », recueil de marciyas ou élégies, en vers dakhnis, sur la mort de Huçaïn et des autres membres de sa famille qui furent tués à Karbala. Le docteur Herklotts parle de cet ouvrage dans son *Canûn-i islâm*[4]. Selon C. Stewart[5], il a été écrit en 1681 de J. C. Ces marciyas sont chantés dans les *imâm-bârâ*[6] chaque nuit, pendant le temps que dure la commémoration annuelle du martyre de Huçaïn, c'est-à-dire pendant les dix premiers jours du mois de muharram, et ils arrachent généralement des larmes à l'auditoire.

J'ai parlé, à l'article FAÏYAZ, d'autres ouvrages portant le même titre et roulant sur le même sujet.

SÉWAK[7] est auteur d'un masnawî écrit en dakhnî

[1] I. « Faucon ».
[2] I. « Général d'armée ».
[3] P. « Service », etc.
[4] Page 163.
[5] « Catalogue of Tippoo's Library », p. 181.
[6] Au sujet de cet édifice particulier à l'Inde, voyez mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde », p. 36.
[7] I. « Serviteur ».

sur les guerres de Muhammad Hanîf, et intitulé *Quissa dar ahwâl-i Muhammad Hanîf* « Histoire des guerres de Muhammad Hanîf », et aussi *Jang-nâma* « Livre du combat ». C'est une imitation du persan. La riche bibliothèque de l'East-India Office possède un manuscrit de cet ouvrage qui n'a pas de date, mais qui paraît ancien. Il se compose de 130 pages in-4°. Il est écrit en caractères naskhis.

Il y a plusieurs poëmes hindoustanis sur le même sujet. On peut voir ce que j'en ai dit à l'article AZAD.

I. SIDC [1] (MUHAMMAD SIDDÎC), de Haïderâbâd, est un poëte élève de Miyân Faïz, qui est mentionné par Gurdézî et par Sarwar.

II. SIDC (BASCHARAT 'ALÎ), fils de Nawâzisch 'Alî et élève de Muzaffar Khân Garm, est un poëte hindoustanî dont Muhcin donne des vers dans son Anthologie.

SIFAT [2] (MAZHAB 'ALÎ KHAN) est un poëte hindoustanî mentionné dans le *Maçarrat afzâ* d'Abû'lhaçan.

SIHHAT [3] (MUHAMMAD HAÇAN KHAN), de Lakhnau, fils du hakîm Gulâm 'Abbâs, petit-fils par sa mère de Muhammad Yâr Khân Wakîl et élève du saïyid Agâ Haçan Amânat, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

I. SIHR [4] (MUHAMMAD KHALIL KHAN) est un poëte dakhnî très-estimé, qui habitait Haïderâbâd, où sa famille occupait un rang distingué. Il était lui-même du nombre des *omra* et des familiers du souverain. On le signale comme ayant surtout réussi dans les pièces d'éloge (*manâquib*),

[1] A. « Vérité ».
[2] A. « Qualité ».
[3] A. « Santé ».
[4] A. « Magie ».

dans le *mukhammas*, le gazal et le cacîda, poëmes dans lesquels, selon Kamâl qui était son ami, il n'avait pas son pareil.

II. SIHR (Ajodhya-praçad), de Lakhnau, fils de Râm Dayâl, ministre d'I'timâd uddaula Mîr Fazl 'Alî Khân et élève du capitaine Macbûl uddaula Mirzâ Mahdî Cubûl, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers.

III. SIHR (Mîr Nacir 'Alî), fils de Mîr Muhammad 'Alî et élève de Nâcikh, était originaire de Coïl et habitait Lakhnau. Il est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers. Il était mort lors de la rédaction du *Sarâpâ sukhan*.

SIKANDAR[1] (le khalifa Muhammad 'Alî), appelé aussi par quelques biographes *Schaïkh Sikandar*[2] et simplement *Khalifa Sikandar*, était surtout très-habile dans le marciya. Il a composé beaucoup de pièces de ce genre en hindoustanî oriental ou pûrbî[3], et dans les dialectes du Marwâr et du Panjâb. Ce dernier idiome était celui de son pays natal, car Mashafî nous apprend que sa patrie était du côté de Lahore. Sikandar a aussi écrit en vers un ouvrage intitulé *Quissa-i mallâh o mâhî o bâdschâh dil khor* « Histoire du pêcheur, du poisson, et du roi mangeur de cœur ». Il était élève de Miyân Nâjî. Mashafî dit qu'il était aimable et spirituel, et que dans ses vers urdus il a suivi tour à tour l'école ancienne et la nouvelle. Malheureusement il était adonné au vin. A l'époque où le biographe que je cite écrivait son Tazkira (1793-1794), il avait plus de cinquante ans.

Kamâl, qui le nomme *Mirzâ Ahmad 'Alî Khân*, l'avait

[1] A. « Alexandre ».
[2] Par erreur selon Sarwar.
[3] Voyez l'Appendice à la première édition de mes « Rudiments », p. 51.

beaucoup connu d'abord à Lakhnau, puis à Haïderâbâd, où il alla d'après l'invitation du Nîzâm, et où il mourut avant l'époque de la rédaction du *Majma' ulintikhâb*. Schefta nous apprend qu'avant de se rendre dans cette dernière ville il était allé à Dehli, et qu'à sa mort on envoya ses cendres à Karbala.

I. SIPAHI[1] (MÎR IMAM-BAKHSCH), élève de Miyân Nâcir, était un poëte hindoustanî distingué et un habile calligraphe, auquel Karîm donne le titre de *mu'allim* « professeur ». Il est mort fort jeune et depuis longtemps. Mannû Lâl en cite un seul vers dans son *Guldasta*.

II. SIPAHI (SCHAH CULÎ KHAN) est un autre poëte mentionné par Abû'lhaçan.

III. SIPAHI, de Lakhnau, troisième poëte de ce nom, périt victime d'un assassinat. Voilà le seul renseignement que nous donne Câcim, qui lui accorde une mention dans son Tazkira.

I. SIPAHR[2] (MÎR MUHAMMAD), de Lakhnau, élève du khwâja Wazîr, neveu (fils de sœur) de Muhcin, l'auteur du *Sarâpâ sukhan,* et fils de Mîr Mahdî Badarkhschî, plus connu sous le nom de Mîr Schâh 'Alî, est auteur d'un Dîwân dont son oncle cite plusieurs gazals.

II. SIPAHR (SCHITAB ou SCHIHAB KHAN), de Dehli, élève de Mirzâ Câdir-bakhsch Sâbir, est un autre poëte hindoustanî mentionné aussi par Muhcin dans son *Sarâpâ sukhan* comme auteur d'un Dîwân dont il cite plusieurs gazals.

I. SIRAJ[3] (MÎR SIRAJ UDDÎN HUÇAÏNÎ), d'Aurangâbâd[4],

[1] P. « Soldat, militaire, membre de l'armée (*sipâh*) ».
[2] P. « Le firmament, le globe céleste ».
[3] A. « Lampe ».
[4] Capitale de la province de ce nom dans le Décan.

prit pour surnom poétique le mot *Sirâj,* qui fait partie de son titre honorifique. C'est un des poëtes les plus distingués du Décan. Mîr nous fait savoir, dans sa Biographie, qu'il avait ouï dire que Sirâj était disciple de Saïyid Hamza et qu'il avait mis à contribution le *Bayâz* « Album » de ce dernier. Il déclare, du reste, que ses vers ne sont pas dépourvus de goût.

Kamâl le nomme *Schâh Sirâj* et dit qu'il se distingua à la fois comme poëte et comme derviche. Il nous fait aussi savoir qu'il appartenait à une famille d'un rang élevé. Selon Schefta, il fut contemporain d'Abrû. Ses poésies hindoustanies ont été recueillies par 'Abd urraçûl en un Dîwân de cinq mille vers. Sirâj est aussi auteur d'un masnawî qui porte le titre de *Bostân-i khiyâl* « le Jardin de l'imagination », et d'une Anthologie des poëtes persans intitulée *Diwân-i muntakhab*[1]. Muhcin le nomme Saïyid Camar 'Alî ; car ce qu'il dit du poëte qu'il nomme ainsi se rapporte évidemment à celui-ci. Il le croit antérieur à Walî, et nous fait savoir qu'il vivait à Haïderâbâd du Décan.

Fath 'Alî Huçaïnî cite trois pages des vers de Sirâj, et Bénî Nârâyan un gazal dont voici la traduction :

Ayant entendu la nouvelle de l'extase occasionnée par l'amour, ni le *jinn* ni la fée n'ont pu subsister, ni toi, ni moi; tout ce qui est resté demeure privé de sentiment.

Le roi de l'extase m'a donné pour vêtement la nudité; la couture du dépouillement de soi-même est restée, la déchirure de la folie est restée.

Un vent a soufflé du côté du monde invisible, il a brûlé le jardin de la joie; mais une branche de l'arbrisseau du chagrin, qu'on nomme *le cœur,* est restée verte.

[1] Voyez Sprenger, « A Catalogue », p. 148.

Quelle expression emploierai-je pour me plaindre du regard insouciant de mon amie? J'éprouvais le désir de boire cent coupes de vin, et cependant mon cœur est plein de cette boisson.

Ce fut un beau moment que celui où je vis le manuscrit de l'amour; car ce qu'on lit sur le *talc* du livre de l'esprit est mondain.

L'effet de l'extrême surprise causée par ta beauté a été tel, que le miroir a perdu son éclat, et la fée a renoncé à se montrer.

Le feu de l'amour a réduit en poussière le cœur désolé de Sirâj; l'idée du danger n'est pas restée; il n'est resté que celle d'être sans danger.

Je pense que c'est le même poëte dont il existe les *Kulliyât* « Œuvres complètes » en manuscrit dans la bibliothèque du râjâ Chandû Lâl d'Haïderâbâd, et le Dîwân sous le titre de *Dîwân-i Schâh Sirâj*, dans la bibliothèque du Nizâm. Feu Romer avait aussi dans sa collection un masnawî du même écrivain.

II. SIRAJ (SIRAJ UDDÎN 'ALÎ) était véritablement, selon Schefta, une lampe (*sirâj*) dans l'assemblée de la science et du savoir. Il a écrit en persan et en hindoustani. On lui doit entre autres un gazal célèbre que les chanteurs publics font souvent entendre dans l'Inde. Il est mentionné par Schefta et par Karîm.

III. SIRAJ (SIRAJ UDDÎN), de Pânîpat, père de Karîm uddîn, l'infatigable écrivain hindoustanî contemporain, et de 'Imâd uddîn, célèbre par son éclatante conversion au christianisme, avait environ quatre-vingts ans en 1847. Ses vers sont écrits à la manière ancienne, c'est-à-dire, nous dit son fils Karîm, avec beaucoup d'expressions arabes. Il n'a pas eu de maître pour la poésie hindoustanie. En cela il est « self taught », comme

disent les Anglais. Cependant il étudia la littérature persane sous Hakîm Sikhwâ et le Coran sous son propre père. On lui doit en hindoustanî :

1° *Quissa-i Hâtim Taïyî,* roman en vers sur la légende de Hâtim Taï;

2° *Quissa-i Aftâb Schâh o Mahtâb Schâh* « Histoire du roi Aftâb (*soleil*) et de la reine Mahtâb (*lune*) »;

3° *Quissa-i Kâmrûp,* rédaction en vers de la légende des « Aventures de Kâmrûp », différente de celle que j'ai publiée;

4° Un *Masnawî* sur les impressions poétiques.

En 1869, suivant l'exemple de deux de ses fils, il s'est converti au christianisme, et il a reçu le baptême avec bonheur [1].

IV. SIRAJ (le saïyid HAMZA 'ALÎ) est un autre poëte hindoustanî distinct des précédents et des suivants.

V. SIRAJ (le schaïkh AMAN 'ALÎ) est un cinquième poëte hindoustanî de ce takhallus.

VI. SIRAJ (le maulawî AHMAD) est auteur du *Sirâj ulîmân* « le Flambeau de la foi », traité qui fait partie des ouvrages urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1857 (n° 1070 du catalogue qui en a été publié). Cet ouvrage, qui a été cité par le savant hindoustaniste J. M. Ottley, a été lithographié à Madras en 1254 (1838-1839).

SIRAJ UDDIN [2] est auteur du *Nacl-i majlis* « Anecdotes de société »; Dehli, 1868, in-8° de 60 p.

SITA RAM [3] est auteur du *Dil lagan* « Affection du cœur », ouvrage hindî de médecine, imprimé d'abord à

[1] Voyez mon Discours de 1869, p. 33.
[2] A. « La lampe de la religion ».
[3] I. Réunion des noms de Râma et de Sîtâ sa femme.

Mirat en 1865, in-8° de 86 p., puis à Dehli en 1868, in-8° de 84 p.

SITAL-PRAÇAD[1] TIWARÉ (le pandit), de Bénarès, est auteur de la traduction en hindî du « Synopsis of science », qu'il a intitulée *Siddhânta sangraha* « la Vérité en résumé », et qu'il a publiée à l'aide des soins éclairés du professeur Fitz-Edward Hall, de Bénarès. Le premier volume de cet ouvrage, imprimé à Agra en 1855, se compose d'une partie en anglais, de 72 pages, et de la traduction hindie en caractères dévanagaris, de 96 pages in-8°. Le but de ce travail est de concilier la science indienne, spécialement la philosophie, appelée *nyâya*, avec la science européenne.

Ce pandit a été le collaborateur du bâbû Hari Chandra pour la traduction des drames sanscrits en hindî publiés dans le *Kavi bachan sudhâ*.

SIVA ou SIVA-DAS[2] (le râjâ) est un écrivain hindou, de Jaïpûr, dans la province d'Agra, à qui on doit :

1° Le *Siva chaupayî* « les Quatrains de Siva », ouvrage cité par Ward dans son « Histoire de la littérature des Hindous », t. II, p. 481 ;

2° Le *Ratna mâlâ* « le Collier de perles », cité aussi par Ward dans son « Histoire de la littérature des Hindous », t. II, p. 481. J'ignore si c'est le même dont Wilson a fait usage pour son Dictionnaire : ce dernier est une liste des noms des drogues, tant végétales que minérales, en sanscrit et en hindouî ;

3° On doit au même écrivain le *Siva sâgara* « l'Océan de Siva », ouvrage également cité par Ward.

4° Il est enfin auteur d'un ouvrage intitulé *Pothî lok*

[1] I. « Don de Sîtal (grand saint jaïn) ».
[2] I. « Serviteur de Siva ».

ûkat, ras jagat[1], dont j'ignore le sujet. Il est indiqué dans le catalogue des livres de Farzâda Culî, comme rédigé d'une manière nouvelle et peu usitée, et on y donne à l'auteur le nom de *Raé Schív-dâs,* du sûba d'Akbarâbâd ;

I. SIYADAT[2] (Mîr Mujahid uddîn ou Najm uddîn), de Lakhnau, est un poëte hindoustanî élève de Nizâm uddîn Mamnûn ; il est mentionné par Câcim et par Sarwar.

II. SIYADAT (Gulam Raçul), schaïkh de Murâdâbâd, est un autre poëte mentionné par Karîm uddîn.

SOMBRE (David Ochterlony Dyce) ou *Davy Sombre,* comme on l'appelait familièrement à Mirat, fils adoptif de la Bégam Samrû, était né à Sirdhana en 1806. Son éducation fut dirigée en partie par Mr. Fisher, ecclésiastique anglais, chapelain de Mirat, et il l'acheva au collége de Dehli, où il devint habile en persan et en anglais. A la mort de la Bégam reine de Sirdhana, il hérita de plus d'un demi-million sterling (13 millions). Il arriva en Angleterre en 1838 et il y épousa, en septembre 1840, l'honorable Mary Anna Jerwis, fille de lord Saint-Vincent, et fut élu membre du parlement en 1841. Mais en mars 1843 il fut interdit, d'après l'avis de ses médecins. En juin 1849, il fit un testament qui fut cassé par le comité judiciaire du conseil privé en 1856. Il était mort en juillet 1851.

Dans l'intervalle de son interdiction à sa mort, il résida assez longtemps à Paris, et j'eus l'occasion de le

[1] Ou *Lokokti raçayukti,* ce qui semble signifier « l'appréciation du goût sur les discours du monde ».

[2] A. « Gouvernement, administration », et proprement, « la dignité de saïyid ».

voir plusieurs fois, de causer avec lui en hindoustanî, et de lui entendre réciter des tirades de ses vers, car il était poëte, et c'est à ce titre qu'il trouve ici sa place.

SOPAN-DÉVA ou SOPAN-DAS [1], ami de Jnân-Déva, est un auteur hindî mentionné dans le *Kavi charitr,* et qui mourut en 1219 de l'ère saka (1297-1298 de J. C.). Il passait pour un avatâr de Brahmâ.

SORAB [2] JI (le munschî Doça-bhaï) est un savant parsi de Bombay, auteur :

1° De poésies hindoustanies et persanes sur différents sujets ;

2° D'un ouvrage intitulé « Idiomatical sentences in the english, hindoostanee, guzaratee and persian languages » ; Bombay, 1843, in-folio.

Cet ouvrage est divisé en six parties : 1° phrases préliminaires ; 2° militaires ; 3° judiciaires ; 4° commerciales ; 5° médicales ; 6° phrases variées.

L'auteur fut aidé par le savant orientaliste Mr. E. B. Eastwick, alors lieutenant dans l'infanterie des natifs de Bombay ; son ouvrage reçut l'approbation de Mr. Vans Kennedy, traducteur officiel du gouvernement, et il parut sous les auspices de feu Sir Jamsetjee Jee Jee Bhoy.

3° D'un poëme hindoustanî intitulé *Indra sabhâ* « la Cour d'Indra » , et en anglais « The Court of raja Indra » , imprimé à Bombay en 1863 (en caractères guzaratis), de 79 pages in-8° [3], et à Lahore, à la typographie du *Koh-i nûr,* en caractères dévanagaris ; le même, à ce qu'il paraît, qui, bien qu'en urdû, a été publié en carac-

[1] I. *Sopan* paraît être pour *swapn* « songe, sommeil », et *Déva* (Dieu) est un titre d'honneur. Quant à *Sopan-dâs,* ce mot composé signifierait alors « esclave du sommeil ».

[2] Probablement pour *Suhrâb,* nom d'un héros du *Schâh-nâma.*

[3] « Catal. of native publications in the Bombay Presidency », p. 151.

tères dévanagaris à Bénarès en 1865, in-8° de 36 pages, aux frais d'Abinâci Lâl et du munschî Harbans Lâl.

On trouve, dans le numéro du 28 février 1863 de l'« Illustrated London News », une notice détaillée sur cet écrivain, accompagnée de son portrait d'après une photographie qu'a fait exécuter l'honorable W. E. Frere, membre du Conseil de Bombay. Voici le résumé de cette notice :

« Dossabhay Sorabjee (selon l'orthographe anglaise) est né en 1786, dans la ville de Broach, en Guzarate, d'une famille de prêtres parsis. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, son père le conduisit à Bombay, afin qu'il pût recevoir une éducation meilleure que celle qu'on aurait pu lui donner dans sa ville natale, et il fut aussitôt placé au séminaire persan, où pendant sept ans il se livra avec la plus grande application à ses études. Il y eut entre autres pour compagnon un écrivain hindoustanî auquel j'ai consacré un article : Muhammad Ibrahîm Macba. Dossabhay quitta le séminaire en 1803, et il fut d'abord chargé d'enseigner le persan, qu'il savait parfaitement, ainsi que l'hindoustanî et le guzaratî, ses langues maternelles. Il se mit alors à étudier l'anglais, dont il parvint à acquérir une connaissance suffisante.

A cette époque, plusieurs négociants arméniens, qui de la Perse vinrent se fixer à Bombay, placèrent leurs enfants sous la direction de Dossabhay, et la réputation de sa science attira aussi l'attention des officiers de la Compagnie des Indes, dont plusieurs voulurent s'instruire auprès de lui pour l'hindoustanî et le persan. En 1808, il publia une traduction guzaratie d'un petit ouvrage persan intitulé *Cadîm-nâma* « Ancien livre », récit abrégé de l'émigration des ancêtres persans des parsis

actuels de l'Inde. En 1818, il donna la traduction du *Tazkirat ulhukama* « Mémorial des philosophes », ouvrage persan sur les doctrines des anciens philosophes grecs et musulmans ; puis deux ouvrages sur la religion de Zoroastre. Il est membre de l'institution parsie et un des juges de paix de Bombay.

I. SOZ [1] (le saïyid et mîr MUHAMMADÎ), de Carâwalpûr, près de Dehli, est un des écrivains hindoustanis les plus habiles, les plus éloquents et les plus célèbres. Outre son mérite littéraire, il connaissait aussi l'art de tirer les flèches et de bien monter à cheval. Il se distinguait encore par la beauté de son écriture, genre de talent très-estimé des Orientaux ; il savait même écrire dans les sept genres d'écriture persane connus dans l'Inde. Ses vers sont d'un style clair et facile ; ils ont une facture particulière extrêmement agréable qui le fait considérer comme le chef d'une école nouvelle. Selon le docteur Gilchrist [2], Soz, ainsi que Figân, dont il a été parlé, ont écrit avec succès dans une sorte de dialecte particulier aux femmes, quoique, dans l'opinion des Hindous, il soit inconvenant aux hommes de s'en servir.

Au commencement de sa carrière, Soz se laissa dominer par la violence de ses passions sensuelles ; plus tard, c'est-à-dire dans la dix-huitième année du règne de Schâh 'Alam, il entra dans la voie de la liberté spirituelle, et endossa le froc des derviches.

Mashafî nous apprend qu'il prit d'abord le mot *Mîr* [3] pour takhallus, mais que Mîr Muhammad Taquî étant déjà célèbre sous ce nom, il le changea et adopta celui

[1] P. « Brûlure, ardeur ».
[2] « Hindoostanee Grammar », p. 247, 248.
[3] Quelques biographes originaux le mentionnent sous ce takhallus.

de *Soz*. Il avait plus de soixante-dix ans en 1793-1794. En 1196 de l'hégire (1781-1782) il habitait Lakhnau, et partageait son temps entre la contemplation et la prière. En 1212 (1797-1798), il alla à Murschîdâbâd et à Faïzâbâd ; mais il n'y resta pas et retourna à Lakhnau, où il mourut peu de temps après, âgé de quatre-vingts ans[1].

Kamâl nous fait savoir qu'il était fils de Mîr Zîyâ uddîn Bukhârî[2], lequel était fils de S. S. Cutb 'Alam Gujarâtî.

'Alî Ibrâhîm, qui cite quinze à seize pages de ses vers, nous apprend qu'il parlait fort peu et consentait difficilement à ce qu'on lui demandait. Mashafî dit au contraire qu'il était poli, qu'il avait l'air riant ; ce qui suppose un caractère ouvert et aimable. Il ajoute qu'il l'avait connu, et que Soz lui avait témoigné de l'amitié.

Soz a écrit en vers et en prose : ses poésies urdues sont réunies en un Dîwân. On en a publié, dans l'Inde, un volume in-4° de 57 pages, sans indication de lieu ni d'année, mais imprimé en effet à Calcutta en 1810. Toutefois ce n'est qu'un choix de ses œuvres, consistant seulement en odes et en quatrains[3]. Le gazal dont je donne ici la traduction n'en est pas tiré ; il est pris dans l'Anthologie de Bénî Nârâyan :

Ma vie s'en va ; mes amis, retenez-la : une épine est entrée dans mon cœur, faites-la sortir.

1 Bénî Nârâyan dit qu'il mourut à Talhor. J'ignore quelle est la ville qu'il entend par là. Dans les cartes anglaises il y a une ville du Multân désignée sous le nom de *Tullar*.

2 Ses ancêtres étaient de Bukhâra.

3 « Annals of the College of Fort-William », p. 256. Je pense que c'est le même ouvrage qui est indiqué dans le « General Catalogue » sous le titre « A Selection from the works of Meer Soz, a hindustani poet of considerable celebrity, consisting in odes and tetrasticks ».

La vie ne me convient pas; non, elle ne me convient pas; tuez-moi ! tuez-moi !

Pour l'amour de Dieu, ô mes compagnons, appelez et retenez cette belle qui s'en va !

Si elle ne vient pas, d'après ce que vous lui direz, suppliez-la, appelez-la à chaque instant.

Si elle se fâche et dit des injures, restez silencieux, ne dites rien, ne soyez pas méchants envers elle.

Dites-lui : « *Un de vos esclaves se meurt;* allez le délivrer de l'agonie où il se trouve ».

Chère amie! les soupirs des gens qui ont été brûlés par l'amour sont énergiques; accepte les vœux que Soz (*brûlure*) forme à ton sujet.

Voici quatre autres gazals du même poëte :

I.

Pourquoi ces gens invoquent-ils hors de propos le nom de l'amour, eux dont le but n'est pas l'amour?

Son ivresse est mortelle comme l'agonie. Je vous le dis, ne buvez pas la coupe de l'amour.

Quel charme peut avoir l'amer baiser que vous me donnez? Je lui préfère l'injure qui provient d'un amour véritable.

Oh! combien ce temps fâcheux serait admirable si le zéphyr matinal m'apportait un message d'amour de ma bien-aimée!

L'ignominie du monde était écrite dans ma destinée. O mon Dieu, ne permettez pas que personne soit déshonoré par l'amour.

Soz, ne te dirige pas d'après les discours des gens austères; car les jours de l'amour n'admettent pas de retard.

II.

Peut-on jouir du repos, tant que l'envie réside dans le cœur? Celui qui connaît l'envie n'est pas tranquille sous la voûte du ciel au mouvement circulaire.

L'homme devenu mendiant par l'envie erre à mille portes, et ne peut jamais remplir la coupe de son désir.

Tourne ton visage du côté du contentement; agrée mes paroles. Des malheurs de mille sortes accompagnent l'envie.

O homme, ne t'avilis pas dans les mains du temps. Or c'est l'envie qui peut t'avilir plus que tout autre vice.

Hélas! je n'ai trouvé personne de plus envieux que moi; le destin a taillé pour moi le manteau de l'envie.

Soz, il vaut mieux passer son temps dans une agréable insouciance, plutôt que d'y laisser placer le pied de l'envie.

III.

Hélas! ma vie est sur sa fin, et toutefois ma bien-aimée n'est pas venue. Je me meurs, et, hélas! elle ne m'a pas montré sa face.

Tu sais que je suis ton esclave; quel inconvénient y aurait-il eu que tu fusses venue? Hélas! ô ma bien-aimée, comment n'en as-tu pas éprouvé du regret dans ton cœur?

J'emporte, en quittant le monde, le désir de m'unir à toi; ô perfide, de mon tombeau s'élèveront des cris d'hélas.

La bienveillance doit accompagner, ô ma bien-aimée, la beauté extérieure; mais chez toi il n'en est pas ainsi.

Pourquoi réciter des vers, discourir, dire des plaisanteries? Cent fois on a entendu de ces choses de la bouche de Soz.

IV.

Assez, ô mon cœur impuissant; assez, reste silencieux, ne te consume pas à pleurer. C'est assez, reste silencieux.

Ne fais pas de bruit; car tes soupirs ne parviendront pas jusqu'à elle. C'est assez, reste silencieux.

O ignorant, en vain tes yeux la recherchent; écoute mon discours. C'est assez, reste silencieux.

En te voyant pleurer, les hommes pleureront; mais, ô mon cœur, c'est assez, ne pleure pas. C'est assez, reste silencieux...

En vain ces vers sont comme des étincelles. O Soz, dont la langue est de feu, reste silencieux.

II. SOZ (le maulawî 'Abd ulkarîm), de Dehli, fils du maulawî Imâm-bakhsch Sahbâyi, est un autre poëte

urdû, mais beaucoup moins connu, dont Muhcin cite des vers.

I. SOZAN[1] (le nabâb Mirza Ahmad 'Alî Khan Schaukat Jang), fils du nabâb Iftikhâr uddaula Mirzâ 'Alî Khân et neveu du nabâb Sâlâr Jang Bahâdur, habitait Lakhnau, où il jouissait de la faveur du nabâb-vizir Açaf uddaula. Comme il eut occasion de fréquenter Mîr Ziyâ, il prit du goût pour la poésie urdue, et il a laissé des vers estimés, dont les ouvrages biographiques originaux donnent des extraits.

II. SOZAN (le schaïkh Schams uddîn), originaire de Dehli et habitant de Farrukhâbâd, élève de Mîr Soz, militaire de profession, est un autre poëte mentionné par Sarwar.

SRI DHAR[2] (le swâmî) est un écrivain hindî de caste brahmanique, qui naquit à Pandharpûr en 1600 du saka (1678) et mourut en 1650 (1728). Son père s'appelait Brahmânand et sa mère Savitri. Il fonda un ordre de faquîrs et composa les ouvrages suivants, dits en langue pracrite, mais en hindi, je pense, lesquels forment un gros volume :

1° *Pandava pratâpa* « Puissance des Pandavas » ;

2° *Hari vijaya* » « Triomphe de Hari » ;

3° *Râma vijaya* « Triomphe de Râma » ;

4° *Siva lîlâmrita* « Passe-temps de Siva »[3] ;

5° *Kâci khanda* « Section de Bénarès » ;

6° *Brahmacharya khanda* « la Vie brahmanique » ;

7° *Jaïmini asvamedha* « Sacrifice du cheval par Jaïminî » ;

[1] P. « Brûlant ».

[2] I. *Srî*, titre d'honneur; *dhâr* « courant, rivière ».

[3] Des ouvrages du même titre ont été déjà signalés p. 352 et 431 du t. Ier.

8° *Pândurang mahâtunga* « la Grande montagne des Pandavas » ;

9° Un commentaire sur le *Bhagavat gutta.*

SRI KISCHAN[1] est l'éditeur d'un journal hindî bimensuel publié à Agra et intitulé *Pâp mochan* « la Délivrance du mal ». Ce journal est la reproduction du journal urdû de jurisprudence du munschî Jwâlâ-praçâd intitulé *Dharm prakâsch* « l'Éclat de la justice ».

SRI (SCHRÎ ou ISCHRÎ) LAL[2] (le pandit), d'Agra, est auteur :

1° Du *Mahâjani sâr* « l'Essence du commerce », abrégé du *Mahâjani pustak* « Manuel des Mahâjans hindous », en hindî[3]. Il y a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui offre l'exposition du système de la tenue des livres de compte des banquiers en caractères nagaris nommés *sarrâfi,* c'est-à-dire propres aux banquiers ou *sarrâf.* Il est imprimé à Agra et à Allahâbâd, en 1859, in-8° de 17 pages.

2° Du *Patr mâlikâ* « Guirlande de feuilles » (Easy letter writer), manuel épistolaire hindî en deux parties, imprimé aussi à la même typographie d'Agra en 1850-1851. Ces deux ouvrages ont été publiés pour les écoles des natifs par H. S. Reid, visiteur général de ces écoles.

Il y a aussi un tout petit volume de Schrî Lâl intitulé également *Patr mâlikâ,* lequel est apparemment un abrégé du premier, et dont j'ai la cinquième édition, d'Allahâbâd, 1860.

[1] I. « Le Dieu (*divus*) Krischna ».
[2] I. « Le chéri de Lakschmî ».
[3] Le même, je pense, qui est mentionné dans le « Supplement to the Catalogue of the Library of the Hon. East-India Company » sous le titre de « Mahajan's Book, or Merchant's Accounts », oblong; Agra, 1849.

3° Du *Dharm* (ou *Dharam*) *Singh kâ vrittânta* « Histoire de Dharm Singh ». Ce conte a été d'abord écrit en urdû, d'après l'invitation de Mr. H. S. Reid, pour l'instruction des enfants, sous le titre de *Quissa Dharam Singh,* et imprimé plusieurs fois à des milliers d'exemplaires; la septième fois, par exemple, à dix mille; Allahâbâd, 1860, 12 p. Le thème original de cet opuscule est dû à Mr. John Muir.

La version urdue a été faite par Chironji Lâl, et elle est intitulée *Dharm Singh kâ quissa* « Histoire de Dharm Singh[1] ».

Cet ouvrage est un conte moral dont le héros, qui est un zamîndâr nommé Dharm Singh, réussit dans ce qu'il entreprend grâce à sa bonne conduite, puis tombe dans la gêne à cause des dépenses extravagantes qu'il fait à l'occasion du mariage de sa fille; et comment enfin l'expérience lui apprend la sagesse. Ce conte moral a acquis une grande popularité, et il est employé dans les écoles des natifs. Il a été traduit en persan sous le titre de *Quissa-i Sâdic Khân,* et cette traduction a été aussi imprimée à Agra.

4° Du *Khagol sâr,* petit traité d'astronomie (A brief sketch of the solar system) en hindî, traduit de l'urdû du *Khulâça nizâm-i schamsî,* et imprimés l'un et l'autre plusieurs fois à Agra et à Bénarès, in-8°. Un abrégé de cet ouvrage, à l'usage des écoles des natifs, a paru sous le titre de *Khulâça khagol sâr.*

5° *Guyân* ou *Jnyân châlicî* (Gyan chaleesee) « Quarante maximes », en dohas, pour l'instruction de la jeunesse. Il y en a plusieurs éditions; la quatrième est d'Allahâbâd. Il y en a une édition accompagnée d'un

[1] « Agra Governm. Gazette », n° du 1er juin 1855.

commentaire en hindî et intitulée *Guyân châlicî bibaran* « Explication du *Guyân châlicî* »; Agra, 1860, in-8° de 24 pages.

6° *Akschar dîpikâ* « le Flambeau des lettres » (Primer n° 1), ouvrage élémentaire hindî, dont il y a plusieurs éditions et dont on se sert dans les écoles des natifs. Il a été compilé par Mr. H. S. Reid, visiteur général des écoles des provinces nord-ouest et traduit en hindî avec l'aide de Schrî Lâl. C'est une sorte d'abécédaire plus méthodique et plus développé que le *Akschar abhyâs*. Il a été imprimé plusieurs fois, à Agra, à Lahore, à Dehli et à Allahâbâd. La septième édition est d'Allahâbâd, 1859, et a été tirée à mille exemplaires, très-petit in-4° de 28 pages.

7° *Urdû adarsch* « Miroir urdû », en hindî, dont il y a aussi plusieurs éditions. Ce que ce volume, qui est une sorte d'abécédaire ou de grammaire élémentaire, contient de plus intéressant, c'est une esquisse écrite en hindî sur l'origine et la formation de la langue urdue et sur ses rapports avec l'hindî et le persan.

8° Le *Ganit prakâsch* « la Lumière du compte », en hindî, dont il y a plusieurs éditions, soit lithographiées, soit imprimées. C'est un traité d'arithmétique en quatre parties, dont la troisième et la quatrième sont traduites du *Mabâdî ulhiçâb* de Bansidhar et de Mohan Lâl, qui a coopéré à sa rédaction.

9° *Chhetr* ou *Kschetr chandrika* « les Rayons lunaires des champs », traité hindî en deux parties, sur la manière de mesurer les terres, etc., etc.[1], ouvrage compilé par H. S. Reid et traduit en hindî par Schrî Lâl. Il y en

[1] « A Treatise on survey. Part 1st, Mensuration; part 2d, Plane table surveying. »

a plusieurs éditions, d'Agra, etc.; la sixième est de Bénarès, 1845, in-8°. Le pandit Bansidhar l'a traduit de son côté en urdû sous le titre de *Misbâh ulmaçâhat* « la Lampe de la mensuration ».

10° *Surâjpûr kî kahânî* « Histoire de Surâjpûr », traduite du *Quissa-i Schamsâbâd*[1], titre qui a le même sens. C'est le tableau de la vie de village, écrit d'abord par H. S. Reid et arrangé en hindî avec l'assistance du pandit Schrî Lâl. L'objet de cet écrit est d'expliquer au moyen d'un conte moral en quoi consistent les droits et la possession des zamîndârs et des cultivateurs, et comment ils peuvent recourir au gouvernement en cas d'abus de la part des *patwârîs* (préposés pour l'inspection des terres). Il y a plusieurs éditions de cet ouvrage, toutes tirées à plusieurs milliers d'exemplaires.

11° *Rekhâ ganit* « le Compte linéaire[2] ». Cet ouvrage, publié à Agra en hindî, se compose de trois parties. La première (*pahlâ bhâg*), d'environ cent pages, contient le premier et le second livre d'Euclide; et la seconde (*dusrâ bhâg*), de 144 pages, Agra, 1856, petit in-4°, contient le troisième et le quatrième livre d'Euclide. La troisième partie (*tisrâ bhâg*) contient le sixième livre. Chaque définition y est considérée comme un texte, et elle est accompagnée d'explications. Cet ouvrage, dont il y a plusieurs éditions, a été rédigé dans le dialecte hindî par H. S. Reid, le pandit Schrî Lâl et le munschî Mohan Lâl. Il a été traduit en urdû par le pandit Bansidhar, aidé du munschî Mohan Lâl[3].

[1] Il y en a une édition donnée par Hâfiz Lahaurî en panjabî, mais en caractères urdus, c'est-à-dire persans; Dehli, 1868, in-8° de 16 p.

[2] Le titre complet est *Rekhâ ganit siddhi phalodaya*, et en anglais, « Geometrical Exercises ».

[3] Voyez les articles consacrés à ces écrivains.

12° *Bharat varsch kâ vrittânt* « Histoire de l'Inde (ancienne) ». C'est, à ce qu'il paraît, un travail fait d'après le sanscrit par Mr. John Muir, et traduit en hindî, d'abord en prose, puis en vers, par le pandit Schrî Lâl.

La rédaction en prose a été aussi publiée à Agra sous le titre de *Bharat varsch kâ itihâs*, et on dit cet ouvrage traduit du *Tawârîkh* ou *Tarîkh-i Hind* en urdû par Bansidhar [1]. C'est un des « Text books » des examens sur l'hindî pour le « Civil service ».

13° *Taslîs ullugât* « Lexique trilogique », vocabulaire urdû, hindî et anglais, en trois colonnes, formant un volume d'environ 200 pages, imprimé à Agra. Cet ouvrage a été rédigé par H. S. Reid avec l'assistance des pandits Schrî Lâl et Bansidhar, et du munschî Chironjî Lâl.

14° *Samaya prabodh* « le Livre du calendrier », explication en hindî du calendrier, des divisions du temps, des ères, des mois, des saisons, etc. [2]. Cet ouvrage a été reproduit en urdû sous le titre de *Mirât ussâ'ât* « le Miroir des heures ».

15° *Bîj ganit* « Éléments d'algèbre », en deux parties, traduits du sanscrit en hindî, en collaboration de Mohan Lâl.

16° *Lîlâwatî*, version hindie de l'ouvrage sanscrit sur l'arithmétique de Bhaskara Achâriya qui porte ce titre. Il a été imprimé à Sikandara (Agra) en 1851 [3].

J'ai une édition de cet ouvrage, mais sans nom d'au-

[1] Voyez cet article.

[2] La seconde édition a été publiée à Allahâbâd en 1856, 80 p. très-petit in-4°.

[3] Voyez l'indication d'autres rédactions du même ouvrage aux articles Muhammad Huçaïn et Schiv Chandar.

teur, publiée à Mirat en 1864, très-petit in-4° de 192 pages de 19 lignes.

17° *Praschm manjuscha,* sorte de manuel du baccalauréat indien, c'est-à-dire série de questions à faire aux élèves sur les livres hindis qu'ils ont lus pendant la durée des cours. C'est une brochure d'environ 40 pages qui était annoncée en 1852[1].

18° *Bhâschâ chandrodaya* « le Lever de la lune du langage », grammaire hindie à l'usage des natifs; Agra, 1860, in-8° de 103 p., traduction du *Cawâ'îd ulmubtadî.*

19° *Buddhi viddhyodyat* « Avantages de l'instruction et de l'éducation », recueil de sentences sanscrites en vers, traduites et expliquées en hindî, dont il y a plusieurs éditions tirées à des milliers d'exemplaires. J'ai un exemplaire de la quatrième édition, imprimée à Bénarès, très-petit in-4° de 19 pages.

20° *Dihâlî dîp* « le Flambeau des mesures », c'est-à-dire Manière d'indiquer par écrit les mesures, les poids, etc., en hindî et en urdû.

21° *Zamîndâr ké bété Budh Singh kâ vrittânt* « Détails sur la vie de Budh Singh, fils de Dhân Râm le zamîndâr ».

22° *Arâm* « Jardin », couplets de morale et anecdotes en hindî.

23° *Bidyânkur* ou *Vidyânkur* « Éléments des sciences », ouvrage qui roule sur les phénomènes du monde matériel, les étoiles et le système solaire, la chaleur, la lumière, l'atmosphère, la gelée, les nuages, le règne animal, végétal et minéral. Cet ouvrage, qui est un abrégé des sciences, et qu'on dit traduit de l'ouvrage urdû de Bansidhar intitulé *Hacâïc ulmaujûdât,* est en réalité une

[1] « Report on indigenous education »; Agra, 1852, p. 214.

révision du *Bhugol vrittânt* et du *Ma'lumât* du bâbû Schiva-praçâd, ouvrages qui ont été réunis en un seul avec des additions, d'après les « Rudiments of knowledge, introduction to the sciences, by Chambers »; Rurkî, 1858, in-8° de 69 p.; Lahore, 1863. Il y en a une édition antérieure de 1861, in-8° de 84 p. de 23 lignes.

24° *Khet karm* « Œuvre des champs », ouvrage à la traduction (en urdû) duquel il a contribué, et qui a été imprimé à Sikandara en 1850, in-8° de 55 pages[1];

25° *Schâlâ* ou *Sâlâ paddhati* « Manuel des salles (d'école) », Directions to teachers », ou « Teacher's Guide », ou « On teaching »; Agra, 1852, in-12 de 44 p.[2]; troisième édition, 1856, très-petit in-4°. Cet ouvrage est la reproduction en hindî du *Schârî' utta'lîm* « le Chemin de l'enseignement[3] ».

26° *Dharam Singh Schivbanspûr ké lambardâr kâ brittânt* « Histoire de Dharam Singh, chef de Schivbanspûr », en hindî; Allahâbâd, 1868, petit in-8° de 14 pages.

SRIDHAVA[4] est le nom d'un auteur hindî sur lequel je n'ai trouvé aucun renseignement.

SRUTGOPAL-DAS[5] fut le premier disciple de Kabîr. On lui attribue la rédaction du *Sukh nidhân* « le Bonheur final », ouvrage dont il a déjà été parlé à l'article KABÎR. Ce grand réformateur est censé s'adresser lui-même, dans ce traité, à Dharma-dâs, son principal élève. Dans cet ouvrage se trouve exposé le système de Kabîr. Feu

1 Voyez aussi l'article TAMÎZ.
2 « Agra Government Gazette », n° du 1er juin 1855.
3 Voyez l'article CHIRONJÎ LAL.
4 I. Nom d'un des demi-dieux nommés *Vâçus*.
5 I. « Serviteur de Wischnu », le gardien des Védas.

H. H. Wilson l'a analysé d'une manière lumineuse dans le tome XVI des « Asiatic Researches », p. 70 et suiv., et je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

I. SUBHAN[1] ('Abd-ussubhan), élève d'Abrû, est un poëte hindoustanî mentionné par Câcim.

II. SUBHAN (Mîr Muhammad Salih Kambu) n'a pris le surnom de *Subhân* que dans ses poésies indiennes, mais il a pris celui de *Kaschfî* dans ses poésies persanes. Il était fils de Mîr 'Abd ullah Muschkîn-Kalâm, et vivait vers la fin du dix-septième siècle. Poëte, historien et calligraphe distingué, il est surtout connu par l'ouvrage intitulé *'Amâl ussâlihîn* « Actes des gens excellents », c'est-à-dire Histoire de l'empereur Schâh Jahân, écrite en persan[2].

SUBHAN-BAKHSCH[3] (le maulawî), professeur d'arabe au collége de Dehli, est un savant fort spirituel, auteur de plusieurs traductions en urdû :

1° Du *Wafayât ul'ayân* « les Morts des hommes célèbres », c'est-à-dire l'Histoire littéraire d'Ibn Khallicân;

2° Du *Tazkira-i mufassirîn* « Mémorial des commentateurs (du Coran) », ouvrages qui ont été publiés par le « Vernacular Translation Society »;

3° Il a traduit, en collaboration d'autres maulawis du collége de Dehli, le « Marshman's Revenue Regulations »;

4° On lui doit aussi une traduction du *Tuzuk-i Timûr* « Mémoires de Timûr » (Timur's Autobiography), imprimée à Dehli en 1845, in-8° de 774 pages de 20 lignes.

[1] A. « Louange (de Dieu) », et, par suite, « Dieu ».

[2] Sur cet ouvrage, voyez feu W. Morley, « Descriptive Catalogue of the arabic and persian hist. manuscripts of the Royal Asiatic Society ».

[3] A. P. *Deodatus.*

Cet ouvrage, qui est fort intéressant, est écrit en un style excellent.

A cette époque, Subhân était occupé à traduire des notices sur la vie et les ouvrages des mathématiciens et philosophes grecs et arabes, d'après « Casiri Bibliotheca arabico-hispana » et d'autres sources [1].

Karîm nous fait savoir qu'il avait environ quarante ans en 1847.

5° Subhân-bakhsch est aussi auteur d'une traduction urdue du *Majâlis ulahrâr* « les Séances des purs », ouvrage célèbre qui traite de la loi religieuse et civile des musulmans, à laquelle il a donné le titre de *Khazînat ulasrâr* « le Trésor des secrets », et qu'il a publiée avec le texte arabe à Dehli en 1869, in-8° de 618 pages.

SUBHAN [2] RAVA [3] est un poëte, brahmane de caste, qui naquit à Arnî, à quarante kos à l'ouest de Madras, où il demeura. Il florissait en 1640 du saka (1718 de J. C.), du temps de Sa'dat ullah Khân, nabâb d'Arcate.

SUDAMA [4] est cité par feu H. H. Wilson parmi les poëtes sacrés mis à contribution par les compilateurs du *Granth* des Sikhs [5], nommé *Sambhu granth* « le Livre convenable », collection qu'on garde précieusement à la chapelle appelée *Sikh sangat* « Réunion des Sikhs » de Bénarès.

[1] A. Sprenger, « Report of the Vernacular Translation Society of the Northwest Provincies, 1845 ». C'est sans doute l'ouvrage publié sous le titre de *Tazkira hukamâ* « Mémorial des philosophes » (Lives of Philosophers).

[2] L'orthographe de ce mot est différente de celle du précédent. Celui-là est arabe, et celui-ci est indien et signifie, si on lit *sûbhang*, « beau, élégant ».

[3] Probablement pour *Râo*, synonyme de *Râjâ*.

[4] I. Nom de l'éléphant d'Indra et d'un pauvre brahmane héros d'une intéressante légende rapportée dans le *Prem sâgar*.

[5] « Asiatic Researches », t. XVII, p. 238.

Ne serait-ce pas le même personnage que Sudhana ou Sudhan, boucher de profession, mais saint waïschnava, dont les poésies religieuses font en effet partie du *Granth* de Nânak?

SUDAMA JI [1]. Dans un recueil de sept poëmes hindis publié à Agra en 1786 du saka (1864), très-petit in-4°, se trouve le *Sudâma Jî kî bârâkharî* « l'*Abécé* (ou plutôt l'explication des *douze* voyelles de l'alphabet indien) par Sudàma Jî », en deux parties, chacune de 8 pages, Agra, 1865; imprimé séparément sous le titre anglais de « Tales of Sudama », à Agra, en 1864.

Les autres poëmes portent les titres suivants :

Surya Pûran « le Pùrana du soleil »;

Ganesch Pûran « le Pûrana de Ganescha (le dieu de la sagesse) »;

Snéha lîlâ « Jeu d'amour »;

Dân lîlâ « le Jeu du don » (Jeux de Krischna), 16 pages;

Karunà batticî « les Trente-deux coups du destin »;

Narsîmétâ kî hundî « le Pot de terre de Narsîmétâ ».

SUDANA [2] KAVI est auteur du *Sujâna charitra* [3] « la Chronique des sages », sorte de Biographie de plus de deux cents poëtes hindouis, écrite en 1748.

Il y a un ouvrage hindî qui porte le même titre et qui contient le récit en vers hindis des combats livrés par Surâj Mall, l'aïeul du râjâ actuel de Bhartpûr, contre Salâbat Khân et autres chefs afgâns. Cet ouvrage devait

[1] *Jî* ou *jîû* (ζωή), mot indien qui signifie « âme », et qui est après les noms propres un titre d'honneur équivalant à *Sâhib* et répondant à l'anglais « Esq. » (Esquire).

[2] I. « Cher, bien-aimé ».

[3] Est-ce le même que le *Sujâna hazâra?*

ètre imprimé en 1852 au « Bhartpoor Safdaree Press » par l'ordre de ce râjâ.

SUFI[1] est un poëte hindoustanî à qui on doit entre autres un marciya de soixante-dix baïts, dont il y avait un manuscrit à la bibliothèque du Top khâna (l'arsenal) de Lakhnau[2].

Serait-il le même que le saïyid Farzand 'Alî Sûfi, dont on trouve des vers à la suite du *Sarosch-i sukhan?*

SUHBAT[3] (MIRZA BAKHSCHISCH 'ALÎ KHAN), de Lakhnau, fils de Nauroz 'Alî Khân et petit-fils de Zahîr uddaula Haïdar Beg Khân, élève de Nâcikh, ami intime du schâh-zâda Mirzâ Muhtaschim-bakht Bahâdur, est auteur d'un Dîwân dont on trouvait un manuscrit dans la bibliothèque de Farah-bakhsch à Lakhnau, et dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Tazkira.

SUHRAB[4] (MIRZA SUHRAB BEG), de Dehli, Mogol de nation, est un poëte hindoustanî élève de Schâh Nacir. Il est auteur de gazals, et il se distingua aussi dans l'art de la géomancie, très-apprécié des Asiatiques. Il est mentionné par Schefta.

SUKDEV ou SUKADÉVA[5] est auteur du *Phâdilali-prakâscha,* livre hindî cité par W. Ward dans son ou-

[1] A. « Sofi », philosophe religieux musulman.

[2] Sprenger, « A Catalogue », p. 604.

[3] A. « Compagnie ». A. Sprenger pense que les copistes des Tazkiras ont pu confondre *Suhbat* avec *Muhabbat,* mais je ne le crois pas, car les prénoms sont différents.

[4] P. Nom d'un héros de l'ancienne Perse dont le *Schâh-nâma* célèbre les merveilleuses aventures.

[5] I. Nom du fils de Vyâça. Ce nom est écrit *Sukh* « bonheur » (avec une *s* palatale qu'on rend souvent par *kh*) dans le manuscrit de feu H. H. Wilson. Quant au mot *dév* ou *déva,* il est ici un titre d'honneur équivalant à la suite des noms hindous au mot *sâhib,* qui accompagne souvent les noms musulmans.

vrage intitulé « A View of the history, literature and mythology of the Hindoos, etc., t. II, p. 480.

Cet auteur serait-il le même que l'écrivain hindou nommé *Sukhdev Misr* et aussi *Kabi Râj,* qui florissait dans le seizième siècle, sous un râjâ d'Orscha, ancienne ville de la province d'Allahâbâd? C'était sous le patronage de ce râjâ, nommé Mardan ou Mardana, que ce poëte se livrait à la culture des lettres. On lui doit :

1° Un ouvrage en vers intitulé *Raçarnau* ou *Raçarnava*, lequel traite, ainsi que le titre l'indique, des sentiments poétiques et dramatiques;

2° *Pingala* « Prosodie » hindie, intitulée aussi *Bhâschâ pingala,* et citée par Râg Sâgar. Cet ouvrage a été publié à Bénarès en 1864, in-8° de 54 p. de 23 lignes, et en 1865, in-8° de 100 p. de 19 lignes, avec notes, par le typographe Gopî-nâth, aux frais du bâbû Abinâcî Lâl et du munschî Harbans Lâl. Wilson en possédait, dans sa belle collection, un exemplaire en caractères nagaris. Je dois à l'obligeance de ce savant indianiste les renseignements que je donne ici sur cet auteur distingué ;

3° *Ras ratnâkar* « l'Océan du goût » ; Bénarès, 1866, in-8° de 32 p. de 22 lignes, avec notes marginales [1] ;

4° *Fâzil 'Alî prakâsch* « Histoire de Fâzil 'Alî », dont il y a un manuscrit au King's College de l'université de Cambridge [2].

SUKH-DAYAL [3] (le munschî), vice-président du tribunal du « Judicial Commission », est auteur du *Byaupâriyon kî pustak* « Livre des banquiers et marchands »,

[1] Cet ouvrage est aussi attribué à Gopâl Chandra. Voyez son article.

[2] Voyez le Catalogue des manuscrits de cette Bibliothèque par E. H. Palmer, « Journal Royal Asiatic Society », t. III, part. I, nouv. série.

[3] I. « L'obligeant donneur de bonheur ».

imprimé en caractères dévanagaris à Lahore en 1859, grand in-8° oblong de 50 pages, dont l'auteur a donné lui-même une traduction dans le dialecte particulier au Panjâb (*Panjabi boli*) et en caractères persans, sous le titre identique de *Baïpariyon di pustak*, lithographié aussi à Lahore en 1859, in-8° oblong.

SUKH LAL (le munschî) est auteur du *Kitâb-i jantrî*, etc., « Livre de l'arpentage des terres »; Lahore, 1852; Agra, 1855, in-folio.

I. SUKHAN[1] (Mirza Muhammad Huçaïn Khan) est compté parmi les poëtes hindoustanis. Il est, entre autres, cité par Mannû Lâl dans son *Guldasta-i nischât*.

Schefta nous apprend qu'il était originaire de Cachemire, mais né à Dehli. Il était aussi habile en médecine, et on le nommait même *hakîm* « docteur ». Il a écrit en persan aussi bien qu'en hindoustanî.

II. SUKHAN (Ram-Dayal), de Lakhnau, horloger de son état, fils de Param Sukh et élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch, est auteur d'un Dîwân de poésies hindoustanies dont Muhcin donne des échantillons dans son Tazkira.

III et IV. Sarwar parle de deux autres *Sukhan*, le premier contemporain de Nâjî et de Mazmûn, et le second qui était du Décan. Ce dernier est aussi mentionné par Câcim.

V. SUKHAN (le saïyid Fakhr uddîn Huçaïn), fils du saïyid Jalâl uddîn Huçaïn, connu sous le nom de *Hazrat Sâhib*, petit-fils du saïyid Nizâm uddîn Ahmad, appelé aussi *Faquîr Sâhib*, et arrière-petit-fils du saint musulman Khwâja Huçaïn Chischtî, a été élève d'Açad ullah Khân Gâlib.

Ce Sukhan est auteur d'un roman érotique en prose

[1] P. « Discours », etc.

urdue intitulé *Sarosch-i Sukhan* « la Voix céleste de l'éloquence » ou « entendue par Sukhan ». Cet ouvrage, suivi de plusieurs pièces de vers du même auteur, forme un grand in-8° de 136 p. de 27 lignes; Lakhnau, 1281 (1864-1865).

Sukhan, dans sa préface, nous fait savoir qu'il a écrit ce volume en langue urdue parce qu'elle est maintenant adoptée non-seulement pour la poésie et pour les ouvrages d'imagination, mais encore pour les livres de science et d'histoire. Dès sa première jeunesse, il eut beaucoup de goût pour la poésie urdue et persane, goût qu'il prit auprès de Gâlib, qu'il eut l'avantage de pouvoir fréquenter, et il retira aussi un grand profit des conseils de son oncle paternel, le khwâja Muhammad Baschîr, poëte lui-même.

VI. SUKHAN (Mîr Parwarisch 'Alî), raïs de Karâ, zila' d'Allahâbâd, est un poëte contemporain dont l'*Awadh akhbâr* du 11 mai 1869 a publié un tarîkh de sept vers urdus. Il est non-seulement estimé pour son talent poétique, mais pour la connaissance qu'il possède de diverses sciences.

SUKHANWAR[1] (Lala Déwalî Singh), fils d'Arjumand Râé Jaï Singh Râé, qui était le précepteur du sultan Akbar II, est un poëte hindou de la tribu des kâyaths. Il se distingua dans l'*inschâ* en occupant les fonctions de chef du secrétariat impérial. Il est élève de Mîr Gâlib 'Alî Khân. Il est mentionné par Schefta, par Karîm et par Càcim, qui en font le plus grand éloge. Il avait soixante-dix ans en 1847.

I. SULAIMAN[2] (Mirza Muhammad Sulaïman Schikoh

[1] P. « Éloquent ».

[2] A. « Salomon ». Quant au titre honorifique arabe-persan de *Sulaïmân Schikoh*, il signifie « (possesseur de) la dignité de Salomon ».

Bahadur) était le second fils du sultan mogol Schâh 'Alam II, et le frère, par conséquent, d'Akbar Schâh II, père de Sirâj uddîn, dernier souverain de Dehli. Il occupe une place distinguée parmi les poëtes urdus. Mashafi lui a consacré dans son Tazkira un long article où il a épuisé à sa louange les hyperboles les plus outrées de l'Orient. Les poésies de Sulaïmân Schikoh ont été réunies en un Diwân dont il existe, entre autres, un exemplaire dans la bibliothèque du vizir du Nizâm. Mashafi en cite cinq pages, Béni Nârâyan un gazal, et Mannû Lâl un distique. Ce prince vivait à Lakhnau vers 1813 ou 1814. Il demeura ensuite à la cour de son frère Akbar Schâh, puis il se retira à Agra, où il est mort le 24 février 1838, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il a laissé un fils nommé Mirzâ Kamber, que le gouvernement anglais de l'Inde a refusé de reconnaître officiellement comme l'héritier de son père [1].

Protecteur généreux de la littérature hindoustanie et poëte distingué lui-même, il eut pour maître Mîr Inschâ ullah Khân Inschâ, et ses principaux protégés furent Mashafi, Jurat et Inschâ ullah Khân, son maître. Afin de le distinguer des suivants, Sarwar le nomme *Sulaïmân* de Lakhnau, parce qu'il habitait cette ville, mais il était né à Dehli.

Voici la traduction d'un gazal de Sulaïmân Schikoh [2] :

Jusqu'ici j'ai plongé mon cœur dans l'océan de l'amour, et *j'ai mis ma confiance dans le Tout-Puissant* [3].

Lorsque le Créateur prononça ces mots : « J'ai mis en

[1] « Asiatic Journal », nouv. série, t. XXVII, as. int. p. 154.

[2] Cette pièce est citée dans le Tazkira de Kamâl, qui donne une trentaine de pages des vers de ce prince poëte.

[3] Ces mots sont tirés du Coran.

l'homme mon souffle [1] », à l'instant même il me fit sortir du néant [2].

La splendeur de Dieu entoure mon âme comme le halo environne le disque de la lune.

Les soupirs enflammés que je pousse dans ma tristesse montent jusqu'au ciel, et semblent augmenter l'éclat du trône de Dieu...

Ce que tu vois, ô mon fils, n'est pas la voie lactée; c'est la peau de daim où doivent se reposer les faquîrs.

Cette lumière spirituelle qui nous éclaire est véritablement admirable; elle s'identifie avec tous les hommes, et elle en est néanmoins distincte.

O échanson, je veux prendre de ta main la coupe du vin de la contemplation, et m'abreuver de cette précieuse liqueur.

« Mon existence est accessible à l'humanité, a dit Dieu; si tu me cherches, tu me trouveras [3]. » Telles sont les paroles par lesquelles il a montré la voie que je dois suivre.

Quant à moi, Sulaïmân, je ne ferai connaître la peine de mon cœur qu'à un homme de Dieu qui s'unira d'affection avec moi.

II. SULAIMAN, de Dehli, jeune homme vivement chéri par le célèbre poëte hindoustanî Saïyid 'Abd ulhaïyî Tâbân, et qui, à l'exemple de son ami, s'adonna à la poésie. 'Alî Ibrâhîm, à qui j'emprunte ces détails, cite de lui un seul vers. Il est aussi mentionné par Câïm.

III. SULAIMAN (Mîr Murad 'Alî), de Dehli, a longtemps résidé à Patna; mais il était allé dans le Bihâr lorsque Schorisch écrivait.

Ne serait-il pas le même que le précédent et que :

SULAIMAN KHAN, de Dehli, élève d'Aschraf 'Alî Khân Figân, qui a aussi résidé à Patna? Schorisch le

[1] Ces mots sont aussi tirés du Coran.

[2] Ceci fait allusion à la croyance des musulmans, que Dieu créa dès le commencement toutes les âmes.

[3] Cette sentence est probablement un hadîs.

distingue sans doute à tort du précédent; Muhcin le mentionne aussi et en cite des vers.

I. SULTAN[1] (MIRZA MUHAMMAD EZID-BAKHSCH), plus connu sous le nom de *Mirzâ Nîlî*, est un prince de la maison impériale de Dehli qui vivait en 1831 et qui est compté parmi les poëtes hindoustanis.

II. SULTAN (NAWAB ULLAH KHAN), de la nation des Afgâns, était fils de Muhammad 'Alî Khân le Rohilla, neveu du chef de Râmpûr[2], et lui-même *jaguir-dâr* « fieffé » de cet État. Il a laissé des poésies hindoustanies.

III. SULTAN (le khwâja SULTAN KHAN), fils du khwâja 'Alî Khân, un des plus grands omras de Patna, jouit d'un revenu de cent mille roupies (250,000 fr.), ce qui ne l'empêche pas d'être sofî, de s'adonner à la culture des lettres et d'écrire de fort jolis vers. Il avait environ quarante ans en 1847, et Karîm le fréquentait. Il est auteur de deux Dîwâns de poésies. Pendant trois ans il habita Lakhnau et y tint des réunions littéraires. Il était vivant à Calcutta en 1853.

Un Dîwân de ses œuvres, de 230 pages in-8°, faisait partie de la collection Sprenger[3].

C'est probablement ce poëte hindoustanî dont Béni Nârâyan cite un gazal, et Târinî Charan Mitr[4] une autre pièce qui est devenue dans l'Inde un chant populaire, et dont voici la traduction :

Là où je suis, j'entends les gémissements du rossignol; Allah! Allah! Partout le chagrin accompagne mon cœur affligé; Allah! Allah!

1 A. « Roi, souverain ».
2 Schefta le nomme *Faïz ullah Khân ;* Câcim et Karîm, *Muhammad Yâr Khân.*
3 N° 1717 du Catalogue.
4 « Hindee and Hindoostanee Selections », t. II, p. 410.

Au milieu de la douleur de mon cœur, je me souviens de cette infidèle, de la pointe de ses cils et de celle des flèches (de ses regards); Allah! Allah!

Pourquoi as-tu fasciné ce cœur innocent? quelle faute a-t-il donc commise? Allah! Allah!

Ton amour m'a entraîné dans le puits du malheur où je suis tombé. Telle est l'explication du songe de Joseph; Allah! Allah!

Laisse ce cœur insensé, ne le mets pas dans les liens; les boucles de tes cheveux sont pour mes pieds des chaînes suffisantes; Allah! Allah!

Lorsque tu te montres avec sévérité, couverte d'un vêtement rouge, (comment ne pas dire :) Pour quel meurtre sont ces préparatifs? Allah! Allah!

Tandis que je meurs de chagrin par rapport à toi, tu crois que c'est une plaisanterie. Oh! que mon sort est funeste! Allah! Allah!

Tu ne crains pas Dieu et ne connais pas l'amitié; tu es un être injuste, au cœur de pierre et sans *pîr* [1]; Allah! Allah!

Mon cœur s'en est allé de ma main (je n'en suis plus le maître); la force et l'énergie m'ont quitté, à cause de celle dont la poussière des pieds est pour moi la pierre philosophale; Allah! Allah!

Je baiserai la main du peintre qui a tiré le dessin du visage de mon amie; Allah! Allah!

A quoi bon décrire ta beauté? Qu'il me suffise de dire que Dieu t'a ornée, et que tu es un rayon de son éternelle lumière; Allah! Allah!

O toi qui es le repos du cœur! depuis que Sultân a vu ta face, son existence a été rajeunie; Allah! Allah!

IV. SULTAN (Culî Beg), militaire de profession, est auteur de poésies hindoustanies dont Sarwar donne un échantillon.

[1] Voyez sur ce mot mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde », p. 15.

V. SULTAN (le saïyid Mîr Imdad 'Alî) est un autre poëte sur lequel je n'ai aucun renseignement.

VI. SULTAN (Bégam) est le nom poétique d'une femme dont Muhcin, l'auteur du Tazkira intitulé *Sarâpâ sukhan,* a eu entre les mains le Dîwân, mais de laquelle il ne sait rien, si ce n'est qu'il la croit fille du nabâb Mu'tamad uddaula.

VII. SULTAN (le râjâ Talib 'Alî Khan), de 'Azîmâbâd ou Patna, nommé familièrement *Sultân Jân,* est fils du khwâja Huçaïn 'Alî Khân, et descend par sa mère du célèbre poëte hindoustanî le khwâja Mîr Dard. Ses ancêtres habitèrent d'abord Bokhara, puis Dehli; il était gouverneur d'Agra avant l'insurrection de 1857. On lui doit un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Anthologie.

VIII. SULTAN (le maulawî Sultan Khan), de Schâhjahânpûr, est auteur d'une traduction urdue du *Kanz uddacâïc* « Trésor des difficultés », ou *Tuhfat ul'ajam fî fiqh imâm ula'zam* « Présent aux Persans, ou Jurisprudence du grand imâm (Abû Hanîfah) ».

SULTAN SANI [1] est un ancien poëte hindoustanî cité par le major Ottley comme ayant dit quelque part, avec l'Évangile de saint Jean [2] : « Tant que la semence ne périt pas dans la terre, elle ne peut devenir un arbre ni porter du fruit ».

SUMBULI [3] (Schah Murad) est auteur du *Tafsîr Murâdiya* « Explication de Murâd [4] ». Cet ouvrage offre l'explication en urdû de certains passages du Coran,

[1] A. « Second » ou « autre sultan ».
[2] Chap. xii, verset 24.
[3] P. « Relatif au *sumbul* » ou nard (sorte de lavande).
[4] Bibliothèque de l'East-India Office.

avec les raisons traditionnelles des motifs pour lesquels ils ont été révélés. Il a été imprimé à Calcutta en 1261 (1845), in-8°.

Il paraît qu'on a donné en 1865, aussi à Calcutta, une autre édition de cet ouvrage, édition indiquée dans le « Descriptive Catalogue » de 1867 du Rév. J. Long comme une traduction du Coran en urdû.

I. SUNDAR ou SUNDAR-DAS[1] est un célèbre poëte érotique hindouî à qui on donne les titres pompeux de *Kavirâj* « roi des poëtes », et de *Mahâkavi* « grand poëte ». On le nomme aussi *Kabîswar* « prince des poëtes ». Il florissait pendant le règne de Schâh Jahân, et il a écrit ses ouvrages sous le patronage de ce prince, dont il loue la générosité dans la préface du *Sundar singâr* ou *sringâr* « le Bel ornement » ou « l'Ornement de Sundar », ouvrage qu'il rédigea en 1688 du samwat (1632 de J. C.). Dans cette production, comme dans les ouvrages de Matirâma, on trouve des descriptions d'amants et de maîtresses systématiquement classés par leur tempérament, leur âge et d'autres circonstances, et définis logiquement avec le sérieux et la précision élaborée des écrivains classiques. Ces poëmes ne sont point plaisants ni badins, mais légers, et ils paraissent être dans le goût de la nation[2]. Wilson avait un manuscrit de cet ouvrage dans sa riche collection. Il y en a un aussi à la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta, sous le titre de *Pothî Sundar singâr;* mais, dans le catalogue des livres de cette bibliothèque, l'auteur est indiqué sous le surnom seul de *Mahâkavi.* Hîrâ

[1] I. « Serviteur de Kâma » (l'Amour). Voyez la Préface de mes « Rudiments hindouis ».

[2] « Asiatic Researches », t. VII, p. 220, et t. X, p. 420.

Chand l'a publié à Bombay en 1864 dans la seconde partie de son ouvrage intitulé *Braj-bhâkhâ kavya sangrah* « Collection de poésies hindies[1] ». J'ignore si Sundar-dâs est auteur du livre intitulé *Pothî sundar bidyâ* « le Livre de la belle science », ouvrage dont on trouve l'indication dans le Catalogue de Farzâda Culî.

Dans tous les cas, on doit aussi au même Sundar une rédaction en dialecte braj-bhâkhâ du *Singhâçan battîcî*[2] « les Trente-deux histoires du trône », ouvrage qu'il traduisit du sanscrit par ordre de l'empereur Schâh Jahân. C'est, je pense, cette version que Ward cite dans son « Histoire de la littérature des Hindous[3] », sous le titre de *Singhasunu-Vutrishee*. La rédaction urdue du même ouvrage a été faite d'après celle de Sundar.

Sundar-dâs est encore auteur du *Jnyâna samudra* « l'Océan de la science », qui est un traité de philosophie, et du *Sundar vilâs* « le Beau plaisir », ou « le Divertissement de Sundar »; Bénarès, 1869, grand in-8° de 84 pages; et il y en a une édition antérieure.

II. SUNDAR-DAS paraît être aussi le nom d'un autre écrivain hindoustanî élève de Dâûd et mentionné par Karîm, qui donne un échantillon de ses poésies.

On cite encore un Sundar-dâs, musicien ou plutôt joueur de luth (*rabâbî*), dont les poésies religieuses font partie de l'*Adi granth*.

SUNDAR ou SUNDAR-LAL[4] est auteur du *Barat mahâtam* « l'Excellence des actes de piété (hindoue) », ouvrage hindî ou plutôt hindouî, imprimé à Agra en

[1] Voyez l'article HIRA CHAND.
[2] Voyez l'article LALLU.
[3] Tome II, p. 480.
[4] I. « Le beau chéri ».

caractères persans, par les soins de Bal Gobind de Mathura, grand in-8° de 112 p. de 17 lignes, poëme en strophes de 8 vers.

SUR ou mieux SUR-DAS [1] est un célèbre brahmane de Mathura, poëte et musicien, fils de Bâbâ Râm-dâs, aussi musicien, mais considéré comme un avatar d'Akrûr [2]. Il naquit en 1450 du saka (1528 de J. C.) et florissait ainsi dans la seconde moitié du seizième siècle et dans le premier quart du dix-septième, sous le règne d'Akbar. Sûr-dâs était aveugle ; il institua l'ordre (*panth*) des faquîrs waïschnavas [3], appelés de son nom *Sûrdâcî* ou *Sûr-dâs panthî*. Il est auteur d'un grand nombre de chants populaires [4], surtout d'hymnes religieux en hindouî, de différentes longueurs, mais généralement courts. Dans le premier vers de ces chants, le sujet est indiqué, et il se trouve répété à la fin du poëme. Ces vers, généralement à la louange de Wischnu, au nombre, dit-on, de cent vingt-cinq mille, sont généralement chantés par les faquîrs waïschnavas. Sûr-dâs est l'inventeur du *Bischanpad* ou *Vischnu pada*, sorte d'hymne en l'honneur de Wischnu, auquel il était très-dévot. Les mendiants aveugles chantent sur Krischna et Râdhâ des hymnes de ce poëte, au son d'instruments de musique.

La collection de ses poésies, qui, chose singulière, est écrite en caractères persans [5], porte le titre de *Sûr*

[1] I. « Serviteur du soleil » (*sûrya*).

[2] Oncle paternel et ami de Krischna.

[3] « Asiatic Researches », t. XVI, p. 48.

[4] W. Price en cite plusieurs dans les « Hindee and Hindoostanee Selections », parmi les chants populaires hindis.

[5] Toutefois, elle est publiée en caractères dévanagaris dans le *Sanguît Râg kalpa druma.*

Il y en a des éditions de Calcutta et de Bénarès qui portent le titre anglais de « Songs in praise of Krischna ».

sâgar[1] ou *Bâl lilâ*[2]. C'est une espèce de Dîwân formé de petits poëmes ressemblant à des gazals, et portant pour titre le mot *Râg,* accompagné d'une des dénominations particulières des *râg* ou des *râgnî*[3], qui roulent sur les jeux de Krischna. Le nom du poëte se trouve dans le dernier vers, d'après l'usage des poëtes urdus. Il y a un exemplaire de cet ouvrage dans la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta, qu'on dit être en prose (apparemment parce que les vers sont écrits à la suite les uns des autres, comme de la prose), dans le catalogue de cette bibliothèque. Le même ouvrage est

[1] C'est-à-dire « l'Océan de Sûr(-dâs) ».

[2] Dans le manuscrit de ce recueil qu'on trouve à la bibliothèque de l'East-India Office, n° 2032 de la belle collection Leyden, le premier titre se lit sur la couverture et à la fin du volume, et le second a été écrit sur le revers de la première page. Le premier titre se trouve sur deux manuscrits de ce recueil que possède la Bibliothèque impériale de Paris, savoir : au n° 80, fonds Gentil, manuscrit qui a été copié à Surate, en 1180 de l'hégire, et au n° 2 du fonds Polier. Ce dernier est beaucoup plus considérable que l'autre; il en diffère essentiellement. Celui de Gentil a été copié par un musulman, qui a commencé par les mots sacramentels *Bism illah irrahmân irrahîm* « Au nom du Dieu clément et miséricordieux ». Celui de Polier commence, au contraire, par les mots *Srî Râdhâ Madhû bahâr* « La beauté de Krischna et de Râdhâ ». On lit au frontispice : *Kitâb Sûr sâgar, tamâm râg dar miyân înast,* c'est-à-dire « Livre du *Sûr sâgar* qui comprend tous les *râg* ». Malheureusement il est de plusieurs écritures différentes, et il semble formé de plusieurs manuscrits. Dans quelques endroits il y a des notes interlinéaires en persan. Il paraît se terminer par une portion du *Bhagavat.* Le premier ne renferme peut-être qu'un choix de *râg.* Je ne trouve pas, du reste, les mêmes pièces dans les deux manuscrits; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'on dit que Sur-dâs a composé cent vingt-cinq mille pièces de vers nommées *pada* ou quatrains. Wilson, « Asiatic Researches », t. XVI, p. 48.

[3] Plusieurs des noms de *râg* ou *râgnî* employés dans cet ouvrage ne se trouvent pas dans le tableau qu'en a donné Gilchrist dans sa Grammaire, p. 276 et suiv. Il est probable que quelques-uns de ces *râg* ont différents noms synonymes; d'ailleurs il y a plusieurs systèmes de classification des modes musicaux.

cité par Ward[1] parmi les livres hindis. Il a été publié par Kâlî Charan, in-folio, à Lakhnau, en 1864, et la première moitié accompagnée du commentaire de Guiridhar, par le bâbû Hari Chandra, sous le titre de *Sûr satak pûrab ardh* « la Première moitié des cent (*râg*) de Sûr » ; Bénarès, 1869, in-8° de 69 pages.

J'ignore si le *Râs lîlâ*, qui est aussi cité par Ward[2] comme un ouvrage de Sûr-dâs, en dialecte du Bandelkhand, est un autre titre du même recueil, ou si c'est un ouvrage à part. J'ignore aussi si le livre intitulé *Riçâla-i râg*, qui est indiqué comme un poëme sur la musique, par Sûr-dâs, dans le catalogue des livres de la Société Asiatique de Calcutta, est le même ouvrage. Ward cite encore le *Sûr-dâs kavitva* « Poëme de Sûr-dâs », livre qu'il dit écrit dans le dialecte de Jaïpûr[3].

On attribue enfin à Sûr-dâs un long poëme épique, si on peut le nommer ainsi, en dizains, intitulé *Nala Damayantî* ou *Bhâkhâ Nal Daman*[4], ou enfin *Quissa-i Nal o Daman*, c'est-à-dire « Histoire de Nal et de Daman[5] », personnages célèbres dans l'Inde, nommés en sanscrit *Nala* et *Damayantî*. Les manuscrits en sont très-rares, car, dans le *Kabi bachan sudhâ*, on offre cent roupies de récompense à celui qui en trouvera un. Serait-ce de ce texte que Faïzî, frère du ministre d'Akbar, Abû Fazl, traduisit le roman persan qui roule sur le même sujet? car il est dit dans l'*Ayeen-i Akbery* que cet ouvrage a été

[1] « History, etc., of the Hindoos », t. II, p. 480.
[2] « History, etc., of the Hindoos », p. 481.
[3] *Id., ibid.*
[4] « *Nal Daman*, en bhâkhâ ».
[5] Je possède, dans ma collection particulière, une belle copie de cet ouvrage, en caractères persans comme les ouvrages de Sûr-dâs. Elle a été faite à Dehli, en 1752-1753, sous le règne d'Ahmad Schâh.

traduit de l'hindouî[1]. Il y a une autre Histoire de Nal et de Daman à la bibliothèque de l'East-India Office, intitulée *Quissa-i Nal o Daman;* elle est indiquée comme une traduction du sanscrit. C'est un volume in-4° de 300 pages (n° 433, fonds Leyden).

On a publié à Bénarès en 1864 une collection des poëmes de Sûr-dâs intitulée *Sûr ratn* ou *Sûra sâgara ratna* « Joyau de l'océan de Sûr(-dâs) », choisie par Raghunâth-dâs; in-8° de 274 pages.

On a imprimé à Agra, de format petit in-12, un *Bâra mâça* « Douze mois », poëme en six strophes de trois vers chacune, écrit par Sûr-dâs ou du moins attribué à ce célèbre poëte, dont la figure orne la dernière page de la brochure dont il s'agit.

Le bâbû Hari Chandra a publié dans le numéro 6 du *Kabi bachan sudhâ* une vie de Sûr-dâs en vers et en prose.

SURAIYA[2], qualifiée du titre de « grande dame », *bârî bégam,* est une femme poëte mentionnée par 'Ischc dans son *Tabâcât-i sukhan*, et par Ranj dans son *Bahâristân-i nâz*. Elle était femme de Mirzâ 'Alî Khân, chapelain, si je puis me servir de cette expression, du roi de Dehli, mort vers 1835, et devint ainsi veuve. Elle fut alors soutenue par le roi; après l'insurrection de 1857, elle tomba dans la gêne et alla trouver à Agra un ami de sa famille. Ranj ignore si elle vit encore ou si elle est décédée. Elle faisait de fort jolis vers du vivant de son mari, mais elle n'eut plus de goût pour en faire après sa mort.

[1] Tome Ier, page 104.

[2] A. « Les Pléiades ». La première lettre de ce mot est la quatrième de l'alphabet arabe.

Voici la traduction de deux vers qu'on cite de cette femme poëte :

A quoi pourrai-je comparer les noires boucles de tes cheveux? Sera-ce à ma noire infortune ou à mon sombre malheur?

Là, en effet, où, excitant l'attention, tu lances sur quelqu'un tes regards, tu le tues à demi comme l'animal lorsqu'on l'offre en sacrifice, et tes cils sont pour lui le piquant des épines du destin.

SURAJ BHAN[1] (le pandit) est auteur :

1° De la traduction en urdû d'une Histoire abrégée de Râm Chandra, rédigée d'abord en anglais par l'honorable R. Cust, et intitulée *Wacâyi' Râm Chandr* « Faits et gestes de Râm Chandr ». Cet ouvrage, revu par Mr. Arnold, directeur des écoles du Panjâb, a été publié à Lahore en 1858, in-8° de 33 pages, en caractères persans, avec la reproduction en marge des mots sanscrits en caractères dévanagaris. L'opuscule est accompagné de deux cartes, une en caractères persans et l'autre en caractères dévanagaris, du théâtre des exploits de Râm Chandr. Cet ouvrage a été traduit en hindî sous le titre de *Vrittânt Râm Chandr* « Histoire de Râm Chandr ».

2° De la traduction de l'Histoire de Nânak par le même R. Cust, intitulée *Wacâyi' Bâbâ Nânak* « Faits et gestes de Bâbâ Nânak ». Cet ouvrage a été revu par Ajodhya-praçâd et imprimé à Lahore en 1860, in-8° de 24 p., accompagné d'une carte.

3° Du *Hidâyat-nâma daftar collectory* « Guide des collecteurs », de Bihârî Lâl;

4° De la « Vie de saint Paul », rédigée aussi par

1. « Le soleil Soleil ».

R. Cust, traduite par Surâj Bhân, revue par Ajodhya-praçâd, intitulée *Wacâyi' Paul,* et imprimée à Lahore en 1860, en 20 p. in-8°, avec une carte des lieux parcourus par le grand apôtre;

5° Du *Ganj-i schâïgân* « Trésor des désireux », recueil des ordonnances du gouvernement, paraissant mensuellement à Lahore, in-folio, en urdû, avec l'anglais en regard [1];

6° Du *Dâr uschschifâ* « la Maison de la santé », traité urdû d'hygiène; Lahore, in-8° de 210 pages.

7° Du *Tashîl ta'lîm angrézî* « Facilitation de l'enseignement de l'anglais », en urdû et en anglais.

Enfin on lui doit un *Jantrî* « Almanach pour 1863 »; Lahore [2]. Le même Surâj Bhân a soigné : 1° l'édition urdue du *Dastûr ul'amal daftar khâna tahcîl* « Code du produit brut des villages », donnée par R. Cust à Lahore en 1858, in-8° de 82 p.; 2° celle du *Ganj-i su'âlât* « Trésor des questions » de R. Cust, du munschî Durgâ-praçâd, etc.

Il paraît qu'il a été le premier éditeur du journal intitulé *Koh-i nûr* [3].

SURAJ MAL (le munschî), inspecteur délégué pour les écoles de Patna, de Tirhat et d'Allahâbâd, est auteur :

1° De l'*Urdû amoz* « l'Élève instruit au moyen de l'hindoustanî », sous les auspices de Mr. S. W. Fallon, inspecteur des études en Bihâr. Cette publication, qui a paru par cahiers grand in-8° à Patna en 1868, est en réa-

[1] Ce recueil est devenu un véritable journal. Voyez mon Discours de 1868, p. 57.

[2] Voyez mon Discours de 1863, p. 16 et 17.

[3] Voyez l'article SUKH RAÉ.

lité une petite encyclopédie en prose entremélée de vers [1]. Le premier numéro, de 70 pages, contient des anecdotes instructives, une arithmétique et une géographie; le second, de 36 pages, des éléments de grammaire ou plutôt de lecture; le troisième, de 98 pages, subdivisé en neuf chapitres, contient des anecdotes et des bons mots en vers et en prose, des modèles de lettres et billets; des articles de géographie et d'histoire de l'Inde, des explications sur les denrées utiles, telles que le sucre, le sel, le blé, etc.; le quatrième, annoncé dans le premier numéro du *Chaschma-i 'ilm* de Patna, contient des extraits d'ouvrages urdus estimés et des anecdotes sur différents sujets.

2° De l'*Intikhâb-i nâ-yâb* « Choix introuvable », c'est-à-dire « Extraits des Mille et une Nuits, et du *Schâh-nâma* », en urdû; Patna, 1868.

SURAT KABISCHWAR [2] traduisit le *Baïtâl pachîcî* [3] en brâj-bhâkhâ, sous le règne de Muhammad Schâh, et d'après l'ordre du râjâ Jaï Singh Siwaî, souverain de Jaïpûr, le même qui demanda aux rois de France et de Portugal de lui envoyer des savants, et qui fit traduire en sanscrit les « Éléments d'Euclide [4] ». L'original sanscrit intitulé *Vétâla panchavinsati* « les Vingt-cinq (histoires) du Vétâl (ou Baïtâl) », a pour auteur Sîvadâça; mais il était peu connu, car le laborieux Hindou Kâlî Krischna a donné une traduction anglaise de cet ouvrage d'après le texte braj-bhâkhâ [5]. Ce recueil de

[1] Voyez mes Discours de 1868 et 1869.

[2] C'est-à-dire « roi des poëtes »; c'est le *malik uschschu'arâ* des musulmans.

[3] Voyez l'article LALLU.

[4] « Asiatic Researches », t. X, p. 9.

[5] « *Bytal Puchisi*, or the twenty five tales of Bytal, translated from the Bruj-bhakha into English »; Calcutta, 1834, in-8°.

contes fait partie d'une collection plus considérable et très-célèbre d'anciens contes sanscrits, intitulée *Vrihat kathâ* « la Grande histoire », à laquelle appartient aussi le *Singhâçan battîcî* (en sanscrit, *Sinhâçana dvâtrinsati*) « les Trente-deux contes du trône enchanté », et une grande partie de l'*Hitopadéça* et du *Panchatantra*[1]. La grande collection dont il s'agit est due à Somadéva[2]; elle a été rédigée, à ce qu'il paraît, dans le douzième siècle de notre ère. Il existe un abrégé de ce volumineux recueil : il est intitulé *Kathâ sarit sâgara* « l'Océan des rivières des histoires ».

J'ignore si la version du *Baïtâl pachîcî* par Sûrat est la même que celle qui est citée par Ward, sous le titre de *Vétâla pachîci,* dans son « Histoire de la littérature, etc., des Hindous », t. II, p. 480.

Il existe, du reste, des versions de cet ouvrage, ainsi que du *Singhâçan battîcî,* dont on vient de parler, dans plusieurs langues modernes de l'Inde. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans mon article sur les ouvrages du mahârâja Kâlî Krischna, dans le « Journal des Savants » (1836, p. 414).

L'original sanscrit du *Baïtâl pachîcî* n'est pas perdu. Mr. Lassen l'a publié en sanscrit et en latin dans sa Chrestomathie sanscrite. Il y a aussi une édition de Calcutta de 1833 du samwat et de 1731 du saka, petit in-4°, et même dès 1816, dans une traduction du *Baïtâl pachîcî* qui parut dans l'« Asiatic Journal[3] », il est fait

[1] Eugène Burnouf, « Journal des Savants », 1833, p. 236. On a donné l'analyse du *Vrihat kathâ* dans le « Calcutta monthly Magazine », années 1824 et 1825. Cette analyse a été reproduite dans le « Blackwood's Edinburg Magazine », n° de juillet 1825.

[2] Préface de la première édition du Dictionnaire sanscrit de Wilson, p. XI.

[3] T. II, p. 27, et t. IV, p. 229.

mention de l'original sanscrit, mais on donne la préférence à l'imitation en hindî, qu'on trouve plus complète et d'un style meilleur et plus populaire.

Il existe à la bibliothèque de Tubingen un manuscrit du *Singhâçan battîcî* en sanscrit, manuscrit dont Mr. Roth a pris copie et dont il a donné l'analyse dans le « Journal Asiatique[1] ».

J'ai dans ma collection particulière un *Singhâçan battîcî* en vers hindis et en caractères persans de 120 p. de 15 lignes, petit in-4°.

C'est d'après l'hindî qu'on en a donné une traduction en bengalî sous le titre de *Batrisch sinhaçan*[2].

On sait que les récits contenus dans ce recueil sont destinés à mettre en lumière les belles qualités de Bikrmâjit (Vikramâditya), le Salomon des Hindous, et à prouver qu'elles n'ont pas été égalées. On y voit tour à tour sa libéralité envers un mendiant, un brahmane, un étudiant, un pandit, un ennemi ; son abnégation, etc.

SUR'AT[3] est un poëte hindoustanî mentionné par Bâtin dans son *Gulzâr-i bé-khizân*.

I. SURUR[4] (Himayat ullah), de Dehli, fils d'Arjumand 'Alim Khân, qui occupait le poste de *dâroga khâs* « intendant de confiance » dans le palais impérial auprès du feu sultan Akbar II, est élève de Nâcir et a écrit, ainsi que nous l'apprend Câcim, dans le style nouveau. On trouve un échantillon de ses poésies dans le *Guldasta* de Mannû Lâl.

II. SURUR ou peut-être SARWAR (le schaïkh Muham-

1 Septembre et octobre 1845.
2 Voyez J. Long, « Catalogue of Bengali works », p. 10,
3 A. « Promptitude, hâte
4 A. « Joie ».

MAD AMÎR ULLAH), fils du schaïkh 'Abd ullah, d'Agra, était à Dehli en 1243 (1827-1828). Zukâ, qui le mentionne, nous apprend qu'il est élève de Mujrim et de Gâlib.

III. SURUR (WILAYAT 'ALÎ), de Lakhnau, fils de Muhammad Ja'far Makhmûr et son élève, ainsi que du khwâja Haïdâr 'Alî Atasch, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des gazals qui prouvent, par le mètre dans lequel ils sont écrits, que son nom est bien *Surûr* et non *Sarwar*.

IV. SURUR (le saïyid KAZÎM HUÇAÏN), de Lakhnau, fils du saïyid Ja'far 'Alî et élève de Mahdî Huçaïn Khân Abâd, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie biographique.

Ne serait-il pas le même que le saïyid Kâzim 'Alî Surûr ou Sarwar, mentionné comme poëte hindoustanî?

V. SURUR [1] (MIRZA RAJAB 'ALÎ BEG), natif de Lakhnau, fils de Mirzâ Asfar 'Alî et élève de Nawâzisch de Lakhnau, se distingue non-seulement dans la poésie, mais dans la musique et par sa belle écriture. Il est auteur :

1° D'un Dîwân et de plusieurs poëmes ;

2° D'un roman en élégante prose urdue avec des pièces de vers intercalées, intitulé *Façâna-i 'ajâïb* « Récit de merveilles », et, selon Bâtin, *Façâna-i ranguîn* « Jolie histoire [2] ». Cet ouvrage, qui est l'histoire d'un roi et d'un perroquet, a beaucoup de célébrité dans l'Inde ; aussi a-t-il eu nombre d'éditions lithographiées, dont plusieurs à Dehli, par les soins de Karîm uddîn, en

[1] La mesure des vers dans lesquels se trouve le nom de ce poëte prouve, comme nous l'avons dit pour Surûr (Wilâyat 'Alî), que son nom est bien *Surûr* et non *Sarwar*.

[2] Je crois que cet ouvrage porte aussi le titre de *Quissa-i Jân-i 'Alam*, « Histoire du prince Jân-i 'Alam (l'âme du monde) », titre donné spécialement à Mahomet.

1261 (1845); en 1855, in-8° de 28 p.; à Lakhnau en 1845 et 1866, de 178 p. in-8°; deux à Calcutta en 1846, de 422 p. in-8°; et une de 1868, éditée et revue par W. Nassau Lees, de 301 p. [1]; une autre de Mahmûdnagar, près de Lakhnau, en 1262 (1846), petit in-folio de 198 p. de 21 lignes; enfin une de Lakhnau, 1282 (1865-1866), petit in-folio de 178 p. de 23 lignes, ornée de nombreuses illustrations, et dont l'écriture est du calligraphe le munschî Gobind-praçâd.

Karîm pense que cet ouvrage ne vaut pas le roman des « Quatre derviches ». Toutefois, il a été adopté dans l'Inde comme « text book » pour les examens urdus.

3° Du *Surûr-i sultânî* « Joie royale », autrement dit *Maschgala sultânî* « Passe-temps royal », traduction en prose rimée urdue de l'abrégé en prose persane du *Schâh-nâma* par Schamscher Khân, intitulé *Schamscher Khânî*. Cet ouvrage, dédié au roi d'Aoude, a été imprimé à Lakhnau en 1852, et il forme 312 p. in-8° [2].

4° Du *Schigûfa-i muhabbat* « le Bouton de l'amour », ouvrage dont j'ignore le sujet.

Surûr a habité Cawnpûr, Lakhnau et Bénarès. Il est mort en mai 1869.

VI. SURUR (Mirza Banda Najat Bahadur), nommé aussi *Sâbir,* est un prince de la maison de Timûr qui habitait Dehli et qui faisait avec succès des vers persans et hindoustanis. Karîm en cite, dans cette dernière langue, un gazal que Surûr avait lu dans une réunion littéraire.

VII. SURUR [3] (Mîr Faïz-i 'Alî) était fils de Saïyid

[1] « Biblioth. Sprengeriana », n° 1760.
[2] *Ibid.,* n° 1759.
[3] Ou peut-être *Sarwar,* selon Sprenger.

Ibrâhîm, frère de Saïyid Schams uddîn, saint personnage dont le tombeau se trouve dans la ville d'Ijrâra, où chaque année on célèbre une fête anniversaire de sa mort, fête qui dure du 17 au 20 du mois de *zîca'da* et qui attire un grand concours de monde. Ce fut là que naquit notre poëte, mais il résidait habituellement à Dehli.

Surùr est un jeune homme fort religieux, disent les biographes Câcim et Sarwar, et très-versé dans les sciences théologiques. Il étudia les belles-lettres sous le hakîm Cudrat ullah Khân Câcim, et il consultait Mîr 'Izzat ullah 'Ischc, fils de Câcim, sur ses productions poétiques en hindoustanî.

SUWAIDA [1] (MÎR RAHMAT ULLAH) est un poëte hindoustanî mentionné dans le *Maçarrat afzâ* d'Abû'lhaçan.

SWÉTAMBAR [2] est un poëte, probablement jaïn, qui est surnommé *Barkavi* « le poëte de choix, le poëte par excellence ». On lui doit le *Rischabha charitra* « l'Histoire de Rischabha », poëme hindouî, sur un des principaux saints des jaïns, dont le colonel Tod a rapporté un manuscrit en Europe.

SYAM-SUNDAR [3] est un auteur hindî dont je ne puis citer que le nom.

[1] A. Diminutif de *saudâ* « folie », mot qui est le surnom d'un des poëtes hindoustanis les plus célèbres. Voyez l'article SAUDA.

[2] « Portant un vêtement (blanc) ». Les jaïns se subdivisent en *digambar* « allant tout nus », et *swétambar* « porteurs de vêtement (blanc) ».

[3] I. « Le beau noir », c'est-à-dire, « Krischna ».

T

I. TA'ASCHSCHUC[1] (le maulawî et mîr saïyid MUHAMMAD), gendre et élève du Dr Mîr 'Izzat ullah Khân 'Ischc, est professeur en titre d'arabe[2] au collége anglais des natifs, de Dehli. Il descend du célèbre contemplatif 'Abd ulcâdir Guilânî. Il est très-savant en arabe et en persan, et il possède la connaissance des sciences les plus utiles. Il est auteur de poésies urdues et de différentes traductions, de l'arabe en urdû, telles que :

1° Celle du *Farâïz sirâjiya*[3] « Division sirâjienne des héritages », ouvrage qui tire son titre du nom de l'auteur, Sirâj uddîn Sajawandî ;

2° Celle du *Schamsiya* ou *Riçâla-i Schamsiya*, célèbre traité auquel Ta'aschschuc a ajouté une introduction[4] ;

3° D'un Dictionnaire hindî (« Hindee Dictionary ») publié en 1851 à Dehli, à la typographie nommée *Matba' ul'ulûm* « l'Imprimerie des sciences ».

Il est l'éditeur d'un journal urdû qui paraissait à Dehli en 1851 deux fois par mois, et qui était intitulé *Tuhfat ulhadâyic* « le Présent des jardins ». Il a de plus corrigé et édité plusieurs ouvrages par l'ordre du principal du collége. Il était âgé de soixante-dix ans en 1847[5].

II. TA'ASCHSCHUC (le saïyid MIRZA), de Lakhnau,

[1] A. Nom d'action de la cinquième forme de la racine arabe *'aschac* « aimer », laquelle a le sens neutre.

[2] On lui donne aussi dans les rapports officiels le titre de « Nagri teacher », c'est-à-dire, « professeur d'hindî ».

[3] « Principles of Muhamedan Lawful inheritance »; Dehli, 1845. La traduction hindoustanie est intitulée *Tarjuma Farâïz sirâjiya*, ou simplement *Sirâj*.

[4] Il a été publié à Dehli en 1845 et il forme un in-8° de 105 pages.

[5] Toutefois Sprenger dit qu'en 1852 il avait soixante-cinq ans.

fils et élève de Muhammad Mirzâ Uns, est auteur d'un Dîwân dont on trouve des vers dans le *Sarâpâ sukhan*.

III. TA'ASCHSCHUC (le râjah TA'ASCHSCHUC HUÇAÏN GULAM RAÇUL USSACALAÏN), de Manikpûr, est un poëte contemporain élève de Josch, appelé familièrement *Aché Sâhib,* et auteur de poésies hindoustanies. On trouve de lui un gazal et un masnawî dans l'*Awadh akhbâr* du 7 septembre 1869.

TAB[1] (MAHTAB RAÉ), originaire de Cachemire et natif de Dehli, est un poëte mentionné par Schefta et par Sarwar, qui lui donne le takhallus de *Tâyib*[2].

TABAN[3] (MÎR 'ABD ULHAÏYÎ), de Dehli, était un écrivain hindoustanî aussi remarquable par la beauté de son visage que par son esprit et son talent poétique. Il fut d'abord élève de Schâh Hâtim, puis de Muhammad 'Alî Haschmat, qui lui-même l'avait été de Muhammad Ganî Beg Cubûl, de Cachemire. Il reçut aussi des leçons de Muhtascham 'Alî Khân Haschmat, frère de Mîr Wilâyat ullah, et fils de Mîr Bâquî. Il fut lié avec Mazhar et Saudâ. Ce dernier avait même revu un grand nombre de ses vers. Tâbân est auteur d'un Dîwân hindoustanî qui a de la célébrité et qui se compose d'environ mille vers de gazals[4]. Mîr Taquî, Mashafî et Fath 'Alî Huçaïnî en citent plusieurs pages. Lutf assure qu'il n'y avait personne à Dehli qui lui fût comparable pour la beauté, si bien qu'il faisait perdre la raison à toutes les femmes.

[1] P. « Force ».

[2] Ce dernier mot, qui est aussi arabe, signifie « bon », mais cette variante est probablement une simple erreur du copiste de mon manuscrit.

[3] « Resplendissant ».

[4] Il y en avait un exemplaire à la bibliothèque du Top khâna de Lakhnau.

Il fut néanmoins insensible à leurs avances, et il s'attacha à un jeune homme nommé Sulaïmân, connu sous le nom de *Schâh Sulaïmân,* et qui faisait profession de l'état de derviche. Mashafî parle avec enthousiasme de la beauté enchanteresse de ce poëte; néanmoins il ne l'avait pas connu, le « loup de la mort » l'ayant dévoré jeune encore avant l'arrivée de ce biographe à Dehli en 1776; mais il avait vu son portrait à Chandnî Chauk (grande rue), dans la boutique d'un marchand d'objets d'occasion, qui avait des collections de portraits de différents genres. Tâbân descendait de Mahomet par son père et par sa mère. Mîr, qui nous l'apprend, en fait un pompeux éloge plein de métaphores charmantes dans l'original persan, mais généralement peu propres à être appréciées en français. Mîr avait été lié avec lui. Toutefois il y eut ensuite entre eux de la froideur, occasionnée par la mauvaise habitude qu'avait prise Tâbân de se livrer à la boisson; habitude telle qu'on le trouvait ivre quand on allait le voir, ce qui avait déterminé ses amis à cesser leurs visites. Il finit par leur écrire pour leur annoncer qu'il avait renoncé au vin. Il tint effectivement sa promesse, mais une mort prématurée, due à une hydropisie, l'arrêta dans sa nouvelle vie.

Selon Lutf, Tâbân mourut dans un âge avancé : ce biographe nous fait savoir qu'il le connut vieux à Lakhnau, en 1201 de l'hégire (1786-1787), et qu'à cette époque son extérieur annonçait que la grande réputation de beauté qu'il avait eue était méritée.

Bénî Nârâyan donne de Tâbân trois pièces de vers; voici la traduction d'une de ces pièces :

Qu'est-ce que l'amour? Il faut le demander à un homme parfait dans ce sentiment.

Comment vient-il dans le cœur? Il faut le demander à quelqu'un qui lui ait abandonné son cœur.

Quel agrément y a-t-il d'être tué par la main de son amant, dans l'agitation de l'amour? Il faut le demander à celui qui a été immolé de cette manière.

Quel est l'effet produit par la blessure de l'amour? Il faut le demander à celui qui a été atteint par l'épée des sourcils.

Aucun moyen de m'unir à mon amie ne vient à mon imagination; il faut demander la façon de s'unir à elle, à quelqu'un qui ait joui de son union.

C'est dans l'éloignement de l'objet aimé que je vois ce que sont réellement les soupirs et les gémissements. Il faut demander au cœur, ô Tâbân! ce qui s'y passe dans cet instant.

TAB'I [1] est l'auteur d'un roman en vers dakhnis intitulé *Quissa-i Bahrâm o Gul-andâm* « Histoire de Bahrâm et de Gul-andâm [2] », dont la Société Asiatique de Calcutta possède deux exemplaires, l'un d'environ 100 p. de 11 lignes, et l'autre de 140 p. de 10 vers.

Ce poëme a été composé à Golconde en 1081 (1670-1671), dans l'espace de quarante jours, et il est dédié à l'infortuné sultan Abû'lhuçâïn, dernier roi de Golconde, qui fut vaincu et fait prisonnier par Aurangzeb en 1687. Les deux exemplaires dont il s'agit ici commencent par le même vers; toutefois, le premier exemplaire a 1340 vers[3], et le second 1140 seulement[3]. C'est probablement le même poëme dont W. Price, de Worcester, a donné dix pages dans sa Grammaire hindoustanie[4], bien qu'il lui donne le titre de *Quissa-i Bahrâm haft hikâyât* « Histoire de Bahrâm, ou les Sept anecdotes ».

[1] A. « Naturel ».

[2] Kâtibi a écrit un roman persan portant le même titre. Voyez aussi l'article Haïdarî.

[3] Sprenger, « A Catalogue », p. 643.

[4] P. 639, *ibid.*

I. TABIB [1] (MIRZA WALÎ MUHAMMAD), de Dehli, chirurgien de profession et poëte par goût, fut élève de Firâc. Il est auteur de productions poétiques mentionnées par Sarwar.

II. TABIB (le saïyid SCHAH), de Lahore, est un autre poëte hindoustanî mentionné aussi par Sarwar, et il était en outre un médecin habile. Bien qu'à Lahore on ne parle peut-être pas l'hindoustanî aussi purement qu'à Dehli, toutefois les poésies de Tabîb sont écrites en excellent rekhta.

III. TABIB (le hakîm MUHAMMAD HAÇAN JAN), de Farrukhâbâd, fils de Fath Khân et élève distingué du saïyid Ismâ'il Huçaïn Munîr, est un poëte hindoustanî mentionné par Muhcin, qui en cite des vers.

TAÇADDUK [2] (TAÇADDUC HUÇAÏN), de Lakhnau, fils de Câcim 'Alî Khân, élève du maulawî Muhammad-bakhsch Schahîd, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

TAÇALLI [3] (LALA TIKA RAM), fils de Gopâl Râé, général d'Açaf uddaula et frère cadet de Lâla Bhola-nâth, président du tribunal militaire du même nabâb d'Aoude, est un Hindou qui s'est livré avec succès à la culture de la poésie urdue. Le biographe Mashafî fait l'éloge de son talent et de ses bonnes qualités. Ses ancêtres étaient originaires du district d'Étâwa, dans la province d'Agra; quant à lui, ce fut à Lakhnau qu'il naquit. Il n'avait guère plus de vingt-cinq ans en 1793, et à cette époque il avait déjà une réputation très-étendue. On a de lui en hindoustanî, car il faisait aussi des vers persans :

[1] A. « Médecin ».
[2] A. « Sacrifice (action de se sacrifier) ». Le nom entier signifie « sacrifice à Huçaïn ».
[3] A. « Consolation ».

1° Des masnawîs en grand nombre;

2° Deux Dîwâns dont les copies circulent parmi le public lettré de l'Inde, et dont Muhcin cite des vers.

Il était élève de Mashafî pour la poésie urdue, et de Muhammad Fakhr Makîn pour la poésie persane.

Zukâ lui donne le takhallus de *Taskîn*.

Mashafî cite de lui quatre pages de vers. Je me contenterai de donner la traduction d'un gazal de ce poëte, cité par Bénî Nârâyan :

Si tu ne passes pas dans le jardin, au lever de l'aurore, le zéphyr n'ira pas auprès de la rose, pour lui donner cette odeur qui en fait le charme.

Il n'y a personne dans le monde qui ne donne à ton amour une place dans son cœur.

Je me livre avec ardeur à cet amour, mais il semble que tu ne veux pas laisser le zéphyr s'élever, jusqu'à ce que tu aies répandu, de rue en rue, la poussière de ma destruction.

Qui, dans le monde, s'informera de l'état de Taçallî, si tu n'as pitié toi-même de son état, ô mon amie!

II. TAÇALLI (Mîr Schuja'at 'Alî), de Dehli, élève de Nacîr, est un poëte hindoustanî vivant, que Sarwar dit être versé dans la langue arabe, et dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

I. TAÇAUWUR[1] (mîr et saïyid Ihçan Hucaïn), fils du saïyid Haïdar Huçaïn Khân, était des saïyids qui descendent de l'imâm Zaïn ul'âbidîn. C'est un poëte hindoustanî, que Mashafî nous représente comme un jeune homme de belle apparence et plein de bonnes qualités. Il était âgé de vingt-cinq ans à l'époque où le biographe que je viens de citer écrivait son Tazkira, c'est-à-dire en 1793. Il fut élève de Miyân Calandar-bakhsch Jurat.

[1] A. « Imagination, contemplation », etc.

'Alî Ibrâhîm le dit auteur d'un grand nombre de poésies urdues. Kamâl, qui était très-lié avec cet écrivain, en fait un grand éloge. Il en cite un mukhammas qui a pour thème un gazal de Jâmî. Karîm le nomme *Haïdar 'Alî*[1] et dit qu'il était du village de Pankor ou Bamgor, près de Lakhnau.

II. TAÇAUWUR (ZAKÎ UDDAULA MÎR TAÇAUWUR 'ALÎ), intendant (*dâroga*) royal, fils de Mîr Safdar 'Alî Khân, d'abord habitant de Bénarès, puis de Lakhnau, est auteur de trois Dîwâns : un *rekhta,* un *rekhtî,* et un troisième dans la langue classique de l'Inde musulmane, c'est-à-dire en persan. Muhcin, qui nous donne ces détails, en cite un gazal.

III. TAÇAUWUR (le saïyid RAJAB 'ALÎ), de Dehli, élève de Schâh Nacîr, poëte mentionné par Sarwar, est peut-être le même que le maulâna saïyid Rajab 'Alî Khân Bahâdur, auteur du *Tafsîr sûrat-i walfajr* « Commentaire du chapitre (du Coran) *De l'aurore* », imprimé à Lahore.

TACIR[2] (LALA KANYA LAL),. de Farrukhâbâd, sous-assistant ingénieur civil, fils de Kéwal Kischan et élève du saiyid Ismâ'îl Munîr, est mentionné comme poëte hindoustanî par Muhcin, qui en cite plusieurs gazals. Il est aussi auteur d'un ouvrage en urdû intitulé *Riçâla dar bâb-i âlât-i païmâïsch o tarkîb-i païmâïsch* « A Treatise on surveying instruments and surveying ». Il y a plusieurs éditions de cet ouvrage, une entre autres du « Thomason College Press »; Rûrkî, 1857, in-8° de 176 pages.

[1] Zukâ nomme ce poëte *Saïyid Haçân Khân;* Càcim, *Saïyid Haïdar 'Alî;* Sarwar, *Saïyid Huçaïn Kkân,* et Schefta, *Saïyid Haïdar Haçan Khân.*

[2] A. « Trace ».

TADBIR[1] (MIRZA ISKANDAR CADR), de Lakhnau, fils de Mirzâ Muhammad Khursched-Cadr Bahâdur Caïçar, est compté parmi les poëtes hindoustanis par Muhcin, qui en cite des vers dans son Tazkira.

TAFTA[2] (le munschî HAR GOPAL), de Sikandarâbâd[3], élève de Mirzâ Açad ullah Khân Galib, de Dehli, est un poëte hindoustanî contemporain à qui on doit :

1° Un Dîwân qui a été lithographié à Lahore à l'imprimerie du *Koh-i nûr,* et dont on a donné plusieurs exemplaires en prix à la distribution solennelle des récompenses aux écoles des natifs, le 14 février 1864.

2° Le *Tazmîn Gulistân* « Insertion (de vers) du *Gulistân* », sorte de paraphrase poétique pour développer des vers du *Gulistân.*

Je n'en cite que pour mémoire un *cacîda* persan publié dans l'*Awadh akhbâr* du 14 février 1865 à la louange du munschî Nawal Kischor, directeur du journal, et plusieurs tarîkhs sur la mort du munschî Ganesch-praçâd, de Madras, publiés dans le recueil intitulé *Majmû'a-i tarîkh-i inticâl* « Recueil de chronogrammes de décès ».

I. TAHAIYUR[4], de Dehli, est un habile poëte, mort peu de temps avant la rédaction du Tazkira de Sarwar.

II. TAHAIYUR (MIYAN GULAM MUSTAFA), élève de Firâc, fils de Schâh ou Maulawî Rafî' uddîn, le traducteur du Coran, dont il a été parlé, et neveu de 'Abd ula'zîz, personnages célèbres par leur science et leur sainteté, est auteur de poésies urdues. Il était vivant

[1] A. « Disposition, arrangement ».
[2] P. « Brûlé ».
[3] Et d'après une annonce du *Koh-i nûr* du 6 mars 1866, d'Akbarâbâd (Agra).
[4] A. « Étonnement ». On pourrait lire aussi *Tajabbur* « orgueil, fierté ».

lorsque Câcim et Schefta écrivaient. Zukâ le nomme *Tahcîn*. Ce mot peut, en effet, se confondre facilement avec *Tahaïyur* dans l'écriture persane.

III. TAHAIYUR (MIRZA MUHAMMAD BEG), de Lakhnau, fils de Mirzâ Rustam Beg Khuraçânî, élève du schaïkh Imdâd 'Alî Bahr, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne un long « Gazal sur l'esprit » dans son Tazkira.

TAHAMMUL [1], de Lakhnau, est mentionné par Schefta comme poëte hindoustanî dans le *Gulschan bé-khâr*.

I. TAHCIN [2] (le saïyid ou mîr MUHAMMAD ATA-É HUÇAÏN KHAN), d'Étâwa, surnommé *Mukhâtib* « orateur », prit d'abord pour takhallus le nom de *Tahcîn*, et, après la mort de son père, le mot composé *Murassa-racam* [3]. Il était fils de Mîr Muhammad Bâquir, qui avait le takhallus de *Schauc* « amour ». Ce fut la lecture des vers de Saudâ qui lui inspira le désir de s'occuper de la poésie hindoustanie. Il demeura tour à tour à Calcutta, à 'Azîmâbâd (Patna) et à Faïzâbâd, où il fut bien traité par le nabâb Schujâ' uddaula Abû'lmançûr Khân Bahâdur Safdar Jang, et par Mirzâ Jî Khân Bahâdur Hizbar Jang, à la louange duquel il composa un cacîda dont il lui fit hommage. Il paraît que ce fut par l'ordre du premier qu'il fit l'ouvrage dont le titre hindoustanî est, je crois, *Guldasta-i dâstân* « Bouquet d'histoires », ouvrage que Hizbar approuva aussi et dont on conserve un exemplaire au British Museum, sous le titre de « Historiæ jucundæ Hindostanicè », petit in-folio. Cette histoire n'est

[1] A. « Patience ». Sarwar et Zukâ ont écrit, par erreur je pense, ce nom *Tajammul*, confondant ainsi ce poëte avec celui dont il est question un peu plus loin.

[2] A. « Approbation ».

[3] « Écriture dorée »,

autre que celle des « Quatre Derviches », dont la rédaction intitulée *Bâg o bahâr*, par Amman de Dehli, est plus connue et plus estimée. Tahcîn la traduisit du persan de Khusrau[1], et il donna à son travail le titre de *Nau tarz-i murassa*[2], *quissa-i chahâr darwesch*. On trouve qu'il a laissé dans sa version trop d'expressions persanes et arabes. Il y a deux exemplaires de cet ouvrage parmi les manuscrits du Collége de Fort-William, et un exemplaire dans la bibliothèque de la Société Royale Asiatique de Londres, écrit en 1241 de l'hégire (1826). J'en ai moi-même un exemplaire manuscrit, et le Dr A. Sprenger en possédait un autre (n° 1746 de la « Bibliotheca Sprengeriana »). Il a été imprimé dernièrement à Dehli et en 1846 à Bombay, avec le titre anglais de « Story of Farkunda Sir King of Rûm », ce qui semblerait désigner un sujet différent[3]. Il y a aussi parmi les livres du vizir du Nizâm, dont je dois le catalogue à l'obligeance du général J. Stewart, un manuscrit en dialecte hindoustanî-urdû intitulé *Quissa-i chahâr darwesch* « Histoire des quatre derviches »; j'ignore si c'est la même rédaction.

Tahcîn est de plus auteur du *Zawâbit angrézî* « Règles de la langue anglaise », et du *Tawârîkh Câcimî* « Chronique de Câcim »; mais ces ouvrages sont écrits en persan, et je ne les cite ici que pour mémoire.

Ce Tahcin est peut-être le même que Sarwar appelle ancien, c'est-à-dire de la génération passée, ou peut-être simplement vieux.

[1] Voyez ce qui a été dit à ce sujet à l'article Amman.

[2] « Nouvelle rédaction (manière) enrichie de joyaux », etc. Ce dernier mot a été mis évidemment pour faire allusion au surnom de l'auteur.

[3] Voyez le Catalogue supplémentaire de la Bibliothèque de l'East-India Library.

II. TAHCIN (MUHAMMAD HUÇAÏN KHAN) est un poëte contemporain qui paraît jouir de l'estime de ses compatriotes.

TAHCIN UDDIN [1] (le schaïkh) est l'auteur du poëme dakhnî intitulé « Histoire de Kâmrûp et de Kalâ [2], ouvrage que j'ai publié sous le titre de « Aventures de Kâmrûp [3] ». Il n'est pas sans utilité de remarquer que *Tahcîn uddîn* ne peut être que le titre honorifique de l'écrivain dont il est question. Dans un manuscrit que j'ai acquis depuis l'impression de cet ouvrage, le vers final porte ce qui suit :

Fazlî 'Alî a fini d'écrire cette histoire, par la faveur de l'illustre Mahomet, l'ami de Dieu.

Il semblerait, d'après cela, que l'auteur de *Kâmrûp* serait ce Fazlî 'Alî, et en effet *Fazlî* pourrait bien être le takhallus de Tahcîn uddîn ; mais je pense que c'est simplement le nom du copiste de ce manuscrit [4], qui diffère, du reste, des trois copies dont je me suis servi pour mon édition, comme ces copies diffèrent entre elles.

Sir Gore Ouseley possédait aussi un exemplaire de cet ouvrage, et on trouve l'indication d'autres exemplaires dans les catalogues de différentes bibliothèques de l'Inde.

Le célèbre Gœthe [5] dit qu'il doit au professeur Kosegarten la traduction exacte du commencement du poëme inappréciable (« unschätzbare ») de *Camarupa*, et qu'il lui a causé un plaisir infini. J'ignore si cette traduction

1 A. « L'approbation de la religion ».
2 *Quissa-i Kâmrûp o Kalâ.*
3 On avait commencé la reproduction de mon texte à Dehli en 1845.
4 Voyez, au surplus, l'article FAZLÎ (Fazlî 'Alî), t. Ier, p. 437.
5 Dans le t. XXXII de ses œuvres, p. 194.

a été faite sur le texte hindoustanî ou sur l'ouvrage persan en prose relatif au même sujet, dont je possède deux exemplaires, et dont on trouve à la Bibliothèque impériale un bel exemplaire enrichi de fort jolis dessins qu'elle doit à feu Jomard.

Il y a à l'East-India Office, sous le n° 423 du fonds Leyden, un masnawî intitulé « Histoire en vers dakhnis désignée sous le nom de *Kalâ Kâm* ». Ce titre semblerait annoncer une « Histoire de Kalâ », notre héroïne; mais je pense que c'est un autre roman dont le sujet est tout différent. Il y est, entre autres, question de conversions à la religion musulmane, autant que j'ai pu en juger en le parcourant; car le copiste y a laissé de nombreuses lacunes, quand apparemment il n'a pu lire le manuscrit original; ce qui fait qu'il est difficile de suivre le sens. J'ignore le nom de l'auteur de cet ouvrage. La copie de l'East-India Office semble écrite par une main européenne, quoiqu'on lise, à la fin du volume, que le copiste se nomme Saïyid Muçâ Rizâ 'Alî [1].

Depuis l'édition que j'ai publiée du *Quissa-i Kâmrûp o Kalâ* et de la traduction du même ouvrage [2], j'ai obtenu un nouveau manuscrit de cet ouvrage que je dois à l'amitié de feu Isidore de Montméyan, membre distingué de la Société académique d'Aix en Provence. Cet exemplaire est bon, je pourrais même dire excellent. Il offre à peu près la même rédaction que j'ai suivie; cependant son texte éclaircit bien des passages qui étaient

[1] Il y a à la Bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta un manuscrit urdû qui porte le titre de *Masnawî Kanur* (*Kunwar*) (Journal de la Société Asiatique, 1842, p. 93, et 1843, p. 150). Je pense que c'est un exemplaire des « Aventures de Kâmrûp ».

[2] En 1860, Mr. l'abbé Bertrand a publié avec des améliorations une édition romanisée du même ouvrage.

restés peu satisfaisants ; il est, en général, préférable à celui de mes quatre autres manuscrits, et l'épisode de Rasrang le musicien, qui ne se lisait que dans le manuscrit que j'avais suivi de préférence, se trouve dans ce dernier d'une manière plus correcte.

La légende de Kâmrûp a été exploitée en hindoustanî non-seulement en vers, mais en prose. Telle est, par exemple, la rédaction en prose urdue qui est due à Kundan Lâl, de Lahore, et dont il a été question à l'article concernant cet écrivain. On en trouve aussi des rédactions en persan, tant en vers qu'en prose [1]. Il paraît que cette légende a été d'abord écrite en sanscrit, quoiqu'on n'en signale aucun manuscrit. En persan, je puis citer la rédaction en vers de Muhammad Sâlih [2] ; en prose, celle d'Ahmad ben Islâm Khân Alamguîrî [3].

Zaïgam a publié à Calcutta, en dialecte urdû, une édition de Kâmrûp qui paraît être un abrégé de la mienne. Sirâj uddîn, père de Karîm uddîn le biographe, a aussi écrit un *Kâmrûp*.

L'histoire du prince de Samarcande des « Mille et une Nuits » semble prise dans l'original de *Kâmrûp*. Le fond de la « Reine des fées » de Spencer est le même. Comme dans *Kâmrûp*, Arthur a une vision ; il est épris de la reine des fées, qu'il a vue, et sa recherche est l'objet de tout le roman.

[1] J'ai fait cependant observer avec juste raison, dans ma Préface de *Kâmrûp*, que la rédaction en prose persane traduite par le colonel W. Franklin, décédé en 1839, différait essentiellement du poëme en vers hindoustanis que j'ai publié et traduit.

[2] On lit dans un catalogue de Baynes de 1840 la note suivante : « Liber Kissa Camroup, ex antiquo sanscriti in persicum versum redditum, autore Mohamed Saleh, in-4° ».

[3] Catalogue des manuscrits d'Adam Clarke, p. 195, article 514, et manuscrit 1243 de l'East-India Library.

I. TAHIR[1] (Mirza Banda Haçan) est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie biographique. De Fathpûr, où il naquit, il alla résider à Lakhnau et y fut élève du nabâb 'Aschûr 'Alî Khân.

II. TAHIR (Muhammad) est auteur du *Rauzat ulasfiyâ* « le Jardin des purs », c'est-à-dire « des saints et des prophètes », reproduction en urdû de l'arabe et du persan des *Quiças ulanbiyâ* ou *païgambarân;* Cawnpûr, 1869, gr. in-8° de 178 p. Cet ouvrage avait d'abord été publié à Cawnpûr en 1868 sous le titre original de *Quiças ulanbiyâ,* du même format et du même nombre de pages.

TAIB[2] (le hâfiz 'Abd ullah), de Dehli, élève de 'Abd urrahmân Ihçân, est un poëte mentionné par Zukâ.

TAJ[3] KHAN est auteur d'un opuscule hindoustanî intitulé en anglais « Memoir of Taj Khan », imprimé en caractères kaïthî-nagaris à la « Mission Press » d'Allahâbâd, en 12 pages, et qui paraît être un exposé des motifs de la conversion de l'auteur au christianisme.

I et II. TAJALLI[4] (Mîr Muhammad Huçaïn[5] et non Haçan) était, selon Schefta, frère de lait de Miyân Hâjî Tajallî et neveu (fils de sœur) de Mîr Taquî. L'identité du surnom de ces deux personnages, auxquels il a été consacré des articles séparés, a jeté un peu de confusion dans leur biographie. Plusieurs biographes originaux les confondent même tout à fait[6]. Schefta nous apprend

1 A. « Pur ».
2 A. « Repentant ».
3 P. « Couronne ».
4 A. « Éclat ».
5 Et *Muhcin* selon Câcim. 'Ischc le nomme, de son côté, *Mîr Gulâm 'Alî.*
6 Dans un manuscrit de *Laïlâ Majnûn,* l'auteur est nommé *Mîr Tajallî.*

avec raison qu'on doit au premier, connu aussi sous le nom de *Hâji*, le *Laïlâ Majnûn* [1], que d'autres biographes attribuent au second. Ce poëme fait partie de la collection des poésies de Tajallî, laquelle porte le titre de *Scharh-i schauc* « Explication sur l'amour », et dont il y avait à la bibliothèque de Farah-bakhsch, de Lakhnau, un exemplaire qui contenait :

1° Le *Majnûn o Laïlâ*, de 220 pages de 13 vers, composé en 1199 (1784-1785), mais considéré comme une traduction par V. Treguar dans son Rapport du 23 septembre 1854 [2];

2° Des gazals qui occupent 140 pages de 16 vers ;

3° Des rubâ'îs, cacidas, marciyas, etc.

Karîm uddîn a donné à Dehli en 1844 une édition du *Majnûn o Laïlâ*, in-8° de 122 pages de 20 lignes, intitulée *Afsâna-i Laïlâ Majnûn* « Conte de Laïlâ et de Majnûn ». Le Dr Gilchrist en avait un bel exemplaire manuscrit écrit en 1791, qui avait passé dans la bibliothèque de Duncan Forbes. C'est un in-folio de 282 pages de 11 lignes à la page [3].

Tajallî habita d'abord Dehli ou plutôt *'Arab saràï*, près de Dehli, et il s'y distingua par son esprit et par ses brillantes qualités ; il alla ensuite à Lakhnau, où il mourut chez son parent Mîr, vers l'année 1799, comme nous l'apprend Kamâl dans sa Biographie.

Le second n'avait pas son pareil comme poëte hindoustanî. Il est auteur :

[1] Selon 'Ischc, ce masnawî fait allusion à son amour envers la femme d'un brahmane qu'il finit par épouser.

[2] « Records, etc. » Mr. Treguar a voulu dire, sans doute, une imitation des poëmes persans sur le même sujet, de Nizâmî, Jâmî », etc. Mais c'est simplement un poëme sur la même légende. Il y en a plusieurs éditions.

[3] « Catalogue of oriental manuscripts of D. Forbes », p. 45.

1° D'un Dîwân dont les gazals, du mètre nommé *kâmil,* mode ancien, particulier aux poésies arabes, ont eu beaucoup de vogue parmi les habitants de Dehli ;

2° De beaucoup de mukhammas et de muçaddas.

En 1793, il était âgé de quarante ans environ. Il était militaire, et il servit en cette qualité avec distinction. Mashafî, de qui nous tenons ces détails, était lié avec lui. Il donne environ une page de ses vers comme un échantillon de ses œuvres. Voici la traduction d'un court poëme de cet écrivain cité par Bénî Nârâyan :

Lorsque tu as reçu dans ton cœur la flèche de son regard et que tu as été en proie à l'évanouissement, on dirait que cet évanouissement est pareil à l'agonie de l'animal offert en sacrifice.

Que ferai-je, ô mes compagnons! puisque je n'ai pu soutenir ses regards sans que la défaillance soit venue à mon cœur?

Quels meurtres n'a-t-elle pas commis? mais, en voyant le sang couler, le meurtrier a été sans assurance, la défaillance s'est emparée du meurtrier.

La couleur de la joie est venue sur le visage de la rose, et je me suis épanoui comme le bouton, à mesure que cette beauté aux joues de rose est venue.

Ta vie s'en ira actuellement dans l'agitation, ô chasseur! Ne dis point que la saison du printemps est revenue dans le jardin.

Étant mort, je me suis mêlé avec la terre. Hélas! le repos n'est pas venu cependant à mon cœur agité.

Pourrais-tu douter de ma fidélité, ô injuste amie! Prends, si tu le veux, une épée pour donner un exemple, et brandis-la sur ma tête.

Tajallî a ouvert les yeux dans la bière, quand il a entendu que cette amie est venue. Voyez quelle est son ardeur, quoiqu'il soit mort!

III. TAJALLI (Schah Tajallî 'Alî), de Haïderâbâd,

dans le Décan, est un derviche indépendant qui a écrit des poésies hindoustanies mentionnées par Sarwar et par Muhcin.

IV. TAJALLI (Mîr Haçan), de Dehli, connu familièrement sous le nom de *Mîr Hâjî*, fils de Mîr Muhammad Huçaïn Kalîm, neveu (fils de sœur) et élève de Mîr Taquî, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie; et, selon Muhcin, du masnawî sur la célèbre légende de *Laïlâ* et de *Majnûn*, mais qui a été écrit en réalité par Muhammad Huçaïn Tajallî, dont la mention précède.

TAJAMMUL [1] (Muhammad 'Azîm Beg [2]), de Lakhnau, est un habile poëte à qui on doit surtout des marciyas. Il fut élève de Jurat, et il était encore vivant à l'époque de la rédaction du *Gulschan bé-khâr*.

TAJARRUD [3] (Mîr 'Abd ullah) fut élève du saïyid 'Abd ulwalî 'Uzlat, ainsi que ce poëte l'a dit lui-même. Il naquit dans le Décan, où il se distingua par son talent pour la poésie. Mîr et Gurdézî ne citent de lui que le vers dont la traduction suit :

Ton visage a une gentillesse inconnue aux anges; le soleil ne peut en donner une idée au monde qu'il éclaire.

I. TALAB [4] (le schaïkh Talib 'Alî), de Sâmàna, alla à Mîrat à la suite de Zu'lficâr uddaula Najaf Khân. Ce fut là qu'il se mit à écrire des vers rekhtas sous la direction de 'Ischc. Il entra ensuite au service militaire du gouvernement anglais de l'Inde, et il s'éleva au poste de *jama'dâr* [5].

1 A. « Ornement, dignité ».
2 Zukâ le nomme *Mîr A'zam*.
3 A. « Dépouillement ».
4 A. « Demande », etc.
5 Sorte de lieutenant du *sûbadâr*.

II. TALAB (SCHAH MUSCHTAC) fut le maître de Sanâ, poëte hindoustanî, natif de Patna, dont il a été précédemment parlé. On le compte, lui aussi, parmi les écrivains urdûs.

I. TALI'[1] (LALA HINDU LAL), de Haïderâbâd, élève de Faïz, s'est occupé de poésie comme son maître, ainsi que nous l'apprend Bâtin dans son *Gulschan bé-khizân*.

II. TALI' (MÎR SCHAMS UDDÎN) était un jeune homme des environs de Lakhnau, qui a acquis de la réputation par son talent poétique. Son esprit et sa physionomie intéressante le faisaient remarquer; malheureusement « les serres du faucon de la mort », pour me servir de la métaphore de Fath 'Alî Huçaïnî, « saisirent de bonne heure l'oiseau de son âme ». Le biographe que je viens de citer donne plusieurs vers de cet écrivain.

I. TALIB[2] (TALIB HUÇAÏN KHAN), fils de Miyân 'Askarî[3], était un jeune homme très-distingué par son esprit et d'un caractère ouvert et aimable, qui était attaché en qualité de *dâroga*[4] au prince royal Muhammad Sulaïmân Schikoh. Ses relations avec des gens de lettres qui s'occupaient de poésie lui donnèrent du goût pour cet art. Il consulta sur ses premiers essais Mîr Inschâ ullah Khân, qui l'aimait comme un frère, et aussi apparemment Mashafî, qui se flatte dans sa Biographie d'avoir eu sa confiance. Il a laissé des poésies hindoustanies; Mashafî en cite des fragments.

Tâlib était originaire de Cachemire et natif de Dehli; mais il habitait Lakhnau. Kamâl, qui l'avait connu chez

[1] A. « Prospérité ».
[2] A. « Amant », etc.
[3] Connu dans les lettres sous le surnom de *Nalân*. Voyez ce nom
[4] Surintendant, premier officier.

le prince Sulaïmân Schikoh, en fait un grand éloge et en cite un gazal. Il prenait part, en effet, aux réunions littéraires que ce prince tenait chez lui, et y récitait ses vers.

II. TALIB (Mirza Abu Talib), de Haïderâbâd, est un poëte contemporain de Walî, selon Sarwar et Schefta. Câïm dit qu'il était d'un village des environs d'Aurangâbâd, qu'il servit dans l'armée de Bahâdur Schâh avant son élévation au trône en 1118 (1706-1707), et qu'il passa à Dehli une partie de sa vie.

III. TALIB (Mîr Talib 'Alî), d'Allahâbâd, fils et élève du prince (saïyid) des poëtes Amîr Gâlib 'Alî Khân Saïyid, et neveu de Mucîb, est mis aussi, par Sarwar et par Schorisch, au nombre des poëtes hindoustanis. Je pense qu'il est le même que Zukâ dit résider à Lakhnau et être fils d'un personnage illustre (*buzurg-zâda*), bien que Sprenger en ait fait deux poëtes distincts, page 295 de son « Catalogue ».

IV. TALIB (le hâfiz), de Râmpûr, élève du maulawî Cudrat ullah Schauc, est un poëte mentionné par Schefta.

V. TALIB (Schah Talib 'Alî), de Patna, fils[1] de Gulâm-i 'Alî Râcikh et élève de Fidwî, mourut bien jeune encore en 1206 (1791-1792). On lui doit un Dîwân mentionné par Abû'lhaçan et Câcim.

VI. TALIB (Scher Muhammad Khan), élève du hâfiz 'Abd urrahmân Khân Ihçân, est un autre poëte mentionné par Karîm.

VII. TALIB ('Aschur Beg Khan), fils de Daulat Beg Khân, originaire du Turân et natif de Dehli, élève de

[1] Et selon Schorisch, frère.

Mîr Taquî et de Firâc, est un poëte mentionné par Sarwar.

VIII. TALIB (Miyan Talib 'Alî Khan), de Lakhnau, fils de Dîlâwar 'Alî Khân, natif du casba d'Anolah, du zila' de Bans Bareilly, élève du saïyid Ismâ'îl Munîr, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin fait connaître des vers. Il était greffier du tribunal de Farrukhâbâd.

IX. TALIB (Ilachî Ram), de Jalâlâbâd, zila' d'Amritsir, est un élève de Nassâkh, qui en cite un tarikh sur son *Daftar bé-miçâl,* à la suite de cet ouvrage.

X. TALIB (Muhammad 'Abbas), de Lakhnau, fils du *dâroga 'adâlat*[1] Nizâm Ahmad Khân, et élève du munschî Muzaffar 'Alî Acîr, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers.

XI. TALIB (le rajah Talib 'Alî Khan), connu familièrement sous le nom de Sultân Jân, descendant direct du khwâja Huçaïn 'Alî Khân, et parent par ses aïeux maternels du khwâja Mîr Dard, habitait 'Azîmâbâd (Patna). Il est auteur d'un Dîwân mis à contribution par Muhcin pour son Anthologie.

I. TAMANNA[2] (le khwâja Muhammad 'Alî[3]), de 'Azîmâbâd, fils du khwâja 'Abd ullah Tayîd, est un poëte distingué qui était lié avec 'Alî Ibrâhîm. Ce dernier cite de lui dans son *Gulzâr* quelques vers dont il fait l'éloge. Il était mort quand Muhcin écrivait son Tazkira.

II. TAMANNA (Aschic 'Alî Khan[4]) est un écrivain

[1] Juge, vice-président d'un tribunal.

[2] A. « Désir, demande ».

[3] Selon Schorisch et Muhcin, il se nommait *Mirzâ 'Alî Rizâ.*

[4] Schorish et Muhcin mentionnent un autre *Tamanna* de Dehli (Sprenger, « A Catalogue », p. 295, 296) qui pourrait bien être le même. Muhcin l'appelle « poëte du temps passé ».

hindoustanî dont Mannû Lâl cite dans son *Guldasta-i nischât* un vers qui signifie :

La terre est une chose agréable dans mes rapports avec ma bien-aimée; lorsqu'elle veut m'écrire, c'est sur le sable qu'elle dépose ses pensées.

III. TAMANNA (Mirza Mugal Khan ou Jan), d'Agra, est un élève de Mirzâ Hatim 'Alî Beg Muhr, grand personnage de Dehli, qui cultivait la poésie avec succès et qui tenait chez lui des réunions poétiques en 1848. Bâtin et Muhcin mentionnent ce poëte et en citent des vers.

IV. TAMANNA (Mîr Açad 'Alî), poëte dakhnî à qui on doit entre autres un cacîda à la louange du nabâb Nizâm 'Alî Khân, et dont Karîm cite le *matla'* ou premier vers. De son côté, Sarwar cite du même poëte un rubâ'î.

V. TAMANNA ('Abbas Culî[1]), Mogol de nation et habitant de Dehli, militaire de profession et poëte par goût, était très-lié avec Sarwar, qui en cite quelques vers. Il était mort quand Zukâ, qui l'avait connu, écrivait son Tazkira.

VI. TAMANNA (Muhammad Ishac Khan), originaire de Cachemire et natif de Dehli, était fils de Ahçan ullah Khân Bayân, et il fut attaché, à Bénarès, à Mirzâ Hâjî Sâhib, fils de Jahândâr Schâh. Il s'était déjà distingué dans la poésie urdue, lorsqu'il mourut à la fleur de l'âge. Il est mentionné par Karîm uddîn.

TAMANNA LAL (le pandit) est auteur :

1° Du *Sundarî tilak* « la Belle marque (du front) », ouvrage qui offre un choix de vers hindis dus à quarante-cinq différents poëtes anciens et modernes, publié sous les auspices et aux frais du bâbû Hari Chandra, à

[1] Ou *'Alî*, selon Câcim.

Bénarès, en 1925 du samwat (1869), in-8° de 58 p. de 22 lignes. En tête de l'ouvrage on trouve la liste des poëtes mis à contribution ; ce sont :

Bénî.	Hanumân.	Narendra Singh Mahârâjaï Patiyâlâ.
Déo.	Schrî Pati.	Ajbes.
Sukh Déo Misr.	Gang.	Harikes.
Raghu-nâth.	Brahm.	Parames.
Nrip Sambhu.	Bénî Prabîn.	Chhitipâl Mahârâj Améthî.
Dvij Déo Mahârâj Man Singh.	Kéçava-dâs.	Raghurâj Singh Mahârâjaïrîwâ.
Tokh.	Sur-dâs.	Mandan.
Mati Râm.	Thâkur.	Dévakî Nandan.
Prem.	Bodhâ.	Mahakavi.
Néwâj.	Bâbû Hari Chandra.	Gokul-nâth.
Rasrawân.	Nawaniddhi.	Guiridhar-dâs, Bâbû Gopâl Chand.
Kavi Sambhu.	Kâlikâ.	Dhanuspâm.
Dâs.	Séwak.	Kîçor.
Sundar.	Mawûrak.	
'Alam.	Alîman.	
Mani Déo.	Dhanânand.	

On doit aussi à Tamannâ Lâl :

2° et 3° le *Râma sahastr nâm* « les Mille noms de Râma », et le *Râma guîta satik* « le Chant de Râma, avec commentaire » ; Bénarès, 1925 du samwat (1869), in-8° de 26 feuillets.

TAMIZ [1] (le munschî KALÎ RAÉ [2]), député collecteur de Fathgarh, est auteur :

1° Du *Fathgarh-nâma* « Histoire et statistique de Fathgarh et du district de Farrukhâbâd », en urdû, compilé et imprimé par l'ordre de l'honorable J. Tho-

[1] A. « Discernement ».

[2] On a écrit son nom *Halay*, par erreur, dans le Journal de la Société Asiatique du Bengale, année 1850, p. 495, et dans celui du « Bombay Branch Royal Asiatic Society », 1851, p. 330.

mason, lieutenant gouverneur des provinces du nord-ouest de l'Inde; Dehli, 1849, grand in-8° ou in-4° de 204 pages; statistique précieuse qui comprend une notice historique sur chaque village du district, des tables généalogiques des familles les plus distinguées, etc.

2° Du *Khet karm* ou vulgairement *Karam*[1] « l'Affaire des champs », traité sur l'agriculture des natifs dans les provinces nord-ouest, imprimé à Dehli en 1841 et à Agra en 1846, par ordre du lieutenant gouverneur des provinces nord-ouest. La seconde édition est de Dehli, 1849, in-8° de 54 pages. Cet ouvrage traite des différentes espèces de terre, des instruments de labourage, de la manière d'arroser les champs, etc. Mais son principal objet est d'indiquer aux agriculteurs le mode du prélèvement du revenu du fisc, et la manière dont ils peuvent défendre leurs droits. Ce traité est accompagné d'illustrations, et les mots techniques sont tracés tant en caractères persans qu'en caractères dévanagaris.

Outre les éditions urdues qui viennent d'être signalées, il y en a plusieurs en hindî qui sont annoncées dans l'« Agra Government Gazette », numéro du 1er juin 1855.

3° Kâlî Râé Tamîz est aussi auteur de *Mufîd-i 'âm* « Ce qui est utile à tout le monde ». C'est un petit traité élémentaire sur les calculs à faire pour la concordance des années chrétiennes, de l'hégire, etc.; Lahore, 1857, in-8°[2];

4° Et du *Kurukschetr darpan* « Miroir du Kurukschetr », célèbre champ de bataille du *Mahâbhârata,* avec une

[1] On a donné à cet ouvrage le titre anglais de « Hints on Agriculture » dans le n° du 1er juin 1855 de l'« Agra Government Gazette ».

[2] Voyez à l'article Fazl-i 'Azîm un ouvrage du même titre.

lithographie représentant ce lieu de pèlerinage et les cérémonies qu'on y pratique.

5° Enfin on doit à Tamîz des poésies hindoustanies, ce qui explique pourquoi il a un takhallus. On trouve entre autres un gazal de ce poëte dans l'*Awadh akhbâr* du 9 février 1869.

I. TAMKIN[1] (MIYAN ou MÎR SALAH UDDÎN), de Dehli, était un derviche qui vivait du temps de Muhammad Schâh, et qui se distinguait par l'indépendance et l'originalité de sa conduite. Ses poésies hindoustanies sont estimées. Mîr, Fath 'Alî Huçaïnî et 'Alî Ibrâhîm en citent un seul et même vers dont voici la traduction :

Le jour où Dieu a créé l'amour et la beauté, il t'a faite une péri, et il m'a rendu fou de toi.

II. TAMKIN (MÎR SIRAJ UDDÎN) est un autre poëte hindoustanî plus moderne, qui est cité seulement dans l'ouvrage de Mannû Lâl intitulé *Guldasta-i nischât.*

Il pourrait se faire que les deux Tamkîn qui précèdent fussent la même personne, mais mes renseignements originaux et le travail biographique du Dr Sprenger ne me permettent pas de donner à cette question une solution satisfaisante.

III. TAMKIN (MÎR SANA 'ALÎ) est habile dans le mètre *raml.* En 1238 (1822-1823), il alla, avec Schaukat Jang, de Farrukhâbâd à Dehli, et Zukâ, qui le compte parmi les poëtes hindoustanis, y fit sa connaissance.

IV. TAMKIN (BAKHTA[2] MAL), pandit, fils de Lakschmî Râm Pandit, connu sous le nom de *Fidâ,* qui fut son maître dans l'art des vers, et dont il fut ensuite l'émule,

[1] A. « Pouvoir », etc.
[2] Sarwar et Karîm écrivent *Najât,*

était originaire du Cachemire, mais il naquit à Dehli. Il a surtout écrit des vers érotiques, dont quelques-uns sont cités par Sarwar.

V. TAMKIN (MUHAMMAD YUÇUF), natif de Dehli et élève du collége de cette ville, qui a eu d'abord à sa tête feu mon ami Félix Boutros, puis le Dr Sprenger, un de mes anciens auditeurs, et enfin Francis Taylor, tué misérablement lors de l'insurrection de 1857, est un jeune homme spirituel, d'une élocution facile et d'une brillante imagination qu'il applique à la poésie. Karîm fait observer qu'il aurait dû s'appeler *Namkîn* [1] plutôt que *Tamkîn,* tant à cause de l'originalité *piquante* de ses pensées qu'à cause de son teint brun et de sa physionomie expressive. Karîm cite de lui plusieurs vers remarquables qu'il lui avait entendu réciter. Il n'avait que dix-neuf ans en 1847, et il venait de quitter le collége.

TAN SEN [2] (MIYAN) est un très-célèbre musicien, natif de Patna, qui fut élève de Hari-dâs Goçaïn, saint personnage waïschnawa, disciple de Chaïtanya, et qui s'était retiré à Brindaban, où il chantait les louanges de Hari. La réputation d'Hari-dâs parvint aux oreilles d'Akbar, qui alla l'inviter lui-même à venir à sa cour, ce qu'il refusa; mais il permit à son élève Miyân Tân Sen, jeune homme alors de dix-huit ans, de suivre le sultan. A Dehli, Tân Sen se fit musulman, et à sa mort il fut enterré à Gwâlior [3]. Tân Sen ne se contentait pas de chanter les vers d'autrui, mais il en composait lui-

[1] P. « Piquant », adjectif dérivé de *namak* « sel ».

[2] I. *Tân* signifie « ton musical », et *Sen* est un titre de la sous-caste des médecins.

[3] Bholanath Chunde, « The Travels of a Hindoo », t. II, p. 67 et suiv.

même. On trouve entre autres un *dhurpad* de sa composition dans la Collection des chants populaires hindous qu'a donnée W. Price dans ses « Hindee and Hindoostanee Selections ». Il s'y plaint d'être dédaigné par sa maîtresse, quoique tout le monde l'accueille avec empressement et le comble d'attentions. Il paraît qu'on a réuni ses chants sous le titre (que portent d'autres recueils) de *Râg mâlâ* « Chapelet des *râg* ». On en trouve dans le *Sanguît râg Kalpa druma.*

TANA [1] est le surnom poétique du dernier sultan de Golconde, de la dynastie Cutbschâhî, connu dans l'histoire sous le nom d'*Abû'lhaçan* [2] *Schâh.* Lutf, qui lui consacre trois pages de son Tazkira, en fait un pompeux éloge. Lorsque la ville de Golconde eut été livrée par trahison, en 1690, au célèbre Aurangzeb, il retint Abû'lhaçan prisonnier dans cette ville. Ce dernier mourut (en 1704) parce que, selon Lutf, il ne pouvait dans sa détention se donner toutes les aises auxquelles il était habitué. A ce sujet, ce biographe s'étend sur l'instabilité des choses humaines et sur le néant des grandeurs, et il exprime tour à tour ses pensées en prose et en vers.

TANDHI [3] RAM, officier de Kiran Chand, prince râjpût, est auteur de chants populaires hindis, entre autres d'un *pad* en l'honneur de Ganescha, dont le texte a été publié par W. Price [4], et dont j'ai donné la traduction dans mes « Chants populaires de l'Inde [5] ».

[1] Apparemment pour *Tânân*, nom d'action de la racine arabe *ann*, signifiant « gémissement ».
[2] Ou *Abû Huçaïn.*
[3] Pour *Thandhî,* je pense, écrit avec des cérébrales aspirées, féminin de l'adjectif hindî signifiant « froid ».
[4] « Hindee and Hindoostanee Selections », t. I, p. 251.
[5] « Revue contemporaine », 1854.

I. TANHA[1] (MUHAMMAD 'IÇA), naquit à Lakhnau. Ses ancêtres étaient de Dehli, et il alla y habiter lui-même. En effet, Bénî Nârâyan nous dit qu'en 1814, époque où il écrivait son Anthologie, Tanhâ résidait dans cette dernière ville. Il avait vingt-sept ans en 1793, et par conséquent quarante-huit en 1814. Il avait embrassé l'état militaire. Mashafî, qui avait été son maître, dit dans sa Biographie qu'il joignait aux qualités de l'esprit celles du cœur. Dès son enfance il fit des vers qui annonçaient un talent naturel pour la poésie; arrivé à l'âge viril, il écrivit des pièces remarquables par la brillante imagination qui les animait. On a de lui un Dîwân de gazals et des poëmes de différents genres, entre autres des marciyas et des salâms. Mashafî cite trois à quatre pages de ses vers, et Bénî Nârâyan en donne un mukhammas.

II. TANHA (le schaïkh 'IWAZ 'ALÎ) est un poëte hindoustanî fort spirituel, fils de Muhammad Wahîd Khân et petit-fils de Muhammad Sa'îd Khân, qui était lui-même fils de Câïm 'Alî Khân et petit-fils de Câcim 'Alî Khân, natif de Médine, venu avec Humâyûn dans l'Hindoustan, où il occupa sous Akbar un poste distingué. Les descendants de Câcim et Tanhâ lui-même occupèrent pareillement des postes honorables sous les sultans de Dehli. Tanhâ était aussi bon calligraphe. Il habitait Dehli, et il est un des élèves de Mashafî. Plus tard, 'Ischc fit sa connaissance à Mîrat. Il était encore vivant lors de la rédaction du *Majma' ulintikhâb* de Kamâl; mais il est mort depuis cette époque, ainsi que nous l'apprend Muhcin.

[1] P. « Seul ».

III. TANHA (SA'D ULLAH KHAN) est un poëte hindoustanî, Pathân de nation. Les biographes originaux nous le représentent comme un jeune homme plein d'esprit et d'excellentes qualités, qui avait puisé dans la société de Mîr Cudrat ullah Khân le goût de la poésie, et qui, à l'âge de vingt ans, se mit à écrire des vers qu'il soumettait tantôt à Câïm, tantôt à 'Aschic (Mahdî 'Alî), tantôt à Firâc. Il mourut à la fleur de l'âge. Sarwar et Karîm en font mention.

IV. TANHA (le munschî et saïyid KIFAYAT 'ALÎ), poëte hindoustanî, fils de feu le saïyid et mîr Ilâhî-bakhsch, était un des habitants les plus notables de Mîrat, et jeune frère de l'archiviste (*sirischtadâr*) de Bândâ; il était lui-même sirischtadâr de Zarédécî, dans le Panjâb. Il a été élève de Mirzâ Hâtim 'Alî Beg Muhr, qui avait eu pour maître Imâm-bakhsch Nâcikh.

En 1261 (1845), il se trouvait à Dehli, et il assistait aux réunions littéraires qui se tenaient dans la maison de Mugal Khân Tamannâ. Muhcin en cite des vers dans son Anthologie.

TANWIR[1] (MÎR KAZIM HUÇAÏN), fils de Mîr Huçaïn, *dâroga* du sarkar de la bégam Sâhiba, femme du nabâb Açaf uddaula, et petit-fils de Mîr Akbar 'Alî Mucbil, l'auteur de marciyas, naquit à Faïzâbâd et habita Lakhnau. Il fut élève de Mîr 'Alî Auçat Raschk, et il est auteur de pièces de poésie dont Muhcin cite des vers.

TAPAN[2] (MIRZA AHMAD BEG KHAN), fils du nabâb 'Ata ullah Khân, et petit-fils de Tagatmisch Khân, chef du Capchâc, était né à Dehli, mais il habitait Calcutta. Il fut élève de Mirzâ Jân Tapisch, et, à l'exemple de son

[1] A. « Illumination ».
[2] A. « Palpitant, agité ».

maitre, il se distingua comme poëte hindoustanî. Mannû Lâl en cite un cacîda. Voici la traduction de trois vers de ce poëme :

Je vais çà et là comme le zéphyr errant. A quelle fleur mon cœur doit-il s'attacher?

Mes pleurs, à l'extrémité des cils, ressemblent à l'enfant du jongleur en haut du bambou.

Dans quelles délices se serait passée la nuit de l'union, si je n'avais appréhendé l'aurore!

On doit aussi à Tapân un Dîwân dont Muhcin cite des extraits.

I. TAPISCH[1] (Mîr Muhammad Isma'îl), autrement dit *Mirzâ Jân Tapisch,* ou simplement *Mirzâ Jân,* de Dehli, était originaire de Bukhârâ, patrie de son père, mais il résidait ordinairement à Lakhnau. Il était Mogol de nation et descendait du saïyid Jalâl Bukhârî. C'est un poëte hindoustanî très-célèbre, auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé *Schams ulbayân* « le Soleil de l'élocution », ouvrage qui consiste en une collection de proverbes avec des exemples en rubâ'îs, en quitas et en misras. Il a écrit dans le vrai hindoustanî nommé *thenth* « pur ». Ses poésies ont été réunies sous le titre de *Kulliyât* « Œuvres complètes ». La bibliothèque du Collége de Fort-William, à Calcutta, en possédait, je crois, l'exemplaire original.

Il est en outre auteur d'un poëme urdû du genre masnawî, intitulé *Bahâr dânisch* « le Printemps de la science », dont l'original persan, dû au schaïkh Inâyât ullah, a été traduit en anglais, d'abord en partie par le colonel Dow, puis en entier par Jonathan Scott, qui en a rendu

[1] P. « Affliction ».

fautivement le titre par « Garden of knowledge ». Enfin il a été traduit en français, du moins en partie, par Lescallier. La traduction ou imitation dont il s'agit ici est différente de celle qui est intitulée *Gulzâr-i dânisch* « le Jardin de la science », production dont il a été parlé à l'article HAÏDARÎ. Tapisch est également auteur d'un Dîwân.

Ce poëte fut attaché au prince Mirzâ Sulâïmân Schikoh, et fut recommandé par ce dernier au mahârâja Râjâ Krischna Bahâdur, père du râjâ Kâlî Krischna actuellement existant, lequel est connu par la publication de plusieurs ouvrages sanscrits, bengalis, urdus et anglais, qui lui assurent un rang honorable parmi les Indiens lettrés de notre siècle.

Tapisch étudia la rhétorique sous Mirzâ Muhammad Yâr Beg Sâyil, puis il fut son élève, et disciple, pour la poésie spirituelle, de Mîr Dard. Il était militaire et un des officiers du prince royal Murschid Zâda-i Afâc Jahândâr Schâh Sâhib, avec qui il vint à Bénarès. Ce fut dans cette ville que 'Alî Ibrâhîm eut occasion de le voir, et il nous le représente comme étant, en 1198 de l'hégire (1783-1784 de J. C.), un jeune homme de belle apparence, modeste et plein de bonnes qualités. Mashafî, qui était très-lié avec lui, ajoute que dès l'âge de seize ans il était passionné pour la poésie et faisait de fort bons vers qui se distinguent par beaucoup de fraîcheur et de pureté. Il ajoute qu'il était d'un commerce agréable et sûr.

Tapisch était à Calcutta en 1812, où il alla à la demande du gouverneur (anglais); puis il retourna à Patna, et y mourut. En 1814 il était encore vivant; il a habité Lakhnau et Murschidâbâd, où Kamâl l'avait connu.

Bénî Nàràyan cite de cet écrivain distingué huit pièces différentes.

Ses *Kulliyât* sont proprement intitulées *Gulzâr-i mazâmîn* « le Jardin des significations ». Elles parurent en 1199 (1784-1785). L'exemplaire du Collége de Fort-William est de 803 pages de 13 lignes.

Son masnawî intitulé *Bahâr dânisch* est l'histoire de Jahândâr Schâh et de Bahrahwar Bânû, imitée plutôt que traduite du persan de 'Inâyat ullah. Il le rédigea en 1217 (1802-1803), d'après l'invitation du Conseil suprême de l'Inde, sous le gouverneur général Harrington, dont il fait l'éloge, et aussi du capitaine Butler. Dans la préface de cet ouvrage, il donne une esquisse de la poésie urdue et des écrivains qui l'ont cultivée. Il y en a un exemplaire de 800 pages de 11 lignes à la Société Asiatique de Calcutta, sous le n° 351. Au surplus, il a été imprimé à la typographie Muhammadî, à Calcutta, en 1255 (1839-1840), par les soins de Mirzâ Scher 'Alî Afsos et de Muhammad Faïz ullah; in-8° de 278 p. Il y en a d'autres éditions, dont une de 1856, in-8° de 247 pages[1].

Tapisch fut mis en prison à Calcutta (on ne dit ni quand ni pourquoi), et il mourut, après avoir été mis en liberté, vers 1814. Pendant son emprisonnement, il écrivit un *Yûçuf Zalîkha* en rekhta[2].

II. TAPISCH (MÎR MADAD 'ALÎ), de Dehli, originaire de la Perse, a été élève d'Acîr; il a écrit, outre des poésies rekhtas, d'élégants vers persans.

[1] « Bibliotheca Sprengeriana », n° 1719.

[2] Cette indication est donnée par Càcim. Je dois dire à cette occasion qu'il y a un *Yûçuf Zalîkhâ* de 126 p. en urdû-bengalî signalé par le Rév. J. Long dans son « Catalogue », p. 95.

I. TAQUI[1] (le saïyid et miyân MUHAMMAD), de Dehli, autrement dit *Mîr Ghâcî*, et connu sous le surnom poétique de *Taquî*, est un poëte hindoustanî distingué dont les biographes originaux citent quelques vers. Il était élève de Fakhr uddîn et de Mîr Muhammad 'Azîm. On lui doit un aperçu de la loi musulmane des successions, *Riçâla mîrâs* « Traité de l'héritage » ; Lakhnau, 1281 (1864), in-8° de 14 p.

Cet auteur est sans doute le même que le saïyid Taquî, auteur du *Murschid ulmuminîn* « le Directeur des croyants », ouvrage de polémique religieuse.

II. TAQUI (MUHAMMAD TAQUÎ KHAN), fils de Bahâdur Khân, natif de Dehli, selon les uns, et de Lakhnau, selon les autres, et résidant à Cawnpûr, est un poëte hindoustanî mentionné par Sarwar et par Muhcin ; il a été d'abord élève de Mirzâ Muhammad Rizâ Mu'jiz, puis de Khwâja Wazîr. Les biographes dont je viens de parler citent de lui des gazals.

III. TAQUI (le hâfiz MUHAMMAD) est un autre poëte de Dehli mentionné par Sarwar.

TARA CHAND[2] (Padrî) est un Hindou converti qui est auteur d'un traité écrit en urdû et intitulé *Mawa'iz-i 'ucba* « Avis pour le monde futur » ; Dehli, 1868, in-8° de 10 pages.

TARAB[3] (JHANU LAL), de la tribu des kâyaths, natif de Lakhnau, d'abord élève de Nawâzisch Khân, puis d'Imâm-bakhsch Nâcikh, est un Hindou converti à l'islamisme et devenu même un très-fervent musulman. Il s'est surtout appliqué à écrire des marciyas, et il y a

[1] A. « Piété, crainte de Dieu ».
[2] I. « La lune étoile ».
[3] A. « Joie, gaieté ».

réussi au point d'égaler Dilguîr, qui s'est acquis en ce genre une célébrité incontestée [1]. Sarwar nous apprend que les marciyas de Tarab sont en effet dans la bouche de tous les dévots aux imâms, dont elles décrivent la fin tragique. Il était attaché à la cour du roi d'Aoude lorsque 'Ischc écrivait son Tazkira.

I. TARACQUI [2] (Mîr Muhammad Taquî [3] Khan), un des *omras* les plus distingués et les plus riches de Faïzâbâd, capitale du royaume d'Aoude sous Schujâ' uddaula, de qui il était parent. Il était grand amateur de poésie; il tenait à Faïzâbâd des réunions littéraires, et il faisait beaucoup d'accueil aux personnes qui s'y rendaient. Il est lui-même auteur de poésies urdues nombreuses et élégantes, mais empreintes de mélancolie. Câcim cite un grand nombre de ses vers dans son Tazkira.

II. TARACQUI (le vizîr Açaf uddaula Rustam ulmulk Mirza Muhammad (et aussi Nawab Aga) Naquî Khan Bahadur Fîl Jang), fils du saïyid Muhammad Amîr Khân, natif de Faïzâbâd et habitant de Lakhnau, mais originaire de Nischâpûr, où résidaient ses ancêtres, a été élève de Mîr Muhammadî Soz. On lui doit un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie biographique.

TARIK [4] (Zahid Beg), de Dehli, poëte hindoustanî, élève de Mîr 'Izzat ullah 'Ischc, mentionné par Sarwar.

Serait-il l'auteur du *'Urûz-i zâhidiya* « Prosodie zahidienne », traité de prosodie urdue imprimé à Agra en 1850?

[1] Voyez l'article sur ce poëte.
[2] A. « Élévation ».
[3] Câcim écrit *Naquî*.
[4] A. « Déserteur ».

TARINI CHARAN MITR[1] (le bâbû), savant Hindou, est auteur :

1° Du *Purusch parichâ* « la Pierre de touche » ou « l'Épreuve de l'homme ». C'est un recueil d'histoires destinées à expliquer les doctrines morales des Hindous ; il est traduit du sanscrit en hindoustanî, et il a été publié à Calcutta en 1813. Kâlî Krischna a donné en 1830 une traduction anglaise du texte sanscrit ;

2° D'une Notice sur les fêtes populaires des Hindous, publiée dans le tome Ier des « Hindee and Hindoostanee Selections », imprimée à Calcutta en 1827, notice que j'ai mise à contribution pour celle que j'ai donnée sur le même sujet dans le « Nouveau Journal Asiatique », t. XIII, p. 97 et suiv. et p. 219 et suiv.

Il a coopéré aux ouvrages suivants :

1° « The Oriental Fabulist », traduction des fables d'Ésope et autres, en hindoustanî, braj-bhâkhâ, etc., publiées par le docteur Gilchrist. Il est l'auteur de la traduction braj-bhâkhâ ;

2° « Hindee and Hindoostanee Selections ». Il a publié cet ouvrage en commun avec M. W. Price[2]. On lui en doit le plan et l'exécution.

Il a revu entre autres :

3° Le *Baïtâl pachîcî,* ouvrage dont il est parlé aux articles SURAT et WILA.

Ce bâbû vivait encore en 1834, et il était attaché à la Société des livres d'école de Calcutta (Calcutta School-

1 I. « L'ami des pieds de Durgâ ».

2 La première édition a été imprimée à Calcutta, en 1827; la seconde édition, qui est lithographiée, a paru en 1830. On y a ajouté le *Prem sâgar* et le Vocabulaire de W. Price des mots kharî-bolî qui s'y trouvent. Voyez l'article que j'ai consacré à cet ouvrage dans le « Journal des Savants », année 1832, p. 428 et suiv. et 478 et suiv.

Book Society) en qualité de secrétaire. Les « Hindee and Hindoostanee Selections », auxquelles il a coopéré et qui ont été publiées à Calcutta en 1827 et en 1830, avaient été compilées dans l'origine par Gilchrist, et l'impression en avait été commencée sous les auspices du Collége de Fort-William en 1801 [1].

TARRAR [2] (Guiridharî Lal Anjahanî), d'Amroha, de la tribu des kâyaths, élève de Câcim, est un poëte hindoustanî des poésies duquel Muhcin donne un échantillon dans son Tazkira.

TARSAN [3] (Mîr Bahadur 'Alî), de Lakhnau, élève de Jurat, est un poëte mentionné par Câcim.

TARZI [4] (Mîr Imam 'Alî), de Dehli, élève de Nacîr, est un poëte hindoustanî mentionné par Zukâ.

TASKHIR [5] (le schâh-zâda 'Alî Wicar Mirza Muhammad Sulaïman-cadr Bahadur), de Lakhnau, fils de Mirzâ Ahmad Khursched-cadr Bahâdur Caïçar, et petit-fils de Mirzâ Muhammad Asmân-cadr Bahâdur, *Namûd* de takhallus [6], était un des descendants de S. M. Sâhib Quirân Amîr Timûr Gurkânî [7], et élève de Mîr Hâdî 'Alî Békhud; il est classé parmi les poëtes hindoustanis par Muhcin, qui en donne un long gazal sur le cœur.

I. TASKIN [8] (Mîr Sa'adat 'Alî) est un écrivain hin-

[1] « Calcutta Review », 1845, n° VII.

[2] A. « Éloquent ». Dans un Tazkira manuscrit on le nomme *Tarz*, sans doute par erreur du copiste, et on lui donne Câïm pour maître. Je préfère suivre Muhcin, dont le Tazkira est lithographié avec le plus grand soin.

[3] P. « Craintif ».

[4] A. P. « Maniéré ».

[5] A. « Asservissement ».

[6] Voyez son article.

[7] C'est-à-dire, Tamerlan.

[8] A. « Consolation ».

doustânî, natif de Bareilly et habitant de Dehli, distingué par son talent et par ses bonnes qualités. Il était neveu (fils de frère) de Mîr 'Alî Khân Hâmid. Il fut d'abord élève de Mîr Ahmad 'Alî Raçâ, puis de Mîr Camar uddîn Minnat [1], selon Mashafî, qui cite des vers de lui dans son Tazkira, et de Majnûn (Nizâm uddîn), selon Zukâ.

Il était mort quand Muhcin, qui en cite un gazal, écrivait sa Biographie.

II. TASKIN (Mîr Huçaïn), de Dehli, poëte hindoustani célèbre, descend de Câtil (Mîr Haïdar Khân), vizir du sultan mogol Farrukh Siyar. Il a des idées élevées, parle et écrit admirablement bien. Il a étudié l'art de la poésie rekhta sous le hakîm Muhammad Mumin Khân Mumin. Schefta, qui nous le fait surtout connaître, nous dit qu'il est de ses amis, et il cite plusieurs pages de ses vers. Câcim l'a aussi connu et l'a fréquenté. Il a habité Lakhnau, puis Mirat. Il avait environ quarante ans en 1847, selon Karîm. Muhcin nous apprend qu'il est auteur d'un Dîwân.

III. TASKIN (le pandit Ganga-das), de Cachemire [2], lançait quelquefois, pour me servir de l'expression de Karîm, le coursier de son génie dans l'hippodrome de la poésie rekhta.

I. TASLIM [3] (Muhammad Akbar [4] Khan), Afgân de Râmpûr, élève de Khalîfa Gulâm Muhammad 'Abbâcî,

[1] Voyez l'article consacré à ce personnage.

[2] Tous les Hindous dont les ancêtres sont Cachemiriens sont nommés pandits s'ils sont brahmanes. Or ils sont presque tous de cette caste. C'est A. Sprenger qui fait cette observation à propos de ce poëte. « A Catalogue », p. 298.

[3] A. « Résignation ».

[4] Zukâ et 'Ischc le nomment *Kabîr*.

de Bareilly, est un poëte hindoustanî mentionné par Sarwar.

II. TASLIM (le schaïkh AMÎR ULLAH), de Faïzâbâd, fils du maulawî 'Abd urrahman et élève d'Asgar 'Alî Khân Nacîm, de Dehli, est auteur :

1° D'un Diwân;

2° D'un masnawî intitulé *Nâla-i Taslîm* « les Soupirs de Taslîm » ;

3° D'un autre intitulé *Dil o jân* « le Cœur et l'âme » ;

4° D'un troisième intitulé *Schâms garîbân* « le Soir des malheureux », in-8° de 36 pages de 19 vers et 16 en marge, publié par Muhammad Ma'schûc en 1283 (1866-1867).

Muhcin cite des vers de Taslîm dans son Tazkira.

III. TASLIM (le munschî MUHAMMAD ANWAR HUÇAÏN) est un auteur contemporain dont l'*Awadh akhbâr* a fait connaître plusieurs pièces de vers.

I. TASWIR[1] est une dame poëte mentionnée par Bâtin dans son *Gulschan bé-khizân.*

II. TASWIR (SCHAH JAUWAD 'ALÎ), de Murschîdâbâd, était un derviche qui adopta une nouvelle manière d'écrire, laquelle ne fut pas trop approuvée par les connaisseurs.

Voici la traduction d'un de ses vers :

Cette idole à l'air fier, à la stature élevée, est un reflet de la lumière de Dieu.

TATAR[2] CHAND (LALA) est auteur d'une arithmétique intitulée *'Umda* « Pilier, soutien », imprimée à Lahore, 36 pages.

[1] A. « Peinture, portrait ».
[2] P. « Tartare ».

I. TAUQUIR[1] (LALA NARAYAN-DAS), de Farrukhâbâd, fils de Lâla Phûl-Chand et élève du saïyid Ismâ'îl Huçaïn Munir, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

II. TAUQUIR (le schaïkh IHÇAN ULLAH), natif de Bijnûr et habitant de Lakhnau, fils du schaïkh Muhammad Rizâ et petit-fils de Gulâm Sarwar, auteur du *Câf-nâma* « Livre du Caucase », est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

III. TAUQUIR ('ABD ULCADIR), natif du Panjâb et habitant de Dehli, est aussi mentionné par Muhcin parmi les poëtes hindoustanis auxquels il a emprunté des citations pour son *Sarâpa sukhan.*

TAUR[2] (MIRZA MUHAMMAD RIZA), de la tribu turkomane des Afschâr, est un poëte hindoustanî fils de Mirzâ A'zam Beg. Ses ancêtres vinrent d'abord de la Perse à Dehli; puis ils allèrent résider à Faïzâbâd. Quant à Taur, il naquit à Lakhnau, et il est élève de Fath uddaula Barc et aussi de Nâcikh, s'il faut en croire Schefta. Il est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des gazals.

TAWANA[3] (le saïyid IKRAM 'ALÎ), de Fathpûr, fils du saïyid Subhân 'Alî, fut d'abord élève du munschî Tawângar Singh 'Aschic, lequel était élève à son tour de Mirzâ Câtil, et il avait pris alors le takhallus de *Nâtawân* « faible (in-puissant) » ; mais ensuite il put suivre les leçons du célèbre Nacîr, et, se sentant plus habile, il prit le surnom de *Tawânâ* « puissant », qu'il conserva.

[1] A. « Vénération ».
[2] A. « Manière ». Sprenger prononce *tûr,* mot qui signifierait « montagne », et spécialement « le mont Sinaï ».
[3] P. « Puissant ».

Il est auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne des extraits dans son Tazkira.

TEG[1] BAHADUR est le neuvième gurû des sikhs. On lui doit des poésies religieuses écrites en hindî, lesquelles font partie de la quatrième section de l'*Adi granth*.

TESCH[2] (Mirza Muhammad Isma'îl), connu sous le nom de *Mirzâ Khân,* est le fils de Mirzâ Yûçuf Beg, originaire de Bukhârâ, et la chaîne de sa filiation spirituelle remonte jusqu'à Jalâl Bûkhârî. Tesch naquit à Dehli, et il fut disciple du khwâja Mîr Dard. Il est habile en sanscrit[3], et Schefta fait l'éloge de ses heureuses qualités et de la disposition où il est de réformer le goût littéraire de son pays. Il en cite un bon nombre de vers.

THAKUR-DAS[4] (le pandit) est auteur d'un ouvrage d'arithmétique rédigé en hindî et intitulé *Ganit praçanâwalî* « le Catéchisme de l'arithmétique »; Bénarès, 1868, in-12 de 58 pages.

THANESRI[5] (Schah Imam-bakhsch), derviche de la confrérie de 'Abd ulcâdir Guilânî et dont la piété est l'objet des éloges de Câcim. On lui doit de belles pièces de vers urdus, où il célèbre l'unité des êtres en Dieu.

TIBI[6] est un poëte auteur de cacîdas humoristiques

[1] P. « Épée ».

[2] Apparemment pour *tez* « tranchant, aigu, violent, etc. », comme nous avons vu *Awesch* pour *Awez*.

[3] C'est en effet une chose digne de remarque qu'un poëte musulman de l'Inde soit versé dans le sanscrit. Toutefois les savants anglais ayant fait revivre dans l'Inde le goût de la langue sacrée, dont l'étude avait été presque entièrement abandonnée par les brahmanes eux-mêmes, les Indiens instruits et même des musulmans tiennent actuellement à honneur de la savoir.

[4] I. « Serviteur de la Divinité ».

[5] I. « De Thanéçar », ville de la province de Dehli, district de Sirhind.

[6] P. « Stupéfaction, étonnement ».

dont le recueil ou Dîwân porte simplement le titre de *Caçâïd-i Tîbî*. Ils sont accompagnés d'une sorte de commentaire explicatif. Cet ouvrage, qui forme 44 pages, a été imprimé à Mirat en 1865, et il est annoncé dans l'*Akhbâr-i 'âlam* du 27 scha'ban 1281 (26 janvier 1865).

TIFL [1] (Mirza 'Abd ulmuctadir), connu sous le nom de *Mirzâ Tifl*, appartenait à la famille royale de Dehli [2]. Sarwar fait un grand éloge de ses qualités morales et intellectuelles; il dit qu'il faisait admirablement les vers, et qu'il en a laissé un grand nombre qui forment un Dîwân.

TILAK [3] CHAND est auteur d'un masnawî urdû intitulé *Gulschan-i 'ischc* « le Jardin d'amour ». J'ignore le sujet de cet ouvrage, qui existe en manuscrit à la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta. Ne serait-il pas le même que le poëte de Nusratî qui porte ce titre et dont Tilak Chand serait alors le surnom [4]?

TIPU [5] (le sultan), autrement dit *Tipû Sâhib* (ce dernier mot étant employé dans ce cas comme un titre d'honneur équivalent à celui de *Sultân*), naquit en 1749 et mourut, comme on le sait, en mai 1799, en combattant vaillamment au siége de Séringapatam. Il était fils

[1] A. « Enfant ».

[2] Câcim dit qu'il était petit-fils de Schâh 'Alam.

[3] I. « Marque » distinctive des castes ou sectes, que les Hindous se font au front, entre les sourcils.

[4] Voyez t. II, p. 485, 487.

[5] I. Ce mot signifie « lion », ou pour mieux dire, « tigre », en langue canara. C'est ainsi que s'appelait un célèbre pîr musulman, dont on vénère le tombeau à Arkât, dans le Carnatic. Haïdar 'Alî, qui avait envers ce saint une dévotion particulière, donna, en son honneur, le nom de *Tîpû* à notre roi poëte, comme autrefois Akbar avait donné, par la même raison, le nom de *Salîm* à son fils Jahânguîr. Voyez mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde », p. 67.

de Haïdar 'Alî, le Hugues Capet du Maïçûr, et il lui succéda sans opposition le 6 décembre 1782. Il n'entre pas dans mon plan de parler ici de la vie politique de Tipû, je le cite seulement comme écrivain hindoustani. On lui attribue, en effet, dans le catalogue des livres de la Société Asiatique de Calcutta, un ouvrage intitulé *Mufarrih ulculûb* « la Joie des cœurs », recueil de poésies dakhnies dont la bibliothèque de la Société susdite possède neuf exemplaires. Il n'est pas sûr, à la vérité, qu'il en soit l'auteur : il lui est plutôt dédié. On lui doit d'autres ouvrages que la même Société possède, mais ils sont rédigés en persan ; ce sont le *Hukm-nâma* « le Livre du commandement », sorte de mélanges, et le *Zabarjad* « Émeraude », livre d'astrologie.

Dans tous les cas, Tipû est auteur de quatre-vingt-seize gazals hindoustanis qu'il faisait chanter par des enfants instruits à cet effet. Voici la traduction d'une de ces pièces[1] :

Lorsque le sultan, nouveau Rustam[2], s'avance en colère sur son coursier, les cœurs des lions d'Europe (les Anglais) tressaillent de crainte.

L'éclat de son sabre éblouit comme l'éclair l'armée de Bailey; il fait verser à Munro des larmes pareilles à la pluie printanière. Il marque le cœur de Lang d'une blessure qui le rend pareil à la tulipe, et il oblige Coote à se lamenter comme l'hyacinthe.

. . . .

A la vue de l'armée du sultan, la terreur s'empare des Mahrattes et les met en fuite comme le daim. Les Francs et Nizâm ulmulk passent ensemble le jour et la nuit, dans la crainte du sultan.

[1] D'après l'anglais (« Asiatic Journal », mars 1818), car je n'ai pas l'original sous les yeux.

[2] Célèbre héros persan chanté dans le *Schâh-nâma*.

Son royaume est florissant, son armée s'accroît journellement à cause de sa munificence et de sa justice.

L'armée du barbier[1] prend la fuite à cause de la frayeur que le sultan lui inspire, comme le chasseur lorsqu'il aperçoit le lion.

Les chrétiens, en voyant, des rivages de l'Océan, les merveilles de la sagacité du sultan, oublient leurs plans et leurs projets.

Sa libéralité et sa générosité déterminent les hommes à s'écrier tous ensemble : « Hâtim comparé à lui n'était qu'un vrai avare. »

Socrate, Hippocrate et tous les sages de la terre ne sont auprès de lui que des insensés.

Comparés à lui, Mars[2] n'est qu'un faible enfant, et Sâm, l'aïeul de Rustam, ne peut, pas plus que son petit-fils, être désormais cité pour sa valeur.

La justice du sultan est telle, que le daim des jangles prend pour son oreiller le lion et le tigre, et pour son matelas, le léopard et la panthère.

TIR BÉNI SAHAI[3] est auteur d'un roman urdû intitulé *Quissa-i hosch afzâ* « Récit qui accroît l'intelligence » ; Agra, 1868, petit in-8° de 58 pages.

TIRMIZI[4] (le maulawî Mîr Muhammad 'Alî) est auteur d'un Tazkira ou Biographie des poëtes hindoustanis, citée dans celle de 'Alî Ibrâhîm et dans la notice de Mr. Fitz-Edw. Hall[5]. On doit au même écrivain, qui est aussi nommé *Maulawî* et *Saïyid Muhammad 'Alî,* une traduction du *Schamscher khânî*[6], abrégé en prose du *Schâhnâma* de Firdaucî, par Tawakkul Beg. On sait que cet

[1] Sobriquet de Nizâm ulmulk.

[2] C'est-à-dire, la planète Mars personnifiée, et non le dieu Mars.

[3] I. « Assistance du confluent des trois rivières sacrées (le Gange, la Jamna et la Saraswatî) à Allahâbâd ».

[4] C'est-à-dire, « de la ville de Tirmîz ».

[5] « Journal Asiatic Society of Bengal », juin 1848.

[6] Je crois que cet ouvrage a été publié à Dehli, en 1844, sous ce titre.

ouvrage est non-seulement une analyse du *Schâh-nâma,* mais qu'on y trouve des citations de ce poëme et des anecdotes sur tous les personnages célèbres mentionnés par Firdaucî, avec leur histoire succincte. C'est cet ouvrage qu'a surtout suivi Mr. Atkinson dans son abrégé du *Schâh-nâma,* publié par le Comité des traductions orientales. La traduction de Muhammad 'Alî est intitulée *Schâh-nâma;* il y en a un exemplaire à la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta, copie qui provient de la collection du Collége de Fort-William. Elle est en prose. On vante sa fidélité et l'élégance de son style [1].

Tirmizî est de plus auteur de cinq masnawîs publiés à Cawnpûr en 1269 (1852-1853), in-8°, et dont voici les titres :

1° *Quissa-i 'Ad, auwal* « Première histoire de 'Ad » ;

2° *Quissa-i 'Ad, sânî* « Seconde histoire de 'Ad » ;

3° *Riçâla-i jihâdiya dar matn-i kitâb o bar hâschya* « Traité de la guerre religieuse, texte du livre et commentaire » ;

4° *Quissa-i Schâh Rûm* « Histoire du roi de Grèce (Story of the Byzantine Emperor) » ; Dehli, 12 p. [2], et Cawnpûr, 16 p. doubles de 13 lignes, 1277 (1860-1861);

5° *Quissa-i ashâb-i kahf* « Histoire des compagnons de la caverne » (c'est-à-dire, des Sept Dormants); Dehli, deux éditions ;

Et du *Mu'jiza nabwî, Quissa-i Mahmûd Schâh, 'Ibrat-nâma,* trois autres poëmes.

TORAL [3] MAL est auteur d'un *Bhagavat* écrit en braj-bhâkhâ, dont on trouve un manuscrit en caractères

[1] Roebuck, « Annals of the College of Fort-William », p. 339.
[2] « Catal. Williams and Norgate », 1858, p. 13, et 1859, n° 200.
[3] I. « Anneau qu'on met au poignet ».

nasta'lics à la bibliothèque de l'université de Cambridge (n° 54), selon ce que m'apprend Mr. E. H. Palmer, fellow du Trinity College.

TRAYALAKHA-NATH DATT[1] est l'éditeur de l'« Urdu Guide », journal hindoustani-anglais publié à Calcutta, à l'imprimerie du *Mazhar ul'ajâïb* « la Manifestation des merveilles », de Kabîr uddîn Ahmad, et qui paraît tous les jeudis par cahiers de 8 pages in-folio.

TRILOCHAN[2] est un saint brahmane, auteur de chants religieux écrits en hindî et qui font partie de la quatrième section de l'*Adi granth*.

TUBA[3] ('Alî Huçaïn), fils de Mîr Imâm 'Alî), est né à Lakhnau, mais il habite Haïderâbâd, dans le Décan. Muhcin, qui le mentionne, ne cite de lui que deux vers, dont voici la traduction :

Qu'elles sont magnifiques ces boucles de cheveux qui encadrent délicieusement la face de ma bien-aimée! on dirait des bouquets de sumbul apportés du jardin.

Sa taille est plus majestueuse que le *Tûbâ,* et cependant, quant à moi, je préfère ses beaux cheveux.

I. TUFAN[4] (Mîr Huçaïn), de Lakhnau, fils de Mîr 'Abd ullah, *alias* Mîr 'Abbû, élève de Muhammad Rizâ Barc, est auteur d'un Dîwân. Il fit le pèlerinage du tombeau de 'Alî, ce qui annonce qu'il était imâmien.

II. TUFAN (Mîr Nawazisch 'Alî), du casba de 'Acyûn, qui est des dépendances de Lakhnau, fils de Mîr Nazar 'Alî et élève de Raschk, est un poëte hindoustani dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

1 I. « Don du Seigneur aux trois marques (Wischnu) ».
2 I. Un des noms de Siva, signifiant « à trois yeux ».
3 A. Nom d'un arbre du paradis de Mahomet, et « excellent ».
4 A. « Déluge ».

TUKA RAM[1] est un écrivain hindî généralement connu sous le nom de *Sarvân*[2]. Il vivait à l'époque du râjâ Siwâ Jî. Il naquit en 1510 du saka (1588) et mourut le 3 de phagûn (février-mars) 1571 du saka (1649). Son tombeau, situé à Dehli, est l'objet d'un pèlerinage dans le mois de phagûn.

Janârdhan cite de lui, dans le *Kavi charitr,* les ouvrages suivants :

1° Vingt-sept *abhang;*

2° Le *Siddhipâla charitra* « Histoire de Siddhipâl » ;

3° Le *Prahlâd charitra* « Histoire de Prahlâd » ;

4° Le *Patrika abhang* « Abhang épistolaire ».

TULCI ou TULACI-DAS[3], un des écrivains hindouis les plus célèbres, est représenté dans le *Bhakta mâl* comme ayant été excité à la dévotion particulière envers Râma par sa femme, qu'il aimait passionnément. Il adopta une vie errante; il visita Bénarès, puis il alla à Chitrakûta, où il eut une entrevue personnelle avec Hanuman, de qui il reçut son inspiration poétique et le pouvoir de faire des prodiges. Sa réputation parvint jusqu'à Dehli, où régnait Schâh Jahân. Ce monarque le fit venir; mais, peu satisfait de ses doctrines religieuses, il le fit renfermer. Alors des milliers de singes se réunirent mi-

[1] I. « Le Râma des vers » (en supposant que *tukâ* soit le même mot que *tuk*).

[2] Ce mot pourrait être hybride et avoir une signification analogue à l'autre. Il se composerait alors du mot, sanscrit d'origine, *sar,* pour *swar* « note musicale, chant, etc. », et *vân* pour *bân,* mot persan qui signifie littéralement « gardien » et qui entre en composition avec une foule de mots.

[3] « Serviteur de Tulcî ou Tulacî (ocymum sanctum) ». Cette espèce de basilic est en grande vénération chez les Hindous. Ils croient que Tulcî était une nymphe que Krischna aima et qu'il métamorphosa en cette plante. On voit que les métamorphoses des dieux célébrées par Ovide ne sont pas de création romaine ni même grecque.

raculeusement et se mirent à détruire la prison. Schâh Jahân, frappé d'étonnement, le mit aussitôt en liberté, et lui offrit même de lui accorder la faveur qu'il demanderait en réparation de l'indigne traitement qu'on lui avait fait subir. Tulcî-dâs pria alors Schâh Jahân de quitter l'ancien Dehli, qui était la résidence de Râma, ce que fit l'empereur; et il bâtit la nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Schâhjahânâbâd* « la Ville de Schâh Jahân ». Ensuite Tulcî-dâs alla à Brindâban, où il eut une entrevue avec Nâbhâ Jî [1]. Il se fixa là et prêcha le culte de Sîtâ et de Râma, de préférence à celui de Râdhâ et de Krischna.

Wilson [2] ajoute à cette singulière légende du *Bhâkta mâl,* que je viens de reproduire, d'autres particularités tirées des propres écrits de cet homme célèbre ou conservées par la tradition, particularités qui diffèrent sous quelques rapports de ce qui précède. Selon ces documents, Tulcî-das était un brahmane natif d'Hâjîpûr, près de Chitrakûta. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge mûr, il s'établit à Bénarès et y remplit les fonctions de ministre du râjâ de cette ville. Son précepteur spirituel était Jagannâth-dâs, élève, aussi bien que Nâbhâ Jî, d'Agradâs. Il accompagna son maître à Govardhan, près de Brindâbân; mais il retourna ensuite à Bénarès. Ce fut là [3] qu'il commença son *Râmâyana,* en 1631 du samwat (1575 de J. C.), à l'âge de trente et un ans. Il continua à résider dans cette ville, où il bâtit un temple à Râma et à Sîtâ, et fonda un collége contigu qui existe encore. Il mourut en 1680 du samwat (1624 de J. C.),

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.
[2] « Asiatic Researches », t. XVI, p. 48.
[3] Toutefois Tulcî dit lui-même qu'il le commença à Aoude.

sous le règne de Jahânguîr[1]. Voici, au surplus, le récit textuel du *Bhakta mâl :*

CHHAPPAÏ.

Walmikî s'est reproduit[2] dans Tulcî pour sauver le méchant siècle Kâlî (le Kâlî-yug).

Walmikî analysa dans le Tréta-yug (deuxième âge) les dix millions de *Râmâyana* du Sat-yug (premier âge). Une seule lettre de ce poëme absout celui qui est coupable du meurtre d'un brahmane.

Il a revêtu plusieurs corps[3] pour le bonheur des serviteurs *de Wischnu,* ivres de l'amour de ses pieds, qui répètent pieusement *son nom* jour et nuit.

Il a pris une nouvelle forme pour rendre possible le passage au delà du monde sans limites.

Walmikî s'est reproduit dans Tulcî pour sauver le méchant siècle Kâlî.

EXPLICATION.

Dès que Tulcî fut marié, il conduisit sa femme chez lui. Il était tellement épris d'amour pour elle, que bien que des personnes de la maison de sa belle-mère fussent venues plusieurs fois pour la prendre, il ne l'avait cependant pas laissée aller. Un jour sa belle-mère l'envoya chercher en son absence; mais sur ces entrefaites il rentra, et ne manqua pas de demander ce qu'était devenue sa femme, et qui l'avait emmenée. On lui répondit qu'elle était allée chez sa mère. A cette nouvelle il courut, et arriva dans la maison de son beau-père, lorsque sa femme venait à peine d'arriver et n'avait encore pu parler à personne. Quand sa femme l'eut vu, elle lui dit en colère : « J'aime Râma Chandra autant que j'aime mon propre corps. Es-tu beau comme l'est le beau brun Râma? Une beauté pareille à la sienne ne se trouve pas parmi les hommes. » Lors-

1 « Asiatic Researches », t. XVI, p. 48.

2 Par métempsycose.

3 Allusion, je pense, aux auteurs des différentes rédactions modernes du *Râmâyana.*

que Tulcî eut entendu ce discours, il ne revint plus à la maison, mais il alla habiter Bénarès, et s'y livra publiquement au service de la Divinité.

Une fois des voleurs vinrent de nuit pour le voler. Ils tâchèrent de s'introduire, à cinq ou sept différentes reprises, dans la maison de Tulcî; mais Râma, armé de son arc et de ses flèches, les mit en fuite. Au matin *ils finirent par pénétrer dans la maison,* et ils la fouillèrent; mais ils furent cernés par des sipâhîs. Alors Tulcî reconnut clairement que Râma l'avait gardé, et il abandonna ses richesses aux voleurs, qui *se convertirent et* devinrent ses disciples.

Un brahmane mourut; sa femme était en marche pour se brûler avec lui, lorsque Tulcî, qui était sur son passage, l'ayant vue, la salua, et apprit de sa bouche ce qu'elle allait faire. Alors de tous les parents qui accompagnaient le cadavre, et qui étaient hostiles à cette femme, Tulcî en fit des adorateurs de Hari; il ressuscita le mort, en fit son disciple, et le renvoya dans sa maison. Le roi ayant appris cette nouvelle, envoya un ahdi [1] prendre Tulcî. Il alla donc à Dehli, et arriva auprès du roi. Le pâdschâh le fit asseoir avec respect sur un siége d'honneur, et lui témoigna le désir d'être témoin d'un miracle. Tulcî répondit : « Je connais Râma, mais non les miracles. » Le roi répliqua : « Montrez-moi donc Râma. » Puis, après avoir dit ces mots, il le mit en prison. Alors Tulcî invoqua Hanuman.

Bientôt des millions de singes et d'ours arrivèrent, et étant montés sur le toit, ils firent toutes sortes de méchancetés. Ils brisèrent le haut du dôme du fort, y entrèrent, et y répandirent la destruction et la mort. Alors on dit au roi : « Celui que tu as mis en prison reconnaît Hanuman pour sa divinité protectrice. Laisse-le aller, sans cela quelque autre méchanceté aura encore lieu. » En entendant ce discours, le roi accourut; il tomba aux pieds de Tulcî, et lui dit : « Dois-je actuellement me couvrir de cendres ? » Tulcî lui dit : « Vous désiriez voir Râma ; or c'est son armée, ou plutôt son avant-garde qui

[1] Ce mot paraît signifier « unitaire », et indique ici une sorte de « soldat ».

est arrivée. Il vient à la suite. Vous le verrez bientôt. » Le roi se courba tout honteux, et alors Tulcî lui dit : « Cette maison appartient désormais à Raghu-nâth ; plantez ailleurs votre drapeau et construisez-vous une autre habitation, si vous voulez votre bien-être. » Ce fut à cette occasion que le roi quitta l'ancienne Dehli, qu'il fonda Schâhjahânâbâd et qu'il y fit bâtir un palais pour sa résidence [1]. Quant à Tulcî, il alla de Dehli à Brindâban, et y rencontra Nâbhâ Jû [2]. Partout où ils allaient ensemble à Brindâban, ils parlaient de Râma et de Sitâ, et ils entendaient la mention de Krischna et de Râdhâ.

DOHA.

Tous disaient : Krischna et Râdhâ sont *unis à nous comme* les trois *sortes de* bois[3] employés dans les bûchers funéraires. Pourquoi Tulcî vient-il dans Braj exciter, *de la part* de Râma, la haine *contre eux?*

Tulcî ayant appris *ce qu'on disait de lui,* se retira dans une hutte, où il demeura sans en sortir. Un waïschnava le trompa *néanmoins un jour,* et l'emmena dans le temple de Krischna. Il lui disait : « Venez, et vous verrez Râma. » Tulcî le suivit en effet; mais en voyant la flûte[4] aux mains du dieu, il récita ce doha :

DOHA.

Que dirai-je de la beauté que j'admire aujourd'hui? Seigneur, votre manifestation est excellente. Toutefois Tulcî n'inclinera son front que lorsque vous prendrez en main l'arc et les flèches[5].

Le dieu, en entendant ces mots, cacha sa flûte, et se manifesta avec l'arc et les flèches. Alors Tulcî composa ce doha :

[1] Telle est la légende hindoue de la fondation de la moderne Dehli. Elle a déjà été mentionnée plus haut.

[2] Ou Nâbhâ Jî, auteur du *Bhakta mâl.* Voyez son article dans le tome II. *Jû* est l'orthographe archaïque et méridionale de *jî,* titre d'honneur.

[3] Il y a dans le texte *âk, tâk* et *kaïr,* c'est-à-dire le bois des végétaux nommés *asclepias gigantea, butea frondosa* et *capparis aphylla.*

[4] Attribut de Krischna.

[5] Attribut de Râma.

DOHA.

Le Seigneur a placé sur son front la couronne et le diadème; il a pris en main l'arc et les flèches. Il est devenu Raghu-nâth (Râma), pour s'identifier Tulcî.

Le *Râmâyana* est écrit en *purbhi bhâkhâ* ou hindouî oriental, c'est-à-dire dans le dialecte de Braj, le plus recherché des dialectes hindis. Il se divise en sept chants ou parties (*kânda*)[1], savoir : le *Bâlakânda,* c'est-à-dire la section de l'enfance, introduction à tout l'ouvrage, où sont exposées les causes de l'incarnation de Wischnu, etc.[2]. L'*Ayodhyâkânda,* section d'Ayodhyâ (Aoude), où il est traité des actions de Râma dans cette ville[3]. L'*Aranya-kânda,* où il est parlé de ce que fit Râma dans les forêts et les déserts[4]. Le *Kischkindhâkânda,* section de Golconde : Râvana enlève Sîtâ et l'emmène à Lankâ (Ceylan)[5]. Le *Sundarakânda* ou la belle section ; il s'agit, dans ce chant, de la beauté et des vertus de Râma et de Sîtâ, son épouse. Le *Lankâkânda,* section de Lankâ[6] où Râvana emmena Sîtâ. Enfin l'*Uttarakânda,* section du nord (de l'Inde); elle comprend les actions de Râma après son retour de Ceylan.

Le *Râmâyana* a été imprimé par Bâbû Râm, et par les soins de Lakschmî Nârâyan, à Kidderpûr (Khizar-

[1] Dans la note des ouvrages lithographiés dans « Field exercises of the Army », on le dit composé de six chants (*fasl*) seulement; mais c'est une erreur.

Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, dans son ouvrage intitulé « Musei Borgiani codices manuscripti », p. 163, parle de la traduction que le P. Marcus à Tumba a donnée, d'après l'hindoustanî, du septième chant (*Uttarakânda*).

[2] Elle a été publiée séparément à Agra, en 1865, in-8° de 224 pages.

[3] Publié séparément à Agra en 1868, 140 pages.

[4] Ce chant a été publié séparément à Agra en 1863, 40 pages.

[5] Publié à part, à Fathgarh, 1868, in-4° de 16 pages.

[6] Ce chant a été imprimé séparément à Agra en 1867, 36 pages.

pûr) [1], en 1828 [2], et lithographié à Calcutta, en caractères nagaris cursifs, en 1832. Il y en a également une édition de Mirzâpûr [3]. On trouve en outre des manuscrits de ce poëme dans plusieurs bibliothèques [4]. On en a publié, aussi à Khizarpûr, un abrégé, sous le titre de *Kabit Râmâyan* « *Râmâyana* en vers nommés *kabit* [5] ».

Outre le *Râmâyana* de Tulcî-dâs, il y a plusieurs compositions en hindî qui portent ce titre. On en trouve une entre autres dans la bibliothèque de l'East-India Office, copiée à Dehli en 1725, sous Muhammad Schâh; elle est en caractères persans et en strophes de onze vers. L'auteur paraît se nommer Surâj Chand. Il y a un *Râmâyana* d'Adyatma, traduit en urdû, qu'on devait publier à Dehli en 1845.

Indépendamment du *Râmâyana*, qui est l'ouvrage le plus populaire de Tulcî-dâs, on lui doit encore :

1° Un *Sat-saï*, collection de cent stances sur différents sujets [6];

2° Le *Râmgânâwali*, suite de vers à la louange de Râma ; imprimé à Bombay en 1859, in-8° de 180 pages avec figures ;

[1] « La ville de Khizr » (le prophète Élie).

[2] Un volume grand in-4°. Il y a une édition antérieure, en un volume petit in-4°; cette dernière est mieux imprimée et sur meilleur papier. J'en ai vu un exemplaire à l'« East-India Office ».

[3] Dans le « General Catalogue of oriental Works », publié à Agra, on signale des éditions de Calcutta et de Bénarès.

[4] Il paraît qu'il porte aussi le titre plus hindoustanî de *Râm kî kathâ* « Histoire de Râma ». « General Catalogue of oriental Works ».

[5] C'est, je pense, le même ouvrage dont on a donné à Agra en 1868 une édition de 68 pages in-8° sous le titre de *Dohâwalî*. Il y en a une édition de Bénarès, 1865, à la suite de laquelle se trouve imprimé le *Hanûmân Bâhuk*.

[6] Il semble, d'après une indication du « General Catalogue », qu'il soit aussi intitulé *Sat sati*.

3° Un *Guttawalî,* composition poétique d'un but moral et religieux. Cet ouvrage est, je pense, le même que le *Râmgânâwalî.*

4° *Vinaya patrika* ou *Binaya patrika,* sorte de traité en vers sur la manière de se conduire ;

5° Une grande variété d'hymnes, tels que *râg, kabit* et *pada,* en l'honneur de sa divinité chérie et de son épouse, c'est-à-dire de Râma et de Sîtâ. Cet ouvrage a été publié à Agra.

A ces ouvrages, cités par Mr. Wilson [1], Ward ajoute :

6° Le *Râma janma* « Vie de Râma », écrit, selon lui, en dialecte de Bhojpûr [2] ;

7° Le *Râma schalakâ,* rédigé en dialecte de la province de Kanoje [3] ;

8° Le *Jankî mangal* « le Mariage de Sîtâ (avec Râma) », imprimé à Lahore, à Bénarès, à Mirat, à Agra, in-8° de 16 p., et représenté à Bénarès en 1868 [4] ;

9° Enfin cinq petits poëmes intitulés *Pancharatna* « les Cinq pierres précieuses », imprimés à Bénarès en 1864, in-8° de 100 pages de 21 lignes.

10° Outre les ouvrages de Tulcî que je viens de citer plus haut, on lui doit le *Rukminî swayambar tîkâ* « Présent de noce après le swayambar de Rukminî », ouvrage dont la Société Asiatique de Calcutta possède un exemplaire.

Toutes les productions de Tulcî-dâs jouissent dans

1 « Asiatic Researches », t. XVI, p. 50.

2 Cet ouvrage a été écrit en réalité par Vâman, ainsi qu'on le verra plus loin.

3 « History, etc., of the Hindoos », t. II, p. 480.

Le « General Catalogue of oriental Works », d'Agra, cite aussi de Tulcî le *Râm sugnabali* « Traité de l'interprétation des augures », imprimé à Calcutta.

4 Voyez à ce sujet mon Discours d'ouverture de 1868, p. 63 à 65.

l'Inde d'une très-grande réputation ; aussi le savant et justement célèbre H. H. Wilson n'hésite pas à dire[1] « qu'elles exercent plus d'influence sur la masse de la « population hindoue que les nombreux volumes des « compositions sanscrites. »

J'ignore si c'est à Tulcî-dâs qu'est dû l'ouvrage intitulé *Kathâ barmâla* « l'Histoire manifeste ». Je ne connais pas le sujet de ce livre, qui est indiqué dans le catalogue des manuscrits hindoustanis de Muhammad-bakhsch comme ayant Tulcî pour auteur[2].

Aux renseignements précédents je dois ajouter que Tulcî passait, comme on l'a vu dans l'article du *Bhakta mâl,* pour être un avatar de Valmikî, l'auteur du *Râmâyana* sanscrit. Son père s'appelait Atma Râm Pant. A l'âge de douze ans il devint brahmacharî ; sa femme se nommait Dévi Mamatâ ; elle était très-chaste, et elle lui inspira la dévotion envers Râma et Sîtâ, ainsi que la résolution d'embrasser l'état de pénitent.

Le *Râmâyana* de Tulcî est dans l'Inde un des ouvrages les plus lus et les plus populaires, quoiqu'on l'y comprenne généralement peu à cause de sa concision et de ses formes archaïques. On le nomme souvent *Tulcî granth* « le Livre de Tulcî », et il a même été publié sous ce titre à Mirat en 1864. Râm Golan[3] en a publié un commentaire sous le titre de *Tulcî sabdârth prakâsch;* malheureusement, les commentaires indiens sont souvent plus difficiles à entendre que les ouvrages qu'ils veulent expliquer.

Dans beaucoup d'endroits, et même à Patna, où les

[1] « Asiatic Researches », t. XVI, p. 480.
[2] Voyez l'article DURGA-PRAÇAD.
[3] Voyez son article.

productions de Tulcî-dâs sont mieux comprises qu'en d'autres lieux, les gens distingués se réunissent pour entendre lire distinctement ces ouvrages moyennant une légère rétribution. Dans chaque réunion il n'y a pas plus de dix à douze personnes qui comprennent le lecteur. On doit donc leur expliquer le sens de chaque passage. Toutefois il y a des gens qui ne savent pas lire dans d'autres livres que dans le *Râmâyana* de Tulcî, parce qu'à force de l'entendre réciter ils l'ont retenu presque par cœur[1].

Outre les éditions que j'ai citées du *Râmâyana* de Tulcî, il y en a plusieurs autres. Dans celle de 1832, dont je possède un exemplaire, les caractères sont plus petits que ceux de l'édition de 1828, mais en même temps plus distincts. Il n'y a, du reste, aucune différence dans le texte, et le format est le même.

Il y a une édition de Bénarès de 1850, publiée par les soins de Badrî Lâl, et une d'Agra, avec figures, de 1852. Enfin la meilleure a paru à Bénarès en 1856[2]; car l'éditeur, le pandit Râm Jaçan, a eu soin d'en séparer non-seulement tous les vers, en les mettant en alinéa, mais tous les mots, et d'accompagner le texte, en appendice, d'un vocabulaire des mots difficiles expliqués en hindî courant, et de l'argument en abrégé du poëme.

Il y a d'autres éditions lithographiées par les natifs, telles que celle d'Agra, 1851[3], etc.

[1] Montg. Martin, « Eastern India », t. I, p. 483, et t. II, p. 132.

[2] In-8° de 48 pages de 35 lignes. On avait annoncé une autre édition de Bénarès, avec commentaire par Jhigan Lâl; mais j'ignore si elle a paru.

[3] L'*Akhbar-i 'âlam* de Mirat, n° du 22 mars 1866, a annoncé un *Râmâyana* en vers urdus imprimé à Lakhnau, avec plusieurs centaines d'illustrations; et on en a donné une édition avec notes sous le titre de *Râmâyan satîk* « *Râmâyana* avec commentaire », à Dehli, en 1868.

Le *Vinaya patrika* « Feuille de direction » a été imprimé. J'en ai une édition de Calcutta, 1891 (1813) : c'est un in-8° de 120 pages. J'en ai une autre de 1864. grand in-8° de 100 pages.

Il y en a une édition avec un commentaire par Sivaprakâs Singh ; Bénarès, 1864, in-4° de 380 pages.

TULCI PAUL (le padrî), Hindou converti au christianisme, a pris à son baptême le nom de Paul, qu'il a ajouté à son nom payen de Tulcî. Il est devenu prêtre anglican, et il a écrit lui-même en urdû le récit de sa vie et de sa conversion, sous le titre de *Sar-guzascht-i Padrî Tulcî Paul* « Incidents de la vie du Rév. Tulcî Paul », et le Rév. T. Hoernle l'a publié à Cawnpûr en 1868, grand in-8° de 34 pages.

TULCI RAM (LALA), fils de Lâla Râm-praçâd, *agarwala*[1], habitant de Mirzâpûr, et qui a été *sirischtadâr* (greffier) à Dehli, est auteur :

1° Du *Makhzan-i 'ischc* « le Trésor de l'amour », qui est probablement un roman et a été imprimé à la typographie du *Koh-i nûr* de Lahore, selon l'annonce que je trouve dans le numéro du 17 janvier 1859 du journal hindoustanî qui a donné son nom à la typographie de cette ville ;

2° D'un *Bhakti mâl* « Rosaire de la dévotion », le même peut-être que le *Bhakta mâl* « Rosaire des dévots », rédigé en urdû, d'après cinq rédactions antérieures différentes, avec le plus grand soin et l'attention la plus sérieuse. Ce travail, qui est très-estimé, a été aussi imprimé une première fois à la typographie du *Koh-i nûr*, puis en 1867 à Sohâna, du zila' de Gargâon, à l'impri-

[1] Nom de certains marchands d'Agroha, à l'ouest de Dehli, qui appartiennent à la caste des vaïçyas.

merie appelée *Matba' ul'ulûm* « la Source des sciences », par les soins de Jwâla Sahâî, in-4° de 404 pages.

TUMAS (Jan)[1], de Dehli, militaire, fils d'un Européen, était connu sous le nom de *Khân Sâhib*[2]. Il fut élève de Schâh Nacîr. Schefta en cite un vers qui n'offre que les lieux communs de la poétique musulmane.

Je pense qu'il s'agit ici d'un fils de Georges Thomas, qui s'était formé sur les bords du Satledge une principauté dont Hansî était la capitale.

I. TURAB[3] (le maulawî Schah Turab 'Alî Schah[4]), poëte hindoustanî très-pieux, fils et successeur dans sa dignité spirituelle[5] de S. S. (*Hazrat*) Schâh Kâzim, était natif de Kakorî, des dépendances de Lakhnau. Il habita d'abord Dehli et plus tard Calcutta. Il avait environ cinquante ans lorsque Bâtin écrivait son Tazkira. Il était frère d'Ikrâm 'Alî, dont il a été parlé.

Turâb est mort en 1235 (1819-1820). On lui doit des poésies urdues très-éloquentes et empreintes des doctrines spiritualistes des sofîs ; le recueil complet en a été publié à Cawnpûr en 1864, in-8°, sous le titre de *Kulliyât* « Œuvres complètes », en un volume de 350 p. de 19 lignes[6].

II. TURAB (le nabâb Haschmat uddaula Iftikhar ul-

1 C'est-à-dire Jean Thomas ou John Thomas.

2 Sprenger écrit *Jî hûg Sâhib.*

3 A. « Terre ».

4 On donne à ce personnage, comme à son père, le titre de *Hazrat*, qu'on peut rendre par « Sa Seigneurie ».

5 *Sajjâda nischîn* « assis sur le tapis » ou « trône », c'est-à-dire, chef d'une corporation religieuse de spiritualistes. Voyez à ce sujet mon Mémoire sur la poésie philosophique et religieuse des Persans, et mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.

6 Il est annoncé dans le n° du 22 août 1867 de l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat, et dans le n° 44 du « Trübner's Literary Record », où on a mis par erreur *Tuzâb* au lieu de *Turâb*.

MULK MIRZA ABU TURAB KHAN BAHADUR), de Lakhnau, parent du pâdschâh Muhammad 'Alî Schâh, fils de Mirzâ Abû Tâlib Khân Bahâdur, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin donne des vers dans son Tazkira.

TURK ULLAH[1] (MUHAMMAD KAÇALAS) est, selon Câcim, un des plus anciens poëtes hindis.

TURRA[2] (TURRA-BAZ KHAN), de Bénarès, est un poëte urdû mentionné par Schefta dans son *Gulschan bé-khâr*.

U

'UBAID ULLAH[3] (le maulawî et schaïkh MUHAMMAD), nommé aussi *Abû Muslîm ul'ubâïdî,* professeur au collége d'Hougly et traducteur du gouvernement de l'Inde, est auteur :

1° Du *Tuhfat ul Hind* « le Cadeau de l'Inde », exposition de la religion et des usages des Indiens, et réfutation de l'hindouïsme, en urdû; Lahore, 1868, 132 p. in-8°;

2° Du *Miftâh uladab* « la Clef de l'urbanité », grammaire arabe adoptée dans les écoles des provinces nord-ouest, in-8° de 76 p., Cawnpûr, 1868, et dont le « Penjab Educational Magazine » d'août 1865 parle avec éloge.

Nassâkh mentionne cet écrivain dans la préface de son *Daftar bé-miçâl.*

UDGHAVACHIDDHAN, poëte hindî mentionné dans

1 A. « Le Turc de Dieu ».
2 A. « Ornement du turban, aigrette ». *Turra-bâz* (A. P.) signifie « celui qui joue avec l'aigrette de son turban ».
3 A. « Petit serviteur de Dieu ».

le *Kavi charitr,* vivait en 1250 du saka (1328). On lui doit :

1° Le *Bhakta charitra* « Histoire des dévots » ;

2° Le *Gorakumbhârâ charitra* « Histoire de Gorakumbhârâ » ;

3° Le *Draupadî dhâwâ* « l'Attaque de Draupadî ».

I. ULFAT [1], de Muzaffarnagar, ville de la province de Dehli, est un poëte hindoustanî mentionné par Schefta, qui en cite seulement un vers dont voici la traduction :

On disait toujours à Ulfat que son sort était malheureux : cependant, aujourd'hui qu'assis dans ta rue il peut te contempler, il a le paradis en partage.

II. ULFAT (RAÉ MANGAL SEN), Hindou de la caste des kâyasthas ou kâyaths, c'est-à-dire des écrivains, en exerçait les fonctions à Patna. Il alla ensuite résider à Dehli, où il occupa un emploi et où il fut élève de Jurat pour la poésie rekhta. Il est mentionné par Schefta et par Sarwar.

III. ULFAT (MUHAMMAD), natif des environs de Haïderâbâd du Décan, est entre autres auteur d'une pièce de congratulation (*mubârak-bâd*) faite à l'occasion du *'îd curbân,* fête musulmane qu'on a souvent comparée à la Pentecôte des Israélites.

Sprenger [2] pense que ce poëte est identique avec Muhammad 'Usmân Ulfat, mentionné dans le *Subh watan* « l'Aurore du pays », Tazkira des poëtes persans du Carnatic.

IV. ULFAT (SCHAH ULFAT HUÇAÏN MUÇAWÎ), munschî de J. F. Corcoran, qu'il a aidé dans la traduction en

[1] A. « Familiarité ».
[2] « A Catalogue, etc. », p. 172.

urdû du *Jauhar-i akhlâc* « la Perle des bons usages », c'est-à-dire, les Fables d'Ésope traduites en urdû tel qu'il est parlé dans les villes de Dehli et de Lakhnau, par J. F. Corcoran; Calcutta, 1848, in-8° de 66 pages en caractères nasta'lics.

'ULWI[1] KHAN est auteur d'un ouvrage hindoustanî sur la médecine, intitulé *Bayâz dar ilm-i tibb* « Album sur la science de la médecine », et dont un exemplaire manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Muhammad-bakhsch. J'ignore si 'Ulwî est auteur d'un autre ouvrage hindoustanî sur la médecine, lequel est cité dans le catalogue de la même bibliothèque, et qui est intitulé *Gâlib o maglûb* « le Vainqueur et le vaincu ».

I. 'UMDA ou 'UMDAT[2] (LALA SÎTA RAM), du Cachemire, était contemporain de Sirâj uddîn 'Alî Khân Arzû. Il a écrit un grand nombre de vers hindoustanis fort agréables, dans lesquels il paraît avoir voulu imiter In'âm ullah Khân Yaquîn, qui fut son maître. Fath 'Alî Huçaïnî en cite trois pages entières.

II. 'UMDA ou 'UMDAT (MÎR JA'FAR 'ALÎ) est un autre poëte mentionné par Kamâl dans son *Majma' ulintikhâb*.

'UMDAT ULLAH[3] (le munschî) a traduit, avec l'aide du schaïkh Nazîr Ahmad, le Code pénal de l'anglais en hindoustanî.

'UMDAT ULMULK[4], fils du nabâb Muhammad 'Alî Khân, est mis par Zukâ au nombre des poëtes hindoustanis.

I. UMMED[5] ('ALÎ NAWAB KHAN), fils de Jahân Khân,

[1] A. « Élevé, céleste ».
[2] A. « Pilier, colonne », et, par suite, « grand personnage ».
[3] A. « Le soutien de Dieu ».
[4] A. « Le pilier du royaume ».
[5] P. « Espoir, etc. »

habitait Hougly à l'époque où Bénî Nârâyan écrivait son Anthologie. On trouve cinq gazals de ce poëte hindoustanî dans le *Diwân-i Jahân*. Voici la traduction d'un de ces gazals :

Loué soit Dieu mille fois, de ce qu'une lettre matinale m'est arrivée de la part de mon amie, lettre au moyen de laquelle la conciliation est arrivée !

A mon cœur épanoui, la nouvelle de mon amie est arrivée; à la rose flétrie, la nouvelle du printemps est arrivée.

Mille tulipes et mille roses croissent réellement là où le pied de mon amie aux joues de rose est arrivé.

Ne croyez pas que ce soit le hinna qui teint ses pieds; cette couleur rouge leur est arrivée par le sang du meurtre général de ses amants.

O charmante chasseresse ! quand tu as vu l'oiseau de mon cœur, est-ce que l'envie de le chasser ne t'est pas arrivée?

Un de tes regards a enivré le monde; regarde de ce côté, et tu verras que l'ivresse y est arrivée.

L'esprit de Ummed s'est livré à la joie lorsque le message de cette belle au visage de rose est arrivé jusqu'à lui.

Voici une autre pièce du même écrivain :

O soupir ! je n'ai pas découvert l'effet que tu as produit; je n'ai pas ressenti, ce soir, le résultat de ta magie.

Elle passera peut-être bien auprès de ma tombe; mais, hélas ! je ne pourrai la voir, car je serai mort.

Actuellement il ne se passe pas un seul jour sans que j'aperçoive le pan de sa robe souillé de mon sang.

O tyrannique beauté ! je n'ai pas trouvé dans le miel et le sucre de douceur pareille à celle de tes lèvres.

Tu es toujours armée de flèches, d'épées, de poignards dont les boucliers ne sauraient repousser les atteintes.

Je n'ai jamais goûté le fruit du dattier de la vie; mais l'espoir (*ummed*) en *'Alî* me soutient.

II. UMMED (Mirza Muhammad Riza Cazilbasch Khan) était de Hamadân. Il quitta son pays natal dès sa jeu-

nesse et alla s'établir à Ispahân, où il fut disciple de Mirzâ Tâhir, surnommé *Wâhid;* puis il alla dans l'Hindoustan, sous le règne d'Aurangzeb; et sous celui de Bahâdur Schâh, il reçut avec le titre honorifique de *Cazilbâsch Khân* le grade de colonel. Il fut employé dans plusieurs opérations militaires, et mourut en 1746. On le compte parmi les poëtes urdus. Il a écrit, en effet, plusieurs gazals en cette langue et huit mille vers en persan. Lutf entre dans des détails circonstanciés sur la vie de cet écrivain, et il cite de lui deux pièces de vers.

Ce poëte, auquel les biographes originaux donnent la qualification de *Mogol,* c'est-à-dire *Persan,* est cité comme poëte persan dans la Biographie persane d'Azur intitulée *Atasch kada* « le Pyrée », et en effet son Dîwân persan est célèbre [1].

III. UMMED, de Haïderâbâd, est mentionné par Câcim parmi les poëtes hindoustanis.

IV. UMMED (le maulawî FARHAT 'ALÎ), de Gazîpûr, fils de Gulâm Schâh et élève de Kalb Huçaïn Nâdir, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers.

UMMED SINGH, précepteur du mahârâja Holkar, est auteur d'une traduction du *Bhagavat guîta* en urdû, accompagnée du texte sanscrit en caractères dévanagaris, de l'analyse grammaticale, de notes explicatives, préface, etc., en caractères persans, imprimée à Dehli en 1865, in-8° de 487 pages de 21 lignes [2].

Il y a aussi une traduction urdue du *Bhagavat gutta,* qui a été publiée dans le *Khaïr khwâh-i Hind,* numéro

[1] Voyez la Notice de ce Tazkira par feu N. Bland, p. 32.

[2] *Awadh akhbâr* du 12 décembre 1865, et *Akhbâr-i 'âlam* de Mirat du 15 avril 1866.

de février 1863 et suiv., et à part à Etâwa, 110 p. Il y en a une autre traduction, ou peut-être celle d'Ummed Singh, dans le *Guiyân pradâïnî patrika,* journal scientifique de Lahore rédigé par le pandit Mukund Râm.

Enfin un *Bhagavat guîta* en hindî, in-12 de 164 p., est annoncé dans le « Descriptive Catalogue » du Rév. J. Long, de Calcutta, 1867.

UMMI [1] (ROSCHAN BEG), de Dehli, jeune frère de Hamîd uddaula Munsarim, qui était aïeul du prince alors héritier du trône de Dehli, Bahâdur Schâh, fut élève de Schâh Nacîr pour la poésie urdue. Ainsi que son surnom l'indique, il n'avait pas reçu d'éducation première [2], et son esprit naturel seul lui avait inspiré des vers d'une facture originale qui lui ont valu une grande réputation. Schefta nous apprend qu'il fut lui-même attaché au prince royal héritier du trône de Dehli, Abû Ja'far Bahâdur, qui est monté sur le trône en 1837, sous le nom de Sirâj uddîn [3], pour en descendre en 1857, et qui a lui-même cultivé avec succès la poésie urdue. Ummî mourut fort jeune, et les biographes originaux Schefta et Karîm ne citent qu'un petit nombre de ses vers.

'UMR [4] (MU'TABAR KHAN), du Décan, était *mançabdâr* [5] dans cette partie de l'Inde. Il est cité comme un des élèves de Walî. Il s'est attaché surtout à exprimer de nouvelles pensées, loin de répéter, comme la plupart des poëtes

1 A. « Maternel », c'est-à-dire, celui qui n'a reçu que l'éducation maternelle et qui est *illettré*. C'est le surnom que s'est donné lui-même Mahomet.

2 Muhcin dit à ce sujet que son nom est bien appliqué (*Ism ba muçamma*).

3 Voyez sur ce prince l'article ZAFAR.

4 A. « Vie ».

5 « Officier (militaire), magistrat », toute personne revêtue de fonctions publiques,

orientaux, les idées des autres écrivains. Fath 'Alî Huçaïnî cite environ une page de ses vers.

'UMRAN ou 'IMRAN[1] (MUHAMMAD) est auteur du *Tajhîz o takfîn* « Ensevelissement et enterrement », qui est un recueil rédigé en urdû des décisions juridiques données à ce sujet par Muhammad Haïdar 'Alî. Il y en a plusieurs éditions, les unes de 112 pages, les autres de 64 et de 30, de Calcutta et de Cawnpûr[2].

I. UNS[3] (le saïyid MUHAMMAD MIRZA), fils de 'Alî Mirzâ, natif de Faïzâbâd, habitant de Lakhnau, et un des meilleurs élèves du schaïkh Imâm-bakhsch Nâcikh, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Tazkira.

II. UNS (MÎR MIHR 'ALÎ), de Lakhnau, fils de Mîr Mustahçan Khalîc, l'auteur de marciyas, lequel était fils du célèbre Mîr Haçan, connu par le masnawî de *Badr-munîr* (*Sihr ulbayân*), a été élève de son père et de son grand-père, et a écrit des vers dont Muhcin donne un échantillon dans son Anthologie.

'URUJ[4] (le munschî AHMAD HAÇAN KHAN), originaire du casba' d'Acyûn, fils du munschî Muhammad Haçan Khân, et un des élèves les plus distingués de Mîr Auçat Raschk, est un poëte hindoustani qui accompagna à Cawnpûr le nabâb Roschan uddaula, selon ce que nous apprend Muhcin, qui en cite plusieurs gazals dans son Tazkira.

I. 'USCHSCHAC[5] (JÎWAN MAL) est un Hindou de la

[1] A. Nom du père de Mahomet.

[2] J. Long, « Descriptive Catalogue », p. 95; « Catalogue Williams and Norgate » de juillet 1856; Trübner, « Literary Record », n° 44.

[3] A. « Familiarité, intimité ».

[4] A. « Ascension, élévation ».

[5] A. Ce mot, prononcé *'uschschâc*, comme je l'ai fait, est un pluriel

caste des kschatriyas, qui s'est occupé de poésie hindoustanie, mais dont les vers, selon Mîr, ne sont pas toujours conformes aux règles de l'art. Son surnom poétique annonce quelles étaient ses dispositions. Il fréquenta les assemblées des amis de la littérature rekhta qui avaient lieu chez Mîr et Dard ; toutefois, à l'époque où Mîr écrivait sa Biographie, 'Uschschâc ne voyait plus personne, au point qu'on aurait pu croire qu'il était mort.

Il était élève de Mâyil et ami de Mîr Taquî. Schefta le nomme poëte ancien.

II. 'USCHSCHAC (le schaïkh AHMAD-BAKHSCH), fils de Schâh Ahmad Chirmposch[1], du Bihâr, parent de Scharaf uddîn Munarî (c'est-à-dire de Munar, endroit sur les bords de la mer, près de Daïnapûr), est un autre poëte mentionné par Schorisch.

USCHTUR[2] (MÎR MUHAMMAD), jeune frère de Mîr Dard, est mentionné parmi les poëtes hindoustanis dans le *Maçarrat afzâ*.

USTAD[3] (le schaïkh MUHAMMAD-BAKHSCH), de Bareilly, est un poëte mentionné seulement par Schorisch.

UWAICI[4] (le schaïkh GULAM MUHÎ UDDÎN), pîr-zâda[5], originaire du Sirhind et natif de Dehli, résidait en 1213

irrégulier arabe de l'adjectif verbal *'aschic;* prononcé *'aschschâc,* ce qui est peut-être la vraie leçon, c'est un adjectif d'intensité dérivé du même nom, et signifiant « très-amoureux ».

[1] C'est-à-dire, « revêtu d'une peau d'animal », pour annoncer son renoncement au monde. Le titre de *Schâh,* qui précède son nom, annonce qu'il était faquîr.

[2] P. « Chameau ».

[3] P. « Maître ».

[4] A. P. Adjectif relatif dérivé de *uwaïs,* qui signifie proprement « loup », et qui est devenu un nom propre.

[5] C'est-à-dire, « fils d'un pîr », faquîr réputé saint.

(1798-1799) à Bareilly, où il se fit connaître comme poëte, et en 1215 (1800-1801), dans le Décan. Il mourut à Bareilly en 1221 (1806-1807), selon ce que nous apprend Câcim.

'UZLAT[1] (le faquîr et mîr SAÏYID 'ABD ULWALÎ), un des poëtes dakhnis les plus distingués, naquit à Surate. Il était fils de Saïyid ou Schâh Sa'd ullah, surnommé *Surâtî* ou de Surate, parce qu'il habitait cette ville. Ce dernier était distingué par sa science et renommé surtout par sa sainteté. Le célèbre empereur 'Alamguîr (Aurangzeb) le protégeait et faisait grand cas de lui. Il était originaire d'un village près de Lakhnau[2], mais il se retira à Surate, où naquit 'Uzlat. Ce dernier, après la mort de son père, alla à Dehli pour se former à l'art d'écrire. Il y fréquenta les gens de lettres les plus notables, et y étudia les écrivains arabes et persans. Il s'exerça un peu sur la poésie persane; mais son goût l'entraîna vers la poésie rekhta, qu'il cultiva avec succès. Il n'était pas seulement distingué par les qualités de son esprit, mais encore par sa piété et par sa grande droiture. Il était d'ailleurs très-aimable et savait manier délicatement la plaisanterie. Il alla à Murschidâbâd, sous le gouvernement du nabâb Muhammad 'Alî Wardî Khân Mahâbat Jang, et fut l'objet des faveurs de ce prince. Après la mort de ce souverain, il retourna dans le Décan et y passa le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut après 1165 (1751-1752). Selon Abû'lhaçan, ses poésies sont empreintes d'un caractère de mélancolie qui n'empêche pas qu'elles ne soient très-remarquables et parfaites dans tous les genres. C'est Mîr, poëte très-distin-

[1] A. « Retraite ».
[2] Selon Gurdézî, il était de *Barîlî* (vraie orthographe de *Bareilly*).

gué lui-même, qui, dans sa Biographie, porte ce jugement sur 'Uzlat, et qui nous apprend que cet écrivain du Décan avait pour lui beaucoup d'amitié. 'Uzlat est, entre autres, auteur :

1° D'un Dîwân dont on conserve un exemplaire manuscrit à l'East-India Library, et dont les biographes originaux citent plusieurs pages;

2° D'un masnawî intitulé *Râg mâlâ* « la Couronne ou la Guirlande des *râg* (modes musicaux) », poëme qu'on trouve aussi parmi les manuscrits hindoustanis de l'East-India Library [1].

H. H. Wilson avait deux ouvrages manuscrits en caractères nagaris intitulés l'un et l'autre *Râg mâlâ;* ce sont sans doute des ouvrages sur le même sujet. Le premier est dû au swâmi Kartik, le second à Hulâs Pâthak.

I. 'UZMAT [2] (Mîr 'Uzmat ullah Khan), fils de feu Mîr 'Izzat ullah Khân Jazb, est un poëte hindoustanî natif de Bareilly. Dans sa jeunesse il parcourut, sous la direction de son père, plusieurs contrées, Balkh, Bukhârâ, le Cachemire, etc. A l'époque où Schefta écrivait, il vivait honorablement à Dehli et était lié avec ce biographe. 'Uzmat est très-distingué par son esprit et ses connaissances, et il a produit quelques pièces de poésie en urdû. Il assistait quelquefois aux réunions poétiques qu'on tenait de son temps à Dehli. Il est élève de Mumin.

Je pense que cet écrivain est le même que le munschî 'Uzmat ullah, délégué inspecteur des écoles de Schâh-

[1] Il y en a deux manuscrits; l'un des deux porte, en outre, le titre de *Sahaçan ras*, ou peut-être *Suhasr ras*.

[2] A. « Grandeur, etc. »

jahânpûr, qui a traduit de l'anglais en hindoustanî, sous la direction de Mr. H. S. Reid, et avec l'aide du maulawî Muhammad Karîm-bakhsch, munschî en chef du département de l'instruction publique, des provinces nord-ouest, et du schaïkh Nâzir Ahmad, délégué inspecteur des écoles d'Allahâbâd, le Code pénal indien (« Indian Penal Code »), sous le titre de *Majmû'a cawânîn ta'zîrât-i Hind*[1] « Collection des lois criminelles pour l'Inde », Lakhnau, 1861, in-folio de 368 p., dont je dois un magnifique exemplaire à Mr. H. S. Reid. Il y en a une autre édition in-4° de 250 p., lithographiée à Lahore, dont je dois un exemplaire à l'honorable R. Cust, et une autre d'Agra, 1850, aussi in-4°, qui porte le titre de *Majmû'at uljanâyât* « Collection relative aux crimes ».

II. 'UZMAT (le schaïkh 'UZMAT ULLAH) fut d'abord militaire, puis il renonça au monde et se livra à l'étude des livres arabes de philosophie et de théologie, ce qui ne l'empêche pas d'être auteur de poésies indiennes (hindî). Il est mentionné par Sarwar.

V

VAJAGAR[2] MAL est un Hindou qui a publié à Mirat en 1864 un ouvrage intitulé *Mu'allim ussitâr* « le Maître de guitare ».

VALLABHA (SWAMI), fils de Lakschmana Bhatt, brahmane taïlanga, est l'instituteur de la secte des *Val-*

[1] Sur cet ouvrage, voyez mes Discours d'ouverture du 2 décembre 1861 et 1862.

[2] Et usuellement *Bâjâgar* « musicien ».

labhâchart. Il naquit à Champâranya en 1535 du samwat (1479)[1]. Il habita d'abord Gokul, village sur la rive gauche de la Jamna, à trois kos environ à l'est de Mathura, puis il visita tous les lieux de pèlerinage de l'Inde, et s'établit ensuite à Bénarès. Enfin, ayant accompli sa mission, il entra dans le Gange, à Hanûmânghât, où il disparut, et une flamme brillante, dit-on, s'éleva de cet endroit.

Il serait trop long de s'arrêter sur tous les détails de la vie religieuse et de l'apostolat de notre auteur, et il n'entre pas dans mon sujet d'entretenir le lecteur des principes de la secte nouvelle, nommée *Puschti mârga* « le Chemin de la jouissance », que Vallabha établit d'après l'ordre de Krischna, qui lui apparut en personne[2], secte qui a surtout pour but le culte de l'enfant Krischna (*Bâla Krischna*). Qu'il me suffise de dire que Vallabha est auteur de stances braj-bhâkhâ en l'honneur de Wischnu, intitulées *Wischnu pada;* il est aussi le héros d'un ouvrage hindoustanî (dialecte braj-bhâkhâ) qui porte le titre de *Vârttâ* ou *Bârttâ,* collection d'anecdotes merveilleuses sur ce chef de secte et sur de pieux waïschnavas ses premiers disciples, au nombre de quatre-vingt-quatre[3], renfermant des personnes des deux sexes, et de toutes les classes des Hindous. On trouve des extraits de ce dernier ouvrage dans le Mémoire de feu

[1] Voyez des détails sur sa naissance prétendue miraculeuse dans « History of the Sect of Maharajas », p. 36.

[2] Voir des détails dans le même ouvrage, p. 38 et suiv., et dans le Mémoire de feu Wilson sur les sectes religieuses des Hindous, t. XVI des « Asiatic Researches », p. 84 et suiv.

[3] Cet ouvrage est aussi intitulé en conséquence *Chaurâcî vârttâ* ou *Chaurâcî waischnavas* « les Quatre-vingt-quatre waïschnavas ». On en trouve des extraits dans « History of the Sect of the Maharajas », p. 95 et suiv.

Wilson[1], qui possédait un exemplaire du *Bârttà*, in-8°, écrit en caractères nagaris[2].

L'auteur de l'Histoire de la secte des mahârâjas[3] nous donne la liste de soixante-quatorze ouvrages écrits en hindoustanî du dialecte braj-bhâkhâ (c'est-à-dire hindî), qui sont considérés comme les livres faisant autorité pour la secte de Vallabha. De ces ouvrages, les *trente-neuf* premiers sont des traductions du sanscrit, et les *trente-cinq* derniers sont originaux. Voici cette liste :

1. *Sarvottam.*
2. *Vallabhâschtaka.*
3. *Krischna premâmrita.*
4. *Vithalescha-ratna-vivarna.*
5. *Yaman âschtaka.*
6. *Bâla bodha*[4].
7. *Sidhânta-muktâwalî.*
8. *Nava ratna*[5].
9. *Antahkarana-prabhodha.*
10. *Viveka-dhaïrâschraya.*
11. *Krischnâschraya.*
12. *Chatura-sloka*[6].
13. *Bhakti-vardhani.*
14. *Jalabhéda.*

[1] Dans « Asiatic Researches », t. XVI, p. 95 et suiv.

[2] Il y en a une édition in-8° de 435 p. publiée par le râjâ de Besma, pargana d'Iglâs, 1870.

[3] « History of the Sect of Maharajas ».

[4] Ou *Bâl bodh* « Intelligence de l'enfant ». On a publié à Lahore en 1863 un ouvrage de ce titre, mais qui n'a, je crois, aucun rapport avec celui-ci, et qui contient des avis et des conseils.

[5] Ou *Nau ratan* « les Neuf rubis ». D'autres ouvrages portent ce titre. Voyez les articles Rangrîn et Muhammad-bakhsch.

[6] On trouve cité dans « History of the Sect of Maharajas », p. 83, 84, un fragment de cet ouvrage, nommé aussi *Chatur sloka Bhagavat*, et dont un commentaire est mentionné tome Ier, p. 250.

15. *Padéani.*
16. *Sanyâça-laksana.*
17. *Nirodha-laksana.*
18. *Séwâ-fala.*
19. *Sikschâ-patra.*
20. *Puschti pravâha maryâdâ* [1].
21. *Gokul-âschtaka.*
22. *Madhur-âschtaka.*
23. *Nín-âschtaka.*
24. *Janma vaïfat-âschtaka.*
25. *Sarn-âschtaka.*
26. *Nâmâwalí-âchâraji.*
27. *Bhujanga-prâyn-âschtaka.*
28. *Nâmâwalí-guçâïjí.*
29. *Sidhânta-bhâvanâ.*
30. *Sidhânta-rahacya.*
31. *Virodha-laksana.*
32. *Schrínagâra-raçamandala.*
33. *Vaïdhavallabha.*
34. *Agni-kumara.*
35. *Scharana-upadescha.*
36. *Raça-sindhu.*
37. *Kalpadruma* [2].
38. *Mâlâ-praçanga.*
39. *Chita-prabhoda.*
40. *Puschti-dradha-vârttâ.*
41. *Dwâdaça-kunja.*
42. *Pavitra-mandala.*
43. *Purna mâci.*

[1] Il a déjà été question de cet ouvrage à l'article Har Raé Jî.

[2] J'ignore si c'est le même ouvrage que j'ai mentionné à l'article Jaï Singh.

44. *Nitya-séwâ-prakâra.*
45. *Raça-bhâvanâ.*
46. *Vallabhâkhyâna.*
47. *Dhola.*
48. *Nija-vârttâ.*
49. *Chaurâcî-vârttâ.*
50. *Raça-bhâvanâ-vârttâ.*
51. *Nitya-pada.*
52. *Schrîjî-prâgata.*
53. *Charitra-sahitâ-vârttâ.*
54. *Guçâïjî-prâgata*[1].
55. *Aschta kaviya.*
56. *Vansawalî.*
57. *Vanayâtrâ* ou *Banjâtrâ.*
58. *Lîlâ-bhâvanâ.*
59. *Swarupa-bhâvanâ.*
60. *Gurû-séwâ*[2].
61. *Chitavana.*
62. *Séwâ-prakâra.*
63. *Mâlâ-puruscha.*
64. *Sata-bâlaka-charitra.*
65. *Yamunâjî-pada.*
66. *Vachnâmrita*[3].
67. *Puschti-mârga-siddhânta.*
68. *Daça-marama.*

[1] J'ignore si cet ouvrage est le même que celui de Bâkut qui porte ce titre, et qui est mentionné dans les « Annals of Rajasthan » du colonel Tod.

[2] « Culte du gurû ». On soutient dans cet ouvrage, dont on trouve un extrait dans « History of the Sect of Maharajas », p. 84, que le gurû est supérieur à Hari (Dieu) même, dans le pouvoir de sauver les hommes.

[3] Cet ouvrage est dû à Gokul-nâth Jî. Voyez son article.

69. *Vaïschnava-batriça-laksana.*
70. *Chaurâcî-sikschâ.*
71. *Sadaçatha-prâdha.*
72. *Dwârkéscha-krata-nıtakruta.*
73. *Achârjî-prâgata.*
74. *Otsava-pada.*

VAMAN[1] (le pandit) était un brahmane du Rig-véda résidant à Kolhâpûr, et qui était lié d'amitié avec Râmdâs et Tukâ Râm. Il mourut à Pandavadî en 1595 du saka (1517). Il a écrit plusieurs ouvrages en sanscrit et un grand nombre aussi en hindî. Janârdhan mentionne les suivants dans son *Kavi charitr :*

1° Un commentaire copieux sur le *Yathârtha dîpika* « la Lampe de la vérité » ;

2° *Nâm sudhâ* « le Nectar de la réputation » ;

3° *Van sudhâ* « le Nectar de la forêt » ;

4° *Vénu sudhâ* « le Nectar de la flûte » ;

5° *Dadhi manthan* « le Barattement du lait caillé » ;

6° *Bhâmâ vilâs* « le Plaisir de Bhâmâ » ;

7° *Rukminî vilâs* « le Plaisir de Rukminî » ;

8° *Vâman charitr* « Histoire de Vâmana » ou de Wischnu incarné en nain ;

9° *Kaliyâ mardan* « Meurtre du serpent Kaliyâ » ;

10° *Nigam sâr* « Essence des livres sacrés » ;

11° *Chit sudhâ* « le Nectar de l'esprit » ;

12° *Karm-tatva* « Éléments de la destinée » ;

13° *Râjâ yoga* « Dévotion des rois » ;

14° *Charan gurû manjarî* « Bouquet du gurû Charan » ;

15° *Sruti kalpa latâ* « la Liane de l'audition des livres saints (sections des Védantas) ;

[1] I. Ou *Bâman* « nain ». *Bâman* se dit aussi pour brahmane.

16° *Bhîschma pratijnâ* « Engagement du Bhîschma dans la guerre de Bharata » ;

17° *Pâth bhâga* « Destinée de Pâth » ;

18° *Lopa mudra samvadu* « Relation de la disparition de la bague (de Sakuntalâ) » ;

19° *Bharat bhâva* « Idée de la guerre de Bharata » ;

20° *Râma janma* « Vie de Ràma » ;

21° *Sîtâ swayambar* « Mariage de Sîtâ » ;

VARAJ-DAS [1] est auteur du *Vansawalî* (*Srî goswâmî mahârâjânî*) « Généalogie des mahârâjas waïschnavas » ; Bombay, 1868, in-16 de 84 pages.

VARGARAYA [2] est auteur du *Gopâchalâ kathâ* « Histoire de la terre des vachers, c'est-à-dire Histoire de Gwâlior, ville célèbre de l'Inde, dans la province d'Agra, qui a eu des râjâs particuliers dès l'année 1008 de J. C. Elle fut prise par les musulmans en 1197, mais les Hindous s'en rendirent maîtres de nouveau. Elle fut subjuguée ensuite en 1225 par Altamsch, souverain pathân de Dehli. On trouve un exemplaire de l'ouvrage de Vargarâya, écrit en caractères nagaris, parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale du fonds Polier. Il est écrit en vers, comme tous les ouvrages hindis et sanscrits.

VÉDANGA-RAYA [3] est auteur du *Parsî prakâsch* « Manifestation persane », ouvrage où se trouve décrite la manière de compter les mois, etc., chez les Hindous et les musulmans, et qui fut rédigé par l'ordre de Schâh Jahân. Cet ouvrage faisait partie de la Collection Mackenzie : il est mentionné dans le catalogue qu'en a donné Wilson, t. II, p. 110.

[1] I. Ou *Braj-dâs* « serviteur du district sacré de Braj ».

[2] I. « Roi du livre ».

[3] I. « Le roi de la science des Védas ».

VÉNI [1] est un auteur hindî de la secte de Siva, rareté à noter, car, en général, les écrivains hindis appartiennent à l'école des waïschnavas.

VIDYA SAGAR [2] (Iswar Chandra) est l'éditeur d'une édition du *Baïtâl pachîcî* en hindî, reproduite par le capitaine W. N. Lees, in-8°.

VINAYAVIJAYA-GANI est auteur du *Srîpâla charitra* « Histoire de Srîpâla », roi de Malva, en quatre sections, ouvrage en faveur de la religion jaïn. C'est une production toute différente de celle qui est due à Paramalla, quoiqu'elle porte le même titre et que ce soit aussi un livre jaïn. On la trouve indiquée dans la Collection Mackenzie, t. II, p. 113. Voici la courte analyse qu'en donne le savant indianiste H. H. Wilson :

Srîpâla avait deux filles ; ayant eu à se plaindre de l'une d'elles, nommée Mayanaçundari, il la maria à un lépreux de basse condition ; mais ce lépreux se trouvait être un jaïn : il convertit la princesse à sa croyance, et fut guéri de sa lèpre.

Srîpâla soumit Dhavaléça, roi de Kançambi, et il épousa Madanamanjûschâ, sa fille. Ensuite il épousa encore cinq autres princesses, dont il obtint la main par différents artifices.

Puis il défit Ajitséna, roi de Champa, et prit cette ville. Dans la description de cette cité se trouve intercalé l'éloge de la religion jaïn. Srikantha, roi de Hiranyapûr, en expose les dogmes et les éclaircit par des narrations intéressantes. Cette dernière partie, où sont développés les neuf principes fondamentaux de cette

[1] I. « Brahmanique ».
[2] I. « Océan de science ».

secte, se nomme à cause de cela *Navapada mahima* « l'Excellence des neuf mots ».

VYAS[1] ou VYAÇA JI, gurû de Madhukar Sâh (Schâh), est, entre autres, auteur d'une pièce de vers en hindouî qu'on trouve dans le *Bhakta mâl* à l'article *Madhukar,* petit poëme fort obscur, intitulé *Pad,* et dont voici une nouvelle traduction :

Le bonheur qu'on trouve dans la maison des adorateurs de Wischnu ne se rencontre pas dans les plus grandes richesses, et il est au-dessus de celui qu'éprouve à la naissance d'un fils une femme stérile. Il possède le bonheur, celui qui boit par dévotion de l'eau qui a servi à laver les pieds des waïschnavas, et qui l'applique à son corps. Ce bonheur, qui ne se trouve pas même en songe, en se baignant dans des millions d'endroits sacrés, a lieu en voyant le visage des adorateurs de Wischnu ; il fait oublier la peine qui s'est manifestée. Ce bonheur n'est pas même attaché au sein d'une femme vertueuse et affectionnée. Lorsqu'on le possède, on verse des larmes en entendant les discours des adorateurs de Wischnu. Ce bonheur n'est pas égalé par le plaisir de recevoir ses petits-fils dans sa maison. Enfin, le bonheur d'être réuni aux sâdhs, et de les aimer cordialement, est pour le pauvre Vyâça préférable à la possession de Lankâ et de Méru.

Jwâla-praçâd a publié à Agra, en un petit in-folio de 18 pages, deux éditions du *Dharm prakâsch* « l'Éclat de la loi religieuse », attribué à Vyâs Jî et à Manu, c'est-à-dire l'exposition des pratiques de piété à exécuter dans la quinzaine lumineuse du mois d'*aghan* (janvier-février de l'année du samwat 1924) (1868), en sanscrit et en hindî, et en sanscrit et en urdû ; et la même publication pour les mois de *phâgûn* (février-mars), de *chaïtra* (mars-avril), de *jeth* (avril-mai), etc.

[1] I. « Diffusion, extension ».

W

WACAR[1] (le munschî Fazl-i Huçaïn), poëte urdû contemporain, un des plus notables habitants de Lakhnau, élève de feu Mîr Wazîr 'Alî, est, entre autres, auteur d'un gazal qu'il lut dans une réunion littéraire de Murâdâbâd, et qui a été publié dans l'*Awadh akhbâr* du 30 novembre 1869.

WAÇ'AT[2] (Mustaqûîm Khan), de Râmpûr, Afgân de nation, est un poëte hindoustanî élève de Cudrat ullah Schauc. Kamâl avait vu ce poëte quelque part en Hindoustan, dans une réunion littéraire, et il avait eu soin de prendre copie d'une de ses pièces de vers, qu'il a donnée dans son Anthologie bibliographique.

I. WACIF[3] (Mirza Haçan-bakhsch Khan A'zam uddaula), de Dehli, fils de Tarbiyat Khân, cousin et élève de Sarwar, était instituteur dans le palais impérial, et on lui doit des poésies urdues.

Zukâ le nomme *Wâquif;* c'est ainsi, du moins, que le Dr Sprenger a lu ce nom dans le manuscrit de ce biographe qu'il a entre les mains. Au surplus, les mots Wâcif et Wâquif se ressemblent beaucoup dans l'écriture persane.

II. WACIF (le maulawî Ahmad Huçaïn), de Lakhnau, fils de Tâj uddîn et élève de 'Aschraf Khân, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

1 A. « Dignité, modestie », etc.
2 A. « Longueur, étendue ».
3 A. « Panégyriste ».

I. WACIL[1] (Gulam Muhî uddîn Muhammad), de Balgrâm, est auteur d'un Dîwân d'un millier de vers mentionné par Schorisch et par 'Ischquî.

II. WACIL (Muhammad), de Badâûn, est un autre poëte mentionné par Sarwar et par Zukâ.

III. WACIL (Miyan Wacil Khan), concierge en chef du palais royal de Dehli, a aussi écrit des vers hindoustanis. Wâcil était mort quand Câcim écrivait. Ce dernier biographe le nomme *Muhammad;* mais Zukâ lui donne les noms que je lui attribue.

WACT[2] est auteur de poésies hindoustanies dont Muhcin donne un échantillon dans son *Sarâpâ sukhan.*

I. WADAD[3] ou WIDAD (Mirza Daud) est un spirituel poëte urdû mentionné par Sarwar.

II. WADAD (Sulaïman 'Alî Khan), nommé aussi *Mirzâ Muhammad Zamân,* fils de Muhammad Huçaïn, autrement dit 'Alî Culî Khân, d'Ispahân, père de Wilâ (Mazhar 'Alî), est compté parmi les poëtes hindoustanis.

On trouve douze pages des vers de Wadâd comme spécimen en tête de l'exemplaire du Dîwân de Wilâ que possède la Société Asiatique de Calcutta, sous le n° 60 du catalogue de sa bibliothèque.

I. WAFA[4] (le râjâ Nawal Raé), jeune frère[5] du râjâ Gulâb Râé, ministre de Najîb uddaula Najîb Khân, était un Hindou fort instruit, élève de Câïm, qui s'était occupé de poésie et dont les productions poétiques ont été réunies en Dîwân.

[1] A. « Arrivant ».
[2] A. « Temps ».
[3] A. « Amitié ».
[4] A. « Fidélité ».
[5] Aîné, selon Muhcin.

Wafâ était de Dehli et habitait Murâdâbâd. Il appartenait à la tribu des kâyaths, et il était *nâïb* ou sous-gouverneur d'Aoude du temps de Safdar Jang. Il est mort en 1167 (1753-1754).

Les biographes originaux citent des vers de ce poëte. Voici la traduction de deux de ces vers :

La goutte de sueur sur ta joue colorée est comme un diamant sur du rubis...

Et mon cœur est plus dur que la pierre, puisque ton amour ne le détruit pas.

II. WAFA (HAÏDAR 'ALÎ), de Dehli, poëte contemporain et chanteur de marciyas pendant la fête de muharram, assistait aux réunions littéraires de Karîm et y lisait des pièces de vers de sa composition. Il avait vingt-cinq ans en 1847 ; il était grand et bien fait, aimable et spirituel. Il avait la repartie prompte et savait animer la conversation par des anecdotes et des bons mots.

III. WAFA (le maulawî[1] 'ABD ULWALÎ), originaire de la ville de Cachemire et natif de Dehli, était un habile calligraphe, munschî de profession et poëte élégant. En cette dernière qualité, il était élève de Miyân Nacîr. Sarwar, qui le connaissait, cite une demi-page de ses vers.

WAHAB[2] est auteur d'un *Bârah mâça* « les Douze mois », en vers hindis sur deux colonnes, une en caractères dévanagaris, et l'autre en caractères persans ; in-8° de 40 p. de 20 lignes.

WAHBI[3] (le munschî et bâbû SCHÎV ou SIVA-PRAÇAD SINGH), de Bénarès, savant sanscritiste et naturellement

[1] Et, selon Câcim, Mirzâ.
[2] A. « Donneur ».
[3] A. « Donné (par Dieu) », *Deodatus*.

grand partisan de l'hindî, bien qu'il ait écrit en urdû, est un des écrivains hindoustanis contemporains les plus féconds, car il a publié, je crois, soit en hindî, soit en urdû, près de cinquante ouvrages différents. Il a même écrit en anglais [1].

Il a été le premier éditeur du *Simla akhbâr* » les Nouvelles de Simla », où il était surintendant du « Simla Hill States », rédigé ensuite par le schaïkh 'Abd ullah. Ce journal, qui paraît deux fois par semaine, donne, dans l'intérêt du commerce, le prix courant (*narakh-nâma*) des marchandises.

Schîv-praçâd demeure maintenant à Bénarès, où il occupe des fonctions administratives, et où, à ce qu'il paraît, Mr. H. C. Turker, commissaire du gouvernement, l'emploie à traduire de l'anglais en urdû des contes ou récits religieux et moraux.

Voici l'indication de la plupart des ouvrages dont Wahbî est auteur ou traducteur :

1° La traduction de l'abrégé de l'Histoire de Rome (« History of Rome ») du Dr Goldsmith, revue par Mr. Stewart et publiée à Dehli en 1845, in-8° ;

2° La traduction de la seconde partie de « Marshman's Brief survey of history », revue aussi par Mr. Stewart ; la première partie a été traduite par Sarûp Nârâyan et par Schîv Nârâyan ;

3° Le *Bhûgol vritânt* ou *britânt* « Histoire du globe », géographie hindie adaptée aux écoles de Simla et employée dans toutes celles des provinces nord-ouest ;

4° Le *Chotâ bhûgol hastamalak* « la Terre, goutte d'eau dans la main », abrégé de géographie avec cartes

[1] Entre autres ses « Strictures upon the Strictures », dont je parle dans mon Discours de 1870.

coloriées ; Bénarès, 1859, in-8° de 64 p.; publié par le département de l'instruction publique des provinces nord-ouest ; il y en a plusieurs éditions ;

5° Le *Bâl bodh* « Sagesse des enfants », sorte d'abécédaire traduit de l'ouvrage anglais intitulé « English manuscripts », de W. Edwards, et dont il y a plusieurs éditions. Cet ouvrage contient, entre autres, des anecdotes instructives.

6° Le *Vidyânkur* « Abrégé des sciences » ou introduction à leur étude ;

7° Le *Tarîkh* ou *Tawârîkh-i barrî o baharî* « Histoire ou Chroniques de la terre et de la mer » (History of maritime and inland discoveries from Lardner's Cabinet Encyclopedia), traduction urdue revue par Mr. Stewart; Dehli, 1845, in-8° de 725 p., « Vernacular Translation Committee » ;

8° Le *Jâm jahân-numâ* « la Coupe qui montre le monde [1] », traité de géographie en urdû traduit de son propre ouvrage hindî intitulé *Bhûgol vritânt,* dont il a été parlé plus haut. Cet ouvrage est divisé en quatre parties : la première, de 100 p. in-8°, Lakhnau, 1859; la seconde, de 174 p., 1860 ; la troisième, de 177 p., et la quatrième, de 92 p.

9° *Chotâ jâm jahân-numâ* « la Petite coupe qui montre le monde », abrégé de l'ouvrage précédent; Lakhnau, 1860, 48 p. ;

10° *Angrézî akscharon ké sikhné kî upây* « Expédient pour apprendre les lettres de l'alphabet anglais » ; Bénarès, 1860, in-8° de 20 p.;

11° Traduction urdue, avec coupures, du célèbre ou-

[1] Par allusion à la coupe magique que possédait Joseph, selon la tradition rabbinico-musulmane.

vrage anglais de T. Day intitulé « Sandford and Merton [1] », sous le titre de *Quissa-i Sandford o Merton,* avec intercalation de proverbes et d'axiomes indiens, de vers et de *misra'* urdus ; Lakhnau, 1860, grand in-8° de 168 p. Il y en a une édition d'Agra, 1855, qui porte le titre de *Tarîkh Sandford o Merton,* et qui a 346 p. in-8°, ce qui, vu la différence du nombre des pages, annoncerait plutôt une autre rédaction.

12° *Dil bahlâo* « Récréation de l'esprit », en trois parties : la première, imprimée à Agra, 1858, 50 p. petit in-8° ; la seconde, à Bénarès, grand in-8°, sans date, de 88 p., et la troisième, aussi à Bénarès, de 64 p. C'est une série d'instructions en urdû pour les indigènes, sous forme d'anecdotes. Il y en a, je crois, une édition complète de Mirat, 1864.

13° *Man bahlâo* « Récréation de l'esprit », avis et préceptes utiles en prose et en vers ; Allahâbâd, 1860, in-8° de 48 p. Cet ouvrage est probablement la reproduction en hindî ou peut-être l'original du précédent.

14° *Dastûr ul'amal païmâïsch* « Usages pour l'arpentage », en urdû ; Agra, 1855, grand in-4° de 40 p. avec planche coloriée [2] ;

15° *Micra't ulgâfilîn* « le Fouet des paresseux » (A Whip for the indolent), c'est-à-dire « Excitation à s'occuper de quelque chose d'utile », traduction du « Life in earnest » ; Sikandara, 1856, in-8° de 41 p. ;

16° *Vâmâmanaranjam* « Contes pour les femmes » (Tales for women) ; Bénarès, 1856, grand in-8° de 68 p. ;

[1] Cet ouvrage, destiné surtout aux enfants, a été traduit en abrégé par Berquin, et il se trouve parmi ses œuvres.

[2] Voyez aux articles Hurm Chand et Wazîr la mention d'ouvrages du même titre.

17° *Bachchon kâ in'âm* « Cadeau aux enfants », petite brochure en hindî pour l'instruction des enfants; Bénarès, 1860;

18° *Binaya* (ou *Vinaya*) *patrika satîk* « Devotional Poems with comments », en hindî; Bénarès, 1868, in-8° de 412 p.;

19° *Manava dharma sâr* ou *prakâsch* « l'Essence ou l'Exposition des lois de Manu » (The Ordinances of Manu), comprenant le système indien des devoirs, abrégé du traité de Manu, en sanscrit et en hindî; Bénarès, 1857, grand in-8° de 46 p.;

20° *Baran mâlâ* « Guirlande des lettres de l'alphabet », abécédaire illustré, avec renseignements utiles et fables; Bénarès, 1857, in-8° de 24 p. Il y en a d'autres éditions d'Agra, de Simla, etc.

21° *Itihâs timir nâçak* « Récit destructeur de l'ignorance [1] », c'est-à-dire Histoire de l'Inde, en hindî, in-8° en deux parties de 120 et 132 p. Cet ouvrage a été critiqué par les musulmans, leur point de vue étant naturellement différent.

22° *Aïna-i tarîkh-numâ* « le Miroir qui montre l'histoire »; Allahâbâd, 1868, grand in-8° de 132 p. Cet ouvrage est la traduction du précédent, qui a même été aussi reproduit en anglais.

23° *Tarîkh Chîn o Japân* « Histoire de la Chine et du Japon », récit de la mission de lord Elgin en 1857-1859, par L. Oliphant, traduit en urdû par F. Nandy et Schiv-praçâd; Lakhnau, 1867, deux volumes in-folio de 183 et 213 p., avec illustrations;

24° *Kuch bayân apnî zubân kâ* « Our vernacular », petit in-8° de 24 p.;

[1] Voyez mes discours d'ouverture de 1864 et 1865.

25° *Schahâdat Curânî bar kutub rabbânî* « Témoignage du Coran sur les livres du Seigneur (la Bible) », en arabe et en urdû; Lakhnau, 1860, in-8° de 242 p., qui paraît annoncer que l'auteur s'est fait chrétien.

Siva-praçâd est l'éditeur de l'*Awadh akhbâr* « les Nouvelles d'Aoude », journal urdû imprimé à Lakhnau à la typographie de Nawal Kischor, dont il est directeur et qui a ses presses dans la maison du mahârâja Man Singh. Ce journal paraît hebdomadairement par cahiers petit in-folio de 24 à 28 pages sur deux colonnes[1], et on y trouve souvent des vers de Siva-praçâd, entre autres dans les numéros du 1er et du 15 décembre 1868, ce qui explique pourquoi il a le takhallus que j'ai placé en tête de cet article.

26° L'Histoire de Damayantî, en hindî, mentionnée par Mr. F. E. Hall dans son « Hindi Primer »;

27° L'Histoire de Bîr Singh (*Vîra Simha,* selon l'orthographe de Mr. F. E. Hall).

Le Rév. J. Long donne, dans ses « Selections from the Records of the Bengal Government », la liste suivante des ouvrages de Siva-praçâd, dont plusieurs se trouvent cités ci-dessus :

1° En hindî :

« Primer », avec gravures, dont la sixième édition a été tirée à cinquante mille exemplaires;

« Orthographical Primer »;

« Reader »;

« Arithmetic »;

« Letter writer »;

[1] J'ignore si c'est le même Siva-praçâd qui est l'éditeur du journal urdû hebdomadaire de Bulandschahr, intitulé *Nûr nazar* « la Lumière de la vue ».

« Rudiments of knowledge » ;
« Introduction to Geography » ;
« Rise and fall of the Sikh nation » ;
« Self instructor » ;
« Manual of teachers » ;
« Miscellany » ;
« A Tale of infanticide » ;
« Easy Reader » ;
« Geography » ;
« Tales for women » ;
« Anecdotes » ;
« A Christian tale » ;
« Another Christian tale » ;
« Moral precepts, translated from the sanscrit » ;
« Wilson's Introduction to the *Rig veda,* translated » ;
« Extract from Manu » .

2° en urdû :

« Miscellany » , en plusieurs parties ;
« Sandford and Merton, translated » ;
« Geography, part. 1, part. 2, part. 3 » ;
« Extracts from Life in earnest » ;
« Dunnallan, a tale » ;
« Henry and his bearer [1] » ;
« Cleo and Marc, a tale » ;
« True heroïsm, a tale » ;
« A lecture on digestion » ;
« On railways (Lecture) » .

WAHDAT [2] (JAM'IYAT RAÉ), kâyath de Mirat, est un

[1] Ce ne doit être qu'une nouvelle édition de ce traité, car il a été traduit par Nizâm uddîn de Bombay.

[2] A. « Unité ».

poëte hindoustanî mentionné par Schefta dans son *Gulschan bé-khâr*.

I. WAHID [1] (le derviche) est auteur de poésies mystiques. Il est mentionné par Sarwar dans son Tazkira des poëtes hindoustanis.

II. WAHID (MUHAMMAD) est un autre poëte urdû mentionné par Schorisch.

I. WAHID [2] (le maulawî 'ABD URRAUF), de Calcutta, est un poëte hindoustanî cité par Bâtin pour son habileté en persan.

II. WAHID (le hakîm MUHAMMAD WAHÎD ULLAH [3] KHAN), de Badâûn, médecin et ami du râjâ de Bharatpûr, est fils du hakîm Sa'âd ullah Khân et petit-fils de Hâzik ulmulk Hakîm 'Abd ullah Khân Coraïschî. On lui doit un Dîwân dont Muhcin donne plusieurs gazals dans son Anthologie. Bâtin en donne aussi des vers. Je crois que Wahîd est auteur d'une traduction urdue du *Mukhtaçar saîr Hindûstân* « Histoire abrégée de l'Hindoustan [4]. »

III. WAHID (le munschî SARFARAZ 'ALÎ KHAN), fils de Mîr Buland Khân Bahâdur Jang, du casba' de Salâr Syânî Chhapûra, des dépendances de Narsinghpûr, dans le Décan. Il vint à Lakhnau pour accompagner Ghâcî Khân, subâdâr de bataillon anglais. Il résidait au casba' de Mohan, qui est une des dépendances de Lakhnau; il y remplissait les fonctions de secrétaire de Cutb uddaula, et les actes administratifs étaient écrits de sa main. Il a été élève pour la poésie hindoustanie de Mîr Wazîr Sabâ,

[1] A. « Seul, unique » (*wâhid*).

[2] *Wahîd*, variété d'orthographe du nom précédent, avec la même signification.

[3] Ou *Wahîd uddîn*, selon Muhcin.

[4] Blochmann, « Journal Asiatic Society Calcutta », n° 3, 1869, de la partie historique et littéraire.

et on lui doit un Dîwân dont Muhcin cite des vers nombreux.

WAHID 'ALI est auteur du *Mujarrabât-i Akbarî* « les Expérimentations d'Akbar », ouvrage de médecine traduit du persan du hakîm Muhammad Akbar, et publié à Lakhnau par les soins de Nawal Kischor en 1284 (1867), grand in-8° de 150 pages.

WAHIDI [1] est un écrivain du Décan, à qui on doit un poëme sur Muhammad Hanîf, le même, je pense, dont on trouve un exemplaire à la bibliothèque de l'East-India Library, et qui est intitulé *Quissa-i dar ahwâl-i jang-i Muhammad Hanîf* « Histoire des circonstances de la guerre de Muhammad Hanîf ». Je possède un exemplaire de ce poëme qui fait partie d'un recueil assez considérable. Dans la liste des pièces dont ce recueil se compose, on l'a intitulé, je ne sais pourquoi, *Hazrat 'Alî Sîl* (apparemment pour *Quissa-i Hazrat 'Alî Sîl* « Histoire de S. S. 'Alî Sîl »). Il a été écrit en 1218 de l'hégire.

Je pense que c'est au même écrivain qu'on doit un autre masnawî intitulé *Mardî ahwâl* ou *Mardîké ahwâl* « Circonstances de la bravoure », poëme qui, dans le manuscrit dont je viens de parler, est joint au premier.

WAHM [2] (Mîr Muhammad 'Alî), de Lakhnau, fils, selon 'Alî Ibrâhîm, et selon Mashafî petit-fils de Mîr Muhammad Taquî Khayâl, auteur de l'ouvrage intitulé *Bostân-i Khayâl* ou *Khiyâl* « le Jardin de l'imagination [3] », est un écrivain hindoustanî qui résidait à Lakhnau à l'époque où 'Alî Ibrâhîm écrivait, et il y était attaché à la cour du nabâb Açaf uddaula Bahâdur, qui avait la plus haute

[1] A. P. « Unité, être unique ».

[2] A. « Imagination, idée, conjecture ».

[3] Le dernier mot a été employé par allusion au nom de l'auteur.

idée de son mérite. Kamâl dit qu'il était son précepteur (*ustâd*).

I. WAHSCHAT[1] (Mîr Bahadur 'Alî), de Lakhnau, était un des officiers de la cour du nabâb d'Aoude, Schujâ' uddaula. Il a composé un ouvrage intitulé *Bârah mâça* « les Douze mois », en thenth ou pur hindoustanî. Il était de Lakhnau et fut élève de Miyân 'Alî Hasrat, selon Kamâl, et de Jurat, selon Muhcin, qui donne un échantillon de ses vers dans son Tazkira.

II. WAHSCHAT (Mîr Abû'lhaçan), de Dehli, petit-fils de Tîrandâz Khân, fut élève de Mirzâ Rafî' Saudâ. On le compte parmi les écrivains urdus. Il était proprement de Mîmi, près de Dehli. Il mourut en 1168 (1754-1755). 'Ischquî[2], d'après la comparaison qu'il a faite entre les Tazkiras de Mîr Gulâm Haçan et d'Ibrâhîm, pense que ce poëte est identique avec Haçan (Mîr Muhammad Haçan), quoique Mîr Taquî les distingue dans son Tazkira. En effet, il peut avoir eu les deux takhallus de *Wahschat* et de *Haçan*, et les deux noms de *Abû'lhaçan* et de *Muhammad Haçan*.

III. WAHSCHAT (Gulam-i 'Alî Khan) est fils de Mîr Farhat ullah Khân et gendre du maulânâ Muhammad Raschîd uddîn Khân, tous deux défunts. Cet écrivain, d'une naissance distinguée, a vu le jour à Muradâbâd; mais il a été élevé à Bénarès et à Dehli. En 1250 (1834-1835) il était employé dans le gouvernement anglais de l'Inde, à Bulandschahr, et Schefta, qui était lié avec lui, fait le plus grand éloge de ses facultés intellectuelles et de l'éloquence de son style. Il n'avait encore qu'environ quarante ans en 1847, et il avait cependant acquis de-

[1] A. « Aversion ».
[2] Sprenger, « A Catalogue », p. 302.

puis longtemps une réputation méritée. Il est un des élèves les plus distingués de Mumin, et ses poésies sont nombreuses et estimées. Schefta en donne plusieurs pages.

IV. WAHSCHAT (Mirza Baquir 'Alî Khan), fils de Huçaïn 'Alî Khân, lieutenant de Mahdî 'Alî Khân Bahâdur, de Bareilly, natif de Fathâbâd et habitant de Lakhnau, était élève de Mîr Taquî. On lui doit un Dîwân dont Sarwar cite des vers.

V. WAHSCHAT (Makhdum-bakhsch), de Cawnpûr, fils du schaïkh Khudâ-bakhsch, élève du schaïkh Ahmad 'Alî Kâmil, est un autre poëte hindoustanî dont Muhcin cite des vers.

WAHSCHI[1], natif de Dehli et habitant de Patna, où il était *mîr bakhschî* « payeur général », est un poëte mentionné par Schorisch et par Muhcin, qui en citent des vers. Ce dernier nous apprend qu'il était mort lors de la rédaction du *Sarâpâ sukhan*.

WAJDI[2] (le schaïkh Wajh uddîn) est le traducteur du *Mantic uttaïr* de 'Attar en hindoustanî du Décan. Il a donné à son travail, écrit en 1124 (1712-1713), le titre de *Panchhî-nâma* « le Livre des oiseaux », ou *Panchhî bâcha* « le Langage des oiseaux ».

C'est du savant munschî Nûr Khân que le Rév. J. Murray Mitchell, de Pûna, a obtenu ce renseignement, qui m'a été transmis par Mr. H. Carter, alors secrétaire de la Société Asiatique de Bombay.

Je dois un exemplaire manuscrit de cet ouvrage à Mr. E. Sicé, de Pondichéry, et il m'a été utile pour mon

1 A. « Sauvage ».

2 A. P. « Contemplatif », adjectif dérivé du substantif arabe *wadj* « extase », etc.

édition et ma traduction de l'original persan de cet ouvrage, que j'ai publiées en 1857 et 1863. Depuis mon édition, on en a publié une en 1280 (1863-1864) à Bombay, en un petit in-8° de 183 pages.

WAJID [1] (le munschî WAJID 'ALÎ KHAN), de Lakhnau, élève d'Asgar 'Alî Khân Nacîm, de Dehli, est auteur :

1° De poésies hindoustanies dont Muhcin donne un échantillon;

2° D'une grammaire urdue arabe intitulée *Guldasta-i anjuman* « le Bouquet de l'assemblée », imprimée à Agra en 1849, in-12, et d'autres ouvrages. J'ajouterai pour mémoire que Wâjid est éditeur du *Zubdat ulakhbâr* « la Crème des nouvelles », journal écrit en persan et publié à Agra à l'imprimerie appelée, d'après le titre de ce journal, *Matba' zubdat ulakhbâr*.

WAJIH [2] (le nabâb WAJÎH UDDÎN [3] KHAN BAHADUR) était le jeune frère de Huçâm uddaula Nawâb Huçâm uddîn Khân Bahâdur, un des principaux officiers du sultan de Dehli. Il fut élève de Mirzâ Muhammad Fâkhir Makîn. Il a écrit en hindoustanî et en persan. Dans les poésies qu'il a rédigées dans cette dernière langue, il a pris pour takhallus le mot *Barîn* [4]. Il a écrit en hindî environ douze mille vers, ainsi que nous l'apprend 'Ischquî. Il était d'ailleurs habile dans la poétique.

Wajîh était allé résider à Lakhnau quelque temps avant la rédaction du Tazkira de Sarwar. Ce dernier biographe et Muhcin citent bon nombre de ses vers urdus.

On lui doit un masnawî intitulé *Quissa-i Parî-rukh o*

[1] A. « Inventeur (trouvère) ».
[2] A. « Respectable ».
[3] Ou *Wajîh uddaula*.
[4] P. « Élevé, sublime ».

Màh-sîmâ « Histoire de *Parî-rukh* « Joue de rose » et de *Màh-sîmâ* « Front de lune », dont on trouvait au *Motî mahall* de Lakhnau un exemplaire de 174 pages de 15 vers à la page.

WAJIH UZZAMAN [1] (le schaïkh), *sirischtadâr* du *sadr dîwân uddaula* des provinces nord-ouest, est auteur, en collaboration de G. F. Edmonstone, dont Karîm Khân loue l'habileté en urdû et en persan dans son *Siyâhat-nâma* « Livre de voyage [2] », d'une traduction urdue du « Penal Code prepared by the Indian Law commissioners in english », sous le titre de *Majmû'a uljanâyât* « Collection relative aux crimes » ; Agra, 1850, in-4° de 118 p. Ce volume porte pour épigraphe un proverbe arabe dont voici le sens :

Il n'y a pas de meilleur palefrenier que l'esprit; il n'y a pas de meilleur gardien que la justice; il n'y a pas de meilleure épée que la vérité; il n'y a pas de meilleur secours que la sincérité.

WALA [3] est un poëte hindoustanî mentionné sous ce nom seulement par Abû'lhaçan dans son *Maçarrat afzâ.*

WALI [4] (le munschî MUHAMMAD), de Pandua [5], habi-

1 A. « Le considéré du temps ».

2 Récit intéressant dont il a été parlé à l'article KARÎM KHAN.

3 P. « Élevé » (*wâlâ*).

4 A. « Prince, chef » (*wâlî*). Ici ce mot est le participe présent de la racine arabe *walâ*.

5 Ville du Bengale renommée pour l'excellent air qu'on respire dans ses environs, et pour ses fruits provenant tant de l'Inde que de l'Europe. Les Anglais convalescents vont y changer d'air. Dans une des montagnes qui l'entourent on trouve la caverne de *Bûbûân*, remarquable par ses stalactites, ses cristaux et ses pétrifications. On a exploré, jusqu'à un mille, une branche de cette caverne, et on s'est assuré qu'elle ne se terminait pas là; on a senti en effet un courant d'air, et on en a tiré la conséquence que cette branche va aboutir au côté opposé de la montagne, qui est ainsi percée de part en part. W. Hamilton, « East-India Gazetteer », t. II, p. 426.

tait Hougly à l'époque où écrivait 'Alî Ibrâhîm : ce dernier le compte parmi les poëtes hindoustanis, et il cite de lui quelques vers.

I. WALI[1] (Mirza Muhammad[2]), de Dehli, neveu (fils de frère) du spiritualiste Schâh Asrâr ullah, résidait à Murschidâbâd en 1194 de l'hégire (1780 de Jésus-Christ). Il est auteur d'un grand nombre de vers urdus qu'il a réunis en un Dîwân. Bénî Nârâyan le confond avec Walî du Décan ; et parmi les onze gazals qu'il cite comme dus à la plume de Walî de Dehli, il s'en trouve huit qui sont de Walî du Décan. Lutf était très-lié avec ce poëte, et il rapporte de lui plusieurs pièces de vers.

J'ignore si cet écrivain est l'auteur d'un ouvrage en vers urdus intitulé *Dah majlis* « les Dix séances », livre dont on conserve un manuscrit à la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta. Ce poëme, comme celui de Haïdari qui porte le même titre, est, à ce que je pense, une collection de marciyas destinés à être lus pendant les dix premiers jours de muharram, dans les réunions que tiennent les schiites pour honorer la mémoire de Huçaïn.

II. WALI (Schah Muhammad Walî ullah), dit Walî du Décan, est considéré par les musulmans de l'Inde, surtout par ceux du Décan, comme le poëte par excellence, le « Père de la poésie hindoustanie ». Il se donne lui-même le titre de « Souverain de l'empire du discours », et il dit aussi : « Par mes vers harmonieux, « j'ai privé de sa supériorité le rossignol, qui est re-

[1] Ici ce mot est un adjectif verbal appartenant à la même racine que le précédent, et signifie « ami ».

[2] Il y a un autre auteur nommé *Walî Muhammad*, c'est-à-dire « l'ami de Mahomet ». Voyez l'article Mîran.

« connu cependant comme le prince de l'harmonie ». Ses ancêtres habitaient le Guzarate ; quant à lui, il naquit à Aurangâbâd [1], capitale de la province de ce nom, dans le Décan. Il écrivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle, soit dans cette ville, soit dans d'autres cités du Guzarate ou du Décan, ainsi qu'il le dit dans les vers dont voici la traduction :

Walî est connu dans l'Irân et le Tûrân, quoiqu'il ait écrit ses vers dans le Décan... Walî est, dans le Décan, soumis à tes ordres...

et dans celui-ci, où il désigne Satara, ville du Décan, comme étant le pays qu'il habite :

Les noires boucles de tes cheveux, dit-il, entourent la perle de ton oreille, comme l'armée indienne la ville de Satara.

Il doit avoir aussi écrit dans le Bengale, ainsi que paraît le prouver l'hémistiche suivant :

Le Bengale est dans le ravissement en contemplant les charmes de tes yeux...

Et celui-ci :

Tes vers, ô Walî, font les délices du Bengale.

Il a aussi écrit à Dehli des pièces de vers, car il cite la Jamna de préférence à toute autre rivière, dans ce vers :

Les tresses ondoyantes de tes cheveux ressemblent aux ondes de la Jamna; ta noire lentille au sannyâcî, qui, sur la rive, attend l'instant favorable pour se baigner.

Ailleurs, il se plaint d'être éloigné du Guzarate, dont il était originaire :

[1] Selon le *Nikât uschschu'arâ*, par Mîr Taquî.

Mon cœur, dit-il, est dans l'angoisse, parce que je suis éloigné du Guzarate.

Mîr, qui dans sa Biographie ne donne des détails que sur quatre poëtes dakhnis (Walî, 'Uzlat, Sirâj et Azâd), lesquels, selon lui, ont égalé les plus distingués de l'Hindoustan, met Walî à leur tête. Il nous apprend, ainsi que le fait Lutf, que Walî alla dans le nord de l'Inde et notamment à Dehli, qu'il y vit souvent Miyân Gulschan Sâhib, et qu'il lui récita des fragments de ses vers. Gulschan, dit-on, lui donna quelques conseils sur la manière de rajeunir les pensées des poëtes persans, en les reproduisant en rekhta. Mîr ajoute, du reste, qu'il n'a pas les données nécessaires pour écrire convenablement la biographie de ce poëte célèbre. Il ne cite qu'une page et demie de ses vers ; Lutf en donne quatre pages.

De son côté, 'Alî Ibrâhîm, dans son Anthologie biographique intitulée *Gulzâr-i Ibrâhîm,* ne consacre que quelques lignes à cet écrivain renommé : « Schams Schâh « Walî ullah, dit-il, originaire du Guzarate, est un des « poëtes les plus distingués et les plus célèbres du Décan. « On dit qu'il vint dans l'Hindoustan sous le règne « de 'Alamguîr (Aurangzeb), et qu'il y profita des leçons « de Schâh Gulschan. Walî est un des auteurs hindou- « stanis les plus estimés ; il est le premier poëte qui ait « écrit dans le dialecte du Décan un Dîwân digne d'être « cité. »

A la suite de cette notice succincte, Ibrâhîm donne quelques morceaux choisis dans le Dîwân de ce poëte, morceaux qui remplissent trois pages in-folio. Mashafî, auteur du *Tazkira-i schu'arâ-i Hindî* « Biographie des poëtes hindoustanis », ne parle pas de Walî ; et Bénî Nârâyan, dans son Anthologie hindoustanie intitulée

Diwân-i Jahân, le confond avec Mirzâ Muhammad Walî, de Dehli, dont il a déjà été parlé.

Il semble que Walî ait tenu un juste milieu entre les imâmiens et les sunnites. Tantôt, en effet, il s'exprime sur les quatre premiers khalifes comme s'il était sunnite ; et ailleurs, les louanges immodérées qu'il prodigue à 'Alî peuvent le faire considérer comme schiite ou imâmien.

On a lieu de croire qu'il conserva l'indépendance d'un vrai poëte, car aucun prince n'est célébré dans ses vers. Il ne ressemble pas en cela à Saudâ, à Mîr ni à Haçan, les trois poëtes hindoustanis qui, avec lui, ont le plus de réputation, et qui ont épuisé les ressources des métaphores et des allégories orientales pour louer les empereurs de Dehli et les nabâbs d'Aoude et du Bengale sous lesquels ils ont écrit.

Il a connu les arts de l'Europe : « Les peintures euro-« péennes, dit-il quelque part, sont ravies d'étonnement « en voyant ta face, honte du pays de Dâman ».

Il paraît qu'il a formé des élèves. 'Alî Ibrâhîm cite comme tel, dans son Anthologie biographique, Muquirr Khân, dont le surnom poétique était *'Umr* [1], poëte distingué qui occupait des fonctions civiles importantes dans le Décan.

Walî est du nombre des poëtes hindoustanis qu'on peut appeler mystiques ou spiritualistes. On ne saurait mieux le comparer qu'à Hâfiz, dont il a les beautés et aussi les défauts. Sous l'apparence de la légèreté et du libertinage, il dévoile le système des sofis musulmans; il le reproduit sous toutes les formes, afin d'être bien compris. « Mon esprit, dit-il dans un de ses gazals, est

[1] Il a été parlé plus haut de cet écrivain.

« plein de pensées sublimes; il n'attend qu'une oreille « pour les écouter. » Ce système se retrouve dans chacune de ses allégories, de ses métaphores, de ses allusions. Quelquefois, cependant, il parle ouvertement, lorsqu'il dit, par exemple : « Dirige à chaque instant ton « intelligence vers le Créateur ; dans chaque circonstance « tourne la tête vers ton Dieu. » Et ailleurs : « Celui qui « a trouvé l'empire de la pauvreté spirituelle, ne désire « point la souveraineté. » Dans un cacîda sur Mahomet, il révèle presque systématiquement la doctrine des sofis. Ailleurs il s'écrie : « Mes vers sublimes ont leur « portée jusqu'au trône de l'Éternel ; ils sont au-dessus « de l'intelligence qui reste dans les bornes humaines ». On trouve, en effet, dans Walî des traits de cette poésie vivante, écho d'un esprit religieux qu'on ne saurait taxer d'hypocrisie, ainsi qu'il le dit lui-même.

Le recueil des poésies de Walî se compose d'un grand nombre de gazals formant un Dîwân qui occupe plus des trois quarts du volume ; puis viennent quelques autres pièces de vers de différents genres, parmi lesquelles se trouve un poëme sur la ville de Surate. Le style de ces productions est élégant et facile : il a servi de modèle aux poëtes qui ont écrit postérieurement en hindoustanî. Walî mettait le plus grand prix à la pureté de l'élocution. Il dit dans un de ses gazals :

O Alexandre ! ne cherche pas la source de l'eau de la vie, dont Khizr est le gardien ; cette eau n'est autre chose que l'éloquence.

Ce recueil se distingue du grand nombre de volumes hindoustanis connus sous le titre de *Dîwân*, comme les Odes de J. B. Rousseau de celles qu'on a écrites en

France avant ou après lui. Les œuvres de Walî ne sont pas volumineuses ; il en donne quelque part la raison avec le peu de modestie en usage chez les poëtes orientaux : « Je n'ai pas besoin, dit-il, d'un grand nombre de « cahiers pour écrire mon Dîwân, car chaque vers a le « mérite de cent cahiers ».

Je possède aujourd'hui, dans ma collection particulière, dix copies [1] manuscrites des poésies de Walî. J'en dois deux à feu mes honorables amis S. Lee et J. Shakespear. On sait que j'ai publié une édition des œuvres de ce poëte distingué, et la traduction d'un grand nombre de ses compositions. Je renvoie le lecteur à ce travail, d'où j'ai tiré en partie le présent article.

Walî descendait du saint musulman Schâh Wajîh uddîn Guzarâtî.

J'ignore si notre Walî du Décan, ou plutôt du Guzarate, est le même dont il est question dans le *Dabistân,* à la section des sectateurs du Védanta [2].

Karîm uddîn le nomme *Schams Walî-i ullah* [3] ; Bâtin lui donne le même nom, et dit qu'il visita Dehli sous 'Alamguîr (Aurangzeb) et en fut reçu avec distinction.

Ce fut en 1112 (1700-1701) qu'il alla à Dehli en compagnie de 'Abd ulma'ânî, et ce fut là, dit-on, qu'à la sollicitation de Miyân Saïyid ullah Gulschan, qui fut son maître littéraire et spirituel, il écrivit en rekhta.

On avait entrepris à Dehli en 1845 une réimpression de mon édition des « Œuvres de Walî » ; mais je crois qu'on n'y a pas donné suite.

[1] Un de ces manuscrits a fait partie de la bibliothèque de l'empereur mogol Muhammad Schâh.

[2] Traduction de Troyer, t. II, p. 114 et 115.

[3] Sprenger en fait, à tort, je pense, un personnage distinct. « A Catalogue », p. 287.

On doit à Walî un masnawî qui ne fait pas partie de ses *Kulliyât*, savoir le *Quissa Ratan* « Histoire de Ratan », dont la bibliothèque du Top khâna de Lakhnau avait un exemplaire de 400 pages de 13 vers à la page.

Muhcin appelle Walî « l'inventeur (le trouvère) du *rekhta* » ; il dit qu'il est célèbre dans tous les pays ; qu'il naquit en Guzarate et vécut à Dehli, et qu'il donna dans le Décan du lustre à la poésie hindoustanie.

III. WALI (le hakîm schaïkh WALÎ-I MUHAMMAD), de Nânûta, district de Sahâranpûr, est un poëte hindoustanî mentionné par Sarwar.

IV. WALI ('ALÎ MUHAMMAD KHAN), de Lakhnau, fils de Câïm 'Alî Khân et élève distingué du nabâb Zafar Yâb Khân Râcikh, est auteur d'un Dîwân de poésies hindoustanies, dont Muhcin, qui était son intime ami, donne plusieurs gazals dans son Anthologie.

WALI MUHAMMAD [1] (MÎR) est probablement un Hindou qui s'est fait musulman, et qui, pendant qu'il était Hindou, a écrit sur Krischna, en hindî, deux poëmes qui ont été édités par Râm Sarûp :

1° *Srî Krischna jî janam lîlâ* « Exploits de jeunesse de Krischna » ; Fathgarh, 1868, 13 pages ;

2° *Bâlpan bansurî lîlâ* « Jeux musicaux de l'enfance (de Krischna) » ; ibid., 14 pages.

WALI RAM [2] est auteur :

1° Du *Râm guita* « le Chant de Râma », dont il y a un manuscrit à la bibliothèque du King's College de l'université de Cambridge [3] » ;

[1] A. « L'ami de Mahomet ».

[2] Ce nom propre paraît être un mot hydride signifiant « l'ami de Râma ».

[3] Voir le Catalogue de ces manuscrits par E. H. Palmer, dans le « Journal Royal Asiatic Society », nouv. série, vol. III, partie I.

2° Du *Guiyân pothî* « Livre de la connaissance », poëme[1];

3° Du *Misbâh ulhudâ* « la Lampe de la direction[2] ».

I. WALI ULLAH[3] (le saïyid), muftî ou juge du zila' de Farrukhâbâd, était fort savant en arabe, et, ce qui vaut encore mieux, c'était un juge intègre, un homme vertueux et aimable, et de plus un zélé mais tolérant musulman. On lui doit un Coran arabe, persan et hindoustanî, dont Mr. Andrew, orientaliste écossais, possédait le manuscrit original en deux volumes in-folio.

II. WALI ULLAH (Schah), de Dehli, est auteur du recueil intitulé *Fatâwî dar bâb-i ta'ziyadârî o zarîh* « Décisions juridiques sur les processions du cénotaphe (de Huçaïn) et sur l'*imâm-bârâ* (où on le dépose)[4] », ouvrage urdû qui fait partie des livres achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1857.

I. WALIH[5] (le saïyid Muhammad Muçulî[6]) est auteur d'un poëme du genre masnawî, intitulé *Quissa-i Tâlib o Mohanî* « Histoire de Tâlib et de Mohanî[7] », autrement dit *Achanbhâ guftâr* « Discours étonnant ». C'est une histoire intéressante, écrite en dialecte dakhnî. Il y en a un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de l'East-India Library, qui a été écrit à Muhammadpûr, en 1171

[1] Voyez la note précédente.

[2] *Ibid.*

[3] A. « L'ami de Dieu ».

[4] Il s'agit ici de la fête du muharram dont j'ai parlé en détail dans mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde ». Le mot arabe *zarîh* est synonyme d'*imâm-bârâ*. Il paraît qu'il est employé par les sunnites opposants, qui ne veulent pas se servir de l'expression schiite.

[5] A. « Fou (d'amour) ».

[6] Ce mot paraît être un nom patronymique. Peut-être faut-il lire Muçawî (*Moïsien*).

[7] Le mot *tâlib* est peut-être pour *tâlib ul'ilm* « écolier »; *mohanî* signifie, à la lettre, « enchanteresse ».

de l'hégire (1757-1758 de J. C.); il se compose d'environ 120 pages in-4°. Il y en avait un autre au Top khâna de Lakhnau, de 60 pages de 10 vers.

II. WALIH (Mîr Mubarak 'Alî), dit de Dehli, mais en réalité de Faïzâbâd, fils de Schâh Cudrat ullah, connu sous le takhallus de *Cudrat*, s'occupa surtout de poésie. Il résidait à Murschidâbâd à l'époque où 'Alî Ibrâhîm écrivait son Anthologie bibliographique. Sarwar cite plusieurs vers de ce poëte.

III. VALIH (Marhamat Khan), originaire du Cachemire, avait d'abord habité Dehli, où il occupait un poste dans l'administration anglaise, puis il alla à Lakhnau, où il fut employé à faire des extraits des journaux anglais. Il a écrit des poésies hindoustanies et persanes. Dans ces dernières, il a pris le takhallus de *Sâquib*[1]. Il était très-lié avec Sarwar, qui nous fait savoir qu'il était mort quelque temps avant la rédaction de son Tazkira. Câcim en cite beaucoup de vers. Ne serait-il pas le même que le poëte nommé par 'Ischquî *Muhammad Khân*, lequel était attaché au prince Jahândâr Schâh ?

IV. WALIH (Muhammad Akbar), d'Âgra, est un poëte urdû qui vivait sous Muhammad Schâh et qui est mentionné par Câcim.

I. WAQUIF[2] (Schah), de Dehli, était un derviche qui s'occupait avec distinction de la science des traditions. Dans le temps du nabâb Schujâ' uddaula, il fut mis en prison pour avoir lu une adresse en faveur des sipâhîs, adresse qu'il avait probablement rédigée. Il fit à

[1] A. « Brillant ». Il y a un autre poëte hindoustanî de ce nom. Voyez son article.
[2] A. « Connaissant ».

ce sujet un gazal dont 'Alî Ibrâhîm cite le *matla'* (premier vers). Ce dernier nous fait savoir qu'il fut relâché quelque temps après, sans nous dire si ce gazal y contribua. En 1194 (1780), Wâquif vivait à Lakhnau. Il est auteur d'un Dîwân dont la bibliothèque du Collége de Fort-William, à Calcutta, possède un exemplaire. Mashafî cite environ une page et demie de ses vers. Kamâl dit que Wâquif était célèbre dans les divers genres de poésie. Après 1194 (1780), il résida à Faïzâbâd, auprès de Schafâcat 'Alî Khân, chef des eunuques de la princesse douairière mère de Schujâ' uddaula. Le même biographe cite de ce poëte plusieurs pièces de vers, entre autres un *mancaba*[1], sorte de poëme dans lequel il excellait. Il mourut quelques années avant la rédaction du Tazkira de Câcim.

II. WAQUIF (le schaïkh MUHAMMAD) est un autre poëte mentionné dans le *Maçarrat afzâ* d'Abû'lhaçan.

WARAFTA[2] (le nabâb SCHER 'ALÎ KHAN), de Lakhnau, fils du nabâb Mirzâ Mangû, qui était un des fils du nabâb d'Aoude Schujâ' uddaula Bahâdur et élève de Mirzâ Bâquir Idrâk, l'auteur de marciyas, est compté parmi les poëtes hindoustanis, et on trouve de ses vers dans le *Sarâpâ sukhan*.

I. WARIS[3] (le schaïkh MUHAMMAD) est un écrivain hindoustanî distingué, que 'Alî Ibrâhîm avait vu à Allahâbâd. Ce biographe nous fait savoir qu'il s'occupait des sciences traditionnelles. Il le compte aussi parmi les poëtes urdus, et il cite de lui plusieurs vers. Muhcin nous fait savoir qu'il était mort lors de la rédaction du

[1] « Panégyrique ». Voyez l'Introduction, t. Ier, p. 32.
[2] P. « Perdu, délaissé ».
[3] A. « Héritier ».

Sarâpâ sukhan. Ce poëte, parfait derviche, nommé par Schorisch et par Muhcin *Hâjî Schâh Muhammad Wâris*, d'Allahâbâd, était disciple et successeur (spirituel) de Schâh Cutb uddîn Mucîb. Il l'accompagna à la Mecque, et, après la mort de son maître, il retourna à Dehli. Il est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

II. WARIS (SCHAH WARIS UDDÎN), de Dehli, derviche contemporain, de l'ordre du célèbre sofî Farîd uddîn Schakar Ganj, professeur de calligraphie, peint habilement les sept genres d'écriture persane, au point qu'il a le surnom de *Zamurrud-racam* « Écriture d'émeraude ». Il est aussi poëte, et on lui doit des poésies indiennes et persanes. Sarwar nous fait savoir qu'il habitait (avant l'insurrection) Khârî-bâî, dans la province de Dehli, et que là, le 14 de chaque mois, il tenait chez lui une réunion poétique où on récitait et chantait des vers.

WASF[1] (MÎR MAHMUD 'ALÎ), de Cawnpûr, mais dont les ancêtres habitaient Faïzâbâd, est un poëte hindoustanî fils de Mîr Muhammad Haçan, élève de Mîr Wazîr Sabâ, et dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

I. WASL[2] (MIRZA ISHAC), fils de Hâjî Ibrâhîm et petit-fils d'Acâ Cadîr Isfahânî, est un poëte hindoustanî distingué. En 1196 (1781-1782), il vivait à Lakhnau depuis quelque temps. Il était disciple de Schâh Malûl. Il a surtout écrit beaucoup de marciyas et de gazals.

II. WASL (MÎR AHMAD 'ALÎ), natif de Lakhnau et habitant de Bénarès, fils de Mîr Asgar 'Alî et élève du khwâja Wazîr, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

[1] A. « Description, éloge ».
[2] A. « Union ».

WASTI [1] (le munschî saïyid Fazl-i Raçûl Khan), *ta'allucdâr* [2] de Jalâlpûr, district de Hardûî, est un poëte contemporain estimé, dont on trouve beaucoup de gazals dans différents numéros de l'*Awadh akhbâr* de 1868 et 1869.

I. WAZIR [3] (le khwâja Wazîr), de Lakhnau, fils du khwâja Faquîr, qui était un des fils du khwâja Faquîr Bahâr uddîn Nacschband (que Dieu sanctifie son tombeau !) est l'élève le plus distingué du schaïkh Imâmbakhsch Nâcikh, de Dehli. Il avait environ cinquante-cinq ans en 1847. Il est auteur de l'ouvrage intitulé *Dastûr ul'amal jaguîr-dârân* « Code des possesseurs de fiefs », imprimé à Lahore en 1850 [4], et d'un Dîwân étendu. On raconte qu'il en avait d'abord rédigé un qui lui fut volé, et qu'il fut ainsi obligé d'en rédiger un second, qu'il ne communiqua à personne jusqu'à ce qu'il fût imprimé [5].

Muhcin, qui l'avait connu et qui en cite de nombreux gazals, appelle à plusieurs reprises Wazîr, qui a été son

1 A. « Roseau à écrire, *calam* (calamus) » (*wâstî*).

2 « Possesseur de fief, fieffé ».

3 A. « Ministre (vizir) ».

4 En 1851 on a aussi imprimé à Lahore, à l'imprimerie appelée *Matba' Koh-i nûr*, des ouvrages analogues à celui-ci, c'est à savoir le *Dastûr ul'amal dîwânî* « Code administratif »; le *Dastûr ul'amal tahsîl-dârân* « Code des percepteurs d'impôts »; le *Dastûr ul'amal tahsîl-dârân ba ikhtîyâr-dîwânî*, le même relativement à la perception des impôts que le *Dastûr ul'amal ba ikhtîyâr-i faujdârî* l'est pour la police; le *Dâstur ul'almal dâroga a'la*, le même pour l'inspecteur en chef de la police. Édition en urdû; édition en hindî.

Le *Dastûr ul'amal diyât khâm tahsîl* « Code du produit brut des villages », abrégé par R. Cust et publié à Lahore, en 1858, par les soins du pandit Surâj Bhân Nijar; le *Dastûr ul'amal mucaddamât sarsarî* « Code des petites affaires »; le *Dastûr ul'amal sartâl; Dastûr ul'amal daftar khâna collectory* « Code des bureaux de perception »; par R. Cust.

5 *Tabacât* de Karim.

maître, « l'éloquent des éloquents », et le dit habile en arithmétique. Il nous apprend qu'il était mort à l'époque de la rédaction de son Tazkira, où se trouvent un grand nombre de pièces de vers de ce poëte renommé.

II. WAZIR (le schaïkh WAZÎR 'ALÎ), de Balgrâm, fils de Mu'în uddîn Ahmad Khâtib, et élève du munschî Ahmad, le *persiste,* est auteur d'un Dîwân *rekhta* et d'un Dîwân *rekhtî* (c'est-à-dire, en style des zanânas).

WAZIR 'ALI[1] (mîr et munschî), professeur d'anglais au collége de Dehli, est le traducteur :

1° En collaboration avec Siva-praçâd, de l'« Histoire de la Grèce » (Goldsmith's History of Greece, abridged), Dehli, 1846, in-8°, sous le titre de *Tarjuma-i tarîkh-i Yûnân* « Traduction de l'Histoire de Grèce » ;

2° Du *Pahâraï kî kitâb* ou *Pahâré kî pustak* « An Elementary reading Book, and Arithmetic » ; Agra, 1868, in-12 de 16 pages ;

3° Des « Éléments d'économie politique » (Elements of political Economy) de Mill, imprimés aussi à Dehli.

WAZIR KHAN (MUHAMMAD) est éditeur avec Ahmad Khân du journal urdû hebdomadaire d'Agra intitulé *Cutb ulakhbâr* « le Pôle des nouvelles », et codirecteur avec le même de l'imprimerie appelée *Matba' câdirî,* où l'on imprime ce journal.

En 1851, ce journal, ayant obtenu du succès, reçut le titre plus développé de *Cutb ulakhbâr o tazkirat ulasch'âr o âhkâm sirkâr o tawârikh ulakhbâr,* titre qui indique assez ce que le journal contient, c'est-à-dire :

1° Les nouvelles du jour ; 2° des pièces de poésie ; 3° les

[1] A. « Ministre de 'Alî ».

actes et les ordres du gouvernement ; et 4° des notices biographiques.

Il a publié à Agra, en 1868, sous le titre de *Tithî patrika* « Feuille du jour lunaire », un almanach hindî.

On lui doit aussi :

1° Le *Chhabîlî bhatiyarî* « la Belle cantinière », roman hindî ; Agra, 1868, in-8° de 48 pages ;

2° Un *Lailâ o Majnûn* en hindî ; Agra, 1868, in-16 de 16 pages ;

3° Le *Sâlotra* ou *Faras-nâma* « Maréchalerie » ou traitement des chevaux, en urdû ; Agra, 1868, grand in-8° de 112 pages.

Il y a un Dr Wazîr Khan qui a été le collaborateur du maulawî Rahmat ullah dans la rédaction du *'Ijâz 'Içawî*[1].

WAZIRI[2] (le nabâb Wazîr 'Alî Khan) est compté au nombre des poëtes hindoustanis. Il était fils du célèbre souverain d'Aoude, Açaf uddaula[3], qui fit lui-même avec distinction des vers hindoustanis, et il lui succéda en 1797 ; mais il fut bientôt détrôné par lord Teignmouth, parce qu'on le considéra comme bâtard ; il fut remplacé, le 21 janvier 1798, par Sa'âdat 'Alî, frère d'Açaf uddaula, et mourut à Calcutta en 1814.

Bénî Nârâyan cite de ce prince détrôné un gazal dont voici la traduction. Il semble faire allusion à la position politique de Wazîrî.

Comme le gazon, je suis foulé aux pieds ; par l'effet de la révolution des orbes célestes, je ne fleuris ni ne fructifie...

Je pleure jour et nuit, ô mon Dieu ! avec cette pensée, que

[1] Voyez l'article Rahmat ullah.
[2] P. « Vizirat, ministère ».
[3] Voyez l'article Açaf.

bien que je sois une rose, je ne me suis pas épanoui dans le jardin, comme le bouton.

Je ressentais beaucoup de désirs dans le jardin de mon cœur; je n'étais jamais assis avec plaisir à l'ombre.

La rose sur laquelle je jetais mes regards offrait une épine à ma vue. Je suis allé dans le jardin, et je me suis joint à l'épine...

Hélas! le lotus de mon cœur n'a pu s'épanouir : je m'en vais, après avoir vécu (un jour) sur la terre.

Hélas! dès le commencement j'ai été foulé aux pieds; à qui me plaindrai-je, moi qui suis consumé par le feu dévorant du destin?

C'est en vain que je dis ma douleur devant ceux qui sont sans compassion.

Le monde étant impuissant (pour me secourir), je suis tombé, mais je n'ai point disparu.

Qui voudra venir dans la prison du malheur, et rester jour et nuit réuni avec Wazîrî?

WIÇAL[1] (le hakîm NASR ULLAH KHAN), fils du hakîm Sanâ ullah Khân Firâc, est à la fois un habile médecin et un poëte distingué. Il a été élève d'abord de son père, puis de 'Abd ul'azîz. En 1847, il était âgé d'environ soixante ans. En 1849, il était employé par le nabâb de Jhajar, aux appointements de cent roupies (250 fr.) par mois.

Wiçâl est auteur :

1° Du *Makhzan-i imâm Huçaïn* « le Magasin de l'imâm Huçaïn », ouvrage spécial sur Huçaïn, rédigé en urdû, qui a été imprimé à Dehli en 1262 (1845-1846). Karîm, qui possède un exemplaire de cet ouvrage et qui l'a lu, paraît en faire cas, car il dit qu'il est le résultat d'un travail pénible.

2° *Scharh taschrîh ulaflâk*, c'est-à-dire « Explication

[1] A. « Réunion, entrevue ».

analytique des astres », traité d'astronomie, écrit en arabe, et que je ne cite ainsi que pour mémoire.

En poésie, on lui doit des salâms, des marciyas et d'autres poëmes.

WIJAHAT[1] (MIRZA MUHAMMAD WIJAHAT 'ALÎ KHAN), de Mîrat, fils d'Ahmad Nûr Khân[2], est l'éditeur d'un journal urdû qui paraît à Mîrat depuis 1860, sous le titre d'*Akhbâr ul'âlam* « Nouvelles du monde », à l'imprimerie qui porte ce nom, et qui était d'abord imprimé à la typographie appelée *Nûr absâr* « la Lumière des yeux ». Il paraît le jeudi de chaque semaine par cahiers petit in-folio de 16 pages, et il porte pour épigraphe deux vers dont voici la traduction :

Par ce journal, les actes du souverain sont connus. Diverses sont les affaires du monde; mais de même qu'on met l'eau de la rivière dans une jarre, ainsi dans cette feuille de papier sont contenues ces affaires diverses.

Depuis 1869, il publie un journal hindî de deux feuilles in-4° sur deux colonnes, le lundi de chaque semaine, sous le titre de *Jagat samâchâr* « les Nouvelles du monde[3] », traduction de celui d'*Akhbâr-i 'âlam*.

Wijâhat est poëte, et on trouve à la suite du *Bahâristân-i nâz* un tarîkh dont il est l'auteur.

Wijâhat 'Alî est éditeur de plusieurs ouvrages, tels que le *Tajriba-i malakh* « le Fléau des sauterelles », par le munschî Gulâm-i Nabî[4], etc., et il est auteur :

1° Du *Jahân numâ* « l'Indicateur du monde », traité

[1] A. « Respect (de 'Alî) ». La véritable orthographe de ce mot serait *Wajâhat;* mais je suis celle de l'auteur.

[2] Je tire ce renseignement d'une lettre de Wijâhat adressée à Mr. E. H. Palmer.

[3] Voir au sujet de cette publication mon Discours de 1870.

[4] Voyez son article.

de géographie physique en urdû; Mirat, 1280 (1863-1864), in-8° de 57 pages de 21 lignes. Cet ouvrage offre le tableau détaillé des merveilles de la création, des montagnes, des mers, des forêts, de l'homme et des animaux, et il est écrit en un urdû élégant et facile.

2° Du *Aîna London* « Miroir de Londres », guide des voyageurs indiens dans cette ville, in-8° de 110 pages en urdû, orné de neuf lithographies représentant les principaux monuments de la capitale de l'Angleterre [1].

WILA [2] (MIRZA LUTF 'ALÎ), autrement dit *Mazhar 'Alî Khân Wilâ* [3], était fils de Sulaïmân 'Alî Khân, nommé aussi *Mirzâ Muhammad Zamân Wadâd,* et petit-fils de Muhammad Huçaïn, surnommé *'Alî Culî Khân*, et natif d'Ispahân. C'est un écrivain hindoustanî distingué, natif de Dehli, où il occupa des fonctions importantes. Il fut élève, pour la poésie, de Mirzâ Jân Tapisch, poëte urdû célèbre, et aussi de Mashafî, auteur de la Biographie qui m'a fourni une partie des renseignements que je donne ici. A l'époque où ce dernier écrivait, Wilâ consultait sur ses productions Mîr Nizâm uddîn Mamnûn. Il habitait Calcutta en 1814. Bénî Nârâyan, qui l'avait particulièrement connu, cite de lui douze [4] pièces de vers. Il est auteur :

1° D'un Dîwân dont on conserve des exemplaires à la bibliothèque du Collége de Fort-William à Calcutta, dans celle du vizir du Nizâm, et dont j'ai une copie qui a appartenu à Sir Graves Chamney Haughton. Il y a dans

[1] Voyez mon Discours de 1870.

[2] A. « Amitié », etc.

[3] C'est ainsi qu'il est désigné dans la préface du *Baïtâl pachîcî*. *Mazhar 'Alî Khân* semble être plutôt le nom officiel de Wilâ, et *Mirzâ Lutf 'Alî*, ou *Allah,* selon Câcim, celui qu'on lui donnait familièrement.

[4] Onze dans le corps de l'ouvrage, et une dans l'Appendice.

la bibliothèque du râjâ Chandû Lâl, d'Haïderâbâd, un volume de poésies de Wilâ, intitulé *Caçâid o matla'hâé Wilâ* « Cacîda et matla' de Wilâ » ; mais ce sont probablement les mêmes pièces qui font partie de son Dîwân.

2° De l'ouvrage publié par le Dr Gilchrist sous le titre anglais de « Hindee moral Preceptor » et intitulé en hindoustanî *Atâlic-i Hindî* « le Maître hindoustanî », livre élémentaire hindoustanî et persan, pour apprendre l'hindoustanî aux Persans et le persan aux Indiens. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Calcutta en 1803, a été réimprimé à Londres, presque entièrement en caractères latins, en 1821. Cette seconde édition ne vaut pas la première. Elles sont toutes deux in-8°.

3° De la traduction du *Pand-nâma* « Livre des conseils », attribué à Sa'adî[1], traduction qui fait partie de l'ouvrage dont je viens de parler, et qui a été aussi imprimée à la suite du *Bâg-i urdû*, traduction du « *Gulistân* en hindoustanî », par Afsos, et dans l'ouvrage lithographié intitulé *Majmû'a-i talîm ussibiyân*[2]. Il y en a encore une édition à part, avec le texte persan, in-8°. Ce même opuscule existe en manuscrit à la bibliothèque du Collége de Fort-William, à Calcutta.

Il y a plusieurs autres traductions en hindoustanî du *Pand-nâma* de Sa'adî. Un manuscrit de cet opuscule se

[1] J'ai donné une traduction française de ce poëme à la suite de mon ouvrage intitulé « Exposition de la foi musulmane ».

[2] C'est-à-dire « Collection de (ce qui concerne) l'enseignement des enfants ». Cet ouvrage est écrit en persan, mais il contient, outre le *Pand-nâma* bilingue : un vocabulaire hindoustanî-persan, rédigé alphabétiquement, d'après la dernière lettre du mot hindoustanî (le mot persan précède et n'est soumis à aucun ordre); des tables des paradigmes des verbes, en hindoustanî et en persan, et des infinitifs ou noms d'action, disposés par ordre alphabétique de la première lettre; enfin, les noms de nombre et ceux des poids et mesures.

trouve parmi les livres du ministre du Nizâm d'Haïder-âbâd ; il est en dialecte dakhnî et intitulé *Karîmâ*[1], premier mot de ce poëme. J'en ai une traduction littérale, interlinéaire au texte, dans ma collection particulière. Il en existe aussi une en dialecte du Décan. On en a publié une autre dans le « Persian Primer : the Karima of Saadi with hindi translation, pers. dialog., Tales of a Parrot in hindustani ; Hougly, 1844. (« Biblioth. Sprengeriana », n° 1959.)

4° Il a rédigé, en 1215 de l'hégire (1801), dans le dialecte urdû, le roman intitulé *Quissa-i Mâdhûnal*[2], avec l'aide de Srî Lallû Jî[3]. Les dix premières pages seulement ont été imprimées en caractères dévanagaris à Calcutta en 1805, dans l'« Hindee Manual or Casket of India[4] » du docteur Gilchrist ; mais j'en ai un exemplaire complet, en caractères persans, dans ma collection particulière. Cet ouvrage avait d'abord été écrit en braj-bhâkhâ par le poëte Motî Râm[5].

5° Il est auteur de la traduction hindie du *Baitâl pachîcî*, qui a été imprimée à Calcutta[6] en caractères déva-

[1] « O généreux! »

[2] Dans l'annonce de l'édition de cet ouvrage, il est dit qu'il a été traduit du braj-bhâkhâ par Wilâ et Lallû Jî Lâl Kabi ; mais il n'est pas question de ce dernier écrivain dans la préface de Mâdhûnal.

[3] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[4] Cette collection a été publiée à Calcutta, in-4°, sous ce titre : « Hindee Manual or Casket of India, compiled for the use of the Hindoostanee students of the College of Fort-William, under the superintendence of Dr. Gilchrist » ; mais l'impression de cet ouvrage est restée inachevée. Il devait comprendre : 1° le *Bâg o bahâr* ; 2° le *Nasr-i bénazîr* ; 3° le *Bâg-i urdû* ; 4° le *Totâ kahânî* ; 5° le *Singhâçan battîcî* ; 6° le *Marciya de Miskîn* ; 7° le *Sakuntalâ* ; 8° l'*Akhlâc-i Hindî* ; 9° le *Baitâl pachîcî* ; 10° le *Mâdhûnal*. Il n'a paru que des portions de ces ouvrages.

[5] Voyez son article.

[6] Il n'a paru que vingt pages de la première édition, qui devait faire partie du « Hindee Manual ».

nagaris, et dont j'ai un exemplaire manuscrit, en caractères persans, dans ma collection particulière. C'est Wilâ qui, d'après la préface du *Baïtâl pachîcî,* a rédigé cette traduction. Quant à Lallû Jî, qui est cité dans le titre[1], il l'a apparemment revue et en a surveillé l'impression.

6° On lui doit encore le *Tarîkh-i Scher Schâhi* « Histoire de Scher (ou Schîr) Schâh », traduite du persan. L'original de cet ouvrage a été écrit par 'Abbâs ben 'Alî Schirwânî, d'après l'ordre du grand Akbar. Wilâ fit son travail en 1805. Il semble, d'après une note de J. Shakespear, que cet ouvrage a été traduit en anglais. Quoi qu'il en soit, je l'ai traduit en français sous le titre de « Un chapitre de l'Inde musulmane », 1865, in-8°.

Il y a un exemplaire de la version de Wilâ, in-8°, caractères nasta'lics, parmi les manuscrits recueillis par Mackenzie[2]. J'en ai un aussi dans ma collection particulière; c'est à Mr. J. Prinsep que je le dois.

Scher Schâh détrôna Humayûn, fils de Bâbar et père d'Akbar, en 1539, et s'empara de l'autorité souveraine. Toutefois Humayûn régna de nouveau après la mort de ce chef pathân ou afgân, et son fils lui succéda.

7° Le *Haft gulschan* « les Sept jardins », ou *Tarjuma-i Haft gulschan,* traduction en prose urdue du roman persan intitulé « les Sept jardins ». Le Dr Gilchrist en avait un exemplaire qui avait passé entre les mains de feu Forbes Falconer.

Cet ouvrage a été annoncé comme étant sous presse en 1802, dans les « Essays of Students of Fort-Wil-

[1] « Translated into Hindoostanee by Mazhar Ali Khan-i Vila and Shree Lulloo Lal Kub moonshees in the College of Fort-William ».

[2] Voyez le Catalogue qu'en a publié H. H. Wilson, t. II, p. 145.

liam, et comme publié dans les « Primitiæ Orientales », t. III, p. LI. Il en existe un manuscrit dans la bibliothèque du Collége de Fort-William, qui a passé à la Société Asiatique du Bengale.

8° Un ouvrage en prose urdue intitulé *Jahânguîr Schâhî*. C'est une traduction de l'*Icbâl-nâma-i Jahânguîrî* « Livre de la prospérité de Jahânguîr. » La bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta possède un exemplaire de cet ouvrage, qui est l'histoire de Nûr uddîn Jahânguîr Bâdschâh, fils d'Akbar, qui régna sur l'Hindoustan de 1605 à 1628. L'original a été écrit en persan par Mu'tamad Khân Muhammad Scharîf Irânî.

9° Une traduction hindie d'un traité sur l'argumentation intitulé *Riçâla-i munâzara-i Mîr Saïyid Scharif* « Traité sur l'argumentation de Mîr, Saïyid et Scharif », ou plutôt « entre un *mîr* (ou *amîr*), un *saïyid* et un *scharif* », opuscule qu'il rédigea d'après le désir de Jonathan Lowet, et dont F. Falconer possédait une copie faite par Nihâl Chand, et qui provenait de la collection du Dr Gilchrist.

10° Enfin, je pense que Wilâ est aussi auteur d'un masnawî sur *Laïlî o Majnûn,* qui est une traduction ou imitation en urdû de celui d'Amîr Khusrau sur le même sujet en persan. D. Forbes avait de cet ouvrage un exemplaire manuscrit qui avait aussi appartenu au Dr Gilchrist. L'auteur nous y fait savoir qu'il vint de Dehli à Calcutta, où le juge Chambers fut son patron.

Le manuscrit de son Dîwân que possède la Société Asiatique de Calcutta fut offert au Collége de Fort-William par Wilâ lui-même en 1810. Il se compose d'une biographie de son père, écrite par lui-même, et de quelques poésies du même données comme spécimen,

et formant 12 pages de 15 lignes à la page ; de 120 pages de cacîdas ; de 100 pages de gazals, et d'environ 90 pages de matla's, de rubâ'îs, de quita's, etc.

I. WILAYAT [1] (Mîr Wilayat ullah Khan), de Dehli, fils de Mîr Bàquî Khûstî, disciple du khwâja Ja'far, et frère aîné de Muhtascham 'Alî Khân Haschmat, se distingua non-seulement comme écrivain urdû, mais encore il fut par sa bravoure, par sa générosité, par son indépendance et par sa droiture, un des hommes les plus remarquables de son temps. Il mourut peu de temps avant l'époque où 'Alî Ibrâhîm rédigea son ouvrage, sous le gouvernement du nabâb d'Aoude, Schujâ' uddaula. Ce dernier biographe, qui l'avait connu, cite de lui plusieurs vers.

Ce poëte serait-il le même que Câcim et Sarwar mentionnent sous le nom de *Schâh Wilâyat,* et qu'ils disent être un derviche qui habita d'abord Dehli et les environs de Koïl, puis Farrukhâbâd, et qui est auteur de poésies mystiques hindoustanies?

II. WILAYAT (le nabâb Wilayat 'Alî Khan), de Lakhnau, fils du nabâb Ahmad 'Alî Khân, lequel était fils du nabâb d'Aoude Schujâ' uddaula Bahâdur, est auteur de vers hindoustanis dont Muhcin donne un échantillon dans son Tazkira.

WILAYAT 'ALI [2] (Mîr), de Gâzipûr, est auteur d'un traité de 27 pages imprimé à Ludiana sur les questions relatives au mariage, intitulé *Riçâla nikâh* « Traité sur le mariage ».

WISCHNU-DAS [3] KAVI, c'est-à-dire le poëte Wischnu-

[1] A. « Sainteté ».
[2] A. « La sainteté de 'Alî ».
[3] I. Serviteur de Wischnu ».

dâs, appelé simplement quelquefois Wischnu Kavi, est auteur d'un poëme intitulé *Swarga rohani* « l'Échelle du ciel », dont Charles d'Ochoa rapporta de l'Inde un exemplaire aujourd'hui à la Bibliothèque impériale. J'ai donné de cet auteur, dans le Journal Asiatique, en 1852, la traduction de son tableau du *Kâli yug,* dont on trouve le texte dans ma Chrestomathie hindouie, publiée par les soins de Mr. Lancereau.

Ce poëte est sans doute le même dont j'ai traduit plusieurs poëmes dans ma Collection des chants populaires hindouis, d'après le texte publié par W. Price. Il était de la caste des brahmanes, ainsi que l'annonce le titre de *dwijâ* qu'on lui donne.

Y

YACUB[1] (Mîr Yacub 'Alî), de Dehli. Ce poëte était un des amis du maulânâ Muhammad Fakhr uddîn, et parent de Muhammad Ishac Khân Tamannâ. Il est auteur de poésies hindoustanies dont Câcim cite un échantillon. Il paraît qu'il alla habiter Lakhnau, mais Câcim ignore ce qu'il est devenu.

I. YAD[2] (Mîr Gulam Huçaïn), de Sûnîpat, parent du feu maulânâ 'Abd ul'azîz, s'instruisit dans les sciences spirituelles sous le défunt maulânâ Fakhr uddîn, et dans l'art des vers sous Sanâ ullah Khân Firâc. Câcim le mentionne avec éloge parmi les poëtes hindoustanis, et il en cite plusieurs vers. Il est mort jeune.

II. YAD (Mîr Muhammad Huçaïn), fils de 'Abid 'Alî

[1] A. « Jacob, Jacques ».
[2] P. « Souvenir ».

Khân et frère de Mukhlis 'Alî Khân, est élève de Hasrat et résidait à Murschidâbâd. Schorisch le mentionne dans son Tazkira des poëtes hindoustanis.

YAHYA [1] (le munschî YAHYA KHAN), de Dehli, était un des principaux officiers de la cour du sultan. Après le renversement de la puissance mogole, il alla à Bhartpûr, où il obtint un poste honorable. Il était habile dans l'*inschâ*. Câcim, qui le mentionne parmi les poëtes hindoustanis, nous apprend qu'il était mort à l'époque de la rédaction de son Tazkira, et il en cite quelques vers.

YAHYAI [2] (GULAM MUHÎ UDDÎN), fils de Schâh Muhammad Mûçâ et frère de Bétab, câzî à Saïyidpûr, près de Gâzîpûr, est un poëte qui a écrit en rekhta et en persan. Il a pris le takhallus de *Yahyâî* en l'honneur de Schâh Khûb ullah, d'Allahâbâd, nommé *Muhammad Yahyâ.* Il est mentionné par Abû'lhaçan et par Schorisch.

I. YAK-DIL [3] (MÎR IZZAT ULLAH), de Dehli, était un saïyid qui vivait sous le règne de Muhammad Schâh. Il cultivait les lettres avec succès. Il a surtout écrit des éloges, pièces qu'on nomme *mancaba,* et qui sont le contraire des satires, nommées *hajo.* Mîr, qui parle de cet écrivain d'après ce qu'il en avait ouï dire au poëte 'Arif, cite de lui un fort joli gazal, plein d'allusions au Coran, mais qui, dans une traduction, perdrait tout à fait sa couleur, et ne serait même intelligible qu'à force de paraphrases et d'explications.

II. YAK-DIL (DILAWAR KHAN), jeune frère de Mustafâ Khân Yak-rang, est auteur d'un Dictionnaire et d'un

[1] Nom musulman de saint Jean-Baptiste, nommé par les Chrétiens orientaux *Yûhanna.*

[2] A. « Baptistien ».

[3] P. « Un cœur », c'est-à-dire « d'une même manière de penser ».

Dîwân. Il paraît qu'il avait d'abord pris le takhallus d'*Yak-rang* « une couleur », et même celui de *Bé-rang* « sans couleur », s'il faut en croire Câcim.

I. YAK-RANG[1] (MUSTAFA CULÎ KHAN), deDehli, nommé par Câcim *Gulâm Mustafâ Khân,* était un des petits-fils de Khân-i Jahân Khân Lodî. Il fut un des officiers de Muhammad Schâh, et vécut ainsi dans les dignités et les honneurs. Il est compté parmi les écrivains les plus distingués de Dehli. Son style, plein de métaphores neuves et hardies, ressemble à celui de Parwâna, de Mazmûn et d'Abrû, dont il fut le contemporain. Selon les uns, il est élève d'Arzû; selon d'autres, de Miyân Abrû; mais il se déclare lui-même disciple de Mirzâ Mazhar. Il est auteur d'un Dîwân estimé, d'environ cinq cents vers de gazals. Comme la plupart des Dîwâns urdus, persans et turcs, cette collection se compose de pièces érotico-mystiques, que le vulgaire considère comme des chants inspirés par un amour profane, tandis que le spiritualiste y reconnaît les accents passionnés de l'amour divin.

Yak-rang mourut à Dehli, selon Lutf, qui ne nous fait pas connaître l'époque de son décès. Les biographes originaux citent un grand nombre de ses vers. Mîr donne, entre autres, des extraits d'un marciya de la composition de notre poëte sur l'imâm Huçaïn.

II. YAK-RANG (LALA BISCHAN-DAS), kâyath de Sahâranpûr, est mentionné par Câcim parmi les poëtes hindoustanis.

YAK-RU[2] (MIYAN 'ABD ULWAHHAB) fut un des disciples

[1] P. « Unicolore, sincère ».

[2] P. « A un visage », c'est-à-dire, « sincère ». Cette expression est l'opposé de *do rû* « à deux visages », c'est-à-dire, « fourbe ».

de Schâh Najm uddîn Abrû. Il a écrit à la manière des anciens et d'une façon fort obscure, ce qui n'empèche pas que ses poésies ne soient estimées. Il est auteur d'un Dîwân dont on trouvait un exemplaire de 180 pages de 12 vers au Top khâna de Lakhnau. Mîr, qui l'avait vu deuxou trois fois dans des réunions des amis de la littérature hindoustanie, le considère néanmoins comme très-peu habile dans la poésie rekhta; j'ignore jusqu'à quel point cette assertion est fondée. Voici la traduction de quelques vers de ce poëte cités par Mashafi et par Mîr :

Cette belle inhumaine m'a emmené loin de mes amis. Le cœur d'un amant a été ainsi livré à ses desseins sanguinaires.

Désormais Yák-rû ne peut plus vivre, puisque son cœur est à la merci de cette sémillante mais bien cruelle beauté...

Aujourd'hui, par l'effet de ton absence, il y a dans mon cœur des blessures en si grand nombre, que ma vie peut se passer à les compter.

YAK-SU[1] (LALA FATH CHAND), kâyath de Mugalpûra, près de Dehli, est un excellent poëte, s'il faut en croire Zukâ.

YAKTA[2] (le khwâja MU'ÎN UDDÎN KHAN) est un *omra* de Dehli auquel Bâtin consacre un article dans son Tazkira des poëtes hindoustanis.

I. YAQUIN[3] (MIYAN IN'AM ULLAH KHAN), de Dehli, était fils d'Azhar uddîn Khân Bahâdur Mubârak Jang. Son aïeul paternel était Sa Seigneurie le schaïkh Mujaddid Alf Sânî, et son aïeul maternel Hamîd uddîn Khân Nimcha. Il attira l'attention de Mirzâ Mazhar Jân-jânân, fut son élève, et devint un écrivain hindoustani très-dis-

[1] P. « Égal, uniforme (un côté) ».
[2] P. « Unique, incomparable ».
[3] A. « Certitude », etc.

tingué. Toutefois, bien des natifs n'ont pas une très-haute idée du talent poétique d'Yaquîn, et disent qu'il a mis sous son nom des vers de la composition de Mazhar. Mashafî rapporte les *on dit* que je viens de mentionner. Selon lui, Yaquîn, qui était lié avec Mirzâ Jân-jânân Mazhar d'une amitié très-étroite, passait souvent la nuit dans la maison de celui-ci, où ils faisaient de la nuit le jour et du jour la nuit. Ainsi la supposition qu'on fait n'a, d'après cela, rien d'improbable. De son côté, Mîr n'hésite pas à dire que, bien que ce poëte eût une grande réputation, il ne la méritait cependant pas; mais cet écrivain combat l'idée répandue communément parmi les Indiens, qu'Yaquîn a hérité (légalement) des vers de Mazhar; parce que, dit-il, on hérite de tout, excepté des vers, et qu'on ne pourrait pas même s'attribuer les vers de son père sans être accusé à juste titre de plagiat; à quoi donc servirait-il de le faire? Mîr pense qu'on peut seulement reprocher à Yaquîn d'avoir, comme bien d'autres, pillé çà et là des expressions et des vers. Il ajoute, du reste, qu'après avoir vu Yaquîn il se convainquit bien qu'il n'avait ni goût ni intelligence pour la poésie. C'est apparemment pour cela qu'on s'est imaginé qu'il n'était pas le véritable auteur des vers qui circulaient sous son nom. Lutf dit, en effet, que la plupart des habitants de Dehli pensaient qu'il n'avait pas rédigé les vers qui portaient son takhallus; mais que c'était Mazhar qui les faisait lui-même et qui y mettait le nom de son ami. Toutefois on rapporte qu'un jour Yaquîn se trouvait dans la maison de 'Atiyat ullah Khân, fils du nabâb 'Inâyat ullah Khân, et qu'il dit que depuis le jour qu'il avait cessé d'être disciple du mirzâ (Mazhar), la facture de ses vers s'était améliorée. Il est vrai qu'un

des assistants cita alors à haute voix un hémistiche du célèbre poëte persan Nizâmî, hémistiche dont le sens est : « C'est cet oiseau qui a pondu cet œuf d'or. » Il voulait évidemment par là faire allusion aux obligations contractées par Yaquîn envers Mazhar. Miyân Schihâb uddîn Sâquib, dont il a déjà été question, rapporte, de son côté, qu'il alla un jour chez Yaquîn pour éprouver lui-même son talent, et lui proposa de faire chacun un gazal sur un sujet donné. Yaquîn accepta, mais il n'en avait pas encore fait un hémistiche, que Sâquib avait terminé son gazal. Au surplus, ajoute Mîr, Dieu seul sait la vérité. Toutefois, Kalîm, qui a écrit un cacîda sur les poëtes hindoustanis, dit en parlant d'Yaquîn :

« En lisant les vers d'Yaquîn, bien des gens pensent « méchamment qu'ils ne sont pas de lui ; c'est une er- « reur : je le tiens de Jân-jànân lui-même. »

Du reste, si son talent est contestable, Mîr fait observer qu'il n'en est pas de même de la noblesse et de la distinction de sa naissance, qui en effet était illustre.

On dit que, sous le règne d'Ahmad Schâh, Yaquîn ayant eu une contestation avec son père, ce dernier le tua, et jeta ensuite son corps dans la rivière, ou, selon Mashafî, dans une chaudière. D'autres disent que son père ayant voulu faire avec lui une action honteuse, qu'il paraît que Mazhar se permettait sans obstacle, Yaquîn résista, et que son père, irrité de l'opposition qu'il rencontrait, le tua. C'est 'Alî Ibrâhîm qui nous fait connaître ces bruits fâcheux. Yaquîn était alors âgé de vingt-cinq ans. D'après ce que dit Muhcin, il semble qu'il fut tué par un jeune homme à figure de parî.

Les vers d'Yaquîn, ceux du moins qui lui sont attribués, sont fort estimés et fort agréables à lire. On les

apprend par cœur dans l'Inde, et on les cite sans cesse. Parmi les écrivains hindoustanis de l'ancienne école, Yaquîn est le premier qui se soit exprimé avec élégance et pureté. Ceux qui ont écrit postérieurement à lui l'ont imité, comme il le dit lui-même dans ce vers :

Mes amis, ne cherchez point à effacer la réputation d'Yaquîn, car vous avez pris sa manière d'écrire.

Les gazals d'Yaquîn ont été réunis en un Dîwân[1] dont j'ai un exemplaire dans ma collection particulière. 'Alî Ibrâhîm en a extrait dix-huit pages, qu'il donne dans son ouvrage comme un choix fait dans les œuvres d'Yaquîn. De son côté, Bénî Nârâyan cite de ce poëte une grande quantité de rubâ'îs ou quatrains, les premiers vers d'un grand nombre de gazals, et des vers isolés nommés *fard*[2], formant en tout 85 pages in-folio. Fath 'Alî Huçaïnî rapporte aussi vingt et une pages de vers de notre poëte, et il nous apprend qu'il était très-lié avec lui ; mais il n'entre dans aucun détail biographique. Selon Caïm, Yaquîn occupe une des premières places parmi les poëtes urdus modernes. Kamâl le dit élève de Saudâ.

Voici cinq gazals extraits du Dîwân d'Yaquîn :

I.

Si je suis venu auprès de toi, c'est pour t'offrir ma vie en sacrifice. C'est parce que je suis *affamé* de tes charmes que je me soumets à *dévorer* tes injures.

Cette belle *idole*, après m'avoir assassiné, a dit à ses compagnes : L'infidèle est encore en vie, il pourra servir dans une pagode (maison *d'idole*)...

[1] Il est bien entendu que quelques-uns l'attribuent à Mazhar.
[2] *Fard*, au pluriel *fardiyât*.

La certitude (*yaquîn*) a bloqué le château de feu de l'amour; mais si une flamme s'en échappe, elle suffira au papillon *pour se brûler*.

II.

Le seuil de la porte de mon amie est préférable au trône du roi. Pour moi l'ombre de son mur est préférable à celle du humâ.

Fallait-il me charger de chaînes dans la saison du printemps, quand j'ai des roses dans les mains et des épines aux pieds?...

Après avoir été repoussé, j'ai pu goûter la douceur de l'union; et toutefois le trouble auquel j'étais en proie était pour moi préférable à ce repos.

Depuis le jour où j'ai pu contempler mon amie, mon cœur a été anéanti. O Yaquîn, si tu te fusses abstenu, ce cœur qui était malade serait aujourd'hui guéri.

III.

Le printemps est venu; que dois-je faire, ô jardinier? dis-moi la vérité. Mon nid pourra-t-il rester dans le jardin [1]? dis-moi la vérité.

Il est minuit, et tu tiens un flacon de vin. Dieu te garde! mais où vas-tu? dis-moi la vérité.

Des millions de personnes versent autour de toi des larmes abondantes. O charmant jeune homme, de quel jardin es-tu le gracieux cyprès? dis-moi la vérité.

O Yaquîn, toi qui passes les nuits à faire entendre des plaintes et à soulager l'infortune, de quel homme traité avec injustice as-tu appris à pousser ces cris et ces gémissements? dis-moi la vérité.

IV.

Mon cœur, qui par l'effet de tes yeux semble avoir quitté la place qu'il occupait dans mon corps, palpite violemment; ainsi se brise la fiole qui tombe d'une niche.

[1] C'est-à-dire, pourrai-je y rester?

Comment celui à qui Dieu a départi la vue ne mettrait-il pas du surma *pour la conserver?* Est-ce que le mont Sinaï ne fut pas réduit en poussière, *et ne devint-il pas ainsi du surma,* devant l'éclat de la majesté divine?

Lorsque chacun se permet d'affirmer ou de nier l'existence de Dieu, l'unitaire, contemplateur de la nature, ne sera-t-il pas secouru par la grâce, *pour avoir accès à la bonne doctrine?*

Yaquîn est mort au matin, dévoré par son malheureux amour. Que ferait à sa blessure un emplâtre de camphre?

V.

Cet esclavage inutile me rendra-t-il libre? cette maladie me laissera-t-elle à la fin, lorsqu'elle aura pris ma vie?

Pouvais-je désirer l'infamie? Mais que ferai-je? le désespoir m'entraîne, et me conduit dans la rue de ma bien-aimée.

Moi qui ne pouvais pas me passer d'un confident de mes peines, j'ai éprouvé dans ces derniers temps le chagrin du cœur *dans l'isolement.*

Puis-je me flatter d'avoir aujourd'hui la connaissance de l'art d'aimer, moi qui ne sais que pleurer et gémir?

Yaquîn, en disant adieu à celle qui l'a charmé, serrera-t-il encore une fois contre sa poitrine aux rudes poils ce sein poli comme le miroir?

II. YAQUIN (le saïyid MUHAMMAD HUÇAÏN), de Dehli, est un poëte hindoustanî mentionné par Muhcin, qui en cite un gazal dont les vers se terminent par le mot *lab* « lèvre ». Le même gazal a été publié dans le journal hindoustanî de Dehli qui porte le titre de *Sâdic ulakhbâr* « le Véridique des nouvelles ».

I. YAR[1] (SCHAH MUHAMMAD ZAMAN) est un poëte du Décan à qui on doit le *Dolî-nâma* « Livre du palan-

[1] P. « Ami ».

quin », masnawî érotique dont je possède un exemplaire manuscrit.

II. YAR (Mîr Muhammad), de Dehli, fils de Schâh ullah Yâr, est un éloquent écrivain qui fut disciple de Mîr Taquî et l'objet de l'affection de Mîr Ziyâ. Il fut lié avec les poëtes les plus distingués qui florissaient du temps d'Ahmad Schâh, sous le règne duquel il vivait. On lui doit des poésies hindoustanies. Ne serait-il pas le même que le précédent?

III. YAR (Mîr Haïdar 'Alî), de Dehli, fils du feu nabâb Ma'çûm Khân et frère du nabâb Açad ullah Khân Saïyid ulmulk, est mentionné par Schorisch comme un poëte qui résidait à Murschidâbâd.

Sprenger pense qu'il pourrait être le même que le précédent ou plutôt que les deux précédents.

I. YAS [1] (Haçan 'Alî Khan), poëte urdû estimé, descendait du nabâb 'Aquîdat Khân Ni'mat Ilahî. Il vivait à Lakhnau à l'époque où 'Alî Ibrâhîm écrivait son *Gulzâr,* et il s'y occupait de poésie hindoustanie. Il soumettait ses ouvrages à Mirzâ Ja'far 'Alî Hasrat.

C'est sans doute le même que Sarwar dit natif de Murâdâbâd.

II. YAS (Miyan Banu), de Haïderâbâd, élève de Faïz, est, ainsi que son nom l'indique, une femme. Elle est mentionnée par Bâtin parmi les poëtes de son Tazkira.

III. YAS (Khaïr uddîn), de Dehli, élève de Mûmin Khân, médecin et poëte, est mentionné par Schefta dans son *Gulschan bé-khâr*.

IV. YAS (le hakîm Ikram ullah), de Dehli, mentionné par Bâtin, pourrait bien être le même que le précédent, car le titre de *hakîm* signifie médecin.

[1] A. « Désespoir ».

I. YAWAR[1] (Mirza Yawar-bakht Bahadur), petit-fils de Mirzâ Jâwân-bakht, est un poëte hindoustanî qui résidait à Farrukhâbâd à l'époque de la rédaction du Tazkira de Sarwar. Kamâl nous apprend qu'il était élève du célèbre écrivain hindoustanî Miyân Calandar-bakhsch Jurat, et il en cite un gazal dont il avait eu l'occasion de se procurer une copie. Yâwar est, du reste, auteur d'un Dîwân de gazals et de quelques rubâ'îs. Il y en a à la bibliothèque du *Motî mahall* de Lakhnau un exemplaire de 168 pages de 15 vers.

II. YAWAR (le schaïkh Imdad 'Alî), fils du schaïkh Wilâyat 'Alî et élève du maulawî Muhammad-bakhsch Schahîd, natif et habitant de Lakhnau, mais originaire de Bareilly, où ses ancêtres, qui habitaient d'abord Dehli, étaient venus se fixer, est un poëte hindoustanî auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite plusieurs gazals.

YOYADHYAN[2] MISRA (le pandit) est l'éditeur d'une édition du *Prem sâgar;* Calcutta, in-8°.

I. YUÇUF[3] est un auteur du Décan à qui on doit un *Inschâ* ou recueil de modèles de lettres, en hindoustanî, dont F. Falconer avait un exemplaire manuscrit portant le titre de *Inschâ-i Yûçufî* « Inschâ de Yûçuf ».

Il est probablement le même qu'un ancien poëte hindoustanî à qui on doit le *Tuhfat unnaçâih* « Cadeau des conseils », poëme didactique religieux qui a été terminé en 1045 (1635-1636), ainsi que nous l'apprend le major M. S. Ottley.

II. YUÇUF (Schah) est un derviche indépendant

[1] P. « Celui qui aide, qui assiste un autre » ; par suite, « ami, compagnon ».
[2] I. « Pensée convenable ».
[3] A. « Joseph ».

mentionné par Sarwar comme auteur de poésies hindoustanies.

III. YUÇUF (Mîr Yuçuf 'Alî Khan), de Dehli, élève de Mîr 'Izzat ullah Khân 'Ischc, poëte mentionné par Schefta et qui est mort vers 1198 (1783-1784), appartenait à une bonne famille. Il fut disciple de Fath 'Alî Khân et élève du saïyid Fath 'Alî Chischtî et de 'Izzat ullah 'Ischc. C'est lui, je pense, qui est auteur du Tazkira des poëtes persans cité par A. Sprenger [1] comme ayant été rédigé à Murschidâbâd de 1180 (1766-1767) à 1184 (1770-1771).

IV. YUÇUF ('Alî Khan), de Patna, neveu d'Açâlat Khân Sâhib, a été *thânadâr* sous le gouvernement anglais. 'Ischquî le mentionne parmi les poëtes hindoustanis. Serait-il le même que le précédent?

V. YUÇUF (le nabâb Amjad 'Alî), natif de Déwî, près de Fathpûr Hanswa, fils du saïyid Faïz 'Alî Khân, élève d'Ahmad 'Alî Kâmil, est un poëte hindoustanî mentionné par Bâtin et par Muhcin, qui en cite des gazals.

VI. YUÇUF (le maulawî schaïkh) est auteur de l'ouvrage urdû intitulé *Lam'at uzziyâ fî mutâ'at inniçâ* « la Splendeur de l'éclat au sujet de la légalité de l'usage temporaire des femmes »; Ludiana, 1869, in-16 de 22 pages.

I. YUÇUF 'ALI KHAN, de Dehli, est auteur :

1° Du *Tâyîd ulmuminîn* « l'Encouragement des croyants », qui fait partie des ouvrages urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1857, n° 1067 du Catalogue sommaire qui en a été publié, en attendant le catalogue raisonné que le savant

[1] « A Catalogue », p. 192.

Dr J. H. Blochmann est officiellement chargé d'en faire;

2° De l'*Imsâk-i bârân* « la Privation de la pluie », prières pour la pluie, en urdû; Dehli, 1868, in-12 de 8 pages.

II. YUÇUF 'ALI KHAN, de Râmpûr, est auteur d'un Dîwân intitulé *Dîwân-i nâzim* « Collection d'un poëte », dont le nabâb Mahdî 'Âlî Khân Bahâdur a donné un exemplaire à la Société Asiatique de Calcutta en février 1862[1].

YUÇUF KHAN, de Lakhnau, fils de Rahmat Khân Gaurî, élève du khwâja Haïdar 'Alî Atasch, est un poëte hindoustanî surnommé *Kamal posch* « Vêtu du manteau des derviches », et dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira. Il était officier au service du roi d'Aoude, et il a voyagé en Angleterre et en France en 1837-1838. Il a rédigé une relation, écrite en urdû, de son voyage[2]. Dans le rapport que Mr. H. S. Reid a fait sur cet ouvrage, il le compare au « Haji Baba in England » de Morier; mais il reproche à l'auteur de s'être trop occupé de minuties, au lieu des choses dans lesquelles l'Europe est véritablement supérieure à l'Asie[3].

YUNAS[4] est un médecin célèbre qui vivait sous l'empereur Akbar, et qui est connu sous le nom de *Hakîm Yûnas*. Il a écrit des poésies hindoustanies. Voici la traduction de deux vers de ce poëte, qui font partie de ceux que Mîr a extraits de l'album de son maître Arzû :

[1] « Journal Asiatic Society of Bengal », n° 1662, p. 89.

[2] *Saïr (siyar) o safar Yûçuf Khân Kamal posch* « An Account of a voyage to England and Journey through that country and part of France »; Dehli, 1847, in-8°.

[3] Sur ce personnage, voyez des détails curieux mais contradictoires, dans mon Discours d'ouverture du cours d'hindoustanî du 2 décembre 1861, p. 9.

[4] A. « Jonas ». Sprenger écrit *Yûnos*.

Lorsqu'à l'aurore cette beauté au visage de rose s'en est allée hors du jardin,

Toute la plaine a été parfumée de son odeur suave ; des roses sont nées sous ses pas.

YUZEF (JOSEPH), Européen qui a publié à Patna en 1868, sous le titre de *Guncha-i khâtir* « le Bouton de rose de l'esprit », un Dîwân de ses poésies urdues annoncé dans le premier numéro du journal intitulé *Chaschma-i 'ilm* (1er janvier 1869).

Z

ZABIH[1] (MUHAMMAD ISMA'ÎL), râïs d'Indarkot, Mirat, est un poëte contemporain dont on trouve à la suite du *Baharistân-i nâz* un tarîkh sur cet ouvrage.

I. ZABT[2] (MÎR HAÇAN SCHAH), derviche de Lakhnau, est un poëte hindoustanî mentionné par Sarwar et par Mannû Lâl. Voici la traduction d'un de ses vers :

Je suis devenu fou après avoir perdu dans l'irrésolution l'argent comptant du cœur : quelle sorte de trafic ai-je donc fait dans le bazar de l'amour?

II. ZABT (NAWAZISCH 'ALÎ KHAN), de Dehli, et habitant de Lakhnau, fils de Macsûd 'Ali Khân et petit-fils de Faïz ullah Khân, qui était employé auprès de Muhammad Schâh, élève du schaïkh Imâm-bakhsch Nâcikh, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

III. ZABT (le saïyid AGA JAN), natif de Cawnpûr et habitant de Lakhnau, fils du saïyid Roschan 'Alî Khân

[1] A. « Immolé »,

[2] A. « Possession ».

Bahâdur, défunt, frère du nabâb Mu'tamad uddaula Bahâdur, élève distingué du saïyid Hâdî 'Alî Békhud, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite plusieurs gazals.

IV. ZABT (JANAB 'AMMU MUALLIF[1] SAÏYID HUÇAÏN SCHAH), fils de 'Arab Schâh, est un écrivain hindoustanî élève de Calandar-bakhsch Jurat, à qui on doit entre autres des opuscules (*riçâla*) en vers et un ouvrage intitulé *Mirât Haïdarî* « le Miroir de Haïdar ». Il s'est aussi beaucoup occupé de géomancie et d'amulettes. Muhcin en cite des vers.

I. ZAFAR[2] (MIRZA ABU ZAFAR SIRAJ UDDÎN MUHAMMAD BAHADUR SCHAH OU SULTAN), pâdschâh de Dehli, a été le dernier Grand Mogol; né en 1768, il est mort en 1862.

On a souvent vu des souverains chercher dans des occupations intellectuelles, et même quelquefois manuelles, une distraction aux soucis inséparables de leur haute position. Ainsi Charles Ier et Louis XVIII écrivaient des vers latins, et Louis XVI s'amusait à travailler le fer, à l'imitation de David, le prophète roi, qui, d'après la tradition orientale, faisait d'admirables ouvrages d'acier[3]. Dans l'Inde moderne, les infortunés monarques Tipû et Schâh 'Alam ont su ajouter à l'éclat de leurs faits d'armes et de leurs malheurs un rayon littéraire qui doit nous les rendre plus intéressants encore. J'ai signalé les poésies de ces illustres personnages, et j'ai même donné la traduction d'un morceau élégiaque fort gracieux de Schâh 'Alam ou plutôt d'*Aftâb,* car tel est le surnom ou takhallus que prit ce monarque dans ses vers. Le fils

[1] C'est-à-dire, « l'oncle auteur, écrivain ».
[2] A. « Victoire ».
[3] Conf. Ps. XVIII, 34.

de Schâh 'Alam, que la mort priva du trône, est aussi un poëte hindoustani distingué, auquel j'ai consacré un article sous le nom de *Jahândâr,* et un autre de ses fils, défunt aussi, Sulaïmân Schikoh, est également compté parmi les poëtes hindoustanis les plus estimés.

Schâh 'Alam mourut en 1806, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et il eut pour successeur Mu'în uddîn Muhammad Akbar Schâh Sânî[1], mis sur le trône par les Mahrattes et mort le 28 octobre 1837, à un âge presque aussi avancé que celui qu'avait atteint son père. Le fils d'Akbar II, sujet de cet article, était âgé lui-même de plus de soixante ans quand il succéda à son père. Ce prince se nommait du vivant de son père *Mirzâ Abû Zafar Khân Bahâdur;* mais il prit, en montant sur le trône impérial, le titre honorifique de *Sirâj uddîn* « la Lampe de la religion », et le nom royal de *Bahâdur Schâh Sânî*[2].

Petit-fils et neveu de princes qui cultivèrent avec succès la poésie hindoustanie, Zafar, ou, pour mieux dire, Bahâdur Schâh, marcha sur leurs traces. Il se créa par là une récréation convenable à sa dignité et à son esprit cultivé. Ce prince avait plus de quatre-vingts ans en 1857, lorsque éclata la grande révolte indienne. A cette époque, il était encore doué d'une belle physionomie; ses mœurs étaient douces, ses manières distinguées, et il

[1] C'est-à-dire, « le second » de nom, le grand Akbar étant le premier. Au sujet du prince objet de cette notice, on peut consulter l'« Asiatic Annual Register », 1807, t. IX, p. 41 de la Chronique; Mrs Mir Hasan Ali, « The Musulmauns of India », t. II, p. 454 et suiv., et ma Notice de cet ouvrage dans le Journal Asiatique, 1832; l'« Autobiography » de Lutf ullah, p. 34, et dans ce volume l'article Schu'A.

[2] Le premier Mogol de ce nom est celui qui est plus connu sous le titre honorifique de *Schâh 'Alam* « Le Roi du monde », et qui régna de 1707 à 1712.

était extrêmement aimé de tous ceux qui l'approchaient et de ses sujets nominaux[1].

Schefta et Karîm font, dans leurs Tazkiras, un grand éloge des qualités intellectuelles et morales de ce prince, et ils le placent au premier rang des poëtes contemporains.

Le schaïkh Ibrâhîm Zauc[2] fut son maître dans l'art des vers, et on lui attribue même une large part dans les compositions de Zafar. Ses poésies rekhtas sont d'une bonne facture et pleines d'originalité, ainsi qu'on peut en juger par la traduction de quelques vers pris au hasard par Mannû Lâl :

A la nuit ma bien-aimée m'est apparue au bord de la terrasse de mon palais : c'est l'étoile de mon bonheur qui s'est levée sur l'horizon...

La fumée qui en ondoyant entoure la bougie, ressemble aux cheveux que la femme du joguî laisse flotter sur son visage.

Le hinnâ fait ressortir la solide transparence de tes ongles, qu'on dirait de fraîches feuilles de rose, et pour lesquels je me sacrifierais volontiers.

Les veines de mon cœur, comme autant de cordes, font entendre des sons plaintifs lorsque cette charmante musicienne essaye sur son ongle le bec de plume qui va faire résonner sa mandoline...

Il n'y a pas de profit à attendre; par la folie de l'amour, le cœur est brisé et la vie est compromise...

Mais ne pourrai-je pas supporter les coups d'épée de tes dédains, puisque le bouclier de mon cœur, c'est la blessure qu'y a faite ton amour?

Je ne demande pas la guérison de la maladie de mon cœur au Christ, auteur de tant de prodiges; je ne veux l'obtenir que des lèvres de celle que j'aime.

[1] « Asiatic Journal », nouv. série, t. XVIII, as. int., p. 14.
[2] Voyez son article.

Vois, mon idole a détourné de moi sa face, et aujourd'hui même la fortune m'a abandonné.

Mon esprit, mon intelligence, ma prudence m'ont quitté, et mes soupirs ont perdu leur valeur.

O homicide, j'ai tremblé ! mais le moment du meurtre n'est pas encore venu, car ton épée détourne sa lame [1].

Zafar a abordé tous les genres de poésie, et plusieurs de ses gazals, de ses *guît* et de ses *thumrî* sont devenus populaires et sont chantés dans les lieux publics et par les femmes dans l'intérieur des harems. Il est auteur d'un volumineux Dîwân (*Dîwân-i Zafar*) qui a été publié à Dehli, et dont Schefta et Karîm ont cité de nombreux extraits. On lui doit aussi un commentaire du *Gulistân* de Sa'adî (*Scharh-i Gulistân*) qui a été imprimé. Ce prince était de plus habile calligraphe, et il a écrit de sa propre main des passages du Coran pour l'ornement de la principale mosquée de Dehli.

Son fils Dârâ s'est, à son exemple, occupé de poésie hindoustanie.

On sait que, lors de l'insurrection de 1857, les sipahis se révoltèrent d'abord à Mirat. De là ils vinrent, le 12 mai, à Dehli, dont ils s'emparèrent, et ils reconnurent Sirâj uddîn pour roi de tout l'Hindoustan. Ce règne à la fois légitime et électif ne dura que quelques mois, car, le 20 septembre, le général Sir Archdale Wilson s'empara de Dehli et en poursuivit les défenseurs. Il fit le roi prisonnier ainsi que la Bégam *Zînat ulmahal* « l'Ornement du palais », sa femme, le prince Mugal Beg [2],

[1] Ces trois derniers vers sont cités par Karîm, p. 80 de son *Khatt-i tacdîr*.

[2] Il paraît que Mugal Beg était néanmoins parvenu à se sauver, car les journaux de l'Inde ont annoncé son arrestation et son exécution le 14 mars 1862.

son fils aîné, l'héritier du trône, son autre fils Khizr Sultân et son petit-fils Mirzâ Abû Bikr, jeune homme de vingt ans, fils de Mugal Beg. Ces trois derniers furent exécutés sur-le-champ par le capitaine Hodgson lui-même, armé à cet effet d'une carabine. Deux autres fils de Bahâdur Schâh, Mirzâ Bakhtwar Schâh et Mirzâ Mendû, pris ensuite, ont été condamnés à mort et passés par les armes le 15 octobre suivant, ainsi que plus tard vingt-quatre jeunes princes de la famille royale. Le roi lui-même, sa femme favorite (la reine) *Zînat ulmahal,* et son petit-fils Jama'-bakht « le Fortuné quant au revenu », âgé alors de dix-sept ans, furent mis en jugement. Le dernier fut acquitté à cause de sa jeunesse. Le roi, la reine, Jama'-bakht et deux autres de ses frères[1] furent déportés à Rangûn, où ils ont vécu paisiblement jusqu'à la mort de Bahâdur Schâh, le 11 novembre 1862. Les jeunes princes s'occupaient d'anglais et en avaient acquis une connaissance parfaite. Mirzâ Jama'-bakht, l'héritier actuel présomptif du trône (idéal), est remarquable par son intelligence. Il a, je crois, le surnom de *Fath ulmulk* « la Conquête du royaume ».

Un autre prince de la famille royale, Firoz Schâh, put s'échapper, et, bien loin de se soumettre, il s'était déclaré le seul héritier des titres et des dignités des descendants de Timûr, et il continuait encore à guerroyer contre les Anglais en janvier 1859. Il se réfugia ensuite en Perse avec neuf personnes de sa suite. On avait dit qu'il avait été tué en mai 1862 par des voleurs gurkas, dans les montagnes du Népâl, déguisé qu'il était en faquîr; ensuite, qu'il avait été pris à Patan, dans le Dé-

[1] Dont un porte le nom de *Schâh 'Abbâs.*

can, le 20 janvier 1863. En 1864, il était en Arabie, où il faisait des lectures religieuses, et l'« Indian Mail » du 6 juin 1864 annonçait positivement qu'il était encore en Perse à cette époque. Enfin il s'était retiré à la cour de l'amîr de Bukhârâ, où il était réellement mort, selon le « Bombay Gazette » du 12 janvier 1867, le 23 août 1866. Toutefois, en juin 1868, on le voit reparaître sur la scène parmi les tribus indépendantes des Yûçuf-zâï, et proclamer son alliance avec la Russie triomphante dans l'Asie centrale.

II. ZAFAR (Miyan Zafar 'Alî), de Lakhnau, fils du maulawî Karâmat 'Alî Tâjir et élève du munschî Muzaffar 'Alî Acîr, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite plusieurs gazals dans son Anthologie.

III. ZAFAR (le nabâb Nacîr uddaula Mu'în ulmulk Tajammul Huçaïn Khan Bahadur Zafar Jang), fils du nabâb Schaukat Jang et petit-fils du nabâb Nâcir Jang, qui occupait le *masnad* de Farrukhâbâd, fréquentait le saïyid Ismâ'îl Huçaïn Munir, qui l'engagea à écrire le gazal que cite Muhcin, et dont les vers se terminent par les mots *hath sé* « de la main ».

I. ZAHID [1] (le schâh-zâda Mirza Nur uddîn), de Lakhnau, fils de Mirzâ Kân-bakhsch, petit-fils de Mirzâ Sulaïmân Schikoh et élève d'Atasch, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

II. ZAHID (le khwâja Wilayat Huçaïn), d'Agra, est un poëte hindoustanî mentionné par Muhcin, qui en cite des vers.

ZAHIK [2] (Mîr Gulam-i Huçaïn), de Dehli, fils de Mîr 'Azîz 'Abd ullah et père du célèbre Mîr Gulâm-i Haçan,

[1] A. « Abstinent ».
[2] A. « Rieur ».

est compté lui-même au nombre des poëtes hindoustanis les plus distingués. J'ai déjà parlé de lui à l'article HAÇAN. Je me contenterai de dire ici qu'il eut surtout de la célébrité par ses calembours et ses plaisanteries spirituelles. Il était aussi habile en musique et grand parleur. Il vivait à Faïzâbâd en 1196 (1781-1782) ; mais il est mort avant 1215 (1800-1801).

Son fils Haçan en parle dans son Tazkira et dit qu'il n'y a pas un seul de ses gazals dans lequel on ne trouve une plaisanterie. Il a écrit une bonne satire contre Saudâ. Les Biographies originales renferment des citations de ses vers.

I. ZAHIR[1] (NACÎR UDDÎN), élève de Mubtala, s'est surtout distingué comme poëte persan. Il était parti pour aller à Najaf en 'Irâc, mais il s'arrêta dans le Décan, et 'Ischc, son maître pour la poésie hindoustanie, n'en avait plus eu de nouvelles.

II. ZAHIR (ZAHÎR UDDÎN) est un écrivain contemporain dont on trouve des articles dans l'*Awadh akhbâr*.

ZAHIR KHAN (MUHAMMAD) est auteur de l'*Isrâr-i Karbala* « Exposition de ce qui a rapport à Karbala », relation, dans le sens schiite, du martyre de Huçaïn » ; petit in-folio de 52 pages, imprimé à Lakhnau et annoncé dans le Catalogue de janvier 1269 de Nawal Kischor.

I. ZAHIR[2] (le khwâja MUHAMMAD KHAN), de Dehli, fut un des élèves de Mirzâ Mazhar Jân Jânân. Il était gendre de 'Alî Nawâz Khân, et, selon Schorisch, il alla à Patna à cause de lui. Il mourut pendant le règne de

[1] A. « Associé, allié ». Ce mot est ici écrit par un *zoé* (marqué d'un *fatha*), un *hé*, un *yé* et un *ré*.

[2] A. Ce mot, écrit cette fois par un *zoé*, un *alif* (marqué d'un *kesra*) et un *ré*, signifie « évident, manifeste ».

Muhammad Schâh, après l'invasion de Nâdir Schâh (entre 1739 et 1747). Il est auteur de plusieurs pièces de vers hindoustanies. Un de ses gazals est encore chanté de nos jours par le peuple de l'Inde; il a été publié dans les « Hindee and Hindoostanee Selections » parmi les chants populaires. Voici la traduction de quelques vers de Zâhir, cités par Fath 'Alî Huçaïnî :

Zalîkha ne porta plus ses regards sur aucun objet quand elle eut vu Joseph en songe.

Sans l'amour qui colora les visages de Khusrau et de Schîrîn, celui-là n'aurait pas été jaune, ni celui-ci rouge.

Relève un peu ce voile importun avec ta grâce charmante; pour toi la modestie est un voile suffisant.

Quoique je ne me flatte pas que mes soupirs puissent produire un grand effet, toutefois il est impossible qu'ils ne fassent quelque impression sur ton cœur.

Tu as beau n'avoir d'amitié évidente pour personne, ah! ne te défends pas de quelque bienveillance envers Zâhir.

II. ZAHIR (Mîr Muhammadî), de Dehli, résidait à Agra et y exerçait la médecine. Câcim et Sarwar le mentionnent comme poëte hindoustanî.

Je pense qu'il est le même que Muhammad Zâhir[1], auteur de la traduction urdue de l'Histoire universelle de Mirkhond intitulée *Rauzat ussafâ*.

III. ZAHIR (Mîr Lutf 'Alî), fils de Mîr Muhammad Baquîr Zuhûr, élève de Hasrat, est plutôt mentionné par Schorisch comme musicien que comme poëte.

ZAHIR SINGH est auteur du *Krischna phâg* « la Poudre de Krischna » (Songs for the *holi* festival); lithographié, in-4° de 12 pages.

[1] La note manuscrite que j'ai sous les yeux semble porter plutôt *Tâhir* « juste ».

ZAHIR UDDIN[1] (le munschî) est un auteur contemporain dont on trouve dans le numéro du 19 juillet 1866 de l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat un mukhammas dont les strophes finissent par un hémistiche qui signifie :

Pourquoi l'homme intelligent ferait-il une chose dont il aurait à se repentir?

On lui doit aussi :

Le *Mufîd niswân* « Ce qui est utile aux femmes », ouvrage élémentaire pour les écoles de femmes, annoncé dans le journal de la société littéraire nommée *Tahzîb-i Lakhnau* d'avril 1870.

I. ZAIGAM[2] (le maulawî IKRAM AHMAD SAHIB MUJADDADÎ) est un écrivain hindoustanî qui jouit d'une assez grande célébrité et qui a formé de nombreux élèves.

Il est auteur de :

1° Une nouvelle rédaction du masnawî sur les « Aventures de Kâmrûp », intitulée *Kitâb-i Kalâ Kâm*. Elle a été imprimée à la typographie de Calcutta en 1848, par les soins de Muhammad Faïz ullah et du schaïkh Gulâm Safdar Sâhib. Elle forme un petit in-4° de 112 pages.

2° D'autres pièces de poésie hindoustanies.

3° Il s'occupait d'une traduction en prose du *Schirîn o Khusrau* de Nizâmî.

Zaïgam a, de plus, revu l'édition de la rédaction hindoustanie de la légende de Hâtim Taïyî, intitulée *Arâïsch-i mahfil* « l'Ornement de l'assemblée », par Haïdarî[3].

II. ZAIGAM (le maulawî GAZANFAR 'ALÎ), fils du maulawî Haïdar 'Alî, de Lakhnau, est un poëte mentionné par Bâtin dans son *Gulschan bé-khizân*.

[1] A. « L'aide de la religion ».
[2] A. « Mordant », et par suite, « lion ».
[3] Voyez son article.

I. ZAIN UL'ABIDIN[1] est auteur du *Chatr mukat* ou *Chatter makat,* histoire en vers hindis. (« Bibliotheca Sprengeriana. »)

II. ZAIN UL'ABIDIN (le munschî et saïyid), de Madras, est le même que le saïyid Huçaïn, auteur et éditeur des « Hindoostanee Selections, or Text Book, as established by the General Regulations of the army for the military students », mentionné t. Ier, p. 606. Il y en a deux éditions, la seconde de Madras, 1856, in-8°.

ZAKHMI[2] est auteur d'un Dîwân de 513 pages, imprimé à Lakhnau en 1253[3].

I. ZAKI[4] (JA'FAR 'ALÎ KHAN), de Dehli, fils de Mirzâ Mumin Beg, occupait un poste important parmi les officiers de Muhammad Schâh, et était un des familiers du nabâb 'Umd ulmulk Amîr Khân, après la mort duquel il resta sans emploi jusqu'à son décès. On raconte que l'empereur Muhammad lui donna ordre de faire un masnawî sur la pipe[5]. Il le commença, en effet; mais n'ayant pu y réussir au gré du monarque, ce fut le schaïkh Hâtim qui le termina. Mîr, à qui j'emprunte ces détails, dit que ce poëme n'est pas dépourvu de bon goût. Quatre ou cinq ans avant l'époque où Mîr écrivait sa Biographie, Zakî tenait chez lui des réunions des amis de la littérature rekhta; Mîr ne nous fait pas connaître ce qui en occasionna la cessation. Il mourut en 1178 (1764-1765).

Zakî est compté parmi les bons poëtes hindoustanis. Il avait, en effet, un talent remarquable pour la poésie rekhta, et il s'attachait à imiter le style antique. Mîr cite

1 A. « L'ornement des dévots ».
2 P. « Blessé ».
3 « Bibliotheca Sprengeriana », n° 1722.
4 A. « Pur, pieux ».
5 *Masnawî hucca.*

plusieurs vers extraits de différentes pièces de Zakî. On a entre autres de lui un poëme sur 'Alî, poëme qui est très-célèbre. Il est intitulé *Masnawî dar mancab-i Schâh-i wilâyat* « Masnawî à la louange du Roi de la sainteté ».

II. ZAKI (le schaïkh MAHDÎ 'ALÎ), de Murâdâbâd, est un poëte célèbre, fils de Karâmat 'Alî, dont les ancêtres avaient été schaïkh-zâdas de Lakhnau. Quant à lui, il avait été collecteur à Sahâranpûr, et il habitait Lakhnau lorsque Schefta écrivait. Ce fut à Dehli, où il avait reçu du roi, en considération de Cutb uddîn 'Alî Dhârî, le titre de « Roi des poëtes de l'Inde » *Malik uschschu'arâ-é Hind,* que ce biographe eut l'occasion de le voir. Il paraît qu'il fréquenta les Européens, et que c'est à leur contact avec eux qu'il doit de posséder des connaissances scientifiques rares chez les Asiatiques. Zakî s'est fait un nom dans le tarîkh, pièce de poésie très-appréciée dans tout l'Orient, et où l'on met en relief une phrase qui caractérise le fait sur lequel roule la pièce et qui en offre en même temps le chronogramme. On lui doit entre autres un cacîda remarquable à la louange d'Açaf Jâh, gouverneur de Haïderâbâd. Il est auteur d'un Dîwân rekhta que Schefta connaissait, et dont lui et Muhcin donnent quelques extraits, et en outre d'un Dîwân persan. On trouve de cet auteur contemporain un gazal de dix-neuf baïts dans l'*Awadh akhbâr* du 9 février 1869.

III. ZAKI (AÇAD UDDAULA RUSTAM ULMULK ZAKÎ KHAN BAHADUR FIL JANG, autrement dit NAWAB BAHADUR), de Lakhnau, fils aîné du nabâb Diler uddaula Agâ Haïdar, de Nischâpûr, élève de Mirzâ Sarfarâz 'Alî Câdir et de Mîr 'Alî Auçat Raschk, est auteur, entre autres, d'un Dîwân dont Muhcin cite des gazals, et d'un wâçokht

publié dans la Collection de wâçokhts imprimée à Dehli en 1849.

IV. ZAKI (MUHAMMAD), fils de Muhammad Taquî, est un jeune poëte contemporain dont les vers sont gracieux et agréables. Il est élève de Hâfiz 'Abd urrahmân Ihçan. Il est cité par Sarwar.

V. ZAKI (MÎR HAÏDAR HAÇAN), de Dehli, est un autre poëte contemporain spiritualiste, dont on trouve un cacîda de trente et un vers dans l'*Awadh akhbâr* du 7 juillet 1868.

I. ZAKIR[1] (le saïyid HUÇAÏN DOST), de Murâdâbâd, dans la province de Dehli, est compté parmi les poëtes hindoustanîs. 'Alî Ibrâhîm, le seul des biographes originaux qui en parle, ne cite de lui qu'un vers.

II. ZAKIR (MÎR JAN), de Lakhnau, fils et élève de Mîr Fakr uddîn Mâhir, est un poëte hindoustanî auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des gazals dans son Anthologie bibliographique.

III. ZAKIR (MIRZA AHMAD BEG), de Dehli, élève de Rustam Beg, est un autre poëte mentionné par Sarwar.

IV. ZAKIR (MIRZA FAZL 'ALÎ), originaire de l'Afganistan, est un poëte doué des plus belles qualités, qui habite Patna, et que nous fait connaître Schorisch.

V. ZAKIR (ZAKIR 'ALÎ) est un poëte hindoustanî mentionné par Nassâkh dans son *Daftar bé-miçâl*.

ZAMAN[2] (le saïyid MUHAMMAD), de la caste des saïyids de 'Alî[3], et natif de la ville d'Amroha, était un jeune homme qui avait beaucoup de capacité. Il se dégoûta

[1] A. « Reconnaissant ».
[2] P. « Temps ».
[3] C'est-à-dire, de ceux qui descendent de 'Alî par tout autre que par ses fils Haçan et Huçaïn.

bientôt des choses du monde, prit le froc des derviches, et se retira dans un jardin. Il mourut assez longtemps avant la rédaction du Tazkira de Sarwar. Ses poésies ne sont pas en grand nombre, mais elles sont empreintes du véritable génie poétique. Voici la traduction d'un vers que Mashafî cite de cet écrivain :

La rose a bien la fraîcheur de ta joue, mais elle n'a pas son éclat; le narcisse ressemble bien à ton œil, mais il n'a pas les cils aigus qui percent les cœurs.

Outre l'écrivain qui précède, Karîm nous en fait connaître un second dont il n'indique pas les prénoms et surnoms, et qui est auteur d'un cacîda à la louange d'Ahmad Khân, fils de Dost Muhammad, chef des Afgâns, célèbre par la dernière guerre du Caboul.

Sarwar parle aussi d'un *Zamân* du Décan, qui est peut-être le même.

ZAMIN [1] (GULAM) est auteur d'un masnawî intitulé *Nazm-i guhar* [2] « le Fil de perles », composé en 1215 (1800-1801).

Le Dr Sprenger en a vu un manuscrit de 130 pages de 13 vers, qui commence par un vers dont il donne le texte et qui signifie :

L'empire du monde est à toi, ô mon Dieu; il est à toi de toute éternité et à jamais!

I. ZAMIR [3] (le saïyid HIDAYAT 'ALÎ KHAN), de Dehli, nommé aussi *Nacîr uddaula Bakhschî ulmulk Açad Jang Bahâdur,* se retira de Dehli à Patna, où il se fit connaître par sa bravoure et par sa générosité. Il était parent

[1] « Garant ».
[2] Ce titre offre le chronogramme de la date de la rédaction du poëme.
[3] A. « Esprit ».

du nabâb Schujâ' ulmulk Muhammad 'Alî Wardî Khân Mahâbat Jang. Il occupa avec distinction, pendant quelque temps, le poste de sùbadâr de 'Azîmâbâd ; puis il alla à Dehli et dans les environs de cette ville, chargé d'une mission du gouvernement ; et dans les premiers temps du sultanat de Schâh 'Alam, il revint à 'Azîmâbâd. Enfin il mourut à Huçaïnâbâd. Il a laissé un bon nombre de vers hindoustanis, et il en a composé aussi quelques-uns en persan. J'ai donné dans ma « Notice sur les fêtes populaires des Hindous[1] » un *holî* de ce poëte, chant que je crois devoir reproduire ici, à cause de son intérêt ethnographique :

C'est pour le *holî,* je le vois, que tu as teint de couleur *jaune*[2] ton visage vermeil, et que ta tête ressemble au safran épanoui.

Quelle est donc cette fête dont la venue met en mouvement chaque maison de la ville? Pourquoi tout est-il teint en *jaune?*...

A la nuit je me suis rendu à la réunion du holî : charmant coup d'œil ! tout était *jaune.*

Quelle description ferai-je de cette assemblée? Tous les amis étaient assis, vêtus de *jaune.*

On avait placé des lustres éclatants autour de la salle; les portières étaient couleur de safran, les rideaux étaient *jaunes.*

Les femmes, ornées de leur corset serré, s'étaient couvertes avec coquetterie de châles *jaunes.*

Ces houris étaient assises symétriquement, rang par rang; elles s'étaient parées de colliers d'or *jaune.*

Leur pantalon avait pour ornement un galon d'or *jaune.* Chacune avait mis autour de son cou des guirlandes de roses *jaunes.*

Ces beautés *jaunes* étaient satisfaites de leurs charmes.

De tout côté les sarbacanes lançaient de la poudre avec force. La terre et le ciel étaient *jaunes.*

[1] Page 44, et dans le « Journal des Savants », 1832, p. 485.

[2] Tous les vers se terminent par le mot *zard,* qui signifie « jaune ».

C'était à qui jetterait plus de poudre *jaune* de sa fiole, tout en devenait *jaune*.

Tout était *jaune* par la poudre des sarbacanes ; les boucliers de talc[1], qui brillaient dans toutes les mains, n'en garantissaient personne.

Des femmes charmantes, assises sur un sofa *jaune*, se trouvaient ainsi placées au milieu de tous ceux qui prenaient part au jeu.

Devant elles étaient placées des boîtes de bétel d'or *jaune*, artistement arrangées. Chacune était, pour la beauté, la reine du temps.

En les voyant, que de gens dont l'amour altéra les traits et rendit le visage *jaune !*

Dans cette nuit, mes yeux contractèrent la jaunisse; que dis-je ! elle pénétra même mes os.

Zamir, ta description s'est bien assez prolongée : elle est elle-même teinte en *jaune*[2].

II. ZAMIR (LALA GANGA-DAS), kâyath, élève de Muhammad 'Ischc pour la poésie persane, et de Muhammad Nâcir uddîn Nâcir pour la poésie rekhta, est un célèbre poëte habile en géomancie, mentionné par Câcim. Zukâ nous apprend, comme une chose digne de remarque, que Zamîr sait le sanscrit, ce qui prouve que la connaissance de cette ancienne langue est rare même parmi les Hindous instruits. Il est mort peu de temps avant la rédaction du Tazkira de Sarwar.

III. ZAMIR (le schaïkh MADARÎ), d'Akbarâbâd, élève de Walî-i Muhammad Nazîr et de Schâh Muhammadî Bédar, est un poëte mentionné par Câcim.

IV. ZAMIR (THAKUR-DAS), du Bengale, est auteur de poésies hindoustanies dont Abû'lhaçan cite un cacîda.

[1] On se sert, dans ce jeu, d'élégants boucliers de talc pour se garantir le visage des atteintes trop vives de la poussière.

[2] A cause des adjectifs *za'frânî*, *zard* et *basantî*, signifiant « jaune », qui s'y trouvent si souvent répétés.

Il avait acquis une grande habileté à écrire en anglais, et il était employé par le nabâb Açaf uddaula Khân lorsque Abû'lhaçan passa par Murschidâbâd, en route pour Calcutta, selon ce que nous fait savoir ce biographe.

V. ZAMIR (le pandit NARAYAN-DAS), de Dehli, dont le *Quirân ussa'âdaïn* cite un grand nombre de vers persans, est sans doute le même que le pandit Dharm Nârâyan, Hindou instruit et spirituel qui a pris pour takhallus le nom de *Zamir,* ainsi qu'on le voit dans la notice qui le concerne dans le *Quirân ussa'âdaïn* du 1er mars 1848. Il est fils de Bischan Nârâyan. On lui doit des poésies remarquables en urdû et en persan, et la traduction en hindoustanî de plusieurs ouvrages :

1° De l'« Économie politique » de Mill, dont il y a deux éditions, une en urdû [1] et l'autre en bhâkhâ [2] ;

2° D'une « Histoire abrégée d'Angleterre » *Tarîkh-i Inglistân* [3] ;

3° En outre, Dharm a été le premier rédacteur du journal littéraire hebdomadaire qui paraît à Dehli sous le titre de *Quirân ussa'âdaïn* « la Conjonction des planètes d'heureux augure » .

Dharm n'avait que vingt-deux ou vingt-trois ans en 1849. C'est à partir de cette même année qu'il est directeur de la typographie d'Indore nommée « Maharaj Holkar Press » , et qu'il y imprime un journal urdû sous le titre de *Malwâ akhbâr* « les Nouvelles du Malwâ ».

1 « Mill's Political Economy » ; Dehli, 1844-1846, in-8° de 160 pages.

2 Il y a aussi une traduction urdue des « Elements of Political Economy, by Wayland », imprimée à Dehli en 1845.

3 « History of England from Goldsmith, abridged by Pinnock » ; Dehli, in-8° de 504 pages, « Vern. Transl. Society ». Il y a un ouvrage urdû qui porte le titre hybride de *Tarîkh-i England* « Histoire d'Angleterre », de 300 pages petit in-8°, sans désignation de lieu ni de date, mais probablement lithographié à Calcutta.

Ce journal, qui est patroné par le mahârâj Holkar et par Sir R. N. C. Hamilton, est imprimé sur deux colonnes, une en hindî, caractères dévanagaris, et l'autre en urdû, caractères persans. Toutefois, il ne contient guère que les nouvelles courantes.

On doit aussi à Dharm le *Tarîkh-i khândân-i Sindiyâ* « Histoire de la dynastie Sindhiya », en urdû, imprimée à Indore en 1850. On a donné la même année, dans la même ville, une édition hindie du même ouvrage. Ces deux versions avaient paru préalablement dans le *Malwâ akhbâr*.

Dharm a publié en 1851, à la même imprimerie :

1° Une géographie en hindî sous le titre de *Bhûgol darpan* « le Miroir du globe [1] » ;

2° Un recueil de morceaux choisis dans les poëtes hindis (« Selections of hindee poets ») intitulé *Sabhâ bilâs* « les Plaisirs de la réunion », qui n'est peut-être qu'une édition nouvelle de l'ouvrage de Lâl portant le même titre ;

3° Un *Baitâl pachîcî*, etc.

VI. ZAMIR (Nadîr uddîn), poëte hindoustanî qui était à la fois avare et grand preneur d'opium. Il est mentionné par 'Ischc.

VII. ZAMIR (Mîr Muzaffar Huçaïn), de Lakhnau, est un poëte contemporain célèbre qui était plein de vie en 1848. Il est fils de Mîr Câdir 'Alî et élève de Mashafî.

On lui doit :

1° Un *Mi'râj-nâma* « Livre de l'ascension », masnawî

[1] Un ouvrage hindî qui porte le même titre a été publié à Calcutta en 1840, in-12 de 146 pages, et aussi en 1845 et 1846, in-8°. Le même ouvrage a été publié en urdû sous le titre de *Mirât ulacâlîm* « le Miroir des climats ; Calcutta, 1836, in-12 de 180 pages.

sur l'ascension du prophète, composé en 1227 (1812), dont il y avait un manuscrit à la bibliothèque du Top khâna de Lakhnau, de 94 pages de 17 baïts [1], et qui a été imprimé, je crois, à Lahore, en 124 pages [2];

2° Un masnawî sur les miracles des imâms, dont il y avait un manuscrit à la bibliothèque de Farah-bakhsch, de 244 pages de 15 baïts;

3° De nombreux marciyas, genre dans lequel il excellait;

4° Un Dîwân dont Muhcin donne des gazals dans le *Sarâpâ sukhan.*

I. ZAR [3] (Mîr Jîwan) était originaire du Cachemire; mais il fut élevé à Dehli, où il fréquenta les meilleures sociétés littéraires. C'était un jeune homme passionné, qui avait beaucoup de talent pour la poésie. Mashafî avait eu occasion de le voir souvent, soit à Dehli, soit à Lakhnau. A l'époque où Mashafî écrivait sa Biographie (en 1793-1794), Zâr avait plus de trente ans. Bénî Nârâyan en cite un mukhammas.

II. ZAR (Mîr Mazhar 'Alî), homme très-recommandable, disciple du spiritualiste le maulawî Schâh Hafîz ullah, fut un des officiers du nabâb Mirzâ 'Alî Khân Bahâdur, de Faïzâbâd, probablement le même que Mashafî nomme *Ahmad 'Alî Khân Schaukat Jang.* Il faisait de temps en temps des vers urdus. Les biographes originaux en citent quelques-uns. Kamâl l'avait vu à Lakhnau, où il résidait, et il en cite plusieurs vers.

[1] On a imprimé un ouvrage du même titre en 64 pages dans le dialecte hindoustanî des Laskars. Voyez J. Long, « Descript. Catalogue of bengali books », p. 95.

[2] Cette édition est mentionnée dans le « Descriptive Catalogue » du même J. Long, édition de 1867, p. 38.

[3] P. « Désir ».

III. ZAR (MUGAL BEG). 'Alî Ibrâhîm dit seulement que cet écrivain hindoustanî était lié avec le célèbre Muhammad Taquî Mîr, et il donne un de ses vers. Il est le même probablement que Schorisch nomme *Bahâdur Beg*[1].

IV. ZAR (BURHAN UDDÎN KHAN) occupait un poste de confiance auprès du sultan de Dehli, Akbar II, poste que lui avaient valu son instruction, sa belle plume *schikasta,* et son caractère aimable. Il s'est distingué comme poëte urdû et par son habileté dans la littérature arabe et persane. Sarwar et Schefta le mentionnent dans leurs Tazkiras.

V. ZAR (MIRZA SANGUÎN), parent du nabâb Munîr uddaula, est un poëte contemporain, élève de Fidwî, qui réside à Murschidâbâd. Il est mentionné par Schorisch et par 'Ischquî.

VI. ZAR (le saïyid SALAMAT 'ALÎ), de Cawnpûr, fils du saïyid Mukhtâr 'Alî et élève de Mîr Ikrâm 'Alî Tawânâ, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers.

VII. ZAR (LALA DHANPAT RAÉ), élève du khwâja Wazîr, est un poëte urdû mentionné aussi par Muhcin, qui en cite des vers.

VIII. ZAR (MENDU LAL), de Bareilly et habitant de Lakhnau, fils de Lâlâ Schankar Lâl, neveu (fils d'oncle) du râjâ Kandan Lâl Bahâdur, élève du khwâja Wazîr et de Tûtî Râm 'Acî, est auteur d'un Dîwân rekhta dont Muhcin cite des vers, et d'un Dîwân persan.

ZARI[2] (SOPAN), de Patna, élève de Mîr Muhammad Rizâ, est un poëte cité par 'Ischquî, et mort en Bengale.

[1] Voyez Sprenger, p. 306, premier *Zâr*.
[2] P. « Lamentation » (*zârî*).

I. ZARIF[1] (Khuda-Wirdî Khan[2]), de Dehli, jeune frère de Sa'âdat Yâr Khân Ranguîn, qui revoyait ses vers, avait aussi pris le takhallus de *Bétâb*. Il est auteur de poésies hindoustanies dont Câcim fait l'éloge. Il est militaire de profession, ami de Sarwar et élève de Mamnûn.

II. ZARIF (Lala Bénî-praçad Anjahanî), de Lakhnau, fils de Roschan Lâl, jeune frère de Channî Lâl Harîf, et élève de Mashafî, est auteur d'un Dîwân dont Muhcin cite des vers dans son Tazkira.

I. ZARRA[3] (Jîné-das[4]) est un écrivain cité par Mannû Lâl dans son *Guldasta-i nischât*. Voici la traduction d'un de ses vers :

Secourez le faible, jetez la semence du bien; le monde est une eau courante, lavez-y vos mains.

II. ZARRA (Lala Schankar Lal), natif de Lakhnau et de la tribu des kâyaths, élève de Mîr 'Alî Auçat Raschk, est un poëte hindoustânî dont Muhcin cite des vers dans son Anthologie.

III. ZARRA (Mirza Raja Ram-nath) occupait auprès de Schâh 'Alam un poste important. C'est parce que ce dernier souverain réel de Dehli avait pris pour surnom poétique le mot *aftâb* « soleil », que notre poëte prit de son côté, par modestie, celui de *zarra* « atome ». Quoique Hindou de naissance, ainsi que son nom l'annonce, il professait l'islamisme, et même, à la fête du muharram, il récitait des marciyas de sa composition. Bien plus, vêtu de vert, il donnait de l'eau aux passants,

1 A. « Gentil ».
2 Zukâ le nomme *Khudâ-Burdî Khân*.
3 A. « Atome ».
4 « Serviteur de Jina », saint personnage de la secte des jaïns.

pour honorer la soif que souffrit Huçaïn avant d'*accomplir son martyre*, et il distribuait des aumônes ; enfin, au onzième jour, il se réunissait à la procession qu'on fait pour transporter en grande pompe le cénotaphe de l'imâm. C'est à Karîm que nous devons ces détails.

ZATALI ou ZATALLI[1] (Mîr ou Mirza Ja'far), natif de Narnaul et habitant de Dehli, plus connu, selon Mîr, sous le simple nom de *Ja'far*, qui est en effet son takhallus, est un auteur très-distingué qui a écrit tant en prose qu'en vers, sous le règne de Farrukh Siyar. Il fut la rareté de son siècle et la merveille de son temps. Grands et petits le considéraient et l'aimaient. Lorsqu'il allait en la maison de quelqu'un, il écrivait sur un morceau de papier l'éloge du maître de la maison, et sur un autre il en traçait la critique. S'il avait à se louer de sa politesse, il lisait l'éloge ; sinon, il mettait en circulation la satire. Malheureusement ses vers, dont le style est, du reste, soigné, sont souvent fort obscènes. Ils ont été réunis en un Dîwân très-volumineux, mêlé de prose et de vers, et la collection entière de ses poésies porte le titre de *Kulliyât* « Œuvres complètes ». Il existe dans la bibliothèque du Nizâm d'Haïderâbâd un manuscrit de ces *Kulliyât* qui se compose de deux volumes.

Zatalî est aussi auteur d'un *Bayâz* « Album », dont il existait un exemplaire dans la bibliothèque de Muhammad-bakhsch, et d'un ouvrage intitulé *Hazliyât* « Facéties », genre pour lequel il avait beaucoup de goût. C'est un recueil de plaisanteries et de jeux de mots, dont

[1] I. « Babillard », adjectif dérivé du mot hindoustanî *zatal* ou *jatal* « babil ».

Feu F. Falconer pensait qu'il faut prononcer ce mot *Zatallî* avec un *taschdîd* sur le *lâm*. J'ai trouvé en effet qu'il fallait nécessairement le prononcer ainsi dans un vers, à cause de la mesure.

Sir Gore Ouseley possédait un exemplaire dans sa belle collection.

Zatalî ou Zatallî est aussi appelé *Zatalî Atalî*. Kamâl dit, comme Mîr, que *Ja'far* est le takhallus de cet écrivain, et, en effet, il le prend dans ses poésies. Il paraît qu'il est auteur d'un poëme intitulé *Schâh-nâma*. J'ignore si c'est une traduction, une imitation ou un abrégé de celui de Firdaucî, ou bien un ouvrage original. Quoi qu'il en soit, Kamâl en cite quelques vers moitié persans, moitié hindoustanis, et quelques lignes de prose dans le même style, particulier à Zatalì, et qui le rend presque inintelligible.

Ce poëte célèbre, le premier de l'Inde dans le genre plaisant, était contemporain de Bédil.

Outre les ouvrages de Zatalî que j'ai signalés, on trouve aussi à la Bibliothèque de l'East-India Office un autre ouvrage de lui intitulé *Gufta-i Ja'far Zatallî* « Discours de Ja'far Zatallî ». C'est un recueil en vers et en prose, moitié en hindoustanî et moitié en persan. Dans quelques poëmes persans, Zatalî a mêlé des mots hindoustanis ; dans d'autres, il mêle non-seulement des mots, mais des phrases appartenant aux deux langues.

On a publié à Dehli en 1853 une édition des œuvres poétiques de Zatalî sous le titre de *Kulliyât Ja'far Zatallî* (« Poems and witticisms »)[1]; il y en avait trois exemplaires à la bibliothèque du palais impérial de Dehli lors du pillage.

I. ZAUC[2] (le munschî Aça Ram), de Patna, est un poëte cité dans le *Maçarrat afzâ* comme élève de Fidwî.

[1] Dans le « Catalogue Williams and Norgate » de juillet 1858, n° 306, le même ouvrage porte simplement le titre de *Ja'far Zatalî*.

[2] A. « Goût ».

II. ZAUC (le schaïkh Muhammad Ibrahîm), de Dehli, élève de Mirzâ Gulâm-i Raçûl Schauc; a été, dît-on, le plus célèbre des poëtes contemporains, celui dont la réputation a acquis le plus de popularité parmi ses compatriotes, qui le considèrent même comme le meilleur poëte urdû. Il a reçu le titre officiel de *Malik uschschu'arâ* « Roi des poëtes », titre que l'opinion publique lui avait décerné. On l'a aussi appelé le *Khacânî*[1] *de l'Inde,* et ce nom est même son second takhallus. Schefta le nomme « le Perroquet du champ des cannes à sucre de l'éloquence ». Schefta ajoute, dans son style figuré, que « la riche imagination de Zauc embellit l'éclat de la rose et de la tulipe », et que « la flamme de sa pensée réduit le cœur en cendres comme le papillon[2] ». Sabhâyî (Imâm-bakhsch) le mentionne comme le premier des poëtes vivants alors; il se sert pour le louer d'expressions hyperboliques, et il cite vingt-cinq pages de ses vers. Muhcin en cite aussi des vers.

Zauc excellait dans le gazal et le cacîda, genres dans lesquels il a surpassé, selon Dharm Nârâyan dans son *Quirân ussa'âdaïn,* Mîr et Saudâ eux-mêmes. Il est auteur d'un Tazkira et d'un Dîwân, ouvrages dont Mr. Boutros, de Dehli, possédait des copies. Ses vers s'élèvent à cent mille, selon Dharm Nârâyan. Il a de nombreux élèves, et du matin au soir il n'est occupé qu'à corriger les vers qu'on lui soumet; mais personne n'a pu imiter son style admirable. Il a été entre autres le maître du prince royal Zafar, monté, sous le nom de *Sirâj uddîn* « la Lampe de la religion[3] », sur le trône de Dehli, d'où il

[1] Poëte persan très-célèbre.
[2] Allusion au papillon qui va se brûler à la flamme de la bougie.
[3] Celui même qu'on a appelé le dernier Mogol.

est si déplorablement descendu, et qui a fait lui-même avec succès des vers hindoustanis[1] sous la direction de notre poëte, qui avait le titre officiel de *'Umdat ustâdîn* « Pilier des précepteurs ». Sarwar et Schefta donnent plusieurs pages des vers de Zauc. Imâm-bakhsch en cite aussi dans son *Hadâyic ulbalâgat.*

Zauc avait environ cinquante ans en 1847. Il appartenait à la secte des schiites, dont font partie les Persans et beaucoup d'Indiens. Voici la traduction de deux de ses vers, où respire malheureusement, comme dans la plupart des vers mystiques musulmans, la doctrine philosophique du panthéisme :

Mon regard a vu tout ce qui est semblable à toi, et il ne t'a pas aperçu; tu es dans mes yeux, et toutefois tu leur es caché.

La science est quelque chose; mais l'humanité est aussi quelque chose *qui y met des bornes.* Ainsi tu as beau apprendre à parler au perroquet, il n'en reste pas moins un simple oiseau.

Je pense que ce poëte est le même que Câcim cite comme un écrivain de la nouvelle école et comme élève de Muhammad Nacîr uddîn Nacîr. Il est mort en 1271 (1854-1855), ainsi que nous l'apprenons par un tarikh hindoustanî qui fait partie du Dîwân de Nassâkh intitulé *Daftar bé-miçâl.*

I. ZAUQUI[2] (SCHAH) était un faquîr errant, auteur de chants hindoustanis très-appréciés dans les bazars de

[1] Voyez l'article qui lui est consacré dans cet ouvrage. Sprenger, sur des *on dit* apparemment, attribue même à Zauc le Dîwân qui a été publié sous le nom de Zafar (le sultan de Dehli).

[2] A. P. « Joyeux », etc., adjectif dérivé du mot arabe *zauc* « goût »; et par suite, « délices, joie, plaisir », etc.

l'Inde. Voici la traduction d'un vers de lui cité par Mannû Lâl :

Elle tient en ses mains un arc et une flèche, et moi je suis là. A quoi peut me servir la prudence? le destin désigne sa victime.

Schefta et Karîm parlent d'un Zauquî de Lakhnau et d'un Zaucâ de Bénarès auxquels se rapporte ce que je dis de Zauquî, c'est-à-dire que c'est un derviche tête et pieds nus qui fait avec succès des vers hindoustanis. Il y a sans doute ici quelque confusion, et il s'agit probablement du même individu, né peut-être à Bénarès et vivant à Lakhnau, ou *vice versa.*

Toutefois Sprenger les sépare en deux articles, savoir :

Zaucâ (Schâh), de Bénarès, qui alla à Mirat, et

Zauquî (Schâh), de Lakhnau, mort avant 1221 (1806-1807).

II. ZAUQUI (Ram), de Murâdâbâd, cité dans le *Gulschan bé-khâr,* était élève de Menhdî 'Alî Zakî et parfumeur de profession. Schefta et Sarwar nous font savoir que, dans le temps du *holî,* qui est le carnaval des Hindous, il récitait dans les rues et les marchés, revêtu du costume des joueurs de flûte, des vers de sa composition, apparemment des pièces de vers nommées *horî* ou *holî.*

ZAYI'[1] (Nizam uddîn Ahmad), de Balgrâm, contemporain du schaïkh 'Alî Hazîn, dont il a partagé la célébrité comme écrivain persan, s'est aussi distingué comme lui dans la poésie urdue. Il est mentionné par Schefta.

ZIHN[2] (Mîr Muhammad Musta'ad) est un poëte hin-

[1] A. « Celui qui éprouve une perte ».

[2] A. « Esprit, capacité ». Dans l'exemplaire que je possède du Taz-

doustanî qui fut lié d'amitié avec Fath 'Alî Huçaïnî. Il mourut à la fleur de l'âge.

I. ZIKR [1], de Dehli, est mentionné par 'Ischquî parmi les poëtes hindoustanis, quoiqu'il n'eût alors que quatorze ans, parce que, apparemment, il annonçait un talent précoce.

II. ZIKR (Mîr Huçaïn), de Murâdâbâd, est un poëte cité par le même biographe.

ZINAT [2] (le munschî Amîr 'Alî) a été, après le munschî Amân 'Alî, rédacteur du *Kaschf ulakhbâr* « le Révélateur des nouvelles », journal hindoustanî de Bombay [3]. Pour prendre cette rédaction, il a quitté celle du *Barc-i khâtif* « l'Éclair saisissant ».

ZINDA [4] ou ZINDA-DIL (Har-sahaî Misr), de Sikandarâbâd, était brahmane de caste, médecin de profession, et poëte par goût. Il est mentionné par Sarwar.

I. ZIRAK [5] (Lala Lakschman Narayan), de Dehli, de la sous-caste des kâyaths, nâïb ou trésorier à Bareilly, est un poëte contemporain mentionné par Schefta, à qui on doit, outre des poésies urdues, un ouvrage sur le système solaire, intitulé *Majmû'a nizâm-i schamsiya* « Compilation sur le système solaire », imprimé à Bareilly en 1849 [6]. Je pense que c'est le même ouvrage qui est indiqué dans le Catalogue des livres de l'East-

kira de Fath 'Alî Huçaïnî, on a écrit *Zahîn*, mot appartenant à la même racine arabe, et signifiant « spirituel, sagace », etc.; mais je pense que c'est par erreur, les takhallus étant généralement des noms d'action.

[1] A. « Souvenir. »

[2] A. « Ornement, parure », etc.

[3] *Akhbâr-i 'Alam* de Mirat, numéro du 14 janvier 1869.

[4] P. « Vivant ». Le composé *zinda-dil* a le même sens, mais il signifie à la lettre « cœur vivant ».

[5] P. « Rusé ».

[6] « Friend of India », numéro du 27 janvier 1850.

India Library sous le titre de *Mukhtaçar ahwâl,* etc. « Abrégé de ce qui concerne le système solaire », Bareilly, 1848, in-8°, si ce n'est que ce volume est probablement une première édition de l'autre.

II. ZIRAK (JAÏ-SUKH RAÉ) est un Hindou de la tribu des kâyaths, habitant de Dehli, habile en arabe et bon poëte hindoustanî, mentionné par Sarwar.

ZISCHT [1] (le schaïkh GULAM-I MUHÎ UDDÎN) est un auteur hindoustanî natif de Mangalpûr, dans le district de Kattac, province d'Orissa. Il fut attaché en qualité de munschî au respectable Sir Gore Ouseley, mort à Londres il y a peu d'années. On lui doit entre autres un poëme urdû du genre masnawî intitulé *Tauwallud-nâma* [2] « Livre de la naissance », poëme dont je possède un manuscrit que je dois à la généreuse obligeance de feu D. Forbes. Ce poëme célèbre la naissance de Mahomet, et rapporte tout ce que les historiens originaux nous ont fait connaître sur les premières années du législateur des Arabes. Il est correctement écrit, avec tout l'enthousiasme d'un fervent musulman. On en jugera par la traduction de quelques-uns des premiers vers.

Dieu est unique : il n'y en a pas d'autre ; *mais* on ne saurait séparer de Dieu Mahomet.

Si l'Éternel n'eût créé ce prophète, sa divinité n'aurait pas été convenablement célébrée.

C'est pour Mahomet que, d'un mot, Dieu produisit le monde : si ce n'eût été à cause de lui, ni la terre ni les cieux n'existeraient, tout serait encore dans le néant, etc., etc.

1 P. « Laid ».

2 Le Rév. J. Long, dans son « Descriptive Catalogue », p. 95, indique comme hindoustanî un livre sur le même sujet, mais dont le titre est bengalî, savoir : *Hajater tawallud* pour *Hazrat kâ tauwallud* « la Naissance de S. S., *er* étant en bengalî la particule du génitif.

Zischt a aussi rédigé une excellente grammaire persane intitulée *Chahâr gulschan* « les Quatre jardins », que D. Forbes a eu l'occasion de consulter avec fruit pour son propre travail sur le même sujet.

I. ZIYA (Miyan ou Mîr Ziya uddîn), de Dehli, prit pour takhallus le mot *Ziyâ*[1], qui fait partie de son titre honorifique. Il fut contemporain de Saudâ, l'ami et le disciple de Mîr Taquî et le maître du célèbre Haçan, auteur du *Sihr ulbayân*, lequel l'a beaucoup loué et avait en lui une grande confiance. C'est un poëte hindoustanî très-distingué. Il alla de Dehli à Lakhnau, où il passa quelque temps, et où plusieurs littérateurs, à qui il donna le goût de la poésie hindoustanie, se formèrent sous lui. Il a surtout écrit des gazals, mais pas de cacîdas et peu de masnawis. Ses poésies ont été réunies en un Dîwân, lequel est très-estimé. A la fin de sa vie, il alla demeurer à 'Azîmâbâd (Patna), et y vécut dans la solitude et la retraite, dans le contentement (αὐτάρκεια) et la contemplation. Il résidait dans cette dernière ville en 1196 (1781-1782), époque où 'Alî Ibrâhîm écrivait son Tazkira. Lutf nous apprend qu'il y mourut, sans préciser l'époque de son décès. On trouve quatre pages des vers de ce poëte dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm*.

II. ZIYA (Mirza Ziya-bakht Bahadur), fils du prince royal Mirzâ Farkhund-bakht, eut dès son enfance du goût pour la poésie, et il y a en effet réussi, surtout dans le gazal. Sarwar, qui le mentionne, nous fait savoir qu'il est auteur de compositions poétiques très-estimées.

III. ZIYA (Lala Kanjî Mal), originaire de Caboul et élève de Mashafî, est un poëte mentionné par Kamâl, qui en cite trois gazals.

[1] A. « Lumière, splendeur ».

IV. ZIYA (le schaïkh Walî ullah), de Dehli, mentionné par Fath 'Alî Huçaïnî Gurdézî, est probablement le même poëte dont Kamâl cite quelques vers et qu'il dit s'être rendu plus fameux par sa passion pour les femmes que par ses poésies.

V. ZIYA (Walî ullah), d'Agra, mentionné par Muhcin, qui en cite des vers, ne serait-il pas le même que le précédent?

VI. ZIYA, d'Ahmadâbâd, est un autre poëte, dit *ancien,* mentionné par Kamâl, qui ne donne sur lui aucun détail.

VII. ZIYA (le saïyid Muhammad Mîr), de Lakhnau, fils de Mîr Muhammad Taquî et élève de Mirzâ Muhammad Haçan Muznib, *alias* Choté Mirzâ, est un poëte mentionné par Muhcin, qui en cite des vers dans son Tazkira.

VIII. ZIYA est une femme poëte mentionnée par Sarwar.

IX. ZIYA (le munschî Waris 'Alî), de Dacca, est un élève de Nassâkh, qui en cite trois tarîkhs sur son Dîwân, à la suite de cet ouvrage.

X. ZIYA (Ziya uddîn) est un poëte contemporain d'un talent ordinaire, qu'il ne faut pas confondre avec le premier Ziyâ uddîn, un des écrivains les plus estimés du siècle dernier. Celui-ci est sans doute le même à qui on doit un ouvrage intitulé d'après son nom *Tuhfa Ziyâya* « le Cadeau de Ziyâ », lequel est un traité du mariage sous le point de vue religieux et sur d'autres articles de la religion musulmane. Il est écrit en dialecte dakhnî et imprimé.

Cet écrivain serait-il le même que Ziyâ uddîn cité ci-après?

ZIYA UDDIN[1] (le maulawî MUHAMMAD), professeur adjoint d'arabe au collége de Dehli (en 1866), est auteur d'un ouvrage écrit en urdû et intitulé *Uçûl-i 'ilm-i tab'iyt* « Principes de philosophie naturelle », et aussi *Makhzan uttab'iyat* « le Trésor de la nature », selon une autre rédaction en style plus classique, d'après « Paley, Introduction to natural philosophy ». Cet ouvrage a été d'abord publié à Dehli en 1845, in-8° de 422 p., par la Société « For the diffusion of useful knowledge[2] ». Il y en a eu d'autres éditions : de Lahore, 1862, grand in-8°, en deux parties, la première de 122 p. et la seconde de 130 ; et de Dehli, 1863.

Cet écrivain a coopéré à l'« Histoire de l'Inde (*Wâqui'ât-i Hind*) » de Karim uddîn, en la collationnant avec les ouvrages persans originaux et autres, en compagnie dans ce travail de Râm Chand.

Il a aussi donné ses soins à la publication du *Khulâça nizâm-i schamsî* de Bansidhar.

Enfin il est l'éditeur du journal urdû hebdomadaire de Murâdâbâd intitulé *Rohilkhand akhbâr* « les Nouvelles du Rohilkhand ».

ZIYAN[3], du Décan, auteur de plusieurs poëmes, est mentionné par Sarwar.

ZIYAYI[4] (MÎR BADR UDDÎN), de Dehli, est mentionné par Muhcin, qui donne un échantillon de ses poésies.

ZOR[5] (MIRZA DAUD BEG), de Dehli, et originaire de l'Irân, c'est-à-dire de la Perse, était un militaire qui apprit l'art de la poésie sous son frère aîné Mahmûd

[1] A. « L'éclat de la religion ».
[2] Cette première édition est suivie d'un petit traité sur l'électricité.
[3] P. « Dommage ».
[4] A. « Lumineux ».
[5] P. « Force ».

Beg, connu sous le takhallus de *Schor*, et poëte lui-même[1]. Ce dernier écrivain est aussi nommé quelquefois *Aslû Beg Schor* et *Malhû Beg Schor*.

ZU'F[2] (Gulam 'Abbas), habitant de Lakhnau, où il était fabricant de miroirs, fils du schaïkh Muhî uddîn et élève d'Amîr Ahmad Amîr pour la poésie hindoustanie, est classé parmi les poëtes urdus par Muhcin, qui en cite des vers.

ZUHA[3] (le maulawî Gulam Raçul), du village de Balânwân, dans le pargâna de Sendela, des dépendances de Lakhnau, fils du schaïkh Muhammad-panâh et élève du nabâb 'Aschûr 'Alî Khân Bahâdur, est un poëte hindoustanî dont Muhcin cite des gazals dans son Tazkira.

I. ZUHRA[4] (Amrao Jan), de Lakhnau, jeune dame qui est une habile poétesse et qui a acquis de la célébrité par son esprit. Elle est élève de Mirzâ Agâ 'Alî Schams (*soleil*), et, grâce à son maître, sa réputation est plus éclatante que le *soleil*. « La langue de Zuhra fait briller son maître, car l'élève est la gloire du maître. Au moyen de Zuhra, en effet, le souvenir de Schams est sans cesse remis en mémoire, et sont rappelées toutes les subtilités de l'art des vers qu'il a si bien exposées. Quelle est la réunion littéraire où on ne désire pas posséder Schams et Zubra? »

Après s'être ainsi exprimé sur le compte de cette femme auteur, Ranj en cite trois gazals, et j'en trouve un aussi dans le numéro du 6 juillet 1869 de l'*Awadh*

[1] Voyez l'article qui concerne cet écrivain.
[2] A. « Faiblesse ».
[3] A. Ce mot, qui est ici écrit par un *hé*, sixième lettre de l'alphabet arabe, signifie « la matinée ».
[4] A. « La planète Vénus ».

akhbâr, précédé d'un autre de Muschtarî [1], rivale de Zuhra.

II. ZUHRA (NACÎBAN) est une très-habile musicienne. Elle était attachée à la maison du dernier roi de Dehli Abû Zafar, en qualité de cantatrice. Elle a une fort belle voix et elle est célèbre dans l'Inde parmi les chanteurs. Le nom de *Zuhra* « Vénus » lui fut donné par le roi, et elle le prit pour takhallus; car elle est aussi poëte, et Ranj, qui la mentionne dans son Tazkira des Indiennes auteurs, en cite des vers.

I. ZUHUR [2] (MUHAMMAD SCHAH) est un poëte hindoustanî dont Mannû Lâl cite un vers qui signifie :

Cet œil en pleurs est resplendissant de beauté : telle est la lune; elle brille d'un plus vif éclat dans la saison des pluies.

II. ZUHUR (LALA SCHÎV SINGH) vivait à Agra sous le règne d'Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh. Il se distingua par son talent poétique et obtint de la célébrité. Le Dîwân d'Yaquîn paraît lui avoir servi de modèle.

III. ZUHUR (MIRZA 'ALÎ), de Dehli, est célèbre par un marciya dont il est auteur sur la mort de l'imâm Huçaïn, le prince des martyrs. Il est mentionné dans le *Maçarrat afzâ.*

IV. ZUHUR (le hâfiz ZUHUR ULLAH BEG), originaire du Tûrân et natif de Dehli, est auteur de poésies hindoustanies dont Schefta cite un fragment.

V. ZUHUR (ZUHUR ULLAH) est un poëte du temps de Muhammad Schâh, qui est mentionné par Sarwar et Zukâ. Il paraît être le même que Zuhûr ullah Khân, fils de Dalîl ullah Khân, qui obtint le titre de Khân de

[1] Voyez l'article MUSCHTARÎ.
[2] A. « Apparition, manifestation ».

Mirzâ Jawân-bakht. C'était un poëte très-aimable, qui fit connaissance à Lakhnau de Jurat, Inschâ, etc. Il alla en pèlerinage à Najaf, et vécut quelques années auprès du schâh de Perse, qui lui conféra le titre de « Sa'adî de l'Inde ». Il est mentionné par Câcim.

VI. ZUHUR (Badî' uddîn Haïdar), second fils de 'Ischc, est cité au nombre des poëtes hindoustanis.

VII. ZUHUR (le munschî et schaïkh Zuhur Muhammad), de Balgrâm, fils du munschî Ismâ'îl, appelé familièrement le munschî Nihâl, lequel était fils de Hâfiz Muhammad Sâlih, est auteur d'un Dîwân et d'un masnawî intitulé *Zuhûr-i 'ischc* « Manifestation de l'amour ».

VIII. ZUHUR (le munschî Zuhur 'Alî) est un poëte contemporain distingué dont on trouve un gazal dans l'*Awadh akhbâr*, numéro du 29 octobre 1867.

ZUHUR ULHUSN[1] (le schaïkh Muhammad) est rédacteur du *Naïyîr-i akbar*, journal urdû de Bijnor, qui est édité par le saïyid Zaïn ul'âbidîn Ahmad, à la typographie nommée *Zaïn ulmatâbî'* « l'Ornement des imprimeries », et qui paraît le jeudi de chaque semaine par cahiers de 16 pages petit in-folio[2].

ZUHURI[3] (le maulâ Nur uddîn), natif de Tarschîz, district de Sabzwâr, dans le Décan, vivait du temps d'Akbar Schâh et sous le règne d'Ibrâhîm 'Adîl Schâh, sultan de Béjapûr, qui le prit en grande amitié, et à la louange duquel il a écrit en vers et en prose. Il traduisit en prose persane l'ouvrage en vers hindis de ce sultan sur la musique, intitulé *Nau ras* « les Neuf sentiments », sous le titre de *Sih nasr* « les Trois proses »;

[1] A. « Manifestation de la bonté (de Dieu) ».
[2] Voir mon Discours de 1869, p. 17.
[3] A. P. « Visible, manifeste ».

mais en tant qu'écrivain hindoustanî on lui doit un *Sâquî-nâma* dont il existe un exemplaire dans la bibliothèque du vizir du Nizâm d'Haïderâbâd. Ce poëme, qui traite des règles de l'éloquence, est dédié à Nizâm ulmulk, sultan d'Ahmadnagar.

I. ZUKA [1] (LALA KHUB CHAND), de Dehli, est un Hindou de la secte des kâyaths, qui a écrit en urdû. Mannû Lâl cite, entre autres, de ce poëte, un gazal mysticoérotique, genre dans lequel excellent les poëtes orientaux. Malheureusement les métaphores y dépassent nonseulement les bornes de notre goût, mais elles sont même d'une exagération réelle qui les rend peu propres à être traduites. Ce poëte contemporain est élève de Schâh Nâcir et auteur d'un Dîwân composé de pièces variées dont Sarwar et Schefta citent un grand nombre, de quelques compositions en prose élégante, et d'un Tazkira des poëtes hindoustanis intitulé *'Ayâr uschschu'arâ* « la Pierre de touche des poëtes », ouvrage qu'il rédigea à la prière de son maître Mîr Nacîr uddîn Nâcir, appelé familièrement *Mîr Kallû,* et auquel il travailla pendant plus de quarante ans, de 1208 (1793-1794) à 1247 (1831-1832). Ce Tazkira, écrit en persan, contient la biographie de près de quinze cents poëtes, avec des fragments de leurs écrits, et il forme un in-8° de près de mille pages de 15 lignes. Le Dr A. Sprenger le dit écrit sans aucune critique, fourmillant de répétitions et d'inexactitudes. Il y a sans doute néanmoins de quoi glaner abondamment, et il est fâcheux qu'il n'y en ait pas d'exemplaire en Europe. Zukâ était en outre habile dans l'*inschâ* et les mathématiques. Le poëte con-

[1] A. « Soleil », car le nom de ce poëte est écrit par un *zâl* marqué d'un *pesch* et suivi d'un *kâf* et d'un *alif.*

temporain Nacîm, du Maïçûr, a fait sur un de ses gazals un mukhammas qui a été publié dans l'*Awadh akhbâr* du 19 janvier 1867.

Zukâ est mort en 1846, ainsi que le Dr Sprenger l'a appris de son petit-fils même[1].

II. ZUKA (le mirzâ, schaïkh et munschî MUHAMMAD MAKHDUM-BAKHSCH BEG), de Lakhnau, poëte contemporain, élève du schaïkh Imâm-bakhsch Nâcikh et de Mirzâ Khânî Nawâzisch, était à Dehli à l'époque de la rédaction du Tazkira de Sarwar, auprès du prince Sulaïmân Schikoh. Il s'est distingué dans les chants de complainte ou marciyas en l'honneur du prince des martyrs (Huçaïn). Muhcin donne un échantillon de ses poésies hindoustanies.

On lui doit la traduction, si ce n'est entière, du moins partielle, de l'Ancien Testament en hindoustanî, traduction qu'il rédigea à la demande du Rév. Daniel Corrie, ainsi qu'on l'apprend par une note qui se trouve à la fin du Deutéronome, dans la copie qu'on a dernièrement découverte dans la Bibliothèque de la Société biblique britannique et étrangère, en 1859, et qui a été publiée en 1861, in-folio, avec les parallèles, en caractères latins, par les soins du Rév. R. C. Mather, savant et zélé missionnaire, aidé de son fils, le professeur distingué de Woolwich.

III. ZUKA (ZUKA ULLAH KHAN), de Lakhnau, fils du nabâb Muhabbat Khân et petit-fils du célèbre Hâfiz Rahmat Khân le Rohilla, s'est distingué comme son père dans la poésie hindoustanie. Il est mentionné par Karim. Ne serait-il pas le même que le suivant ?

[1] « A Catalogue », etc., p. 185.

ZUKA ULLAH [1] (le munschî MUHAMMAD), second professeur de mathématiques du collége de Dehli, dont il est élève, est auteur :

1° De la traduction hindoustanie de ma Notice sur les biographies originales des poëtes hindoustanis, sous le titre de *Mukhtaçar ahwâl muçannifân hindî ké tazkiron kâ* « Abrégé des circonstances concernant les biographies hindoustanies », et aussi, je crois, *Riçâla dar bâb-i Tazkiron ké* « Traité sur les biographies ». Cet opuscule forme 18 pages petit in-folio, et il a été lithographié à Dehli en 1856 par les soins de feu Francis Taylor, alors principal du collége des natifs, une des victimes de l'insurrection de 1857.

On doit aussi au même écrivain :

2° Le *Tuhfat ulahbâb* « Présent aux amis » ;

3° *Ta'lîm ulhiçâb* « l'Enseignement de l'arithmétique » ;

4° Le *Muntakhab ulhiçâb* « Abrégé d'arithmétique », imprimé à Mirat en 1864.

Cet écrivain hindoustanî est habile en persan ; il l'est surtout en mathématiques ; aussi le gouvernement l'avait-il nommé au poste de professeur de sciences européennes par le moyen de l'urdû, au collége de Dehli, avant l'insurrection.

ZULAL [2] (MÎR DOST 'ALÎ), d'Étâwa, calligraphe distingué et poëte hindoûstanî, prit d'abord pour takhallus le mot *Dost,* qui fait partie de ses noms, puis celui de *Zulâl.* Il était fils de Mîr Muhammad-panâh. Il soumit d'abord ses vers à Muhammad 'Içâ Tanha, et fut ensuite élève de Mashafî. Muhcin en cite des vers.

[1] A. « Le soleil de Dieu ».
[2] A. « Eau douce ».

ZULFICAR[1] 'ALI (le maulawi), élève du collége de Dehli, a été pendant plusieurs années professeur en chef du collége de Bareilly. En 1857, il était député-inspecteur des écoles de Mirat. Feu Francis Taylor, qui le connaissait, assurait qu'il était fort instruit et très-intelligent, qu'il savait bien le persan et qu'il était au courant des sciences européennes. Zûlficâr est entre autres auteur d'un traité urdû d'arithmétique intitulé *Tashîl ulhiçâb* « Facilitation du calcul », imprimé à Bareilly en 1852, lequel a été traduit, par les soins de Mr. H. S. Reid, du « Tate's Pestalozzian Arithmetic ».

[1] A. Nom d'une épée célèbre de Mahomet, qu'il donna ensuite à 'Ali, et qui était à deux tranchants (*ficâr*).

POST-SCRIPTUM.

Pendant l'impression du troisième volume de cette Histoire, j'ai reçu le tome Ier du Tazkira intitulé *Nuskha-i dilkuschâ* « Volume qui dilate le cœur », imprimé à Calcutta en 1870, in-4° de 210 pages de 20 lignes, qui renferme cinq cent quatre-vingt-sept articles sur autant d'écrivains hindoustanis, bien qu'il n'aille que jusqu'au *kâf* inclusivement, le second volume devant contenir les articles sur les poëtes dont les noms commencent par les dernières lettres de l'alphabet arabe. Ce Tazkira a été rédigé par le père du bâbû Rajendra Lâl Mitra, savoir le bâbû Janaméjaya Mitra, surnommé poétiquement *Armân* « désir » ou « attente », car il est auteur lui-même de poésies urdues dont il a donné deux pièces dans son Tazkira, à l'article qui le concerne.

Le volume dont il s'agit débute par trois articles séparés des autres, mais rappelés en leur place, et ayant pour sujet trois souverains, qui sont :

Aftab, c'est-à-dire Schâh 'Alam, fils de 'Alamguîr II, connu aussi sous le takhallus de *'Alî gauhar*.

Zafar, c'est-à-dire Abû Zafar Sirâj'uddîn Muhammad Bahâdur Schâh, dernier roi de Dehli.

Açaf, c'est-à-dire Açaf uddaula Açaf-Jâh Yahyâ Khân, nabâb d'Aoude, nommé aussi *Mirzâ Amânî*.

Puis viennent les autres poëtes, dans l'ordre alphabétique persan, où toutes les lettres sont considérées comme consonnes, l'*alif* et le *'aïn* prenant ainsi le son de la voyelle qui les accompagne, *a*, *i* ou *u* (prononcé *ou*). Voici leurs noms :

Abad (Mahdî Huçaïn Khân), de Lakhnau.
Abru (Najm uddîn 'Alî Khân), nommé aussi *Schâh Mubârak*.
Atasch (le khwâja Haïdar 'Alî), de Lakhnau.
Acimî (le khwâja Burhân uddîn), de Dehli.
Adam (Jahânguîr Khân), de Farrukhâbâd.
Aram (Khaïr ullah Khân).
Arzu (Sirâj uddîn 'Alî Khân).
Azad (Muhammad Fâzil), du Décan.
Azad (Mîr Muzaffar 'Alî), de Dehli.
Azada (Arâm).
Aschufta (Mirzâ Rizâ 'Alî), de Lakhnau.
Aschufta (Bhoré Khân Jawân).
Aschufta (Nâzir 'Abd ullah), de Silhet.
Aschna (Mîr Zaïn ul'âbidîn), de Dehli.
Aschna ('Abd ulkarîm Khân), de Calcutta.
Afac (Mîr Farîd uddîn).
Afat (nom inconnu).
Agah (Nûr Khân).
Agah (Muhammad Salâh), de Dehli.
Awara (Muhammad Kâzim).
Ah (Mîr Mahdî).
Abr (nom inconnu).

AÇAR (Mîr Muhammad), de Dehli.

ACÎM (Muhammad 'Alî), de Gorakhpûr.

AJMAL (Schâh Muhammad), d'Agra.

IHÇAN (Mîr Schams uddîn).

IHÇAN (le hâfiz 'Abd urrahman Khân).

AHÇAN (Mirzâ Haçan 'Alî), de Lakhnau.

AHÇAN (Ahçan ullah).

AHCAR (Mirzâ Jauwâd 'Alî), de Lakhnau.

AHMAD (Ahmad Beg).

AHMAD (le schaïkh Ahmad), du Décan.

AHMAD (le maulawî hakîm Ahmad Haçan), de Murschidâbâd.

AHMADÎ (le schaïkh Ahmad), de Zimâniah.

AKHTAR (le câzî Muhammad Sâdic Khân), d'Hougly.

AKHTAR (Mîr Akbar 'Alî Khân).

ARMAN (Janaméjaya Mitra), de Calcutta, auteur de ce Tazkira, petit-fils du défunt râjâ Pitambar Mitra Bahâdur et père de Râjendra Lâl Mitra.

AÇAD (Mîr Amânî), de Dehli.

AÇAD (le nabâb Açad ullah Khân), de Dehli, appelé aussi *Mirzâ Noscha* et *Gâlib*.

ACÎR (Khalîfa Gulzâr 'Alî), de Lakhnau.

ISCHTIYAC (Schâh Walî ullah), de Sirhind.

ASCHRAF (nom inconnu).

ASCHRAF (Muhammad Aschraf).

ASCHRAF (Mîr Aschraf 'Alî), de Calcutta.

ISCHFAC (nom inconnu).

ASGAR (Mîr Asgar 'Alî), de Schâhbâd.

AZFAR (Muhammad Zahîr uddîn), de Dehli.

AZHAR (Gulâm 'Alî), de Dehli.

AZHAR (Gulâm Muhî uddîn).

A'ZAM (Muhammad A'zam).

A'LA (Mîr A'la), de Dehli.

AFSANA (nom inconnu).

AFSOS (Mîr Scher 'Alî), de Narnaul.

AFSAR (Gulâm-i Aschraf).

AFSAH (Schâh Facîh).

AFZAL (Muhammad).

AFGAN (Alf Khân).

AFGAR (Mîr Jiyûn).

AKBAR, de Dehli, nommé aussi *Bhuchchû Schâh.*

IKRAM (nom inconnu).

IKRAM (le khwâja Muhammad Ikrâm), de Dehli.

ALAM (Sâhib Mîr), de Murschidâbâd.

ILHAM (le schaïkh Scharaf uddîn) de Lakhnau.

ILHAM (Fazâïl Beg).

IMAMÎ (le khwâja Imâm-bakhsch), de Patna, appelé par erreur *Amânî,* t. Ier, p. 195.

AMANÎ (Mîr Amânî), de Murschidâbâd.

AMJAD (le maulawî), de Dehli.

IMDAD (nom inconnu), de Râmpûr.

UMMÎ (nom inconnu), de Dehli.

UMMED (Cazil-bâsch), de l'Irân.

UMMED (Ummed 'Alî), d'Hougly.

AMÎR (Muhammad Yâr Khân).

AMÎN (Amîn uddîn Khân).

INTIZAR ('Alî Taquî Khân), de Murschidâbâd.

ANJAM (le nabâb Amîr Khân), de Dehli.

ANDOH (nom inconnu), de Dehli.

INSAN (Açad uddaula Khân), de Dehli.

INSCHA (Mîr Inschâ ullah Khân), de Murschidâbâd.

INSAF (nom inconnu).

ANWAR (le schaïkh 'Abd ullah), de Canoje.

ANWAR (Gulâm-i 'Alî), de Kalpî.

Aubasch (Amîr uzzamân), de Bijnor.
Aula (Mîr Aulâd 'Alî).
Auliya (Mîr Auliyâ), de Lakhnau.
Iman (nom inconnu), du Décan.
Baquir (Bâquir 'Alî Khân).
Bahr (Imdâd 'Alî), de Lakhnau.
Barc (Muhammad Rizâ).
Barc (Miyân Schâh Jiyû).
Burrasch (nom inconnu).
Bismil (Gadâ 'Alî Beg), de Faïzâbâd.
Bismil (le saïyid Jabbâr 'Alî), de Chânârgarh.
Bismil (nom inconnu).
Bismil (Amîr Haçan Khân), de Balgrâm.
Baschîr (Baschârat 'Alî), de Dehli.
Baschîr (Baschîr ullah), de Mânpûr.
Baca (Bacâ ullah Khân), d'Agra.
Bikharî (Bikhârî Lâl), de Dehli.
Balhar (nom inconnu).
Bahadur (Mirzâ Mu'îz uddîn).
Bahadur (Mirzâ Jawân-bakht).
Bahar (le munschî Tek Chand), de Dehli.
Bayan (le khwâja Ahçan ullah Khân), d'Agra.
Bébak (Mîr Najaf 'Alî), de Coël.
Bébak (Miyân Baschir Ahmad), de Râmpûr.
Bétab (Muhammad Ismâ'îl), de Dehli.
Bétab (Schâh Muhammad 'Alîm), d'Allahâbâd.
Bétab (Santokh Râé).
Béjan (Azîz Khân), de l'Afganistân.
Béjan (Ilahî-bakhsch), de Dânâpûr.
Békhud (Nârâyan-dâs).
Bédar (Mîr Muhammad 'Alî), connu aussi sous le nom de *Mîr Muhammadî*.

Bédar (nom inconnu).
Bédil (Mirzâ 'Abd ulcâdir).
Béráng (Dilâwar Khân), de Dehli.
Bécaïd (le saïyid Fazâïl 'Alî Khân), de Thathâ.
Békal (le saïyid 'Abd ulwahhâb), de Daulatâbâd.
Bîmar (le schaïkh Ilahî-bakhsch), de Râmpûr.
Bîmar (nom inconnu), de Dehli.
Bénawa (nom inconnu), de Sanâm.
Pakbaz (Mîr Salâh uddîn).
Parwana (Parwân 'Alî Schâh), de Murâdâbâd.
Parwana (le râjâ Jaswant Singh), appelé aussi *Kâkâ Ji*.
Pareschan (Niyâz 'Alî), de Lakhnau.
Pareschan (Wâhid 'Alî), d'Étâwa.
Panchhya (nom inconnu), de Dehli.
Payam (Scharaf uddîn 'Alî Khân), de Dehli.
Taban ('Abd ulhaïyî), de Dehli.
Tana (Abû'lhusn Schâh), des rois du Décan.
Tabassum (nom inconnu).
Tajarrud (Mîr 'Abd ullah), du Décan.
Tajallî (Miyân Hâjî).
Tahcîn (nom inconnu).
Taracquî (nom inconnu).
Taskîn (Mîr Sa'âdat 'Alî).
Taskîn (Mîr Huçaïn), de Dehli.
Taçallî (Lâla Tikâ Râm).
Taslîm (le schaïkh Mahdî-bakhsch), de Patna.
Taçauwur (le saïyid Huçaïn Khân).
Taçauwur (Ihçân 'Alî).
Taswîr (Schâh Jauwâd 'Alî), de Murschidâbâd.
Taquî (le saïyid Muhammad Taquî), de Dehli, connu aussi sous le nom de *Ghâcî*.
Tamkîn (Salâh uddîn), de Dehli.

Tamanna (le khwâja Muhammad 'Alî).

Tanha (Muhammad Içâ), de Dehli.

Tanha (nom inconnu).

Sabit (Içâlat Khân), de Patna.

Sabit (Mirzâ Mu'izz uddîn), de la famille royale de Dehli.

Saquib (Schihâb uddîn).

Sana (Mîr Schams uddîn), de Patna.

Jan (Mîr Yâr 'Alî), de Lakhnau.

Jan ('Alim Khân).

Jurat (Yahya Amân Calandar-bakhsch), de Lakhnau.

Jurat (Mîr Scher 'Alî), de Dehli.

Ja'far (Mîr), de Dehli.

Jagan (Miyân).

Jangun (Miyân).

Junun (nom inconnu), de Dehli.

Junun (le schaïkh Gulâm-i Murtazâ), de Sahasrâm.

Jawan (Mirzâ Kâzim 'Alî), de Dehli.

Jaudat (Harwî Râm), de Murschidâbâd.

Josch (Rahîm ullah), de Dehli.

Joschisch (Muhammad 'Abid), de Patna.

Jaulan (Bahâdur 'Alî Schâh), de Dehli.

Jauhar (nom inconnu).

Jahandar (Jahândâr Schâh), fils de 'Alamguîr II.

Chirkîn (nom inconnu), de Lakhnau.

Hatim (Zuhûr uddîn), de Dehli, connu sous le nom de *Schâh Hâtim*.

Hatim (Muhammad), de Dehli.

Hajî (nom inconnu).

Hacil (Muhammad Wâcil), de Cawnpûr.

Hafiz (Zâmin Schâh), de Râmpûr.

Hamid (Gamandî Lâl), de Monghir.

Hamid (Mîr), de Lakhnau.

Habîb (Habîb ullah).

Habîb (Habîb-i Maulâ), d'Haïderâbâd du Décan.

Hajjam ('Inâyat ullah), de Dehli.

Hazîn (Muhammad 'Alî).

Hazîn (Abû'lkhaïr), de Dehli.

Hazîn (Mîr Muhammad Bâquî).

Hasrat (Mirzâ Ja'far 'Alî), de Lakhnau.

Hasrat (Mîr Muhammad Haïyat), surnommé *Haïbat Culî Khân.*

Haçan (Mîr Gulâm-i Haçan), de Dehli.

Haçan (Mîr Muhammad Haçan), de Dehli.

Haçan (le khwâja), de Bareilly.

Haçan (le hakîm maulawî Ahmad Haçan), de Calcutta.

Huçaïnî (nom inconnu).

Haschmat (Muhtascham 'Alî Khân), de Dehli.

Haschmat (Muhammad 'Alî), de Dehli.

Huzur (le schaïkh Gulâm Yahyâ), de Patna.

Huzur (Lâla Balmukund), de Dehli.

Haquîcat (Mîr Schâh Hacîn), de Bareilly.

Hakîm (Muhammad-panâh).

Haïdar (Gulâm-i Haïdar).

Haïdar (Mîr Haïdar Schâh), du Décan.

Haïdarî (Mîr Haïdar-bakhsch), de Dehli.

Haïrat (Mîr Murâd 'Alî), de Murâdâbâd.

Haïf (Mîr Chirâg 'Alî).

Haïf (Motî Lâl), de Lakhnau.

Khadim (Khâdim-i Huçaïn Khân), de Patna.

Khadim (Khâdim-i 'Alî Schâh), de Calcutta.

Khaschak (nom inconnu).

Khaksar (Muhammad Yâr), autrement dit *Schâh Khâksâr,* de Dehli.

Khan ('Abd ullah Khân), de Dânâpûr.

Khidmat (Farhat 'Alî), de Lakhnau.

Khusrau (Abû'lhaçan), surnommé « le Perroquet de Dehli ».

Khafî (nom inconnu), de Cawnpûr.

Khulc (Mîr Ahçan).

Khalîc (Mîr Mustahçan).

Khalîc (Mirzâ Zuhûr 'Alî), de Murschidâbâd.

Khalîl (Dost 'Alî), de Lakhnau.

Khwaja (le khwâja Najaf 'Alî), d'Hougly.

Khursched (Khuschwact 'Alî), de Lakhnau.

Khursched (Mirzâ Haçan 'Alî), de Murschidâbâd, appelé aussi *Miyân Sâbû.*

Khiyal (Gulâm Huçaïn).

Dara, héritier présomptif de Bahâdur Schâh II, dernier roi de Dehli.

Dana (Fazl-i 'Alî), de Dehli, connu sous le nom de *Schâh Dânâ.*

Daud (Mirzâ).

Daïm (Dâïm 'Alî), de Calcutta.

Darakhschan (Mangû Beg), de Faïzâbâd.

Dard (le khwâja Mîr Dard), de Dehli.

Dard (Mîr Karam ullah Khân).

Dardmand (Muhammad), du Décan.

Dil (Muhammad 'Abid), de Patna.

Dil (Fath Muhammad).

Dilbar (nom inconnu).

Dilsoz (Khaïrâti Khân).

Dost (Gulâm-i Muhammad), de Murschidâbâd.

Diwana (Sarb Sukh), de Lakhnau.

Zakir (Huçaïn Dost), de Murâdâbâd.

Zakir (le maulawî Zâkir 'Alî), de Bénarès.

Zarra (Jîné-dâs).
Zuka (le munschî Itwârî Lâl).
Zuka (Khûb Chand).
Zakî (Nawâb Bahâdur).
Zauc (Ibrâhîm), de Dehli, surnommé le « *Khâcânî* de l'Inde ».
Zauquî (nom inconnu).
Zihn (Mîr Muhammad Musta'ad).
Rajah (Râjah Râj-Krischan Bahâdur), de Calcutta.
Racikh (Tâlib Huçaïn).
Racikh (nom inconnu).
Raguib (Muhammad Ja'far Khân), de Patna.
Rafat (Schâh Raûf Ahmad).
Raquim (Brindâban).
Rakhschan (Muhammad Chand).
Rukhçat (Mîr Cudrat ullah), de Lakhnau.
Raçaî (nom inconnu).
Rustam (Rustam 'Alî Khân), de Bénarès.
Rustam (Rustam 'Alî), d'Anbâla.
Ruswa (Aftâb Râé).
Raschk (Mîr 'Alî Auçat), de Lakhnau.
Raschîd (nom inconnu), de Lakhnau.
Riza (Muhammad).
Riza (Rizâ 'Alî).
Riza (nom inconnu).
Razî (le saïyid Razî Khân).
Rifacat (Mirzâ Makkhan).
Raf'at (le schaïkh Muhammad Rafî'), de Patna.
Raf'at (le maulawî Gulâm Jîlânî), de Râmpûr.
Rafîc (nom inconnu), de Patna.
Riccat (Mirzâ Câcim 'Alî), de Dehli.
Riccat (le maulawî Habîb unnabî), de Râmpûr.

RAMZ (Mirzâ Muhammad Sultân), prince de la famille royale de Dehli.

RIND (Raé Khem Nârâyan), de Dehli.

RIND (le nabâb Mihrbân Khân) de Lakhnau.

RIND (Schâh Hamza 'Alî), de Dehli.

RANG (nom inconnu).

RANGUÎN (nom inconnu), de Dehli, natif de Cachemire.

RANGUÎN (Mirzâ Amân Beg).

RANGUÎN (Sa'âdat Yâr Khân), du Tùrân.

RAWAN (le saïyid Ja'far 'Alî), de Lakhnau.

RUH ULAMÎN (Rûh ulamîn), de Dehli.

RAUNAC (nom inconnu).

RAUNAC (Seth Bâpù Jî), parsî de Bombay.

RUYAT (le maulawî Habîb Ahmad), de Bhopâl.

RIHAÎ (le schaïkh 'Abd ullah), de Rangûn.

ZAR (Mîr Jiyûn), de Cachemire.

ZAR (Mugal Beg).

ZAR (Mîr Mazhar 'Alî).

ZAKÎ (Ja'far 'Alî Khân).

ZAMAN (le saïyid Muhammad-i Zamân), d'Amroha.

SAQUÎ (Mîr Haçan 'Alî).

SAMAN (Mîr Nâcir).

SAYIL (Mirzâ Muhammad Yâr Beg), Uzbeg né dans l'Hindoustan.

SAYA (Salîm), de Dehli.

SABCAT (Mirzâ Mugal), de Dehli.

SIPAHÎ (Mîr Imâm-bakhsch).

SAJJAD (Mîr).

SUKHAN (Muhammad Huçaïn Khân).

SIRAJ (Mîr Sirâj uddîn), du Décan.

SARSABZ (Mirzâ Zaïn ul'âbidîn Khân), connu aussi sous le nom de *Mirzâ Mendhû*.

SARSCHAD (Malûl Chand).
SURUR (Mîr Muhammad Khân).
SURUR (Himâyat ullah Khân).
SURUR (Mirzâ Rajab 'Alî Beg).
SA'ADAT (Mîr Sa'âdat 'Alî), d'Amroha.
SA'ADÎ (Sa'âdat ullah), du Décan[1].
SIKANDAR (nom inconnu).
SALAM (Najm uddîn 'Alî Khân).
SULTAN (nom inconnu).
SULTAN (Tâlib 'Alî Khân), appelé aussi *Khwâja Sultân*.
SALÎM (Mîr Muhammad Salîm), de Patna.
SULAÏMAN (Mirzâ Muhammad), de Lakhnau.
SULAÏMAN (nom inconnu).
SAMJHU (nom inconnu).
SAUDA (Mirzâ Rafî'), de Lakhnau.
SOZ (le saïyid Muhammad Mîr), de Lakhnau.
SOZAN (le maulawî Gulâm-i Murtazâ), de Râmpûr.
SAÏYID (Imâm uddîn), de Dehli.
SAÏYID (Mîr Yâdgâr-i 'Alî), de Bârapûra.
SAÏYID (Saïyid-i Raçûl), de Râmpûr.
SCHAD (Lâla Yâr Beg).
SCHAD (Muhammad Yâr Khân), de Râmpûr.
SCHADAB (Lâla Khuschwact Râé), de Chandpûr.
SCHADAB (nom inconnu).
SCHADMAN (nom inconnu).
SCHA'IR (Mîr Kallû).
SCHAGUIL, élève de Bismil.
SCHAFÎ (Amîn uddîn), de Patna.
SCHAKIR (Muhammad Schâkir).
SCHAH (Mîr Schâh 'Alî Khân), de Dehli.

[1] On voit qu'Armân ne confond pas ce poëte avec Sa'adi de Schirâz.

SCHAHÎ (Schâh Culî Khân), d'Haïderâbâd, du Décan.

SCHAÏC (le munschî Muhammad-bakhsch), de Patna.

SCHAÏC (Miyân Pîr Muhammad).

SCHAÏC (le khwâja Haïdar Jân), de Jahânguirnagar.

SCHUJA'AT (nom inconnu).

SCHARAR (Mirzâ Ibrâhîm Beg).

SCHARAF (Mîr Muhammadî).

SCHARÎR (Ahmad Jân), de Dehli, mais habitant de Firozpûr.

SCHIFA (le hakim Yâr 'Alî).

SCHAFÎ' (Mîr Muhammad Schafî'), de Lakhnau.

SCHIKOH (Muhammad Rizâ).

SCHIKÉBA (le schaïkh Gulâm-i Huçaïn).

SCHIGUFTA (Mirzâ Saïf uddîn 'Alî), surnommé aussi *Bayân*.

SCHAMÎN (nom inconnu), de Lakhnau.

SCHOR (Aslûb Beg).

SCHORISCH (Mîr Gulâm-i Huçaïn), connu aussi sous le nom de *Mîr Huçaïnî*.

SCHORÎDA (nom inconnu).

SCHAUC (Haçan 'Alî).

SCHAUC (le maulawî Cudrat ullah), de Râmpûr.

SCHAUKAT (Mirzâ Taçadduc 'Alî).

SCHAUKAT (nom inconnu), de Bénarès.

SCHAHAMAT (Schahâmat Khân).

SCHUHRAT (Iftikhâr uddîn 'Alî Khân).

SCHUHRAT (le maulawî Sa'îd unnabî).

SCHUHRAT (le munschî Gulâm 'Alî), de Calcutta.

SCHUHRAT (Mirzâ Muhammad 'Alî), de Dehli.

SCHAHÎD (nom inconnu).

SCHAHÎD (le maulawî Gulâm Huçaïn), de Gâzîpûr.

SCHAHÎDÎ (le munschî Karâmat 'Alî).

Schaïda (Mîr Fath 'Alî), de Schamsâbâd.

Schaïda (le maulawî Amânat ullah), de Calcutta.

Schefta (le nabâb Mustafâ Khân), de Dehli.

Schefta (nom inconnu).

Schefta (le hâfiz 'Abd ussamad).

Sabir (Sâbir Schâh), de Dehli.

Sahib (le nabâb Zafar-yâb Khân), fils de Francis Samrû.

Sahib (nom inconnu).

Sahib-Quiran (Imâm 'Alî), de Lakhnau.

Sadic (Mîr Sâdic 'Alî), de Dehli.

Sadic (Mirzâ Sâdic Beg), de Râmpûr.

Sadic (Mîr Ja'far Khân), de Dehli.

Sadic (Sâdic 'Alî Khân), de Patna.

Salih (Nâlih), auteur du *Mihr o Mâh*.

Sani' (Nizâm uddîn Ahmad), de Balgrâm.

Saba (Sabâ Schâh) de Schikârpûr.

Saba (nom inconnu), élève de Mîr Ziyâ.

Sabr (Lâla Ajodhyâ-praçâd), de Calcutta.

Sabr (Mîr Muhammad 'Alî), de Faïzâbâd.

Suhbat (nom inconnu).

Sidc (nom inconnu).

Safa (nom inconnu).

Sifat (Mugal Jân), de Lakhnau.

Safdar (Safdar 'Alî), de Sonîpat.

Safdarî (Mîr Sâdic 'Alî).

Safdarî (nom inconnu), d'Haïderâbâd du Décan.

Samsam (le nabâb Amîr ulumarâ Samsâm uddaula Muhammad 'Acim).

San'at (Mugal Khân).

San'at (Karîm uddîn), de Murâdâbâd.

Saïfî (nom inconnu), dont le surnom poétique est aussi *Schu'la*.

Zahik (Mîr Gulâm Huçaïn), de Dehli.

Zabt (Mîr Huçaïn Schâh).

Zamîr (le saïyid Hidâyat 'Alî Khân), de Dehli.

Zamîr (nom inconnu).

Zamîr (le schaïkh Madârî), d'Agra.

Zamîr (Gangâ-dâs).

Ziya (Ziyâ uddîn), de Dehli.

Ziya (Mirzâ Ziyâ-bakht).

Ziya (Ziyâ uddîn).

Ziya (Wâris 'Alî), de Dhâka.

Zaïgam (Ikrâm Ahmad), de Râmpûr.

Talib (Imâm uddîn), de Lakhnau.

Talib (Tâlib Huçaïn Khân).

Talib (le hâfiz Schabrâtî), de Râmpûr.

Talib (nom inconnu), du Décan.

Talib (Mîr Tâlib).

Tabi' (Schams uddîn), de Lakhnau.

Taïr (le schaïkh Makhwâ), d'Agra.

Tapisch (Muhammad Ismâ'îl), connu sous le nom de *Mirzâ Jân,* de Calcutta.

Tarab (Chhanû Lâl), de Lakhnau, Hindou converti à l'islamisme.

Tarz (Guirdhârî Lâl), d'Amroha.

Turrah (Turrah-Yâr Khân), de Bénarès.

Tifl (Mirzâ 'Abd ulmuctadir Bahâdur), connu sous le nom de *Mirzâ Tifl Schâh.*

Taur (nom inconnu), de Lakhnau.

Zahir (le khwâja Muhammad Jân), de Dehli.

Zahir (Mîr Muhammad), d'Agra.

Zafar (Mîr Zafar Khân).

Zuhur (Lâla Schîv Singh), de Dehli.

ZUHUR (Zuhûr ullah Beg), du Tûrân.

'AJIZ [1] ('Arif uddîn Khân), d'Agra.

'AJIZ (Alf Khân).

'AJIZ (Zorâwar Singh).

'ARIF (Muhammad), de Cachemire.

'ARIF (le nabâb Zaïn ul'âbidîn Khân Bahâdur), de Dehli.

'ARIF (Mîr 'Arif 'Alî), de Murâdâbâd.

'ASCHIC (Mîr Burhân uddîn).

'ASCHIC (Mîr Yahyâ), connu sous le nom de *'Aschic 'Alî Khân.*

'ASCHIC ('Alî A'zam Khân).

'ASCHIC (le munschî 'Ajâïb Râé).

'ASCHIC (nom inconnu).

'ASCHIC (le pandit Bakhschî Bholâ-nâth).

'ASCHIC (Râm Singh).

'ASCHIC (Mahdî 'Alî Khân).

'ASCHIC (le schaïkh Nabî-bakhsch), d'Agra.

'ASCHIC (le maulawî Jalâl uddîn).

'ASCHIQUÎ (Agâ Huçaïn Culî Khân), de Patna.

'ACIMÎ (Nûr Muhammad), de Burhânpûr.

'ACÎ (le munschî Imdâd Huçaïn).

'ACÎ (nom inconnu), de Râmpûr.

'AQUIL ('Aquil Schâh), de Dehli.

'ALIM (un des petits-fils de Schâh 'Alam), de Calcutta.

'ALÎ (nom inconnu), prince de la maison de Timûr.

[1] Ce nom et les noms suivants jusqu'à 'Alî-Jâh devraient être écrits *'âjiz* et *'âlî-jâh* avec un *â* circonflexe ; le défaut de caractères typographiques a empêché de les écrire régulièrement, ainsi que bien souvent dans le cours de l'ouvrage.

'Alî-Jah (nom inconnu), fils du nabâb Nizâm ulmulk Bahâdur.

'Abd (nom inconnu).

'Abd ('Abd ullah), du Décan.

'Ibrat (Saïyâd uddîn), de Râmpûr.

'Ibrî (Ishac Sâhib), de Calcutta.

'Ubaïdî (le maulawî 'Abd ullah), de Calcutta.

'Irfan (Mîr 'Abbâs), de Lakhnau.

'Izzat (Niyâz 'Alî Khân Bahâdur), d'Haïderâbâd du Décan.

'Azîz (Schâh 'Azîz ullah).

'Azîz (Bhikhârî-dâs), de Jaunpûr.

'Azîz (le maharâjâ Singh-nâth).

'Azîz (Schîv-nâth), de Dehli.

'Uzlat (le saïyid 'Abd ulwâlî), de Surate.

'Askarî, de Murschidâbâd.

'Uschschac (nom inconnu).

'Ischrat (Gulâm-i 'Alî), de Bareilly.

'Ischc (Rukn uddîn), connu sous le nom de *Schâh Ghacîtâ*, de Patna.

'Ischc (le hakîm Mîr 'Izzat ullah Khân).

'Ischc (le schaïkh Gulâm-i Muhî uddîn), de Mirat.

'Ischquî (nom inconnu), de Murâdâbâd.

'Atsch (Ahmad-bakhsch), de Dhâka ou Jahânguîr-âbâd.

'Uzmat ('Uzmat ullah Khân).

'Azîm (nom inconnu).

'Azîm (Mirzâ 'Azîm Beg).

'Alî (Mirzâ Muhammad 'Alî), de Calcutta.

'Alî (Mirzâ 'Alî Culî).

'Alî ('Alî Muhammad Khân), Afgân de Murâdâbâd.

'Alî Haïdar.

'Alî Gauhar, le même que Aftab, mentionné en tête de la liste.

'Umda (Sîtâ Râm), de Cachemire.

'Umr (Mu'tabar Khân), du Décan.

'Inayat ('Inâyat 'Alî Khân).

'Andalib (Lâla Gobind Singh), de Dehli.

'Aïyasch (Mîr Ya'cûb), de Lakhnau.

'Aïyasch (Khiyâlî Râm), de Dehli.

'Iyaz (Muhammad Amîn), auteur du *Nâjat-nâma.*

'Aïyan (Mirzâ Hâschim 'Alî).

'Iça (Tâlib 'Alî), de Lakhnau.

'Aïsch (Mirzâ Huçaïn Rizâ), de Lakhnau.

'Aïsch (Khudâ-bakhsch).

'Aïsch (Mirzâ Muhammad 'Askarî), de Dehli.

Gazî (nom inconnu), du Décan.

Gafil (Râé Singh).

Gafil (Bakhtâwar Singh), de Murâdâbâd.

Galib (le nabâb Açad ullah Khân Bahâdur), surnommé *Mirzâ Noscha*, de Dehli.

Galib (Mukarram uddaula Bahâdur Beg Khân).

Galib (le nabâb Mirzâ Amân 'Alî Khân), de Patna.

Galib (Gâlib 'Alî Khân).

Galib (Tâlib Jang), de Dehli.

Gurbat (le schaïkh Nacîr uddîn Ahmad), de Cachemire.

Gurbat (le hakîm Gulâm-i Nabî), de Râmpûr.

Gurbat (nom inconnu), de Murâdâbâd.

Garîb (Muhammad Zamân).

Garîb (Mîr Muhammad Taquî), de Dehli.

Gazanfar (Gazanfar 'Alî Khân), connu sous le nom de *Miyân Khélû*, de Lakhnau.

Guflat (Guflat Akhûnd-zâda), de Râmpûr.

Gulam (Râjah Gopâl-nâth).

Gulamî (Schâh Gulâm-i Muhammad), de Dehli.

Gam (Mîr Muhammad Ismâ'îl), de Murschidâbâd.

Gamguîn (Mîr Saïyid 'Alî).

Ganî (le schaïkh 'Abd ulganî), de Sahâranpûr.

Gauwas (nom inconnu), du Décan.

Gaïrat (nom inconnu), élève de Jurat.

Farig (Lâla Mukund Singh), de Dehli.

Farig (Mîr Ahmad Khân), de Mihinpûr.

Farig (Fârig Schâh), de Bareilly.

Fakhr (Mîr Fakhr uddîn), de Lakhnau.

Fida (le saïyid Imâm uddîn), de Dehli.

Fida (Mirzâ Fidâ Huçaïn).

Fida (nom inconnu).

Fida (le saïyid Muhammad 'Alî), connu sous le nom de *Fidâ Schâh*, de Bareilly.

Fida (Mîr 'Abd ussamad), de Dehli.

Fida (Lakschmî Râm), de Dehli.

Fida ('Aquibat Mahmûd Khân).

Fida (Mirzâ 'Azîm Beg).

Fidwî ('Azîm uddîn).

Fidwî (nom inconnu), de Patna.

Fidwî (Muhammad Muhcin), de Lahore.

Fidwî (Mirzâ Bhuchchû), de Dehli.

Fidwî (Mukund), de Lahore.

Fidwî (Fazl-i 'Alî).

Faraçu (le capitaine Acton Sâhib), chrétien qui occupa un fief sous la Bégam Samrû et fut élève, pour la poésie urdue, de Khaïrâtî Khân Dilsoz.

Farag (Muhammad Farâg), de Dehli.

Firac (Murtazâ 'Alî Khân), de Dehli.

Firac (Miyân Niçâr 'Alî).

Firaquî (Prem Kischor).

Farhat (le schaïkh Farhat ullah), du Mâwarâ-unnahr.

Farhat (Amîr 'Alî), de Dehli.

Fakhr (Karâmat ullah Khân), de Lakhnau.

Fakhr (Mîr Fakhr), d'Étâwa.

Fakhr (Fakhr-bakhsch).

Fard (Wâhid uddîn), connu sous le nom de *Khudâ-bakhsch*, de Cawnpûr.

Fursat (Mirzâ Alf Beg), d'Allahâbâd.

Furcatî (nom inconnu), de Patna.

Farog (Mîr 'Alî Akbar).

Farhad (Mîr Babar 'Alî), de Faïzâbâd.

Faryad (Lâla Sâhib Râm), de Lakhnau, surnommé aussi poétiquement *Curbân*.

Facîh (Mirzâ Ja'far 'Alî), de Lakhnau.

Fazl (Fazl-i Maulâ Khân), de Lakhnau.

Fazl (Schâh Fazl-i 'Alî).

Fazlî (Afzal uddîn Khân), du Décan.

Figan (Mîr Schams uddîn), de Dehli.

Figan (Aschraf 'Alî Khân), connu sous le nom de *Kokâ Khân*, de Dehli.

Figan (Zarîf Khân), de Râmpûr.

Faquîr (Mîr Schams uddîn), de Dehli.

Faquîr (Mîr Faquîr ullah).

Faquîh (nom inconnu).

Figar (Mîr Huçaïn).

Figar (Mirzâ Cutb 'Alî Beg), de Dehli.

Fana (le schaïkh Bâquir), de Kâlpî.

Fahîm (nom inconnu).

Faïz ('Alî-bakhsch).

Faïz (le pandit Kripâ Kischan), de Cachemire.

Faïz (Mîr Faïz-i 'Alî), de Dehli.

Cabil (Mirzâ 'Alî-bakht), de la maison royale de Timûr.

Cadir (le saïyid Khalîl), du Décan.

Cadir (le maulawî 'Abd ulcâdir), de Râmpûr.

Cadir (Mirzâ Câdir Beg), de Calcutta.

Cacim, du Décan.

Cacim (Son Altesse Royale Abû'lcâcim Khân), de Calcutta.

Cacim (le hakîm Cudrat ullah), de Dehli.

Cacim (le saïyid Câcim 'Alî Khân), de Lakhnau.

Cacim (Mîr Câcim 'Alî), de Bareilly.

Cacir (Mirzâ Babar 'Alî Beg), de Dehli.

Cabil (nom inconnu), de Cawnpûr.

Caïm (Quiyâm uddîn 'Alî), connu sous le nom de *Muhammad Câïm*, de Chandpûr ou Naddyâ.

Cubul ('Abd ulganî Beg), de Cachemire.

Catil (Mirzâ Muhammadî Haçan), de Dehli.

Cadr (Muhammad Cadr), de Dehli.

Cudrat (Cudrat ullah), de Dehli.

Cudrat (le maulawî Cudrat ullah), de Râmpûr.

Curban (Mîr Jiyûn), de Faïzâbâd.

Curban (Mîr Muhammadî).

Curban (Mîr Curbân 'Alî), de Patna.

Carar (Jân-i Muhammad).

Carar (Mîr Huçaïn 'Alî), de Dehli.

Carîn, de Lakhnau, natif de Cachemire.

Quismat (Schams uddaula).

Cutb (nom inconnu).

Calac (nom inconnu), de Kâlpî.

Calandar (Lâla Budh Singh).

Camar (nom inconnu).

Camar (Mirzâ Camar uddîn), connu sous le nom de *Mirzâ Hâjî*, de Mihinpûr.

Camar (Mîr Camar), appelé familièrement *Tâli' Miyân*.

Quina'at (Mirzâ Muhammad Beg), de Lahore.

APPENDICE

I

LISTE DES OUVRAGES INDIGÈNES

DONT IL N'A PAS ÉTÉ PARLÉ DANS LA BIOGRAPHIE, BIBLIOGRAPHIE ET EXTRAITS.

I. RELIGION ET PHILOSOPHIE.

Açâr-i mahschar « Traces de la résurrection », selon le Coran et les traditions musulmanes, poëme urdû fondé sur l'ouvrage du maulawî 'Abd ul'azîz de Dehli.

Petit in-folio de 64 pages de 23 lignes de deux vers chacune; Lakhnau, 1833, avec frontispice représentant le moment de la résurrection.

Adhyatma prakâs « la Splendeur de l'âme suprême ».

Manuscrit bhâschâ, Collection Chambers, en prose entremêlée de dohras, écrit en 1824 du samwat (1768).

« Advice of hindu Pilgrims »; en hindouî, caractères kaïthî-nagaris. — Allahâbâd, 12 p.

Ahkâm uljam' « Prescriptions pour le *vendredi* », jour spécialement consacré au service divin chez les musulmans; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 88 p.

J. Long, « Descriptive Catalogue », 1867, p. 18.

'Ajab (*'azab*) *ulcabar* (*cabr*) « Tourments de la tombe » ; en urdû-bengalî. — 64 p.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Akhbâr ulujûd « Nouvelles de l'existence », conversation entre un gurû et son disciple ; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 48 p.

J. Long, « Catalogue », 1867, p. 18.

A'mâl ussâlihîn « les Actes des gens vertueux ». — Lakhnau, 200 p.

« Bibliotheca Sprengeriana, n° 934.

Arkân ulhajj « les Colonnes (principaux points) du pèlerinage musulman ». — Calcutta, 1839, in-8°.

Astâkshar tîkâ « Commentaire sur le mantra de huit lettres », c'est-à-dire, sur la formule *Schri Krischna âsra-nâma mama* « Krischna est mon refuge » ; en braj-bhâkhâ.

« History of the Sect of Maharajas ».

Aurâd ahçanî « les Meilleures prières (journalières) ». — Cawnpûr, 1865, in-8° de 44 p.

J. Long, « Catalogue », p. 43.

Bâb-i rahmat (*Riçâla*) « la Porte de la miséricorde (Traité) ».

Annoncé dans l'*Awadh akhbâr* du 14 février 1865.

Bansurî lîlâ « Jeu de la flûte » (« Sports of Krischna ») ; en hindî. — Agra, 1864, 8 p. très-petit in-12 oblong.

Bârah kharî (*Srî Krischn Baldéo Jî kî*) « l'*Abécé* de Krischna et de Bal », anecdotes sur Krischna et Bal. — Agra, 1919 du samwat (1863), petit in-12 de 8 p.

Bayân ulislâm « Exposition de l'islamisme » (« Defence of Mohammedan religion »). — 1850.

Bhakta rakhnéwalé « Conservateurs (de la mémoire) des saints » ; en hindî, avec citations sanscrites.

Sorte de code religieux des *Râdhâballabhî*[1].

Bhopal krit « Fait à Bhopal ». — Fathgarh, 1840.

Ouvrage sans titre spécial, sur la religion hindoue.

Bischan sahansarnâm « les Mille noms de Wischnu » ; en caractères dévanagaris. — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

« Castes (Sur les) » (« On Caste »), d'après le *Satmat nirnay* « Certification du bon esprit » ; en hindouî. — Allahâbâd, 24 p.

Câti' ulbida'ât « l'Arbitre des innovations (en religion) ». — Mirat, 1869, in-8°.

Traité urdû par Muhammad Curbân 'Ali, le même à qui on doit le *Tuhfat ulmûminîn*. Voyez t. Ier, p. 399.

Caul-i matîn « la Parole solide ».

Cet ouvrage fait partie des livres urdus achetés après la prise de Dehli, en 1857, par le gouvernement anglais. (N° 1070 du Catalogue.)

Chhandoguya (*chhandojnya*) *upanischad* « Commentaire du *Sama véda* ».

Zenker, « Bibliotheca orientalis ».

Chihal hadîs « les Quarante hadîs », sentences de Mahomet.

Il y a plusieurs éditions de cet ouvrage, de Dehli et de Cawnpûr, les unes simplement en urdû, les autres accompagnées du texte arabe.

[1] Secte nombreuse dont on trouve surtout des partisans dans la contrée située entre Brindâban et le Guzarate. — Montg. Martin, « Eastern India », t. Ier, p. 106.

Chûhâ-nâma « le Livre de la souris » ou « du rat » (« Book of rats »), poëme urdû héroï-comique sur la guerre des chats et des rats, imité du persan. — Dehli, 1849, in-8° de 24 p. (probablement celui de Muhammad 'Alî, mentionné t. II, p. 355).

Il y en a une rédaction en urdû-bengalî sous le titre de *Chûhî-nâma* « Livre de la souris »; Calcutta, 1865, in-12 de 24 pages. — J. Long, « Catalogue », p. 18.

« Collection (A) of moral precepts »; en hindoustanî. — Lakhnau, 1833, 2 vol. gr. in-8°, imprimerie du roi d'Aoude.

Il y en a une édition en hindoustanî romanisé et en anglais, à l'usage des élèves de l'École anglaise qui existait alors à Lakhnau.

« Coran (The) of Mohammad, translated into hindoostanee ». — Calcutta, 1803, in-4°.

Dans la brochure intitulée « Proceedings of the Vernacular Translation Society », 1845, p. 21, il est dit qu'il y a plusieurs traductions urdues du Coran qui sont imprimées. J'en ai mentionné quelques-unes aux articles 'Abd ulcadir et 'Abd ullah.

Il y en a une en caractères romains du Rév. J. Wilson et E. Fraser, Esq., avec une introduction, des notes et un index; Allahâbâd, 1844, in-8° de 550 pages.

Dans la liste des ouvrages hindoustanis publiés à Dehli et traduite par J. Dowson, liste que mon ami Edwin Norris a bien voulu me faire connaître, on trouve les indications suivantes :

« The Coran, with marginal notes and translation in urdu, both shia and sunni »; Dehli, « Urdu-Newspaper Press ».

« The Coran, with translation in urdu »; Dehli, Royal Press.

« The Coran, in arabic and urdu »; Agra, 1850.

On trouvera plus loin la mention d'une traduction urdue du Coran sous le titre de *Tafsîr macbûl* « Explication acceptable ».

Dharmânu sandhan « Investigations sur la vraie religion », réponse aux objections faites contre le brahmaïsme, en urdû et en hindî. — Lahore, 1868, in-8° de 44 p.

Dil roschan « l'Esprit éclairé », manuel populaire, en vers urdû-bengalis, des devoirs de la religion musulmane. — Calcutta, 1865, in-8° de 78 p.

J. Long, « Catalogue », 1867, p. 18.

Facr-nâma « le Livre de la pauvreté spirituelle », manuel des faquîrs, par le hâfiz 'Umr Darâz. — Lahore, 1869, in-16 de 64 p.

Falâh dâraïn « le Bonheur des deux habitations », c'est-à-dire de ce monde et du monde futur, par le maulawî Muhammad Cutb uddîn, raïs de Dehli.

Exposition en urdû des dogmes selon les orthodoxes musulmans (sunnites).

Farhat ussâlikân « la Joie des novices dans la voie du spiritualisme ». — Dehli, 1850.

Fatâwâé kalâmiya « Décisions scolastiques » sur les principes de la religion musulmane. — Ludiana, imprimerie du *Majma' ulbahraïn,* 36 p.

Fawâïd-i afkâr « Bienfaits des pensées », c'est-à-dire Pensées remarquables. — Dehli.

Fazâïl Hazrat 'Alî « les Vertus de S. E. 'Alî », Vie de 'Alî. — Dehli.

Fikr akbar dar wacîyat-i hajj « Grande pensée sur le précepte du pèlerinage (musulman) ». — Lakhnau, 1843.

Gamkârî updes kâ sankschep « Select moral maxims from the best sources, translated from the original english into hindustani, for the use of the schools ».

Il y en a plusieurs éditions en urdû et en hindi. (« Report », etc.;

Agra, 1853, p. 61.) J'en connais une de Calcutta, 1837, in-8° de 50 pages, en caractères persans.

Gokulanâtha krita varanamritam « Vingt-quatre anecdotes et sentences de Gokul-nâth »; en hindî. — 1870, in-8° de 35 feuillets; publié par le râjâ de Besma, Pargana d'Iglus.

Govardhananâtha syodh bhava vârtâ « Histoire de la vie de Govardhan-nâth », en hindî. — In-8° de 54 feuillets.

Guirdhar mûl « Commentaire sur Krischna » (« Praise of Krishn »), en hindî. — Agra, 1864, in-8° de 8 p.

Guiyân mâla « Couronne de sagesse », conseils et instructions donnés par Krischna à Arjuna; en hindî. — Petit in-8° de 80 p.

On en a publié une traduction (*tarjuma*) en urdû, à Dehli, en 1868, in-8° de 22 pages.

Gulistân-i tarîcat « le Jardin du chemin (spirituel) », Histoire de Schâh 'Abd urrazzâc.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Gulzâr-i cudrat « le Parterre du pouvoir (de Dieu) », histoire d'un célèbre sofî, nommé Barcîça, qui devint infidèle.

Cet ouvrage, intitulé aussi *Quissa-i Barcîça 'âbid* « Histoire de Barcîça le dévot », est probablement le même qui est mentionné t. I[er], p. 396, à l'article Cudrat (Schâh Cudrat ullah).

Gulzâr-i hidâyat « le Parterre de la direction », ouvrage théologique imprimé à Bombay en 1254 (1838-1839).

Gulzâr-i jinnat « le Parterre du paradis », explication développée sur le paradis.

Annoncé dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat du 18 juin 1868.

Hacc ulbayán « la Vérité de la certitude », réfutation des gens sans religion. — 48 p. de 15 lignes.

Hâdí ulgâfilín « le Guide des négligents », ouvrage théologique musulman.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Hâdí ulímân « le Guide de la foi ». — Dehli.

Il y a deux éditions de cet ouvrage : la première, publiée à la typographie de Muhammad Bâquir, où s'imprime l'« Urdu-Newspaper », et la seconde, à celle qu'on nomme « Ja'farî Press ».

Hadícat ulislâm « le Bosquet de l'islamisme ». — Lakhnau, 1844, in-8°.

Hadícat ussalât « le Bosquet de la prière ». — Calcutta, 1838, in-8°.

Hadícat uschschuhadâ « le Bosquet des martyrs (musulmans) ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i núr*.

Hajer masch'ala (titre bengali, pour *Hajj kâ masch'ala*) « le Flambeau du pèlerinage » ; en urdû. — Calcutta, 1865, in-8° de 79 p.

Autre édition en urdû-bengalî. — J. Long, « Catalogue », p. 19 et 21.

Halâl o haram « le Permis et le défendu ». — Lakhnau, 1846, in-8°.

Haliyât 'aliya muhammadí « Sublimes ornements musulmans ».

Ouvrage sur la loi musulmane, imprimé à Bareilly.

Hamâyil Curân « Suspensions du Coran », c'est-à-dire, « Coran à porter en bandoulière » ; en arabe et en urdû. — Agra, 1850 ; Mirat, 1868.

Hanûmân chalicî « les Quarante (actes) d'Hanûmân » (« An account of Hanuman »); en hindî. — Agra, 1864, broch. de 4 p.

Hanùmàn phâg[1] « le Carnaval d'Hanûmân », autre récit hindî sur Hanûmân. — Agra, 1864, brochure de 20 p.

Haquicat uljihâd fì tamiyiz uljihâd wa ulfiçâd (*Riçâla*) « la Vérité sur la guerre religieuse, qu'il faut distinguer de l'insurrection (Traité) ».— Agra, imprimerie du *Nûr ulabçâr* « la Lumière des yeux »; 1857 (année de la grande insurrection), in-12 de 22 p.

Haquicat ussalât « la Vraie manière de prier », traité musulman. — Dehli, 1868, in-8° de 24 p.

Hari bhakta prakâs « Histoire des dévots à Hari ».

Tel est le titre d'une traduction urdue du *Bhakta mâl*, publiée à Sohanâ en 1867, in-4°, qui m'a été signalée par le savant indianiste Fitz-Edward Hall, à qui je dois plusieurs corrections intercalées dans les tables des auteurs et des ouvrages.

Hascht bihischt « les Huit paradis ». — Madras, 1845, grand in-8°.

Hazâr maçala « les Mille questions », sortes d'aphorismes sur la religion, traduits en patois hindoustanî des Laskars du Bengale. — Calcutta, 1846, in-8°.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Hem ratan « le Joyau d'or », ouvrage religieux en hindî. — Mirat, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 37.

[1] Le mot *phâg* signifie la poudre colorée qu'on se jette l'un à l'autre lors du *holî* « le carnaval indien », et aussi les chants qu'on y fait entendre.

Hidâyat ulgâfilîn « le Guide des négligents », traité musulman en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 80 p.

J. Long, « Catalogue », p. 19.

Hidâyat ulislâm « le Guide de l'islamisme », en urdû. — Calcutta, 1865, in-8°.

Le même ouvrage en urdû-bengalî, in-8° de 28 pages. — J. Long, « Catalogue », p. 19 et 21.

Hidâyat ussâlihîn « le Guide des bons ». — Dehli.

Hidâyat ussidc « le Guide de la vérité ». — Calcutta.

Hikâyât ussalâhat « Histoires de ce qui est bien ». — 1867, in-8° de 87 p.

« Holidays and prayers of Musulmans », en urdû. — Calcutta, 1865, 239 p.

Iblîs-nâma « le Livre du diable », sur les tentations du démon, en hindoustanî des Laskars ou urdû-bengalî.

Il y en a deux éditions in-8° de 72 pages et de 40 pages. — J. Long, « Catalogue », p. 21.

'Ilmiya « Scientifique (instruction) », doctrine musulmane; en urdû. — Agra, 1864.

'Ischc-nâma « le Livre de l'amour (de Dieu) », traité en urdû-bengalî sur l'amour de Dieu. — Calcutta, 1865, in-8° de 31 p.

J. Long, « Catalogue », p. 18.

Ischlâm (Islâm) gati « la Manière de se conduire dans l'islamisme » (« On the behaviour of Musulmans »); en hindoustanî des Laskars. — In-8° de 100 p.

J. Long, « Catalogue », p. 9.

Istiftâ ta'ziya « Demande de *fatwa* (décision juridique) » au sujet du deuil de Haçan et de Huçaïn.

Cet ouvrage fait partie des livres urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1857. (N° 1120 du Catalogue.)

Ittifâc-i mubâhaça « Concordance de la discussion », c'est-à-dire « Récit de la controverse qui eut lieu en 1867 à Agra entre le Dr Pfander et des maulawis, par 'Imâd uddîn [1] ».

Jazb ulbahr « l'Attraction de l'Océan », prière célèbre publiée en arabe et en urdû. — Mirat, 12 p. de 16 lig.

Akhbâr-i 'âlam du 18 juin 1868.

Jazb ulculûb ilâ diyâr ulmahbûb « l'Attraction des cœurs vers les tabernacles du Bien-aimé ».

L'auteur de la traduction urdue de cet ouvrage paraît être le maulawî 'Abd ulwâhid, et non 'Abd ulhacc, comme il a été dit t. Ier, p. 80.

Juz Curân « Portion du Coran », avec traduction et commentaire hindoustanî.

Ouvrage annoncé dans l'*Akhbâr subh sâdic* « les Nouvelles de la vraie aurore » de Madras, du 25 zica'da 1281 (12 avril 1865).

Kâlikâ astut « Louange de Kâlî ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Kânh lîlâ « Jeux de Krischna ». — Mathura, 1865, 12 p.

J. Long, « Catalogue », p. 44.

Kânhaya kâ balpan « la Jeunesse de Krischna ». — Agra, 1863, in-8° de 16 p.

Kanz muçallî « le Trésor de celui qui prie », livre de

[1] Voyez, pour les autres écrits de 'Imâd, t. II, p. 12 et suiv.

prières musulmanes. — Lahore, 1867, in-16 de 16 p.

Kanz-i bihâri « Trésor printanier », Histoire des pîrs ou saints, en urdû-bengalî. — In-8° de 24 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Kaschf ulhacâïc « la Manifestation des vérités (de la religion musulmane) », par Muhammad Sâdic, d'Hâtras.

Khams ulmuçallî « les Cinq (prières quotidiennes canoniques) de celui qui doit prier ». — Mirat, 1864.

Khulâça saulat uzzaïgam « Abrégé du *Saulat uzzaïgam* « l'Attaque du lion », traité contre le christianisme. — Lakhnau, 1258 (1842).

Khulâçat ulmaçâïb « Sommaire des infortunes (de Karbala) ». — Mirat, 1867, in-8° de 328 p.

Akhbâr-i 'âlam du 15 août 1867.

Khutba uljamâ'at « le Prône de la grande mosquée. — Calcutta, 1849, in-8°.

Kibrît ahmar (ou *Ulkibrît ulahmar*) « la Pierre philosophale » ; sur l'excellence du Prophète (Mahomet). — Lakhnau, 1266 (1849-1850).

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 709.

Krischn guïta « Hymne à Krischna ». — Agra, 1865, 16 p.

J. Long, « Catalogue », p. 40.

Krischn kâ balpan « l'Enfance de Krischna », poëme hindî. — In-12 de 18 p.

Krischn kî bârâ mâçî « les Douze mois de Krischna », hymnes. — Agra, 1864, in-16.

Krischn lîlâ « Jeux de Krischna » ; en hindî. — Agra, 1864, 16 p.

Krischn mâlâ « la Guirlande de Krischna », poëme.

Catalogue de Nawal Kischor, de Lakhnau, de janvier 1869.

Krischn phâg « Hymnes de carnaval en l'honneur de Krischna ». — Agra, 1864, in-12 de 16 p.

Lîlâ charitr « Histoire des jeux (de Krischna) », ouvrage waïschnava.

« Indian Mail », 1852, p. 172.

« Logic (Elements of), translated into urdoo ». — In-8°.

Maçâïl schar' fî ahwâl ilmûtâ « Questions sur la loi divine, relativement à l'état des morts ». — Calcutta, 1808, in-8°.

Mactûl Huchhen (*Huçaïn*) « le Meurtre de Huçaïn » ; en dialecte hindoustanî des Laskars.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Mahadéva charitr « Histoire de Siva » ; en hindî.

Ouvrage siviste.

Mahavira stava « Poëme à la louange de Mahavira ».

Mahtâb ma'rifat « le Clair de lune du spiritualisme », traduction du sanscrit. — Dehli, 1863, 164 p.

Makhzan ulislâm « le Trésor de l'islamisme » (« Hindustani Reader »).

Ouvrage imprimé, mentionné par Zenker dans sa « Bibliotheca orientalis », le même probablement dont on conservait un manuscrit au Collége de Fort-William.

Man chétan « Mental reflection » ; en hindouî. — Sérampore.

Man lîlâ « les Jeux de l'esprit », poëme hindî sur les divertissements de Krischna. — Agra, 1864, in-8° de 36 p.

Manâcik ulhajj « les Rites du pèlerinage ». — Dehli.

Manâquib Ahmadiya « les Louanges d'Ahmad (Mahomet). — Dehli, 1863.

Ouvrage sofî.

Manhaj unnajât « le Chemin du salut » ; en urdû.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor.

Maulid uttâhira « Naissance de l'immaculée (Fatime, fille de Mahomet) ». — Madras, 1849, in-8°.

Maulûd Adam « Naissance d'Adam », histoire de la création de l'homme ; en dialecte hindoustanî des Laskars. — In-8° de 86 p.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Maut-nâma « Livre de la mort » ; description en vers du même dialecte de l'interrogatoire des anges Munkîr et Nakîr, de la résurrection, du pont Sirât, du paradis, des houris, etc. — Calcutta, 1865, in-8° de 76 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Mazammat-i dunyâ (*Riçâla*) « le Mépris du monde (Traité) ». — Dehli.

Mazhab-i Hind « la Doctrine (religieuse) de l'Inde ».

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor.

Miftâh uljinnat « la Clef du paradis », sorte de catéchisme musulman, suivi des formules des *khutba* (prônes), etc. — Calcutta, 1841, in-8° de 264 p.

Il y en a une édition de Dehli et une autre dans le dialecte

urdû-bengalî, sous le titre défiguré de *Mophtah uljanat*. — J. Long, « Catalogue », p. 95.

Minh ou *Manh ul Bârî* « le Don de Dieu » ; traité urdû, par le maulawî 'Alam Sa'îd, de l'excellence de l'ouvrage de Bukhârî sur les traditions musulmanes. — Lahore, 1870, in-8° de 136 p.

Minhâj ulislâm « le Chemin de l'islamisme », en urdû. — Bareilly, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Misbâh ussalât « la Lampe de la prière ». — Bombay, 1849, in-8°.

Mufîd ul'auwâm « Ce qui est utile au peuple », traité sur les principes de l'islamisme. — Bombay, 1848, in-8°.

Muhr nubuwat « le Sceau de la prophétie », poésies sur Mahomet.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor.

Mu'jiza hirnî « le Miracle de la biche (par Mahomet) ». — Dehli, 1869, in-8° de 8 p.

Mu'jiza-i khajûr « le Miracle du dattier », par Mîr 'Abbas; traité religieux musulman. — Dehli, 1869, in-8° de 8 p.

Muntakhab unnaçâih « Choix d'avis ».

Ouvrage urdû à l'usage des écoles des natifs des provinces nord-ouest.

Murschid-nâma « Livre du directeur (spirituel) », conseils d'un directeur à ses élèves. — Calcutta, 1865, in-8° de 12 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Mutalâschî-i dîn « le Rechercheur de la religion », ouvrage chrétien, écrit en urdû par le Rév. Golak-nâth. — Ludiana, 1869, in-8° de 164 p.

Nabî-nâma « Livre du (sur le) Prophète (Mahomet) ».

Ouvrage urdû employé dans les écoles des natifs des provinces nord-ouest.

Naçâih arjumand « Excellents avis » ; en urdû. — Mirat, 1865, 32 p.

J. Long, « Catalogue », p. 38.

Nacîhat ulmuslimîn « Avis aux musulmans », ouvrage religieux musulman. — Lakhnau, 1846, in-8°.

Il y en a une édition en urdû-bengalî de Calcutta, 1865, aussi in-8° de 84 pages. — J. Long, « Catalogue », p. 21.

Nâdir ulhikmat « Merveille de la sagesse ».

« Catalogue Williams and Norgate » de juillet 1858, n° 296.

Nît binod ou *Nîti vinod* « le Charme de la morale ».

Recueil de maximes; ouvrage hindî, imprimé dans l'Inde en 1851.

Nît dîpika « la Lampe de la morale » ; en hindî. — Bareilly, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Nizâm ulislâm « Théorie de l'islamisme », traité sur le symbole musulman, par Wajî' uddîn. — Calcutta, 1846, in-8° ; et Lakhnau, 1868, aussi in-8° de 156 p.

Il y a aussi une rédaction en urdû-bengalî de cet ouvrage, sous le titre défiguré de *Nijâm alichlâm;* Calcutta, 52 pages.—J. Long, « Catalogue », p. 75.

Nizâm ulmillat « Théorie de la religion ». — Dehli, deux éditions.

Nûr ulîmân « la Lumière de la foi (musulmane) » ; en urdû-bengalî. — Seconde édition ; Calcutta, 1865, in-8° de 62 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Nyâïsch yascht ou *Néaesch iescht*[1].

Manuscrit hindouî en caractères nagaris cursifs de la collection Guise. On trouve le *fac-simile* des quatre premières lignes dans les « Oriental Collections » de W. Ouseley, t. II, p. 318. Cet ouvrage est parsî, et W. Ouseley en cite, p. 37, un autre exemplaire, écrit, dit-il, en pahlawî.

Ola Bîbî pothî ou *Ola utâ,* livre sur la déesse du choléra ; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 16 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20. En Maïçûr, on nomme cette déesse Bîbî Chavi, au grand scandale des catholiques natifs, qui appellent ainsi la sainte Vierge.

Pand chandrika « la Lune des avis » ; en hindî.

Praçâd mangal « le Bonheur des offrandes » ; en hindî.

Préma schâgara (*Prem sâgar*), traduit en pur hindî par Bhavâna Chandra Vaçuka. — Calcutta, 1867, in-8° de 492 p.

Quissa-i schâh Yaman « Histoire du roi d'Arabie », poëme sur un miracle de Mahomet. — Lahore, 1868, in-8° de 68 p.

Radd-i Hind « Réfutation de l'Inde », c'est-à-dire de la religion hindoue, par un musulman. — Lakhnau, 1262 (1846), 72 p.

[1] Selon l'explication du Rév. J. Wilson, « The Parsy Religion », ces mots indiquent d'anciens fragments d'hymnes qui ont un grand intérêt.

Radd-i munkirân « Réfutation des mécréants ». — 104 p.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Râm nâm mahatma « Grandeur du nom de Râma » ; en hindî. — Bénarès, 1865, 48 p.

Râma chandra-nâma sahasra « les Mille noms de Râma », d'après le *Padma purâna;* en sanscrit, avec commentaire hindî. — Bénarès, 1868.

Râma guita « Hymne à Râma », d'après l'*Uttâra kânda* de l'*Adhyâtma Râmâyana.* — Bénarès, 1868 [1].

Rawâj ulislâm « les Usages de l'islamisme ». — Bombay, 1849, in-12.

Riçâla faut ul'imâm « Traité sur la disparition de l'imâm (Mahdî) ». — Calcutta, 1843, in-8°.

Riçâla hâmiya « Traité violent », controverse entre les sunnites et les schiites. — Agra, 1864, 20 p.

Riçâla hikmat « Traité sur la sagesse ». — Lahore, 1863.

Riçâla ibâhat « Traité sur ce qui est permis (dans la loi musulmane) ».

« Catalogue Williams and Norgate », juillet 1852, n° 328.

Riçâla man' taclîd « Traité de l'opposition à l'initiation ». — Calcutta, 1843, in-8°.

Riçâla-i quiyâm « Traité sur la résurrection ». — Mirat, 1864.

Riçâla-i radd-i wahâbiya « Traité de la réfutation de la secte des *wahâbis,* appelés aussi *najdî,* parce qu'ils viennent de Najd, en Arabie. — Dehli, 1850.

[1] Voyez l'article Ekanath, t. Ier, p. 430.

Riçâla-i tauhîd « Traité de l'unité de Dieu », intitulé aussi *Kitâb-i taçauwuf* « Livre sur le sofisme ».

C'est un poëme (masnawi) très-étendu, en dialecte dakhnî, sur la doctrine des sofis, et incidemment sur la religion musulmane; j'en ai un manuscrit dans ma collection particulière.

Roschan dil « l'Esprit serein », prières musulmanes en urdû. — Lahore, 1869, in-8° de 12 p.

Rucâ'-i holî « Petites pièces (de poésie) sur le holî ». — Mirat, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Rumûz ulcurân « Indications du Coran », explication du Coran en urdû.

Annoncé dans le Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Sa'âdat kaunaïn « le Bonheur des deux mondes »; en urdû, avec des citations arabes. — Dehli, deux éditions.

Safrang Daçâtir « Commentaire sur le *Daçâtir* »; en urdû. — Dehli, 1863, 194 p.

Sahasr-nâm ou *Wischnu sahasra-nâma* « les Mille noms (de Wischnu) », en hindî. — Mirat, 1865, et Calcutta, 1865, in-8° de 12 p.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Sahasra lilâ » les Mille jeux (de Krischna) »; en hindî.

Saïf ulmuslimîn lihidâyat il kâfirîn (*Riçâla*) « l'Épée des musulmans pour guider les infidèles ». — Bombay, 1255 (1839), in-4° de 100 p.

Dans ce traité, en réponse à celui que les missionnaires anglais avaient publié peu de temps auparavant sous le titre de « Address to

Musulmans », on réfute article par article les arguments chrétiens. C'est un curieux ouvrage de controverse, que les missionnaires devraient connaître.

Sat-nâm (*Pothî*) « le Livre des cent noms (de Bhagavat) », en vers.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau. — Serait-ce l'ouvrage de Kabîr qui porte le même titre ?

Satrajay mahatma « la Grandeur de la victoire des ennemis (de la part de Wischnu) ».

Satyâ Nârâyan kî kathâ « Récit sur Satyâ Nârâyan », et excitation à la piété envers ce dieu ; en hindî. — Mirat, 1865, 24 p. ; et avec commentaire hindî et sanscrit, Agra, 1868, in-8° de 44 p.

Satyâ sikschawalî « Bons conseils » ; en hindî. — Agra, 1865 ; première partie, 24 p. ; seconde partie, 48 p.

J. Long, « Catalogue », p. 40.

Schagunâwalî « Livre des présages », contre les augures et les superstitions, par Badhlî (*Badhlî krit*) ; en hindî. — Dehli, 1868, in-8° de 16 p.

Schâh-i tuyûr wa scher-i scharî'at « le Roi des oiseaux et le lion de la loi (de Mahomet) », traité religieux, en urdû et en arabe, par le maulawî Ahmad-Yâr. — Firozpûr, 1209, in-8° de 300 p.

Schahâdat-i imâm Huçaïn « le Martyre de l'imâm Huçaïn », récit de la mort de ce personnage ; en urdû. — Dehli.

Scham' ulmajâlis « la Lampe des assemblées ».

Histoire de Huçaïn, sous forme de marciya, par le directeur de l'imprimerie de Ludiana appelée *Majma' ulbahraïn* « la Réunion des deux mers ».

Schamâyil atquiya « les Bonnes qualités des gens pieux ».

Grand ouvrage de théologie en prose, dont le major M. J. Ottley possède un exemplaire copié en 1195 (1781).

Schamâyil uttirmizî « les Traits (de Mahomet), par Tirmizî ». — Calcutta, 1262 (1845-1846).

Description de la personne et du caractère de Mahomet, par Tirmizî ; texte arabe, accompagné de la traduction interlinéaire hindoustanie.

Scharh muhammadî « Explication musulmane ».

Ouvrage urdû employé dans les écoles indigènes.

Schuhrat-nâma hazrat Fâtima « Livre sur la célébrité de Fatime (fille de Mahomet et femme de 'Alî) »; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 20 p.

J. Long, « Catalogue », p. 18.

Schujâ'at 'Alî (*Masnawî*) « Poëme sur la valeur de 'Alî ».

Cet ouvrage fait partie des livres urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli, en 1857. (N° 1120 du Catalogue.)

Sifât rûh ulamîn « Qualités de l'esprit fidèle », c'est-à-dire de l'ange Gabriel; en urdû.

Sifât ussalât « Qualités que doit avoir la prière ». — 47 p.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Silk-i milal « la Chaîne des religions ».

Ouvrage urdû annoncé dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat du 11 novembre 1869.

Silsila-i 'aliya chischtiya « Noble généalogie de l'ordre *chischtî* », c'est-à-dire de la corporation spirituelle qui reconnaît Mu'în uddîn Chischtî pour fondateur; en arabe, en persan, en *urdû* et en panjabî. — Lahore, 1868, in-8° de 16 p.

Sipârah-i Curân « Un trentième du Coran » ; en arabe et. en urdû. — Dehli, « Dâr ulislâm Press », 1851.

Sirat ulislâm « Voie de l'islamisme ». — Madras, 1843, in-8°.

Autre édition, Madras, 1844, in-12.

Sirat ulmustaquîm « la Voie droite », traité sur l'imâm Mahdî; en urdû. — Calcutta, 1865.

Sirr-i schahâdataïn « le Secret des deux martyres (de Haçan et de Huçaïn) », par le maulawî 'Abd ul'azîz; en arabe et en urdû. — Dehli, 1869, in-8° de 40 p.

Siva pancha ratna « les Cinq joyaux de Siva », poëme avec commentaire hindoustanî. — Bénarès, 1868.

« Small Collection of moral Precepts from the best persian authors, with a translation in hindustâni verse. — Lakhnau, 1835, in-12 de 25 p.

Le texte persan est en regard de la traduction hindoustanie.

Srî saniçar « Saturne », sur le culte de Krischna et sur les *sûrya-bansi;* en hindî. — Calcutta, 1835, in-8° de 35 p.

Sùra-i Yûçuf kî tafsîr « Explication de la surate de Joseph » ; en arabe et en urdû. — Dehli, 1851 ; Agra, 1864, grand in-8° de 130 p.

Syâm sukhélî padawalî « l'Heureuse servante de Krischna » ; en hindî. — Bénarès.

Taçauwuf hindwî yâ âyin-i riçâlat « Mysticisme hindouî ou lois de la prophétie », livre sur les doctrines mystiques du sofisme. — Grand in-8°, manuscrit urdû de 209 p.

Catalogue B. Quaritch, n° 195, avril 1864.

Tafsîr âyât ulahkâm « Explication des versets impératifs ». — Lakhnau, 1846, in-8°.

Tafsîr bism illah « Explication sur le nom de Dieu » ; en urdû. — Calcutta, 1865, 223 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Tafsîr macbûl « Explication acceptable », traduction urdue du Coran. — Calcutta, 1865, 167 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Tafsîr sûra-i fâtiha « Explication de la première surate du Coran » ; en urdû. — Agra, 1864.

Tafsîr zâd ulâkhirat « Explication du viatique de l'autre vie ».

Masnawî sur la parole de Dieu, en quatre volumes; ouvrage musulman, annoncé dans le Catalogue de Nawal Kischor de janvier 1869.

Tajwîd (ul) « la Bonne manière (de prononcer le Coran et de le chanter) », par Ibn ul'atîr Jazârî, avec un commentaire hindoustanî. — Calcutta, 199 p.

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 392.

Ta'lîm-i khird « Enseignement de la sagesse », en urdû. — Mirat, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Tanbîh ulgâfilîn « Avis aux insouciants » (« Female infanticide in Panjab »); en urdû. — Imprimerie indigène, 1853.

Tanbîh uljâhilîn « Avis aux ignorants », traité urdû de 102 p.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Tanbîh ulmufsidîn « Avis aux méchants », c'est-à-dire, à ceux qui corrompent la religion musulmane, et exhortations à en suivre exactement les pratiques. — Calcutta, 1865, in-8° de 44 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Tarîkh-i Habîb ullah « Histoire de l'ami de Dieu (Mahomet) »; en urdû. — Mirat, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 37. Probablement le même ouvrage qui est mentionné sous le titre de *Tawârîkh-i Habîb ullah*, t. II, p. 587.

Tarjumat ussalât « Traduction de prières », ouvrage de théologie musulmane.

« Catalogue Williams and Norgate », juillet 1856, n° 332.

Tarka sangraha « Logique générale »; texte sanscrit, avec une traduction anglaise et hindie. — Allahâbâd, 1851, 72 p. in-8°; Bénarès, 1851.

L'original a été écrit par Anmam Bhatta et publié par feu le Dr Ballantyne, alors principal du Collége de Bénarès.

Taufîr ulhacc « l'Abondance de la vérité », traité antiwahâbî, par le maulawî Cutb uddîn. — Lahore, 1869, in-8° de 156 p.

Tauquîd fî bayân-i taclîd « Défense de la doctrine des imâms », par le maulawî Saïyid uddîn, traité antiwahâbite de 54 p. in-8°. — Dehli, 1869.

Tuhfa-i durûd « Présent de bénédictions », prières d'actions de grâce; ouvrage religieux musulman.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Tuhfat ulakhiyâr « Présent des excellents », traduction urdue, par Muhammad Khurram 'Alî, du *Maschâric*

ulanwâr « les Orients de lumière », collection des traditions et des hadîs du Prophète, par Rizâ uddîn Haçan ben Haçan, de Schagan en Khoraçan. — Cawnpûr, 1281 (1864), petit in-folio de 524 p.; et Lakhnau, 1870, in-4° de 611 p.

Tuhfat ul'arab wal 'ajam « Présent des Arabes et des Persans », réfutation des doctrines wahâbites, par Muhammad Cutb uddîn. — Dehli, 1868, in-8° de 80 p.

Tuhfat ul'auwâm « Cadeau au peuple », devoirs religieux musulmans; en urdû et en arabe. — Lakhnau, 1265 (1848-1849), 104 p., et Dehli, in-8°.

Tuhfat ulmuçalmân « Présent au musulman ».

Ouvrage religieux urdû à l'usage des écoles indigènes.

Ukhâ charitr « Histoire d'Ukhâ » ou « Uschâ »; en hindî. — Agra, 1865, 32 p.

J. Long, « Catalogue », p. 41.

Updes praçâd « l'Offrande du bon avis »; en hindî.

Véda tatwa « l'Essence des Védas », traduction hindie de la préface de la traduction du *Rig-véda* par H. H. Wilson. — Agra, 1854, in-8° oblong de 82 p.

Vidyârathî kî pratham pustak « Premier livre de l'étudiant ». — Bareilly, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Waciyat-nâma dar hajj « le Vade-mecum du pèlerinage (musulman) »; en arabe et en urdû. — Lakhnau, 1844.

Wazîfa mustawiya « Prière régulière », collection de prières usitées dans les mosquées et les maisons particulières; en urdû, avec gloses. — 262 p.

Annoncé dans le numéro du 8 mars 1866 de l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat.

Wird zarûrî « Pratiques nécessaires », petit traité sur les prières et les commémorations propres aux différentes heures du jour et pour différentes circonstances. — Madras, 1844, in-16.

Yugal bilâs « le Divertissement du couple », c'est-à-dire, de Krischna et de Radhâ; en hindî. — Agra, 1864, petit in-12 de 40 p.

Zâd ulâkhirat « le Viatique de l'autre vie », commentaire du Coran en vers urdus », par le câzî 'Abd ussalâm Badâyûnî. — Lakhnau, 1869, 4 vol.

Zakhîrat uddâraïn « le Viatique de ce monde et de l'autre ». — Madras, 1849, in-8°.

Zarûrat ikhlâs « l'Essentiel de la vraie piété », sur les commandements de Dieu et du Prophète; en urdû-bengali. — Calcutta, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Zînat ulcârî « l'Ornement du lecteur (du Coran) », règles pour la lecture du Coran; en urdû. — Dehli, 1868, grand in-8° de 16 p.

Zînat ulmuçallî « la Parure de celui qui prie ». — Calcutta, 1843, in-8°.

II. JURISPRUDENCE.

Ahkàm dharam schâstar (*Riçâla*) « Traité des devoirs de la loi hindoue ».

'Aschra maschwara « les Dix avis » (Muhammadan law and customs). — Madras, 1844, in-8°.

Bidhvâ bibâha byavasthâ « la Légalité du mariage des veuves » prouvée par des textes des Schâstars, et réfutation des arguments de l'opinion contraire, par le bâbû Nabîn Chand Râé; en hindî et en sanscrit. — Lahore, 1869, in-8° de 48 p.

Canûn-i schâdî « Règles d'étiquette pour le mariage ». Agra, 1865, 28 p.

J. Long, « Catalogue », p. 42.

Châr bâb « les Quatre chapitres », petit traité de jurisprudence. — Mirat, 1867, 15 p.

Cudûrî ou *Mukhtaçar Cudûrî*, traduction urdue du *Muschkilât Cudûrî* « les Difficultés d'après Cudûrî », célèbre traité de jurisprudence arabe d'Abû'lhaçan Ahmad Cudûrî, de Bagdad, mort en 1046 de J. C.

La version persane a été imprimée à Dehli, en 1845, sous le titre de *Adab ulcâzî* « les Devoirs du juge » (« Abridgement of Mohamedan law, civil and moral »).

Dâroga kâ dastûr ul'amal (Marshman's Police regulations). — Agra, 1851, in-8°.

Durr-i mukhtaçar « les Perles en abrégé ».

Ouvrage urdû sur la science du droit, mentionné dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat du 23 août 1866.

Hidâyat-nâma-i mâlguzârî « Instructions pour les officiers des finances », en deux parties. — Lahore, 1870, in-8° de 226 p.

Mukhtaçar nâfi'dar fiqh « Utile abrégé de jurisprudence ». — Dehli, 1850.

Nazâïr faïçala-i ahkâm-i sadr dîwânî uddaula « Vues sur les décisions de la cour suprême », ou plutôt, Recueil de ces décisions.

Il y a plusieurs publications urdues de ce titre ou d'un titre analogue, de Lakhnau, Bareilly, Cawnpûr; et un abrégé de ces mêmes recueils, intitulé *Khulâça nazâïr sadr*, etc., de Bulandschahr.

Nâzir dharm schâstar « Observateur de la loi hindoue ». — Bareilly, 1865, 112 p.

J. Long, « Catalogue », p. 39.

« New penal Laws (chapters 3 and 18), translated into hindustani ». — Calcutta, 1848.

« Political economy (Senior's) »; en urdû. — 'Alîgarh, 1865, in-8° de 398 p.

Numéro 8 des publications de la Société scientifique de 'Alîgarh.

Quissa intikhâb caziyât « Anecdotes choisies dans les cas judiciaires ». — Agra, 1865, 34 p.

J. Long, « Catalogue », p. 41.

Riçâla dharm schâstar « Traité sur les lois hindoues »; en urdû. — Bulandschahr, 1865, 40 p.

J. Long, « Catalogue », p. 40.

Riçâla schauhar o zauja « Traité du mari et de la femme », droits respectifs des époux hindous; traduction de l'ouvrage sur ce sujet de Mac Nagten, par Schivpraçâd. — Lahore, 1869, in-8° de 40 p.

Ruffee ool issahee[1], traduction urdue de l'anglais, offert à la Société Asiatique du Bengale, par le nabâb 'Umdat ulmulk.

« Journal Asiatic Society of Bengal », 1844, p. XVI et XVIII.

Sitr-i 'aurat (*Riçâla*) « Traité sur la réclusion des femmes », selon les prescriptions musulmanes et la tradition; en urdû. — Lakhnau, 1278 (1861), in-8° de 16 p.

Tuhfa-i Tîmûriya « Présent de Tîmûr », ouvrage urdû de jurisprudence. — Publié à Mirat en 1867, 52 p.

Tuhfat ulmujâriyân « Présent des guides (des noces) » (sur le mariage). — Cawnpûr, 1865, 38 p.

J. Long, « Catalogue », p. 43.

Uçûl dharm schâstar « Principes de la loi (hindoue) ». — Bareilly, 1865, 112 p.

Cet ouvrage paraît être le même que celui dont il a été parlé t. II, p. 546; et aussi sous le titre de *Nazîr dharm schâstar.*

Uçûl nazâïr dharm schâstar « Principes de la loi hindoue, d'après les plus notables écrivains ».

Cet ouvrage, originairement rédigé en anglais par feu Sir W.-Mac Nagten, a été traduit en hindoustanî par ordre du lieutenant gouverneur des provinces nord-ouest, et publié à Lakhnau en deux volumes in-8° de 691 pages de 18 lignes.

Uçûl nazâïr schar' muhammadî « Principes de la loi musulmane, d'après les écrivains les plus notables », c'est-à-dire d'après les meilleurs auteurs, tant sunnites

[1] Je conserve l'orthographe anglaise de ce titre, qui paraît signifier « la Grandeur du christianisme », si on lit *Raff' ul'içâî.*

que schiites. — Lakhnau, in-8° de 528 p. de 18 lignes, imprimerie de Nawal Kischor.

Ouvrage rédigé d'abord en anglais par le même Sir W. Mac Nagten, et traduit en hindoustanî pour les provinces nord-ouest, par ordre du lieutenant gouverneur.

Uçûl-i canûn-i mu'ahada « Principes de la loi des contrats », par le pandit Sûrâj Bhân. — Lahore, 1870, in-8° de 184 p.

Zâd ussabîl « Viatique »; questions de jurisprudence; en urdû. — 63 p. de 19 lignes.

Akhbâr-i 'âlam de Mirat du 22 août 1867.

Ziyâ ul'âbidîn « la Lumière des dévots », jurisprudence de la secte des imâmiens; en urdû.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

III. SCIENCES ET ARTS.

Aïna-i 'ilm « Miroir de la science »; extraits du « Government Gazette ». — Agra, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 42.

« Almanach ».

Il y a des almanachs perpétuels intitulés en urdû *Miftâh ulyaum* « Clef du jour », et en hindî, *Dîvas prakâsch* « Manifestation du jour », publiés à Mîrzâpûr et ailleurs.

Amrit sâgar « Océan d'ambroisie », ouvrage hindî de médecine, écrit dans le dialecte de Jaïpûr, par ordre du mahârâjâ Pratâp Singh. — Imprimé à Agra en 1864, in-8° de 304 p.

« Trübner's Record », 31 mai 1866.
Autre édition en dialecte de Dehli, Lakhnau, 1864, in-8° de 629 pages. — *Ibid.*, 16 août 1869.

Arjang-i schâïc « Galerie du désireux », sur la chirographie, selon les Persans; en urdû. — Bénarès, in-4°.

Aschyâ sâmân 'imârat « les Matériaux de la bâtisse. — Rurkî.

Baïd ratn « le Joyau de la médecine »; en hindî. — Imprimé à Agra en 1864, par les soins de Bal Gobind; petit in-8° de 80 p.

Carâbâdîn ou *Carâbâzîn Câdirî* « Antidotes selon Câdir », ouvrage traduit du persan en urdû par le maulawî Nûr Karîm.

Cet ouvrage, annoncé dans l'*Awadh akhbâr* du 22 mars 1870, est le même que celui qui a été mentionné sous le titre de *Makhzan uladwiya*, t. II, p. 482.

Carâbâdîn kabîr « Grand recueil de médecines ou d'antidotes ».

Cet ouvrage urdû, imprimé à Calcutta et annoncé dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat du 12 avril 1866, est probablement identique au précédent et peut-être le même que celui qui est intitulé en anglais « The London Pharmacopœia, with an Appendix, containing an abstract of the actions, uses and doses of all the preparations contained in the Pharmacopœia, by Fred. J. Mouat ». — Calcutta, 1836; autre édition, 1845, in-8°.

Cawânîn uzzarâ'at « Règles pour l'agriculture ». — Dehli, 1850.

Chalan jauhâhir « État des pierreries ». — Schâhjahânpûr, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Chikitsâr « Traité de médecine »; en bhâkhâ.

Collection Chambers, p. 24, n° 12 du Catalogue.

Currat ulmulk « la Tranquillité du royaume », traité

hindî sur l'art vétérinaire, traduit en persan par l'ordre de Gaïyâs uddîn Muhammad Schâh, fils de Mahmûd Schâh Khiljî, en 783 (1381-1382), et divisé en douze chapitres traitant des maladies des chevaux et de leurs remèdes.

« Journal de la Société Asiatique de Calcutta », t. XXIII (1854), p. 262.

Falâhat (*Riçâla 'ilm-i*) « Traité de la science de l'agriculture » (« Outlines of modern farming by R. S. Barn, with illustrations, translated into urdu with additions by the Scientific Society »). — 'Alîgarh, 1865, in-8° de 254 p.

Fawâïd 'ajîba « Utilités merveilleuses », recueil de recettes domestiques utiles. — Lakhnau, 65 p.

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 1911.

Ganit paté « Feuilles d'arithmétique », questions sur l'arithmétique, en hindî. — Dehli, 1863, in-8° de 100 p.

Il y en a d'autres éditions, une, par exemple, d'Agra, 1865, de 54 pages seulement. — J. Long, « Catalogue », p. 40.

Ganit prakâsch « Exposition de l'arithmétique »; en hindî.

Ouvrage adopté par les écoles des natifs des provinces nord-ouest.

Part. I. A Treatise on arithmetic up to the rule of three.
Part. II. From rule of three to the cubic roots.
Part. III. From practice to fellowship.
Part. IV. From decimals to combinations.
« Agra Government Gazette », numéro du 1er juin 1855.

Ganit Vopadev krit « Arithmétique de Vopadéva »; en hindouî. — Bombay.

Zenker, « Bibliotheca orientalis ».

Hall ulmacâdir « Réduction des quantités », ouvrage de mathématique. — Lahore, 1863.

Hall sualât-i jabr o mucâbala « Solution des questions d'algèbre. — Lahore, 1863.

Hidâyat atibbâ « Guide des médecins ». — Agra, 1865, in-8° de 15 p.

J. Long, « Catalogue », p. 41.

'Ilm-i maçâhat kâ riçâla « Principles of practical geometry ». — Dehli, 1844, in-8°.

De cet ouvrage, mentionné t. Ier, p. 171, il y a une autre édition, intitulée en anglais « Treatise on mensuration », etc., 220 p.

'Im'arât ulma'rûf « Monuments célèbres » (« Buildings and places of historical celebrity »); en urdû et en arabe. — Mirzâpûr.

Le même ouvrage est reproduit en hindî sous le titre analogue de *Prakrityâloga chandrika.*

Jâm-i Jâm « la Coupe de Jamsched », questions d'arithmétique ». — Dehli, 1863, in-8° de 31 p.

Jantrí.

Tel est le nom de beaucoup d'almanachs indiens, tant urdus qu'hindis, qu'on publie annuellement dans l'Inde.

Kengranawé.

Tel est le titre d'un poëme hindî, en dix-huit mille slokas, sur la manière de construire les maisons et les temples, et de s'assurer du temps favorable pour jeter les fondements des édifices. — Montg. Martin, « Eastern-India », t. Ier, p. 326.

Kesrâj sâstra, livre (*sâstra*) ou poëme hindî, en trois mille slokas, sur l'architecture ou plutôt sur la taille des pierres pour statues, sculptures, etc.

Montg. Martin, « Eastern India », t. Ier, p. 326.

Kitâb-i dâktrî « Livre du doctorat », et *Riçâla doctrî* « Traité de médecine », ouvrage urdû de médecine et d'hygiène. — Agra, 1864, in-8° de 288 p., deux éditions.

Kitâb-i hiçâb « Livre de compte », c'est-à-dire Arithmétique. — Schâhjahânpûr, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 40.

Kschetr-prakâsch « Manifestation des champs ».

Traité d'agriculture en vers, suivi d'un Livre des calculs, des noms des mois et des autres choses qui servent dans le commerce de la vie, de quelques sentences en vers et en prose, et de quelques historiettes en persan et en hindoustani. Biblioth. Richelieu, fonds Ouessant, n° 3.

Lok prakâsch « Manifestation du monde », géographie en hindî. — Agra, 1864, petit in-8° de 80 p.

Mabda-é 'ulûm « Rudiments des sciences » ; par le maulawî Karâmat 'Alî ; en urdû.

Mentionné dans les « Proceedings of the Asiatic Society of Bengal », mai 1870.

« Mangoo tree (Description of) ». — 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 35.

Ma'raka « Gymnastique ». — Lakhnau, 113 p.

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 1943.

Matla' ulhiçâb « le Lever (du soleil) du compte (Arithmétique) ». — Dehli, 1863, 32 p.

Miftâh ulculûb « la Clef des cœurs ».

Ouvrage de médecine (*tibb*) annoncé dans le numéro du 22 août 1866 de l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat.

Mirât ulharakât « Miroir des mouvements (de la nature) » ; en urdû ; intitulé en anglais « Natural pheno-

mena ». — Mirzâpûr, 1861, in-8° en cinq parties, 70 p. avec figures.

Le même ouvrage est reproduit en hindî sous le titre de *Bhû charitr darpan* « Miroir de l'histoire de la terre ». C'est le n° 5 de la série du « Mirzapore Educational Books ».

Mirât ulhiçâb « le Miroir du compte (Arithmétique) ».

Mischtar ulfaïz « Traité de mathématiques et d'architecture. — Lakhnau, 1869, in-4° de 442 p.

Mu'âlaja chichik (*Riçâla*) « Traité de la guérison de la petite vérole », ou simplement *Riçâla chichik* « Traité de la petite vérole », en urdû et en panjabî (caractères gurumukhîs). — Lahore, 1863.

Ce traité, rédigé d'abord en anglais sous le titre de « Small Pox », par le D[r] W. C. Mac Lean, a été traduit en arabe par ordre du pacha d'Égypte, actuellement appelé *Khédîv*, mot vague qui signifie « souverain », et même « roi ».

Le même sujet a été traité par les docteurs Francis et Walker sous forme d'un conte, à l'effet de faire valoir les avantages très-contestables de la vaccine.

Mu'alajât-i Ihçânî « Traité de thérapeutique », par Muhammad Ihçân 'Alî Khân. — Lakhnau, 1869, in-8° de 102 p.

Mu'allim ulhiçâb « le Professeur d'arithmétique », traité urdû publié à Dehli en 1850, in-8°.

Mufîd ulhiçâb « l'Utile pour l'arithmétique ». — Dehli, 1863, 20 p.

Muntahâ ulhiçâb « le Dernier degré de l'arithmétique »; en urdû. — Mirat, 1865, in-8° de 384 p.

J. Long, « Catalogue », p. 39.

Muntakhab ul'ilm « Abrégé de la science » (Arts and sciences »); en urdû, reproduit en hindî sous le titre

de *Bidyâ* ou *Vidyâ sâgar* « l'Océan de la science ». — Mirzâpûr.

« Mûrier (Culture du) », en urdû (« Urdu translation of an english work regarding cultivation of the mulberry tree and care of silkworms in the Panjab »). — Lahore, 1853.

Nazâïr mâl « Vues sur les finances » ; en urdû. — Bulandschahr, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

« Newton (Memoirs of Sir Isaac), translated into urdu. — In-8°.

Nizâm-i haïwanât « Organisation des animaux ».

Suite d'articles en urdû sur l'histoire naturelle, accompagnés d'illustrations, et insérés d'abord dans le *Khaïr khwâh-i Hind* « l'Ami de l'Inde », journal de Mîrzâpûr, et reproduits en hindî sous le titre de *Jantu itihâs* « Histoire des animaux ».

Nizâm-i schamsî « Harmonie solaire ».

Ouvrage urdû reproduit en hindî sous le titre de *Kahgol sâr* « l'Essence du globe céleste », éléments d'astronomie à l'usage des écoles indigènes des provinces nord-ouest et du Panjâb. On en a donné des extraits à Lahore, in-8° de 36 pages.

« Obstétrique (Traité d') » (« Conquest's outlines of Midwifery, developing the principles and practice, with hindoostanee translation, by Edward Balfour. » — Madras, 1852, in-8°.

Le nabâb du Carnatic avait fondé un prix pour la traduction d'un traité européen sur cet art, qui est resté en Orient dans sa simplicité primitive. Le prix a été, dit-on, remporté par un simple soldat de la Compagnie des Indes orientales. — « Allen's Indian Mail », 16 août 1855.

Pahâra kî pustak « Livre de multiplication ». — Dehli, 1868, in-16 de 26 p.

Panch bhûtvâdârth « Chimie des cinq éléments » (« Lectures on the chemistry of the five hindu elements »); en hindî et en anglais, sur deux colonnes. — Bénarès, 1916 du samwat (1860), petit in-4° de 76 p. avec vocabulaire et planches.

Pârjûtak (*Pothî*) « Livre sur l'échelle musicale »; en hindî.

C'est un poëme sur la manière de trouver les *râg* et les *ragnî*, et de jouer des instruments de musique. Il a été traduit en persan par Dîna-nâth, fils de Baldéo, sous le titre de *Riçâla-i 'ilm-i mûcîquî* « Traité de la science de la musique [1] ».

Pattra.

Il y a beaucoup d'almanachs hindous, rédigés en hindî sous ce titre, qui paraissent annuellement à Dehli, à Lahore, à Bareilly, à Bénarès, à Indore, à Bulandschahr, etc.

Praçâd mangal « la Bonne manière de l'offrande », poëme hindî sur les différentes formes des temples, en cinq cents slokas.

Montg. Martin, « Eastern India », t. Ier, p. 326.

Pustak grahanon kî « Livre des éclipses »; hindî et urdû. — Agra, in-4° de 44 p.

Râg darpan « Miroir des râg ».

Ouvrage hindouî sur la musique indienne, traduit en persan par Faquîr ullah. L'ouvrage original fut compilé par ordre de Mân Singh, roi de Gwâlior. — W. Ouseley, « Oriental Collections », t. II, p. 75.

Râg-pothî « le Livre des râg ».

Cet ouvrage, dont feu D. Forbes m'avait cédé un exemplaire qui faisait partie de sa précieuse collection de manuscrits orientaux, est un recueil d'hymnes et de chants populaires par Kabîr, Nânak, et autres poëtes religieux des kabîr-panthis, des sikhs et des waïschnavas quelconques, en caractères persans.

On a publié à Bénarès, en 1850, un volume intitulé aussi *Râg ki pothî*.

[1] Voyez W. Ouseley, « Oriental Collections », t. Ier, p. 75.

Râj ballabh « l'Art du maçon », poëme hindì, en quatorze cents slokas, sur l'architecture des maisons.

Montg. Martin, « Eastern India », t. Ier, p. 326.

Rel kî tikat « le Billet du chemin de fer », en vers hindis. — Ludiana, 1867, in-12 de 10 p.

Riçâla grahanhâ « Traité des éclipses » calculées depuis 1912 du samwat (1856) jusqu'à 2912 (2856).

Riçâla hikmat ou *Riçâla 'ilm-i hikmat* « Traité sur la science de la médecine » ; en urdû. — 32 p.

J. Long, « Catalogue », p. 88.

Riçâla mittî ké khodâî kâ « Traité du terrassement » et de la tenue des routes et des canaux ; en urdû. — Rurkî, 100 p.

« Thomason College Papers ».

Riçâla motî kî jau nikâlné kâ ou *Riçâla istikhrâj-i jau-i mawârid* « Traité sur la manière de retirer les perles de l'huître » ; en hindî. — Haïderâbâd, 1251 (1835-1836), 48 p. petit in-4°.

Riçâla pulon daryâon Hind kâ « Traité des ponts sur les rivières de l'Inde » ; en urdû. — Rurkî, 93 p.

« Thomason College Papers ».
Et simplement, *Riçâla pulon kâ* « Traité des ponts ». — Agra.

Riçâla-i hiçâb « Traité d'arithmétique ». — Dehli, et Indore, 1850.

Riçâla-i schatranj « Traité des échecs » ; en urdû. — Dehli.

Riçâla-i tibb, bâten angrézî « Traité de médecine, avec les mots anglais ». — Dehli.

Roganvit sàr « le Bien-être des malades ».

Ouvrage hindì sur la *matière médicale*, rédigé avec l'assistance du capitaine John Taylor, professeur d'hindì au Collége de Fort-William, et publié en 1851 à la typographie de Bénarès, nommée *Matba' mufîd-i Hind.* Il y en a une édition d'Agra de 1865, en urdû, de 288 pages. — J. Long, « Catalogue », p. 41.

Rùp mandal « Cercle de la beauté ».

Ouvrage hindì sur la forme des statues et des sculptures. — Montg. Martin, « Eastern India », t. Ier, p. 326.

Samùdrik « Chiromancie » (« A hindee work on palmistry »). — Lahore, 1851, et Calcutta, 1865, in-8° de 47 p.

Dans cet ouvrage, déjà mentionné t. Ier, p. 497, on voit la figure d'une main avec tous les signes chiromanciques.

Schams-i maçâhat « le Soleil de la géométrie ». — In-8° de 74 p.

Scharh 'acàïd-i schifà « Explication des règles pour la guérison ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nùr.*

Schighr bodh satik « Moyen facile d'acquérir la science », en sanscrit et en hindì. — Agra, 1867, 74 p.

Sikschâ ràr « Discussion pédagogique », en hindì. — Lahore, imprimerie du *Koh-i nùr.*

Suwàl o jawâb tibbiya « Questions médicales avec leurs réponses ». — Dehli, 1262 (1846), 17 p.

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 1764.

Suwâlât tahrîr Uclìdas « Questions sur l'ouvrage d'Euclide », d'après « Colenso's[1] Geometrical Problems ».

[1] C'est le fameux évêque de Natal dont les opinions rationalistes ont scandalisé l'Église.

— Imprimé à Lahore en 1863, broch. in-8° de 92 p.

Publié pour les élèves des écoles du Panjâb, par ordre du feu major Fuller, directeur de l'instruction publique.

Tabîb hindî « le Médecin indien ».

Titre vulgaire du *Takmila hindî* « Traité de médecine », en hindî. — Bibliothèque impériale de Dehli.

Ta'bîr nâma-i khwâb « Livre de l'interprétation des songes » ; en urdû. — Agra, 1850.

Tacwîm.

C'est le nom qu'on donne aux almanachs musulmans. On en édite dans les principales villes de l'Inde. J'en ai vu de Madras, à l'East-India Library, répondant aux années 1846, 1847 et 1848.

Tanbîh ul'ayân « Admonition des notables » sur le *Kitâb ulbuhrân* « Livre sur la crise des maladies ». — Dehli, 1863, 16 p.

Tarkîb paîdâîsch rescham az kirm pîlâ (*Riçâla*) « Traité de la fabrication de la soie par les vers à soie ». — Lahore.

Tarkîb-i ta'âm (*Riçâla*) « Traité de l'art culinaire ». — Lahore.

Taschrîh ulmaujûdât « Dissection des créatures », tableau de la nature, en urdû. — Agra.

Tibb akbar (*Tarjuma*) « la Grande médecine » (traduction du persan).

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Tibb-i riyâz « la Médecine des jardins », c'est-à-dire, par les simples.

Manuscrit hindoustanî de la bibliothèque d'un riche Pathan, dont feu Newbold a envoyé le catalogue à la Société Asiatique.

Tilism-i hikmat (*Riçâla*) « le Talisman du mystère » sur

la prestidigitation; en urdû. — Mirat, 1865, 16 p.

J. Long, « Catalogue », p. 38.

Tilism-i frang « le Talisman d'Europe », livre sur la science du mesmérisme; traduit de l'anglais en urdû. — In-8°, 48 p. de 21 lignes.

'Akhbâr-i 'âlam de Mirat du 15 juillet 1869.

Tith chandrika « Lune des mansions lunaires ».

Titre de certains almanachs hindous, en hindî. J'en ai un pour l'année 1860 (1917). — Bénarès, 32 pages in-12 et tableau.

« Treatise on the benefits of knowledge, with brief sketches of parts of some more important sciences, in hindui ». — Calcutta, 1839, in-12, 30 p., Calcutta School Book Society.

Il y en a plusieurs éditions, dont une in-8°.

« Treatise on the hindoo mode of valuing pearls »; en hindoustanî. — Petit in-4°.

Catalogue Madden, 1847.

« Treatise on the objects, advantages and pleasures of science (Lord Brougham's) »; traduit en urdû. — Calcutta, 1834, in-8°, Calcutta School Book Society.

« Trigonometry (Small treatise of) ».

Traduction urdue faite sous la direction de feu F. Boutros, et imprimée à Dehli.

Tuhfat ulamân « Présent de la sécurité », traité de magie; en urdû. — Agra, 1864.

Tuhfat ulatibbâ « Présent aux médecins », données médicales très-utiles, par Huçaïn. — Lakhnau, 1860, in-8° de 46 p.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Uçûl-i naccâschi « Principes du dessin ». — En deux parties.

Vastu sâstra « Livre de la bâtisse », poëme sur l'architecture des maisons, en deux mille slokas.

Montg. Martin, « Eastern India », t. I[er], p. 326.

Védântatrayi, c'est-à-dire *Tattwabodha, Atmabodha, Mokschasiddhi;* en sanscrit, avec commentaire hindoustani. — Bénarès, 1868.

Yâd-dâscht tarîca bona kapâs « Mémoire sur la culture du coton ». — Mirat, 1864.

Zînat ulkhaïl « Beauté de la cavalerie » ou Livre sur les chevaux (*Faras-nâma*), en urdû, avec beaucoup de figures de chevaux, l'indication de leurs défauts et de leurs maladies, des remèdes à leur donner, etc, etc. — Imprimé à Lahore.

Koh-i nûr, numéro du 6 mars 1866.

IV. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Abû Sâma (*Quissa*) « History of the father in law of Mahomet and his punishment for falling into sin »; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 16 p.

J. Long, « Catalogue », p. 18.

« Account (An) of Gora Chand of Dehli »; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 32 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

« Account (An) of India, translated from Murray's Encyclopedia of geography ». — Dehli, 1848, in-8°.

« Aligarh (A Short geographical account of the district of); in urdu and hindi ». — 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 35.

« Ali Hazin Life; in urdu ». — Bénarès, 1850.

« Ancient History (Rollin's), a compilation from the ancient history, with additions; translated into urdu and published by the Allyghar Society, viz :

« Ancient History of Egypt, with illustrations », in-8° de 111 pages, 1864.

« Ancient History of Greece, in three parts », in-8°. Première partie, 94 pages; seconde, 167 pages; troisième, 138 pages.

Auwal jagrâfiya « le Commencement de la géographie » (« An elementary Geography »); en hindoustanî. — Calcutta, 1853, in-12 de 85 p.

Azrâb-i[1] *sultânt,* ouvrage urdû indiqué comme historique dans le Catalogue de la Société Asiatique de Calcutta.

Bansawalî Rahtor « Généalogie des Rahtors ».

Tel est le titre d'un grand rouleau que Santak Râm, *kârbâr* « premier ministre » du râjâ d'Amjherra, montra à Malcolm[2] en 1820. Ce rouleau, écrit dans le bhâschâ ou bhâkhâ des Rajpûts, nommé par les Mahrattes *rangrî bhâkhâ* « hindi des brahmanes de l'Inde centrale », avait quatre-vingt-dix pieds de longueur sur seize pouces de largeur, et était écrit des deux côtés. D'après ce que Malcolm entendit dire et vit par lui-même, ce volume contenait une mention correcte de toutes les familles de cette tribu qui se sont fixées dans l'Inde centrale, et de tous les individus de quelque rang ou de quelque réputation qui en ont fait partie.

Bhopal barnan « Description de Bhopal »; en hindî.

[1] Ce mot est écrit par un *alif,* un *zâd* (en arabe *dâd*), un *ré,* un *alif* et un *bé.*

[2] « Central India », t. II, p. 128.

Bhûgol bichâr « Considérations sur le globe », traité de géographie; en hindouî. — Calcutta; autre édition de Bénarès.

Zenker, « Bibliotheca orientalis ».

Bhûgol kurmachal « le Globe sur la tortue immobile », autre géographie; en hindî. — Agra, 1865, 64 p.

J. Long, « Catalogue », p. 41.

Bhûgol suchan « Pensée sur le globe », ouvrage de géographie; en hindî. — Agra.

Chandar râjana râs « le Divertissement des rois lunaires »; en hindî.

Cité dans le Mémoire de Th. Pavie sur les langues guzaratie et mahratte.

Dahr ké Râjâ kî khabar « Histoire du Roi du monde ».

Ouvrage hindî, imprimé dans l'Inde en 1851.

Daulat-i Hind « l'Empire de l'Inde »; en urdû. — Cawnpûr, 1850.

Dihât kî safâyî « la Propreté des villages ». — Allahâbâd, in-4° de 6 p.

« Elements of geography and history; hindooee ». — Calcutta, 1827, Calcutta School Book Society.

Fihrist 'ajâïb-gâh Panjâb « Table des choses merveilleuses arrivées au Panjâb (en 1864) ».

Ouvrage urdû annoncé dans le numéro du 6 mars 1866 du *Koh-i nûr*, journal hindoustani de Lahore.

Futûh uschschâm wa futûh ulmisr « les Conquêtes de la Syrie et les conquêtes de l'Égypte (par les musulmans) ».

Ouvrages originellement écrits en arabe par Wâquidî, et traduits en hindoustanî, le premier, par le saïyid maulânâ 'Inâyât Huçaïn, de Sidanpûr, des dépendances de Lakhnau, fils du maulawî

Nawâzisch Ahmad, et petit-fils du maulawî 'Abd uljâmi'; et le second, par le neveu de 'Inâyât 'Alî, le maulawî saïyid Mahdî Huçaïn (défunt), fils du munschî Muhammad Haçan Khân, qui jouissait de la confiance du sultan d'Aoude. Le premier de ces ouvrages avait été d'abord publié à Calcutta; maintenant on l'a réuni au second dans une édition de Lakhnau de 1286 (1869); et dans cette édition on a eu soin de donner en marge la traduction urdue de toutes les citations du Coran, des hadîs et des pièces justificatives, qui avaient été insérées seulement en arabe dans la première édition.

Gol prakâsch « Histoire du globe », traité hindî de géographie. — Imprimé à Agra en 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 41.

Guldasta-i tiflân « le Bouquet des enfants ».

Livre d'histoire pour les enfants, récit abrégé de l'histoire de l'Europe, en urdû, publié par la Mission américaine d'Allahâbâd en 1867.

Gulschan-i Panjâb « le Jardin du Panjâb », histoire du Panjâb; en urdû.

A l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Gulzâr-i jinnat « le Jardin du paradis », description du paradis; en urdû. — 68 p. de 23 lignes.

Hamîr-râs « Histoire de Hamîra, roi de Chitore ».

Chronique en vers hindouis mentionnée dans Tod, « Annals of Rajasthan », t. II, p. 269 et suiv., et dans la préface de mes « Rudiments de la langue hindouie », p. 7.

Hari Chandra lîlâ « Histoire du râjâ Hari Chandra ».

Montg. Martin, « Eastern India », t. II, p. 103.

Hindûstân kî jagrâfiya « Géographie de l'Inde »; en urdû. — Lahore, 1861, in-8° de 123 p.

Hindûstânî charitr « Histoire hindoustanie ».

Publiée par la Société de Madras appelée *Upay-ukta grandha karana sabhâ.* — « Classified Catal. of tamil printed books by J. Mulloch », p. 227.

« Histoire de Lankâ (Ceylan) », ou plutôt de la guerre de Râma et de Ravana.

Manuscrit braj-bhâkhâ de la Bibliothèque de la rue Richelieu, n° 4 du Catalogue Hamilton et Langlès.

Ce manuscrit ne porte aucun titre hindoustanî, ni au commencement ni à la fin, si ce n'est qu'on a écrit plusieurs fois le mot *Lankâ* à la marge du volume.

Il se compose de pièces de vers de différents genres, et il est écrit sur la largeur des pages, à la manière sanscrite.

Je suis porté à croire que ce manuscrit n'est qu'un fragment d'un *Râmâyana*, car il commence par les mots *Sindhu bachan sunî Râm* « Râma ayant entendu le discours de l'Océan... ».

« History of India (Marshman's), from remote antiquity to the accession of Mogul dynasty. »

Il y en a deux rédactions, l'une en urdû et l'autre en hindî, publiées par le Rév. J. J. Moore. — « Report of the general Committee of public instruction for the year 1839-1840 », Calcutta, 1841, p. 105; et « Proceedings of the Vernacular Translation Society », 1845, p. 17.

Ces ouvrages, qui sont d'environ 300 pages, ont eu plusieurs éditions, une entre autres de Calcutta, 1843, in-8°; une autre de 1846; une plus récente de Dehli, et une de Lahore, 1865, donnée par le major Fuller, in-4°. Quelques-unes même sont en caractères latins.

La rédaction urdue est due à des professeurs indigènes du Collége de Dehli.

« History of India, by the Hon. M. Elphinstone, translated into urdu by the Scientific Society ». — 'Alîgarh, 1866 et 1867, in-8° de 1304 p., en deux parties.

« History of the establishment of the English empire in India ».

Cet ouvrage a été rédigé en hindoustanî, surtout d'après « Marshman's Bengal », sous la direction de feu F. Boutros, de Dehli. — « An Inquiry », etc., p. 22.

Jagat vilâs « le Plaisir du monde ».

Manuscrit sur le Marwar, cité par Tod, « Annals of Rajasthan ».

Jagrâfiya Schâhjahânpûr; en urdû. — Schâhjahânpûr, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Jaïgan pothî « le Livre de Jaïgan », intitulé en anglais « Jaïgan's wars with Hanifa ». — Calcutta, 1865, in-8° de 150 p.

Il y en a plusieurs éditions. — J. Long, « Catalogue », p. 21.

Jâm-i Jâm « la Coupe de Jamsched », intitulé en anglais « Tabular History of the kings of Dehli, from Timur to Muhammad Bahadur Shah ». — In-8°.

Zenker, « Bibliotheca orientalis ».

Jang-nâma « Livre de guerre », guerres de Mahomet et des khalifes; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 164 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Kâcî khand « Histoire du district de Bénarès », en hindouî. — In-8° de 291 p.

Volume important en trois livres, imprimé sans indication de lieu ni de date, mais à Calcutta, je pense. Il y en a un exemplaire à la Bibliothèque de la Société Royale Asiatique de Londres.

Kâr-nâma « Livre d'affaires ».

Traduction urdue de l'ouvrage sur la mort d'Aurangzeb, intitulé *Jang-nâma*, par le munschî 'Abd ulwâhid.

Khulâça tawârîkh-i Makka « Abrégé des chroniques de la Mecque », par Muhammad Fakhr uddîn Huçaïn. — Laknau, 1869, in-8° de 64 p.

Khulâçat uttawârîkh « Abrégé des chroniques » (« Marshman's Brief Survey of history »), en deux parties. — Dehli, 1845, in-8° de 502 p., Vernacular Translation Society.

Kumar-pâl charitr « Histoire de Kumar-Pâl ».

Manuscrit rajpût, consulté par Tod, et considéré par lui comme ayant été écrit à l'époque de Chand.

La'l munh quissa « Histoire de *La'l munh* (bouche de rubis) » et de Huçaïn Pâdschâh; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 10 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

« Life of Ranjeet Singh (Prinsep's), done into urdu at the Dehli College ». — 1846, in-8°.

Man charitr « Histoire du râjâ Man ».

Tod's « Annals of Rajasthan ».

« Maps (Cartes géographiques). »

On en a publié un grand nombre en hindoustanî, tant en caractères persans qu'en caractères dévanagaris. Un Français, nommé Tassin, a donné entre autres dans ce double caractère une mappemonde et une belle carte de l'Hindoustan en six feuilles.

« Memoir on the statistics of the north-western provinces of the Bengal Presidency, compiled by A. Shakespear[1], and translated into urdu, lithographed at the Secundra Orphan Press. » — Agra, 1848.

Mirât ulacâlim « le Miroir des climats », géographie par demandes et réponses. — Calcutta, 1845, in-12.

Muhâraba Kâbul « Guerre du Caboul » (« The Cabul campaign »). — Lakhnau, 18 p.

Nau bahâr « le Nouveau printemps », récits des guerres des Arabes; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 184 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

[1] Cet auteur n'a aucun rapport avec John Shakespear, mon maître et mon ami.

Nîti binod ou *vinod* « A hindee account of the ancient Bretons, with a description of the city of London ». — Indore, 1850.

« Pilgrimage to Mecca, by the nabab Sikandar Begam of Bhopal, translated from the original *urdu* and edited by Mrs Willoughby-Osborne; followed by a historical sketch of the reigning family of Bhopal, by lieut. col. Willoughby-Osborne, political agent in Bhopal, etc. » Londres, W. H. Allen et Cie, 1870, in-8° de 24 p. Magnifique volume orné de photographies.

Pîltan Rustam « Rustam au corps d'éléphant » (« Adventures of Rustam »); en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-12 de 132 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

« Pinnock's Goldsmith's England, done into urdu at the Dehli College. » — Grand in-8°.

« Principles of Geography (Hughe's) »; en urdû.

« Agra Government Gazette », numéro du 1er juin 1855.

Quissa-i Abû'lfaïz Nûri, histoire de ce personnage, qu'il ne faut pas confondre avec Abû Huçaïn Ahmad Nûrî, de Bagdad, célèbre sofî[1].

Râj-prakâsch « Histoire des râjâs du Méwar ».

Tod's « Annals of Rajasthan ».

Râjâ sabhâ ranjan « Peinture de la cour du roi ».

Opuscule historique écrit le 14 de la quinzaine lumineuse de *pûs* (décembre à janvier) 1828 du samwat (1771).

Ce volume se compose de plusieurs morceaux et fragments d'ouvrages. Le plus considérable, et qui est complet, divisé en dix chapitres ou livres, roule, je crois, sur Hamîra, roi célèbre de Chitor, mentionné dans les « Annals of Rajasthan ».

[1] Voyez t. II, p. 192 et suiv.

Râjâon kâ barnan « Éloge des rois » (« The two Kings ») ; en hindoustanî, caractères nagaris.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Safar-nâma « Livre de voyage » (« Mungo Park's Travels in the interior of Africa, translated in urdu »). — Agra, 1842, in-4°, et Calcutta, 1853, in-12.

Satrujaya-mahatma.

Ouvrage jaïn, mentionné par Tod, « Annals of Rajasthan ».

Schams uljagrâfiya « le Soleil de la géographie ». — Lakhnau, 1867, in-8° de 22 p.

Schurjunjal Bîbî « On the marriage of Shurjunjal with Hanîfa » ; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 24 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Sonabhaner kathâ « Histoire de Sona Bhanû (femme de Hanîfa); en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 24 p.

J. Long, « Descriptive Catalogue », 1867, p. 20.

Tarîkh ou *Tawârîkh mutacaddimîn o mutaakhkkhirîn* « Chronique ou chroniques des anciens et des modernes » (« Ancient and modern History, translated by the Rev. J. A. Shurman »). — Première partie, édition de Calcutta en caractères persans, et d'Allahâbâd en caractères latins, 1851, in-8° de 135 p.

Il paraît que la première partie ou le premier volume est consacré à l'histoire ancienne, et la seconde, à l'histoire moderne. Il y a une édition de la première partie publiée à Calcutta en caractères romains, en 1852, 316 pages in-12.

Tarîkh-i Afgânistân « Histoire de l'Afganistan » ; en urdû. — Dehli.

Tarikh-i Firischta « Histoire de l'Inde, écrite en persan par Firischta ».

Il est dit dans l'Inde que Dow, le premier traducteur de Firischta, ne savait pas le persan, et qu'il ne fit que mettre en anglais une traduction qu'il avait fait faire en hindoustanî. — J. Mohl, « Journal des Savants », 1840, p. 393.

Tarîkh-i mamâlik-i Chîn « Histoire des provinces de la Chine », ou simplement *Târîkh-i Chîn* « Histoire de la Chine », compilation originale écrite en urdû par James Corcoran [1], intitulée en anglais « An Account geographical, historical and statistical of the Chinese empire from the earliest antiquity to the treaty of Nankin ». — Calcutta, 1848-1849, 2 vol. in-4°.

Il y en a une édition de Lahore, 1851.

Tarîkh-i mulkân « Histoire des royaumes » ; en urdû. — Mirat, 1865, 152 p.

J. Long, « Catalogue », p. 38.

Tarîkh-i râjahân « Histoire des râjâs ».

Ouvrage imprimé dans l'Inde en 1851.

Tarîkh-i Ranjît Singh « Histoire de Ranjît Singh », traduction urdue du « Prinsep's Life of Ranjit ».

« Vernacular Transl. Society. »

Tarîkh-i Râwan « Histoire de Râvana ». — Indore, 1850.

Tarjuma ek lekchâr-i 'ilm-i tawârîkh « Traduction d'une lecture sur l'histoire », de H. C. Cunningham, par le pandit Motî Lâl. — Lahore, 1870, in-8° de 16 p.

[1] Sur cet écrivain, zélé catholique (romain), voyez le « Journal de la Société Asiatique de Calcutta », octobre 1845, p. XCVIII.

Tawârikh-i Bulandschahr « Chroniques de Bulandschahr ». — Mirat, 1864.

Tawârikh-i Irân « Annales de Perse ». — Agra.

Traduction d'un ouvrage anglais. — « General Catalogue », cité par Zenker.

Tazkirat ul'âquilîn « Mémorial des gens d'esprit » (« Biographical Notices of distinguished men »); en urdû, caractères persans. — Mirzâpûr, 1860, in-8° de 61 p. avec figures.

— Le même ouvrage, en hindî, caractères dévanagaris, sous le titre analogue de *Vidwân sangraha,* ibid.

Ces traités font partie du « Mirzapore Educational Books », édités par Atmore Sherring. Il y en a deux séries, l'une en urdû et l'autre en hindî. Cet opuscule porte le n° 3. Le premier est intitulé en anglais « Arts and Sciences », et le second « Places and objects of historical interest »; un autre est le *Mirât ulharakât,* mentionné dans cet Appendice à l'article « Sciences et Arts ».

Tazkirât-i Hind « Chroniques de l'Inde » ; en urdû. — 1861, in-4° de 350 p.

Updes praçâd « Collection of historical fragments, in the magadha dialects ».

Tod's « Annals of Rajasthan ».

Viswakarma charitra « Histoire de Viswakarma » ; en hindî.

Wacâyi' Kep « Événements du Cap », récit de l'expédition de C. W. Kilnock, en 1859, au cap de Bonne-Espérance; en urdû.—Lakhnau, 1860, in-8° de 60 p.

Zubdat uttawârîkh « la Crème des chroniques »; en urdû.

« Catalogue Williams and Norgate » de juillet 1851.

V. BELLES-LETTRES.

Ahmac-nâma « le Livre de l'insensé » (« A Collection of humorous stories, the wise sayings of scholastics »); en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 32 p.

J. Long, « Catalogue », p. 18.

Aïna asrâr « le Miroir des secrets », conte urdû, par Najm uddîn, de Mirat.

Aïna-i farâçat « le Miroir de la gentillesse », cinq cents anecdotes en urdû, par Muhammad Huçaïn, de Lakhnau.

Alfâz farsî ba tarjuma muçajja' hindî « Mots persans avec une traduction rhythmée en hindî ».

Ouvrage qui fait partie des livres urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1859. (N° 1119 du Catalogue.)

Amad-nâma « Livre de l'arrivée ».

Vocabulaire persan et hindoustanî en vers urdus du genre masnawî. Il est précédé, dans l'exemplaire manuscrit que j'en possède, de la nomenclature de quelques conjugaisons en persan et en hindoustanî. Dans le même volume se trouve un autre poëme du même genre. Ces sortes de recueils sont communs en hindoustanî.

Amsâl bé-miçâl « Proverbes incomparables ». — 1867, in-8° de 64 p.

'Arâïz o khutût « Lettres et pétitions », ouvrage hindoustanî imprimé dans l'Inde en 1851.

Arjun bilâs « le Divertissement d'Arjun », par Arjun Singh. — Bahrâmpûr, 1864, in-4° de 447 p.

Poëme hindî qui m'a été signalé par Mr. Fitz-Edward Hall.

'Aschic kâ janâza « le Cercueil de l'amant ». — Dehli, 1868, in-16 de 4 p.

Aschraf ulcawânîn « la Plus distinguée des règles », par le saïyid 'Abd ulfattâh, *alias* Aschraf 'Alî, maulawî de Dhûliya. — Bombay, 1867, in-12 de 55 p.

Aschûb-nâma « Livre d'émotion », histoire des deux frères Bhagawân-dâs et Gopâl Râm. — Lahore, 24 p.

« Azimgurh Reader, translated from the original english into pure hindi by the late Rev. W. Bowley of Chanar. — Allahâbâd, « Mission Press », et à Agra.

L'original de cette publication est une compilation formée de morceaux choisis dans différents auteurs anglais, par H. C. Tucker. Il y en a une traduction urdue due au Rév. W. Glen, et imprimée, n° 1 à Agra et n° 2 à Mîrzâpûr, en 238 pages.

« Azimgurh Reader, translated into urdu by Rev. W. Bayers. » — Agra, 1842, in-8°, School Book Society.

Badâyat-nâma « Livre du commencement », abécédaire et ouvrage élémentaire urdû, imprimé dans l'Inde en 1851.

Badâyi' ul'ajâïb wa hidâyat ulmu'allimîn « les Merveilles des merveilles et le Guide des maîtres » sur la manière d'écrire les nombres en lettres (« On writing numbers with letters »). — Dehli, 1849, in-8°.

Baddrî-nâth o Farrukhâbâd kî kahânî « Histoire de Badrî-nâth et de Farrukhâbâd ».

Cet ouvrage est aussi indiqué sous le titre inverse de *Farrukhâbâd Badrî-nâth kî kahânî*. — « Agra Government Gazette », numéro du 1er juin 1851.

Bagwaswendra Vîra Singha barnan, en dohâs hindis. — Bénarès, 1849, in-8°.

Bahâr-i 'ischc « le Printemps de l'amour », poëme par le munschî Mahmûd 'Alî Afsar, suivi du *Lazzat-i 'ischc* « le Plaisir de l'amour », *Zahr-i 'ischc* « le Poison de l'amour », et *Fareb-i 'ischc* « la Tromperie de l'amour », par le même. — Lakhnau, 1869, petit in-folio de 94 p. de 21 lignes doubles.

Baldéo ji ki bârah kharî « les Douze traits de craie de Bal », poëme hindî. — In-12 de 8 p.

Ban madho « le Miel de la forêt », prosodie hindie. — Agra, 1864.

Bârah mâçâ « les Douze mois », lamentations de Râdhâ, par Bénî Madho, poëme hindî. — Dehli, 1868, in-16 de 8 p.

Baran prakâsch « Manifestation de l'alphabet »; en hindî.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Bartan charitr « Histoire du plat », conte hindî. — Agra, 1864, 20 p.

Bhâschâ kâ byâkaran « Grammaire bhâschâ (bhàkhâ) » ou « hindie », donnée à l'Institut par le gouvernement de l'Inde.

Bhâschâ koscha ou *Bhâschâ Amara koscha* « le Dictionnaire d'Amara Singh », en hindî, cité par Râg Sâgar.

Bodh chaturpath chandrika « la Lune des quatre sentiers de l'intelligence » (« Hindee and sanscrit Primer »). — Mirzâpûr.

Bostân-i akhlâc « le Jardin des bons usages », traduction urdue de trente-neuf fables de Locman, par Mirzâ Rahîm Beg, de Mirat.

Britânt Dharm Singh « Histoire de Dharm Singh ; » en hindî.

Câjî (*câzî*) *haîrân* « le Juge stupéfait » ; en hindoustanî des Laskars. — 92 pages.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Calac-nâma « Livre d'agitation », wâçokht. — Lakhnau, 1847.

Cawâ'îd-i Huçaînî « Règles de Huçaïn », grammaire persane en urdû.

En vente dans les bureaux de la Société Asiatique de Calcutta.

Cawâ'îd-i sahl « Règles de facilité », grammaire élémentaire en urdû.

Annoncée dans le *Koh-i nûr* de Lahore du 6 mars 1866.

Cawâ'îd-i ta'lîm « Règles pour l'enseignement ».

Ouvrage urdû à l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Cazil bâsch (« The Kuzzil bash »), traduction de l'intéressant roman anglais de Fraser qui porte ce titre. — Dehli, 1845, Vernacular Transl. Society.

Chabîli Bhatiyârî (*Quissa*), « Aventures du prince Raman Schâh, fils de Pâdischâh Sikandar Schâh, avec Chabîlî et Bhatiyârî » ; en urdû, caractères dévanagaris. — Agra, 1920 du samwat (1864); in-8° de 48 p. de 24 lignes.

« *Chanda o Hurak* (The Romance of), or the Palace of the fairy lake ».

Manuscrit in-4°, avec dessins coloriés, qui a d'abord fait partie de la bibliothèque du duc de Sussex, puis de celle de N. Bland. J'en lis et j'en traduis ainsi le titre avec F. Falconer, qui avait examiné attentivement cet ouvrage. Il est toutefois indiqué dans le

« General Catalogue » d'Agra sous le titre de « The Romance of Jandak, or the Fairy palace of the lake », conformément au titre qu'on lui avait donné dans le manuscrit dont il s'agit, leçon que j'avais suivie moi-même dans la première édition de cet ouvrage.

Chaschma-i schîrîn « la Source douce », poëme sur Schîrîn et Farhâd. — Lakhnau, 1869, in-8° de 40 p.

Chitr Gopâl (*masnawî*) « Poëme descriptif du seigneur des bergers (Krischna) ».

Catalogue de Nawal Kischor, de Lakhnau, janvier 1869.

Chittiyon kî pustak « Livre des lettres », manuel épistolaire hindî. — Imprimé à Bénarès.

« Collection (A) of hindustani Proverbs translated, illustrated and explained by lieutenant colonel Lane, published by the Madras School Book Society », 1870.

« Contes shakespeariens de Charles Lamb ».

Publiés en hindoustanî par le « Vernacular Translation Society » de Calcutta.

« Copy slips » ; hindoostanee, roman characters.

« Ostell's Catalogue », p. 350.

Dâfi' hiziyân « le Repousseur des mots inutiles », discussion sur quelques mots qui se trouvent dans le *Burhân-i câti'*. — Dehli, 1863, 36 p.

Cet ouvrage est, je pense, le même dont il a été question, t. Ier, p. 477 et 480, sous le titre de *Câti' burhân*.

Dâg-i dil yâ Gul o bulbul (*masnawî*) « la Blessure du cœur, ou la Rose et le rossignol (poëme) » ; en urdû et en persan. — Lakhnau, in-8°.

Il y en a plusieurs éditions.

Dar bâb-i munsifî « Sur la justice », conte en vers hindoustanis.

J'en ai un exemplaire dans ma collection particulière.

Dar 'ilm-i nahw « Sur la science de la syntaxe » ; en caractères schâstaris, ou des Schâstars, c'est-à-dire dévanagaris. — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Dard-i gam-nâk (*Quissa*) « Histoire d'un amour malheureux », roman en vers urdus de 8 p. seulement. — Mirat, 1864.

Darî kuschâ « le Révélateur du *dari* ou *dérî* (le perse ou l'ancien persan); en urdû. — Dehli, 1863.

Cet ouvrage fut alors indiqué comme étant sous presse; mais j'ignore s'il a paru.

Dâstân-i 'ischc « Histoire d'amour » (« Love stories »). — Lakhnau, 1266 (1849-1850), 70 p.

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 1750.

« Destruction (la) de Pattan », c'est-à-dire de Somnath Pattan, poëme hindî écrit par un musulman.

Tod, « Travels in Western-India », p. 321.

Dhruva lîlâ « Histoire de Druva », par Mîrâ Lâl; en hindî. — Dehli, 1868, in-8° de 8 p.

Dîwân-i 'ajâïb o garâïb « Recueil poétique sur des objets merveilleux et prodigieux; en persan et en urdû. — Imprimé dans l'Inde en 1851.

Dîwân-i Hâfiz, en urdû; traduction du recueil des poésies de ce « rossignol de Schirâz », comme le nomment les Persans. — Agra, 1864.

« Fables in hindoostanee (*naclen*) ». — Première édition, Calcutta, 1818, in-8° de 14 p. ; seconde édition, ibid., 1822, 16 p.

Ces deux éditions contiennent vingt-deux fables.

« Fables in hindustany », autre recueil du « Calcutta School Book Society », en deux volumes.

« Fabliaux » ou « Lais ».

Le colonel Tod nomme ainsi des pièces de poésie hindouïe dues aux bardes de l'Inde centrale, poëmes qui existent dans la bibliothèque du prince de Méwar, au nombre de plus de trois cents, et dont il prit une copie qui forme deux forts volumes in-folio.

Figân-i Dilli « Lamentations de Dehli ». — 74 pages.

Pièces de vers de différents poëtes sur l'insurrection de 1857, sur le pillage et la dévastation de la ville.

Ganj-i farsi « Trésor du persan ».

Grammaire persane employée dans les écoles des natifs des provinces nord-ouest.

Garb chintâmâni « l'Orgueilleux d'esprit », poëme hindouî dont on a cité, dans le « Journal de la Société Asiatique de Calcutta », année 1839, p. 805, deux vers dont voici la traduction :

« Le roi Karan a péri, lui qui donnait l'or avec prodigalité. Il » a disparu dans un instant, et on a construit dans la forêt son » habitation (sépulcrale). »

Guiyân dîpika « le Flambeau de l'instruction », pour les femmes qui veulent s'instruire ; en hindî. — Bareilly, 1865, 26 p.

J. Long, « Catalogue », p. 39.

Guiyân prakâsch « Manifestation instructive ».

Grammaire hindie à l'usage des écoles des indigènes des provinces nord-ouest.

Guldasta « Bouquet », histoire en prose cadencée, par le hâfiz Muhammad 'Abd ulgafûr, d'Allahâbâd.

Production récompensée par le lieutenant gouverneur des provinces nord-ouest.

Guldasta-i khirad « le Bouquet de la sagesse ».

Cet ouvrage, rédigé en urdû par le munschî Ahmad 'Alî, d'après le désir du souverain de Touk (Muhammadâbâd), est destiné aux élèves des écoles qui s'appliquent à l'étude de l'urdû, et il leur offre une grande variété de fragments d'ouvrages, soit originaux, soit traduits.

Guldasta-i sukhan « Anthology of persian and hindustani Poets, by surgeon Edward Balfour ». — Madras, 1851, grand in-8° de 256 p.

Ce volume se compose de deux parties. La première, de 147 pages, contient des poésies persanes choisies, et la seconde, de 109 pages, des poésies hindoustanies tirées des meilleurs auteurs. Ce volume est magnifiquement lithographié, avec enjolivures de toute espèce à chaque page.

Gulschan-i nau bahâr « le Parterre du nouveau printemps ». — Lakhnau, 1848, in-8°.

Gulzâr-i nischât « le Jardin du plaisir ».

Recueil de neuf cent vingt vers choisis, persans et urdus, dont il y a deux éditions, l'une de Calcutta et l'autre de Mirat.

« Guru Paramartham (Stories of), translated from the tamil unto urdu ». — Madras, 1848, in-16.

Hacc ulbayân « la Vérité de l'éloquence ».

Akhbâr-i 'âlam de Mirat, 18 juin 1868.

Hadîcat ulasrâr « le Bouquet des secrets », traduction du persan.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Hadiya-i anzâr « Cadeau aux regards ».

Petit masnawî urdû annoncé dans le Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor.

Hanûmân nâtak « le Drame d'Hanûmân », cité par Râg Sâgar; en hindî.

Le drame sanscrit sur le même sujet fait partie des pièces du théâtre hindou traduites par H. H. Wilson.

Harivansa purâna, abrégé en vers hindis du *Purâna* sanscrit, par Lâla Jî. — Bénarès, 1926 du samwat (1869), in-8° de 463 p. de 25 lignes.

Hidâyat-nâma makâtib dakhtarân « Livre-guide pour les écoles de filles » (« Rules for girl-schools »); en hindî. — Agra, 1864, in-8° de 8 p.

Hidâyat-nâma mudarriçân « Livre-guide pour les professeurs » (« Directions to teachers, issued by the visitor general of schools N. W. Prov. »). — 1855.

Hidâyat ta'lîm-i niswân-i mastûrât « Guide pour l'instruction des dames des harems », par le munschî Schihâb uddîn Ahmad, de Bichâun, district de Murâdâbâd.

Hidâyat unnahw « Guide pour la syntaxe », avec commentaire.

Annoncé dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat, du 23 août 1866.

Hindî bhâschâ kâ vyâkaran « Grammaire de la langue indienne » (A hindi grammar for the instruction of the young, in easy questions and answers »). — Calcutta, 1853, in-12 de 68 p., et Agra, 1855, in-8° de 55 p.

Traduction de l'anglais, du missionnaire Buden.

« Hindui (The) Reader, being a selection of easy sentences and moral and entertaining anecdotes ». — Calcutta, 1837, 3 vol. in-12.

Inschâ-é Abû'lfazl « Manuel épistolaire d'après Abû'l-fazl », en trois parties, Calcutta School Book Society.

Inschâ-é 'ajîb « Manuel épistolaire admirable ».

Ouvrage donné en prix aux élèves des écoles du Panjâb, à Lahore, le 14 février 1863.

Intikhâb-i (ou *Muntakhab-i*) *Alf laïla* « Choix des Mille et une nuits » (« Selections from Alf laïla »). — Dehli, 1850, in-8°.

Intikhâb-i Dîwân « Choix dans les Dîwâns » (« Selections from urdu poets »). — Dehli, 1849.

Intikhâb-i farsî « Anthologie persane » (« Persian Reader with urdu notes and vocabulary »). — Dehli, 1845.

Ischtihâr-i ta'lîm « Divulgation de l'instruction ». — Imprimé à Sikandara, in-8° de 14 p.

« Agra Government Gazette » du 1er juin 1855.

Istilâhât-i urdû « Idiotismes urdus » (« A Dictionary of urdu idioms, illustrated with passages from hindustani poets explained in persian »). — Dehli, 1845, in-fol. de 307 p., Vernacular Translation Society.

Istrî sikscha « l'Enseignement des femmes », par le pandit Râmjas, de Bénarès. — Bareilly, 1865, 36 p.

Ouvrage hindî publié par le Comité d'instruction publique des provinces nord-ouest.

Istrî updes « Avis relatifs aux femmes », dialogues par le pandit Sîta Râm. — Bulandschahr, 1865, 19 p.

J. Long, « Catalogue », p. 40.

'Itr-i bahâr « le Parfum du printemps ».

Conte urdû à l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Jaï Singh Kalpa druma « l'Arbre céleste de Jaï Singh ».

Grand Dictionnaire encyclopédique des langues sanscrite, arabe, persane et *hindie*; rédigé par l'ordre du célèbre Jaï Singh, souverain de Jaïpûr. — « Calcutta Review », février 1867.

Jam' ulakhlâc « Collection relative aux bons usages »; en urdû. — Calcutta, 1848, in-8°.

Jân pahchân « Connaissance de l'esprit », grammaire urdue.

Jauhar ultarkîb « la Perle de la composition », cacîda urdû sur les règles de la langue persane. — Agra, 1850, in-18 de 24 p.

Josch asch'âr « Énergie des vers ».

Anthologie publiée sous les auspices de Râé Daulat-Râé, Sadr ussudûr, d'Ajmîr.

Kabît sangrah « Recueil de poésies (hindies) ».

Manuscrit de ma bibliothèque particulière que je dois à l'amitié de feu John Romer, qui s'était beaucoup occupé d'hindoustanî et de zend.

Kahânî kî pustak « Livre d'histoire (conte) »; en hindî. — Imprimé à Bénarès.

Kanz ulfawâïd « Trésor des utilités »; sorte de petite encyclopédie, par le saïyid Ahmad, de Dehli; en urdû.

Kathâ sâr « l'Essence de l'histoire ».

Conte hindî à l'usage des écoles des natifs des provinces nord-ouest.

Kavitva ratnâkara « la Mine des pierres poétiques » ; en braj-bhâkhâ.

Manuscrit de la collection Chambers, qui appartient aujourd'hui à la Prusse. N° 228 du Catalogue, de l'édition D. Forbes.

Kélâ nâriyal dand « Discussion entre le bananier et le cocotier ». — Calcutta, 1863, in-8°.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Khâlic bàri « le Grand créateur[1] », petit vocabulaire persan-hindoustanî. — Lahore, in-12 de 16 p. de 15 lignes.

Khirad afroz « l'Éclaireur de l'intelligence » (« The Pleasing Instructor, or a Selection of moral pieces in hindoostanee »). — Calcutta, 1824, in-8° de 92 p., « Calcutta School Book Society »; et Madras, 1847.

Ce petit volume contient trente-quatre anecdotes, peut-être extraites du *Khirad afroz*, ce qui en a motivé le titre.

Khirad afzâ « Ce qui accroît l'intelligence ».

Petit volume de 92 pages in-8°, sans indication de lieu ni de date, et qui se compose de vingt *nacl* « anecdotes », et de vingt *hikâyat* « historiettes ».

« Khiyals (Selection of) or masnawi plays, with an introduction and glossary, by John Robson. »

« Boawr Mission Press' », 1866.

Khulâça masnawi « Poëme abrégé », conte féerie érotique, en vers urdus-bengalis. — Calcutta, 1867, in-12 de 84 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Khursched-nâma « Livre du soleil ».

Titre du t. III de la traduction urdue du *Bostân-i khayâl* ou *Nazâïr afsâna* dont il a été parlé aux articles 'Alam 'Alì et Aman

[1] Premiers mots de l'ouvrage.

(Badr uddîn), publiée par les soins de Camar uddin Khân. — *Awadh akhbâr,* 10 août 1869.

Kunj-i bahâri « le Bosquet printanier », conte; en urdû-bengalî.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Laghu chandrikâ « le Léger clair de lune (de la grammaire) ».

Grammaire hindie à l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Lakschmana sataka « Sept pièces de vers sur Lakschmana ». — Bénarès, 1867, in-8°.

Larkon kî kahânî « Contes pour les enfants » ; en hindî, caractères nagaris. — Mirzâpûr.

Larkon kî pustak « le Livre des enfants », abécédaire hindî. — Simlah, 1850.

Latâïf ulhikâyât « Gentillesses des anecdotes », récits choisis ; en urdû. — Bareilly, 1865, 34 p.

J. Long, « Catalogue », p. 39.

Latâïf zarâïf « Gentillesses et bons mots ». — Lakhnau, 1848, in-8° de 112 p.

Collection d'extraits choisis des poëtes arabes et persans, accompagnés, à ce qu'il paraît, d'une traduction urdue, car cet ouvrage est classé parmi les livres hindoustanis dans le Catalogue de l'East-India Library, et dans la « Bibliotheca Sprengeriana », n° 1762.

Lugat-i Curân (*kitâb*) « Vocabulaire des mots du Coran (expliqués en urdû) ».

Bibliothèque du palais impérial de Dehli.

Lugat, urdû « Dictionnaire » des mots persans, traduits en urdû.

Cet ouvrage a été publié au *Matba' masdar unnawâdir* « Imprimerie de la Source des nouvelles », Agra.

Ma'dan ulcawânîn « la Mine des règles », grammaire urdue. — Agra, 1864.

Madâr ulafâzil « le Centre des savants », dictionnaire arabe-persan expliqué en hindoustanî.

Il existe un manuscrit de cet ouvrage dans l'ancien fonds de l'East-India Library, n° 769, en quatre parties réunies en un grand in-4°, et feu N. Bland en possédait un autre exemplaire qui provenait de la Bibliothèque du duc de Sussex.

Au numéro 132 du Catalogue de la Bibliothèque de Tippû, on trouve un Dictionnaire persan qui porte le même titre, et qui est probablement le même ouvrage. Il est dû à Allah-dâd Faïzî ben Alwî Sirhindî.

Mahâbhârata (le) traduit en vers urdus par Mîr Mahdî Haçan Schamscher. — Lakhnau, 1862; petit in-folio de 302 p. de 24 lignes doubles, avec illustrations sur bois.

Mahâbhârata (le), accompagné d'une traduction urdue.

Paraissait par livraisons à Agra en 1869. — *Awadh akhbâr* du 18 mai 1869.

Majmû'a 'uschschâc-nâma « Recueil tiré du Livre des amants », anecdotes; en urdû. — Cawnpûr, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 43.

Majmû'a-i bârah mâçâ « Collection de poëmes sur les douze mois » (« A Description of the twelve months in songs »). — Agra, 1864, 26 p.

Majmû'a-i dil paçand « Collection agréable à l'esprit » (« Amatory verses »). — Dehli, 1867, in-8° de 24 pages.

Majmû'a-i quissa-i schâh Rûm « Recueil concernant l'histoire du roi de Grèce; en vers urdus.

Catalogue de Nawal Kischor, janvier 1869.

Majmû'a-i wâçokht « Collection de wâçokhts », au nombre de vingt et un, et dus à différents poëtes. — Lakhnau, 1265 (1849-1850), petit in-folio de 68 p., dont la marge est remplie de texte.

Le munschî Fidâ 'Alî 'Aïsch a aussi publié à Lakhnau, en 1869, une collection pareille, qui porte le même titre, et aussi le titre spécial de *Schu'la jawâla* « la Lumière de la flamme », et qui se compose de deux volumes, le premier de 400 pages et le second de 910, contenant soixante-treize wâçokhts dans l'ordre suivant. Tome Ier : Quatre du nabâb Yûçuf 'Alî Khân Nâzim; six d'Amîr Ahmad Amîr, un d'Agâ Haçan Amânat; deux de Mahdî Huçaïn Abâd; un d'Amîr uddin Azâd et de Mirzâ Muhammad Rizâ Barc, deux du schaïkh Imdâd 'Alî Sihr; un de Jurat, de Jawâhir Singh Jauhar, de Jazb, du nabâb Ahmad Haçan Josch, de Jaulân, de Mîr Yâr 'Alî Jân Sâhib, du saïyid Gazanfar 'Alî Hakîm, de Haschmat et de Zakî Nawâb Bahâdur. Tome II : Un de Muhammad Mardân 'Alî Ra'na, du nabâb saïyid Muhammad Khân Rind, de Riccat, de Râhat (de Dehli), de Saudâ; trois du schaïkh Imdâd 'Alî Sihr; un de Ser, du hakim nabâb Mirzâ Schauc, de Schauc, de Totâ Râm Schâyân, d'Agâ Muhammad Huçaïn Schikoh, de Schaïdâ; deux du saïyid Farzand Ahmad Safîr; un de Mîr Kallû 'Arsch, du munschî Fidâ 'Alî 'Aïsch (l'auteur de la collection), de Mirzâ Muhammad Murtazâ 'Aschic, du schaïkh Muhammad Haçan 'Aquil, de Tâlib 'Alî 'Aïschî, de Firâc, de Fâïz, du khwâja Açad Calac, de Caïçar; deux de Lahaurî; un de Mirzâ Mazhar Jân-Jânân; quatre de Mîr Taquî; trois du hakîm Mohan; un de 'Abd ullah Muhr, de Mujrim, de Muhammad Rizâ Mu'jiz, du schaïkh Muhammad Huçaïn Malûl, de Mîr Wazîr Nûr; deux de Niçâr; un de Nawâi; deux de Wahschi; un de Hilâl, de Himmat et d'Yâdgâr.

Maktab-nâma « Livre d'école »; compositions épistolaires.

Ouvrage urdû à l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Masnawî Bû 'Alî Schâh Calandar, mûrakh samjhânt « Poëme de Bû 'Alî Schâh Calandar, pour l'intelligence des ignorants (du persan) ». — Dehli, « Urdu Akhbar Press », 1851.

En persan, accompagné de vers moraux en marge, en urdû, apparemment comme une sorte de commentaire.

Mazâhir-i nahw « Démonstrations de la grammaire (arabe) ».

Ouvrage urdû imprimé dans l'Inde en 1851.

Mélé kî kahânî « Histoire romanesque d'une foire ». — Bénarès, 1856, in-12 de 18 p.

Minhâj utta'lîm « la Grande route de l'enseignement ». — In-8° de 164 p.

Misbâh ulbacîrat « le Flambeau de l'attention », sur la composition de l'urdû, par feu Cadr uddîn Khân, d'Agra.

Mitra lâbha « Acquisition d'un ami ». — Bénarès, 1852.

Probablement traduction hindie de l'*Hitopadéça* d'après le sanscrit.

Miy'ar-i imlâ ou *ulimlâ* « la Pierre de touche de l'orthographe » ; traité urdû très-développé sur l'orthographe. — 16 p. de 25 lignes.

Akhbâr-i 'âlam de Mirat, du 18 juin 1868.

Mîzân-i farsî « Balance persane », prosodie persane en urdû.

Ouvrage imprimé dans l'Inde en 1851.

Mohinî charitr « Charmante histoire », traduction hindie du *Façâna-i 'ajâïb* par Prân-Kischan. — Dehli, 1869, in-8° de 180 p.

Motî binolâ kâ jhagrâ « Dispute entre la perle et la graine de coton », fable; en hindî. — Agra, 1868, in-16 de 8 pages.

Muçaddas Karîmâ « Sixain de *Karîmâ* », tazmîn de l'abécédaire en vers nommé *Karîmâ,* parce qu'il commence par ce mot.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Mufîd-nâma « Livre utile », vocabulaire urdû et persan. — Mirat, 1865, 64 p.

J. Long, « Catalogue », p. 38.

Mufîd ulinschâ « Ce qui est utile pour la rédaction des lettres », manuel épistolaire. — Lakhnau, 1869, in-8° de 41 p.

Mufîd ussibiyân « l'Utile aux enfants ». — Dehli, 1850.

Il y a un ouvrage de ce titre, imprimé à Lahore en 1863, qui est un recueil d'histoires extraites du *Khirad afroz*, in-8° de 305 pages de 15 lignes. Voyez t. Ier, p. 172.

Mufîd uttâlibîn « Ce qui est utile aux étudiants », sentences des philosophes et narrations. — Dehli, 1863, 38 pages.

Muntakhab ulasch'âr « Choix de vers ».

« Catalogue Williams and Norgate », juillet 1856, n° 382.

Muntakhab ullugât « Dictionnaire abrégé ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Nacliyât bangaler pothî « le Livre des anecdotes bengalies » (« The Bengali story teller »); en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 40 p.

J. Long, « Catalogue », p. 21.

Nacliyât-i dilkusch « Historiettes qui dilatent le cœur »; en urdû.

A l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Nacliyât-i hindî « Historiettes en hindî ». — Lakhnau, 1845, in-8°.

Nagma-i 'andalib « le Chant du rossignol », histoire romanesque de Gul et d'Hurmuz. — Calcutta, 212 p.

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 174.

Nizâm-i farsî « Méthode persane ».

Grammaire persane en urdû, employée dans les écoles des provinces nord-ouest.

Nucal-i majlis « Récits du foyer ». — Dehli, 1863, 60 pages.

« Oriental (The) Fabulist, or Polyglot translations of Æsop's and other ancient fables from the english language into hindoostanee, persian, arabic, brij-bhakha, etc., in the roman character, under the direction of J. Gilchrist. » — Calcutta, 1806, in-8°.

Pad mâlâ « la Guirlande des vers », traité sur la prosodie; en hindî. — Agra, 1864, 12 p.

Pahlî pustak « Premier livre » pour l'instruction des enfants. — Bénarès, 1864, in-8° de 24 p.

Panch rucâ' « Cinq épîtres »; en urdû. — Mirat, 1867, 48 p.

Pandava guîta « le Chant des Pandavas »; poëme hindî.

Pannan kî bât « Collection de quatre cent quatorze histoires ». — Grand in-4°, caractères nagaris.

Manuscrit hindouî de la collection du colonel Tod.

Phûl charitr « Histoire des fleurs », petit poëme descriptif des principales fleurs de l'Inde.

Manuscrit qui fait partie de ma collection particulière.

Phûlon ka hâr « la Guirlande de fleurs », en trois parties. — Mirzâpûr, in-12 de 32 p.

« Popular rekhta Songs (Holling's Translation of), the

english and hindustani in opposite columns. » — Calcutta, 1852, in-4° de 78 p.

Quissa-i 'ajîb « Histoire surprenante ». — Ouvrage imprimé à Dehli.

Quissa-i câzî Jaunpûr « Histoire du juge de Jaunpûr », conte moral. — Dehli, 1869, in-8°.

Quissa-i dharî zamîndâr « Histoire d'un tenancier. — Lahore, 1864, in-8° de 48 p.

Quissa-i Gânim saudâgar-bacha « Histoire de Gânim, le fils du marchand ». — Lakhnau, 1846, in-8°.

C'est probablement le conte des « Mille et une nuits » dont on trouve la traduction dans Lane, « The Thousand and one Night », t. Ier, p. 487 et suiv.

Quissa-i Jamini (Yaminî) Bânû « Histoire de la princesse grecque ».

Quissa-i kâtib « Histoire de l'écrivain ».

Ouvrage urdû adopté dans les écoles des provinces nord-ouest.

Quissa-i kuttî « Histoire d'une chienne ».

Conte urdû adopté dans les écoles des provinces nord-ouest.

Quissa-i maïnâ « Histoire du maïnâ », conte en vers dakhnis de 44 p. in-8°, de la collection de l'East-India Library.

Le maïnâ est un oiseau de l'Inde nommé *caracias indica* en histoire naturelle, et dont il est souvent question dans les poésies érotiques.

Quissa-i mihtar Yûçuf « Histoire du grand Joseph ».

Manuscrit hindî qui se trouvait dans la mosquée de Bhûp nommée Muhammad-Panâh, selon le Catalogue rapporté par feu d'Ochoa.

Quissa-i schasch jihât « Histoire des six faces », conte urdû. — Imprimé à Lahore.

Râmâyana guîta « Chant du *Râmâyana* ».

Poëme hindî à l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Ras khâni « la Mine du goût », poëme hindî. — Agra, 1858, in-16 de 8 p.

Ras mâlâ « la Guirlande du goût » (« Hindoo Annals of the province of Goozerat, in Western India, by Alex. Kinloch Forbes, with illustrations »). — London, 1856, 2 vol. in-8°.

Zenker, « Bibliotheca orientalis ».

Ras râj « le Roi du goût » (Selections from poets). — Agra, 1864, 200 p.

Raschk-i gulschan « la Jalousie du jardin ».

Dîwân annoncé dans le Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

« Rasselas (History of), by Samuel Johnson, translated into urdu. » — Agra, 1839, in-8°.

Il y en a une autre édition donnée par le School Book Society de Calcutta.

Recueil de contes en prose dakhnie.

Manuscrit de la Bibliothèque de la rue Richelieu, fonds Anquetil, n° 20.

Originairement ce manuscrit avait été désigné fautivement sous le titre de *Asterban*, à cause du premier mot *iszabân*, mal lu, pris pour le titre de l'ouvrage.

Rit manjarî « Bouquet des saisons ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Romiyo o Juliat « Roméo et Juliette », de Shakespeare; en urdû. — Imprimé à Calcutta.

Rucâ'-i schâdî « Petites pièces de vers pour les mariages ». — Mirat, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

« Rules for beginners in arabic », grammaire arabe en hindoustanî, imprimée à Dehli.

Sabhâ bilâs « le Plaisir de l'assemblée ».

Outre l'ouvrage mentionné t. II, p. 232, il y a plusieurs autres recueils qui portent le même titre : un du Rév. W. Bowley, avec le titre anglais de « Readings in poetry », Agra, School Book Society; un autre par John Parks Ledlie, en caractères dévanagaris, Agra, 1857, in-8° de 72 pages, et enfin celui de W. Price, Calcutta, 1828, in-8°. Ils contiennent tous des pièces de poésie choisies en hindì.

Safînat uzzarâfat « l'Album de la gentillesse » (« Jest book in oordoo »). — Dehli, 1853.

Sahargâh dar Inglistân « l'Aurore en Angleterre » (« The Peep of the day in England, a tale translated into hindustani »). — Ludiana, 1868, in-12 de 82 p.

Samân « Préparation ».

Grammaire hindie à l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Sanch lîlâ « le Vrai jeu », par Racik Râé.

Poésies hindies, publiées pour les écoles des provinces nord-ouest.

Sanguît Dhuru kâ « Poëme à la louange de Dhuru »; en hindî. — Dehli, 1868, in-16 de 36 p.

Sanîchar kî kathâ « Récit sur Saturne », vers en son honneur; en hindoustanî. — Agra, 1860, in-16 de 10 p.

Sanskrit nâtak « Drames sanscrits »; en urdû. — Dehli, 1845.

Saras ras « le Goût pur ».

Ouvrage hindouî cité par Râg Sâgar dans son *Sanguît Râg Kalpa druma.*

Schams ulanwâr « le Soleil des lumières », histoire romanesque de Bahrâm Gor.

Volume qui contient les livres cinquième et sixième du *Riyâz ulabsâr*, traduction du *Bostân-i khayâl.* L'*Awadh akhbâr* du 9 novembre 1869 annonce l'impression des livres septième et huitième.

Scharh mullâ « Commentaire du mullâ » sur le *nahw* ou la grammaire arabe. — Lakhnau.

Ouvrage annoncé dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat du 12 avril 1866.

« Selections from the most celebrated hindustani Poets. » — Dehli, 1846, in-8°.

« Selections of Letters »; en urdû. — Lahore, 1864, in-8° de 90 p.

« Sentences, Fables and Proverbs (A Collection of) »; en hindoustanî. — Calcutta, 1804, in-8°.

Siçu bodhaka « Hindui Reader ». — Calcutta, 1838, 1846 et 1851, 3 vol. in-12.

Sifât ulmaçâdir « Description des noms d'action (arabes), et règles de la langue persane. — Lahore, 1863 et 1866, in-8° de 72 p.

Sihr-i mahfil « la Magie de l'assemblée ».

Ouvrage offert à la Société Orientale Américaine par l'honorable C. W. Bradley, de Ningpo. — « Proceedings », 1862, LXXII.

Sikschâ kî bârttâ « Ce qui est usité pour l'enseignement »; en hindî. — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr.*

Sikschâ prakâr ou *prachâr* « Méthode d'étude », c'est-

à-dire Fables d'Ésope, de Phèdre, etc., traduites de l'anglais et adaptées à l'étude de cette langue. — Agra, 1853, in-12 de 50 p., avec illustrations.

Ouvrage hindî de morale et d'instruction, à l'usage des écoles des natifs des provinces nord-ouest.

Silsila-i ta'lîm « le Fil de l'enseignement », ouvrage élémentaire hindî, pour apprendre l'urdû. — Bénarès, 1850.

Singâr ou *Schringâr sangrah* « Compilation d'ornement » (« A Hindee Work on Poetry »), poésies hindies. — Bénarès, 1865, 273 p.

Sitam-nâma-i amînân « Livre de la tyrannie des magistrats », plaisanteries.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor.

« Songs (A Collection of hindoostanee), by C. Trinks ».

On a compris dans cette collection l'ode célèbre de Hâfiz qui commence par les mots *Mutrib-i khusch nawâ bigo*, lesquels y servent de ritournelle.

W. Ouseley, dans ses « Oriental Collections », t. I[er], p. 72, a publié aussi le texte et la musique d'une chanson indienne qui commence par les mots : *Aï gul badan;* et Gilchrist, dans son « Oriental Linguist », en a donné aussi quelques autres.

Sullam uladab « l'Échelle de l'instruction », capital pour l'examen sur la langue arabe; en arabe et en hindoustanî; par Karîm uddîn. — Lahore, 1869, in-8° de 331 p.

Tâj ulmaçâdir « la Couronne des noms d'action (arabes) ».

Annoncé dans l'*Awadh akhbâr* du 14 février 1865.

Takhlîs-i mu'alla « Grand abrégé » ; grammaire urdue. — Fathgarh, 1864, 136 p.

Talîf ullugat « Construction du langage ».

Vocabulaire urdû à l'usage des écoles des provinces nord-ouest.

Ta'lîm-i 'âlam « l'Enseignement du monde ». — 1859, in-8° de 80 p.

Ta'lîm-i kitâbat « Enseignement de l'écriture ». — 1867, in-8° de 15 p.

Ta'lîm-i niswân « Enseignement des femmes », par 'Abd ussalâm de Sanbhal.

Ouvrage urdû pour lequel l'auteur a obtenu une récompense du gouvernement.

Tanbîh unnafs (*masnawî*) « Instruction pour l'esprit »; leçons en vers adaptées aux femmes par le maulawî Saïyid Mahdî Huçaîn. — Lahore, 1869, in-8° de 50 p.

Tashîl utta'lîm « Facilitation de l'enseignement », sorte d'abécédaire suivi de quelques descriptions d'animaux, tels que le cheval, le taureau, etc., avec figures. — Lahore, 1865, in-8° de 42 p. de 17 lignes.

Tauzîh o talwîh « Exposition et éclaircissement », grammaire arabe; en urdû.

Annoncée dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat, du 23 août 1866.

Trischnawati, conte hindou; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8° de 298 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Tûbâ ul'urûz « l'Arbre céleste de la métrique ».

Traité de prosodie, annoncé dans le catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Tuhfat ul'âschiquîn « Cadeau aux amoureux ». — Bareilly, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Tulcî sabdârth prakâsch « Exposition du sens des vers de Tulcî », par Jayâ Gopâl; en hindî. — Bénarès, 1869, in-8° de 144 p.

Udidhabrindh « Hindee Anagrams, verses which convey a meaning whichever way they may be read ». — Bénarès, 1849.

'Urfî (*Scharh caçâïd*) « Commentaire des cacîdas de 'Urfî »; en urdû.

Bibliothèque du palais impérial de Dehli.

Vinatavalî « A Collection of songs ». — Bénarès, 1865, in-8° de 52 p.

Zarb ulamsâl « Jet de proverbes »; collection de proverbes.

Il y a à la Bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta un manuscrit urdû qui porte ce titre. Un autre avait appartenu au Dr. Gilchrist, et ensuite à F. Falconer; et je possède moi-même un manuscrit arabe-hindoustanî de 70 pages in-4° qui porte le même titre et qui contient : 1° Les principaux proverbes arabes traduits et développés en hindoustanî; 2° l'explication des formules de bénédiction que les musulmans ajoutent aux noms de Dieu, des prophètes, des souverains, etc.; 3° l'explication de quelques expressions proverbiales persanes usitées en hindoustanî; 4° enfin le classement des noms propres musulmans et des titres honorifiques que j'ai mis à contribution pour le Mémoire que j'ai écrit à ce sujet.

Zéb afçâna « la Gracieuse histoire », roman en vers urdus.

Annoncé dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirat du 11 novembre 1869.

Zînat anjuman (*masnawî*) « l'Ornement de l'assemblée », poëme à la louange du nabâb Muhammad Khân.

Annoncé dans le Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor.

VI. — MÉLANGES.

Aîna-i farâçat « Miroir de pénétration », considérations morales, par le saïyid Muhammad 'Abbâs.

Anand ras « le Goût de la joie », ouvrage divisé en onze parties (*ékâdas skandh*).

« Apology for female education in hindi (khari-boli). » — Calcutta, 1822, in-8°, School Book Society.

Aschta vakra « les Huit béliers »; en braj-bhâkhâ. — Bombay, 1864, in-8° de 452 p.

Bakhîl-nâma « Livre de l'avare », traité sur l'avarice; en urdû-bengalî (dialecte des Laskars). — Calcutta, 1865, in-8° de 14 p.

J. Long, « Catalogue », p. 18.

Bârâ mâs pothî « Livre des douze mois »; traité en urdû-bengalî sur les jours heureux de chaque mois, sur les fleurs et les fruits qui les signalent, etc. — Calcutta, 1865, in-8° de 68 p.

J. Long, « Catalogue », p. 18.

Cawâ'îd 'ajîba « Règles étonnantes »; recettes utiles pour la vie domestique. — Lakhnau, 65 p.

« Bibliotheca Sprengeriana », n° 1911.

Cawâ'îd unniçâ « Règles pour les femmes » (« Habits of hindustani ladies »).

Manuscrit de 62 pages. — « Bibliotheca Sprengeriana », n° 1763.

Chamanistân-i akhlâc « le Jardin des bons usages ».

Ouvrage urdû à l'usage des écoles, traduit de l'anglais par le saïyid Gulâm Haïdar.

Chihal riçâla « Quarante traités » sur des sujets variés et importants. — 180 p. de 20 lignes.

Akhbâr-i 'âlam de Mirat, 18 juin 1868.

Dah makhzan « les Dix trésors »; en urdû. — Dehli, 1851; le même, je pense, que :

Daham makhzan « le Dixième trésor ». — Mirat, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Dastûr-i kaïfiyat haïciyat dihât « Usages de la manière d'être universelle des villages ». — Lahore, 1850.

Dihât path prakâsch « Description des usages des villages »; en hindî. — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

« Elements of natural Philosophy and natural History»; en urdû. — Calcutta, 1843 et 1846.

Fard mu'afi « Feuille d'exemption ». — Schâhjahânpûr, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 34.

Farkhunda nâkhunda « Heureux et malheureux »; en urdû. — Schâhjahânpûr, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 34.

Gayâ mahâtam « la Grandeur de Gayâ (célèbre lieu de pèlerinage dans le Bihâr) »; en hindî. — Mirat, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Gharon kâ barnan « Louange des maisons » (« The two houses »); en hindî, caractères nagaris.

J. Long, « Catalogue », p. 35.

Guncha-i arzû « le Bouton du désir ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Haft zâbita « les Sept lois ». — Cawnpûr, 1850.

Hidâyat governor Fassant « Instructions du gouverneur Elphinstone »; en urdû. — Dehli.

Ischtihâr dâkhil khârij « Indication des revenus et des dépenses »; en urdû. — Schâhjahânpûr, 1867.

J. Long, « Catalogue », p. 34.

Jât kaçausti « la Pierre de touche des castes ». — Tirhut, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 32.

Jilâ ulculûb « l'Éclat des cœurs ». — Dehli.

Kaïfiyat-i mélâ-i Pâlampûr « Tableau de la foire de Pâlampûr », par Amîn Chand; en urdû. — Ambala, 1870, in-8° de 14 p.

Kalîd-i hikmat « la Clef de la sagesse », livre élémentaire pour les enfants, par Kanhaïyâ Lâl, d'Agra. — Ludiana, 1869, in-16 de 268 p.

Kaschf ul'ata « Manifestation du don ». — Lahore, 1850 et 1851.

Kuranga bâmâ « les Femmes au corps défectueux », aventures des trois filles d'un roi rajpût; en hindî.

Cet ouvrage a été traduit en vers bengalis par Sicrâ Dotalla, in-12 de 100 pages. — J. Long, « Selections from the Records of the Bengal Government », Calcutta, 1859.

Kuschâïsch-nâma « Livre d'expansion (joie) ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Lam'at ullam'at « Éclat d'éclat » ; en urdû. — Cawnpûr, 1864, 4 p.

Lizzat unniçâ « les Charmes des femmes ».

Le n° 22 des Manuscrits persans de la Bibliothèque royale de Copenhague porte le même titre, et aussi celui de *Kâmat*, peut-être pour *kâma* « amour », et il est attribué par feu Johannsen, dans son Catalogue dont mon ami le Dr Olshausen m'a communiqué un extrait, au vizir Kokâ-band.

Maçâïb gadr « les Malheurs de la perfidie », traduction de l'anglais.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Madan mukh chatiyâ, Bhartiharî satak, Bhojan bidhân, Gurû karné kâ bidhân, Nît karan kâ updes; cinq paraphrases du sanscrit en urdû, par le pandit Lâla Jî. — Lakhnau, 1865, gr. in-8° de 79 p. de 25 lignes.

Maçâïl Khazzâb « Questions de Khazzâb ».

Catalogue Williams and Norgate de juillet 1858, n° 331.

Madd unnazâïr « l'Étendue des regards ». — Bareilly, 1865.

J. Long, « Catalogue », p. 33.

Majma' ulcawâ'îd « Recueil des règles à suivre » ; essai sur différents sujets. — Agra, 1865, 193 p.

J. Long, « Catalogue », p. 40.

Majmû'a-i ganj « Collection de trésors » (« Selections historical literary and scientific »). — Calcutta, 221 p., School Book Society.

Majmû'a-i nazâïr « Collection des notables », sorte d'almanach d'adresses pour la province d'Aoude.

Édition corrigée jusqu'au 30 juin 1868, et annoncée dans l'*Awadh akhbâr* du 12 janvier 1869.

Ma'lûmât « Choses dignes d'être connues ».

Ouvrage hindî de morale et d'instruction à l'usage des écoles des provinces nord-ouest. — H. S. Reid, « Report of indigenous Education », 1853, p. 99.

Minhâj ussadâd « le Chemin de la droiture ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Mûfîd anâm « Ce qui est utile aux hommes », réponse à l'ouvrage intitulé *Imtinâ' isrâf-i schâdi* « Opposition aux prodigalités des mariages ». — Dehli, 1863, 48 p.

Muntakhab unnaçâïh « Choix de conseils » sur différents sujets. — Bénarès, 1850.

Mûrakh samjhawan « l'Intelligence des fous ».

Ouvrage qui fait partie des livres urdus achetés par le gouvernement anglais après la prise de Dehli en 1857, n° 1090 du Catalogue.

Murchîd-nâma « le Livre du directeur » ; en dialecte des Laskars. — Calcutta, 23 p.

J. Long, « Catalogue », p. 95.

Mutafarricât « Mélanges ».

Manuscrit in-8°, n° 908 de l'East-India Library, qui se compose 1° du *Nuskha-i hindûî* « Copie hindouie » d'un poëme en dohras et en chaupâïs, sans nom d'auteur, qui roule sur les doctrines théoriques et pratiques de la religion musulmane; 2° de beaucoup de gazals et d'autres pièces de vers, la plupart de Şur-dâs et

de Kabîr, auquel on donne ici le titre de saïyid; 3º des recettes de remèdes indiens.

D'après le titre, écrit par un Européen, ce même manuscrit contient le *Nuskha-i kâmîr* (*kâmil?*) « Copie parfaite », traduction du *Kok schastâr,* et le *Nuskha-i dar 'amliyât o nucûsch* « Traité des arts manuels et des sculptures ».

Panch jânar jhagrâ « Discussion de cinq individus » sur différents sujets débattus; en urdû-bengalî. — Calcutta, 1865, in-8º de 15 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Pand-nâma 'aïyâl-dârân « Conseils aux chefs de famille ». — Lahore, 1857, 8 p.

On y recommande entre autres choses de ne pas parer les enfants des ornements d'or et d'argent qui sont leur seul vêtement, pour ne pas les exposer à être assassinés par des voleurs.

Ruçûm-i Hind « les Usages de l'Inde ».

Ouvrage urdû publié par l'ordre du capitaine Holroyd, directeur de l'instruction publique en Panjâb, en six parties, grand in-8º. Voyez Discours de 1868, p. 51.

Sachî bahâdurî « la Vraie distinction (noblesse) », traduction de l'anglais.

Catalogue de janvier 1869 de Nawal Kischor, de Lakhnau.

Satyana raya naçadika, chapter of the *Itihâça Samachchayas,* a compilation from the Puranas.—Agra, in-8º.

Sawânih 'umrî « Accidents de la vie ». — 1866, in-8º de 72 p.

« Selections historical literary and scientific, in hindustani »; en caractères persans; Calcutta School Book Society. — Calcutta, 1840, in-12 de 250 p.

Silk-i jawâhir « le Fil des perles » ; hindî et urdû. — Mirat, 1865, 38 p.

J. Long, « Catalogue », p. 33 et 38.

Silk-i maçâïl « Fil de questions », série de questions au sujet des zila'. — 28 p. de 18 lignes.

Akhbâr-i 'âlam de Mirat du 22 août 1867.

Soné lohé kâ quissa ou *jhagrâ* « Histoire de l'or et de l'argent, ou discussion entre ces deux métaux », par Nazîr (Walî Muhammad) ; en hindî. — Agra, 1865, in-8° de 8 p. ; autre édition de 1868, Dehli.

J. Long, « Catalogue », p. 42.

« Strings of pearls (*Motiyon kî lariyân*), illustrated with sixty wood engravings » ; urdû, caractères romains. — Mirzâpûr.

Sujân satak « les Centaines de l'intelligent ».

Ouvrage hindî en vers (dont le bâbû Hari Chandra a publié un choix à Bénarès, en 1870), par Anand Ghan, kâyath, habile poëte et musicien, munschî de Muhammad Schâh, qui périt lors du sac de Mathura par Nadîr Schâh.

Ta'an ussinân « les Coups des langues ». — Lahore, imprimerie du *Koh-i nûr*.

Ta'bîr-i khatt « Explication de l'écrit des songes ». — Calcutta, 1865, in-8° de 41 p.

J. Long, « Catalogue », p. 20.

Tanbîh unniçâ « Avis aux femmes ». — Dehli, 1808, in-8° de 40 p.

Tarka sangraha « Recueil de propositions » ; en hindî.

Zila' Itawâ ké halca bandî madriçon ké parhné-wâlonko sikschâ « Instruction pour les élèves des écoles du cercle d'Étâwa » ; en hindî ; par Allen A. Hume. — Étâwa, 1858, in-8° de 20 p.

ADDENDA.

Alfâz-i râghâ « Théorie des *râg* ».

Bibliothèque de Sir Gore Ouseley.

Asch'âr-i bhâkhâ mutazamman-i acsâm-i râg « Vers en bhâkhâ sur les modes musicaux indiens ».

Manuscrit de l'East-India Library, fonds Johnson, n° 1677.

Atmânuçâçan « la Règle de l'âme ».

Ouvrage jaïn en bhâkhâ (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.) dont H. H. Wilson possédait un exemplaire. C'est la traduction d'un ouvrage sanscrit ou prâcrit de Guna-Bhadra, élève de Jnyacéna. Selon Wilson, les ouvrages de la secte des jaïns sont pour la plupart modernes. Ils ont été, en général, composés à Jaïpûr, sous le règne de Jaï Singh et de Jagat Singh.

Balwant-nâma.

Manuscrit urdû offert à la Société Asiatique de Calcutta en juillet 1870, par M. W. Oldham.

Barnabhavanaçandhi « l'Union de la nature des castes ».

Autre ouvrage écrit en bhâschâ, sur les doctrines et les pratiques extérieures de la religion des jaïns. (Wilson, « Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.)

Bijaï-Pâl râça « la Ballade de Bijaï-Pâl ».

Poëme braj-bhâkhâ sur ce fameux souverain de Biana, sur ses prouesses, ses victoires et ses aventures romanesques. (J. S. Lushington, « Journal of the Asiatic Society of Calcutta », 1832, p. 273.)

Birah bilâs « les Plaisirs de l'amour (à la lettre, « de l'amour dans l'absence »).

Manuscrit hindoustanî de la Bibliothèque du Collége de Fort-William, écrit en caractères dévanagaris.

Cawâ'ïd-i akhlâc « Règles de morale » .

Ouvrage en vers, exécuté d'après l'ordre du roi d'Aoude, à l'Asiatic lithographic Press de Calcutta.

Chârana-râça « le Divertissement des poëtes » .

Ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward, « Hist., liter., etc., of the Hindoos », t. II, p. 481.

Chaturdaça gunasthâna « le Livre des quatorze qualités » .

Ouvrage écrit en bhâschâ, sur les doctrines religieuses des jaïns. (Wilson, « Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.)

Daçakschapanavratavidhi.

Ce qui paraît signifier : « Règles à suivre pour les actes satisfactoires des dix sortes d'impuretés. » C'est un traité religieux des jaïns, écrit en braj-bhâkhâ, lequel est cité par H. H. Wilson, « Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.

Dâdrâ.

Sorte de chant ou d'hymne, ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward dans son « History, literature, etc., of the Hindoos », t. II, p. 481.

Dar bayân-i natâïc-i nâyak o nâyikâ, bhed hindî, etc. « Colloques entre l'époux et l'épouse, secrets indiens, accompagnés de vers persans » .

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Dhannâyi.

Autre ouvrage dans le même dialecte, cité par Ward, « History, literature, etc., of the Hindoos », t. II, p. 482.

Dharma buddhi chatuschpadi « Quatrains (braj-bhâkhâ) sur la convenance des devoirs religieux ».

Ouvrage jaïn. (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.)

Dharma sâstra « le Livre de la loi ».

Ouvrage hindoustanî, indiqué par Paulin de Saint-Barthélemy dans le volume intitulé « Musei Borgiani manuscripti Avenses, etc. », p. 156. Je pense que c'est une version du livre de Manu intitulé *Dharma sâstra manava*. Toutefois elle est divisée en dix-huit portions, au lieu que le livre de Manu n'en a que douze.

Dhû (*Dûdh*) *lîlâ* « le Jeu du lait ».

Ouvrage en dialecte de Kanoje, cité par Ward, « History, literature, etc., of the Hindoos, » t. II, p. 482.

Dohra râg « Vers descriptifs des modes musicaux ».

Manuscrit de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch, etc.

Durgâ bhâschâ « Poëme sur Durgâ », en braj-bhâkhâ.

Ouvrage en dialecte de Kanoje, cité par Ward, « History, literature, etc., of the Hindoos », t. II, p. 482.

Durr-i uçûl « la Perle des principes du droit musulman ».

Traité en dialecte dakhnî, composé de deux volumes. Un exemplaire de cet ouvrage se trouve dans une bibliothèque d'Haïderâbâd.

Farhâng-i hindwî « Dictionnaire hindoustanî », avec une grammaire et des explications sur les sciences des Indiens, etc.

Catalogue des livres d'Adam Clarke, p. 395.

Gaja-sukumâra charitra.

Ouvrage jaïn en bhâschâ. (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 245.)

Goladhya.

Lushington, « Calcutta Instit. », App. XL. Il faut probablement lire *Golâdhyâya* « Leçons de géographie ».

« Hadîs (les quarante) ». Recueil des quarante célèbres sentences de Mahomet qui sont la base de tous les autres hadîs, dont on compte cinq mille deux cent soixante-six.

Manuscrit de la Bibliothèque de Paris.

Haquîquat-î Muhammad mustafâ « Histoire de Mahomet l'élu ».

Masnawî sur le prophète des Arabes. Manuscrit de l'East-India Library, n° 393, fonds Leyden.

Hatta-pradîpa.

Ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward, « History, literature, etc., of the Hindoos », t. II, p. 481.

« Histoire d'Haïder 'Alî », en dakhnî.

M. le capitaine Millingen, fils du savant antiquaire de ce nom, et M. G. Broadfoot, mon ancien auditeur, possédaient des exemplaires manuscrits de cette production. J'ignore si c'est le même ouvrage que le *Haïdar-nâma*, qui est une histoire de Haïder et de Tîppû, traduite du persan en hindoustanî, histoire dont feu Duncan Forbes possédait un exemplaire sans nom d'auteur. Ce dernier travâil a été fait par l'ordre du capitaine Thomas Little, qui était un des chefs de l'armée anglaise contre Tîppû. Il a été écrit en 1220 de l'hégire (1805 de J. C.). Le manuscrit de D. Forbes se compose de 200 pages environ, in-fol. Il y a à la Société Royale Asiatique de Londres un manuscrit hindoustanî in-4°, qu'on a intitulé : « Poem on Haider war with the Mahrattas, written by order of Tippoo. »

Inschâ-i murassa' « Composition ornée de perles ».

Titre d'une histoire en langues persane et hindoustanie. Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Jahânguîr-nâma.

Manuscrit en dialecte dakhnî de l'East-India Library, fonds Leyden, n° 134. F. Falconer avait un autre exemplaire de cet ouvrage. C'est une histoire de Jahânguîr, traduite probablement de l'ouvrage persan qui porte le même titre.

Jang-nâma-i Râo Bhâo « Livre du combat de Râo Bhâo ».

Poëme sur la mémorable victoire que remportèrent, le 7 janvier 1761, les musulmans sur les Mahrattes, près de la ville de Pânipat. Le chef de l'armée musulmane était Ahmad Schâh 'Abdallî, souverain du Caboul; celui de l'armée mahratte était Râo Bhâo. Un manuscrit de cet ouvrage fait partie de la collection Mackenzie. Voyez t. II, p. 145 du Catalogue qu'en a publié H. H. Wilson.

Jog baçant pothî « Livre du printemps de l'union avec Dieu. »

Manuscrit hindî de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch 'Alî Khân.

Kab bidyâ « Science du poëte ».

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Kacîr ulfawâïd « les Grands avantages ».

J'ignore le sujet de ce volume, qui fait également partie des manuscrits de la Bibliothèque du Collége de Fort-William, à Calcutta.

Kahânî scham' o parwâna aur gul o bulbul « Histoire de la bougie et du papillon, et de la rose et du rossignol ».

Cet ouvrage est cité dans la Biographie de Lutf. La bougie et la rose sont, comme on le sait, l'image de Dieu, et le papillon et le rossignol, celle de l'homme. Voyez l'allégorie de la bougie dans mon ouvrage intitulé « les Oiseaux et les Fleurs », le poëme turc intitulé *Gul o bulbul,* publié par feu de Hammer, et l'opuscule arménien sur la rose, publié par Le Vaillant de Florival.

Kalpa kédâr.

Titre qui signifie, je pense, « le Champ des préceptes sacrés ». C'est un ouvrage tantrika ou relatif aux tantra (sorte de charmes). Il est écrit en bhâkhâ. H. H. Wilson en possédait un exemplaire.

Kalpa sûtra.

Ouvrage jaïn contenant le récit de la naissance et des actions de Mahâvîra, le dernier Tirthankara ou Jina de la période actuelle du monde, et des autres Tirthankara, en ordre inverse, du dernier au premier; et aussi des descendants et des élèves de plusieurs d'entre

eux, tels que Rischabba, Néminâth et Mahâvîra. Mahâvîra est le plus célèbre propagateur jaïn. On suppose qu'il a vécu dans la province de Bihâr, dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne. L'ouvrage est terminé par la description des devoirs de ceux qui suivent la foi des jaïns. (H. H. Wilson, « Mackenzie's Catalogue », t. II, p. 115, et « Sanscrit Dictionary ».)

Kavi prakâsch « Éloge des poëtes ».

Ouvrage en dialecte de Kanoje, cité par Ward, « History, literature, etc., of the Hindoos », t. II, p. 482.

« *Khan-i* (The) *ulwan* (à la lettre, Table de mets variés), or Hindoostanee Cookery ». — Calcutta, 1803. (« Primitiæ orientales », t. III, p. LIII.)

Le manuscrit de ce traité existe parmi les livres de Fort-William. Le Dr. Gilchrist en avait un qui avait ensuite appartenu à Forbes Falconer. Un ouvrage pareil a été traduit par feu Sandford Arnot, sous le titre de « Indian Cookery », et il fait partie des « Miscellaneous Translations », publiées par le Comité des traductions orientales; toutefois l'original de ce dernier traité est en persan, mêlé de phrases hindoustanies. Il paraît avoir été écrit par un Indien du Bengale.

Kîd-i zan « les Ruses des femmes »; ou *Nacl-i brahman dar bâb-i kîd-i zan* « Récit d'un brahmane au sujet des ruses des femmes ».

Manuscrit de l'East-India Library, en 2 vol. in-8°, fonds Leyden, nos 359 et 407. Il est écrit en hindoustanî du Décan.

Il y a un conte arabe qui porte aussi le titre de *Kîd unniçâ*, et qui a été édité et traduit par feu Langlès.

Kitâb hazâr dhurpad « le Livre des mille dhurpad ».

Curieux traité sur la musique indienne. (Catalogue de Sir W. Ouseley, n° 619.)

Kitâb-i azrâb-i sultânî « Livre des exploits impériaux »; ou simplement : *Azrâb-i sultânî* « les Exploits impériaux ».

Manuscrits de la Société Asiatique du Bengale (ci-devant du Col-

lége de Fort-William) et de la Société Royale Asiatique. C'est l'histoire abrégée de la guerre des Mahrattes et de Nizâm 'Alî, écrite par l'ordre du sultan Tîppû. Le manuscrit de la Société Asiatique de Londres est un grand in-8° de 136 pages.

Kitâb-i mantar « Livre des charmes », ou de magie, en hindî.

Petit in-folio manuscrit de l'East-India Library, n° 441, fonds Leyden.

Kitâb-i tacallubât « Livre des changements ».

Manuscrit de la bibliothèque du Collége de Fort-William. J'en ignore le sujet.

Labal abab.

Probablement pour *Lub ulalbâb*, l'Essence des quintessences; ouvrage traduit du persan de Muhammad Haïdar, sur l'art de dire la bonne aventure, de découvrir les vols, les trésors cachés, de prévenir les desseins secrets, etc.; en un mot, tout ce qui constitue la science que les Arabes nomment *ramal* ou géomancie. Catalogue de la Collection Mackenzie, t. II, p. 114.

Madhu-nâyak singâr.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî. Si je lis bien ce titre, il doit signifier « l'Ornement du doux amant », et c'est probablement alors un ouvrage érotique sur Krischna; mais je ne suis pas sûr de cette traduction, car je ne connais pas le contenu du livre.

Mahâvîra stava « Éloge de Mahâvîra ».

Ouvrage écrit en bhâschâ, et relatif à la religion des jaïns. (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 245.)

Malfûzât-i Jahânguîrî « Paroles (Mémoires) de Jahânguîr ».

Cet ouvrage est le même que celui dont feu David Price a donné la traduction sous le titre de « Memoirs of the emperor Jahangueir », et dont James Anderson et Gladwin ont fait connaître des extraits. On pourrait peut-être considérer la rédaction hindoustanie comme originale, car il n'est pas dit qu'elle soit traduite du persan. Au surplus, j'ai dans ma collection particulière deux exemplaires de ces Mémoires, et il y a entre eux des différences ana-

logues à celles qui existent entre les versions de Price et d'Anderson, différences que feu S. de Sacy a signalées dans l'article qu'il a consacré à l'examen de cet ouvrage. (Journal des Savants, 1830.)

Man lagan « l'Affection du cœur ».

Manuscrit en dialecte dakhnî de la bibliothèque du Nizâm.

Masnawî-i jân pahchân, poëme hindî.

Si *jân pahchân* n'est pas le nom de l'auteur, ce titre signifie « Masnawî sur la connaissance de l'âme ».

Matbû' ussibiyân « Ce qui est convenable aux enfants ».

Vocabulaire persan-hindoustanî, par ordre alphabétique de la dernière lettre des mots. Manuscrit de l'East-India Library.

Mîzân ussarf « Balance de la grammaire. »

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

« Moral precepts, translated from the English into Hindustani verse. Published under the patronage of His Majesty the King of Oude ». — Cawnpûr, 1834.

Cet ouvrage, différent de celui qui fait partie de la collection intitulée « Library of entertaining knowledge », est un in-64 de 131 pages, très-bien lithographié. J'ai dans ma collection particulière un exemplaire de cette petite curiosité bibliographique.

Mrigâvati chaupâï[1].

Légende jaïn, écrite en bhâschâ et citée par H. H. Wilson, dans son « Mémoire sur les sectes hindoues », t. XVII, p. 245 des « Asiatic Researches ».

Nrisinhopanischad.

Traduction de l'Upanischad qui porte ce titre, et qui est un des appendices de l'*Atharvan véda,* en neuf khanda. Il traite de la différence qui existe entre la vie et l'esprit, de la nature du *Pranava* ou de la syllabe mystique *Brahm*, et des lettres dont elle est composée; de l'identité de l'individu et de l'esprit universel. Le carac-

[1] Ce titre paraît signifier les « *Chaupâï* ou les Quatrains de Mrigâvati », c'est-à-dire sur Mrigâvati.

30.

tère de cet ouvrage est autant mystique que théologique; il suit plutôt le système *tântrika* que le *vaïdika*. (H. H. Wilson, « Mackenzie Collection », t. II, p. 110.)

Padma Purâna « le Purâna de Padma. »

Légende jaïn écrite en bhâschâ sur Padma, un des douze chakravartî ou principaux princes des jaïns. (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 245.

Pakschî sûtra.

Ouvrage en bhâschâ relatif à la religion jaïn. (« Asiatic Researches, » t. XVII, p. 244.)

Pem kathâ « Histoire d'amour ».

Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Farzâda Culî. Cet ouvrage est aussi nommé apparemment *Pem Kahânî*, car je trouve dans un autre catalogue (celui des livres de Muhammad-bakhsch) un volume intitulé *Scharh-i Pem Kahânî*, c'est-à-dire « Commentaire du *Pem Kahânî* ».

Phulwârî « Parterre de fleurs ».

Manuscrit de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch.

Pothî manzûm dar tibb ou *Tibb-i hindî manzûm.*

Livre en vers sur la médecine. Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Pratikramana sûtra.

Ouvrage jaïn en bhâschâ. (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.)

Pûjâ paddhati « Rituel du pûjâ ».

Ouvrage de la religion jaïn écrit en bhâschâ. (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.)

Puruschârtha siddhopâyana.

Livre jaïn écrit par Amrit Chand Sûrî, à Jaïpûr. H. H. Wilson possédait un exemplaire de cet ouvrage.

Quissa-i Abû Schahma « Histoire d'Abû Schahma ».

Ouvrage en hindoustanî du Décan, écrit à Séringapatan, par un musulman sunnite. Manuscrit de la Bibliothèque de l'East-India Library, n° 439, fonds Leyden.

Quissa-i Anâr rânî « Histoire de la reine Anâr ».

Conte en dialecte hindoustanî du Décan; manuscrit de l'East-India Library, n° 262, fonds Leyden.

Quissa-i bandagân-i 'Alî « Histoire des serviteurs de 'Alî ».

Conte hindoustanî-dakhnî; manuscrit de la Bibliothèque de l'East-India Library, n° 262, fonds Leyden.

Quissa-i Bîbî Bandî « Histoire de Bîbî Bandî.

Le mot *bandî* signifie « femme esclave ». Ce volume est un poëme hindoustanî dont on trouve l'indication dans le Catalogue des livres de Farzâda.

Quissa-i Bîbî Maryam « Histoire de la Vierge Marie ».

Manuscrit de la Bibliothèque de l'East-India Library, n° 393 de la collection Leyden. Cet ouvrage est un masnawî de 120 pages en dialecte dakhnî, sans nom d'auteur. Il est très-bien écrit et paraît ancien (il n'a pas de date). Il est aussi intitulé *Riçâla dar mu'jizât-i 'Içа,* c'est-à-dire « Traité sur les miracles de Jésus-Christ ». Il y est en effet question, à la fois, de Jésus-Christ et de Marie.

Quissa-i Hurmuz « Histoire de Hurmuz ».

Manuscrit de l'East-India Library, n° 239, fonds Leyden, en prose, de 160 pages environ, sans nom d'auteur. C'est l'histoire fabuleuse de Hurmuz, fils d'un roi de Rûm (Grèce), et de Gul (Rose), fille du roi de Khûzân.

Quissa-i mâh o païkar « Histoire de la lune et de l'image ».

Roman en vers hindoustanis, dialecte du Décan. Un exemplaire de ce masnawî faisait partie de la collection de Tippû. (Stewart, « Catal. of the library of Tippoo », p. 179.) Le même exemplaire a passé probablement à la bibliothèque de la Société Asiatique de Calcutta, après avoir fait partie de celle du Collége de Fort-Wil-

liam. Cet ouvrage est, en effet, indiqué dans le catalogue des livres de cette Société.

Quissa-i Roschan-i zamîn o Arâm-i jân « Histoire de Roschan-i zamîn et de Arâm-i jân ».

Conte ou roman hindoustanî dont H. H. Wilson possédait un exemplaire sans nom d'auteur.

Quissa-i schaïkh Za'â « Histoire du schaïk Za'â ».

Poëme mystique en hindoustanî du Décan, suivi d'une autre pièce de vers. Manuscrit de la bibliothèque de feu Marcel, ancien directeur de l'Imprimerie nationale.

Quissa-i sultân Mu'izz uddîn.

Plusieurs sultans de Dehli et du Bengale ayant porté ce nom, j'ignore duquel de ces princes il s'agit ici.

Racik bidyâ.

Ouvrage hindî sur le *racik,* qui est l'art de connaître les pensées et les actions secrètes, surtout en matière d'amour. On le nomme aussi *Pothî racik bidyâ.* Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Râm vinod.

Ouvrage des *vaïschnava,* dont H. H. Wilson possédait un exemplaire dans sa collection.

Raschk-i harnâ-é hindî « la Jalousie des antilopes indiennes ».

J'ignore le sujet de cet ouvrage, qui fait partie de la bibliothèque du Nîzâm d'Haïderâbâd.

Ratna chûra Muni « le Muni Ratna chûra ».

Chaupâïs en bhâschâ sur une légende jaïn (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 245.)

Riçâla dar asch'âr-i mubârakbâd « Traité sur les vers de félicitation ».

Manuscrit de la bibliothèque du Colllége de Fort-William.

Riçâla nazm « Traité » ou simplement « Ouvrage en vers ».

Collection de poëmes dans le dialecte purbî ou oriental. Manuscrit de la bibliothèque de Tîppû. (Catalogue de Stewart, p. 182.)

Riçâla-i 'awârif.

Je crois que ce titre signifie : « Traité sur les contemplatifs. » Deux manuscrits de cet ouvrage urdû sont indiqués parmi les livres de Farzâda.

Riçâla-i dar mu'âlija-i jânwarân-i schikârî parinda « Livre sur l'art de dresser et de traiter, dans leurs maladies, les oiseaux propres à la chasse, tels que le faucon, etc. »

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda. Il existe des traités arabes et persans du même genre.

Riçâla-i fiqh ou *Riçâla dar fiqh* « Traité sur la jurisprudence ».

Manuscrits dakhnis de la Bibliothèque du Collége de Fort-William et de l'East-India Library.

Riçâla-i jawâhir-i asrâr ulhind « Traité des perles des secrets de l'Inde ».

J'ignore le sujet de cet ouvrage, qui est écrit en hindoustanî du Décan, nommé *gujrî*. Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Riçâla-i jog « Traité sur l'union avec Dieu ».

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Riçâla-i niçâb-i sibiyân, o dîgar fawâïd az kutub o khaïyâl « Traité sur le capital des enfants, et autres choses utiles extraites de différents livres et prises dans l'imagination ».

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda. On nomme *Niçâb ussibiyân* « Capital des enfants » un vocabulaire arabe avec une traduction persane en vers. Ici ce doit être un « Vocabulaire persan-hindoustanî » qui est indiqué par ces mots.

Riçàla-i schifâ-bahksch « Traité d'hygiène ».

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Riçâla-i surûd o râg « Traité sur la mélodie et les *râg* (modes musicaux indiens) ».

C'est plutôt, selon Stewart, une collection de chants populaires hindis et dakhnis. (Catalogue de Tîppû, p. 182.)

Riyâz-i 'ischc « les Jardins de l'amour ».

Deux exemplaires de cet ouvrage sont indiqués dans le Catalogue de Farzâda Culî.

Safîna-i asch'âr-i hindî « Album de vers hindoustanis ».

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Sâlabhadra charitra « Histoire de Sâlabhadra ».

Légende jaïn. Ouvrage cité par H. H. Wilson dans son « Histoire des sectes religieuses des Hindous ». (Asiatic Researches », t. XVII, p. 245.)

Sânti jina stava « Éloge des grands saints de la religion des jaïns ».

Autre ouvrage jaïn en bhâschâ (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 245.)

Schattrinsat karma kathâ.

Ce titre paraît signifier « l'Histoire des trente-six actions ». C'est un ouvrage en bhâschâ sur la religion des jaïns. (« Asiatic Researches », t. XVII, p. 244.)

Schîrîn schakar « Doux sucre ».

Manuscrit de l'East-India Library. C'est un masnawî en vers hindoustanis-dakhnis de 41 pages, copié à Bangalore en 1152 de l'hégire (1739-1740), par Haçan Muhammad Farûquî, habitant d'Yhayâpûr.

Séva sakhî Vanî, ou simplement *Vanî* ou *Banî.*

Ouvrage de la même secte dont H. H. Wilson possédait un exem-

plaire en caractères nagarîs qui se compose de plus de quarante sections.

Sikandar-nâma « Histoire d'Alexandre ».

Manuscrit de la bibliothèque du ministre du Nizâm à Haïder-âbâd. C'est probablement un roman en vers sur Alexandre le Grand, dans le genre des romans persans sur le même sujet par Nizâmî, Hâtifî et Ahmadî.

Sinjar Siromanî.

Ouvrage en bhâkhâ de la secte des râdha-wallabhis, sur laquelle on peut consulter le Mémoire de H. H. Wilson (« Asiatic Researches », t. XVI, pag. 125.) Ce savant possédait un exemplaire manuscrit de cet ouvrage en caractères nagarîs.

Siyar-i mutacaddamîn « Gestes des anciens », c'est-à-dire « Abrégé de l'histoire ancienne arrangée en hindoustanî pour l'instruction de la jeunesse indienne ». — Calcutta, 1831, in-8°.

C'est un volume de 368 pages, très-bien imprimé en caractères naskhis et rédigé avec soin. Il s'étend jusqu'à la fin de l'empire romain.

Surûd hindî « Traité, en hindî, sur la musique ».

Manuscrit de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch.

Sûyabhaya-Tûrt.

Ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward dans son « Histoire, littérature, etc., des Hindous », t. II, p. 481.

Tarjuma-i Tamhîdât-i 'aîn ulcuzât « Traduction du *Tamhîdât-i 'aîn ulcuzât* (Développements du caractère des juges) ».

Ouvrage en prose dakhnie. Manuscrit de la bibliothèque du Collége de Fort-William, qui a passé dans celle de la Société Asiatique du Bengale. Selon le Catalogue de cette dernière bibliothèque, cet ouvrage roule sur les vertus et sur le spiritualisme.

Tuhfa-i kân-i 'ilâj « Présent (extrait) de la mine du traitement ».

Traité complet de l'art vétérinaire, où sont décrits les maladies des chevaux et leur traitement. Cet ouvrage a été traduit de l'hindî en persan, par Muhammad Câcim ben Scharîf Khân. Voyez Ainslie, « Materia medica », t. II, p. 516.

Tuzuk-i Babarî « Mémoires », ou pour mieux dire « Institutes du sultan Babar ».

On sait que ces Mémoires ont été écrits par Babar en jaghataï, dialecte turc de l'ancienne cour des Mogols. Ils ont été traduits en persan, sous le règne d'Akbar, petit-fils de Babar, par Abd urrahmân Khân Khânân, et c'est apparemment d'après cette version qu'on a rédigé l'ouvrage hindoustanî dont le titre précède. Enfin ils ont été traduits en anglais par John Leyden et par W. Erskine.

Vaçanta râjâ « le Roi du printemps ».

Ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward, « History, literature, etc., of the Hindoos », t. II, p. 481.

Vanî bhûschana « Ornement de la forêt ».

Ouvrage en dialecte de Kanoje, cité par Ward, « History, literature, etc., of the Hindoos », t. II, p. 482.

Yoga Vasischta.

Manuscrit hindî de la Collection Mackenzie. C'est un ouvrage sur les principes de la philosophie védanta, dans lequel Râma, en conversation avec Vasischta, Viswamitra et autres sages, discute sur la non-réalité de l'existence matérielle, sur les mérites des œuvres et de la dévotion, et sur la suprématie de l'âme. Cet ouvrage se compose de trente-six sections. Il est traduit du sanscrit. (Wilson, « A descriptive Catalogue of Mackenzie Collection », t. II, p. 109.)

II

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES JOURNAUX URDUS ET HINDIS.

Ab-i haïyat-i Hind « Eau de la vie de l'Inde », d'Agra. Voyez t. Ier, p. 301.

Açad ulakhbâr « le Lion des nouvelles », d'Agra; I, 375.

Aftâb 'âlam tâb « le Soleil qui éclaire le monde », d'Agra; I, 485.

Aftâb-i Hind « le Soleil de l'Inde », de Bénarès; I, 497.

« Agra Law Journal », urdû-anglais; Discours de 1865, p. 10.

Ahçan ulakhbâr « les Meilleures des nouvelles », de Bareilly; I, 147; Discours de 1865, p. 8.

Ahkâm Gazette « Journal des ordonnances ».

Aïna-i Hind « le Miroir de l'Inde », de Bareilly.

Aïna-i 'ilm « le Miroir de la science », d'Agra; Discours de 1867, p. 25.

Aïna-i 'ilm « le Miroir de la science », d'Allahâbâd; III, 12.

Aïna-i tibâbat « le Miroir de la médecine »; II, 26.

Akhbâr, de Bijnor.

Akhbâr anjuman-i Hind « Nouvelles de la Société littéraire de l'Inde », de Lakhnau.

Akhbâr chaschma-i faïz « Nouvelles de la source de l'abondance », de Sialkot; I, 426.

Akhbâr daftar jazîra-i Bombay « les Nouvelles des registres de l'île de Bombay ».

Akhbâr jalwa-i Tûr « Nouvelles de la flamme du Sinaï », de Mirat; I, 486.

Akhbâr kar-nâma « Nouvelles historiques », de Lakhnau; Discours de 1866, p. 8.

Akhbâr kurtân ou *kuratân* « Nouvelles des globes céleste et terrestre », de Madras; I, 178, 375.

Akhbâr majma' ulbahraïn « Nouvelles de la réunion des deux mers », de Ludiana, I, 250.

Akhbâr mufîd ulanâm « Nouvelles utiles aux hommes », de Fathgarh; Discours de 1867, p. 25.

« Akhbar Scientific Society » « les Nouvelles de la Société scientifique », de 'Alîgarh, ou « Aligarh Institute Gazette »; I, 487; II, 362.

Akhbâr sarrischta-i ta'lîm, Awadh « les Nouvelles du département de l'instruction publique, Province d'Aoude », de Lakhnau; III, 131.

Akhbâr suhaïl, Panjâb « Nouvelles canopiques du Panjâb »; Discours de 1866, p. 9, et de 1867, p. 25.

Akhbâr tahzîb ulakhlâc « Journal pour l'amélioration des usages », de 'Alîgarh.

Akhbâr ulakhbâr « les Nouvelles des nouvelles », de Mirzâpûr; Discours de 1869, p. 14.

Akhbâr ulakhbâr, de Madras.

Akhbâr ulakhyâr[1] « Nouvelles pour les gens excellents », du Bihâr ; II, 30.

Akhbâr ulhacâïc o ta'lîm ulkhalâïc « les Nouvelles des certitudes et l'enseignement des créatures », d'Agra ; Discours de 1853, p. 2.

Akhbâr unnawâh « Nouvelles des districts », d'Agra.

Akhbâr-i 'âlam ou *Akhbâr ul'âlam* « les Nouvelles du monde », de Mirat ; III, 296.

Akhbâr-i Haïdarî « Nouvelles de Haïdar », d'Agra ; I, 556.

Akhbâr-i Panjâb « Nouvelles du Panjâb », de Lahore ; I, 426.

Akhbâr-i subh sâdic « les Nouvelles de la véritable aurore », de Madras ; III, 8.

Akmal ulakhbâr « Les plus parfaites des nouvelles », de Dehli ; Discours de 1868, p. 58.

Amîn ulakhbâr « le Dépositaire des nouvelles », d'Allahâbâd ; I, 271.

Amîr ulakhbâr « le Prince des nouvelles », de Madras.

Amrita bazâr patrika « Feuille d'ambroisie du bazar » ; Revue de 1870, p. 32.

Anwâr uschschams « les Rayons du soleil », de Lahore[2] ; Discours de 1868, p. 57.

[1] Et non *ulakhbâr*, comme il a été mis par erreur dans le Discours de 1869, p. 14. — C'est un journal bi-mensuel publié par la Société scientifique du Bihâr, à Muzaffarpûr.

[2] Ce journal urdû bi-mensuel, in-8°, publié à Lahore par le dîwân Bûtâ Singh, le même probablement que Bûtâ Mal, cité t. I[er], p. 353, contient les actes et les ordres du gouvernement, les décisions des cours de justice, etc.

Atâlic-i Panjâb « le Pédagogue du Panjâb », de Lahore; Discours de 1869, p. 14.

Awadh akhbâr « les Nouvelles d'Aoude », de Lakhnau; II, 453.

Awadh Gazette samâchar « Nouvelles de la gazette d'Aoude », de Lakhnau; Discours de 1865, p. 11.

A'zam ulakhbâr « les Plus grandes des nouvelles », de Madras.

Bâg o bahâr « le Jardin et le printemps », de Bénarès; II, 142.

Bâg-i nûr « le Jardin de la clarté », d'Amritsir; Discours de 1855, p. 2.

Bahr-i hikmat « l'Océan de la sagesse », de Lahore; I, 493; II, 81.

Bamdâd « l'Aurore », de Bombay; Discours de 1859, p. 8.

Barc khâtif « l'Éclair saisissant », de Bombay; II, 404.

« Bareilly Review »; II, 139.

Benares akhbâr « les Nouvelles de Bénarès »; I, 486; II, 572.

« Benares Gazette. »

Benares harkâra « le Courrier de Bénarès »; Discours de 1853, p. 4.

Bharat khand amrit « l'Ambroisie de l'Inde »; d'Agra, I, 301.

Britânt bilâs « les Délices des nouvelles », de Jamûn ou Jambû, en Bhotân; Discours de 1867, p. 26.

Britânt darpan « le Miroir des nouvelles », d'Agra.

Bidyâ darsch « Coup d'œil sur la science », de Mirat; II, 490.

Buddhi prakâsch « Manifestation de la sagesse », d'Agra; III, 11.

Byopârî srî Amritsir « le Banquier d'Amritsir »; Discours de 1867, p. 26.

Câcid-i Madrâs « le Messager de Madras »; II, 166.

Câcim ulakhbâr « le Distributeur des nouvelles »; de Bangalore.

Camar ulakhbâr « la Lune des nouvelles ».

Chaschma-i faiz, de Sialkot; I, 426.

Chaschma-i 'ilm, de Patna; II, 354.

Chinapatan vrittânt « Nouvelles de Madras. »

Cutb ulakhbâr « l'Étoile polaire des nouvelles », d'Agra; III, 39, et Discours de 1853, p. 2.

Dabdaba-i Sikandarî « les Bruits de Sikandara »; Discours de 1869, p. 15, et Revue de 1870, p. 32.

Daquîc ulakhbâr « le Minutieux des nouvelles », de Dehli; II, 512.

Daryâ-é nûr « l'Océan de lumière », de Lahore; I, 542.

Dharm prakâsch « la Manifestation de la justice », d'Agra; III, 158; et Discours de 1869, p. 15.

Dehlî urdû akhbâr « les Nouvelles de Dehli écrites en urdû »; I, 605; II, 342, 357, 369.

Dil kuschâ « Ce qui épanouit l'esprit », de Fathgarh; Discours de 1865, p. 8.

Fawâïd unnâzirîn « Avantages des regardeurs », de Dehli; II, 540.

Fawâïd uschschâïquîn o cawâïd uschschâhidîn « Avantages des désireux et règles des témoins », de Dehli; II, 507.

Gâlib ulakhbâr « le Vainqueur des nouvelles », de Sîtâpûr; II, 365.

Ganj-i schâïgân « le Trésor de ce qui est digne d'être connu » (et non « des désireux »; comme il a été imprimé); III, 184, et Discours de 1866, p. 9.

Ganjîna ahkâm « Trésor des ordonnances », de Murâdâbâd; III, 107.

Ganjîna-i 'ulûm « Trésor des sciences », de Murâdâbâd, I, 487.

Gul-i ra'nâ « la Rose fraîche »; II, 168.

Guiyân dîpika « la Lampe de la science », de Sikandara; Discours de 1867, p. 26.

Guiyân pradâïnî patrika « Feuille distributive de la science », de Lahore; II, 378, 441; III, 252.

Gwâlior akhbâr « Nouvelles de Gwâlior » ou « Gwalior Gazette »; II, 217.

Haquîquî 'irfân « Connaissance réelle »; II, 13.

Harkâra-i akhbâr « le Courrier des nouvelles », de Dehli; I, 522.

Humâ-é Panjâb « le Humâ du Panjâb »; Revue de 1870, p. 32.

Jag labh chintak « Pensées pour l'avantage du monde », d'Ajmîr; II, 338; III, 131.

Jagat samâchar, de Mirat; Discours de 1869, p. 15.

Jalwa-i Tûr « la Manifestation du Sinaï », de Mirat; I, 520.

Jâm-i jahân-numâ « la Coupe qui montre le monde », de Calcutta.

Jâm-i jahân-numâ, de Mirat; I, 381; III, 137.

Jâm-i Jamsched « la Coupe de Jamsched », de Mirat; II, 557; III, 129.

Jâmi' ulakhbâr « le Collecteur des nouvelles », de Madras; II, 526.

Jnyân dîpak « la Lampe de la connaissance », de Calcutta; I, 187.

Kâcir ulifâdat « le Multiple d'avantage », de Dehli.

« Kânpûr[1] Gazette » « Gazette de Cawnpûr »; II, 453.

Kâr-nâma-i Hind « Annales de l'Inde », de Sohnah; I, 581; III, 6.

Kaschf ulakhbâr « le Divulgateur des nouvelles », de Bombay; I, 194.

Kaukab 'iswî « l'Astre chrétien »; Discours de 1869, p. 16.

Kavi bachan sudhâ « l'Ambroisie des discours des poëtes », de Bénarès; I, 577.

Khaîr khwâh-i Hind « l'Ami de l'Inde », de Mirzâpûr; Discours de 1853, p. 4.

[1] Et plus régulièrement *Kânhpûr* « la Ville de Krischna ».

Khaïr khwâh-i khalc « l'Ami du peuple », de Sikandara; Discours de 1863, p. 8.

Khaïr khwâh-i khalâïc « l'Ami des créatures », d'Ajmîr; I, 173; II, 338.

Khaïr khwâh-i Panjâb « l'Ami du Panjâb », de Sialkot, I, 426.

Khaïr ulmawâ'ïz « le Meilleur des avis »; I, 581.

Khulâça government Gazette « Abrégé de la Gazette du gouvernement ».

Khurschaïd-i 'âlam « le Soleil du monde », de Sialkot; I, 426.

Koh-i nûr « la Montagne de lumière », de Lahore; I, 520, 579; III, 184.

Latîf ulakhbâr « Ce qui est agréable en fait de nouvelles », de Bombay; Discours de 1867, p. 25.

« Lawrence Gazette », de Mirat; II, 57, 80.

Lok mitr « l'Ami du peuple », de Sikandara; Discours de 1863, p. 8.

Ma'ar uschschu'arâ « la Pierre de touche des poëtes », d'Agra; I, 376.

« Mahwâr Gazette »; Revue de 1870, p. 33.

Majma' ulbahraïn « la Réunion des deux mers », de Ludiana; II, 365, 422.

Majma' ulbahraïn, de Haïderâbâd; II, 536.

Makhzan ulfawâïd « le Magasin des utilités ».

Makhzan ul'ulûm « le Magasin des sciences »; II, 140.

Makhzan-i macîhî « le Magasin chrétien »; Discours de 1858, p. 58.

Malwâ akhbâr « les Nouvelles du Malwâ », d'Indore ; III, 19.

Manbaï kâ harkâra « le Courrier de Bombay ».

Manzûr ulakhbâr « l'Important des nouvelles » ; II, 279.

Mârtanda « le Soleil », de Calcutta ; II, 423.

Matla'-i khurschaïd « le Lever du soleil », de Karrachî ; III, 93.

Matla' ulakhbâr « le Lever des nouvelles », d'Agra ; II, 185.

Mawâ'iz-i 'ucbâ « Avis pour l'autre vie », de Dehli ; II, 182.

Mazhar ul'ajâïb « la Manifestation des merveilles », de Calcutta.

Mazhar ul'ajâïb, de Rurkî ; II, 428.

Mazhar ulhacc « Manifestation de la vérité », de Dehli ; I, 108.

Mazhar ussurûr « Manifestation de la joie », de Bhartpûr ; III, 18.

Mazhar-i akhbâr « Manifestation des nouvelles », de Madras, II, 5.

Miftâh ulakhbâr « la Clef des nouvelles », de Mirat.

Mirât (et non *Mîrath*) *ulakhbâr* « le Miroir des nouvelles », de Madras ; I, 608.

Mirât ul'ulûm « le Miroir des sciences ; I, 573.

Mîrath Gazette ou *Zamîma akhbâr* « Annexe aux nouvelles », appendice à l'*Akhbâr-i 'âlam,* de Mirat.

Mu'allim ul'amla « l'Instructeur des agents » ; III, 12.

Mufarrih ulculûb « Ce qui réjouit les cœurs », de Schikarpûr.

Mufassalít, souvent cité par les journaux indigènes.

Mufíd 'âm « Ce qui est utile au vulgaire », d'Agra.

Mufíd khalâïc « Ce qui est utile aux créatures », d'Agra; III, 131.

Mufíd ulanâm « Ce qui est utile aux gens », de Fathgarh; III, 110.

Mufíd-i Hind « Ce qui est utile à l'Inde », de Dehli.

Muhibb ra'âyâ, ou *Muhabbat ra'âyâ* « Ce qui est utile aux sujets », d'Étâwa; II, 91.

Muhibb-i Hind « l'Ami de l'Inde », de Dehli; II, 540.

« Muir Gazette », de Mirat; I, 500.

Nacím Jaunpûr « le Zéphyr de Jaunpûr »; II, 404.

Naïyir akhbâr « le Soleil des nouvelles », de Bijnor; III, 349.

Naïyir Râjasthân « le Soleil du Rajasthân », de Jaïpûr; I, 546; III, 50.

Naïyir ulabsâr « le Soleil des regards », d'Agra.

Najm ulakhbâr « l'Étoile des nouvelles », de Mirat; I, 157; II, 490.

Najm ulakhbâr « de Surate; II, 279.

Nûr 'ala nûr « Lumière sur lumière », de Ludiana, II, 357.

Nûr ulabsâr « Lumière des regards », d'Agra; III, 11.

Nûr-i magribí « Lumière occidentale »; I, 291.

Nûr-i maschriquí « Lumière orientale »; I, 205.

Nûr-i nazar « Lumière de la vue », de Bulandschahr.

Panjâbî akhbâr « Nouvelles du Panjâb », de Lahore; I, 268.

Pâp mochan « la Délivrance du mal », d'Agra; I, 291; III, 158, et Discours de 1869, p. 17.

Peschâwar akhbâr « Nouvelles de Peschâwar », « Allen's Indian Mail », novembre 1854.

Prajâhit « l'Amour des sujets », d'Étâwa; II, 91.

Prakâsch « Manifestation »; II, 119. (Le même que *Dharm prakâsch.*)

Quirân ussa'daïn « la Jonction des deux astres d'heureux augure », de Dehli; I, 243, 250; II, 165, 341; III, 124.

Rafâh ulkhalâïc « le Bien-être des créatures », de Schâhjahânpûr; II, 216.

Rast guftâr « le Vrai discours », de Bombay.

Ratan prakâsch « la Manifestation du joyau », de Ratlam, en Bandelkhand; I, 308.

Rauzat ulakhbâr « le Jardin des nouvelles », de Bombay.

Rauzat ulakhbâr, de Madras.

Riçâla-i anjuman-i Panjâb « Revue (mensuelle) de la Société (littéraire) du Panjâb »; II, 161.

Riyâz unnûr ou *Riyâz-i nûr* « les Jardins de lumière », de Multân; II, 257.

Rohilkhand akhbâr « les Nouvelles de Rohilkhand », de Murâdâbâd.

Rûédâd-i Association « Procès-verbaux de l'association littéraire de Murâdâbâd »; I, 487; II, 110.

Sâdic ulakhbâr « le Véridique des nouvelles », de Dehli; II, 30, 402.

Sadr ulakhbâr « le Centre des nouvelles », d'Agra.

Sadr ulakhbâr, de Dehli ; III, 136.

Sâïrîn-i Hind « les Messagers de l'Inde », de Bénarès ; I, 327, 574.

Saïyid ulakhbâr « le Seigneur des nouvelles », de Lahore ; I, 353, 411, 507.

Samâchar « les Nouvelles », de Lakhnau.

Samay binod « le Plaisir du temps », de Naïnî Tâl ; II, 69.

Sarkârî akhbâr « les Nouvelles du gouvernement », de Lahore ; I, 353 ; II, 411, 507.

Sarkârî akhbâr, de Nâjpûr, Revue de 1870, p. 33.

Sarv upakârî « l'Action pour tous », d'Agra ; III, 131.

Schams ulakhbâr « le Soleil des nouvelles », de Lakhnau.

Schams ulakhbâr, de Madras ; I, 473 ; III, 54.

Schams ulanwâr « le Soleil des lumières ».

Schuâ'-i schams « les Rayons du soleil », de Multân ; I, 521 ; II, 512.

Schu'la-i Tûr « la Flamme du Sinaï », de Cawnpûr (Kânhpûr) ; I, 88 ; II, 81.

Simla akhbâr « les Nouvelles de Simla » ; I, 88 ; III, 269.

Sîrâj ulakhbâr « la Lampe des nouvelles » ; II, 591.

Som prakâsch « la Manifestation de la lune » ; Discours de 1868, p. 8.

Subh sâdic « la Vraie aurore », de Madras.

Sudhâ barschâ « la Pluie de l'ambroisie », de Calcutta.

Sudhâkar akhbâr « les Nouvelles satisfaisantes », de Bénarès; II, 571.

Suhaïl-i Panjâb « l'Étoile de Canope du Panjâb »; Discours de 1867, p. 25.

Surâj prakâsch « la Manifestation du soleil », d'Agra.

Tatimna-i Panjâb Gazette « Complément de la Gazette du Panjâb ».

Tatwa bodhni patrika « Feuille de l'essence de la sagesse », de Bareilly; I, 514.

Tâza bahâr « le Nouveau printemps », de Bombay.

Tazkira-i Bal Gobind « Mémorial de Bal Gobind »; I, 288.

Tilism-i haïrat « le Talisman de la stupéfaction », de Madras; Discours de 1868, p. 58.

Tilism-i hikmat « le Talisman de la sagesse », de Mirat; Discours de 1867, p. 25.

Tuhfat ulhadâyic « le Présent des jardins »; III, 191.

Udaïpûr Gazette « la Gazette d'Udaïpûr »; Discours de 1869, p. 18.

Udanta mârtanda « le Soleil des nouvelles », de Serampore.

'Umdat ulakhbâr, « le Pilier des nouvelles », de Bareilly; I, 94; II, 217.

'Umdat ulakhbâr, de Madras; II, 354.

Urdû akhbâr « les Nouvelles écrites en urdû »; Discours de 1867, p. 25.

« Urdu Guide » « le Guide écrit en urdû ».

« Victoria Gazette », de Sahâranpûr.

Vrittânt darpan « le Miroir des nouvelles », d'Allahâbâd; III, 12.

Zamîma akhbâr-i 'âlam « Annexe aux Nouvelles du monde », de Mirat (le même que « Mîrath Gazette »).

Zamîma mazhar-i akhbâr « Annexe à la Manifestation des nouvelles », de Madras; II, 5.

Ziyâ ulakhbâr « la Splendeur des nouvelles »; Discours de 1868, p. 58.

PREMIÈRE TABLE.

NOMS DES AUTEURS.

DEUXIÈME TABLE.

TITRES DES OUVRAGES.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

